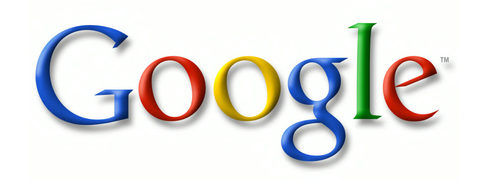





600026425P





GUIDE

DES

AMATEURS D'ARMES

ET

ARMURES ANCIENNES

Paris. — Imp. P.-A. Bourdier, Capiomont fils et Cᵉ, rue des Poitevins, 6.

ENCYCLOPÉDIE D'ARMURERIE AVEC MONOGRAMMES

GUIDE
DES
AMATEURS D'ARMES
ET
ARMURES ANCIENNES

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS

PAR

AUGUSTE DEMMIN

Auteur du *Guide de l'Amateur de Faïences et Porcelaines*, etc.

OUVRAGE

CONTENANT 1700 REPRODUCTIONS D'ARMES ET ARMURES, 200 MARQUES ET MONOGRAMMES D'ARMURIERS ET DEUX TABLES, DONT UNE ANALYTIQUE.



PARIS

LIBRAIRIE DE Vᵉ JULES RENOUARD

ÉTHIOU-PÉROU, Directeur-Gérant

ÉDITEUR DE L'HISTOIRE DES PEINTRES DE TOUTES LES ÉCOLES

6, RUE DE TOURNON, 6

1869

INTRODUCTION

Tout ce qui peut intéresser l'archéologue, l'historien, l'artiste, le militaire, et même le simple curieux, sur la marche progressive et sur le développement successif de l'armement des diverses nations à travers les siècles, a été condensé dans le premier chapitre de ce livre, dans l'*Histoire abrégée des armes anciennes*, dont plusieurs extraits, plus ou moins modifiés, se trouvent reproduits en tête des subdivisions, afin d'éviter au lecteur la peine de parcourir chaque fois l'histoire entière, quand il ne désire se renseigner que sur une partie.

Il aurait été inutile d'y englober aussi les développements historiques de chaque arme, qui se trouvent dans les divers chapitres spéciaux où ces armes sont décrites par ordre chronologique. C'est le système le plus rationnel pour un livre destiné à servir à la fois de guide et d'encyclopédie scientifique aux hommes du monde et aux collectionneurs ; car les quelques répétitions qui en résultent inévitablement contribueront à faciliter les études.

Un chapitre spécial décrit en outre la marche pro-

gressive de l'art de l'armurier, et donne les signes et les marques de tous les armuriers qu'on a pu réunir; un autre chapitre traite des armes et des alphabets qui ont été en usage dans les tribunaux des francs-juges.

L'ouvrage entier est divisé en six parties principales, parmi lesquelles les plus substantielles traitent des armes du moyen âge, de la Renaissance, du dix-septième et du dix-huitième siècle. L'Auteur, qui a visité durant des années tous les musées et arsenaux de l'Europe et les plus importantes collections d'amateur, a pu dessiner et recueillir assez de matières *authentiques* pour se dispenser d'avoir recours aux livres de compilation. Quant aux espèces d'armes qui n'existent plus, elles ont été étudiées dans les manuscrits, dans les miniatures et sur les monnaies du temps, et sur les monuments anciens où la sculpture a conservé les formes dont l'exactitude peut rarement être contestée.

Malgré le goût actuel si prononcé pour les recherches rétrospectives, qui a donné le jour à une véritable avalanche de traités spéciaux et locaux et à des ouvrages plus importants, aucun travail complet n'existait encore ni en France, ni ailleurs, sur l'armurerie ancienne. Y a-t-il, cependant, des connaissances plus indispensables pour l'artiste que celles qui le rendent apte à fixer à la première vue d'une épée, d'un casque, d'un bouclier ou de toute autre pièce, la nation et l'époque à laquelle l'homme qui en était armé a appartenu.

L'incertitude, sous ce rapport, a donné lieu à de bien nombreuses méprises, qui n'ont pas tardé d'acquérir le droit de bourgeoisie et de perpétuer des erreurs historiques fort regrettables. Le mauvais classement d'un grand nombre de musées et d'arsenaux a particulière-

ment contribué à la diffusion de ces erreurs populaires qui ont fini par se glisser dans des traités historiques, dans presque tous les guides, dans les sculptures sur les toiles et dans les peintures murales qui transforment les pinacothèques et les glyptothèques en vrais cours publics d'enseignement d'anachronismes. Plusieurs de ces collections d'armes montrent des exemplaires où les dates indiquées dépassent de centaines d'années celles des origines. C'est particulièrement dans les arsenaux et musées suisses que ces erreurs sont fréquentes. Là, il y a profusion d'épées de Charles le Téméraire, dont les formes accusent, à la première vue, la fin du seizième et même du dix-septième siècle, ainsi que des armures de ces mêmes époques, attribuées à la bataille de Sempach. Le gymnase de Morat exhibe des harnais du dix-septième siècle, « pris aux Bourguignons tués à la bataille » où, sous les murs de la ville, le terrible duc perdit, en 1476, son honneur militaire, après avoir perdu à Granson ses trésors. Une autre armure, dont la bourguignote avec son avance et ses oreillères, les cuissards écrevisses et la forme du plastron signalent également le dix-septième siècle, a été attribuée à Adrien de Bubenberg, ce vaillant chef des quinze cents Bernois qui défendirent Morat pendant dix jours, contre l'artillerie du Téméraire. A l'arsenal de Soleure, la méprise est grande encore : tous les personnages du célèbre groupe, composé d'après un dessin de Disteli, et qui doit représenter la réconciliation des confédérés à la diète de Stanz, en 1487, par l'intercession du vénérable Nicolaus Von der Vlue, sont revêtus d'armures du seizième et du dix-septième siècle.

Le fameux bouclier moderne, en fer, attribué à Phi-

lippe le Bon (1419), malgré les rondaches dont les chevaliers, sujets en relief, sont armés, et qu'une publication suisse a même fait reproduire en gravure, accompagnée d'une savante dissertation, aussi bien que le plastron de cuirasse de cavalerie française du premier empire, sur lequel un armurier peu habile a grossièrement repoussé deux emplacements pour sein de femme, y figurent encore comme précieuses reliques du moyen âge, ce dont le marchand qui les a vendus à l'arsenal, et qui habite Soleure, doit souvent rire de bon cœur, — sous cape, bien entendu.

A l'arsenal de Zurich, toutes les cuirasses à plastrons bombés des armures demi-cannelées passent pour des cuirasses de femmes, comme si la gorge de la femme se trouvait placée à la partie inférieure de la poitrine!

Même en Angleterre, pays pourtant réputé pour ses recherches archéologiques, l'arsenal de la Tour de Londres avait conservé un grand nombre d'attributions fantastiques, avant que M. John Hewett n'en eût démontré la fausseté dans un catalogue raisonné. Dans le classement de ce musée, comme dans la rédaction du catalogue de sa célèbre collection, le docteur Meyrick, qui a passé longtemps pour un puits de science en fait d'armes anciennes, avait fait des erreurs d'attributions qui dépassaient quelquefois plusieurs centaines d'années.

A l'arsenal de Madrid, les erreurs sont même telles que les dates désignées s'écartent de quatre et cinq cents années de l'époque originaire des pièces, erreurs monstrueuses qui ont même passé dans les textes qui accompagnent les reproductions publiées de ces armes. Ces méprises, on ne les rencontre pas moins dans la sa-

vante Allemagne. La collection d'Ambras, à Vienne, pour laquelle Schrenck de Notzing avait déjà publié, en 1601, une description latine, qui, traduite en allemand, par Enjelbertus Moyse van Campenhouten, fut accompagnée de nombreuses gravures plus fantastiques les unes que les autres, contient encore à l'heure qu'il est une armure de la fin du seizième siècle, attribuée dans le musée à Robert, le roi romain, mort en 1410. A l'arsenal de la même ville de Vienne, le curieux peut même se donner la satisfaction de voir s'escrimer des mannequins revêtus d'armures du commencement du dix-septième siècle, que le préposé lui désigne, sous « des Germains combattant des Romains, » comme il peut admirer au musée de Dresde une armure et un casque du dix-septième siècle attribués à Édouard VI, roi d'Angleterre, qui avait pourtant cessé déjà de régner en 1483. Ne voyait-on pas aussi au musée national bavarois, à Munich, avant que M. de Hefner-Alteneck eût été nommé directeur, un colletin ou hausse-col d'une buffleterie de la guerre de Trente ans, placée comme pièce adhérente au-dessus du précieux gamboison ou pourpoint à haut et bas de chausses du quatorzième siècle? Le musée de Cassel fait même figurer, parmi les armes antiques, un morion et un cabasset, bien rouillés il est vrai, qui proviennent de troupes *antiques* du dix-septième siècle. Au musée national de Brunswick, un semblable morion, toujours parfaitement rouillé, porte l'étiquette « douzième siècle. » On pourrait citer aussi un grand nombre de ces méprises commises par des musées français et italiens; mais arrêtons-nous là. Tous ces anachronismes ont passé dans les livres : ne voit-on pas dans un petit traité orné de gravures et publié tout ré-

cemment, à Paris même (*Armes et Armures*, par Lacombe, Hachette, 1868), un harnais de la fin du règne de Henri IV, mort en 1610, désigné comme l'armure de Charles le Téméraire, mort en 1477; le cabasset figurer sous le nom de *morion;* le grand bacinet du quatorzième siècle appelé *mezail*, mot qui comprend simplement *la vue* et la partie frontale d'un casque; et nommer la francisque une *arme défensive;* le long pistolet du dix-septième siècle, *petrinal;* la hallebarde, *pertuisane;* la guisarme, *fauchard;* l'esponton et la pertuisane, *hallebardes?* etc., etc.

Le désir d'offrir des curiosités *historiques* a aussi entraîné plusieurs musées à accepter ou à fabriquer pour leurs objets des généalogies et des titres qui, appliqués depuis par la tradition avec une candeur naïve, sont devenus de vrais évangiles pour les gardiens et pour la foule parmi laquelle ils produisent et conservent des erreurs grossières. Quand donc commencera-t-on enfin à comprendre qu'un beau morceau de sculpture, de peinture, de ciselure, de repoussé ou de tout autre travail artistique n'a besoin d'autre titre que celui que le connaisseur trouve dans l'exécution et dans *la physionomie de l'époque*, manifestée par le cachet archéologique qui a disparu avec l'art gothique, et dont l'empreinte ne se trouve ni sur les produits de l'antiquité, ni sur les œuvres de ses continuateurs ? Les attributions si souvent hasardées et fausses ne peuvent servir qu'à jeter du discrédit aussi bien sur le collectionneur que sur le conservateur.

Les erreurs, si fréquentes déjà dans le classement chronologique et dans les attributions historiques des armes, sont encore plus nombreuses quand il s'agit du fabricant

et de la nationalité. Des armuriers sans mérite et chez lesquels l'existence aurait dû avoir la longueur de la vie de Mathusalem, pour produire seulement la moitié de ce qui leur est attribué, sont prônés au détriment des véritables artistes, dont les chefs-d'œuvre figurent sous l'étiquette de l'ouvrier favorisé, le plus souvent préconisé par l'effet d'un chauvinisme indigne d'hommes occupés à jeter les jalons d'une histoire basée sur des documents plastiques, que la partialité des chroniqueurs n'a pu tronquer.

Chose triste à constater ! les trouveurs archéologues ont beau remuer la poussière des siècles et passer leur existence à démontrer, *pièces en main*, toutes ces erreurs involontaires, tous ces escamotages puérils, la troupe des compilateurs continue à fabriquer des livres — avec des livres, en copiant de nouveau ce qui a été recopié déjà sans critique, de père en fils, et en écrivant sur des matières qu'elle ne connaît que par la lecture.

Tandis que les produits italiens dominent ordinairement dans les musées des céramiques et des mosaïques, comme ceux de France dans les collections d'émaux sur métaux et de pièces d'ameublement somptuaire, les arsenaux et musées d'armes anciennes sont partout composés, en majeure partie, d'œuvres allemandes. Il n'existe pas de pays où l'art de l'armure ait été aussi répandu qu'en Allemagne, ni poussé aussi loin pour la fabrication des armures à plates dont les articulations lamées y couvraient jusqu'aux jambes des coursiers. Les nombreuses capitales et résidences princières, aussi bien que les principales villes libres, ont fourni, durant le moyen âge et l'époque de la Renaissance, un vaste champ à l'artiste

pour l'application de ses combinaisons d'armement de luxe dont le précieux travail lui était souvent payé au poids de l'or par de simples praticiens, tels que les Fugger et autres, riches trafiquants qui, à cette époque, savaient manier aussi bien l'épée que l'aune et le sac d'argent.

Malgré les monogrammes dont les belles arquebuses, épées, casques et cuirasses sont marqués, malgré le dessin des figures et des ornements qui indiquent l'école allemande, la plupart de ces armes continuent à figurer dans beaucoup de catalogues et de publications, sous la dénomination de produits italiens. Comme si l'Italie, la patrie des Antonio Picinino, des Andrea de Ferrare, des Ventura Cani, des Lazarino Caminazzi, des Colombo, des Badile, des Francino, des Mutto, des Berselli, des Benisolo, des Giocatane et de bien d'autres célèbres armuriers, avait besoin d'être illustrée par de la contrebande et d'être parée de plumes d'autrui.

On verra, dans le chapitre qui traite de l'*Art de l'armurier*, comment les rédacteurs de ces écrits sont peu au courant de la critique d'art et des découvertes archéologiques récentes. Pour eux, les armures faites pour les rois de France, à Munich et à Augsbourg, sont restées italiennes, comme celles exécutées par les ***Peter Pah***, les ***Wulff***, les ***Kolmann*** et les ***Peter*** (Pedro) de ces mêmes villes sont restées espagnoles. Ils continuent d'ignorer que Seusenhofer, d'Insbruck, avait été chargé de la confection des armes des fils de François Ier, travail magnifique qui est aussi resté sous l'étiquette italienne. Même en Allemagne, cette dépréciation de l'art national s'est infiltrée jusque dans les collections publiques ; car lorsque l'Auteur de ce livre, il n'y a pas dix ans, avait reconnu au musée de Dresde, dans plusieurs belles

armures attribuées à des maîtres italiens, l'œuvre incontestable d'armuriers allemands, il ne pouvait recueillir que des haussements d'épaules et des sourires d'incrédulité. Aujourd'hui on ne le conteste plus, et on sait que ces armes ont été exécutées en partie par le même Kellermann, d'Augsbourg, à qui une seule armure fut payée 14,000 écus. La célèbre armure ornée de repoussés qui représentent les travaux d'Hercule, au musée de Dresde, est également allemande.

Que l'on compare l'armure de Henri II au Louvre avec les dessins composés par les peintres Schwarz, van Achen, Brockbergen et Jean Milich pour les ateliers de Munich, et conservés au cabinet des estampes de cette ville : on y trouvera comme sur le bouclier de la collection d'Ambras, dont la contrefaçon avait passé en France, l'exécution parfois même scrupuleuse de ces modèles publiés en reproductions photographiques, par M. de Hefner-Alteneck, qui en avait fait la découverte dans les réserves du cabinet d'estampes à Munich. C'est particulièrement la planche XVII qui a fourni la preuve la plus frappante. Pour se faire une idée de ce que les armuriers allemands ont su faire au quinzième et au seizième siècle, il faut visiter l'Arsenal impérial et la collection d'Ambras à Vienne. Les nielles et les incrustations en or et en argent (*Tauchierarbeiten* en allem.) sont même d'une solidité qui laisse bien loin en arrière celles exécutées en Espagne ; et le martelage en fer marche de pair avec celui d'Italie. Quant aux formes des armures, elles sont toujours nobles et heureuses.

L'arme à feu, encore plus que l'arme blanche et l'armure à plates, doit ses meilleurs perfectionnements aux armuriers allemands qui ont inventé le fusil à vent, en

1560 ; le canon rayé (*Buchsenlauf* en allem.), en 1440, selon d'autres en 1500 ; le fusil à rouet, en 1515 ; l'arquebuse, en 1551 ; la double détente (*Stecher* en allem.), en 1543 ; la baguette en fer, en 1698 (dont l'adoption avait contribué à faire gagner à l'armée prussienne la bataille de Mollwitz, en 1730), et depuis, en 1827, le fusil à aiguille.

Comme le caractère archéologique et en même temps spécial de la matière traitée dans ce livre pourrait facilement entraîner à des digressions stériles et à l'emploi d'un argot de métier, qui ne servent trop souvent qu'à pallier l'absence de véritables connaissances et d'études bien digérées, les notes de renvoi ont été entièrement évitées dans le chapitre historique, et des noms que chacun peut comprendre sans recherches, employés pour la désignation des objets qui se trouvent dans l'ouvrage, en français, en allemand et en anglais. L'auteur n'a cependant pu se dispenser de citer scrupuleusement les sources, — tant monuments que manuscrits et armes encore existantes, — où il a puisé, afin de fournir des moyens de contrôle et en même temps des renseignements pour les études plus spéciales.

Dès que l'édition française aura quitté les presses, deux autres, en anglais et en allemand, pour lesquelles MM. Bell et Daldy, et M. E. A. Semann ont traité, paraîtront à Londres et à Leipzig.

Avant d'entrer en matière, il sera utile de passer en revue les plus importantes collections d'armes, afin de se rendre compte, par leur formation, comment, dans l'ordre chronologique, le goût pour les armes anciennes s'est développé en Europe, à partir de la Renaissance.

Les premières réunions d'armes et d'armures comme

collections, et non pas pour servir d'armurerie d'usage, ne paraissent remonter qu'au seizième ou à la fin du quinzième siècle. On connaît par le catalogue publié par M. Leroux de Lancy, en 1848, dans la Bibliothèque des chartes, que Louis XII avait formé, en 1502, un *cabinet* d'armes à Amboise. Le célèbre musée d'armes historiques de Dresde, un des plus riches de l'Europe, doit son origine à Henri le Pieux. Auguste Ier, qui collectionna durant trente-trois ans (1553-1586), est cependant le véritable fondateur du musée actuel, composé de plus de soixante mille pièces, et particulièrement riche en épées, mais de peu d'armes et armures remontant au delà de la fin du quinzième siècle.

Le maréchal Strozzi, mort en 1558, laissa un *cabinet d'armes* qui occupa trois salles et dont Brantôme a parlé assez longuement :

« Si le Mareschal Strozzy estoit exquis en belle bibliothèque, il l'estoit bien autant en armurerie et en beau cabinet d'armes ; car il en avoit une grande salle et deux chambres, que j'ay veues autresfois à Rome, en son palasis *in Burgo;* et ses armes estoient de toutes sortes, tant à cheval qu'à pied, à la françoise, espagnole, italienne, allemande, hongroise, et à la bohémienne ; bref, de plusieurs autres nations chrestiennes; comme aussi à la turquesque, moresque, arabesque et sauvage. Mais, ce qui estoit le plus beau à voir, c'estoient les armes, à l'antique mode, des anciens soldats et légionnaires romains. Tout cela estoit si beau, qu'on ne sçavoit que plus admirer, ou les armes, ou la curiosité du personnage qui les avoit là mises. Et, pour plus orner le tout, il y avoit un cabinet à part remply de toutes sortes d'engins de guerre, de machines, d'eschelles, de ponts, de fortifications, d'arti-

fices et d'instruments; bref, de toutes inventions de guerre, pour offenser et deffendre; et le tout fait et représenté de bois si au naïf et au vray, qu'il n'y avoit là qu'à prendre le patron sur le naturel, et s'en servir au besoin. J'ay veu depuis tous ces cabinets à Lyon, où M. Strozzy dernier, son fils, les fit transporter, pour n'avoir esté conservez si curieusement, comme je les avois veus à Rome. Aussi je les vis là tout gastez et brouillez, dont j'en eus du deuil au cœur; et c'en est un très-grand dommage; car ils valoient beaucoup, et un roy ne les eust sceu trop achepter; mais M. Strozzy brouilla et vendit tout; ce que je lui remonstray un jour; car il laissoit telle chose pour cent escus, qui en valoit plus de mille. Et, entre autres choses rares que j'y ay remarqué, il y avoit une rondelle de coque de tortuë marine, si grande qu'elle eust couvert le plus grand homme qui fut, depuis la teste jusques aux pieds; et si dure, qu'une arquebuse l'eust mal-aisément pu percer de loin, et pourtant un peu pesante. Il y avoit aussi deux queues de chevaux marins, les plus belles, les plus longues, les plus espaisses, et les plus blanches que je vis jamais. J'auray possible esté trop long et fascheux à parler de ce cabinet d'armes; mais certes, si je m'eusse voulu amuser à en raconter des particularitez, l'on y eust trouvé du plaisir à les lire. »

La belle collection Ambras, aujourd'hui à Vienne, au Belvédère, composée uniquement de pièces de choix, a été commencée en 1570 par l'archiduc Ferdinand, comte de Tyrol, fils de l'empereur Ferdinand Ier et mari de la belle Philippine Welser d'Augsbourg, en son château d'Ambras, près de la ville d'Insbruck, où ce prince avait réuni cent cinquante armures complètes et un

grand nombre d'armes offensives et de harnais; un cabinet de curiosités et d'objets d'art, dont le plus grand nombre se trouve encore réuni à la collection d'armes à Vienne, et dont une petite partie est restée à Ambras, plus de neuf cents portraits historiques, fort peu artistiques il est vrai, une réunion de deux mille cinq cents médailles et monnaies et de plusieurs milliers d'estampes; une bibliothèque de quatre mille volumes imprimés et cinq cents manuscrits, parmi lesquels on trouve toujours les trois célèbres volumes d'aquarelles, exécutés par Gleckentohn, et contenant les reproductions exactes des armes et armures des trois arsenaux de l'empereur Maximilien, qui formaient alors un ensemble dont peu de villes possédaient l'équivalent. La collection, qui n'avait perdu que dix belles armures emportées par l'armée française, fut en majeure partie transportée à Vienne, en 1806. Un premier ouvrage, contenant la reproduction et la description de ces richesses, a été publié au dix-septième siècle, en latin, par Jacob Schrenck de Notzing, ouvrage peu sérieux, qui a été pourtant traduit en allemand par Engelbertus Moyse de Compenhouten. M. le baron de Sacken a publié un autre ouvrage en 1862, où il a fait reproduire les plus belles pièces de la collection, au moyen de la photographie. Vienne possède en outre la célèbre collection de l'*empereur à l'Arsenal d'artillerie* et celle de l' *Arsenal de la ville.*

L'*Arsenal d'artillerie impérial à Vienne*, immenses constructions élevées à côté de la gare du chemin de fer du Midi, renferme une des plus riches collections d'armes de l'Europe, provenant des cabinets d'armes des empereurs d'Autriche. Installé dans un monument qui est certes un

des mieux réussis et des plus beaux de notre époque, et l'œuvre du conseiller Hansen, cette collection compte plus de sept cents numéros; elle est aujourd'hui sous l'intelligente direction du capitaine Querin Leitner, qui l'a parfaitement classée, et dont la publication (*Waffen-sammlung des œstreichischen Kaiserhauses im Artillerie Arsenal*, Vienne, 1868), destinée aux reproductions des pièces les plus remarquables du musée, contribuera à vulgariser le goût pour les armes anciennes.

L'*Arsenal de la ville de Vienne*, qui date de la fin du quinzième siècle, et dont la construction, moins qu'insignifiante, a été élevée vers 1732, contient peu de belles armures, mais quarante pavois ou Setzschilde de la fin du quinzième siècle et quantité d'armes de baste et de taille. On y voit aussi la tête du grand visir Moustafa, le monstre cruel à qui le Sultan avait envoyé le *cordon*, en 1684, après sa défaite sous les murs de Vienne. Les meilleures armures de ce musée, où il y a absence complète de classement et profusion d'attributions ridicules, sont affreusement barbouillées de peinture noire.

Les premières mentions d'une réunion d'armes à la *Tour de Londres* se trouvent dans un inventaire de 1547 et dans une ordonnance de 1578. Paul Hentzner, voyageur allemand, parle déjà également, en 1598, des belles armes de la Tour de Londres, quoiqu'elles composassent alors plutôt un arsenal qu'une galerie. En 1630, le véritable noyau de la collection fut commencé à Greenwich, et avec ce qui restait des pillages des guerres civiles, on forma, vers la fin du dix-septième siècle, la galerie actuelle où le docteur Meyrick dirigea plus tard le classement. Depuis 1820, les collections ont

été augmentées par des achats successifs. L'incendie de 1841 ne leur a enlevé que quelques canons, qui ont été complétement détruits. Il n'y a pas de conservateur; M. John Hewitt, archéologue, a pu cependant publier un *Catalogue officiel de l'Arsenal*, divisé en vingt classes où on voit figurer treize numéros pour les armes antiques, quarante pour celles de l'âge de pierre, cent vingt pour l'âge de bronze et vingt-cinq pour l'âge de fer. Les armes, à partir du commencement du moyen âge jusqu'à nos jours, sont au nombre de cinq mille sept cents environ, ce qui forme une collection de plus de cinq mille huit cents objets dont la partie orientale est particulièrement bien représentée. En outre de la collection de la Tour, il faut encore mentionner pour l'Angleterre la célèbre collection d'*armes de Llewelyn-Megrick*, à Goodrich-Court (Herefordshire), une des plus complètes de l'Europe.

L'*Arsenal de Berlin*, qui possède quelques armures historiques des Électeurs, n'est riche ni en armes ni en armures anciennes; composé en majeure partie de fusils à silex et à piston, et de trophées conquis dans les guerres que la Prusse a eu à soutenir, il occupe la belle construction à laquelle les masques de Schluter ont donné une célébrité européenne. On trouve en outre à Berlin, au palais Monbijou, un certain nombre d'armes et armures historiques, ainsi que la belle collection du prince Charles de Prusse, collection très-riche, à laquelle manque malheureusement la place pour pouvoir être exposée convenablement et classée par ordre chronologique.

L'origine du *Musée d'artillerie de Paris* remonte à 1788. On avait commencé une première réunion d'armes

et de machines, qui fut pillée le 14 juillet 1789. En 1795, ce musée se trouvait reconstitué au couvent des dominicains-jacobins de Saint-Thomas d'Aquin, et enrichi, en 1799, par la célèbre collection de l'arsenal de Strasbourg; en 1804, par la galerie que les ducs de Bouillon avaient jadis formée à Sedan. Pillé de nouveau en 1830, le musée perdit peu de ses trésors, dont la plus grande partie lui fut rendue après les journées de Juillet. En 1852, vingt des plus riches et des plus curieuses pièces furent extraites du Musée d'artillerie, pour être placées dans celui des souverains, au Louvre, perte qui fut en partie réparée par un décret impérial, qui fit passer au Musée d'artillerie les précieuses armes de la bibliothèque de la rue de Richelieu. Depuis lors beaucoup de dons ont été faits à cette belle collection, parmi lesquels se signalent ceux de l'empereur Napoléon III et du baron des Mazis. Aujourd'hui elle constitue la plus riche et une des mieux organisées, car l'excellent classement dû au savant conservateur, M. Penguilly-l'Haridon, laisse peu à désirer. Il y a cinquante numéros pour les armes de l'âge de la pierre, cent cinquante pour celles de l'âge de bronze, et de l'antiquité, trente pour l'âge de fer, dix-neuf cent soixante-dix pour les armes et armures du moyen âge, de la Renaissance et du dix-septième et du dix-huitième siècle, trois mille pour les armes orientales et modernes, les bouches à feu, les machines et divers autres objets; en tout, cinq mille deux cents numéros, catalogués avec soin.

Une autre vieille et importante *collection d'armes et armures* est celle des *comtes d'Erbach*, au château d'Erbach, dans la Hesse-Darmstadt, près Hoppenheim. Elle a été formée à la fin du dix-huitième et au commence-

ment du dix-neuvième siècle par le comte François, collectionneur passionné. On y trouve quatre cent soixante armes offensives et défensives, six cent vingt armes à feu, et quelques centaines d'armes de l'âge de la pierre, du bronze et du fer, antiques, celtiques et germaniques, etc. M. le comte Eberhard, petit-fils du fondateur, en a rédigé lui-même le catalogue.

L'*Armeria, à Turin*, a été fondée par le roi Charles-Albert, en 1833. M. le comte Vittorio Seyssel, d'Aix, en a publié, en 1840, le catalogue, qui contient 1,554 numéros d'armes anciennes et modernes, parmi lesquelles il y a un grand nombre d'armes défensives rares et artistiques.

Le *Musée de Sigmaringen* est, comme celui de Munich et de Turin, une création nouvelle, car la première réunion d'objets d'art n'y remonte qu'à l'année 1842. On trouvera, dans le *Guide artistique pour l'Allemagne*, de l'auteur, un chapitre spécial qui donne sommairement la description des nombreuses et riches collections que le prince de Hohenzollern a su réunir dans sa résidence, et qui ont été encore grandement augmentées par l'achat récent de la collection de l'intendant des beaux-arts du prince, M. le baron de Mayenfisch. Le conseiller docteur Lehner, attaché comme conservateur et bibliothécaire, est chargé actuellement d'organiser les catalogues chronologiques par séries, et de publier la reproduction des pièces les plus remarquables, au moyen de la photographie. La *collection des armes et armures contient plus de* 3,000 *pièces*, parmi lesquelles il y en a de très-précieuses, au point de vue artistique et historique. Le bâtiment que le prince a fait construire, dans le style gothique anglais, sur les

plans de Krüger de Dusseldorf, est harmonieux dans ses formes et digne de son contenu. Les peintures à fresque du professeur Müller, de Dusseldorff, forment déjà une œuvre d'art qui vaut le voyage à Sigmaringen, où l'amateur trouve des musées composés de toutes les branches, à l'exception de l'histoire naturelle et d'instruments de physique. M. de Hefner-Alteneck a aussi déjà publié un ouvrage sur ces musées, où l'on retrouve l'exactitude habituelle de ce dessinateur scrupuleux.

Le *Musée national bavarois*, aujourd'hui déjà un des plus riches en objets d'art gothiques et de la Renaissance, a été créé en 1853, sous le règne du roi Maximilien II. Il occupe les cinquante-neuf salles des trois étages d'un vaste bâtiment. C'est à l'activité énergique de feu le baron Aretin et aux solides connaissances du directeur actuel, M. de Hefner-Alteneck, que l'Allemagne doit la réunion rapide de tant de trésors, parmi lesquels on compte plus de *mille armes et armures anciennes*. La construction du bâtiment est défectueuse, sous tous les rapports, et le classement irrationnel. Heureusement, le nouveau directeur est occupé à rendre le classement plus propre à l'étude par un catalogue chronologique et générique. Le nombre prodigieux et la valeur artistique et historique de la plupart des objets exposés placent le *Bairische national Museum* au premier rang de ces sortes d'établissements civilisateurs.

On trouve en outre à Munich une collection d'armes anciennes à l'*Arsenal de la ville :* ce sont des pièces qui ont appartenu aux corporations. L'établissement remonte au quatorzième siècle; mais l'organisation ne date que de 1866. Tout y est groupé par ordre chronologique, afin de montrer l'armement bourgeois reconstitué

pour ainsi dire par époque, dont la dernière s'arrête à la fin de la guerre de Trente ans. L'arsenal de la ville de Munich, pour lequel le conservateur, M. Kaspar Braun a publié en 1866 un catalogue-notice, contient environ en tout quatorze cents armes et armures anciennes pour hommes et pour chevaux.

Le roi de Suède, Charles XV, s'est aussi formé un cabinet *d'armes anciennes*, composé en majeure partie de la collection Soldinska, de Nuremberg, acquises vers 1856. Il y a plus de mille numéros, parmi lesquels on remarque beaucoup d'armes orientales et bon nombre d'armes occidentales du seizième et du dix-septième siècle. Une série de reproductions de cette belle collection a été publiée chez Lahure, à Paris.

Le cabinet d'armes de l'empereur Napoléon III, composé depuis peu d'années seulement, et qui se trouve installé au château de Pierrefonds, est déjà un des plus riches, particulièrement en belles armures allemandes de tournois des meilleures époques. Selon le catalogue publié par M. O. Penguilly-l'Haridon, il contient cinq cent vingt-cinq armes et armures anciennes et quatre machines de guerre antiques, dont deux *balistes* euthytone ou oxybèle, faussement appelées catapultes, destinées à lancer des flèches, reconstruites d'après les désignations de Hiéron et de Philon, auteurs grecs, qui vivaient à l'époque des successeurs d'Alexandre, et celles de Vitruve, que l'on suppose avoir vécu sous le règne d'Auguste. Les deux autres sont des *catapultes* palitones également reconstituées d'après les descriptions de Hiéron. Ces quatre machines de guerre ont été transportées depuis quelque temps au musée de Saint-Germain. Des reproductions photographiques de la collection, par Chevalier, ont

été publiées en 1867 par Claye, mais ne se trouvent point dans le commerce.

Une autre belle collection d'armes et d'armures anciennes, de création récente, est celle de M. le *sénateur comte de Nieuwerkerke*, installée au Louvre, dans les appartements qu'il y occupe. Ce cabinet, entièrement formé de pièces de choix, compte déjà plus de trois cent trente numéros que M. de Beaumont s'occupe de cataloguer, ouvrage qui sera illustré d'eaux fortes.

On peut encore signaler, pour la France, le *Musée de Chartres*, qui possède une bonne collection d'armes anciennes, parmi lesquelles le harnais attribué à Philippe IV, le Bel (1285-1314), où le bacinet seul indique le temps, car la cotte de mailles, dont une partie est moderne, se rapporte à plusieurs époques.

Pour l'étude des armes en pierre et en bronze, primitives et antiques, ce sont les *musées de Mayence*, de *Copenhague*, de *Schwerin*, de *Sigmaringen* et de *Saint-Germain*, et la collection ethnographique *Cristy à Londres* qui offrent le plus de ressources.

Tous les amateurs connaissent les musées d'armes de *Madrid* et de *Tzarskoe-Selo à Saint-Pétersbourg*, dont les morceaux les plus remarquables ont été publiés en reproductions lithographiques et photographiques; mais personne n'a encore donné de notices concernant leur formation et celle des musées de *Venise* et de *Malte*.

Quant aux *arsenaux des cantons suisses*, qui remontent aux premières guerres, mais qui contiennent peu de choses dont l'origine soit antérieure à la fin du quinzième siècle, il n'y a que ceux de Genève, de Soleure, de Lucerne et de Berne qui possèdent ce qu'on peut appeler une collection d'armes anciennes; Morat, Zurich,

Bâle et Liesthal sont moins richement dotées sous ce rapport, et les autres capitales cantonales n'ont presque plus rien de leurs armures et armes offensives.

La Hollande ne possède pas de *musée d'armes anciennes* et n'a rien non plus dans ses arsenaux; les collections particulières sont rares : on n'en peut mentionner que celle de M. le baron de Bogaert van Heeswyk, à son château près Bois-le-Duc, et de feu Kruseman, peintre, qui appartient aujourd'hui à la Société archéologique d'Amsterdam.

Quant à la collection d'armes anciennes de *Bruxelles*, elle est assez nombreuse et se trouve installée au musée de la *porte de Hall*.

En outre des musées de premier ordre qui ont été cités, il existe encore bon nombre de collections fort importantes, en grande partie mentionnées à côté des pièces reproduites dans le courant de cet ouvrage, et si on compte les cabinets en formation, on peut admettre que le goût pour les armes égale presque celui qui s'est manifesté si universellement pour la céramique.

I

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES ARMES ANCIENNES

Partout, aussi bien chez les peuples primitifs que chez les nations civilisées, la question de l'armement a été d'une grande importance. Dès son origine, l'homme, exposé sur la terre sans moyens de défense, a dû imaginer des engins pour repousser les attaques de ses effrayants copossesseurs, à qui, en les privant de la raison, la force créatrice avait accordé, comme compensation, des défenses naturelles. L'arme, inventée pour la destruction, est devenue le plus puissant moyen de civilisation et sa garantie; le perfectionnement de ces instruments meurtriers a constamment suppléé au nombre et fait triompher en définitive la raison, car, dans les temps modernes, le conquérant le plus avide même contribue à la civilisation, puisqu'il est toujours suivi par les pionniers de la culture matérielle et intellectuelle. La poudre à canon a dû ouvrir la voie à l'imprimerie, et supprimer les haltes et les reculades du progrès, en suppléant à la faiblesse des minorités policées vis-à-vis des masses barbares. L'esprit avait trouvé le moyen de résister à la brute et de la vaincre. S'il

faut déplorer la guerre, on ne doit pas regretter le perfectionnement constant des armes qui, tout en la rendant plus meurtrière à des moments donnés, l'abrége en la rendant en définitive moins funeste à l'humanité.

Même chez les peuples plus arriérés, le perfectionnement de l'armement ne peut rien avoir de redoutable pour la marche progressive de la société, puisque tous les progrès sont solidaires, et dès que la culture intellectuelle gagne du terrain dans n'importe quelle branche, les mauvaises chances de guerre injuste et les craintes pour le règne de la force brutale diminuent.

Des premières civilisations connues, de celles de l'Inde et de l'Amérique, c'est cette dernière, perdue et presque ignorée, qui a laissé la plus ancienne trace d'une arme défensive perfectionnée dans sa forme. C'est le casque dont est coiffée la figure d'un bas-relief de Palanqué, de ces ruines de la ville de Culhuacan qui remonte peut-être à trois mille cinq cents ans, et qui avait une circonférence de plus de trente kilomètres.

Pour se rendre un compte exact de la marche progressive de la fabrication des armes chez les différents peuples, et des transitions et affiliations qui se remarquent dans les formes de tous ces produits, on doit les classer en quatre séries distinctes : Armes des époques antéhistoriques de l'âge de la pierre brute ou taillée par éclats et de la pierre polie; — Armes de l'âge dit du bronze, catégorie où entrent aussi bien les produits des anciens que ceux des Scandinaves, des Germains, des Bretons, des Celtes, des Gaulois et autres; — Armes premières de l'âge dit du fer, qui comprend l'époque mérovingienne et celle des règnes de quelques rois carlovingiens, c'est-à-dire de la fin de l'antiquité et de la première période du moyen âge; — et enfin les Armes du moyen âge, de la Renaissance et du dix-septième et du dix-huitième siècle.

L'établissement d'un âge du bronze ne signifie pas que le

fer était inconnu à cette période; il indique seulement que l'usage en était peu répandu, et que presque tous les outils et toutes les armes, même tranchantes, étaient en bronze chez la plupart des peuples. Les lingots de fer en forme de coin ou de pioche et les quelques autres objets en fer forgé, conservés les uns et les autres au musée Assyrien du Louvre, et encore bien plus le fragment de cotte de mailles assyrien en *acier*, du musée Britannique, démontrent qu'au dixième siècle avant Jésus-Christ, les Assyriens connaissaient parfaitement ce métal aussi bien que les Égyptiens. Trente passages dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, où le fer est souvent désigné sous l'épithète du métal « difficile à travailler, » démontrent que les Grecs le connaissaient également. Du reste, le bronze, mélange de métaux (appelé dans le dictionnaire de Grimm très-improprement *messing*, laiton), dont l'équivalent n'existe pas dans la nature et que l'homme a dû se former d'un composé qui varie selon les pays et l'époque, — tantôt cuivre et étain, tantôt cuivre, étain, plomb, *spisglas*, etc., — a pour condition la connaissance de la fusion mélangée, puisque si le cuivre pur peut être ouvré directement au moyen du martelage, le bronze doit être soumis à l'action du coulage. La préparation du fer ne demande qu'un degré supérieur de chaleur de l'oxygène et sa séparation du carbone pour être martelé, — moyens que les Cafres même, qui se servent d'outres pour faire passer l'oxygène dans leurs fournaises, n'ignorent pas. Le bronze, au lieu de précéder, a dû nécessairement suivre l'emploi du fer, qui pouvait être ouvré sans fusion complète.

La terre, le bois, la peau de l'animal et la pierre, répandus sur tout le globe, ont dû être nécessairement les premières matières que l'homme a employées à la confection de ses ustensiles et de ses armes. L'emploi de la pierre pour la fabrication de ces dernières remonte partout à l'enfance des peuples, et ce sont encore ces mêmes créations naïves qui composent l'armement du sauvage. Il y a même des pays,

où, malgré la connaissance de la préparation et de l'emploi des métaux pour d'autres usages, on a continué longtemps à se servir exclusivement de la pierre pour la fabrication des armes offensives. Telle était l'Amérique avant sa découverte définitive. Le silex, la calcédoine, la serpentine et particulièrement la fragile obsidienne noire, dans laquelle l'Inca se taillait aussi ses miroirs, y étaient employés pour faire les lames des lances, des épées et des flèches, les haches de guerre et les couteaux, car le cuivre ou le bronze n'y servait qu'à la confection des outils.

En Europe les armes en pierre remontent à la plus haute antiquité, et elles contribuent à démontrer que l'homme a déjà existé durant la troisième époque géologique, puisque l'image du mastodonte ou mammouth, gravée sur de la corne trouvée dans le Périgord, et de nombreux ossements d'ours de caverne, mêlés avec des haches en silex, recueillis dans des terrains plutoniques, ont dû apporter de nouveaux documents. Quand ces gravures auront été examinées au microscope, afin de s'assurer de toute absence de fraude, on pourra discuter l'hypothèse. Il ne suffit cependant pas que ces armes et ces ossements soient recueillis dans des terrains *alluviens-diluviens* qui peuvent avoir été soumis à des perturbations, comme cela est démontré par les *dépôts-meubles*, ainsi nommés parce qu'ils sont composés d'objets appartenant à différentes époques.

Le *diluvium* (Alpin) non remué ne contient aucune matière organique à l'état d'*ossine*, substance qui caractérise l'*os non fossile*, de sorte que toute alluvion contenant le moindre *os avec ossine* est postérieur à la grande perturbation terrestre, appelée déluge.

Beaucoup d'armes et outils en pierres façonnées offrent aussi un signe sûr pour reconnaître qu'ils ne remontent pas au delà du déluge : c'est qu'ils sont fabriqués avec des *galets* où tout indique qu'ils ont été *roulés avant d'être façonnés*.

Il serait impossible d'établir la priorité d'un peuple sur

un autre, pour la fabrication première de ces armes, puisqu'on en a rencontré partout. Il s'est trouvé en France des armes en silex taillées par éclats, mêlées avec des os de rennes et des *os fossiles*, les uns et les autres parfois sculptés par la main de l'homme et adaptés comme manches à la pierre qui forme toujours le tranchant, et dont la fabrication sans instruments de métal ni acides corrosifs ne s'explique que par la facilité avec laquelle le silex, fraîchement sorti des carrières et avant d'avoir subi l'influence de l'air, se prête à la division par éclats. Des démarcations exactes entre les soi-disant âges de la pierre brute, de la pierre polie et même du bronze, peuvent être établies avec aussi peu de certitude que tout ce qui touche aux époques plus ou moins antéhistoriques. On a trouvé les deux et même les trois produits entremêlés, ce qui indique des époques de transition. Les fouilles opérées au cimetière germanique à Hallstatt près Ischl, en Autriche, ont fourni des armes et des instruments en pierre, en bronze, en fer, dont quelques-uns sont même moitié bronze et moitié fer, le tout confondu dans les mêmes tombeaux, dont plus de mille ont été visités. Les rebuts de cuisine (*Kiokkenmoeding*) du Danemark aussi bien que les objets recueillis dans les palaffites des habitations lacustres de la Suisse, de la Savoie et du duché de Bade, quoique tous trouvés dans des terrains alluviens, peuvent cependant être attribués avec certitude à l'âge de la pierre pure où les armes et ustensiles ne montrent aucune trace de métal, tandis que les palaffites découverts près Noceto, à Castiane, près Parme, et à Peschiera, appartiennent à l'époque qui correspond à l'âge dit du bronze.

De toutes ces armes primitives, ce sont celles trouvées dans le Danemark (actuellement contrefaites en Allemagne), qui montrent le plus de fini; elles paraissent indiquer, chose fort curieuse, que la civilisation à ces époques était peut-être plus avancée dans le nord que dans les parties centrales de l'Europe. Il faut cependant tenir compte que ces

armes ont été trouvées dans des alluvions, et qu'elles doivent être plus modernes que celles des cavernes et des terrains diluviens ou quaternaires.

Quant aux armes en pierre polie, elles sont le plus souvent en serpentine granitique, pierre peu dure quoique plus dure que la serpentine ordinaire. On en a aussi trouvé en silex, en calcédoine, en basalte, en jade et en jadaïque de différentes couleurs. La pierre jadaïque, si fréquente en Auvergne, est de la même espèce que celle utilisée jadis pour la fabrication des amulettes contre les maladies de reins, ce qui l'avait fait nommer pierre néphrétique. Les talismans ou *pierres de victoire* des sagas scandinaves n'étaient probablement pas autre chose que des serpentines. On a trouvé des petits coins, trop petits pour tout autre usage, où le passage du fil avec lequel on suspendait le talisman est indiqué par un trou. Au Nord, ces pierres sont toujours en *vert*, couleur qui paraît avoir été symbolique et sympathique aux peuples teutons, puisqu'elle se retrouve dominante plus tard dans leurs émaux et dans leurs miniatures, tandis que c'est le *bleu* qui règne dans ces mêmes productions d'origine gauloise et française. La haute antiquité paraît avoir eu encore des armes en pierre en même temps que des armes en bronze et en fer, puisque les musées de Londres et de Berlin possèdent plusieurs exemplaires assyriens et égyptiens très-anciens.

On a trouvé des armes en bronze, aussi fréquemment dans le Nord que sur les sols classiques. Peut-être ont-elles été introduites dans l'Occident par des peuples orientaux conquérants, puisque les armes de l'âge dit du bronze des différents pays se ressemblent plus entre elles que celles des autres époques, et dans les sagas scandinaves même, les conquérants traitent avec mépris les peuples encore réduits aux armes de pierre et les appellent : « les petits démons de la terre. » L'usage des armes en bronze n'a pas même complétement cessé dans les Gaules, après la con-

quête de César, et on peut admettre que la supériorité des armes en fer avait contribué au succès des Francs comme elle avait contribué à celui des Romains.

Si on veut se rendre apte à savoir classer chronologiquement les armes de ces époques dont les produits se ressemblent et dans lesquelles les périodes de transition sont si fréquentes, il faut étudier la construction et les dotations des différents tombeaux. Les monticules très-élevés, entourés ou surmontés de pierres plus ou moins colossales (*dolmens*), et dont les caveaux fermés ordinairement de dalles renferment des ossements non brûlés et des armes en pierre, peuvent être regardés comme des tombeaux très-anciens. La seconde catégorie se signale le plus souvent par un monticule moins élevé, par l'absence des grands blocs de pierre, par un caveau ou tombeau formé de pierres brutes de petites dimensions entassées avec peu d'art, et par *l'urne* qui indique la *crémation*. Ces sépulcres contiennent ordinairement des produits en bronze. Les tombeaux encore moins élevés, et dont la construction est presque entièrement en terre, appartiennent à la troisième période où la crémation avait de nouveau fait place à l'inhumation et où les sépulcres forment souvent des cimetières dans la direction du sud au nord.

Dès qu'il s'agit des armes antiques, il faut particulièrement rechercher les premières traces parvenues jusqu'à nous, sur les monuments hindous, assyriens et égyptiens. Depuis la fondation, au vingt-cinquième siècle avant Jésus-Christ, des villes de Ninive et de Babylone par Assur et par Nemrod, jusqu'au troisième siècle avant Jésus-Christ, au règne de Sardanapale V, il n'existe cependant pas de monuments où l'on pourrait recueillir les moindres notions sur l'armement du soldat des cinq grandes monarchies asiatiques. On ignore ainsi complétement l'équipement des armées avec lesquelles Bélus chassa, en 1992, les Arabes, et Ninus, son fils, conquit l'Arménie, la Médie et presque

toute l'Asie septentrionale; et rien n'indique de quelle manière étaient confectionnées les armes brillantes en usage sous la fastueuse Sémiramis, la veuve de Ninus qui, de 1968 à 1946 étendit l'empire jusqu'à l'Indus et entassa à Babylone des richesses fabuleuses. A partir du règne de Ninyas, son fils, l'histoire même ne fournit sur la longue suite des rois successeurs de Ninyas que quelques récits sur le fameux Sardapanale, détrôné en 759.

Les bas-reliefs et moulages de bas-reliefs chaldéens, babyloniens, assyriens, médiques et persiques du Louvre, des musées Britannique, de Berlin, de Munich et de Zurich, suppléent heureusement aux documents écrits et fournissent ample matière pour l'histoire de l'armement de ces monarchies militaires, à partir du treizième jusqu'au septième siècle avant Jésus-Christ; car contrairement aux monuments hindous et égyptiens, les sujets de ces sculptures, presque toutes pourvues d'inscriptions cunéiformes, offrent, pour la plupart, des épisodes guerriers, qui permettent presque de reconstruire entièrement l'armement du soldat de ces vastes contrées durant sept siècles, où l'équipement militaire paraît y avoir éprouvé fort peu de changement, et le précieux document de Sennachérib (712-707) démontre que le soldat chaldéen était armé comme le soldat assyrien.

L'infanterie de la troupe régulière avait pour armes défensives le casque à jugulaires, quelquefois orné d'un cimier à crinière; le bouclier rond et le long pavois pour le siége; la cuirasse ou plutôt le corselet confectionné avec des lames de métal cousues sur étoffe ou peau, et aussi de véritables cottes en *mailles d'acier*, telles que le fragment du musée Britannique le démontre; ou enfin la longue tunique, probablement en buffle. Des cnémides ou jambières (tumelières) couvraient le devant de la jambe jusqu'en dessous de la rotule. Les armes offensives étaient la lance, l'épée, la fronde et l'arc. Le soldat, auxiliaire comme celui de la milice, portait ou le casque sans jugulaires ni cimier

ou un simple bandeau à jugulaires, en cuir ou métal, qui ressemble à celui du guerrier franc mérovingien. Son bouclier, ordinairement de hauteur d'appui quand il était rond et de deux tiers de la hauteur de l'homme quand il était allongé, était le plus souvent carré en bas et arrondi en haut; semi-circulaire, il enveloppait presque le corps du soldat qui portait la longue tunique, et avait, comme le troupier d'élite, pour arme offensive l'épée, qui pendait du côté *gauche*, la lance, la fronde et l'arc. L'archer perse des bas-reliefs de Persépolis, l'ancienne capitale de la Perside et de toute l'ancienne monarchie perse (560), est souvent coiffé d'un casque ou bonnet d'armes qui a presque la forme de la toque de la magistrature française. Deux moulages de ces bas-reliefs, exposés au musée Britannique, montrent en outre des *casques à lames* et même à *mentonnière*, qui ressemblent grandement aux casques de la seconde partie du moyen âge chrétien.

Le cavalier assyrien, qui montait sans selle ni éperons, était coiffé d'un casque à jugulaires, mais sans cimier, et dont la forme semi-conique, dans le genre des casques dits gaulois, différait des casques portés par les hommes de pied; il avait rarement un bouclier, mais la cuirasse ou plutôt le corselet de mailles, espèce de squamata où la dossière était terminée par une sorte de tablier arrondi de mineur, qui ressemblait au garde-reins de l'armure à plates du moyen âge chrétien, et qui était comme celui-ci destiné à protéger le bas du dos. Il portait en outre une culotte d'armes fabriquée de la même manière que le corselet, et toujours la lance et l'épée.

L'archer, qui est quelquefois représenté à cheval, avait le corselet, mais rarement le casque. Comme chez le milicien, la tête n'était protégée que par le bandeau. Souvent le bas des jambes de l'archer montre des cnémides. A pied, il est vêtu de la longue tunique. Outre l'arc, les flèches et le carquois, il avait l'épée, mais pas de lance. Les Assyriens

connaissaient le char de guerre qui se trouve sur plusieurs de leurs bas-reliefs du treizième siècle avant J.-C., ce que paraît infirmer l'opinion de Virgile qui attribue l'invention de ces chars à Érichthonius, roi d'Athènes, et celle de quelques auteurs qui la mettent sur le compte de Triptolème et de Trochilus. On voit aussi sur ces précieuses sculptures granitiques la catapulte et la baliste, dont l'invention appartient aux Assyriens, ce qui est attesté par les Anciens. La forme de ces machines de guerre destinées à lancer contre l'ennemi des traits et des projectiles de toute nature, pour battre en brèche les murailles des villes assiégées et atteindre de loin leurs défenseurs, diffère peu des engins grecs et romains. Quant à ce qui concerne les armes perses anciennes, on n'a pour tout guide que quelques moulages de bas-reliefs de Persépolis, exposés au Louvre et au musée Britannique parmi les bas-reliefs chaldéens, babyloniens, assyriens et médiques. L'armement défensif se rapproche là, comme il a été déjà observé, bien plus de celui de l'Europe durant le moyen âge que de l'armement asiatique. On y trouve le casque à lames superposées et à mentonnière, et peut-être à visière ou vue à pivot. Mithras, sacrifiant le taureau (monument reproduit par De la Chaussée, dans son M. Rom.), porte le casque à timbre bombé dans le genre étrusque. Cette sculpture, que l'on croit remonter à l'époque de la naissance de l'auteur de la réformation du magisme et du parsisme, époque qui flotte entre le douzième et le sixième siècle, offre peu de sûreté. Il est douteux que la forme de ce casque et encore moins celle du glaive avec lequel le dieu sacrifie, et qui rappelle la dague indienne actuelle, remonte aux anciens Perses dont la langue, le Zend, morte depuis longtemps, sert encore aux prêtres guèbres à réciter leurs prières, quoiqu'ils n'en comprennent plus le sens. Le casque perse en bronze et également bombé, de la dynastie des Sassanides (226-552), conservé au musée Britannique, rappelle

même tout à fait la coupe du casque allemand à timbre bombé du dixième siècle.

Après la quatrième dynastie, celle des califes (652) jusqu'à la fin de la douzième, celle des Mongols, et autres dominateurs mahométans, l'armement prend en Perse entièrement le caractère musulman. Durant le règne de la dynastie des Sophis (1499 à 1736), les armes persanes n'ont presque pas changé de formes et se ressemblent toutes. Les miniatures d'une copie, faite au commencement du dix-septième siècle, du Schah-Nameh ou livre royal, composé par le poëte Fisdûsi, sous le règne de Mahmoud (999), et qui se trouve à la bibliothèque de Munich, montrent presque aussi les mêmes formes de casques et les mêmes armes que l'on trouve encore actuellement dans l'armement de la Perse, d'où nous est venu le cimeterre, dont le nom dérive du persan *chimichir* ou *chimchir*, arme appelée par les Allemands *seymitar*, l'*acinace* romain, l'aïeul du sabre, le *Sable* ou *Saebel* allemand, connu déjà par les Daces et de l'autre côté du Rhin, vers le quatrième siècle, et introduit dans le reste de l'Europe centrale à partir de la première croisade.

L'armement chaldéen et médique se confond avec celui des Assyriens. Le soldat de l'ancienne Babylone peuplée par les Chaldéens de la mer, dont la capitale était Teredon, paraît cependant avoir eu, à la place du casque conique, une coiffure d'armes semblable à celle représentée sur le bas-relief perside déjà mentionné, et qui a la forme d'une toque. La Médie, le plus puissant royaume parmi ceux qui se formèrent aux dépens du premier empire assyrien, pourrait être difficilement séparée, quant aux armements de ses troupes, de la Persique, d'autant plus que son premier roi Arbacès ne remonte qu'à 759 avant Jésus-Christ et que le royaume des Mèdes fut englobé déjà dans la Perse sous Cyrus, en 536. C'est à partir de cette époque que les dénominations de Mèdes, Médiques, Perses et Persiques,

furent toujours confondues et employées indistinctement pour les habitants de ces diverses contrées, car même les guerres persiques contre les Grecs sont nommées *guerres médiques*.

Sans tenir compte de l'histoire fabuleuse dans laquelle les Hindous font remonter leur origine à une antiquité exagérée, on peut placer la première dynastie connue de leurs rois, celle des Chandras, à l'an 3200 avant Jésus-Christ, dynastie qui avait été probablement précédée déjà de plusieurs civilisations aujourd'hui ignorées. Il est à regretter que les gouverneurs anglais qui se sont succédé aux Indes n'aient pas recueilli plus des nombreuses et grandioses ruines architecturales dont le sol est encore couvert. Les quelques sculptures conservées aux musées Britannique et de Kensington sont insuffisantes, et ni le Louvre, ni le musée de Berlin, ne possèdent rien de ces singulières ciselures, figures tordues et contournées dans le goût des sculptures religieuses européennes de la fin du dix-septième siècle et du commencement du dix-huitième. Les musées ne possèdent donc aucun monument pour l'étude de l'armement hindou. Les photographies exposées au Kinsington-Museum, qui reproduisent un grand nombre de ruines de palais, de temples, et quelques pierres mémoratives en granit sculpté, démontrent que les Hindous, comme les Égyptiens, aimaient peu à perpétuer leurs faits d'armes sur les édifices; car, parmi toutes ces sculptures, il n'y a que les quelques pierres de Beenjanuggur, les *Hunguls*, qui offrent des sujets guerriers, et encore ne remontent-elles pas plus haut qu'à l'époque correspondante à la première moitié du moyen âge chrétien. Les personnages de ces épisodes démontrent que l'armement hindou a peu varié pour les armes offensives, et que c'est seulement dans les casques qu'un changement radical s'est manifesté à partir du quatorzième et du quinzième siècle de notre ère, lorsque le goût arabe a commencé à réagir contre ce qui l'avait

presque effacé dans ses propres produits. Quant à l'armement javanais un peu ancien, il n'y a que la belle statue de la déesse de la guerre, au musée de Berlin, qui fournisse quelques indications par rapport à l'*épée* qu'elle porte.

Les monuments funéraires et civils de l'Égypte, pays où le génie de la nation était plus porté vers l'agriculture et les sciences que vers la guerre, offrent également bien moins de sujets militaires que les monuments assyriens. Denon, dans ses *Voyages dans la Basse et Haute-Egypte*, a donné, il est vrai, quelques reproductions d'armes ainsi que M. Prisse d'Avesnes dans ses *Monuments égyptiens*, mais c'est trop peu, même réuni aux bas-reliefs de Thèbes et aux quelques armes en nature conservées aux musées du Louvre, de Londres et de Berlin, pour pouvoir se faire une idée exacte de l'armement de toute la troupe égyptienne. On y trouve un casque qui rappelle le bonnet à grelot du bouffon du moyen âge chrétien et le casque du *hungul* hindou; une cotte en écailles de bronze dont M. Prisse d'Avesnes a donné le dessin d'après un monument qui remonte aux Pharaons (18e dynastie, 1000 avant Jésus-Christ) à juger par l'inscription biblique gravée sur une de ces écailles qui mesure 20 mètres sur 35. Le bouclier, carré en bas et arrondi en haut, est percé d'un trou à travers lequel le soldat pouvait distinguer l'ennemi sans se découvrir : c'est une arme qui était presque de la hauteur de l'homme. L'arc, les flèches avec leur carquois; un *pare-coup*, instrument fort singulier qui rappelle l'usage de la petite rondelle à crochets et les brise-épées du moyen âge, servant, comme ceux-là, à saisir et à rompre l'épée de l'adversaire; quelques épées ou plutôt quelques coutelas à un seul tranchant dans le genre du *scrama-saxe* mérovingien et rarement la lance à lame de métal : voilà tout ce que l'on connaît sur l'armement de ce pays, car l'espèce de capuchon du guerrier blessé, d'un bas-relief de Thèbes ne permet pas de distinguer si c'est

bien là une arme défensive ou un simple vêtement. Les quelques dagues en bronze, conservées au musée égyptien du Louvre, paraissent indiquer par leurs formes l'origine grec, quoique ces armes aient été trouvées en Égypte. La cotte en peau de crocodile au musée égyptien du Belvédère de Vienne, et la dague en bronze au musée de Berlin, paraissent cependant remonter à la haute antiquité égyptienne.

L'Étrurie, la Grèce et Rome nous ont heureusement laissé assez d'armes où l'art se manifeste aussi bien dans l'ensemble de la forme que dans l'exécution des détails, et ce n'est qu'à partir des époques où ces pays florissaient que l'on peut baser l'histoire des armes sur des pièces conservées dans un grand nombre de musées.

Les armes offensives et défensives grecques au temps d'Homère (1000 ans avant Jésus-Christ), étaient toutes en bronze quoique le fer; comme on a vu, fût connu. L'armure défensive se composait de la cuirasse, plastron et dossière, chaque partie coulée ou martelée d'une seule pièce, et aussi du corselet d'écailles à imbrication; du casque, du grand bouclier convexe rond, et des cnémides ou jambières. Les armes offensives étaient : l'épée d'estoc et de taille, à lame droite, d'abord courte et large, plus tard longue, à deux tranchants, à pointe aiguë et à fourreau de forme carrée, toujours portée au côté *droit;* le *parazonium*, dague courte et large, espèce de langue de bœuf, portée du côté *gauche*; la lance de 11 à 15 pieds de longueur, à lame large, longue et aiguë, arrondie vers la douille et à arrêt saillant au milieu, servant d'arme de hast et de jet; le javelot avec son *amentum* ou lanière, sorte de longue flèche. Les Grecs n'avaient pas de cavalerie alors, ils manquaient même de terme pour désigner l'action de monter à cheval, ce qui est probablement la cause que la langue française manque de substantif pour rendre le *Reiten* des Allemands. Plus tard, 400 ans avant Jésus-Christ, les Grecs ajou-

tèrent à leurs corps d'armée ceux des frondeurs et des cavaliers.

L'armement étrusque, dont une partie devait précéder dans ce travail l'armement grec, montre dans la première période l'influence phénicienne, comme il montre dans la suite celle de la Grèce avec laquelle l'Etrurie, après l'émigration d'Énée, était unie par tant de liens. La troisième période est purement romaine; tout y est resté dans l'obscurité. Polybe, né en l'année 552 de la fondation de Rome, ou 202 ans avant Jésus-Christ, le premier auteur qui a décrit les armes du soldat romain, n'a parlé que de celles de son époque. Les indications laissées par ce maître et ami du second Scipion l'Africain, jointes aux faibles renseignements que fournissent quelques sculptures tombales trouvées aux bords du Rhin en Allemagne, les colonnes Trajane et Antonine et l'arc d'Orange forment à peu près tout ce qui est connu sur cette matière. Grâce aux chants dits d'Homère, on est mieux renseigné sur les armes grecques en usage au dixième siècle avant Jésus-Christ, sinon même au treizième, à l'époque du siége de Troie, que sur celles avec lesquelles le peuple-roi avait assujetti le monde. Il est fort probable que les Romains, comme les Grecs et les Étrusques, ne se servaient d'abord pour la fabrication de leurs armes offensives que du bronze; mais du temps de Polybe ce métal n'était plus employé que pour les casques, plastrons, cnémides et autres armes défensives. Lorsque la Gaule employait encore exclusivement le bronze, les armes romaines de trait, d'estoc, de taille et de hast étaient donc déjà toutes en fer et en acier.

L'armée romaine se composait de trois espèces de troupes : les *vélites*, fantassins armés à la légère, les *hastaires* ou légionnaires, et les *cavaliers*. Les premiers étaient armés de javelots minces, de deux coudées de longueur et où le fer mesurait une palme, de l'épée et d'un

petit bouclier léger, rond ou ovale, qui mesurait 3 pieds et s'appelait *parma*, dès que sa forme était arrondie. C'était le même bouclier dont se servaient les gladiateurs. Le casque, ordinairement à jugulaires, était sans crinière mais quelquefois garni de peau de loup. Le hastaire, protégé par un casque en fer ou en cuir, panaché de trois plumes rouges et noires, par des jambières (*ocræ*) et par un plastron ou une cuirasse (le corselet à deux épauliers), le tout en bronze, ainsi que par le grand bouclier convexe, en bois, peau et fer, de 4 pieds de long sur 2 1/2 de large, avait pour armes offensives l'épée ibérique qu'il portait comme le soldat grec, du côté *droit*, deux javelots dont l'un était le célèbre *pilum* légionnaire que nous retrouverons plus tard dans l'armement franc. Le frondeur était armé de la fronde imitée des Achéens.

Le cavalier, au temps de Polybe, prit l'équipement grec. Dépourvu, avant cette époque, d'armes défensives autres que le bouclier sexagone, rond ou ovale, en cuir de bœuf, son armement fut rendu plus propre à résister aux formidables coups des barbares. Plus tard, du temps de Trajan et de Septime-Sévère, il fut aussi doté d'une cuirasse flexible, soit de la *squamata* faite d'écailles de fer ou de bronze cousues sur toile ou sur peau, soit de la *hamata*, composée de chaînes de métal, sorte de cotte de mailles comme on en a trouvé à Avenches en Suisse, où on les conserve au musée. La colonne Trajane montre aussi beaucoup de soldats dont les cuirasses ne sont ni en mailles ni en écailles, mais confectionnées avec de longues lames en métal, semblables aux armures du moyen âge, et les bas-reliefs de ce monument prouvent que l'armée romaine était composée d'un grand nombre de corps dont l'armement variait autant que celui de nos armées modernes.

Les Romains comme les Grecs se servaient aussi de machines de guerre, outre le char faucheur, de provenance assyrienne comme beaucoup d'autres machines, et

les béliers, connus déjà à Paloe-Tyros, la vieille Tyr, fondée vers 1900 ans avant Jésus-Christ, et mentionnés dans l'Ancien Testament, où Ézéchiel (599 ans avant Jésus-Christ) dit (ch. XXI, v. 27) que « le roi de Babylone dispose déjà les béliers contre les murs de Jérusalem. »

Parmi tous ces engins de guerre mentionnés, la baliste lançait des flèches monstres, et la catapulte ou *tormentum*, de plus gros projectiles, dont quelques-uns avaient la forme d'un lingot pointu aux deux extrémités, et qui portaient en Grèce quelquefois l'inscription ΔΕΞΑΙ, (reçois), telle que la montrent plusieurs exemplaires en plomb trouvés dans les fouilles. Les Grecs appelaient *euthytones* les catapultes à trajectoire rasante, et *antitones* celles qui portaient en courbe.

Il y avait aussi le *tolleno*, sorte de bascule à deux paniers, qui versait les combattants dans les places assiégées. M. Rodios parle en outre, dans son ΠΕΡΙ ΠΟΛΕΜΙΚΗΣ ΤΕΧΝΗΣ, etc. (Athènes, 1868), d'une catapulte ou plutôt baliste portative, semblable à l'arbalète de notre moyen âge, et dont il donne la description et le dessin d'après des textes byzantins; mais on peut conserver des doutes si cette espèce d'arbalète que M. Rhodios appelle *Gastrafete*, puisque l'arbalétrier devait l'appuyer sur son ventre, remonte bien aux Grecs et aux Romains, puisque les anciens textes n'en parlent pas.

On a vu dans l'Introduction que plusieurs de ces machines, décrites par Héron, Philon et Vitruve, et appelées par eux *catapultes euthytones*, *catapultes oxybetes*, *catapultes palitones*, et *catapultes scorpions*, ont été reconstruites pour la collection d'armes de l'empereur Napoléon III. Quant au *polyspaste* ou *grue d'Archimède*, instrument qui enlevait et brisait des vaisseaux entiers, il est resté indéterminé; mais on peut admettre qu'il était identique aux crochets monstres servant à dégager la tête du bélier, dont le blindage roulant s'appelait *tortue*. M. Rhodios a aussi

démontré, dans son intéressant ouvrage, que les Grecs, ses ancêtres, possédaient même des machines à explosion, sorte de canons à air comprimé, qui représentaient nos fusils à vent dans des dimensions colossales.

Des armes en bronze, fabriquées souvent plus ou moins sous l'influence des modèles antiques, ont été trouvées dans les tombes de presque tous ces peuples de l'Europe que les Romains appelaient barbares; mais celles de la Scandinavie continentale (Danemark et Allemagne septentrionale) sont, comme les armes danoises de l'âge de la pierre, supérieures aux armes des autres pays du Nord et peu inférieures même aux armes grecques et romaines. Les exemplaires conservés au musée de Copenhague et à celui de Londres, où elles sont rangées parmi les armes anglo-saxonnes et britanniques, prouvent avec quel art ces peuples savaient déjà travailler le métal. L'armement défensif du guerrier scandinave paraît avoir consisté *alors* uniquement dans le bouclier rond ou allongé, dans la cuirasse, dans le casque, quoique aucune arme de la dernière espèce et de cette époque ne se trouve au musée de Copenhague, et que les grands cercles de coiffure puissent faire supposer que le casque n'était porté que par les chefs, comme cela était l'usage chez les Francs et les Germains en général. Le casque en bronze à cornes, trouvé dans la Tamise et conservé au musée Britannique, parmi les armes nationales, pourrait bien être de provenance danoise aussi bien que le bouclier exposé à côté.

Pour les armes celtico-gauloises et bas-bretonnes en bronze, la question se complique encore davantage. Il serait difficile, sinon impraticable, d'établir des catégories distinctes pour celles qui ont été trouvées sur le sol de la France. Tout y est incertitude. Le *celt* même, cette hache ou plus probablement cette lame de javelot si caractéristique par sa douille droite et à anneau, a été trouvé aussi bien en Russie qu'en France et en Italie, en Angle-

terre qu'en Allemagne, ce qui démontre l'impossibilité d'un classement rigoureux. Le peuple celtique était partout et nulle part!

L'armement du Gaulois, qui était encore, du temps de Jules César, même pour les épées et autres armes offensives, en bronze, consistait pour la défense dans un casque conique très-pointu, tel qu'on le voit au musée de Rouen, et qui était probablement porté par les chefs seulement. L'attribution même de ce casque laisse encore des doutes, parce qu'on en a trouvé de tout pareils à Posen et dans l'Inn en Bavière, où l'arme figure au musée national de Munich sous la désignation de casque *hongrois* ou *avare*. La cuirasse était, comme chez les Romains, de deux pièces entières, telles qu'on les voit au musée d'artillerie de Paris, à celui de Saint-Germain et au Louvre. La défense était complétée par le bouclier. Les sculptures du sarcophage de la Vigna Ammendola et les bas-reliefs de l'arc d'Orange montrent ce bouclier sous deux formes différentes, l'un en ovale, l'autre carré allongé et plus large au milieu qu'aux extrémités. Les armes offensives étaient la hache de différentes formes, parmi lesquelles on a aussi l'habitude de ranger celle du celt déjà mentionnée et que je crois être une lame de javelot; l'épée d'espèces variées, soit la courte épée grecque, soit l'épée à trois tranchants et sans garde telle que la représente le bas-relief romain incrusté dans le piédestal de la *Melpomène* du Louvre. La lance, le javelot et l'arc étaient les armes de hast et de jet. L'enseigne-sanglier gauloise, qui se trouvesur un des bas-reliefs de l'arc d'Orange, montre par sa forme toute l'influence que l'armement romain avait fini par exercer sur celui des Gaulois. On en voit une au musée de Prague, elle est en bronze et a été trouvée en Bohême.

Les armes germaniques de l'âge dit du bronze, en général, aissent autant de vague que celles de la Gaule. Les nombreuses fouilles opérées au cimetière de Hallstatt en Au-

triche, où l'on a ouvert plus de mille tombeaux germaniques, ont encore augmenté cette incertitude, car les casques en bronze recueillis dans ces sépulcres où ils étaient déposés avec des armes en *bronze*, en *fer* et en *pierre*, ressemblent tout à fait aux casques à double crête, conservés au musée de Saint-Germain et attribués ordinairement aux Étrusques et aux Ombriens, et, par quelques-uns, aux Celtes. On retrouve, presque dans toutes les armes britanniques exposées aux musées d'Angleterre, les formes danoises, et les armes à Hallstatt étaient toujours accompagnées du celt; les courtes épées rappellent partout celle de la Grèce, dont le caractère se retrouve aussi bien sur l'épée scandinave que sur l'épée germanique, sans parler de ce que l'on appelle communément l'épée celtique, désignation dont le vague ne peut satisfaire.

Les armes de bronze de ces époques reculées, trouvées en Russie et en Hongrie, consistent presque uniquement en haches et lames de lances, parmi lesquelles plusieurs haches de la Russie se signalent par des têtes de bélier.

Les périodes que l'on est convenu de désigner fort improprement sous la domination de l'âge du fer devraient s'arrêter logiquement à la fin du cinquième siècle, après la chute de l'empire d'Occident; mais on les fait souvent descendre bien plus, même jusqu'à la fin du règne de la race carlovingienne (987), ce qui est fort commode, mais fort peu exact. L'époque qui précède le règne de la *chevalerie*, le septième et huitième siècle, devait certes être sa fin.

On a vu que le fer était connu partout et en tous temps, mais que son emploi *universel* pour la fabrication des armes défensives et offensives avait été mêlé à celui du bronze. Les Romains avaient compris de bonne heure la supériorité de l'arme offensive en fer sur celle de bronze, métal qui dès lors ne fut plus employé chez eux qu'à la confection des armes défensives. En 202 avant Jésus-

Christ, répétons-le, le soldat romain n'avait plus d'armes offensives de ce métal : on peut admettre que dans la seconde guerre punique l'arme de fer contribua pour beaucoup à la victoire des Romains sur les Carthaginois. Les quelques armes en fer trouvées dans les tombeaux gaulois, où elles étaient mêlées avec les armes ordinaires en bronze, recueillies particulièrement au cimetière de Catalauni (département de la Marne) et conservées au musée de Saint-Germain, paraissent plutôt d'origine germanique, puisqu'elles ressemblent beaucoup aux épées trouvées à Tiéfenau et à Neufchâtel en Suisse, que l'on doit attribuer aux Burgondes si renommés pour le travail du fer. L'Helvétie, rendue déserte en 450 par les massacres systématiques des Romains, fut repeuplée vers 550 par les Burgondes, dont les bandes s'étaient emparées de l'ouest, par les Allemanes qui occupaient toute la partie où l'on parle encore aujourd'hui allemand, et par les Ostrogoths établis dans le sud où règnent les langues italienne, française et romane. Les Burgondes étaient d'une race forte et de haute taille; la longue soie de ces épées indique des mains larges. Une hache et deux lames de lance en fer, trouvées près du village Onswala (Bara-Schonen) en Suisse, démontrent également par la différence de leurs formes qu'elles ont appartenu à un peuple autre que les Gaulois et les Francs, et peut-être aussi aux Burgondes.

L'armement des races germaniques en général est resté en grande partie inconnu; on sait seulement que la lance, la hache et l'épée étaient leurs armes offensives favorites, et que leurs boucliers, de 8 pieds sur 2 de grandeur, un osier treillissé et recouvert de peau, étaient peints en couleurs vives, de préférence en blanc et en rouge. Ces boucliers furent plus tard remplacés par d'autres en bois de tilleul bordés de fer; mais on a aussi trouvé des carcasses en fer des boucliers ronds à ombilic très-saillants, forme qui paraît avoir été particulièrement en faveur chez la race des

Francs. A Sigmaringen, en Bavière, dans la Hesse, en Silésie, en Angleterre et en Danemark, partout ce même bouclier rond a été en usage. La hache des races germaniques du Nord se distingue par sa forme de celle des races germaniques du Midi; la *francisque* des conquérants de la Gaule ne s'y trouve nulle part, c'est toujours la forme saxonne. Le seul fragment d'une cuirasse germanique connu de ces époques reculées est celui conservé au musée de Zurich; il a été trouvé dans le sol occupé par les Allemanes. C'est un travail fort curieux, composé de petites lames. Les Quades étaient probablement les seuls qui avaient des armures en corne.

L'armement des Francs est mieux connu que celui de toutes les autres races de leur famille, et grâce aux descriptions de quelques auteurs (Sidoine Apollinaire vers 450 de notre ère, Procope, Agathias, Grégoire de Tours etc.), et aux nombreuses fouilles exécutées dans les cimetières mérovingiens, on peut presque reconstituer l'armement complet de ces rudes guerriers. Leur armure défensive, comme celle du Germain en général, n'était composée que du bouclier, qui était petit, rond, convexe, en bois et en peau, de 80 centimètres de diamètre. On n'a pas encore trouvé ni casque, ni cuirasse, mais on sait, par des textes, que les chefs en étaient armés. Le simple guerrier qui avait une partie de la tête rasée et portait, comme le Chinois, le restant de ses cheveux teint en rouge, natté et entassé au-dessus du front, était garanti, en quelque sorte, par cette coiffure comme par un casque. Son armement offensif était plus complet : c'était l'épée de 80 centimètres de longueur, mince, plate, aiguë, à double tranchant, et la longue dague ou mieux dit coutelas ordinairement de 50 centim. de longueur, appelé *scrama-saxe*, nom composé dont la seconde partie veut dire couteau, tandis que scrama peut dériver de *scamate*, la ligne de démarcation tracée sur le sable entre deux combattants grecs, ou de *scrarsan* (tondre), d'où est dérivé

la *schere* (ciseaux) allemande, scrama-saxe, couteau de duel ou couteau rasant.

On a trouvé de ces couteaux, où la soie est d'une longueur démesurée. Un, au musée de Zurich, a plus de 22 centimètres, et un autre, au musée de Sigmaringen, mesure 25 centimètres. Quelques archéologues ont été portés à n'y voir qu'un instrument destiné à travailler le bois, puisque la longueur du manche indique le maniement des deux poignets. Le scrama-saxe est pourtant une arme et non pas un outil, puisqu'il a été presque toujours déposé dans les tombeaux des guerriers, à côté de leur longue spatha. La lame du scrama-saxe d'un seul tranchant et qui paraît avoir été en usage chez tous les peuples d'origine germanique, puisque le musée de Copenhague, tout aussi bien que la plupart des musées allemands et suisses, en possède, était aiguë et à dos évidé à plusieurs endroits pour en diminuer le poids. Une ceinture en cuir garnie d'agrafes en bronze supportait ces armes, que M. Penguilly-l'Haridon a fait si heureusement reconstruire pour le musée impérial d'artillerie à Paris. L'arc et la flèche n'étaient le plus souvent utilisés qu'à la chasse. L'angon ou le pilum à pointe barbue, la lance (framée) à longue lame en fer, et la hache complétaient l'armement. L'angon servait à abattre le bouclier de l'ennemi dans lequel il s'engageait profondément. Le Franc attaquait alors avec l'épée ou la francisque, cette hache caractéristique à un seul et non pas à deux tranchants, comme plusieurs auteurs compilateurs l'ont répété, qu'il avait aussi l'habitude de lancer sur le bouclier si le pilum avait manqué le but ou son effet.

L'épée de Childéric Ier (457-481), conservée au Louvre, a été mal restaurée et ne peut donner que de fausses notions. Le pommeau, qui devait se trouver au bout supérieur du fuseau, est placé à la partie inférieure où il double la garde et donne à l'épée une forme impossible. Pour étudier l'armement en France de la fin du règne mérovingien et du

commencement de l'époque carlovingienne, on manque aussi bien de documents que d'armes. L'épée et les éperons attribués à Charlemagne sont presque tout ce qui existe, car le couvercle en ivoire de l'*antiphonaire* de saint Grégoire, de la fin du huitième siècle, a encore tous les caractères romains et provient très-probablement d'un diptyque; il faut descendre jusqu'au règne de Charles II le Chauve pour trouver quelques renseignements dans sa Bible illustrée, et encore ces renseignements paraissent peu sûrs, et plutôt le produit de la fantaisie de l'artiste, qu'on ne peut accepter qu'avec réserve. Le roi y est représenté sur son trône, entouré de gardes qui portent presque l'équipement romain avec les lambrequins en cuir des prétoriens, tandis qu'un bas-relief de l'église de Saint-Julien à Brioude (Haute-Loire), exécuté durant le septième ou le huitième siècle (?) montre le guerrier en cotte de mailles et en casque conique, et le manuscrit allemand de Wessobrunn à Munich, datant de 810, un casque à couvre-nuque et un bouclier à ombilic. Comment accorder le singulier accoutrement des gardes de Charles le Chauve avec le témoignage du moine de Saint-Gall, qui écrivait en témoin oculaire à la fin du neuvième siècle, que Charlemagne ainsi que ses guerriers étaient littéralement couverts de fer; que l'empereur avait un *casque de fer*, les bras armés de *lames de fer*, et les cuisses couvertes d'*écailles en fer*, le bas des jambes sous *plaques de fer*; que son cheval était armé en fer de pied en cap? Ce témoignage est confirmé par les lois mêmes du monarque qui prescrivent à ses hommes d'armes les *brassards* (*armillæ*), le casque, le bouclier et les *plaques* pour jambières (*lorica*, *brunica*, *bauga*). Malgré que le *Codex aureus evangel.* du monastère de Saint-Émeran à Ratisbonne, écrit certainement vers 870, montre aussi dans le costume de quelques hommes d'armes des réminiscences romaines, pareilles à celle de la Bible mentionnée et du *Codex aureus* de Saint-Gall, il est inadmissible que l'armement si formidable déjà

sous Charlemagne ait rétrogradé à un tel point sous le règne de Charles II. Les *Leges Longobardorum* du neuvième siècle à la bibliothèque de Stuttgart paraissent confirmer ces doutes, car le roi lombard porte une longue targe germanique que l'on retrouve dans l'armement du quatorzième siècle, et le bas-relief du reliquaire du neuvième siècle au trésor de Saint-Maurice en Suisse représente le guerrier en cotte de mailles complète.

Après cela, il n'existe presque plus de trace historique ni archéologique, si ce n'est la *Martyrologie*, manuscrit conservé à la même bibliothèque, et la *Biblia sacra*, manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris; tous les deux du dixième siècle. On y voit déjà le chevalier allemand pourvu du même équipement militaire que le chevalier normand représenté sur la tapisserie de Bayeux, de la fin du onzième siècle ou du commencement du douzième.

La pénurie de documents sur cette matière durant la période carlovingienne (687-987) n'existe plus pour l'époque des croisades (1096-1270).

Un manuscrit anglo-saxon de la bibliothèque britannique, la *Psycomachia* et *Prudentius*, du dixième siècle, montre encore l'homme de guerre sans cotte de mailles et coiffé du casque à timbre bombé, tel que cette arme défensive est représentée dans la *Biblia sacra* déjà mentionnée, tandis qu'un autre manuscrit, anglo-saxon, l'*Aelfric*, du onzième siècle, représente le chevalier en cotte de mailles et avec un casque de forme singulière et sans nasal, quand dans la *Martyrologie*, manuscrit du dixième siècle, à la bibliothèque de Stuttgart, il porte déjà le casque conique à nasal. C'est l'*Aelfric* qui est particulièrement intéressant pour l'étude des diverses formes d'épée dont chacune porte, pour ainsi dire, sa date, pour l'archéologue qui fixera toujours avec certitude le siècle d'après la longueur et la conformation des lames et des gardes. On voit dans les illustrations de ce manuscrit des épées à pommeaux trilo-

bées, les mêmes dont les guerriers de la *Biblia sacra* sont armés. Le chevalier allemand est cependant représenté autrement dans le *Jeremias-Apocalypsis*, manuscrit du onzième siècle, conservé à la bibliothèque de Dusseldorf, où le haubert à longues manches et les hauts et bas de chausses, le tout en mailles, sont complétés par le petit bacinet et le long bouclier convexe, carré en haut et pointu en bas; c'est l'armure qui se retrouve sur une des statues des fondateurs du dôme de Naumbourg, de la même époque, — avec la différence que le bouclier a la forme de ce qu'on est habitué en France à appeler le bouclier normand; — et on le voit encore sur la sculpture de la porte de Heimburg, en Autriche, près la frontière hongroise, exécuté là au douzième siècle. Les guerriers de la mitre de Seligenthal, en Bavière, sur laquelle le brodeur a représenté le martyre de saint Étienne et de l'archevêque Becket de Canterbury, sont coiffés de casques bombés, mais hauts comme des pains de sucre. Le bas-relief du onzième siècle, qui, à la basilique de Zurich, représente le duc Bourckhard, montre casque et épée, dont les formes rappellent les armes de la *Martyrologie* de Stuttgart. Une petite statuette en cuivre jaune du dixième siècle, de la collection de M. le comte de Nieuwerkerke, est aussi fort précieuse pour l'étude des casques, puisque le nasal du casque conique dont ce guerrier est coiffé diffère par la largeur de sa partie inférieure de ceux des autres nasals de cette époque. La tapisserie de Bayeux, exécutée peu de temps après la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant (1066), et dont le curieux et naïf travail reproduit dans un certain détail l'équipement de l'homme de guerre, de la fin du onzième ou du commencement du douzième siècle, constitue un bon document pour l'histoire des armes normandes. Le casque conique du bas-relief de Brioude se retrouve sur les tapisseries, mais ordinairement pourvu du nasal fixe, tel qu'on le voit dans la *Martyrologie* allemande au dixième siècle.

Henri Ier (1100) et le roi d'Écosse Alexandre Ier (1107-1128) sont tous les deux représentés sur leurs sceaux, coiffés de ces mêmes casques coniques, nommés en France *normands*; et c'est seulement vers la fin du douzième siècle que l'on voit apparaître en Angleterre le casque à timbre bombé, tel que le montre le sceau de Richard Ier, Cœur de Lion (1189-1199), tandis que ce même casque se trouve déjà en usage, en Allemagne, vers le neuvième siècle (v. manuscrit de Wessobrunn et le reliquaire de Saint-Maurice). Les peintures murales au dôme de Brunswick, exécutées sous Henri le Lion (mort en 1195), montrent cependant encore des chevaliers armés du casque conique à côté d'autres déjà coiffés du *heaume*.

Vers la fin du dixième et au commencement du onzième siècle, le chevalier portait une longue tunique, le *haubert* (de l'allem., *halsberg*, en vieil allem., *brunne, — brunica*) qui descendait ordinairement jusqu'au-dessus du genou, mais dont les manches s'arrêtaient d'abord au coude, et ne furent allongées que plus tard. Une sorte de capuchon, appelé *camail*, couvrait entièrement la nuque et la tête, de manière qu'une faible partie du visage restait seulement à découvert. Ce haubert, sorte de sarrau, était en peau ou en toile sur lesquelles étaient cousus de forts anneaux en fer forgé, disposés les uns à côté des autres, ou des chaînes placées soit en longueur, soit en largeur, ou des plaques de métal de genre différent, dont quelques-unes avaient la forme d'une écaille. Guillaume le Conquérant est déjà représenté sur la tapisserie de Bayeux avec des bas de chausses couverts d'anneaux, comme le haubert, mais les pieds des chevaliers y sont encore enveloppés, comme ceux des guerriers anglo-saxons, de lanières. La statue d'un des fondateurs du dôme de Haumbourg, du onzième siècle, déjà mentionnée, montre également des bas de chausses en armures de fer, ainsi que les monnaies frappées sous Henri le Lion, duc de Brunswick, mort en 1195.

Le haubert normand était alors une sorte de justaucorps avec haut et bas de chausses adhérentes et d'une seule pièce qui couvrait le corps, comme un tricot, du cou jusqu'à la rotule et jusqu'au coude. Le camail *détaché* garantissait la nuque, une partie de la figure et la tête, qui était en outre couverte, chez les Normands, du casque conique, à long nasal, et quelquefois à couvre-nuque.

La cotte montre le plus souvent un treillissé dont les carreaux sont garnis de très-gros anneaux cousus les uns à côté des autres ou de têtes de clou rivées; deux genres qu'il est presque impossible de ne pas confondre dans les dessins des manuscrits. On voit même des cottes entièrement en écailles, et des brunes treillissées, sans garniture de têtes de clou ni d'anneaux. Le *Manuscrit de Veleslav*, à la bibliothèque du prince de Lobkowitz, à Raudnitz, paraît démontrer que l'armement du corps, en Bohême, n'était pas plus avancé au treizième siècle, mais on y voit déjà les chaussures à la poulaine, le chapeau en fer, le grand bacinet, et le petit bouclier qui se trouve également dans les miniatures du précieux manuscrit de la même époque, l'*Aneide* allemande de Henri de Valdeck, conservé à la Bibliothèque de Berlin. Dans ce dernier manuscrit, les coursiers sont déjà revêtus de caparaçons treillissés et garnis de têtes de clou ou d'anneaux, et les chevaliers coiffés de *heaumes à cimier*, cequi est rare pour cette époque. Le manuscrit allemand, *Tristan et Isolde*, du treizième siècle, à la Bibliothèque de Munich, n'est pas moins curieux sous ce rapport, et les chevaliers y paraissent même déjà armés de jambières à plaques et de solerets à la poulaine.

L'armement défensif était complété chez le Normand, par le bouclier ordinairement en forme de cœur, c'est-à-dire rond en haut et pointu en bas, et d'une longueur qui dépassait la hanche et quelquefois même l'épaule du guerrier. Le bouclier anglo-saxon était encore rond et bombé, dans le genre de celui du Franc et de la rondache du quinzième

siècle. Les armes offensives consistaient dans la longue épée fort peu aiguë et à la garde en croix droite, dans la masse d'armes, dans la hache à hampe longue ou courte, et dans la lance au bas de laquelle flottait souvent un petit pavois et dont la longueur dépassait d'un tiers celle de l'homme. La fronde et l'arc étaient les armes de jet. Les casques des archers étaient ordinairement sans nasal. La véritable et bonne cotte treillissée était formée de plusieurs doubles d'étoffe rembourrée, piquée et renfermée par un treillis de bandes de cuir disposées en losanges réguliers où chaque centre et chaque angle étaient garnis d'un clou à large tête ou d'un anneau. Les cottes en écailles appelées *jazerans* (*korazims*), de cette période, sont des plus rares ou n'existent probablement plus du tout. La plus ancienne que j'aie trouvée dans les manuscrits du moyen âge, est l'espèce de jacque à imbrication, dont est revêtu un chevalier, dans le *Codex aureus* du neuvième siècle de Saint-Gall. Il ne faut cependant pas confondre ces sortes de jazerans avec ceux des époques postérieures et dont le musée de Dresde possède un exemplaire historique, qu'en 1629 le roi Sobieski a porté devant Vienne. Il paraît que les brunes en écailles imbriquées n'étaient pas rares dans le Nord, puisque des deniers de Magdebourg, de 1150 et de 1160, ainsi que plusieurs autres deniers allemands de la même époque, les montrent dans les effigies.

Toutes ces cottes peuvent être divisées en cottes *annelées*, composées d'anneaux plats cousus l'un à côté de l'autre; en cottes *rustrées*, faite d'anneaux ovales, se couvrant à moitié les uns les autres; en cottes *maclées* ou faites de pièces en losanges et en cottes à *écailles imbriquées*.

La véritable cotte de mailles que l'on croit à tort d'être venue de l'Orient et seulement à la suite des croisades, était déjà connue dans le centre et dans le nord de l'Europe, bien avant le onzième siècle; on en a trouvé à Tiefenau des fragments formés d'anneaux de cinq millimètres de diamètre,

parfaitement travaillés, et qui remontent, certes, à quelques centaines d'années avant les croisades. Le poëme héroïque de *Gudrun* ne dit-il pas : « que Herwig faisait glisser sa brune dans le bouclier; » et plus loin, « que ses habits étaient couverts de la rouille de son haubert. » L'*Enigme Aldhelm*, écrit au onzième siècle, parle aussi de cette « lorica formée de métal, sans l'aide d'aucun tissu » passage qui désigne clairement la véritable cotte de mailles, ainsi qu'un autre passage du *Roman de Rou,* écrit après la conquête normande. C'est bien de cette cotte que la princesse byzantine, Anna Comnène (1083-1148), dit dans ses mémoires : « qu'elle était uniquement faite d'anneaux d'acier rivés, — qu'elle était alors inconnue à Byzance et seulement portée par les hommes du Nord. » La cotte de mailles est encore mentionnée par un moine de Noirmoutiers, qui vivait au temps de Louis le Jeune (1137-1180), et qui a donné la description des armes de Geoffroy de Normandie.

La cotte treillissée, aussi bien que le haubert à anneaux et à chaînes, à l'épreuve de la flèche, mais peu résistant aux armes de bast, particulièrement à la lance, et bien trop lourds, furent abandonnés peu à peu, de manière qu'au commencement du treizième siècle, les chevaliers aisés portaient presque tous déjà la cotte de mailles, également insuffisante contre les chocs et que l'art du tréfileur, trouvé en 1306 par Rodolphe de Nuremberg, devait mettre au quatorzième siècle à la portée des hommes d'armes les moins fortunés. Les anneaux forgés, confectionnés d'abord pièce par pièce et chacun d'eux rivés avaient rendu, durant plusieurs siècles, le prix des cottes de mailles trop élevé pour en permettre l'usage à la petite chevalerie et aux simples hommes d'armes. A la bataille de Bouvines (1214) le perfectionnement dans l'armement était bien plus avancé déjà : chausses hautes et basses, cottes, camails et brassards, étaient tout en mailles reliées entre elles avec un tel soin que le poignard, la perfide *miséricorde* et le

Panzerbrecher ne pouvaient même plus pénétrer nulle part, et que pour tuer l'ennemi renversé il fallait l'assommer.

Durant tout le règne de Saint-Louis (1226-1270), l'armure complète de mailles était universellement portée en France et en Italie par les gentilshommes aisés. Simple, sans envers ni doublure, elle se passait comme une chemise et on la mettait par-dessus un vêtement en cuir ou en étoffe piquée : le *gamboison* ou *gambeson*, qui était aussi, la plupart du temps, la seule armure défensive des gens de pied en France, où l'armement des troupiers roturiers a été, durant le moyen âge, en retard, car les villes n'avaient pas l'indépendance ni la richesse des grandes villes flamandes, allemandes et italiennes pour pouvoir se constituer des corps de citadins régulièrement armés. Le gamboison se retrouve encore au seizième siècle, où il était ordinairement en toile brodée d'œillets. L'armure à plates ou en plaques d'abord en cuir, et plus tard en acier, remonte, contrairement à l'opinion répandue, bien plus haut en Allemagne qu'en Italie où elle apparaît seulement au quatorzième siècle, tandis que des manuscrits allemands du treizième siècle montrent déjà le chevalier dans cette nouvelle armure et coiffé du *heaume*.

Par-dessus la cotte le chevalier portait souvent une sorte de sarrau sans manches, une cotte d'armement en étoffe légère appelée en allemand *Waffenrock*, qui descendait jusqu'au-dessus de la rotule et sur laquelle les armoiries et autres signes distinctifs étaient brodés. Cette cotte était ordinairement l'œuvre de la châtelaine. Le *grand haubert* ou *blanc haubert* (*die gonze Brünne*), l'armure complète en mailles que les chevaliers avaient seuls le droit, en France, de revêtir, et qui pesait vingt-cinq à trente livres, se composait des chausses et de la longue tunique à camail et à manches qui enveloppaient, dans la dernière période de son usage, les bras et les mains d'une sorte de fourreau d'où le pouce seul, également couvert

de mailles, était détaché et sous lequel on mettait sur la poitrine une large plaque de fer. C'était alors l'armement universel de la chevalerie française. Quant aux *ailettes*, plaques attachées aux épaulières des cottes de mailles et des armures transitoires à plaques de cuir ou de corne, c'étaient des espèces d'écussons plus ou moins hauts et souvent ovales, tels que la statue en pierre de Rodolphe de Hierstein (1348) au dôme de Baal en montre un échantillon. Ces ailettes, de même que le bouclier, portaient les armoiries des chevaliers et elles n'ont été en usage que durant une cinquantaine d'années.

Le petit bacinet (du celtique *bac*), aussi nommé cervelière, qu'il ne faut pas confondre avec le grand bacinet, casque en usage du treizième au commencement du quinzième siècle, se portait aussi bien par-dessous comme par-dessus le camail qui était séparé, comme celui-ci, de la tête, par le bonnet en étoffe matelassée appelé chaperon, souvent attaché à la cervelière avec des lanières. Le tout était couvert, durant le combat et le tournoi, du heaume (de l'allemand *Helm*), vaste casque d'abord sans cimier, que le cavalier portait en chevauchant accroché à la selle. Le bouclier long, pointu en bas, arrondi en haut, complétait l'armement défensif. Plus tard on gardait même dans les tournois le grand bacinet, sous le heaume devenu encore plus vaste. Le haubergeon plus petit que le haubert n'était porté, en France, que par quelques écuyers, archers, sergents d'armes, etc.; on l'appela bientôt jacque et son usage se retrouve encore à la fin du seizième siècle. Il est très-difficile de reconnaître l'époque à laquelle appartient une ancienne cotte, puisque toutes ont été fabriquées de la même manière de mailles rivées appelées *à graine d'orge*. On peut cependant admettre que plus l'anneau est lourd plus il est ancien. La double maille dont l'existence me paraît douteuse et pour la fabrication de laquelle, en France, durant le treizième siècle, Cham-

bly (Oise), était renommé, montre toujours selon les vieux auteurs, quatre anneaux réunis sur un seul. Beaucoup de ces cottes de mailles simples que l'on rencontre aujourd'hui sont des produits de contrefaçon. L'amateur les reconnaît au manque de rivés. Les cottes persanes et tscherkesses se fabriquent cependant encore à anneaux rivés comme à anneaux non rivés. Quant aux *brigantines*, si souvent confondues par les auteurs avec les korazins et même avec les hauberts, elles ne remontent pas au delà du quinzième siècle où elles commençaient à se répandre particulièrement en Italie. C'était alors la cotte des archers à cheval et des gentilshommes peu riches. Il y en avait cependant aussi où les plaques étaient recouvertes de velours de soie; ainsi elles étaient souvent portées en Italie, même en temps de paix par les patriciens et les nobles riches à la place du pourpoint rembourré; elles défendaient contre le poignard du bandit. Charles le Téméraire en portait aussi. La brigantine consistait ordinairement en petites plaques allongées et rectangulaires, se couvrant à moitié les unes les autres, rivées sur l'étoffe. Plusieurs musées les ont exposées à l'envers, les écailles en dehors, ce qui est une erreur parce que la courbe des plaquettes indiquait que la brigantine était doublée de ces fers et portée pardessus le pourpoint ordinaire.

L'épée, qui durant ces différentes périodes avait conservé la même forme de poignée à garde droite en sens rectangulaire, et la lance étaient les principales armes offensives.

Après avoir commencé, à la fin du treizième siècle, de raccourcir le haubert et d'ajouter des jambières et des brassards en plaques de cuir bouilli, ou d'acier, un changement radical s'opéra partout dans l'armement durant le quatorzième siècle, où l'on voit se répandre l'armure allemande plus ou moins complète en plaques d'acier, dite armure à plate (*Schienenrüstung*). Cette armure, particulièrement lorsqu'elle est perfectionnée et bien articulée par des

lames, remonte dans le Nord à une époque plus reculée qu'en Italie et en France, où la période de transition a duré jusqu'à Philippe VI (1340) sous le règne duquel l'armure complète à plates n'existait pas encore. *Tristan et Isolde*, manuscrit allemand du treizième siècle, montre des chevaliers en armures à plates, coiffés de heaumes et montés sur des coursiers entièrement couverts d'armures, tandis que les miniatures d'un manuscrit bourguignon, une histoire romaine conservée à la Bibliothèque de l'arsenal à Paris et supposée avoir été écrite pour le duc de Bourgogne, Jean Sans-Peur (1404-1419), mais qui paraît appartenir à la fin du quinzième siècle, représentent l'armement bourguignon bien moins avancé. Ces dernières miniatures m'ont confirmé aussi ce que j'avais déjà eu l'occasion d'observer dans les arsenaux suisses : le noir domine parmi les pièces de l'armement bourguignon et sarde, tandis que les armures autrichiennes sont généralement en acier poli.

Lorsque le haubert en mailles avait été remplacé par l'armure nouvelle, le *vêtement de dessous* aussi avait été changé. Pourpoint sans manches, mais à hauts et bas de chausse adhérents, formant un accoutrement qui ressemblait beaucoup au costume d'une seule pièce des petits garçons de nos jours. Le tout était ordinairement en toile légèrement matelassée et garnie de mailles sous le plastron, aux emplacements des rotules et des creux de genoux et à la braconnière, afin de protéger le corps partout où les défauts de l'armure donnaient prise à l'épée et au petit poignard à fer triangulaire appelé en allemand *Panzerbrecher* (brise-cuirasse). Le seul exemplaire d'un tel vêtement parvenu jusqu'à nous se trouve complet et presque intact au musée national à Munich.

C'est ici la place de signaler l'erreur qui a fait admettre que la taille et la conformation des hommes du temps de la chevalerie aurait été au-dessus de celles des époques mo-

dernes; c'est juste le contraire qu'il faut admettre : à peu d'exceptions près, les armures du quatorzième au seizième siècle sont trop étroites pour pouvoir être portées par des hommes bien constitués de nos jours. J'ai fait faire des expériences aux arsenaux d'Allemagne, qui ont pleinement confirmé ce que j'avais observé déjà dans beaucoup de collections. C'est particulièrement dans la conformation des jambes et des mollets que la supériorité musculaire des races actuelles se manifeste; impossible presque de faire entrer un mollet du dix-neuvième siècle dans une armure du moyen âge et de la Renaissance.

Durant le quinzième et le seizième siècle, les formes des armures à plates ont subi de grandes variations: selon les époques et les pays, ils réflètent presque toujours les modes des costumes civils et accusent les modifications que le changement dans la manière de combattre et l'invention des armes à feu portatives avaient rendues nécessaires. Durant la plus grande partie du quinzième siècle, l'armure est gothique dans toutes ses parties, et tout est harmonieux; là, la forme de l'épée, comme celle du plastron, offre les plus beaux types de ce qui a existé en armes. A la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, la forme du plastron est souvent bombée, les passe-gardes sont devenues énormes, les tassettes articulées s'arrondissent davantage; l'armure entière perd déjà de sa pureté de lignes et de son cachet de sévérité et de force.

L'armure cannelée, d'invention allemande, aussi nommée maximilienne et milanaise, signale l'époque du « dernier chevalier », car la cuirasse du temps de Henri II qui imite le justaucorps et encore bien plus celle où le plastron imite la bosse-polichinelle du temps des mignons, appelé *à cosse de pois*, n'a plus rien de mâle. Bientôt l'armure tombe dans le grotesque. Le plastron se réduit et s'aplatit, tandis que les longs cuissards qui ont remplacé les tassettes, accentuent encore davantage les hanches et transforment l'homme

en écrevisse. Enfin les bottes montantes et les housseaux remplacent les grèves et déjà sous Henri IV, et bien plus encore sous Louis XIV, l'armure, s'en va; en perdant sa lourdeur elle avait déjà perdu son caractère; elle s'effacera bientôt entièrement devant la peau tannée! En Allemagne comme en France, durant la guerre de Trente ans, le buffletin avec son grand colletin ou hausse-col, remplaça même la cuirasse qui n'était plus portée que par une arme spéciale.

Pour reconnaître et classer les armures, chaque pièce sert à fixer le temps de la fabrication, par l'empreinte que l'époque y a laissée, absolument comme sur les costumes civils. Le casque conique, appelé en France normand, que l'on rencontre déjà sur beaucoup de monuments du dixième siècle; le heaume, forme anglaise, à nasal, et forme allemande, à vue, du douzième au treizième siècle; le heaume à cimier du treizième au quinzième siècle; le petit bacinet ou la cervelière, porté sous le heaume; le grand bacinet du treizième et du quatorzième siècle; la salade du quinzième siècle; les chapeaux en fer et les pots en tête, dont on trouve déjà la première trace dans les manuscrits du dixième et du onzième siècle, les nombreuses variétés des bourguignotes du seizième siècle, avec l'armet du seizième au dix-septième siècle (*ce dernier mot de l'armurier, en fait de casque*), ainsi que le morion et le cabasset qui n'étaient ordinairement portés que par les hommes de pied; tous servent à fixer l'époque d'une armure.

Le rôle que le bouclier a joué chez les peuples du Nord, et particulièrement chez ceux de race germanique où il fut même la cause de la création d'un art original et tout a fait opposé à l'art classique, est bien plus important que chez les Anciens. C'est aussi sur le bouclier germain qu'il faut rechercher la première manifestation plastique de l'esprit féodal et *l'origine des armoiries*. Quand Tacite, qui écrivait dans le premier siècle de notre ère, dit (*De moribus Germanorum*) que les Allemands peignaient leurs boucliers

de belles couleurs et avec variations, il ne comprenait pas que ces peintures étaient en quelque sorte des hiéroglyphes qui représentaient les actions d'éclat du chef à qui le bouclier appartenait. La coutume, chez les Germains, de rappeler leurs faits d'armes par l'image sur le bouclier, était si répandue que les mots de peintre, en vieux allemand *Schilder*, et de peindre, *schildern*, dérivent même de *Schild*, bouclier. Ces actions d'éclat peintes, qui, chez ce peuple, furent reproduites sur le bouclier, soit sous la forme de l'arme à l'aide de laquelle elles avaient été accomplies, soit sous celle de l'ennemi ou du monstre vaincu, restaient durant la vie du héros son signe distinctif et constituaient ainsi les premières armoiries qui n'étaient pas d'abord héréditaires, parce que le fils n'avait aucun droit à la distinction du bouclier paternel; il devait à son tour conquérir personnellement, par un fait d'armes, le droit de peindre son bouclier et restait jusque-là, comme dit Virgile : *Parma inglorius alba*.

A partir du dixième siècle, où, en Allemagne, les tournois étaient déjà universellement répandus, l'armoirie devint bientôt commune à toute la famille, à toute la lignée, et en définitive héréditaire. C'est à partir de cette époque et bien avant les croisades que, pour rendre le contrôle de la nouvelle noblesse possible, le chevalier devait déposer à la barrière des tournois son bouclier avec son casque, qui prouvaient aux hérauts (de l'allemand *Herold*, noble crieur, d'où dérive *héraldique*) que le porteur de ces armes avait le *droit de tournoyer*. Au onzième siècle, au commencement des croisades, presque toute l'Europe avait déjà adopté ces signes distinctifs, et dès lors les armoiries et l'art héraldique n'ont plus cessé de régner parmi les peuples chrétiens et même parmi les Maures d'Espagne. C'est peu de temps après que les nobles prirent l'habitude de joindre à leurs noms ceux de leurs châteaux et de leurs terres, ce qui créa la *division* dans les armoiries de famille.

Les Normands, et plus probablement les Francs déjà, ont apporté de bonne heure en France la coutume des armoiries; les boucliers des chevaliers normands étaient tous peints d'animaux fantastiques, etc., ce qui n'était autre chose que l'armoirie personnelle.

Le bouclier est l'arme défensive, qui a varié le plus dans ses formes. Le bouclier celtique, germain, scandinave, breton, etc., à ombilic, le bouclier germanique carré en osier treillissé des temps antémérovingiens, la rondache mérovingienne, carlovingienne et anglo-saxonne, le long bouclier peint des dixième et onzième siècles, appelé en France normand, le bouclier triangulaire de la même époque, le petit écu du douzième et du treizième siècle, le pavois allemand, le manteau d'armes, la rondache des quinzième et seizième siècles, la rondelle, la tarchette, etc., etc., se sont succédé et offrent un vaste sujet d'études.

Le gantelet aussi indique les époques. Le premier, celui du douzième et du treizième siècle, n'était d'abord qu'une espèce de sac en mailles, formé par l'extrémité de la manche du haubert. Au quatorzième siècle, on voit apparaître le véritable gantelet à doigts séparés. Le miton le remplace au quinzième siècle. Formé de lames disposées seulement dans le sens des grandes divisions de la main, on le trouve à l'armure de la Pucelle, et c'est au miton que Bayard appliqua son dicton : « Ce que gantelet gagne, gorgerin le mange. » Vers le milieu du seizième siècle, l'apparition du pistolet fit revenir au gantelet à doigts séparés.

Les chaussures en fer lamé, appelées *solerets* et *pédieux*, apparaissent partout au quatorzième siècle et dans le Nord déjà au douzième et au treizième siècle, lorsque les bas de chausse en maille furent remplacés par des *tumelières* ou plaques. La forme du soleret indique parfaitement l'époque d'une armure. D'abord *ogivale lancette*, sa pointe s'allongeait bientôt jusqu'à imiter celle de l'extravagante,

chaussure *à la poulaine*. De 1420 à 1470, c'est l'*ogive tiers point;* de 1470, à 1570 le *sabot* et le *pied d'ours*, et après 1570 le *bec de canne*, qui dominent; mais les époques de transition exigent beaucoup de précaution. A la fin du dix-septième siècle, les *housseaux* et les bottes avaient entièrement chassé les solerets et les jambières. Quant à la forme de chaussure dite à la poulaine, elle ne peut servir de guide pour le classement de l'époque d'une armure que là où l'on est sûr de sa nationalité, puisque l'adoption de cette mode a varié selon les pays. Elle a régné en France de 1360 à 1420, tandis qu'on voit déjà les chevaliers autrichiens à la bataille de Morgarten (1319) couper les longs bouts de leurs solerets après être descendus de cheval, et Henri II roi d'Angleterre (1154-1189), cacher la difformité de son pied sous les becs des chaussures à la poulaine. C'est probablement à la Hongrie qu'il faut attribuer l'origine de cette mode.

Les armures défensives du cheval ont subi l'influence de la mode, comme celles de l'homme, car la cannelure maximilienne de la cuirasse se retrouve sur les bardes, le chanfrein, les flançois, la croupière et le garde-queue de la panoplie de la monture, dont la plus ancienne que j'ai pu trouver est celle d'un denier frappé sous Henri le Lion (mort en 1195) où le cheval du duc est couvert d'un treillissé à têtes de clou que l'on rencontre tout à fait pareil dans un des dessins de l'*Enéide* allemande de Henri de Valdeck, manuscrit du treizième siècle, conservé à la bibliothèque de Berlin.

L'éperon sans molette et à col droit ne change qu'au onzième siècle, où il commence à se relever en pente douce, tandis qu'au treizième, le col est relevé en brisure; la molette (rouet à dentelure) apparaît au quatorzième siècle, elle est alors le plus souvent à huit pointes. Au quinzième siècle, le col de l'éperon s'allonge outre mesure jusque vers le seizième siècle, où la fantaisie de l'artiste le transforme et finit par le rendre enfin joujou.

La selle offre des formes très-variées, particulièrement celle des tournois. La fameuse selle allemande en bois, du treizième et du quatorzième siècle, sur laquelle le jouteur ne pouvait se tenir assis, est la plus rare.

La série des épées est longue. Elle comprend : la rapière, épée de duel et d'escrime qui ne remonte pas au delà de la première moitié du seizième siècle, où l'*escrime* moderne (de l'allemand *schirmen*) a pris naissance sous le règne de Charles-Quint ; — l'ancienne claymore, qui n'est pas du tout à corbeille comme la compilation l'a répété ; — le cimeterre et le sabre, déjà en usage chez les Daces, du temps de Trajan ; — le yatagan, le khandjar, le flissat, le koukris, offrant autant de variétés que la dague, le poignard, le stylet, le khouttar et le cris. La lance, la pique, la masse d'armes, le *Morgenstern*, la faux et le fauchard, la vouge, le marteau d'armes, le fléau, la hache d'armes, la hallebarde, la corsèque, la roncone, la pertuisane, l'esponton, la fourche de guerre et la baïonnette fournissent tous autant de sujets d'étude que la fronde, la fustibale, l'arc, l'arbalète et la sarbacane.

Les machines de guerre, telles que la baliste, la catapulte, le trébuchet, le bélier et autres, avaient été transmis par l'antiquité au moyen âge chrétien, qui en ajouta encore un nombre prodigieux de son invention, si on se rapporte aux manuscrits de cette époque, et aux auteurs de la Renaissance.

Il faut cependant se méfier de l'existence réelle de toutes les machines extravagantes qui ornent ces publications et ces manuscrits ; fort peu ont réellement existé et la plupart sont restés en projet. Quant aux petits barils et aux flèches incendiaires, lancées au moyen des balistes, leur emploi dans les siéges est cependant aussi certain que celui des pots de chaux vive lancés par les assiégés pour aveugler l'ennemi. Léonard Fronsperg en a expliqué l'usage dans son *Kriegsbuch* publié en 1573, et le musée de Zurich en

possède même des exemplaires trouvés sous les décombres d'un vieux château.

Il est à observer qu'à partir du quatorzième siècle jusqu'à la fin du quinzième, les chevaliers, particulièrement en France, avaient adopté l'habitude répandue aussi en Angleterre, en Allemagne et en Italie, de descendre de cheval pour combattre à pied, tel que cela eut lieu à la bataille de Crécy, en 1346. C'est à cette dérogation aux coutumes traditionnelles de la chevalerie que l'on doit le genre d'armures particulièrement adopté sous Charles VII (1445) dont le musée impérial d'artillerie possède les deux plus beaux exemplaires, provenant de la collection d'Ambras, mais qui me paraissent n'avoir jamais servi et tout à fait impropres à l'usage. Je pense que l'homme ne peut se mouvoir dans des armures à doubles articulations; — il serait fort intéressant pour l'histoire des armes que la direction du musée veuille bien faire faire quelques essais sous ce rapport.

Dès la fin du douzième siècle, lors de l'institution des tournois *réglés* ou *réguliers*, le besoin se fit sentir de mieux garantir la tête contre les formidables chocs de la lourde lance, espèce de tronc d'arbre, fixée plus tard à la cuirasse, comme dans un étau, par l'arrêt dit foucre. Le heaume, l'énorme casque qui devait alors couvrir à la fois le camail et le bacinet et dont les plus anciens conservés sont d'origine anglaise, fut bientôt fixé à l'armure au moyen de vis et de chaînes.

On place ordinairement l'introduction des tournois dans les coutumes de la chevalerie, vers le douzième siècle, tandis que les tournois *organisés*, mais non pas tout à fait *réglés* d'après des statuts, remontent cependant bien plus haut. On en connaît déjà qui ont eu lieu en Allemagne au neuvième siècle, ce qui explique que la fabrication des armures était si perfectionnée dans ce pays. L'histoire a enregistré à peu près cent quatre-vingts tournois réguliers, sans compter un grand nombre de petites *passes d'armes*. Les plus impor-

tants à partir du neuvième siècle jusqu'à la fin du douzième, presque tous tenus en Allemagne, sont : en 811, celui de Barcelone, à l'occasion du couronnement du comte Linofre; en 842, à Strasbourg, sous Charles le Chauve; en 925, à Ratisbonne, sous Henri l'Oiseleur; en 932, à Magdebourg, sous le même; en 938, a Spire, sous Otto Ier; en 942, à Rothenbourg, sous Conrad de Franconie; en 948, à Constance, sous Louis de Souabe; en 968, à Mersebourg sur la Sala; en 996, à Brunswick; en 1019, à Trèves, sous Conrad Ier; en 1029, également à Trèves; en 1042, à Halle, sous Henri III; en 1080, à Augsbourg, sous Hermann de Souabe; en 1118 et en 1119, à Goettingue; en 1148, à Liége sous Théodore de Hollande, où assistaient quatorze princes et ducs, quatre-vingt-onze comtes, quatre-vingt-quatre barons, cent trente-trois chevaliers et trois cents autres nobles; en 1165, à Zurich, sous le duc Welf de Bavière; en 1174, à Beaucaire, sous Henri d'Angleterre; en 1234, à Corbie, en Picardie, où Floris IV, comte de Hollande, fut tué.

Les tournois étaient souvent si meurtriers qu'il arriva que soixante personnes périrent dans une seule passe d'armes. Malgré l'anathème lancé au neuvième siècle par le pape Eugène, contre ces jeux homicides, ils se répandaient de plus en plus, et lorsque, au retour des premières croisades, l'usage des armoiries héréditaires avait été universellement admis, l'adoption d'un code héraldique et très-compliqué et l'introduction d'un règlement sévère imprimèrent même à ces exercices militaires un caractère éminemment chevaleresque qui, en Provence, approchait du lyrisme. C'est dans ces tournois qu'en temps de paix furent créés autant sinon plus de chevaliers qu'à la guerre sur les champs de bataille, et c'est durant ces fêtes somptueuses que la plupart des alliances nobiliaires furent formées. Passant la plupart de son temps à chasser autour du château fort, perché ordinairement sur des rochers et au milieu d'impénétrables forêts, le jeune hobereau ne trouvait

guère d'autres occasions que celles que lui offraient les tournois, pour rencontrer les filles nobles et patriciennes qui y étalaient leurs charmes, parées d'*affiquets* et vêtues d'étoffes si éclatantes que les barrières grossières et les tribunes ne paraissaient contenir que des corbeilles de fleurs. Lorsque « la plus belle des belles, » — la reine du jour, — distribuait les prix aux vainqueurs et que les jeunes femmes et les jeunes filles se trouvaient debout, les regards des chevaliers parcouraient les rangs pour choisir leur danseuse qui souvent devenait leur femme. C'est aussi pour ces fêtes que beaucoup de nobles se ruinèrent, car le désir d'éclipser des rivaux par la richesse de l'armure et du harnachement du coursier, les poussait souvent sous la dépendance du bonnet jaune.

On a l'habitude de diviser les tournois en trois genres tout à fait tranchés : le tournoi proprement dit, le *Rennen* allemand, la joute, le *Stechen* allemand et la passe d'armes, ou combat à pied, le *Fusstournir* allemand, divisions qui, en Allemagne, ont été même subdivisées en dix-huit espèces. Tout cela est trop absolu et contraire aux mœurs du moyen âge, où durant ces réjouissances les limites étaient bien moins rigoureusement respectées que par les faiseurs de livres du seizième siècle dont l'imagination n'a pas été moins fertile dans l'invention des machines de guerre.

L'armure de joute que quelques auteurs croient avoir été plus légère que celle destinée à la guerre, était au contraire bien plus pesante. Toutes ces belles armures en acier poli qui se signalent par leurs lignes sévères et pures, par leurs formidables proportions et par une lourdeur extraordinaire, un homme aurait-il pu en supporter le poids au delà d'une heure sans succomber? La passe d'armes et la joute (combat à cheval avec la lance) étaient sans cesse confondues dans les tournois où l'on continuait souvent le combat à pied et avec la même armure, après avoir été

désarçonné et jeté par terre; les armures spéciales pour combattre à pied sont bien rares, et les dessins du temps (quinzième siècle) conservés au musée Maximilien à Augsbourg démontrent, que même dans les tournois où on se battait à la massette en bois (*Kolbentournièr*) ni le *casque à grille*, ni la massette n'étaient exclusivement employés puisqu'on voit dans la mêlée des chevaliers coiffés du heaume habituel et armés d'épées attachées avec des chaînes aux plastrons, tandis que d'autres se servent de la massette en bois moins dangereuse.

L'armement gothique, d'origine germanique, s'est répandu rapidement partout où l'esprit chevaleresque s'était développé. On le retrouve en Angleterre, en France, en Espagne et même sur le sol classique de l'Italie, mais partout il a subi des modifications selon les mœurs et le goût des nations. En Italie l'armement est toujours resté sans style propre et défectueux, quoique très-artistique dans le dessin et dans les détails de l'exécution des ornements. Les artistes y étaient trop tenus sous l'influence des réminiscences antiques pour pouvoir sortir du style païen et s'assimiler le style entièrement nouveau qui exigea une grande sobriété et un oubli complet du passé. Les exigences de la défense créées par le changement de la manière nouvelle de guerroyer leur échappaient également. L'invasion arabe en Espagne a été plutôt une cause d'impulsion et de perfectionnement pour l'armurerie de ce pays que de décadence, comme quelques auteurs le croient à tort, car le déclin qui s'est manifesté dans la fabrication des armes espagnoles ne se fait sentir qu'après l'expulsion des Maures de Grenade (1492), et si pour quelques spécialités le revirement qui ramena les artistes espagnols au caractère de simplicité et au grand style du gothique fut momentanément favorable, cette période ne fut que de fort courte durée, puisque la décadence devint complète sous l'influence de l'école italienne et particulièrement sous le

règne de Charles-Quint. La peinture seule sut se débarrasser plus tard de cette influence étrangère mal digérée et créer des chefs-d'œuvre où tout respire l'originalité et la puissance. Quant aux armes orientales de notre ère, elles ont peu varié de forme depuis bien des siècles; elles sont presque restées telles que les peuples de l'Orient les maniaient dans l'antiquité; les manuscrits, particulièrement un, conservé à la bibliothèque de Munich, la copie illustrée du Schah-Hameh ou livre royal composé par le poëte Fisdüsi, sous le règne de Mahmoud des Ghaznévides (999 ans après Jésus-Christ), montrent que l'armement persan aussi était déjà au seizième siècle ce qu'il est encore aujourd'hui.

Le changement dans l'armement chinois et japonais a été bien moins sensible, car si le costume a éprouvé un changement qui se manifeste à des époques qui sont éloignées l'une de l'autre de trois à quatre cents ans, la forme des armes est presque restée stationnaire. Les sabres, fourches de guerre, piques, épées, et même les cuirasses et casques au Musée d'Artillerie à Paris, provenant de la dernière guerre, paraissent copiés sur les armes remontant à plusieurs siècles, conservées à la Tour de Londres ou ailleurs.

Les machines de guerre, l'*artillerie* des anciens, ont été transmises, comme il a été déjà dit ailleurs, par les Romains au moyen âge, qui les a peu modifiées, car on voit dans les miniatures de l'époque que la construction en était presque la même. L'existence réelle de ces engins a été de nouveau affirmée par des débris de balistes trouvés sous les décombres du château de Russikon, en Suisse, détruit par le feu au treizième siècle, débris qui, avec quantité de lames de grosses flèches, sont conservés au Cabinet des Antiques, de Zurich. On retrouve dans les dessins avec lesquels Zeitblom a orné, au quinzième siècle, un manuscrit qui appartient à la bibliothèque du prince de

Waldburg-Wolfegg, la catapulte ou *tormentum* des Latins, — l'onagre français, — mais d'une construction différente et semblable à celle que donne le *Recueil d'anciens poëtes français* de la Bibliothèque impériale, à Paris. Les archives de Mons, de l'année 1406, parlent aussi de ces engins, mais nulle part on ne trouve de traces d'un polyspaste. Outre ces machines à trajection, le moyen âge en a imaginé quantité d'autres qui servaient aux siéges et à la défense des camps, telles qu'on les voit dans les aquarelles qui reproduisent les armes amoncelées dans les trois arsenaux de l'empereur Maximilien, et qui furent exécutées, vers 1505, par Nicolas Glokenthon. Deux recueils de dessins du commencement du quinzième siècle, conservés, comme les précédents, dans la collection d'Ambras, montrent même des appareils de plongeurs qui paraissent très-semblables à ceux de la réinvention nouvelle. Il faut cependant se méfier, répétons-le, de l'existence réelle de toutes ces formes extravagantes qui ornent les publications et les manuscrits des époques de la fin du moyen âge et de la renaissance, où l'imagination fertile a créé autant d'armes pour la destruction des hommes que celles de nos jours, restées en *projets*.

Si on passe aux armes de trait à main, on trouve d'abord, comme partout, dans l'antiquité, la fronde, la fustibale et l'arc.

L'arbalète, que M. Rodios a cru reconnaître sous la *Gastrafete* des Grecs, me paraît être une invention de l'Europe centrale et remonter tout au plus au dixième siècle, car la princesse Anna Comnène (1083-1148), comment aurait-elle ignoré l'existence de cette arme, que M. Rodios a ainsi reconstruite d'après des textes byzantins? La princesse dit pourtant que : « la *tzagara* est un arc que nous ne connaissions pas, etc. »

La fronde et sa sœur la fustibale, cette fronde attachée à une hampe, se sont conservées même au seizième siècle, où

elles servaient à lancer des boulets enflammés et des grenades, comme le démontrent les dessins déjà mentionnés de Glockenthon.

L'arc n'avait guère été en usage, chez les peuples de race germanique, qu'à la chasse; Francs, Saxons, Allemanes, Burgondes, Angles, Cattes, Chérusques, Marcomands et autres le détestaient à la guerre comme puéril et perfide, et préféraient, même comme arme de jet et de trait, la hache et l'anjon.

Sur la tapisserie de Bayeux, Normands et Anglo-Saxons sont armés d'arcs, et on doit admettre qu'à la bataille d'Hastings, les uns et les autres en ont fait fortement usage. Mais les Allemands ont continué, jusqu'à l'apparition de l'arbalète, de faire peu de cas des armes de trait. L'arc du Normand était petit, d'un mètre à peu près, tandis que plus tard celui des archers anglais, si réputés à partir du treizième siècle, mesurait presque deux mètres et variait selon la grandeur de l'homme, à laquelle il devait correspondre exactement, puisqu'il devait avoir la longueur de la distance qui se trouve entre les deux extrémités des doigts du milieu. L'archer anglais avait fini par acquérir une habileté extraordinaire au tir de la flèche; il pouvait en expédier douze dans une minute en manquant rarement son but.

L'arc italien, le plus souvent en acier, n'avait qu'un mètre et demi de longueur, comme l'arc allemand. La flèche anglaise mesurait 90 centimètres.

Au douzième siècle, l'archer portait deux étuis, l'un, le carquois, le *couin;* ce vieux *Guiver* anglais contenant les flèches (du *Flitz*, allemand), qui, selon les chroniques de Saint-Denis, étaient alors nommées *pilles* et *sayettes;* l'autre, l'*archais*, qui était destiné à l'arc. Les pointes des flèches variaient de formes, dont plusieurs étaient semblables à celles des *carrels* ou *carreaux* d'arbalètes, c'est-à-dire carrées, à deux, trois, même à quatre pointes, et aussi à

barbes, comme les pointes des flèches antiques. Il y avait en outre des pointes tire-bouchons, des pointes pétales et des pointes *luna;* ces dernières, en forme de croissant, servaient à couper les jarrets des hommes et des chevaux.

L'arbalète, désignée par Anna Comnène sous le nom de *tzagra*, est aussi mentionnée par Guillaume de Tyr, du temps de la première croisade (1098). Sous Louis VI, le Gros (1108-1137), elle était déjà très-répandue en France, et un canon du second concile de Latran, tenu en 1139, en défend l'usage — entre chrétiens, bien entendu, tandis qu'il autorise de continuer d'en frapper les infidèles et les mécréants! En Angleterre, Richard Cœur de Lion (1189-1190), fit cependant entrer des arbalétriers dans ses troupes, malgré le bref d'Innocent III. Philippe-Auguste (1180-1233) aussi créa en France les premières compagnies d'arbalétriers à pied et à cheval, dont l'importance devint telle que leur chef portait le titre de grand maître d'arbalétriers, charge qui était la première dans l'armée, après celle de maréchal de France, et qui ne fut réunie qu'en 1515 à celle du grand maître de l'artillerie.

La charte de Théobald, comte de Champagne, de l'année 1220, dit : « Chacuns de la commune de Vitré aura XX livres, aura *aubeleste* en son ostel et *quarriaux*, etc. » On trouve également une mention sur les arbalétriers dans la chronique de Saint-Denis. Les premières arbalètes reproduites dans les peintures du temps sont celles d'un manuscrit anglo-saxon du onzième siècle au musée Britannique, et aussi des fresques exécutées au dôme de Brunsvick sous Henri le Lion, mort en 1195, et à la chapelle de Saint-Jean, à Gand, au treizième siècle. On sait que Boleslaus, duc de Schweidnitz, introduisit dans ses États, déjà en 1286, le *tir à l'arbalète*, établi peu de temps après à Nuremberg et à Augsbourg. — En France, où Charles VII avait fait planter dans tous les cimetières de la Normandie des ifs pour la fabrication de cette arme, son usage avait

entièrement remplacé celui de l'arc, que les Anglais ont conservé jusqu'à la fin du règne de la reine Élisabeth (1558–1603), où les archers étaient tous armés de brigantines et de casques. L'arc leur conserva longtemps une supériorité de tir sur l'armée française, où l'arbalétrier pouvait à peine répondre par trois traits de carreaux contre douze traits de flèches. En outre, la pluie détendait la corde de l'arbalète, et lui ôtait sa force, tandis que la corde de l'arc pouvait facilement être mise à l'abri de l'humidité. La perte de la bataille de Crécy (1346) fut en partie le résultat de cet inconvénient, parce qu'aux traits sûrs des archers anglais, les arbalétriers français pouvaient à peine riposter, et lorsque, en 1356, après la nouvelle défaite à Poitiers, l'infériorité relative de l'arbalète se fut de nouveau montrée, on créa en France des corps d'archers dont l'habileté fut bientôt telle, que la noblesse en prit ombrage et les fit dissoudre. En 1627, au siége de la Rochelle, on trouva même encore des archers anglais mercenaires, à la solde de Richelieu, qui y figurent à l'attaque de l'île de Rê.

L'arbalète, qui était aussi devenue une arme favorite des Allemands, qui la perfectionnèrent de différentes manières, cessa d'être en usage en France au dix-septième siècle, où les corps d'arbalétriers furent définitivement supprimés. Les arbalètes des compagnies à cheval étaient plus légères que celles des hommes à pied, et se tendaient au moyen d'un simple levier, appelé *pied-de-biche;* le *cric à manivelle*, appelé *cranequin*, qui servait à monter l'arme de l'infanterie, fit donner à ces arbalétriers le nom de *cranequeniers*. Le chroniqueur Monstrelet (1390-1453) les appelle cependant *petaudiers* et *bibaudiers*.

Il y a sept espèces distinctes de ces armes, ce sont :

L'arbalète à pied de biche, arme propre à la cavalerie ;

L'arbalète à cric à manivelle, appelée arbalète à *crane-*

quin, accessoire qui fit donner aux arbalétriers à pied, comme il vient d'être dit, le nom de *cranequeniers*;

L'arbalète à moufle, aussi nommée *à tour* et de *passot,* très-propre aux siéges et aux tirs de cible. C'est de cette arbalète que les arbalétriers génois étaient armés à la bataille d'Azincourt (1420);

L'arbalète allemande ou *à rouet d'engrenage dans l'arbrier;*

L'arbalète à galet, du seizième siècle, qui tire son nom des petits cailloux ronds qu'elle lançait, aussi bien que des balles de plomb et de terre cuite à la place des carreaux-flèches. Les Allemands l'appelaient *balestre* dès qu'elle était d'un calibre un peu grand.

L'arbalète à baguette, arme lourde et sans force, du temps de Louis XIV.

Et enfin, *l'arbalète chinoise,* pourvue d'un tiroir qui glisse sur l'arbrier, au moyen d'un levier à poignée, et qui fournit vingt fois une flèche nouvelle, comme un fusil à répétition fournit ses charges.

Les projectiles lancés par les arbalètes, à l'exception des arbalètes à galets, s'appelaient *carrels* ou *carreaux*, dont le nom leur venait de la forme du fer qui garnissait la pointe, ordinairement carrée. Le *vireton* était un carreau empenné de plumes, ou de lames de bois ou de cuir inclinées sur l'axe pour imprimer au trait un mouvement de rotation. Le carreau assommant appelé *matras* était terminé par un disque rond qui tuait en assommant, trait de chasse plutôt que de guerre. On s'en servait contre le gibier dont on voulait conserver la dépouille intacte et sans taches de sang.

Quand on arrive *aux armes à feu*, dont l'usage en Europe ne remonte pas au delà du quatorzième siècle, la question se complique.

La poudre à canon, connue déjà des Chinois durant des siècles avant qu'elle ne fût répandue chez nous, où elle

avait été regardée pendant longtemps comme l'invention des moines Constantin Amalzen ou Schwarz (1280-1320), d'un couvent de Fribourg en Brisgau, paraît aussi avoir été connue des peuples celtiques et de tous les anciens. Les palafittes ou habitations lacustres en Suisse, qui, grâce aux travaux du docteur Keller, ont été pour ainsi dire reconstruites, contiennent quelquefois des boules incendiaires dont la composition pourrait bien être celle de la poudre à canon. La dénomination de *Shet-à-gene* (*centueur*), et d'*agenaster* (armes à feu ?) des livres sacrés indiens, ainsi que les engins au moyen desquels, selon Dion Cassius, Caligula imitait le tonnerre et le feu du ciel, peuvent également autoriser d'admettre l'existence d'une poudre explosive de guerre que Vossius (*Liber observationum*), croit reconnaître dans une description de Jules l'Africain qui vivait l'an 215 de notre ère.

La *Falarique* des Romains, usitée aussi au moyen âge, cette espèce de flèche incendiaire que Grégoire de Tours croit d'origine celtique, n'était probablement pas autre chose qu'une préparation de matières semblables à celles employées à la fabrication de la poudre à canon.

Les trois sortes de feu grégeois que le grec Callinicus avait appris à composer chez les Arabes et dont il communiqua le secret à Constantinus Pogonatus, pendant le siége de Constantinople, comprenaient une espèce qui paraît avoir été semblable à la poudre actuelle. *Les armes à feu*, dont selon Hagiacus les Arabes se servaient en 690 devant la Mecque, peuvent encore faire supposer que l'Islamisme n'a pas seulement été répandu à son apparition au moyen du sabre, mais aussi par la poudre à canon, dont le secret était probablement venu de l'Inde, car les Arabes appellent le salpêtre *Thely-Sini*, ce qui veut dire neige indienne ou chinoise, comme les Persans l'appellent *Nemek-Tschini*, sel indien ou chinois. Les embrasures pour canons, ménagées dans le mur de la Chine, construit deux cents

ans avant notre ère, ne fournissent-elles pas encore une preuve que les Chinois connaissaient déjà l'artillerie à cette époque? Le *Liber ignium ad comburendos hostes* de Marcus Græcus (846 ans après Jésus-Christ) donne déjà clairement la recette pour composer la poudre et prouve que l'auteur connaissait même la raquette; cette recette contient, entre autres, six parties de salpêtre, deux de soufre et deux de charbon. En 1232, l'emploi régulier de la poudre à canon dans la guerre entre les Tartares et les Chinois, ainsi qu'au siége de Séville, en 1247, est attesté, et la composition de cette poudre, aussi bien que celle de la raquette, donnée dans *De Mirabilibus mundi* de l'évêque Albertus Magnus de Ratisbonne (1280), permet de fixer des dates certaines.

Jusqu'au commencement du quatorzième siècle, ce que l'on appelait armes à feu paraît uniquement avoir servi, en Europe, à mettre le feu dans les places assiégées et à incendier les machines des assiégeants, mais non pas à lancer des projectiles en pierre, en plomb ou en fer; et ce n'est qu'à partir de cette époque que l'histoire de l'artillerie ou des armes à feu en général, commence.

Avant l'emploi de la poudre à canon, le succès de la guerre résultait autant de la force musculaire des troupes employées que de la conception stratégique de leurs chefs et de la *furia* des combattants; car le capitaine avait beau manœuvrer, la fin décisive résultait toujours d'une lutte corps à corps, luttes acharnées, épouvantables, dont les guerres modernes, malgré leurs formidables moyens de destruction, n'offrent point d'exemple.

Dès que l'emploi de l'artillerie eut changé la base de la guerre, les batailles changèrent entièrement de caractère. On ne débutait plus par des attaques où, après quelques traits de flèches ou de carels, les combattants, l'arme blanche à la main, se ruaient de suite les uns sur les autres. On commençait à se décimer de loin au moyen de corps

projetés par des forces explosives et mécaniques, et ce n'est qu'à la fin de l'action, quand il s'agissait de rester ou de se rendre maître d'une localité de la possession de laquelle dépendait le gain de la bataille, qu'une lutte à l'arme blanche était nécessaire pour décider de la journée. La poudre à canon, dont le *grenage* était connu dès 1452, on ne peut assez le répéter, a, aussi bien que l'imprimerie, puissamment aidé à sauvegarder la civilisation actuelle du sort des civilisations perdues.

Pour procéder avec système, il faut diviser les armes à feu en deux parties principales, dont l'une comprend toutes les armes à feu de gros calibre (canons, etc.), l'autre les armes à feu portatives.

Il est rationnel d'admettre, avec la tradition, que l'idée de se servir, au moyen âge, de la poudre pour projeter des corps par un gros tuyau de métal, est venu à l'homme par un accident. En écrasant dans le mortier des mixtions de salpêtre, de soufre et de charbon, il s'est vu rejeter, lui et son pilon, par l'explosion amenée par le pilage : *c'est avec ce même mortier domestique, qu'il doit avoir formé sa première bouche à feu*, en pratiquant un petit trou à l'extrémité inférieure, pour pouvoir y mettre le feu sans danger pour lui-même. Le *mortier* doit donc être regardé comme la première forme de l'arme à feu européenne. Peu de temps après l'apparition de cette arme, on confectionna déjà des pierriers ou mortiers, au moyen de barres de fer forgées, réunies entre elles, comme les douves d'un tonneau, par des cerceaux, genre de bouches à feu dont l'arsenal de Vienne possède la plus monstrueuse (1 m. 10 c. de diamètre sur 2 m. 50 c. de longueur.) Le premier *canon* proprement dit (nom qui dérive de l'allemand : *Kanne* ou *Canne*, pot, canette), ordinairement désigné sous le nom de *bombarde* également en fer forgé, était encore un mortier, mais *ouvert aux deux extrémités*. On y introduisait la charge à l'extrémité inférieure (la culasse), et on fer-

mait cette ouverture avec des coins en métal ou même en bois, d'une seule ou de plusieurs pièces, que l'on enfonçait à coups de maillet; c'est ce mode, le plus ancien dans la construction du canon que l'on retrouve encore en Allemagne au seizième siècle, mais perfectionné. Il fut suivi par celui de la *charge à la boîte mobile* (canon qui était composé dès lors de la *volée* et de la *chambre à feu*, et s'appelait *veuglaire*, de l'allemand *Vogler* oiseleur) et enfin du mode *de la charge par la volée* (bouche).

En se rapportant aux textes et aux dessins plus ou moins fantaisistes des auteurs du quinzième et du seizième siècle, on devrait placer l'apparition de la *bombarde ou canon ouvert aux deux extrémités*, après le *veuglaire*, *canon composé de deux parties et se chargeant par la boîte mobile dite chambre;* les pièces qui existent, et dont l'origine et l'époque de fabrication sont connues, démontrent cependant que le veuglaire est plus moderne que la bombarde.

Les canons en fonte ont succédé aux canons en fer forgé.

La première mention de ces nouvelles armes à feu, ou mieux dit à poudre, qui, pendant bien longtemps encore, ne purent entièrement supplanter les vieilles machines de guerre, dont l'usage dans les siéges s'est continué jusqu'à la fin du moyen âge, remonte à l'an 1301, où la ville d'Amberg, en Allemagne, avait fait confectionner une *grande bouche à feu*, et où Brescia avait été accablé sous un *feu d'arquebuses* (?). En 1313, la ville de Gand avait aussi déjà des *pierriers*, et c'est peut-être des Flandres qu'Édouard III fit venir ces nouvelles armes pour s'en servir, en 1227, contre les Écossais.

En 1325, la république de Florence accorde aux *prieurs*, aux *gonfaloniers* et aux *douze bons hommes* (magistrats municipaux) le droit de nommer deux officiers chargés de faire fabriquer des boulets de fer et des canons de métal pour la défense des châteaux et des villages appartenant à la république.

Peu d'années après, en 1328, l'ordre teutonique, tout au nord de l'Europe, disposait déjà de *grands canons*, dont il fit usage dans ses guerres en Prusse et en Lithuanie. C'est à cette époque que toutes les villes libres d'Allemagne commençaient aussi à se pourvoir d'artillerie.

L'histoire constate qu'en France, aux siéges du Puy-Guillem et de Cambrai, par Édouard III, en 1339, le canon a déjà joué son rôle, comme à la bataille de Crécy, en 1346, où les Anglais se servirent de canons, dont les reproductions existent en dessins.

Si on se rapporte à un passage de *De remediis utriusque fortunæ*, de Pétrarque (1382), il existait alors en Italie des canons en bois. J'ignore si les petits canons en bois, formés de douves épaisses recouvertes de cuir, qui se trouvent à l'arsenal de Gênes, remontent à cette époque ou s'ils appartiennent à l'époque des canons en cuir suédois de la guerre de Trente ans.

En 1428, les Anglais firent jouer, devant Orléans, quinze bouches à feu *se chargeant par la culasse*.

Lorsque la charge par la volée eut remplacé celles par la culasse et par la boîte mobile, on introduisit d'abord la munition au moyen d'une chargette en cuivre, qui se trouve encore représentée dans l'ouvrage de Fronsberg, du seizième siècle, et dont l'arsenal de Soleure possède un exemplaire. Entre la charge de poudre et le boulet (d'abord en pierre, appelé *pierre* tout court) se plaçait la bourre, qui était en bois. Le feu fut d'abord mis à la pièce au moyen d'un charbon ardent ou d'un fer rougi; ce n'est que plus tard que l'on se servit de la mèche attachée à une hampe. Les mantelets ou blindes mobiles en bois (*Schirmdaecher*), qui s'abaissaient pendant que l'on chargeait les canons, servaient à mettre à l'abri le canonnier ou *constable*, et son aide, le *servant*. C'est à Tournay, en 1346, qu'un nommé Piers fit le premier essai avec des projectiles longs et pointus, qui peuvent être regardés comme les précurseurs des

boulets coniques actuels, et c'est l'artillerie du duc de Brunswick qui, selon la Chronique thuringeoise de Rothe, employa, en 1365, les premiers boulets en plomb, nouveau genre de projectiles que quelques industriels allemands expédièrent peu de temps après, avec un grand nombre de canons en fer, aux Vénitiens, qui s'en servirent avec succès au siége de Claudia-Fossa.

Vers 1400, le boulet en fer remplaça le boulet en plomb. Un manuscrit du quinzième siècle, conservé à la collection d'Ambras, à Vienne, contient des dessins où, entre autres, on voit le canonnier occupé à charger sa pièce, par la culasse, de *boulets rougis au feu*. Ce même manuscrit, ainsi qu'un autre de la collection Hauslaub, à Vienne, montre aussi de quelle manière on se servait du *petit baril incendiaire* dans les siéges de cette époque.

En Suisse, l'introduction de l'arme à feu date de plus tard; Bâle fit fondre ses premiers canons en 1371, Berne en 1413.

En 1372 déjà, à la bataille de Rhodes, des vaisseaux français tiraient des *caronades*.

Quant à l'emploi du bronze pour la fonte des bouches à feu et à l'emploi des boulets creux en plomb et en fer, il n'en est question qu'en 1378, à propos de trente pièces coulées à Augsbourg par le fondeur Aarau.

La fonte de canon de bronze en Italie ne remonte que vers 1470.

Les *tourillons* ou goujons, qui supportent le poids du canon, le tiennent en équilibre, empêchent son recul sur l'affût et rendent le *heurtoir* superflu, apparaissaient également déjà en Allemagne vers le milieu du quinzième siècle, sans qu'on sache qui, le premier, a introduit cette amélioration, dont la découverte surpasse en importance tout ce qui avait été réalisé à cette époque dans l'artillerie; elle permettait de donner un pointage sûr et facile dans le sens vertical.

L'artillerie du *Téméraire* n'avait pas de tourillons comme on le croit; en se basant sur des documents peu authentiques. Les pièces prises à Morat (1476), conservées au musée d'artillerie de Paris et au gymnase de Morat aussi bien que celles prises à Grandson et à Nancy et conservées à Lausanne et à Neuville, n'ont point de tourillons.

Le canon fut introduit en Russie en 1389; et les *Taborins*, les vengeurs de Hus se servaient déjà d'obusiers en 1434.

D'abord immobiles et ordinairement posées sur des poutres ou dans des boîtes (*affûts fixes*), ces bouches à feu furent pourvues, vers 1492, d'*affûts mobiles* qui permettaient de diriger le tir en tout sens. La *scala librorum*, mesure de calibre, inventée en 1440 par Hartmann, de Nuremberg, fut introduite dans toute l'Allemagne, où le célèbre fondeur de Charles-Quint, Georges Lofler, à Augsbourg, répandit aussi l'*unité* des quatre calibres (de 6, de 12, de 24 et de 40). C'est à cette époque que l'on voit apparaître le *boulet en fonte*, qui devait apporter une révolution dans l'artillerie.

Quant aux *mines à poudre*, qui furent précédées, au moyen âge, par les *mines à brûlots*, on admet ordinairement que leur premier emploi a eu lieu en 1503 à Naples, assiégée par le général espagnol Gonzalve de Cordoue, quoique Vannoccio Biringuccio l'attribue à l'ingénieur italien Francisco di Giorgio.

Les bouches à feu, fixées d'abord sur des poutres et des boîtes en charpente, furent bientôt placées sur des affûts à roues, et dotées peu à peu d'engrenages et d'avant-trains. Vers la fin du quatorzième siècle, on commençait à pourvoir l'ancien chariot hérissé de lances, et destiné à la défense des camps, de petits canons encastrés dans du bois, chariots qui prirent alors le nom de *ribaudequins* (*ribaud*, aide-artilleur); ils continuaient à servir contre les surprises de la cavalerie. Ces engins, ordinairement placés sur deux roues, se retrouvent encore dans les dessins de Nico-

las Glokenthon, exécutés en 1505, d'après les pièces existantes alors dans les arsenaux de l'empereur Maximilien.

Il est très-difficile, sinon tout à fait impraticable, de classer exactement toutes les espèces de bouches à feu selon les noms en usage à cette époque, où souvent la même espèce d'armes était désignée de différentes manières, dans chaque grande ville. Il y avait des serpentines (*Rothschlangen*, en allem.), couleuvrines (*Feldschlangen*), demi-couleuvrines, faucons (*Falkaunen* ou *Falkhahne*), et fauconneaux (*Falconette*). Il y avait aussi des mortiers (*Moerser*, ou *Boeller* ou *Roller*, en allem.), qui étaient transportés, comme les pierriers, sur des chariots. Passe-volants, basilics, spirales, bombardes, veuglaires et pierriers sont encore de ces désignations vagues dont on se servait en France. L'*orgue à serpentins* (*Orgelgeschütz*, en allemand), et le *serpentin revolver*, arme composée d'un grand nombre de canons de petit calibre et se chargeant ou par la volée ou par la culasse, avait ses âmes engagées jusqu'à la volée dans une monture de charpente ou de métal; on les tirait par rangée ou tous à la fois. En allemand, ils portaient aussi le nom d'orgue de mort (*Todtenorgel*), ce qui fait dire à Weigel (1698) à propos de l'arsenal de Nuremberg: « qu'il y avait des orgues de trente-trois tuyaux, sur lesquels la mort jouait la danse. » Une des plus anciennes armes de ce genre, des premières années du quinzième siècle, se trouve au musée de Sigmaringen. Elle se charge par la volée et est composée de petits canons en fer forgé, grossièrement montés dans une sorte de tronc d'arbre, qui est rendu transportable par deux roues primitives sans rais ni jantes. Un autre orgue de *danse macabre*, dessiné vers 1505, dans les arsenaux de l'empereur Maximilien, par Nicolaus Glockenthon, a quarante canons de forme carrée, parfaitement réunis entre eux et montés sur un affût à hautes roues de pièce de campagne. Un troisième exemplaire du dix-septième siècle, de quarante-deux

canons, montés de manière à former un triangle et fournissant six décharges successives, est conservé au musée de Soleure. Il paraît, d'après les *Etudes sur l'artillerie* par l'empereur Napoléon III, publiées en 1846, qu'il a existé de ces orgues qui tiraient jusqu'à cent quarante coups à la fois. Quant aux *grenades*, leur première apparition remonte à 1536, tandis que l'emploi des *pétards*, dont l'invention est attribuée aux Hongrois, ne date que de 1579.

Les Suédois avaient, dans la guerre de Trente ans, des canons en cuir doublés d'un tuyau de laiton ou de cuivre jaune. Ces canons, dont quelques exemplaires se trouvent dans les arsenaux de Berlin et de Hambourg ainsi que dans le musée d'artillerie de Paris et dans la collection d'armes du roi de Suède, ont 2 mètres de longueur. Le tube intérieur, en cuivre mince, est entièrement ficelé d'une grande corde qui sépare le fourreau de cuir du tube de laiton. Ces bouches à feu n'avaient qu'une portée médiocre et ne purent supporter que le quart d'une charge ordinaire. elles furent supprimées après la bataille de Leipsig, où elles étaient tellement échauffées qu'elles se déchargeaient spontanément. On les remplaça par l'artillerie appelée alors, par les hommes du métier, *suédoise*, arme qui différait, sur plusieurs points, de celle de l'armée impériale autrichienne, et qui avait été proposée par le comte de Hamilton. L'arsenal de Zurich possède un autre genre de canons, fort semblables à ces bouches à feu suédoises en cuir. Comme celles-là, ce canon est formé d'un tuyau de cuivre jaune, mais qui est plaqué tout autour, entre le fourreau extérieur de cuir et le tuyau intérieur de cuivre, d'une épaisse couche de chaux, et entouré en outre de plusieurs cerceaux en fer forgé. Cette arme, très-propre, à cause de sa légèreté, à être transportée à dos d'homme, dans un pays aussi montagneux que la Suisse, est à tourillons comme les canons suédois, et pourvue d'un couvre-platine à charnière; elle a 2 mètres 30 centimètres de longueur.

La rayure du canon des armes portatives, inventées en Allemagne vers la fin du quinzième siècle, avait été aussi appliquée, un peu plus tard, aux canons de gros calibre, comme le démontrent le canon allemand rayé du seizième siècle, au musée de La Haye; le canon en fer à treize rayures, daté de 1661, à l'arsenal de Berlin, et le canon en fer forgé à huit raies, daté de 1694, conservé à Nuremberg. On ne s'est sérieusement occupé de la rayure du gros canon qu'après que l'Anglais Benjamin Rubens, membre de la Société royale de Londres, né en 1707, l'eut soumise à une étude mathématique. Depuis, l'artillerie moderne a été pour ainsi dire renouvelée par les travaux de Paixhans, publiés en 1822, par ceux d'Armstrong, et par les progrès extraordinaires que M. Krupp a fait faire à la fabrication des canons en acier fondu, dont il a exposé, en 1867, un modèle qui pesait cinquante mille kilogrammes et se chargeait, par la culasse, d'un projectile également en acier fondu, de cinq cent cinquante kilogrammes.

Les armes à feu portatives se confondaient en Europe, dans les premiers temps de l'emploi de la poudre, avec les pièces de l'artillerie de gros calibre. On ne rencontre de traces *d'armes à main* que vers le milieu du quatorzième siècle, et il paraît que les Flamands en avaient introduit chez eux l'usage avant qu'il ne fût répandu ailleurs. La ville de Liége avait déjà fait plusieurs essais pour la fabrication des *petits canons à main*, de ces armes portatives appelées, par les Allemands, *Knallbüchsen*, adoptés à Pérouse, en 1364, à Padoue, en 1386, et en Suisse en 1392, canons que l'on voit figurer en 1382 à la bataille de Rosbecq, en 1383 au siége de Trosky en Lithuanie, et que les archives de Bologne de 1399, appellent *sclopo*, d'où dérive *sclopeto* et *escopette*.

A Arras, en 1414, ce petit canon à main servait déjà à lancer des *balles de plomb*, comme au siége de Bonifacio en Corse (1420), où ces balles perçaient les armures. En 1429

et en 1430, la nouvelle arme commençait à servir au tir de cible, à Augsbourg et à Nuremberg, et à partir du quinzième siècle, à la cavalerie, comme le démontre l'expression de *Eques scoppetarius,* employée par Paulus Sanctinus.

Les modifications apportées continuellement dans la fabrication des différentes espèces d'armes portatives inventées depuis l'apparition du canon à main, ont donné le jour à de plus nombreuses dénominations encore que celles imaginées pour les armes à feu de gros calibre. En les classant rigoureusement selon leur mécanisme, on peut cependant les réduire à treize espèces distinctes, ce sont :

Le canon à main du milieu du quatorzième siècle, arme grossière en fer forgé, attachée sur une pièce de bois brute et impropre à l'épaulement; son trou de lumière, d'abord placé *au-dessus du canon,* est quelquefois pourvu d'un couvre-lumière à pivot ou à charnière, et destiné à préserver de l'humidité. Quelque temps après son apparition, le trou fut placé *du côté droit du canon.* Cette arme primitive se retrouve encore dans les aquarelles déjà mentionnées, que Glockenthon a exécutées vers 1505, d'après les pièces existantes alors dans les arsenaux de l'empereur Maximilien ; on y voit quatre de ces petits canons attachés aux quatre angles d'une planchette et que l'arquebusier fait partir au moyen d'une mèche détachée. Ce canon à main était souvent deservi par deux hommes. De petite dimension et destiné à l'usage du cavalier, le canon à main était appelé en français *pétrinal* du vieux mot espagnol *pedernal* (pièce à feu), ou peut-être de ce qu'on l'appuyait, en déchargeant, contre la cuirasse.

Le canon à main à épauler de la fin du quatorzième siècle; il se distingue du précédent par une sorte de crosse grossièrement façonnée. Le trou de sa lumière est ordinairement *à droite du canon.* Toutes ces armes sont à mèche détachée.

Le canon à main à serpentin ou à dragon *sans détente ni*

gâchette, inventé vers 1424. La mèche était dès lors attachée à l'arme même, où elle était portée par le serpentin. Mieux fabriqué, on appelait ce canon à mains : *couleuvrine à main* et aussi *pétrinal* ou *poitrinal* dès qu'il avait une crosse pour pouvoir être appuyé sur la cuirasse.

Le canon à main à serpentin, sans détente, mais à gâchette, qui permettait déjà un tir plus sûr par l'épaulement.

La haquebuse (du mot allemand *Hack-Busse* ou canon à crochet) *à serpentin, à détente et à gâchette*, de la seconde moitié du quinzième siècle. C'est l'arme déjà perfectionnée et l'aïeule de nos fusils modernes : son canon avait environ un mètre de longueur.

La double haquebuse (*Doppelhacken* en allemand), arme à feu à double crochet ou serpentin. Elle servait ordinairement à la défense des remparts et avait de 1 mètre à 2 mètres de longeur. La platine se distingue de celle de l'haquebuse simple en ce qu'elle avait *deux serpentins* qui s'abattaient en sens opposés. Elle était souvent supportée par un pied garni au bout de pointes de fer ou de roues qui s'appelait *fourquine*. Toutes ces armes n'avaient encore ni visière, ni point de mire, et projetaient des balles en fer, en plomb ou en fer recouvert de plomb.

L'arquebuse à rouet ou *arquebuse allemande* (*Deutsche* ou *Radschlosbüchse* en allemand), inventée en 1515, à Nuremberg. Elle se signale par sa platine à *rouet* qui est ordinairement composée de dix pièces et n'a plus rien de commun avec les armes à mèche remplacée par la *pyrite sulfureuse* ou *pyrite jaune*, dite aussi *martiale* et *marcassite*, que l'on trouve en cubes d'un jaune d'or très-brillant. C'est cette même combinaison naturelle de soufre et de métal dont les patrouilles militaires romaines ne manquaient jamais d'emporter avec elles afin de se procurer rapidement du feu. Frottée par le rouet, la pyrite mettait le feu à la lumière.

La nouvelle arme n'a cependant jamais pu remplacer entièrement la haquebuse à mèche dont le mécanisme était bien plus simple, bien plus solide et bien plus sûr : durant l'action la pyrite sulfureuse, très-fragile, se cassait facilement.

Le musée de Dresde possède un petit canon à main de 28 centimètres de longueur et d'un calibre de 12 centimètres, du commencement du seizième siècle, qui paraît avoir précédé l'invention du rouet et en avoir donné la première conception. Une râpe fait jaillir des étincelles par son frottement contre de la pyrite sulfureuse, dès qu'on la retire de la platine. L'ignorance y vit pendant longtemps *la première arme à feu, inventée par* Berthold Schwarz (1290-1320), moine allemand, à qui l'on avait aussi attribué l'invention de la poudre. Le troupeau des compilateurs continue toujours d'appeler ce canon à mains, *Moenchsbüchse* (haquebuse de moine) et de le désigner comme la première arme à feu !

Le mousquet, dont la construction et le mécanisme sont les mêmes que ceux de l'arquebuse, est également, ou à mèche, ou à rouet, et il ne diffère de l'arquebuse que par son calibre ; la charge et le projectile ont le double de volume. Beaucoup plus pesant, il nécessitait l'emploi d'une fourche à appui, nommée *fourquine,* comme celle de la *double haquebuse.* Le mousquet français, en 1694, était ordinairement, selon Saint-Remy, du calibre de vingt balles de plomb à la livre ; il avait 3 pieds 8 pouces de canon, et, avec son fût ou monture, 5 pieds.

L'arquebuse ou le mousquet *à canon rayé* et à *balles forcées* par le maillet. Le canon rayé inventé en Allemagne, selon les uns, à Leipzig, en 1498, selon d'autres à Vienne, par Gaspar Zollner, ne fut adopté dans l'armée française, qu'en 1793 : c'était la carabine de Versailles.

L'arquebuse ou le mousquet à chenapan, dont le nom corrompu, de l'allemand *Schnapphahn*, coq qui happe,

indique l'origine de son invention qui remonte à la seconde moitié du seizième siècle, puisque l'on connait la mention d'un payement fait en 1588 par le chambellan de Norwich en Angleterre à l'arquebusier Henri Radoc, pour avoir chargé à un pistolet, la platine à rouet en batterie à chenapan. Le nom de chenapan fut bientôt donné en France aux bandits armés de cette nouvelle arquebuse. On y appelait aussi bien chenapans les miquelets des Pyrenées, enrégimentés sous Louis XIII, que les barbets des Alpes, ces derniers débris des malheureux Vaudois, forcés par l'intolérance religieuse à se faire maraudeurs et contrebandiers. La batterie à chenapan, qui fonctionnait toujours encore au moyen de la pyrite sulfureuse, peut être regardée comme le précurseur de la batterie française à silex qui en est le dérivé. Presque toutes les armes orientales et particulièrement les fusils turcs, à partir de cette époque, sont à chenapan.

Le fusil à batterie française à silex, selon toute probabilité inventé en France, vers 1640. Ce fusil est aussi nommé fusil-mousquet, dès qu'il est à baïonnette *à douille* dont l'invention est attribuée à tort au général anglais Mackay, en 1691, et qui fut introduit dans l'armée française par Vauban. La douille permettait de tirer en conservant la baïonnette sur le canon. D'abord à manche, elle devait être fixée dans le canon même au moment de l'attaque à l'arme blanche, ce qui offrait de grands inconvénients.

Quelques auteurs italiens ont voulu attribuer à leur pays l'invention du fusil, parce que son nom paraît venir du *focile* italien, qui dérive du latin *focus*, feu ; mais comme le mot fusil apparait déjà en France, dans des ordonnances de chasse de l'année 1515, c'est-à-dire près de cent cinquante ans avant le remplacement du rouet par la batterie à silex, on doit admettre que le nom de fusil était alors applicable aux arquebuses des anciens systèmes. Il a été dit plus haut, que l'invention de la douille de la baïonnette

est attribuée *à tort* au général anglais Mackay en 1691. M. Culemann, à Hanovre, possède une arquebuse à rouet de la fin du seizième siècle, où une longue baïonnette, dont la lame qui sert en même temps de grattoir de canon, est à douille.

Le changement que la platine de l'arme à feu subit par l'invention de la batterie à silex était important, mais ni subit ni radical, puisqu'il avait été précédé de la platine à chenapan qui avait déjà le *chien* et la *batterie*. Dans la batterie française, la pyrite était remplacée par le silex qui, serré dans les mâchoires du chien, était choqué avec force contre la pièce d'acier de la *batterie*, dès que le doigt lâchait la *détente* en s'appuyant sur la *gâchette*, et faisait jaillir des étincelles qui enflammaient la poudre du *bassinet* là où débouche *le trou de la lumière*.

Vauban imagina aussi un fusil à *double feu*, d'après l'arquebuse à double feu à serpentin et à rouet, pour que, dans le cas où viendrait à rater la batterie, un serpentin à mèche pût mettre le feu à l'amorce. L'ancien mousquet à mèche ne fut définitivement remplacé dans l'armée française par le nouveau fusil à batterie que vers 1700.

Le prince Léopold I[er], d'Anhalt-Dessau, l'organisateur de l'infanterie prussienne, introduisit en 1698 la *baguette en fer* dans l'armement de ses troupes, et cette amélioration contribua, en 1741, au gain de la bataille de Molwitz.

La *cartouche*, c'est-à-dire la charge de l'arme à feu renfermée toute composée dans un seul étui, paraît avoir été mise en usage, pour la première fois, en Espagne, vers 1569 : elle ne fut adoptée en France qu'en 1644, en même temps que la *giberne* inventée par Gustave-Adolphe, vers 1630.

La *carabine* est une arme à canon rayé ordinairement plus court et destinée à la cavalerie, mais on appelle aussi carabine les armes à feu de chasse et de guerre pourvues de canons rayés.

Le *mousquet-tonnerre* ou mousquet tromblon (*Streubüchse* en allemand), avait le canon large et la volée en trompette; il lançait 10 à 12 balles à la fois.

Le *pistolet*, ce diminutif de l'arquebuse et du fusil dont le nom dérive probablement de *pistallo*, pommeau, garniture, en italien, et non pas de *Pistoia*, ville, paraît être originaire de Perugia où, en 1364 déjà, on a fabriqué de ces *canons à main* de la largeur d'*une palme*.

Le *coup de poing*, appelé en allemand *Tercerole*, est un petit pistolet de poche, probablement d'origine italienne.

Le *fusil à percussion* ou *à piston*, dont l'invention est attribuée à tort au capitaine anglais Fergusson, commandant d'un régiment hessois dans la guerre d'Amérique (1775-1783) ne date que de 1807, où son véritable inventeur, l'armurier écossais Forsith, prit un *brevet pour le fusil à percussion*. Les premières recherches chimiques concernant les composés de matières détonantes (*ammoniures*, *fulminants*), qu'il ne faut pas confondre avec les *fulminates*, paraissent dues à Pierre Bouldure, en 1699. Nicolas Lemery continua ces recherches en 1712. Bayon, pharmacien des armées sous Louis XV, paraît avoir fait connaître, en 1764, le *fulminate de mercure*, sel composé de carbone, d'azote, d'oxygène et de mercure, dont l'invention est attribuée à tort à Howard, qui, en 1800, composa la *première poudre explosive* de fulminate de mercure et de salpêtre, composition propre à remplacer la poudre d'amorce dans les armes à feu. Liebig et Gay-Lussac ont fait en 1824 les analyses des fulminates, et c'est à Fourcroy, à Vauquelin et à Berthollet que l'on doit, entre 1785 et 1787, la découverte des sels fulminants d'ammoniures d'or, d'argent et de platine, ainsi que le muriate oxygène de chlorate de potasse.

En 1808, l'armurier Pauly, qui avait modifié le fusil de Forsith, l'introduisit en France. On peut encore citer le fusil à percussion de l'Anglais Joseph Eggs, parce qu'il amena ce même arquebusier à l'invention de la *capsule*

ou amorce, petit cylindre en cuivre, ouvert d'un côté et rempli de fulminate. En 1826, M. Delvigne trouva la méthode de forcer la balle dans le canon rayé de la carabine, sans l'emploi du maillet, et de manière à éviter les inconvénients des systèmes essayés avant lui.

Le *Stecher*, piqueur, fort improprement nommé en français *double détente*, mécanisme ingénieux destiné à rendre presque insensible le mouvement produit en lâchant la détente ordinaire, et qu'un armurier de Munich avait inventé en 1543, ne constitue pas un système de plus, mais seulement une amélioration qui peut être adaptée à la plupart des carabines, et dont presque toutes les anciennes armes allemandes de précision, du seizième au dix-huitième siècle, sont dotées.

On a vu que la platine à rouet a été de tout temps fort peu en usage à la guerre; mais son adoption pour les armes de luxe et de chasse était universelle, et elle n'a cédé la place qu'à la percussion.

L'arquebuse et le mousquet à mèche et à rouet sont deux genres, il faut le répéter, qui ne diffèrent l'un de l'autre ni par le mécanisme ni par la forme, mais seulement par le calibre; C'étaient les armes des corps de troupes constitués. Les *arquebusiers* étaient pourvus de *grosses poires à poudre*, de *pulvérins*, à l'usage de l'amorce, de plusieurs mètres de mèches et d'un *sac de balles*. Les *mousquetaires* avaient, outre le *coussin* et l'*épée*, un baudrier garni de capsules en bois, dit *Pulvermassen*, en allem., un pulvérin, un sac à balles, des mèches et un couvre-mèche, ustensile en cuivre inventé par les Hollandais, et qui était presque identique avec le *couvre-mèche des grenadiers*, au dix-huitième siècle.

L'origine des armes à feu portatives se *chargeant par la culasse*, celles à *plusieurs canons*, et même des *armes à revolvers tournants*, remonte au commencement du seizième et même à la fin du quinzième; elles paraissent d'ori-

gine allemande. Le Musée d'Artillerie de Paris possède une arquebuse allemande à rouet du seizième siècle, se chargeant par la culasse au moyen d'un tonnerre mobile, et une autre, également du seizième siècle, où le canon coupé se charge au moyen d'un dé mobile, système qui a été repris dans les temps modernes.

L'*amussette du maréchal de Saxe* (1696-1750), au musée d'Artillerie de Paris, se charge également par la culasse. On trouve encore de ces armes à la Tour de Londres, aux musées de Sigmaringen, de Dresde et à l'arsenal impérial de Vienne. Le musée de Sigmaringen possède une arquebuse allemande, du seizième siècle, à revolver tournant de sept coups, et un fusil allemand du dix-huitième, qui est à quatre coups. Le musée d'Artillerie de Paris conserve une de ces armes dont la platine est encore à mèche. En France, dans les temps modernes, ce sont Pauly en 1808, Leroy en 1813, et plus récemment Lepage, Gastine-Renette et Lefaucheux, qui ont imaginé divers systèmes de fusil à percussion se chargeant par la culasse; celui de Lefaucheux seul est resté en application pour la plupart des armes de chasse, après que Grévelot eut introduit une si notable amélioration dans la fabrication des capsules.

Le *fusil-revolver* ou *à répétition non-tournant*, ou mieux dit *à coulisse*, c'est-à-dire l'arme dont le canon reçoit plusieurs charges se plaçant les unes sur les autres, et que l'on peut faire partir successivement, n'est pas non plus d'invention moderne. Le musée de Sigmaringen possède un ancien fusil de ce genre; il est à coulisse et tire successivement six coups.

Depuis que l'Amérique a commencé à confectionner des cartouches métalliques, le fusil à répétition a reparu dans ce pays, où Spencer et Winchester ont imaginé des systèmes différents.

Le *pistolet-revolver* ou à répétition, remis en usage en

1815 par l'armurier Lenormand, à Paris, qui confectionna une de ces armes à cinq coups, fut bientôt suivi du revolver Devisme, à sept coups, et du revolver Hermann, à Liége; du pistolet Mariette à vingt-quatre coups, et enfin, en 1835, du revolver Colt, le meilleur de tous, et dont le système est celui de ces armes actuelles.

Après la description ou la mention de ces divers systèmes d'armes à feu, il ne reste qu'à parler du célèbre fusil à aiguille et se chargeant par la culasse. L'inventeur, Jean-Nicolas Dreyse, né en 1787, à Sœmmerda, près d'Erfurth, fabriqua le premier fusil à aiguille en 1827, après dix-sept ans de recherches, et obtint en 1828 un brevet de huit ans pour son *aiguille-ressort* et sa cartouche fulminante. Ce fusil, dont le premier modèle définitif fut adopté en Prusse vers 1841, a eu bien des changement à subir depuis son invention : ce n'est qu'en 1836 que le chargement par la culasse a été adopté dans la fabrication de cette arme. Depuis, chaque peuple a produit son fusil à aiguille et tâché d'inventer une arme même supérieure à celle qui avait donné de si terribles résultats dans la dernière guerre. Il est difficile de dire à laquelle de ces améliorations on peut décerner la palme.

Les résultats d'un tir comparé, qui a eu lieu, le 5 septembre 1868, à l'école de tir de Spandau, avec les modèles de fusils à aiguille adoptés par les diverses armées, sont, selon le rapport officiel, les suivants. Le fusil à aiguille prussien peut tirer, par minute, 12 coups, le chassepot 11, le fusil Snider (Angleterre) 10, le Romington (Danemarck) 14, le Peabody (Suisse) 13, le fusil Wœnzl (Autriche) 10, le fusil Werndl (même État) 12, et le fusil à répétition d'Henri Winchester (Amérique du Nord) 19. Sous le rapport des *touchés*, le modèle Henri Winchester est à placer en dernière ligne, il n'a, sur 19 coups, que 11 *touchés*.

II

ARMES DES ÉPOQUES ANTÉHISTORIQUES

DE L'AGE DE LA PIERRE

ARMES EN PIERRES TAILLÉES PAR ÉCLATS.
ARMES EN PIERRES POLIES.

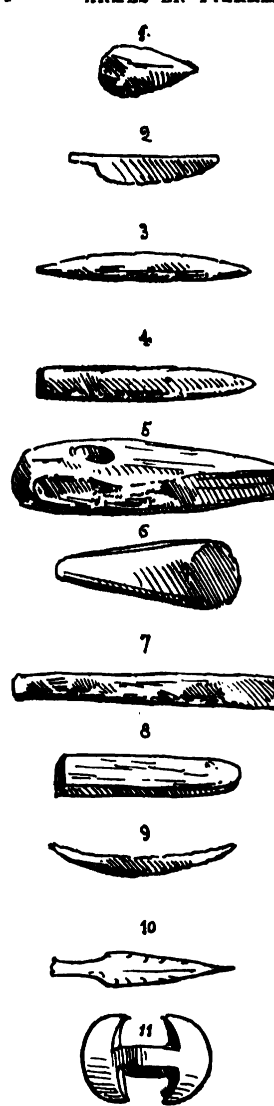
ARMES EN PIERRES TAILLÉES PAR ÉCLATS

Il est certain, comme je l'ai déjà fait observer, que la terre, le bois, la peau de l'animal et particulièrement la *pierre*, répandue sur tout le globe, ont dû être nécessairement les matières premières que l'homme a employées à la confection de ses outils et de ses armes ; c'est donc par ces productions primitives qu'une histoire universelle de l'armement des peuples doit commencer. Il serait superflu de répéter ici tout ce qui a été déjà dit à ce sujet dans le précédent chapitre, aux premières pages ; il a été démontré que les armes en pierres *taillées par éclats* ont partout précédé celles en *pierres polies* dont la fabrication demandait déjà des procédés moins primitifs. Il existe aussi de ces armes qui ne sont ni dans l'état brut des premières, ni dans le poli fini des secondes, *lissées* mais non pas polies : elles appartiennent à des époques de

transition qui varient naturellement de dates selon les pays. On a essayé, en France, de renfermer rigoureusement ces produits en trois classes : celle de la première apparition, celle de l'existence du renne en France et celle des dolmens ; mais comme les époques, dans la marche progressive de la civilisation, diffèrent quelquefois grandement, même chez les peuples d'une même origine ou d'une même race, ce classement laisse à désirer.

Les armes en pierre trouvées dans le Périgord avec des ossements dans une caverne, et dont quelques-unes portent des gravures représentant l'image du mastodonte, pourraient ajouter quelques preuves de l'existence de l'homme durant la troisième époque géologique, mais il faudrait auparavant soumettre ces gravures à des expériences microscopiques, afin de s'assurer de l'absence de toute fraude. Il ne suffit pas du reste que ces armes et ces ossements soient recueillis dans des terrains *alluviens-diluviens* qui peuvent avoir éprouvé des perturbations, comme cela est démontré par les *dépôts-meubles*, ainsi appelés parce qu'ils sont composés d'objets appartenant à différentes époques. Le *diluvium* (alpin) non remué ne contient aucune matière organique à l'état d'*ossine*, substance qui caractérise l'*os non fossile*, de sorte que toute alluvion contenant le moindre *os avec ossine* est postérieure à la grande perturbation terrestre appelée déluge.

Beaucoup d'armes et outils en pierres façonnées offrent aussi un signe sûr pour reconnaître qu'elles ne remontent pas au delà du déluge : c'est qu'ils sont fabriqués avec des *galets* où tout indique que ces pierres, prises dans des terrains situés dans l'intérieur de notre continent, ont été *roulées avant d'être façonnées*. La fabrication des armes en pierre, sans instrument de métal ni acides corrosifs, ne s'explique que par la facilité avec laquelle le silex, fraîchement sorti des carrières et avant d'avoir subi l'influence de l'air, se prête à la division par éclats.



1. Pointe de flèche babylonienne en silex de 6 cent., du règne de Nemrod, du fondateur de Babylone. — Musée de Berlin.

2. Couteau égyptien en silex de 10 cent. — Musée de Berlin.

3. Couteau égyptien en silex de 15 cent. — Musée de Berlin.

4. Lame de lance égyptienne en silex de 15 cent. Une quantité d'éclats en silex destinés à la fabrication des armes et outils a été aussi trouvée à Sarabut El Khaden. — Musée britannique.

5. Hache germanique en basalte de 18 cent., trouvée près Lintz (Autriche). — Musée de Sigmaringen.

6. Coin en serpentine de 16 cent., trouvé près Lintz (Autriche). — Musée de Sigmaringen.

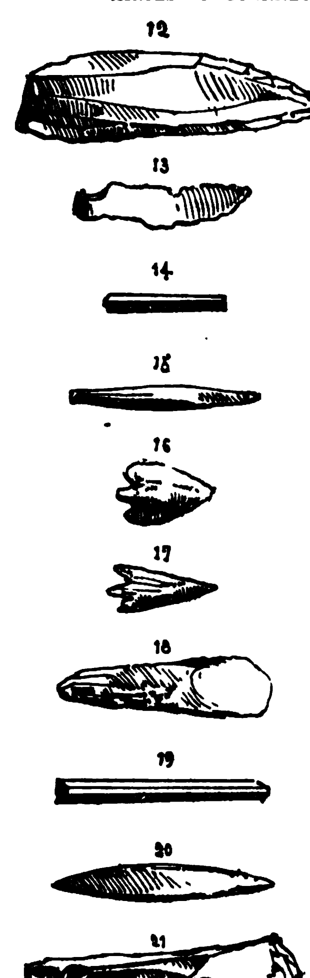
7. Lame de lance (ou ciseau) germanique en silex de 18 cent., trouvée à Balingen. — Musée de Sigmaringen.

8. Hache germanique en silex de 12 cent., trouvée à Rügen, île de la Baltique. — Musée de Berlin.

9. Couteau germanique en silex de 12 cent. — Musée de Berlin.

10. Pointe de lance germanique.

11. Hache à double croissant en pierre lissée, fabrication de l'époque transitoire entre la pierre taillée par éclats et la pierre polie; elle a 14 cent. de longueur et a été trouvée à Lunebourg.— Musée de la ville de Hanovre.



12. Hache celtico-gauloise en silex jaune et appelée Pain de beurre. Elle a 25 cent. de longueur et a été trouvée à Pressigny-le-Grand (Indre-et-Loire). V. *le Moniteur*, journal universel de l'Empire, du 18 mai 1863. — Col. de l'auteur.

13. Couteau celtico-gaulois en silex jaune de 12 cent., même provenance que n° 12. — Col. de l'auteur.

14. Couteau celtico-gaulois en silex jaune, de 7 1/2 cent. même provenance que n° 12 et 13. — Col. de l'auteur.

15. Poignard helvétique en silex de 12 cent., trouvé près Stavayé dans le lac de Neufchatel. — Musée de Fribourg.

16. Pointe de flèche britannique en silex de 6 cent. Elle peut remonter à une époque qui précède celle de la venue des Phéniciens. — Col. Llewelyn-Meyrick à Godrich-Court.

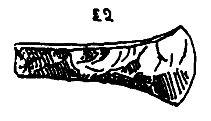
17. Pointe de flèche irlandaise à barbes, en silex blanchâtre de 14 cent. — Col. Cristy à Londres.

18. Coin ou hache britannique en silex blanchâtre de 14 cent. Elle a été trouvée à Cisburg-Camp près Sussex. — Col. Cristy à Londres.

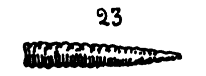
19. Poignard ibérique ou hispanique en silex de 14 cent., trouvé à Gilbraltar. — Col. Cristy à Londres.

20. Couteau bohème en silex de 14 cent. — Musée de Prague.

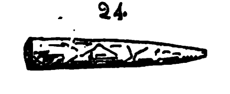
21. Hache danoise en silex de 27 cent., (en danois Kiler of Flint). — Musée de Copenhague.



22. Hache danoise bien façonnée, en silex de 14 cent. (En danois *Kiler of Flint*). — Musée de Copenhague.



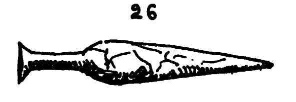
23. Lame ou pointe de lance danoise en silex de 18 cent. Cette arme (*Lansespits of Flint*), est pointue comme une arme en acier. Musée de Copenhague.



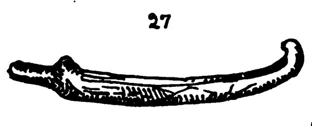
24. Lame de lance danoise en silex de 22 cent., moins aiguë que la précédente : elle dénote cependant la même habileté d'ouvriers. — Musée de Copenhague.



25. Poignard danois en silex de 29 cent. (*Dolk of Flint*), travaillé d'une manière admirable. — Musée de Copenhague.



26. Poignard danois à manche à pommeau en silex de 34 cent., merveille de travail. — Musée de Copenhague.



27. Sabre-hachette danois en silex de 38 cent., très-beau travail. — Musée de Copenhague.



28. Deux pointes de flèches danoises à barbes et pointe en silex de 3 cent. (*Pilespidser of Flint* en danois). — Musée de Copenhague.



29. Longue pointe de flèche danoise sans barbes, en silex de 18 cent. — Musée de Copenhague.

ARMES EN PIERRES POLIES

Pour que le Danemark ait produit ces belles armes en pierre taillée par éclats, dont la finesse de travail surpasse ordinairement celle des armes en pierre polie de la seconde époque des autres pays, on peut admettre que les phases de sa civilisation ne correspondent pas à celles des peuples germaniques et gaulois, et qu'il a encore travaillé la pierre à une époque où beaucoup de ses voisins se servaient déjà du bronze. Les terrains *alluviens* où de grandes quantités de ces belles armes ont été trouvées dans des *Kiokkenmœdinge* ou rebuts de cuisine, paraissent indiquer que la fabrication de ces armes est postérieure aux armes des palaffites suisses, badoises et savoisiennes, qui n'ont fourni aucun objet en métal, et qu'elle ne remonte pas probablement au delà des palaffites de Noveto, de Castiane et de Pieschera, qui datent de l'âge du bronze.

Même en tenant compte de la marche plus ou moins rapide de la civilisation dans chaque pays, on arrive du reste difficilement à pouvoir fixer la priorité d'un peuple sur un autre dans la fabrication de ces armes primitives; là où tout est plongé dans l'obscurité historique, et où de nouvelles fouilles renversent périodiquement ce que des fouilles précédentes ont établi, on ne peut raisonner que par hypothèses. En Angleterre aussi, ces armes ont été trouvées uniquement dans des terrains alluviens ; mais les haches en silex brut ou taillé par éclats, de la collection Cristy à Londres, mentionnées dans le chapitre précédent, pourraient bien remonter au delà de la quatrième époque

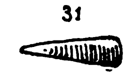
géologique. Comme les armes modernes des peuples sauvages ne doivent pas entrer dans le cadre de cet ouvrage, celles en pierre ont dû en être écartées aussi, même les anciennes, puisque la fabrication actuelle des sauvages est restée ce qu'elle était dans les siècles passés. L'auteur a cru utile cependant de faire une exception pour le Mexique, puisque les armes qu'il a fait reproduire ne se fabriquent plus.

Des démarcations exactes entre les époques où les peuples se servaient d'armes en pierre brute et celles où ces armes étaient déjà polies ou en bronze, peuvent difficilement être établies, parce qu'on a trouvé ces deux et même ces trois produits confondus.

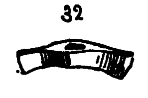
Les fouilles opérées au cimetière de Hallstadt ont même fourni la preuve que le fer aussi était connu en Allemagne, lorsque la pierre et le bronze servaient encore pour la fabrication de la plupart des armes tranchantes. On trouvera dans le chapitre qui traite des produits de l'époque dite l'âge du fer, des dessins qui reproduisent les pointes d'ajonc en fer, recueillies dans les tombes de Hallstadt à côté des armes en pierre et en bronze.



30. Coin, amulette ou talisman germanique, en serpentine, 4 cent. — Col. de l'auteur.



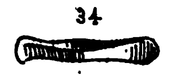
31. Hache germanique, serpentine, 22 cent., trouvée à Gonsenheim près Mayence. — Col. Cristy à Londres.



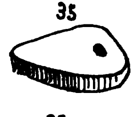
32. Hache germanique double, pierre de touche verdâtre, 15 cent., trouvée à Hildesheim. — Col. Cristy à Londres.



33. Hache-marteau germanique, granit, 15 cent., trouvée en Mecklembourg. — Col. Cristy à Londres.



34. Hache-marteau germanique, serpentine, 15 cent., trouvée à Kaufbeuren. — Mus. national bavarois à Munich.



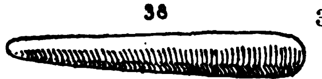
35. Hache germanique, serpentine, 15 cent., trouvée à Enns près Lintz avec des armes en bronze et en fer. — Museum Francisco-Carolinum à Lintz.



36. Fragment de hache germanique, serpentine, 19 cent., trouvé avec des armes en bronze et en fer dans les tombeaux de Hallstatt. — Musée des Antiques à Vienne.



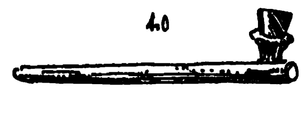
37. Hache double britannique, basalte, 11 cent. — Col. Cristy à Londres.

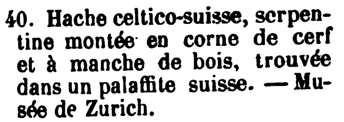


38. Grande hache celtico-gauloise, en jade, 38 cent. — Mus. de Vannes.

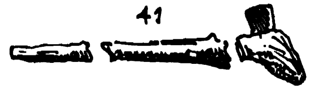


39. Petite hachette celtico-gauloise, en serpentine granitique, 8 cent., trouvée dans le Nivernais. — Col. de l'auteur.





40. Hache celtico-suisse, serpentine montée en corne de cerf et à manche de bois, trouvée dans un palaffite suisse. — Musée de Zurich.



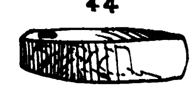
41. Hache celtico-suisse, serpentine montée sur un long manche en bois, trouvée à Rotenhausen. — Musée de Zurich.



42. Hache danoise, basalte de 13 cent. — Musée de Copenhague.



43. Marteau d'armes danois, basalte de 12 cent. — Musée de Copenhague.



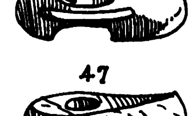
44. Hache danoise à deux tranchants, basalte de 21 cent. — Musée de Copenhague.



45. Hache danoise à deux tranchants, basalte de 12 cent. — Musée de Copenhague.



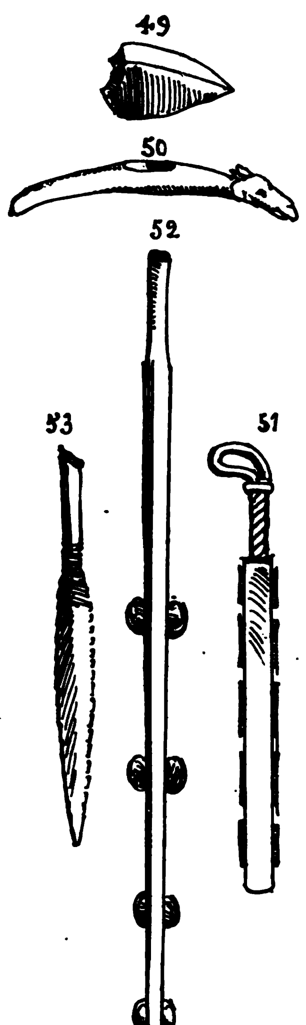
46. Hache danoise à deux tranchants, en basalte de 21 cent.



47. Hache danoise à un seul tranchant appelée *Niolner*, en basalte de 22 cent., trouvée dans un tombeau sur la côte d'Écosse. C'est le Niolner qui est l'attribut du dieu scandinave Thor; il en est fait souvent mention dans les Sagas. — Col. Llewelyn-Meyrick.



48. Hache ibérique ou hispanique en basalte de 18 cent. — Col. Cristy à Londres.



49. Débris de hache hongroise en basalte de 18 cent. — Col. Cristy à Londres.

50. Marteau d'armes russe en pierre noire de 28 cent. — Musée de Saint-Pétersbourg. — Moulage au musée de Saint-Germain.

51. Épée mexicaine du quinzième siècle, en bois de fer garni de dix tranchants en obsidienne[1] noire. Cette arme a 60 cent. de longueur.

52. Épée mexicaine de 1 m. 20 cent. de longueur, en bois de fer et obsidienne noire. — Musée de Berlin.

53. Lame de lance mexicaine du quinzième siècle, en obsidienne noire montée sur hampe de bois.

1. L'obsidienne est un produit volcanique d'une couleur noirâtre tirant sur le vert, matière émailleuse, susceptible d'un poli fin, dans laquelle les Incas (Péruviens) se taillaient aussi leurs miroirs et les prêtres de Huitzilopochtli des ornements. L'obsidienne n'est cependant pas la seule pierre utilisée par les anciens Américains pour la fabrication de leurs armes tranchantes; ils employaient aussi le silex, la calcédoine et la serpentine.

III

ARMES ANTIQUES DES AGES DU BRONZE
ET DU FER

ARMES HINDOUES; ARMES AMÉRICAINES;
ARMES CHALDÉENNES, BABYLONIENNES, ASSYRIENNES,
MÉDIQUES ET PERSES OU PERSIQUES;
ARMES ÉGYPTIENNES; ARMES GRECQUES ET ÉTRUSQUES;
ARMES ROMAINES, SAMNITES, ETC.

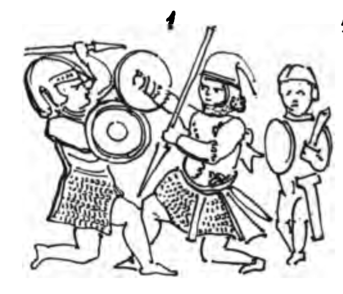
Les transformations d'armement chez les anciens, y compris celles des cinq grandes monarchies assyriennes, qui paraissent plutôt avoir communiqué le mode de la fabrication de leurs armes à l'Égypte et à la Grèce, que de l'avoir emprunté d'elles, ont été développées dans le chapitre historique, pages 29 à 39. On a vu que le fer aussi bien que le bronze étaient employés indistinctement, même dans la plus haute antiquité, pour la fabrication des armes, et que l'établissement d'un véritable âge du bronze et du fer est inadmissible. Si ces divisions ont été conservées dans le chapitre qui traite des armes du nord, c'est par crainte de porter, par un classement plus rationnel, le trouble dans les habitudes; mais l'auteur n'a agi ainsi qu'après avoir pris ses réserves et expliqué comment il faut entendre ces dénominations de convention. Peu d'armes et armures, et peu de documents hindous, américains, assyriens et égyptiens sont parvenus jusqu'à nous; il a fallu étudier l'histoire de l'équipement militaire de ces pays, presque uniquement sur leurs monuments. Les musées sont

plus riches en armes grecques et romaines, qui permettent de suivre la transformation de l'armement sur la terre classique, durant un certain nombre de siècles. Les armes américaines ont été placées à la suite des armes hindoues, parce que tout porte à croire que les civilisations perdues de la vieille Amérique ont précédé même celles d'une grande partie de l'Inde et probablement celles des pays classiques.

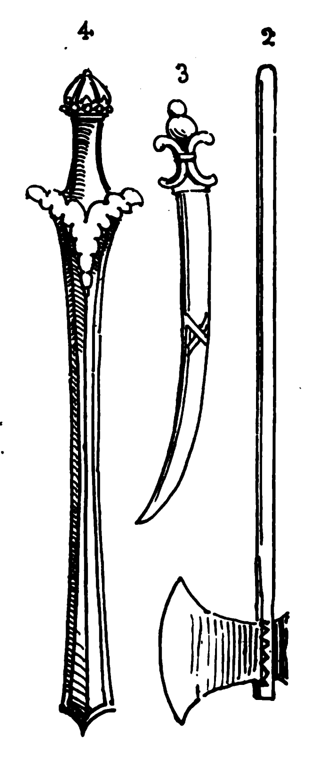
Les céramiques américaines anciennes, parmi lesquelles on peut compter quelques produits palanquéens et mitlaiques, démontrent, même dans leur état de déclin artistique, à quelle hauteur avaient été élevés chez ces peuples, dont l'ombre même ne s'est pas reflétée sur les pages de l'histoire, le culte de la pureté des lignes et l'ornementation qui se retrouvent dans l'art égyptien, assyrien et grec. Le Louvre possède une de ces anciennes poteries d'outre-mer, où le dessin rappelle le décor des vases étrusques et la mythologie classique; c'est un Hercule terrassant son antagoniste, et on connaît un grand nombre de céramiques américaines où les *grecques* indiquent également une priorité. Plus l'origine de ces produits est éloignée, plus ils se rapprochent par leur perfectionnement de l'art grec, de sorte que les moins anciens sont toujours les moins artistiques, ce qui autorise à conclure à l'existence d'une vieille civilisation déclinée dont l'époque florissante peut remonter à deux et même à trois mille ans avant J.-C.

ARMES HINDOUES.

Rien n'a été encore trouvé de ce qui concerne les armes des anciennes civilisations dont l'histoire remonte à l'an 3,000 avant J.-C. Les quelques figures ci-contre indiquent que l'armement hindou a peu varié, et que le casque seul accuse un changement radical qui paraît s'être manifesté à partir du quatorzième et du quinzième siècle de notre ère.



1. Guerriers hindous d'après les pierres granitiques mémoratives de Beenjanugar dont le musée de Kensington possède des reproductions photographiées. Ces monuments datent probablement d'une époque qui correspond à notre moyen âge[1].



2. Hache d'armes hindoue d'après une sculpture indienne de la ville de Saitron en Rujpootana (1,100 ans de notre ère). — Musée de Kensington.

3. Sabre hindou d'après un bas-relief de Beenjanugar et du monument Hussoman.

4. Épée javanaise d'après la statue de la déesse de la guerre au musée de Berlin.

1. On remarquera que l'épée est placée du côté droit ; elle se trouve au côté gauche chez les Assyriens et les modernes, tandis que les Grecs et les Romains la portaient du côté droit. La gravure de ce bas-relief, imitée d'après la photographie, se trouve en sens inverse, de manière que les combattants ont à tort l'arme offensive à la main gauche.

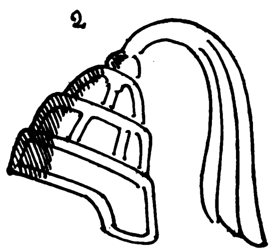
ARMES AMÉRICAINES

J'ai fait observer, dans le chapitre historique, que les peuples de l'Amérique ne se sont jamais servis ni du bronze ni du fer pour la fabrication de leurs armes offensives, et que les conquérants européens y ont encore trouvé le règne de la pierre pure pour tout ce qui était arme tranchante. Quant à celles destinées à la défense, on en a fabriqué en bronze, en or, en nacre de perle, en corne, en bois et en peau, et on a trouvé les traces de différentes armes dont l'origine se perd dans la plus haute antiquité. Tel est le casque reproduit plus loin d'après un bas-relief en stuc des ruines de Palanqué, de ces ruines de la ville de Culhuacan[1], dont la circonférence était de trente kilomètres, ville située dans l'État de la Chiapa, partie septentrionale de l'Amérique, où l'on doit placer le berceau de la plus ancienne civilisation américaine disparue, qui pourrait bien être contemporaine, sinon antérieure à la civilisation hindoue. Le casque du bas-relief de Hochicalco est moins ancien, mais appartient toujours à une respectable antiquité où le cheval, introduit plus tard par des navigateurs, était encore inconnu. Comme les armes américaines de l'époque qui correspond au moyen âge chrétien sont insignifiantes et peu nombreuses, elles ont été placées à la fin du chapitre des armes en pierres polies, et non pas là où sont traitées les armes d'une provenance antérieure à l'époque mérovingienne. Ces armes américaines, comme on l'a vu, sont ordinairement en bois garnies de tranchants d'obsidienne.

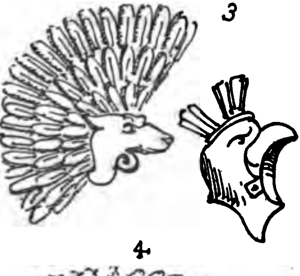
1. Palanqué, ou mieux Culhuacan, ou Huehuetlapatl'an, n'a été découvert qu'en 1787, par Antonio del Rio et José Alonzo Calderon.



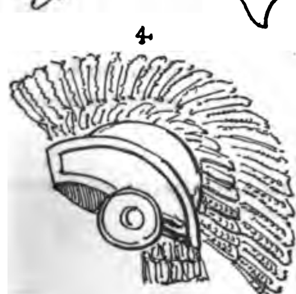
1. *Casque américain*, dessiné d'après un bas-relief de Palanqué. La figure de ce bas-relief mentionnée dans l'ouvrage de M. de Waldeck est représentée assise et la jambe gauche pliée sous le corps, tel qu'on voit souvent représenté le dieu Bouddha ou le Fo des Chinois.



2. *Casque mexicain*, dessiné d'après un bas-relief de haute antiquité, de Hochicalco, province de Quemaraca, au Mexique.



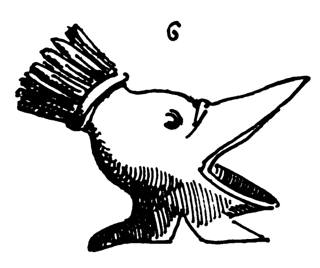
3. *Deux casques mexicains*, reproduits d'après un manuscrit mexicain du commencement du quinzième siècle de notre ère, propriété de M. de Waldeck et qui décrit la conquête d'Ascapusala.



4. *Casque mexicain* en or massif garni de plumes, du quinzième siècle. Il faisait partie d'une armure royale détruite à Mexico dans un incendie.



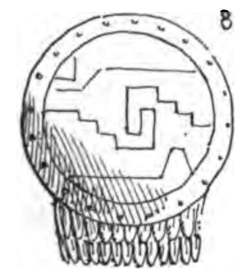
5. Casque mexicain en cuir, bois, peau de léopard et plumes, du quinzième siècle. — Reproduit d'après un manuscrit de cette époque.



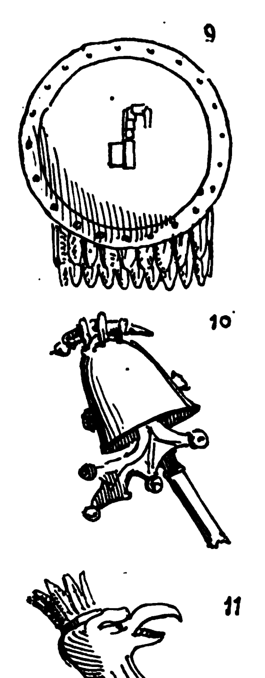
6. Casque mexicain en bois, peau et plumes, du quinzième siècle. — Reproduit d'après un manuscrit de cette époque.



7. Cuirasse mexicaine en écaille (Jazeran ou Korazin) de nacre de perles, du quinzième siècle. Cette belle arme défensive a fait partie d'une armure royale dont le casque, reproduit à la page précédente, sous le nº 4, était en or massif. Cette cuirasse a été également détruite, à Mexico, par un incendie.



8. Bouclier, rondache mexicaine, de 60 cent. de diamètre, en or et argent, et garni de plumes à sa partie inférieure. Il faisait partie de la même armure royale du quinzième siècle détruite à Mexico. On n'a encore pu expliquer ce que les ornements hiéroglyphiques signifiaient.



9. Bouclier, rondache mexicaine, de 60 cent. de diamètre, entièrement en cuir orné de l'hiéroglyphe par lequel on désignait chez les anciens Mexicains le chiffre *cent*, qui indique ici que ce bouclier a appartenu à un centurion ou capitaine qui commandait à cent hommes.

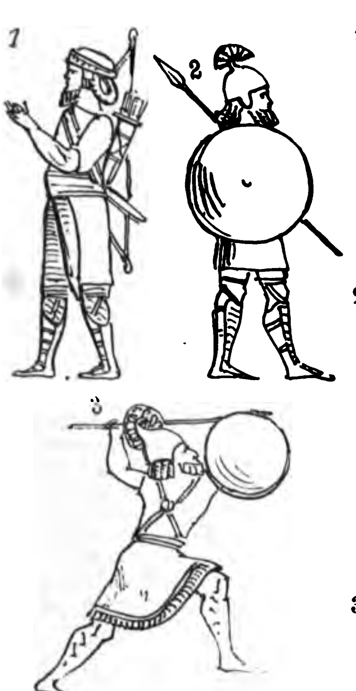
10. Enseigne ou étendard mexicain en or, du quinzième siècle, de 30 cent. de longueur et surmonté d'une *chapouline* ou sauterelle.

11. Enseigne mexicaine du quinzième siècle, en or, surmontée de la tête d'un aigle en grandeur naturelle.

Voir, pour les armes offensives américaines en bois et en obsidienne, la fin du chapitre qui traite des armes en pierre polie.

ARMES ASSYRIENNES, ETC.

L'histoire de l'armement des cinq monarchies que l'on a l'habitude de nommer toutes assyriennes, a été donnée pages 29 à 34. On a vu que le *fer* aussi bien que le bronze étaient déjà employés dans ces contrées au onzième siècle avant Jésus-Christ, comme les lingots et les quelques ustensiles en fer conservés au Louvre et le fragment de cotte de mailles en *acier* au musée britannique le démontrent.



1. Archer assyrien-babylonien en cotte d'armes, avec jambières et bandeau, à la place du casque. Bas-relief du septième siècle avant Jésus-Christ. — Musée du Louvre.

2. Homme de pied de l'armée assyrienne, armé de la cotte, d'un casque à cimier, d'une rondache et de la lance. On y remarquo aussi des jambières. Bas-relief de Ninive du règne de Sardanapale V.—Septième siècle avant Jésus-Christ.

3. Sodat assyrien sans jambières, chassant le gibier. — Bas-relief de Khorsabad du règne de Sargon. — Musée britannique.



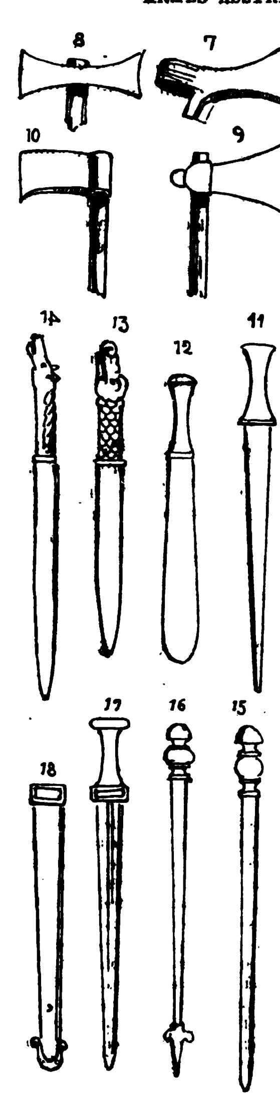
4. *Homme de pied de l'armée assyrienne* du temps de Sennachérib (712-707 av. J.-C.), d'après un bas-relief au musée britannique. La forme du casque conique se rapproche de celle du casque samnite (voir le chapitre des armes romaines et samnites); la cotte et les hauts-de-chausses paraissent en mailles; le bouclier est rond, à hauteur d'appui et très-convexe.



5. *Archer persique* d'après un bas-relief de Persépolis, l'ancienne capitale de la Perside et de toute la monarchie persane (560 av. J.-C.). La longue cotte, probablement en buffle, descend jusqu'à la cheville. La coiffure n'a rien d'un casque mais pourtant les caractères d'un travail en métal. L'archer porte l'épée du côté gauche tandis que les Grecs et les Romains la portent du côté droit.



6. *Guerrier persique* d'après un bas-relief de Persépolis dont le moulage se trouve au musée britannique. Le bouclier à hauteur d'appui est extrêmement bombé ou semi-circulaire, le casque à oreillères et couvre-nuque, et d'une seule pièce, diffère entièrement des autres casques assyriens que l'on connait par les bas-reliefs.



7. Hache assyrienne en bronze de 19 cent., trouvée à Babylone. — Musée britannique.

8. Hache assyrienne double, probablement en fer, d'après un bas-relief (Kogunïjk).

9. Hache assyrienne, simple, probablement en fer, d'après un bas-relief (Kogunïjk).

10. Hache assyrienne simple dont étaient aussi garnis les carquois des guerriers combattants sur des chars. D'après un moulage de bas-relief, au Louvre.

11. Dague babylonienne en bronze. — Musée britannique.

12. Dague assyrienne en bronze. — Musée du Louvre et musée de Berlin.

13. Poignard assyrien à tête d'hippopotame, en bronze probablement, d'après le bas-relief de Nemrod du dixième siècle avant Jésus-Christ. — Musée du Louvre.

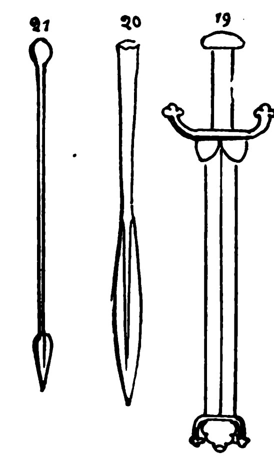
14. Dague assyrienne en bronze. — Musée de Berlin.

15. Épée assyrienne en bronze d'après des bas-reliefs de Khorsabad, du règne du roi Sargon, du treizième siècle avant Jésus-Christ.

16. Épée assyrienne. Bas-relief du règne de Sardanapale, du dixième siècle. Palais de Ninive. — Musée de Berlin et au Louvre.

17 et 18. Épée persique avec son fourreau d'après un groupe antique : *Mithras* sacrifiant un taureau[1] (M. Rom. par De la Chaussée). C'est presque l'*Akinace* antique.

1. *Mithras*, le fils de la montagne Ulbordi, de la mythologie perse, dont le

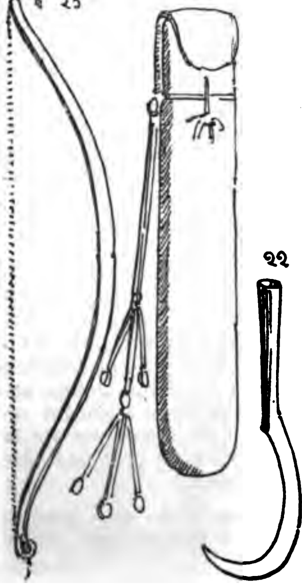


19. Épée persique. — Moulage d'un bas-relief de Persépolis. — Musée britannique et au Louvre.

20. Lame de lance assyrienne. — Bas-relief du palais de Ninive; du septième siècle avant Jésus-Christ, du règne de Sardanapale V. — Musée britannique et au Louvre.

21. Lance assyrienne. La hampe a la longueur de l'homme et un contre-poids au bout. Bas-relief.

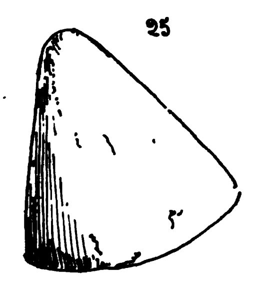
22. Harpé assyrienne. — Bas-relief. Une arme pareille en fer a été trouvée à Pæstum en Lucanie, elle est conservée au mu- d'artillerie de Paris. — Voir aussi les armes romaines.



23. Arc médique. — Bas-relief.

24. Carquois médique. — Bas-relief.

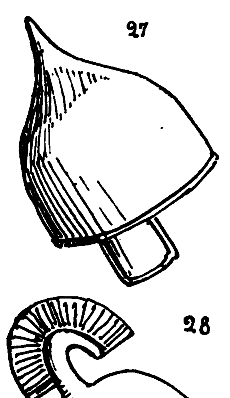
Zend-Avesta, ces débris des *nooks* de Zoroastre, enseigne les détails. L'époque de la naissance de Zoroastre, le créateur du magisme, ou plutôt le réformateur du parsisme, flotte entre le treizième et le onzième siècle avant Jésus-Christ. Le Mithras d'après lequel ces armes ont été copiées, appartient probablement à la période où les anciens Parsis ou Parses parlaient encore le zend, langue morte dans laquelle les prêtres guèbres récitent encore aujourd'hui leurs prières, mais dont aucun d'eux ne comprend plus le sens.



25. Casque assyrien en bronze dont l'authenticité est constatée. — Musée britannique. La forme conique de ce casque se retrouve au moyen âge chrétien, particulièrement chez les Normands. — Voir aussi, au chapitre des armes romaines, le casque samnite.



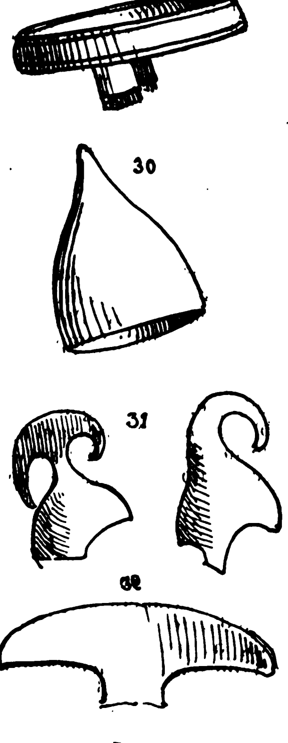
26. Casque assyrien en *fer* provenant de Kogunyk. Cette pièce très-précieuse pour l'histoire des armes démontre l'emploi du fer à l'époque appelée l'âge du bronze des anciens. — Musée britannique. Un casque tout semblable, mais en bronze et attribué aux Germains, fait partie de la collection Klemm à Dresde.



27. Casque probablement en bronze de cavaliers assyriens, dessiné d'après un bas-relief de Ninive, du palais de Sardanapale V, du septième siècle avant Jésus-Christ. — Musée du Louvre. Ce casque est intéressant par ses oreillères.

28

28. Casque probablement en bronze, d'homme de pied assyrien d'après un bas-relief de Ninive du palais de Sardanapale V, du septième siècle avant Jésus-Christ. — Musée du Louvre.



29. Bandeau sans fond et à jugulaires ou oreillères, probablement en métal sinon en cuir garni de métal, coiffure d'archer assyrien qui protégeait le dessus de la tête et rappelle la coiffure du guerrier franc. — Bas-reliefs aux musées britannique, du Louvre et de Berlin.

30. Casque sans jugulaires, probablement en bronze, porté par les archers et les auxiliaires assyriens. D'après un bas-relief du dixième siècle avant Jésus-Christ. — Musée du Louvre.

31. Deux casques assyriens probablement en bronze, d'après des bas-reliefs. La seconde forme à cimier à deux pointes a été imitée par les Grecs et paraît provenir de l'ancienne civilisation américaine.

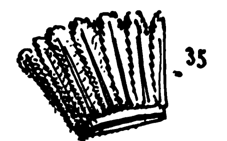
32. Cimier en bronze de casque assyrien. — Musée britannique.



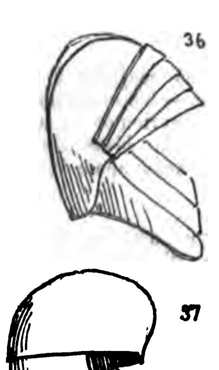
33. Casque persique d'après un groupe représentant *Mithras sacrifiant un taureau* (V. la note pages 111 et 112.)



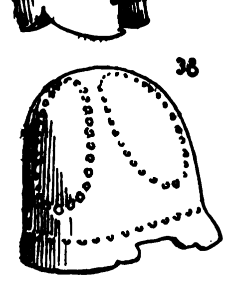
34. Casque ou coiffure de guerre, d'un chef perse, d'après un bas-relief au musée britannique. Cette coiffure, qui paraît également en métal, a probablement servi à la guerre.



35. Casque ou coiffure d'archer persique, d'après un bas-relief de Persépolis (560 av. J.-C. ?) dont le moulage se trouve au musée britannique. Même observation que pour le n° précédent.

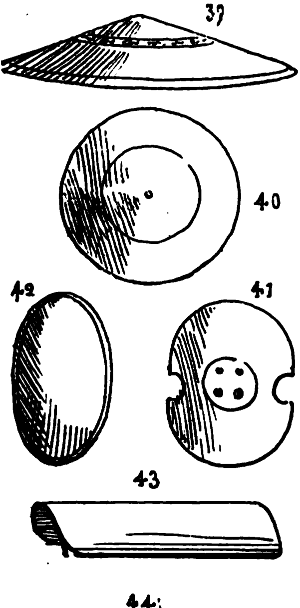


36. Casque perse à lames articulées, probablement en bronze, d'après un bas-relief persique dont le moulage se trouve au musée britannique (560 av. J.-C.). Cette arme est très-intéressante en ce qu'elle fait pressentir le casque lamé de la renaissance européenne du seizième siècle.



37. Casque persique à oreillères et à couvre-nuque, d'après un bas-relief dont les moulages sont au Louvre et au musée britannique (Même observation que pour le n° précédent).

38. Casque persique du règne de la dynastie des Sassanides (226-652 apr. J.-C). Cette arme de bronze se trouve au musée britannique.



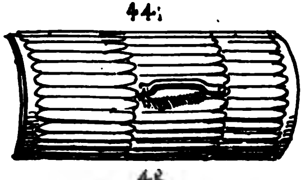
39. Bouclier babylonien de hauteur d'appui, probablement en bronze. — Musée britannique.

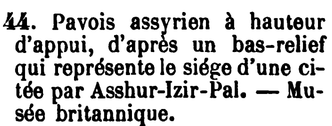
40. Bouclier assyrien. — Bas-relief. Il paraît de forme convexe, comme le n° précédent.

41. Bouclier persique à visière. Bas-relief.

42. Bouclier persique d'après la mosaïque de Pompéi qui représente la bataille entre Darius et Alexandre. — Musée de Naples.

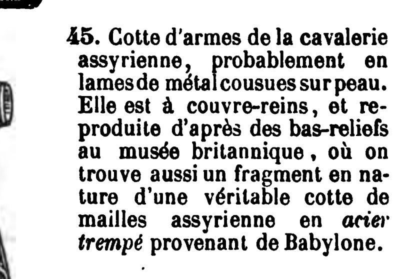
43. Pavois assyrien à hauteur d'épaule. — Bas-relief du second empire assyrien ou du septième siècle avant Jésus-Christ, du règne de Sadanapale V. — Louvre.





44. Pavois assyrien à hauteur d'appui, d'après un bas-relief qui représente le siége d'une citée par Asshur-Izir-Pal. — Musée britannique.





45. Cotte d'armes de la cavalerie assyrienne, probablement en lames de métal cousues sur peau. Elle est à couvre-reins, et reproduite d'après des bas-reliefs au musée britannique, où on trouve aussi un fragment en nature d'une véritable cotte de mailles assyrienne en *acier trempé* provenant de Babylone.

ARMES ÉGYPTIENNES.

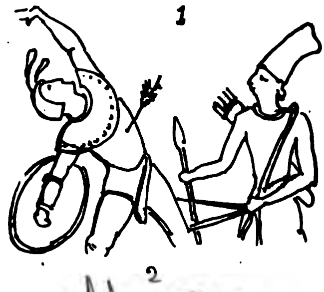
Malgré la connaissance que l'on a de l'histoire de l'Égypte, qui remonte au commencement des vingt-six dynasties, c'est-à-dire au règne de Ménès, le premier roi (2450 avant Jésus-Christ), époque où ce pays formait, comme sous la dix-huitième dynastie, plusieurs États distincts dont chacun avait son prince indépendant, les documents sur l'armement du soldat manquent presque entièrement. Les dix-sept premières dynasties, à partir de Ménès jusqu'à Mœris (2450-1990), qui comptaient en tout 330 rois qui régnaient simultanément dans Thèbes, This, Éléphantine, Héraclée, Diospolis, Xois et Tanis, ainsi que la dix-huitième dynastie, connue sous le nom de règne des Pharaons (Mœris, Uchoreus, le fondateur de Memphis; Osymandias, Ramsès, Aménophis etc.), n'ont laissé d'autres documents que quelques rares bas-reliefs.

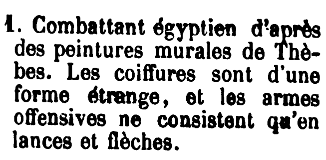
Nous avons déjà fait observer dans le chapitre historique, que les monuments funéraires et civils de l'Égypte, pays où le génie de la nation était plus porté vers l'agriculture et les sciences que vers la guerre, offrent aussi moins de sujets militaires que les monuments assyriens. On a vu que Denon, dans ses *Voyages dans la haute et basse Egypte*, a laissé, il est vrai, quelques dessins d'armes défensives et offensives; mais c'est trop peu de chose, même réuni aux bas-reliefs de Thèbes, pour pouvoir se former une idée exacte de l'armement complet des soldats égyptiens.

Les quelques outils et armes égyptiens *en fer* conservés aux musées du Louvre, de Berlin et de Londres, et qui remontent certes à la plus haute antiquité, ne peuvent pas

laisser de doute que ce métal était employé en Égypte, comme dans l'Assyrie, simultanément avec le bronze. Tout ce qui a été trouvé en armes offensives datant de l'âge de la pierre consiste, comme on a vu au chapitre où sont traitées ces armes, en quelques pointes de flèche, quelques couteaux et lames de lance en silex, taillés par éclats, conservés aux musées de Berlin et de Londres. Les lames de flèches ont été trouvées à Babylone même et ne peuvent pas remonter au delà de la fondation de cette ville. Outre cela, il y a encore au musée britannique quelques éclats de silex, destinés à la fabrication des armes tranchantes qui ont été trouvées à Sarabut-el-Khadon.

La pièce la plus intéressante pour la reconstitution de l'armement égyptien est la cotte imbriquée que M. Prisse d'Avennes a reproduite dans son ouvrage, puisqu'elle permet de fixer une date à cause de l'inscription biblique gravée sur une des écailles de bronze. Plusieurs des armes offensives, reproduites par le même archéologue, ont de si étranges formes que l'on ne sait expliquer leur emploi.





1. Combattant égyptien d'après des peintures murales de Thèbes. Les coiffures sont d'une forme étrange, et les armes offensives ne consistent qu'en lances et flèches.

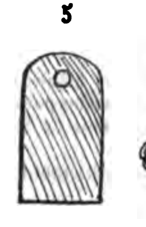


2. Soldats égyptiens d'après des bas-reliefs de Thèbes. Outre le bouclier à visière, ces hommes paraissent uniquement armés du *shop* ou *khop*. (V. plus loin le nº 19.)

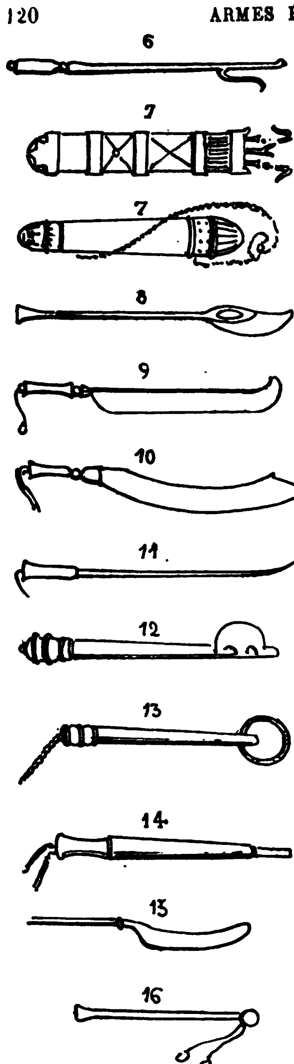


3. Cotte d'armes égyptienne en mailles, d'après l'ouvrage de Denon. Parmi les dessins de M. Prisse d'Avennes, on remarque la reproduction d'une cotte d'armes égyptienne en écailles de bronze dont chacune a 20 millimètres sur 35 de grandeur. Parmi ces écailles, celle qui porte une inscription biblique permet de reporter la date de la fabrication aux règnes des Pharaons.

4. Cotte d'armes égyptienne en peau de crocodile. — Musée égyptien du Belvédère à Vienne.



5. Bouclier égyptien, à visière, d'après Denon. Le bas-relief de Thèbes, déjà mentionné, montre un semblable bouclier, mais de forme ovale.



6. Brise-épée, reproduit d'après l'ouvrage de Denon.

7. Carquois égyptien. id.

8. Hache égyptienne. id.

9. Épée égyptienne. id.

10. Cimeterre égyptien. id.

11. Dard égyptien. id.

12. Fustiballe égyptien. id.

13. Arme inconnue. id.

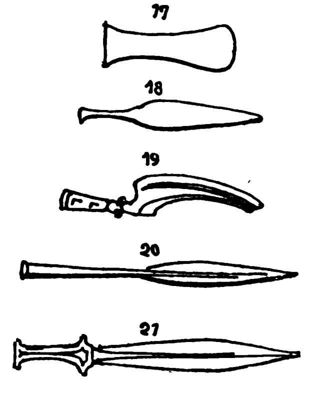
14. Arme inconnue. id.

15. Hache, d'après des bas-reliefs de Thèbes.

16. Fléau ou scorpion. id.

La grandeur de ces armes n'a pu être indiquée, mais elles paraissent avoir une longueur de 60 à 65 cent.

Elles étaient probablement en bronze et en fer.



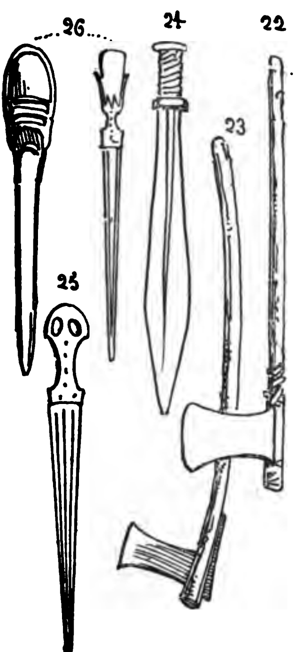
17. Coin ou hache égyptienne en bronze, 10 cent. — Musée de Berlin.

18. Couteau ou lame de lance égyptienne, en fer, 15 cent. — Musée de Berlin.

19. Shop ou Khop, arme égyptienne, en fer, 15 cent. — Musée de Berlin. On la voit aussi, un peu plus grande, sur le *Seti Messeptah*, à *Vanguishing*, *Tahennu* (?) de la dix-huitième dynastie (1990 av. J.-C.), au musée britannique.

20. Lame de lance égyptienne en bronze, 26 cent. — Louvre.

21. Poignard égyptien en bronze, 26 cent. — Musée britannique. La poignée est plaquée sur un fond de bois.



22. Hachette égyptienne en bronze de 12 cent, attachée avec des lanières sur un manche en bois de 38 cent. — Musée britannique.

23. Hachette égyptienne en bronze de 11 cent., montée sur un manche en bois de 40 cent. — Louvre.

24. Dague en bronze de 34 cent. — Louvre. Cette arme a cependant le caractère grec.

25. Poignard égyptien en bronze de 28 cent., trouvé à Thèbes et reproduit dans l'ouvrage de M. Prisse d'Avennes. La poignée est en corne.

26. Poignard égyptien en bronze de 30 cent., avec son fourreau. — Musée de Berlin. Le manche est en ivoire garni de têtes de clous en bronze doré.

ARMES GRECQUES ET ÉTRUSQUES

Pour éviter des recherches, on trouvera résumé de nouveau ici ce qui a été dit déjà dans le chapitre historique sur l'armement grec et étrusque.

Les armes offensives et défensives grecques au temps d'Homère (10e siècle av. Jésus-Christ) étaient la plupart en bronze et quelques-unes, pour la défense, en cuir, quoique *le fer* fût parfaitement connu en Grèce comme en Assyrie et en Égypte. L'armure défensive se composait de la *cuirasse* (plastron et dossier, chacun d'une seule pièce ou coquille), du *casque*, du grand bouclier rond convexe et des *cnémides* (jambières ou bottes défensives)[1].

Les armes offensives étaient : l'*épée* d'estoc et de taille à lame droite, plus ou moins longue, à deux tranchants, à pointe aiguë et à fourreau de forme carrée, qui se portaient au côté droit; la *lance*, de 11 à 15 pieds, à pointe large, longue et aiguë, arrondie vers la douille et à arrêt en

1. Les différentes *chaussures* grecques, c'est-à-dire les vêtements du pied, étaient la *sandale*, portée par les hommes; le *persique*, porté par les femmes et particulièrement par les courtisanes; la *crépide*, la chaussure ferrée des philosophes et des soldats, qui ne couvrait pas tout le pied, et la *garbatine*, la chaussure du paysan. Il y avait en outre le *cothurne* et le *brodequin*. Le premier était la chaussure des acteurs tragiques, pour paraître plus grands quand ils représentaient des héros. Des ligatures attachées à des semelles, ordinairement en liége, allaient en se retrécissant ainsi que dans les patins de nos jours, et passaient entre l'orteil, etc. C'était aussi la chaussure des rois et des gens opulents. Le *brodequin* était particulièrement propre aux acteurs comiques : c'était une sorte de bottine lacée sur le devant et remontant ordinairement au-dessus de la cheville. Une Diane antique, au musée Pio Clementino, et nombre d'autres statues antiques sont chaussées de brodequins.

biseau saillant au milieu, servant d'arme de hast[1] et de jet ; le *javelot* avec son *amentum* (courroie fixée au centre de gravité du javelot), sorte de longue flèche que le combattant lançait avec la main et que l'on retrouve chez les Romains et les Germains ; l'*arc* et les *flèches*.

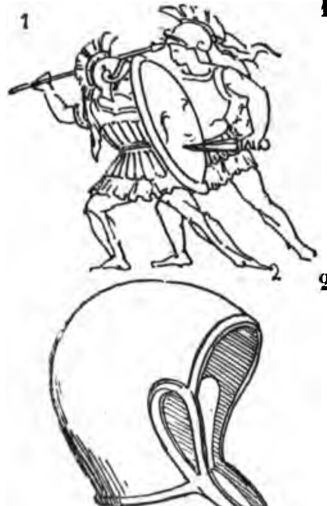
Les Grecs n'avaient pas de cavalerie d'abord et manquaient même de terme pour désigner l'action de monter à cheval, pour laquelle en français aussi n'existe pas de verbe propre, puisque chevaucher, veut plutôt dire : *flâner à cheval.*

Plus tard, 400 ans avant Jésus-Christ, ils ajoutèrent à leurs corps d'armées ceux des frondeurs et des cavaliers.

Quant aux armes étrusques, elles peuvent être subdivisées en trois catégories : celles fabriquées sous l'influence phénicienne (armes asiatiques), et qui paraissent même antérieures à la civilisation grecque; celles qui datent de l'époque de la fin de la guerre de Troie, et qui sont tout à fait identiques aux armes grecques; et enfin celles qui ne remontent qu'à l'époque latine, peu de temps avant la conquête de l'Étrurie par les Romains.

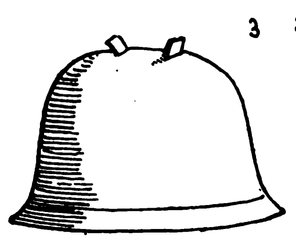
Les armes grecques ont dû être confondues avec les armes étrusques, dont il n'existe presque plus rien de la première période ; les classer séparément aurait été impraticable.

1. Hast, qui désigne l'emmanchement sur une longue hampe, indique ici le maniement, le *stoss* (choc—coup) allemand.

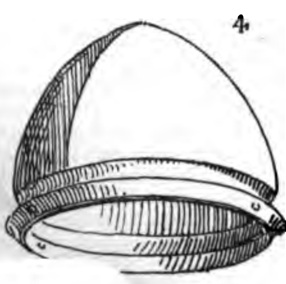


1. Grecs combattants, reproduits d'après un vase peint, du musée du Louvre. Les guerriers sont armés de casques, de cuirasses et du bouclier, mais n'ont point de cnémides. La lance et l'épée constituent les armes offensives.

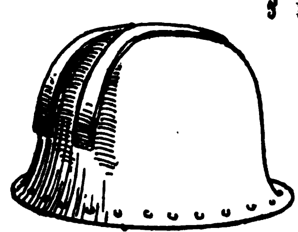
2. Casque grec, dit *kataitix*, probablement en cuir et du huitième siècle avant Jésus-Christ, reproduit d'après un bronze, une statuette de Diomède. Ce casque est sans crête, mais à jugulaires, et paraît bien indiquer la forme primitive.



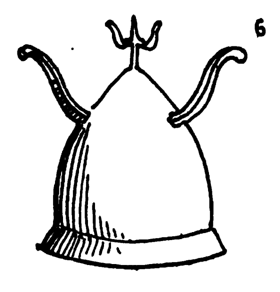
3. Casque étrusque en bronze attribué à la première période. — C. 1. Musée d'artillerie de Paris. On a cependant trouvé un semblable casque dans le cimetière germanique de Hallstatt, dont les tombeaux remontent seulement au commencement de notre ère.



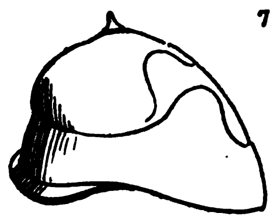
4. Casque étrusque en bronze, conservé au Louvre. On l'attribue également aux temps archaïques. De semblables exemplaires se trouvent encore au musée d'artillerie de Paris (C. 2), aux musées de Berlin, de Turin (N° 340), et de Mayence (N° 380), et à la Tour de Londres $\left(\frac{1}{7}\right)$.



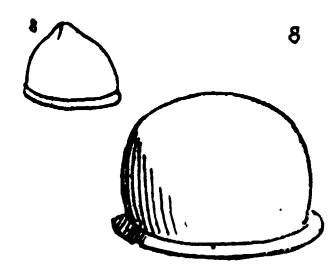
5. Casque en bronze, du musée de Saint-Germain, attribué aux Ombriens[1]. Un pareil exemplaire, trouvé dans les tombeaux germaniques de Hallstatt, est conservé au cabinet des antiques à Vienne, et un autre, trouvé à Steingaden en Bavière, au musée d'Augsbourg.



6. Casque étrusque en bronze à grandes antennes. — Exemplaires au musée d'artillerie de Paris (C. 12), à celui de Mayence et au cabinet de médailles de Paris. Le musée du Louvre possède une arme semblable en or. Les antennes (du latin *ante*, devant, et *fixus*, fixe) sont des cornes. Le nom antennes dérive de la forme qui ressemble à celle des antennes de navire.

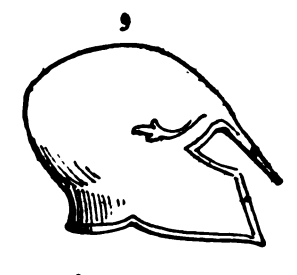


7. Casque étrusque archaïque en bronze. — Musée britannique. On y remarque une visière figurée qui rappelle les visières mobiles des casques du moyen âge chrétien.

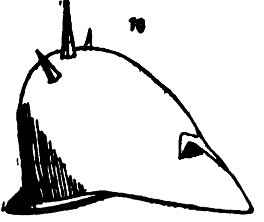


8. Casque grec en bronze avec inscriptions. — Musée britannique.

1. Les Ombriens ou Ombri étaient de race gauloise, alliés, de 311 à 307 avant Jésus-Christ, aux Étrusques. Contrairement à l'opinion de quelques historiens modernes, je pense que ce peuple était moins ancien que le peuple étrusque.



9. Casque grec d'*hoplite*[1] en bronze, d'après une statue de l'époque. De pareils exemplaires aux arsenaux de Turin (N° 341), de Berlin, de Mayence, de Goodrich-Court et au musée d'artillerie de Paris. Un casque semblable au musée britannique est pourvu d'une inscription grecque. Les salades vénitiennes du quinzième siècle affectent la forme de cette arme. Un casque tout pareil au dessin a été aussi trouvé à Steingaden, près Hohenschwanga, en Bavière; il est conservé au musée d'Augsbourg.



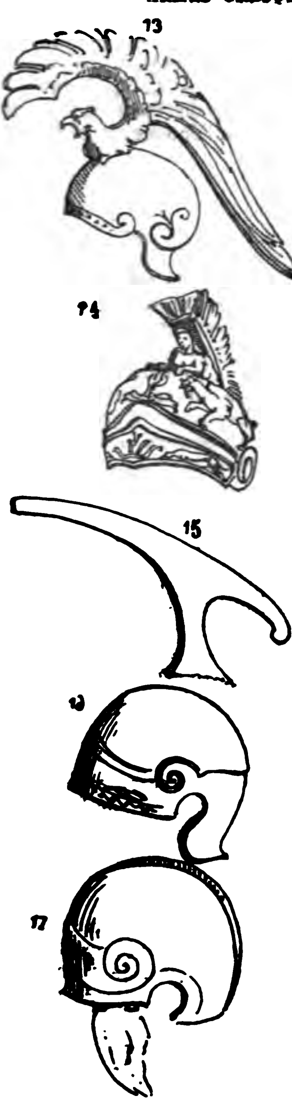
10. Casque grec en bronze. — N° 342 à l'arsenal de Turin.



11. Casque grec en bronze. — N° 3176 au musée de Mayence. C'est un morceau admirable. Le repoussé représente deux taureaux combattant. Il est surmonté d'antennes et d'un porte-cimier.

12. Casque grec, d'après un vase peint dit étrusque, au Louvre. C'est le casque grec classique par excellence, que l'on retrouve dans un grand nombre de sculptures, et dont aucun exemplaire n'est parvenu jusqu'à nous.

1. Soldat de la troupe régulière parfaitement armé, du grec *hoplon*, arme défensive.



13. Casque grec, d'après les peintures d'un vase dit étrusque, au musée du Louvre; il est d'une forme rare et très-artistique. Le porte-cimier, qui représente une espèce d'aigle, paraît garni de crins.

14. Casque grec, d'après une statue antique. Le cimier est garni de crins coupés en brosse, et le timbre offre de riches ornements en repoussé.

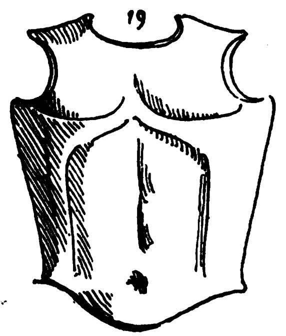
15. Cimier de casque grec, en bronze, trouvé dans un tombeau. — C. 13, au musée d'artillerie à Paris. Voir comme rapprochement le cimier assyrien, n° 32.

16. Casque grec à couvre-nuque, en bronze. — C. 6, au musée d'artillerie à Paris. Ce casque paraît avoir appartenu à un cavalier de l'époque de la décadence.

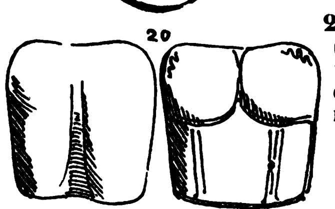
17. Casque grec à jugulaires, en bronze. — C. 8, au musée d'artillerie à Paris.



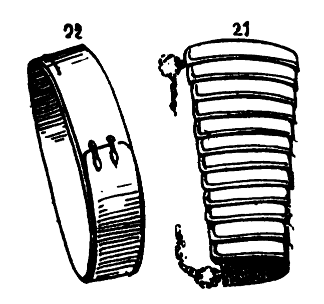
18. Casque grec de cavalier à couvre-nuque et porte-panache, en bronze. — C. 1, au musée d'artillerie de Paris. C'est un casque de l'époque de la décadence.



19. Plastron de cuirasse étrusque en bronze, d'une seule coquille, offrant en relief les divisions du corps humain. Il provient d'un tombeau étrusque et se trouve au musée de Carlsruhe. Le musée d'artillerie de Paris en possède le moulage. — C. 17.



20. Cuirasse grecque complète (plastron et dossier) en bronze, trouvée dans un tombeau aux environs de Naples. — C. 13, musée d'artillerie de Paris.



21. Brassard grec en bronze, de la collection de M. de Bonstetten, près Berne, en Suisse.

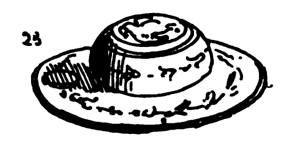
22. Ceinture grecque en bronze, de soldat (hoplite) et de gladiateur, de 30 cent. de diamètre; elle est garnie d'agrafes. — C. 15, musée d'artillerie de Paris, et 372 au musée de Mayence.



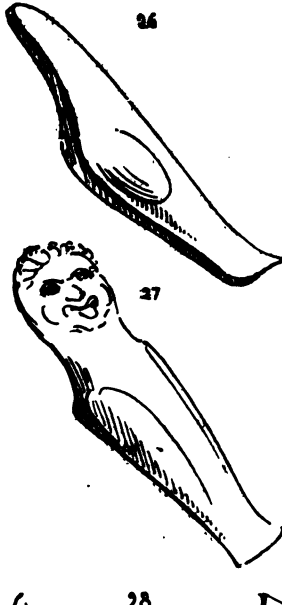
23. Bouclier étrusque de 86 cent. de diamètre, trouvé dans un tombeau. Les ornements repoussés et ciselés qui remplissent les cercles sont d'un travail remarquable; leur caractère est asiatique-phénicien, il indique que l'arme appartient à la première période étrusque. Le moulage de ce bouclier, appartenant au musée britannique, se trouve sous le nº C. 9, au musée d'artillerie de Paris.

24. Bouclier étrusque en bronze, de 40 cent. de diamètre, représenté du côté intérieur; il provient d'un tombeau et se trouve au musée de Mayence. Le musée d'artillerie de Paris en possède le moulage sous le nº C. 10.

25. Umbelic (*umbo*) de bouclier grec[1]. Il mesure 25 cent. et a été trouvé dans les environs de Mayence, ville où il est conservé. Le musée d'artillerie de Paris en possède le moulage sous le nº C. 22.



1. Le bouclier grec avait deux poignées (*énarmes*), attachées l'une au centre pour passer le bras, l'autre près du bord, destinée à la main. Il était en outre pourvu de la *guige*, courroie destinée à le suspendre sur le dos.



26. Cnémide ou jambière en bronze, de cavalier grec, 45 c. — C. 22, musée d'artillerie à Paris. On remarquera que l'arrière-jambe était sans défense.

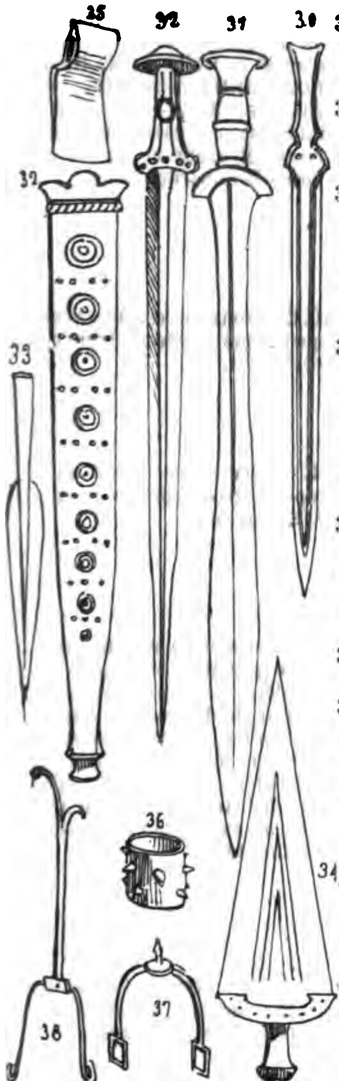
27. Cnémide en bronze, de cavalier étrusque, 50 cent. On l'a trouvée dans un tombeau. — Musée de Carlsruhe. Le musée de Mayence en possède un semblable, et le musée d'artillerie de Paris, un moulage sous le numéro C'. 16. Les genouillères fixes représentent des têtes de lion, L'arrière-jambe n'était point protégée.



28. Bardes étrusques, en bronze, de poitrail de cheval. — Musées de Carlsruhe, de Mayence, et moulage, n° C'. 15, au musée d'artillerie de Paris.



29. Chanfrein étrusque (plaque frontale de cheval) en bronze. — Musées de Carlsruhe, de Mayence, et moulage, n° C'. 18, au musée d'artillerie de Paris. Les nos 27, 28 et 29 paraissent avoir appartenu à la même armure d'homme et de cheval.



30. Épée grecque en bronze, 47 cent. — N° 348, musée de Mayence.

31. Épée grecque en bronze, 78 cent. — C'. 18, musée d'artillerie de Paris.

32. Épée grecque dite gallo-grecque, 60 cent., avec son fourreau, également en bronze, trouvée dans l'arrondissement d'Uzès. — B'. 19, musée dartillerie de Paris.

33. Lame de flèche en bronze, probablement grecque, trouvée dans une tourbière d'Abbeville (Somme). — B'. 23, musée d'artillerie de Paris. Le musée de Mayence possède une lame pareille sous le n° 349.

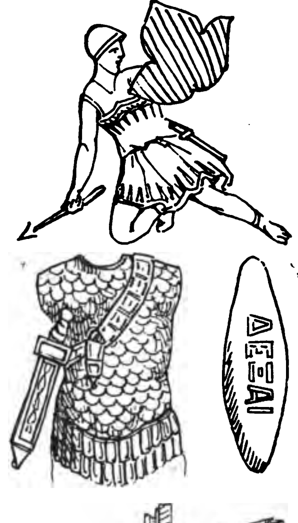
34. Dague antique en bronze appelée *parazonium*, commune aux Grecs et aux Romains; elle a 42 cent. de longueur. — Musée d'artillerie de Paris.

35. Hache grecque (?) en bronze. — Musée de Berlin.

36. Tête de massue d'armes grecque ou étrusque, à pointes hérissées, trouvée dans l'ancien royaume de Naples. — Musées de Berlin, de Saint-Germain, et musée d'artillerie de Paris.

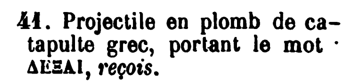
37. Éperon grec en bronze, trouvé dans l'ancien royaume de Naples. — Musée d'artillerie de Paris.

38. — Éperon antique en bronze, probablement grec. — Musée d'artillerie de Paris.

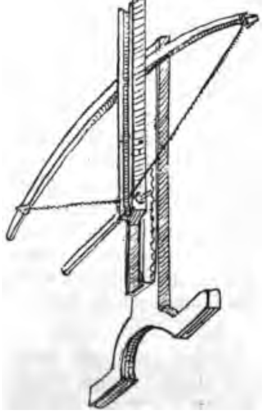


39. Hoplite, soldat régulier, armé du bouclier en forme de trèfle, d'après le traité de M. Rodios, ΠΟΛΕΜΙΚΗΣ ΤΕΧΝΗΣ, etc., Athènes, 1868. — Ce soldat est intéressant à cause du casque forme étrusque et du bouclier forme feuille trilobée.

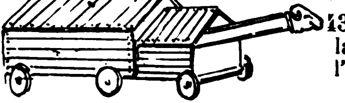
40. Cotte en écailles. On y remarquera que l'épée se trouve du côté droit.



41. Projectile en plomb de catapulte grec, portant le mot ΔΕΞΑΙ, *reçois*.



42. Gastrafète ou baliste à main, arme portative semblable aux arbalètes de notre moyen âge, reproduite d'après l'ouvrage de M. Rodios, qui l'a reconstruite selon des textes byzantins. Il est cependant fort douteux qu'une telle baliste portative, ou arbalète, ait existé chez les Grecs de l'antiquité.



43. Bélier avec sa blinde roulante, appelé *tortue* d'après l'ouvrage de M. Rodios.

ARMES ROMAINES, SAMNITES ET DACES

EN BRONZE ET EN FER.

Comme au chapitre précédent, qui traite de l'armement grec, on trouve ici le résumé sur l'armement romain qui, aux premières époques a été probablement le même que celui de l'Étrurie, pays où il s'était constitué sous la double influence phénicienne et grecque.

Polybe, né en l'année 552 de la fondation de Rome ou 202 ans avant Jésus-Christ (presque trois cents ans après la conquête de l'Étrurie par les Romains), le plus ancien auteur qui ait décrit les armes défensives et offensives romaines, n'a parlé que de celles de son époque. La description donnée par ce contemporain de Scipion l'Africain, jointe aux faibles renseignements qui ont été fournis par les quelques sculptures tombales trouvées aux bords du Rhin en Allemagne, et par les colonnes de Trajan et d'Antonin, forment à peu près tout ce qui est connu sur cette matière.

Grâce aux chants, dits d'Homère, on est mieux renseigné sur les armes en usage en Grèce, au dixième siècle avant Jésus-Christ, sinon même au treizième, époque du siége de Troie, que sur celles avec lesquelles le peuple-roi a conquis le monde.

Il est fort probable que les Romains, comme les Grecs et les Étrusques, ne se servaient d'abord pour la fabrication de toutes leurs armes que du bronze; mais, du temps de Polybe, le bronze n'était plus en usage chez eux

que pour les casques, plastrons et autres armes défensives; les armes offensives de trait, d'estoc, de taille et de hast, étaient toutes déjà en fer ou garnies de fer, lorsque la Gaule se servait toujours du bronze.

L'armée romaine était composée de trois espèces de troupes : les *vélites*, fantassins armés à la légère, les *hastaires*, fantassins légionnaires, et les cavaliers. Les premiers étaient armés de sept javelots minces dont la longueur était de *deux coudées*, et dont le fer mesurait *une palme*, de l'épée et d'un petit bouclier rond ou ovale et très-léger, qui, étant rond, avait 3 pieds et s'appelait *parma*[1].

Le casque, ordinairement à jugulaires, était sans cimier ni crinière, mais quelquefois garni de peau de loup.

Le hastaire était protégé par un casque en fer ou en cuir panaché de trois plumes rouge et noir, par des jambières ou bottines (*ocreæ*)[2] et par un plastron ou une cuirasse composée du corselet[3] et des deux épauliers, le tout en bronze, ainsi que par le grand bouclier ou pavois appelé *scutum* qui était ordinairement convexe et rectangulaire, en bois, en peau et en fer, de 4 pieds de long sur 2 1/2 de large et pourvu de ses énarmes [4]. Ce soldat avait pour armes offensives l'épée ibérique en fer, qu'il portait toujours au côté droit, comme le Grec, tandis que l'Assyrien, l'Hindou, l'ancien Américain ainsi que le Persan et l'Égyptien, la portaient comme les modernes au côté gauche. Le hastaire avait en outre deux javelots dont l'un

1. C'est le même dont étaient aussi armés les gladiateurs.

2. Les Romains avaient, comme les Grecs, des chaussures variées. La *solea*, ou sandale, qui consistait dans une semelle de cuir ou de bois ajustée par des lanières; le *calceus*, ou bottine civile; la *calige*, une chaussure de soldat; l'*ocrea* susmentionnée, et la *solea lignea*, ou le sabot des pauvres. La botte (du celtique *bot*, pied) leur était inconnue comme à tous les autres peuples anciens.

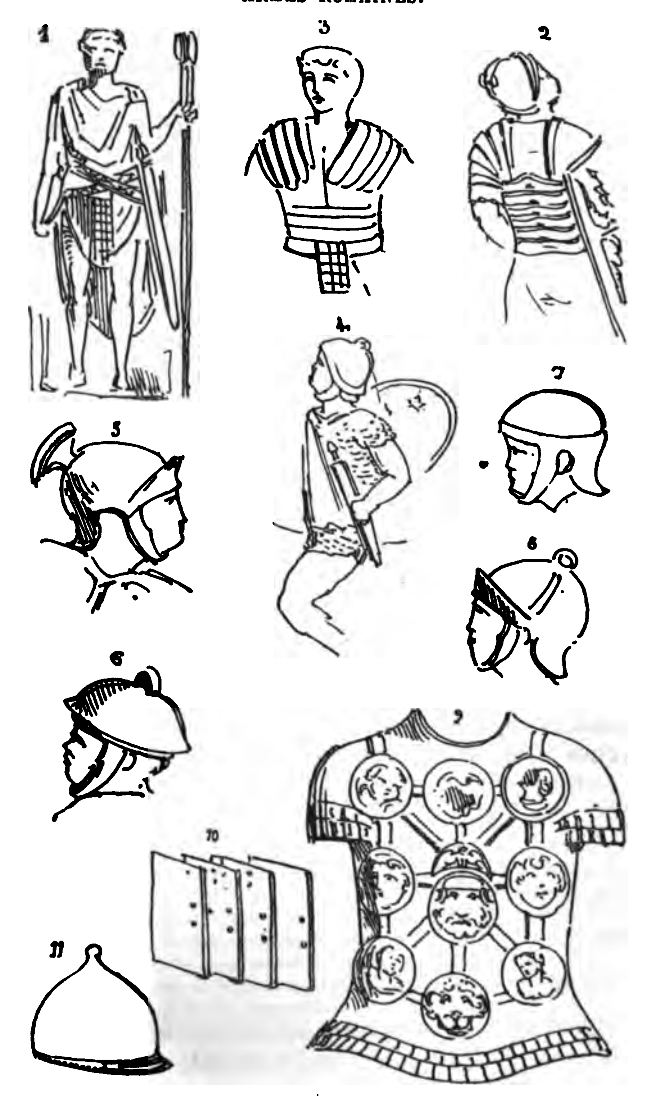
3. Formé de lames de métal cousues sur un fond de peau ou de lin, il se fermait par derrière au moyen d'agrafes.

4. Du temps de Jules l'Africain, le bouclier n'était pourvu que d'un seul énarme en métal.

était le fameux *pilum* légionnaire, que l'on retrouve plus tard dans l'armement franc. Le frondeur romain était armé de la fronde d'Achaée imitée des Achéens.

Le cavalier avait pris du temps de Polybe l'équipement grec. Dépourvu avant cette époque d'armes défensives autres que le bouclier hexagone, rond ou ovale, en cuir de bœuf, son armement était devenu plus propre à résister aux coups des barbares. Plus tard, au temps des Trajan et de Septime-Sévère, il fut aussi doté d'une cuirasse flexible, soit de la *squamata* faite d'écailles de fer ou de bronze cousues sur de la toile ou de la peau, soit de la *hamates* composée de chaînes de métal, espèce de cotte de mailles. La colonne Trajane montre aussi beaucoup de soldats dont les cuirasses ne sont ni en écailles ni en mailles, mais confectionnées de longues lames en métal semblables aux armures du moyen âge, et les bas-reliefs de ce monument prouvent que l'armée romaine était composée d'un grand nombre de corps dont l'armement variait autant que celui de nos armées modernes.

L'armure du centurion paraît avoir été plus soignée que celle des simples hastaires-légionnaires. Son corselet était à épaulières adhérentes et couvrait les hanches. On le voit aussi souvent orné de nombreuses phalères en argent, décorations ou récompenses militaires de l'époque, que l'on trouve reproduites à la page suivante.



1. Soldat romain, vélite ou plutôt auxiliaire, d'après une pierre tombale trouvée dans le Rhin, et conservée au musée de Mayence; le moulage est au musée d'artillerie de Paris. Ce soldat est armé de deux longs javelots de la hauteur de l'homme, de l'épée portée au côté droit, et d'un *parazonium*, ou petite épée portée au côté gauche. Pour toute armure défensive, il n'a que le petit tablier de courroies plaquées de métal.

2. Soldat romain de la troupe régulière (hastaire), vu de dos. Il est reproduit d'après les bas-reliefs de la colonne Trajane, érigée par Trajan trois ans avant sa mort, en 114 après Jésus-Christ, et qui représente particulièrement ses exploits dans les guerres contre les Daces (103-106), qui se sont terminées par la conquête de la Dacie-Trajane (Moldavie, Valachie, Transylvanie, et le nord-est de la Hongrie). La cuirasse est *lamée*.

3. Le même, vu de face.

4. Cavalier romain, d'après la colonne Trajane. Il porte la *squamata*, ou jacque composée de chaînes de métal, sorte de cotte de mailles; le bouclier ovale, le casque à anneau et à jugulaires, et l'épée du côté droit.

5. Buste d'un légionnaire romain, d'après la colonne Trajane. Il porte le casque à cimier.

6. Tête d'un hastaire d'une autre légion, d'après la colonne Trajane.

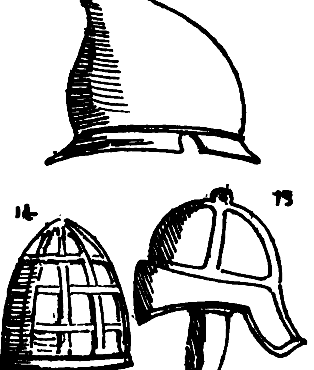
7. Tête d'un hastaire d'une autre légion, Id.

8. Tête d'un hastaire d'une autre légion, Id.

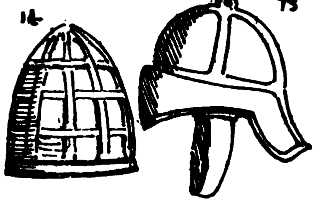
9. Cuirasse d'un centurion romain, de 56 cent. de hauteur, ornée de neuf *phalères* en argent (récompenses militaires), appartenant au roi Guillaume Ier de Prusse. Le musée d'artillerie à Paris en possède le moulage. Le centurion de la légion de Varus détruite par les Germains, représenté sur une pierre tumulaire, conservée au musée de Mayence, est armé de la même cuirasse.

10. Écailles en bronze d'une *squamata*, ou cuirasse romaine à écailles, dessinées d'après celles que l'on a trouvées à Avenche en Suisse, l'ancienne capitale de la Suisse romaine, l'*Aventicum*, connu du temps de Jules César et embelli par Flavius Vespasien. Ces débris se trouvent au musée d'Avenche même. L'auteur conserve dans sa collection plusieurs autres débris d'armes romaines en bronze provenant de ces mêmes fouilles d'Aventicum.

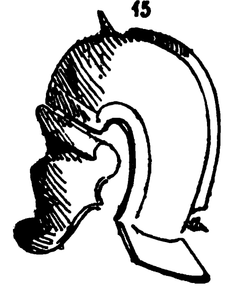
11. Casque romain en bronze, de 24/22 cent., déterré au champ de bataille de Cannes (536 av. J. C.) et donné par le supérieur d'un couvent d'Augustins au pape Ganganelli. Cette arme se trouve actuellement, *on ne sait comment*, au château d'Erbach, en Hesse-Darmstadt. Le nº 379 au musée de Mayence et nº D. 1 au musée d'artillerie à Paris sont des casques tout semblables.



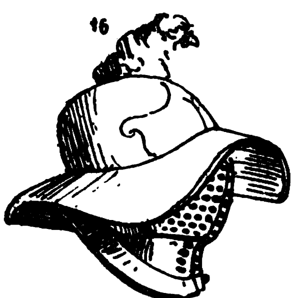
12. Casque samnite en bronze, trouvé à Isernia, dans l'ancien Samnium. Cette arme, qui fait partie de la collection Erbach, remonte probablement à la seconde guerre samnite (327-324 av. J.-C.) Un casque japonais doré, dont la forme est semblable, fait partie du musée d'artillerie de Paris.



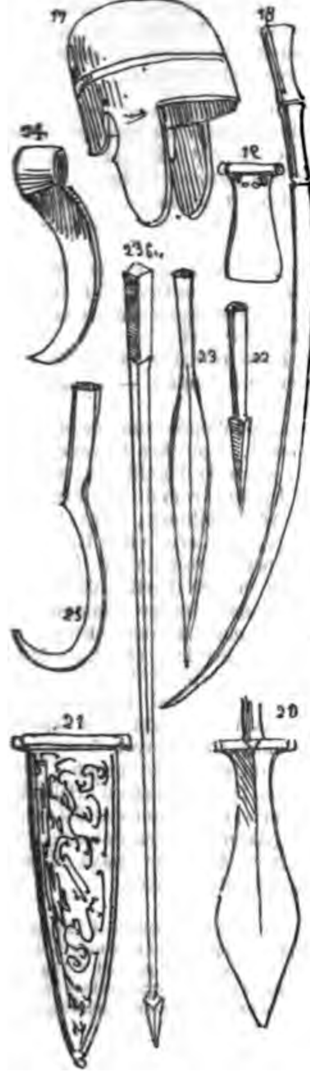
13 et 14. Deux casques romains d'après la colonne Trajane. Le n° 14 ressemble au casque reproduit d'après la colonne de Théodose, au chapitre qui traite des armes de l'âge du fer.



15. Casque romain, de 32 cent. de hauteur, *en fer*, garni de bronze, qui appartient au temps du Bas-Empire. — D. 29, musée d'artillerie de Paris. C'est une des plus curieuses armes de cette époque. La figure est presque entièrement protégée par une espèce de masque.



16. Casque romain de gladiateur, en bronze, provenant de la collection Portalès. — Musée de Saint-Germain. La figure est entièrement protégée par une visière immobile et criblée de trous ronds. C'est ce genre de casque que l'on retrouve au seizième siècle de notre ère.



17. Casque romain trouvé à Pompéi. — Musée d'artillerie de Paris.

18. Sabre dace, d'après la colonne Trajane, érigée par Trajan trois ans avant sa mort, en 114 après Jésus-Christ. Les Daces étaient le peuple qui habitait la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie, et le nord-est de la Hongrie. Ils combattaient tête nue et avaient pour toute défense le bouclier.

19. Hache de guerre romaine (?) en fer. — Collége Romano à Rome.

20 et **21**. Épée romaine de ceinture, ou *parazonium* en fer, de 27 cent., avec son fourreau en bronze. Le moulage de cette arme, trouvée en Allemagne, fait partie, sous le D. 20, du musée d'artillerie de Paris.

22. Fer de javelot romain, 15 c. — Musée de Mayence.

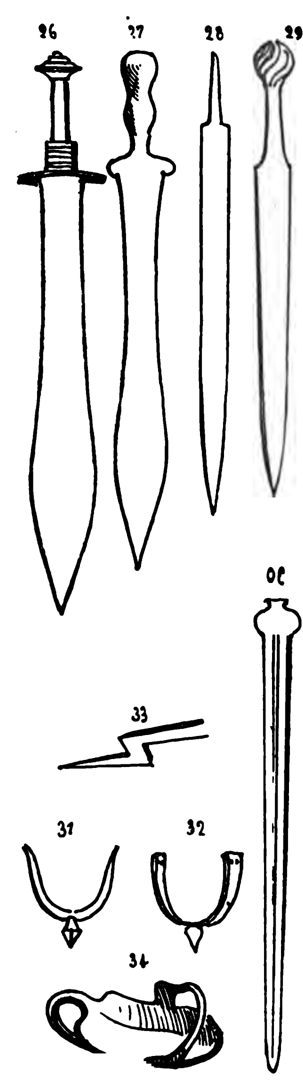
23. Fer de javelot romain (?), 28 cent. — Musée de Mayence.

23 *bis*. Fer de pilum romain.

24. Harpé, hache romaine (?) en bronze, trouvée en Irlande. — $\frac{1}{167}$, Tour de Londres.

25. Harpé romaine en fer, provenant des fouilles de Pæstum, sur les côtes de la Lucanie. — C'. 2, musée d'artillerie de Paris.

Cette arme, que l'on rencontre aussi sur des sculptures assyriennes, n'est pas la harpé, le ἅρπη, ou cimeterre des Grecs, qui était une sorte de sabre pourvu d'un crochet tranchant remontant dans le taillant de la lame même, espèce de serpe avec laquelle on voit Mercure



tuer Argus et Persée, trancher la tête à Méduse, et qui se trouve aussi dans la main des Traces (gladiateurs).

26. Épée romaine en fer, 66 c., poignée garnie de bronze [1]. Elle a été trouvée à Bingen. — Coll. du bourgmestre Sollen.

27. Épée romaine en fer, 64 c., trouvée à Bingen. — Coll. Sollen.

28. Épée romaine en fer, 58 c., marque d'armurier : *Sabini*. — D. 13, moulage au musée d'artillerie de Paris.

29. Épée romaine en fer, 56 c., trouvée à Bingen. — Coll. Sollen.

30. Lame d'épée romaine en fer, 48 cent., trouvée à Mayence. — D. 14, musée d'artill. de Paris.

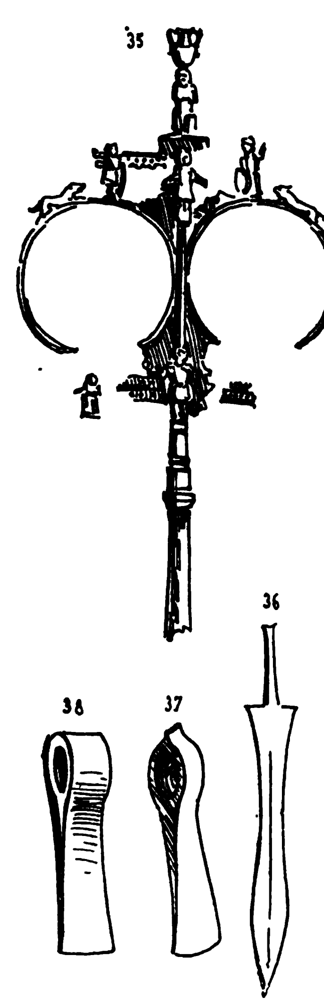
31. Éperon romain en bronze, trouvé à Salburg, près Hombourg, par l'archiviste Habel.

32. Éperon romain en fer. — D. 43, musée d'artill. de Paris.

33. Chausse-trappe romaine en fer (*hamus ferreus*). Elle est pointue des deux côtés. — Musée d'artillerie de Paris.

34. Fer à cheval romain, que l'on fixait au canon de la jambe du cheval au moyen d'une lanière attachée au crochet du fer. — D. 12, musée d'artillerie de Paris, et aux musées d'Avenche (*Aventicum*) en Suisse et de Lintz en Autriche, pays où ces fers ont été trouvés.

1. Un fourreau, déterré à Mayence en 1848 et appartenant au musée britannique, est orné du portrait d'Auguste ainsi que d'un sujet représentant Thibenius remettant à l'empereur une statue de la Victoire.



35. Signum ou enseigne romaine de cohorte, en bronze, trouvé dans l'Asie Mineure. C'est une pièce magnifique, qui est incontestablement sortie des mains d'un artiste grec. — D. 3, musée d'artillerie de Paris.

36. Poignard ou courte épée en bronze trouvé dans le palaffite de Peschiera. — Cabinet des antiques à Vienne.

37. Hache simple en bronze, trouvée dans l'ancien royaume de Naples. Sa forme indique l'arme et non pas l'outil.—B. 36, musée d'artillerie de Paris.

38. Hache simple en bronze, également trouvée dans le Néapolitain. — B. 37, musée d'artillerie de Paris. Ces deux dernières armes pourraient bien remonter à une époque plus ancienne.

Quant aux machines de guerre dont il a été question au chapitre premier, qui traite l'histoire, il n'en existe plus aucune en nature, et les catapultes et balistes que l'on a essayé de reconstruire d'après les textes ne doivent pas figurer dans un ouvrage entièrement basé sur des documents authentiques.

IV

ARMES DE L'AGE DU BRONZE

DES PEUPLES DITS BARBARES

Les peuples celtiques, qui ont probablement aussi occupé une bonne partie de l'Europe centrale et même quelques districts du Nord, ont laissé des armes qu'il est difficile de distinguer de celles des autres races contemporaines ou peu postérieures.

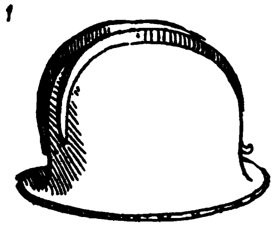
Le nom de Galate ou Gaulois se trouve constamment confondu avec celui du Celte et quelquefois même avec celui du Germain. Là où tout est enveloppé d'obscurité, il serait fort hasardé d'établir des démarcations tranchées pour les armes de l'âge dit du bronze; il vaut mieux confondre les productions comme on a été constamment obligé de confondre les dénominations dès que l'on remonte aux époques antéhistoriques.

Jamais on ne pourrait classer à part les soi-disant produits celtiques; — l'élément scandinave, germain et gaulois se manifeste partout, et ceux qui ont voulu assigner aux tombeaux découverts dans ces différents pays des origines de races bien déterminées, ont été constamment contredits par de nouvelles découvertes.

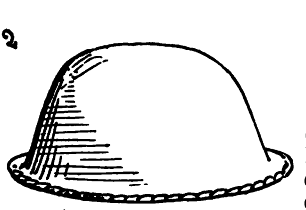
L'auteur a eu soin seulement de séparer les armes des différentes provenances et de les donner par pays selon *les langues* qui y sont parlées, de manière que les armes en bronze, peut-être celtico-gauloises, — celtico-germaniques, celtico-britanniques, scandinave, etc., confondues avec les armes en bronze de notre ère, jusqu'à l'époque dite du fer, — ont été réunies et décrites par séries. Le *celt en fer* du musée national de Munich, et les haches en

pierre et les longues lames de lance *en fer* semblables aux celts, trouvées avec quantité d'armes et d'objets de parure en bronze et en or, au cimetière de Hallstatt, démontrent à l'évidence que les attributions celtiques aussi bien que l'établissement rigoureux d'un âge de la pierre, du bronze et du fer, ne peuvent rien avoir d'absolu. Les fouilles exécutées dans ce cimetière où on a ouvert plus de mille tombeaux n'ont pas seulement montré que la pierre était même employée simultanément avec le bronze et le fer, mais que le fer servait déjà à la fabrication des lames et le bronze à celle des manches d'épée, tel qu'on le pratique encore de nos jours. Hallstatt est situé près d'Ischel en Autriche. Le cabinet des antiques à Vienne possède des quantités énormes d'ustensiles, d'armes et de parures, qui proviennent tous des fouilles de ce cimetière germanique dont M. Az à Linz possède également plusieurs pièces remarquables. Comme ces fouilles ont été parfaitement décrites par M. de Sacken dans son : *Grabfeld von Hallstatt*, 1868. Il est inutile de le répéter ici.

Il n'existe aucune sculpture du temps d'après laquelle le guerrier germanique pourrait être représenté dans son ensemble, et son armement a varié selon la race. Le bouclier des Germains du Nord était très-grand, lamé de cuivre et sans ombilic, tandis que les tombeaux francs de la fin de l'époque dite du fer (mérovingienne) n'ont revélé que de petits boucliers ronds à ombilics saillants, qui, chose remarquable, se retrouvent en bronze chez les Danois, parmi les objets de l'âge du bronze, et peut-être aussi chez les autres Scandinaves et les Bretons. L'époque de l'emploi du bronze à la fabrication des armes, chez les Scandinaves et les Bretons, correspond à celle du fer chez les Germains et les Gaulois. On verra dans le chapitre suivant, où sont traitées les armes de l'âge dit du fer, que la forme des haches aussi chez les Francs était différente des haches dont se servaient les Saxons.

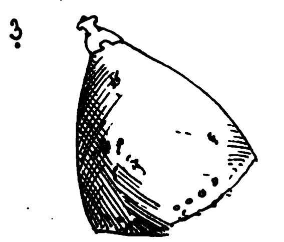


1. Casque germanique en bronze trouvé dans un des tombeaux de Hallstatt en Autriche. Ce casque à double crête ressemble beaucoup à celui du musée de Saint-Germain, attribué aux Étrusques ou aux Ombriens. — Cabinet des antiques à Vienne.

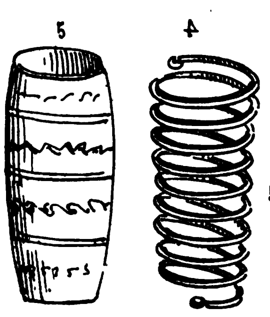


2. Casque germanique en bronze qui provient également du cimetière de Hallstatt. — Cabinet des antiques à Vienne.

Ces deux casques pourraient cependant bien provenir de l'Italie quoiqu'ils aient été trouvés en Allemagne, car la forme est étrusque.

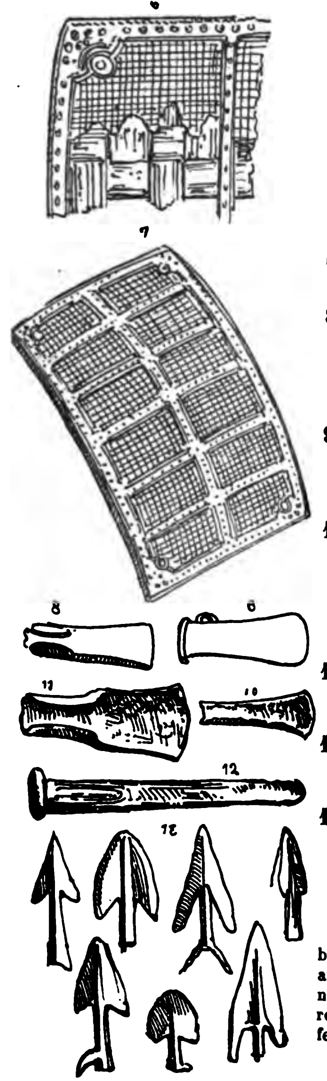


3. Casque germanique en bronze de 8 1/2 sur 9 cent. de hauteur, trouvé à Britsch près Pforten, en Saxe et conservé dans la collection Klemm à Dresde. C'est un échantillon unique et dont la forme est pareille aux casques assyriens du musée britannique.



4. Brassard germanique en bronze trouvé à Winnsbach près Lintz en Autriche et conservé au musée de Lintz. De semblables brassards ont été trouvés en Danemark (V. nº 261 au musée de Copenhague).

5. Brassard germanique en bronze trouvé dans la principauté de Hohenzollern et conservé au musée de Sigmaringen. Un semblable exemplaire au musée Maximilien d'Augsbourg.



6. Fragment d'un grand bouclier germanique carré[1], en bois recouvert de bronze, trouvé dans un tombeau à Waldhausen, et publié par M. C. Rath à Tubingue. Le musée de Munich possède des fragments de cuirasse germanique dont les ornements en cuivre ressemblent à ceux de ce bouclier.

7. Bouclier germanique, id.

8. Lame ou pointe de framée germanique, de 13 cent., trouvée dans le cimetière de Hallstatt. — Col. de M. Az à Lintz.

9. Pointe de framée germanique (dite *celt*), trouvée à Stade. — Musée de Hanovre.

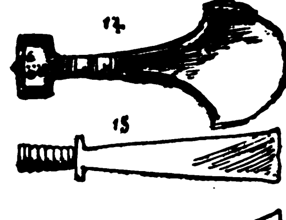
10. Pointe de framée germanique, de 10 cent., trouvée dans la principauté de Hohenzollern, et conservée au musée de Sigmaringen.

11. Pointe de framée germanique, de 15 cent., id.

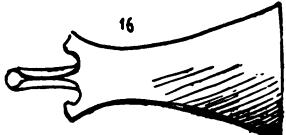
12. Pointe de framée germanique, de 16 cent., id.

13. Six pointes de flèches germaniques, id.

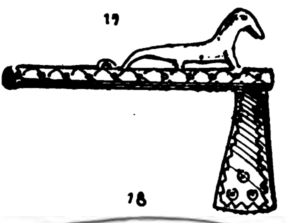
1. La dimension et la forme de ces boucliers démontrent qu'ils remontent bien avant l'influence romaine, que l'on reconnaît dans les petits boucliers francs de forme ronde, de la fin de l'époque dite l'âge du fer (mérovingienne).



14. Hache germanique en bronze, de 25 cent., trouvée dans le Palatinat et conservée au musée national à Munich.



15. Lame de framée germanique en bronze, de 20 cent. Les lances abyssiniennes sont encore garnies aujourd'hui, à leurs parties *inférieures*, de ces spatules (V. le chapitre des lances).— Musée de Cassel.



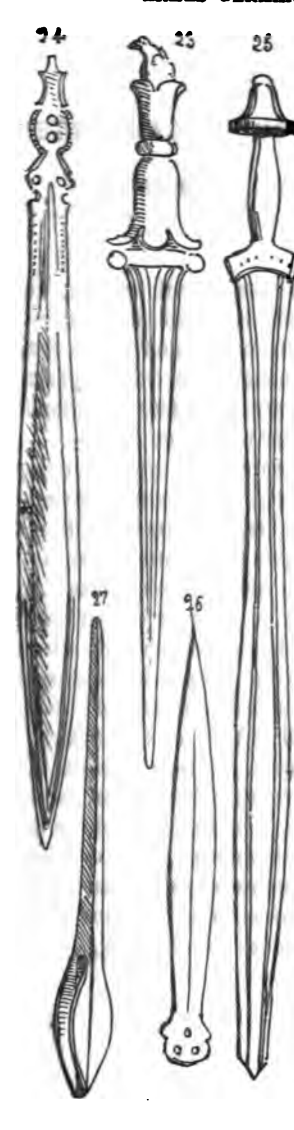
16. Lame de framée germanique. (Même observation que pour le numéro précédent.)—Musées de Cassel et d'Erbach.

17. Hachette germanique en bronze, de 30 cent., trouvée dans le cimetière de Hallstatt. Cette pièce ressemble beaucoup plus par ses ornements aux armes danoises. — Cabinet d'antiques à Vienne.



18. Marteau d'armes germanique en bronze de 40/47 cent., trouvé dans la Thuringe. Le manche est orné de 9 annneaux figurés chacun par 6 lignes gravées. Les ornements de cette pièce comme ceux du numéro précédent rappellent le travail danois.— Col. Klemm à Dresde.

19 à 22. Quatre dagues et poignards germaniques. — Musée de Sigmaringen.



23. Épée germanique en bronze, de 55 cent. de longueur. Le pommeau représente une tête d'aigle. Cette épée est *entièrement* en métal. — Musée de Cassel.

24. Épée germanique de 66 cent. trouvée près d'Augsbourg. La soie plate et à trous pour rivets indique que la poignée était garnie d'os, de bois, de corne ou de métal. — Musée de Sigmaringen.

25. Épées germaniques en bronze, de 75 cent., à pommeau et manche en os et bronze et aussi entièrement en os, trouvées dans les tombeaux de Hallstatt. Les pointes ne sont pas aiguës: — Cabinet des antiques à Vienne.

26. Courte épée germanique en bronze. Ici la forme diffère essentiellement de celle des parazoniums grecs. — Musée de Hanovre.

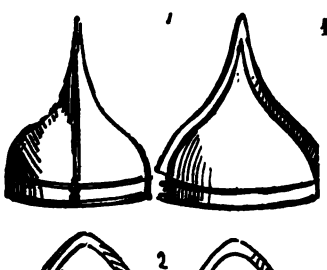
27. Pointe de lance germanique en bronze, trouvée a Hallstatt. — Cabinet des antiques à Vienne.

ARMES CELTICO-GAULOISES, GAULOISES,

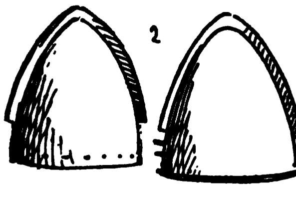
BAS-BRETONNES, ETC., EN BRONZE

J'ai déjà fait observer qu'un classement tranché pour les armes en bronze trouvées sur le sol de la France est impraticable. Le *celt* même, cette pointe de framée caractéristique par ses anneaux d'attache, a été trouvé partout, même en Russie. Quant aux armes gauloises du temps de César, elles étaient presque toutes encore en bronze.

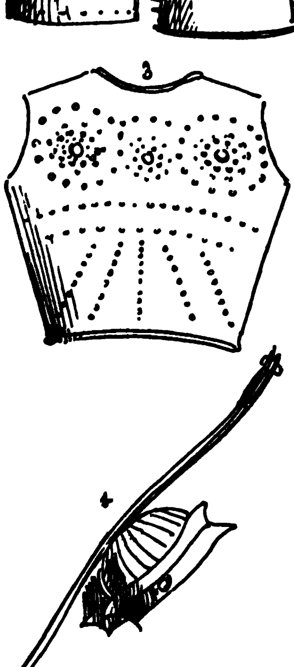
Il a été dit ailleurs que si l'on veut se rendre compte pour les classer chronologiquement, des armes occidentales des époques antéhistoriques, où les produits des différents peuples se ressemblaient plus qu'à toute autre époque, et où les périodes de transition, quoique fréquentes, sont moins marquées, il faut étudier la construction et les dotations des différents tombeaux. Les monticules très-élevés, entourés ou surmontés de pierres plus ou moins colossales (dolmens) et les caveaux ordinairement clos de dalles, renfermant des ossements non brûlés et des armes en pierre, peuvent être regardés comme des tombeaux très-anciens. La seconde catégorie se signale le plus souvent par un monticule moins élevé, par l'absence de grands blocs de pierre, par un caveau ou tombeau formé de pierres brutes de petites dimensions, entassées avec peu d'art, et par l'*urne* qui indique la *crémation*. Ces sépultures contiennent ordinairement des produits de bronze, — ceux qui sont traités dans ce chapitre.



1. Casque en bronze, de 27 cent. de hauteur, attribué en France aux Gaulois. — Musée de Rouen. On a trouvé un exemplaire tout pareil à Posen et un autre en Bavière dans la rivière de l'Inn. Ce dernier casque figure au musée national de Munich comme arme hongroise ou avare.

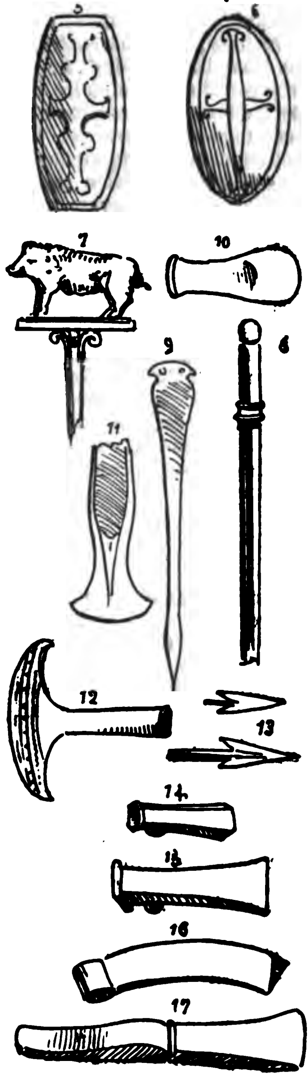


2. Deux casques en bronze, attribués, au musée de Saint-Germain, aux Gaulois. La forme est celle des casques assyriens et du casque germanique trouvé à Britsch et conservé dans la collection Klemm à Dresde.



3. Cuirasse gauloise en bronze, trouvée dans un champ, près Grenoble B. 16., musée d'artillerie de Paris. Les musées du Louvre et de Saint-Germain possèdent de semblables exemplaires.

4. Carcasse d'ombilic en bronze, dont les formes se rapprochent de celles des ombilics en fer des boucliers francs ; seulement on ne s'explique pas que la tringle passe au-dessus de l'ombilic, au lieu de passer au-dessous. — Musée de Saint-Germain.



5. Bouclier gaulois, d'après la sculpture du sarcophage de la Vigna Ammandola.

6. Bouclier gaulois, d'après un bas-relief de l'arc d'Orange.

7. Signum, ou enseigne gauloise, d'après un bas-relief de l'arc d'Orange. Une enseigne en bronze toute pareille, de 13 cent. de hauteur, a été trouvée en Bohême, où elle est conservée au musée national de Prague.

8. Épée gauloise, d'après un bas-relief romain encastré dans le piédestal de la Melpomène du musée du Louvre.

9. Épée gauloise en bronze, de 45 cent., trouvée dans la Seine à Paris. — B. 7, au musée d'artillerie de Paris.

10. Pointe de lance celtico-gauloise en bronze, de 11 cent., type considéré comme un des plus anciens. — Musée d'artillerie de Paris.

11. Pointe de lance, id. — Musée d'artillerie de Paris.

12. Hache. — Louvre.

13. Pointes de flèche. — Louvre.

14. Pointe de lance dite *celt*, de 9 cent. — Col. de l'auteur.

15. Pointe de lance dite *celt*, de 15 cent. — B. 20, musée d'artillerie de Paris.

16. Hachette, de 13 cent. — B. 34, musée d'artillerie de Paris.

17. Lame de lance. — Musée du Louvre.

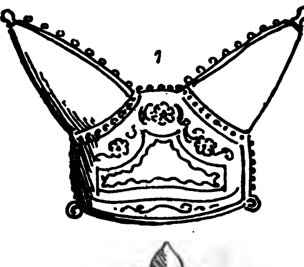
ARMES BRITANNIQUES EN BRONZE

Ces armes sont rares, et il est difficile de fixer avec quelque certitude leur origine et leur âge. Plusieurs exemplaires, conservées dans les musées anglais comme provenances britanniques, laissent subsister des doutes. Le casque à cornes, par exemple, aussi bien que le bouclier d'à côté, au musée britannique, et le bouclier long de la collection de Godrich-Court, pourraient bien être d'origine danoise[1].

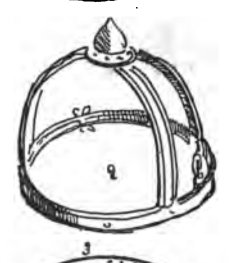
L'époque de l'âge du bronze, en Angleterre, que la commission britannique de l'histoire du travail à l'Exposition universelle à Paris, en 1867, avait désignée comme « deuxième époque, antérieure à l'invasion romaine, » ne peut pas être limitée ainsi, parce que l'usage, d'abord général, des armes offensives en bronze n'a pas cessé sous la domination romaine et a même continué partiellement jusqu'aux époques des invasions des Saxons (ve siècle) et des Angles (vi^e^ siècle).

Si on compare les boucliers, les cors, et même les épées, les lames de lances et de haches danoises en bronze du musée de Cophenhague, avec les antiquités du même genre, exposées en Angleterre parmi les produits britanniques, on trouvera, sur la plupart, un cachet de conformité de fabrication et de goût que le hasard et l'imitation seuls ne peuvent pas avoir produit. Il est donc fort probable que beaucoup de ces armes ont été fabriquées, ou en Scandinavie même, ou dans la partie septentrionale de l'Allemagne du Nord et qu'elles furent introduites dans les îles Britanniques par les corsaires normands (*Nordmannen* ou *Nordmaenner*, ou hommes du Nord), qui n'ont cessé de ravager les côtes de ce pays, entièrement conquis par leurs descendants, en 1066.

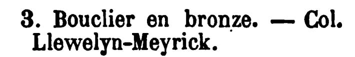
1. On a vu dans l'introduction du chapitre qui traite des armes germaniques en bronze, que l'auteur croit que l'emploi du bronze pour la fabrication des armes correspond, en Scandinavie, à celui du fer en Germanie.



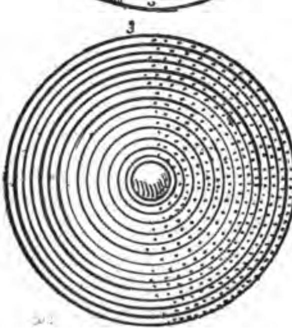
1. Casque en bronze trouvé dans la Tamise et conservé au musée britannique. Il est en repoussé, et orné de quelques incrustations en mastic colorié qui ressemble à l'émail.



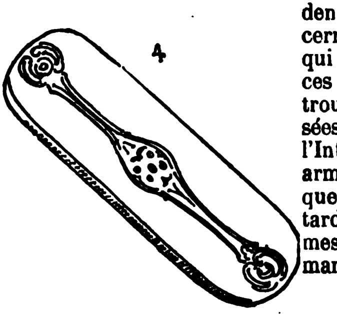
2. Carcasse de casque en bronze trouvée à Leckhampton-Hill. — Musée britannique.



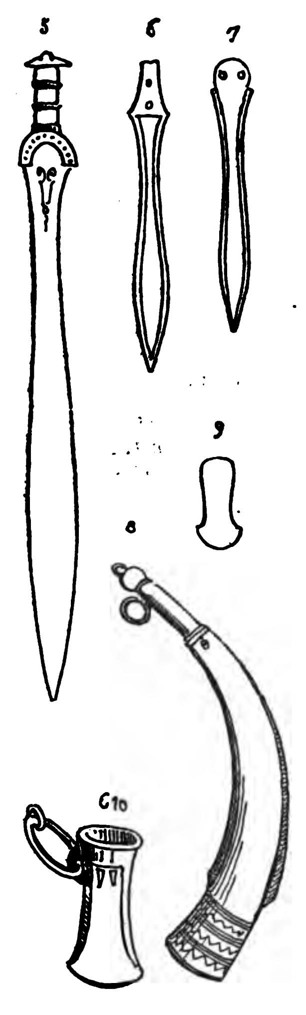
3. Bouclier en bronze. — Col. Llewelyn-Meyrick.



4. Placage en bronze doré et repoussé d'un bouclier breton dit *Ysgwgd* dont la forme rappelle le *Scutum* romain. Il a été trouvé dans la rivière de Witham. — Col. Llewelyn-Meyrick.



J'ai exposé à la page précédente ce qu'il y avait à dire concernant la conformité de goût qui existe dans la fabrication de ces armes défensives avec celles trouvées en Danemark et exposées à Copenhague. On a vu dans l'Introduction, où il est traité des armes germaniques en bronze, que l'emploi du métal fut plus tardif pour la fabrication des armes en Scandinavie qu'en Germanie et dans les Gaules.



5. Épée en bronze ; elle ressemble tout à fait aux armes germaniques et scandinaves et pourrait bien être danoise. — Tour de Londres, $\frac{1}{63}$. Plusieurs autres épées semblables au musée britannique.

6. Lame d'épée en bronze, nommée *Gwaew-fon*. — Col. Llewelyn-Meyrick.

7. Lame d'épée en bronze, trouvée en Irlande, id.

8. Cor de guerre irlandais, appelé *Stuic*, id.

9. Hache en bronze. — Musée britannique.

10. Lame de framée dite *celt*, en bronze, avec double anneau, id.

Les musées de Londres possèdent encore un grand nombre de lames de framées, de haches, d'épées, de dagues, de pointes de lances et de flèches dont les formes ne diffèrent en rien de celles des armes du continent de cette même époque, ce qui m'a fait hésiter à les classer dans la série des armes britanniques. (Voir les observations faites à ce sujet dans l'Introduction de ce chapitre.)

ARMES SCANDINAVES

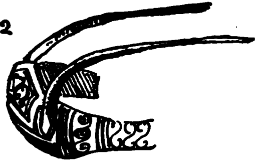
Les armes en bronze de la Scandinavie continentale (Danemark) sont, comme celles en pierre de ce pays, supérieures aux armes des autres peuples dits barbares, et peu inférieures même à celles des Grecs et des Romains, ce qui s'explique si on admet, avec l'auteur de ce livre, que l'époque de l'emploi du bronze est postérieure en Danemark et coïncide avec celle du fer chez les Germains et les Gaulois. (V. l'observation dans l'Introduction du chapitre qui traite des armes germaniques en bronze.) Les exemplaires conservés au musée de Copenhague, dont on trouvera plus loin des reproductions, démontrent avec quel art on y savait travailler le métal. L'armement défensif du guerrier scandinave paraît avoir consisté alors uniquement dans le bouclier rond ou allongé, dans la cuirasse et dans le casque, quoique aucune arme complète de cette dernière espèce ne se trouve au musée de Copenhague[1], et que les cercles de coiffure puissent faire supposer que le casque, comme chez les Francs, n'était porté que par les chefs. On a vu dans le précédent article, qui traite des armes britanniques, un casque à cornes qui pourrait bien être d'origine danoise.

L'usage des armes en pierre et en bronze paraît s'être conservé bien plus longtemps en Scandinavie que dans le reste de l'Europe, puisque M. Worsaae s'est vu obligé de classer, dans son Catalogue illustré du musée de Copenhague, comme produits de l'époque de l'âge du fer, ce qui ailleurs appartient au moyen âge, voire au moyen âge très-avancé, puisqu'il y fait figurer même des épées du treizième et du quatorzième siècle.

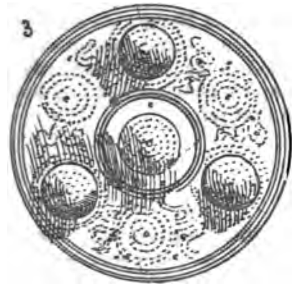
1. Voir n° 1, à la page suivante, ce que l'on croit être un cimier de casque.



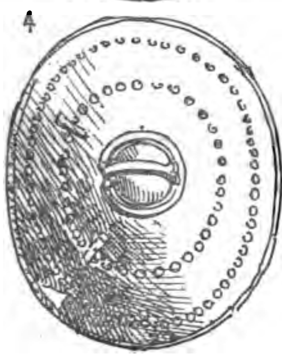
1. Cimier de casque (?) danois en bronze ornementé, de 22 cent. de hauteur (*Hjelmprydelse* en danois), conservé au musée de Copenhague. Ce singulier cimier a la forme d'un chandelier.



2. Coiffure bandeau, espèce de casque de 12 cent. de hauteur, en cuivre ou bronze, gravé et repoussé. — Musée de Copenhague.



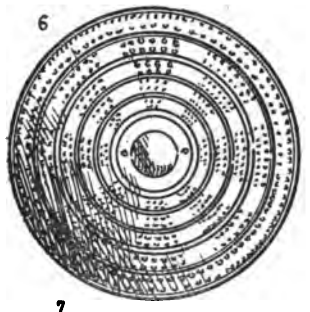
3. Bouclier danois rond en bronze (*Bronces-Kjold* en danois), de 56 cent., à ombilic central et à trois ombilics circulaires. — Musée de Copenhague.



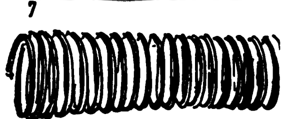
4. Bouclier danois oval en bronze de 64 cent. de longueur, vu à l'intérieur. La partie extérieure est toute semblable, et l'ombilic sert à placer la main sur l'énarme. — Musée de Copenhague.



5. Plaque d'un bouclier rond danois en bronze de 44 cent. de diamètre, à ombilic pointu et richement ornementé. — Musée de Copenhague.



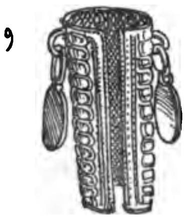
6. Bouclier danois rond en bronze de 54 cent. de diamètre, à ombilic rond et garni de têtes de clous. — Musée de Copenhague.



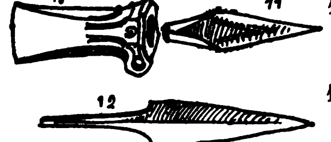
7. Brassard-ressort danois en bronze, de 30 cent. de longueur. —Musée de Copenhague.—Voir ce même genre de brassards au chapitre des armes germaniques en bronze.



8. Brassard danois en bronze, de 15 cent. de longueur. — Musée de Copenhague.



9. Brassard danois en bronze, de 18 cent. de longueur, orné de médailles. — Musée de Copenhague.



10. Lame de framée danoise en bronze, dite *celt*, de 9 cent. — Musée de Copenhague.

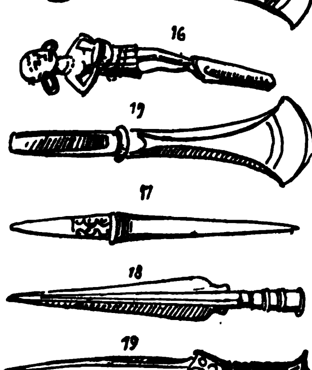
11. Pointe de flèche danoise en bronze, de 6 cent. — Musée de Copenhague.

12. Pointe de flèche danoise en bronze, de 15 cent. — Musée de Copenhague.

13. Hache danoise en bronze, de 16 cent. — Musée de Copenhague.

14. Hache danoise en bronze, de 24 cent. — Musée de Copenhague.

15. Hache danoise en bronze, de 44 cent. — Musée de Copenhague.



16. Couteau danois en bronze, de 16 cent. — Musée de Copenhague.

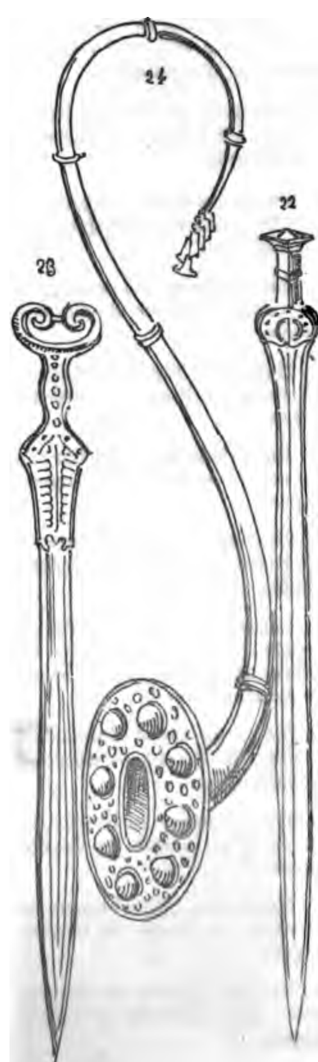
17. Lame de framée danoise en bronze, de 27 cent., avec un débris de sa hampe. — Musée de Copenhague.

18. Lame de lance danoise en bronze, de 30 cent. — Musée de Copenhague.

19. Dague danoise en bronze, de 36 cent. — Musée de Copenhague.

20. Dague danoise en bronze, de 21 cent. — Musée de Copenhague.

21. Poignard danois en bronze, de 10 cent. — Musée de Copenhague.



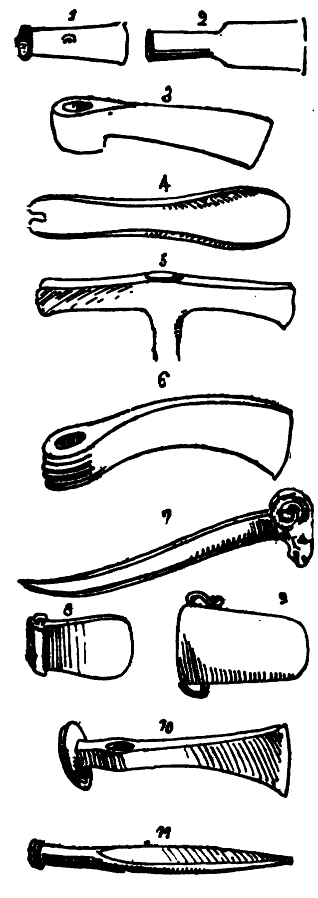
22. Épée danoise en bronze, de 90 cent. de longueur et d'un travail remarquable, tel que l'on en rencontre dans les tombeaux germaniques. — Musée de Copenhague.

23. Épée danoise en bronze, de 85 cent. de longueur. — Musée de Copenhague.

24. Cor de guerre en bronze, de 1 m. 28 cent. de longueur.—Musée de Copenhague.

Le musée de Copenhague possède de l'âge du bronze plus de deux cents objets remarquables, parmi lesquels il faut citer, en outre des pièces reproduites ici, une épée avec son fourreau en cuir, des poignards et des couteaux de formes étranges, des anneaux de coiffure et des poteries, parmi lesquelles les *urnes domestiques* sont très-précieuses pour le classement des époques, selon le mode d'inhumation et de crémation.

ARMES DE PAYS DIVERS EN BRONZE



1. Lame de framée en bronze, dite *celt*, trouvée en Suisse et conservée au musée de Genève.

2. Lame de framée en bronze, trouvée en Suisse et conservée au musée de Genève.

3. Hachette suisse en bronze. — Musée de Genève.

4. Hache ou lame de lance en bronze, de 17 cent. — Musée de Lauzanne.

5. Hache en bronze trouvée à Lieli près Oberwil, non loin de Bremgarten en Suisse, et conservée au musée de Zurick.

6. Hachette en bronze trouvée en Russie. — Moulage au musée de Saint-Germain.

7. Couteau à tête de bélier en bronze, de 24 cent., trouvé en Sibérie. — Col. Klemm à Dresde.

8 et **9**. Deux haches en bronze, dites *celt*, trouvées en Russie. — Col. Oziersky. — Moulages au musée de Saint-Germain.

Des fouilles faites dans les gouvernements de Minsk et de Vladimir, ainsi qu'en Sibérie, ont amené la découverte d'un grand nombre d'outils et d'armes de l'âge de la pierre brute et polie ou plutôt lissée. Beaucoup de ces exemplaires sont conservés dans la col. Oziersky, à Pétersbourg.

10. Hache en bronze trouvée en Hongrie. — Moulage au musée de Saint-Germain.

11. Pointe de lance en bronze, de 20 cent., trouvée en Bohême. — Musée national de Prague.

V

ARMES DE L'AGE DU FER

DES PEUPLES DU NORD

L'époque dite de l'âge du fer, en Angleterre, que la commission de la section britannique de l'histoire du travail à l'Exposition universelle de Paris, en 1867, avait désignée comme « troisième époque, celle de la domination romaine, » ne commence que cent ans avant l'invasion saxonne; car la connaissance de l'arme en fer ne constitue pas son règne. L'emploi des armes offensives en bronze s'est conservé bien plus longtemps dans les îles Britanniques et dans la Scandinavie que sur le reste du continent; c'est encore là une des causes du facile assujettissement de la Grande-Bretagne à cette époque. L'arme en fer du Romain, du Saxon, du Franc, du Burgonde et des autres races germaniques, a partout contribué aux victoires vis-à-vis des peuples encore réduits aux armes tranchantes en cuivre. Les Gaules mal armées ont été entièrement conquises par le peuple romain, qui n'a jamais réussi à réduire la Germanie, où ses légions devaient constamment éprouver des échecs.

Les périodes que l'on est convenu de comprendre sous

la dénomination générale de l'âge du fer, devraient s'arrêter logiquement à la fin du cinquième siècle, après la chute de l'Empire d'Occident; mais on les fait descendre bien plus bas, même jusqu'à la fin du règne de la race carlovingienne (987), système qui, malgré sa défectuosité, a dû être conservé en partie, afin de ne pas apporter de désordre dans la classification chronologique et aggraver les difficultés de recherches, puisque beaucoup de musées ont encore classé grand nombre d'armes appartenant déjà au moyen âge parmi les produits de l'époque dite l'âge du fer.

On a vu dans l'Introduction que le fer était connu partout et de tout temps, mais que son emploi *universel* pour la fabrication des armes défensives et offensives avait été précédé par celui du bronze. Les Romains avaient compris de bonne heure la supériorité de l'arme offensive en fer sur celle du bronze, métal qui, dès lors, ne fut plus employé chez eux qu'à la confection des armes défensives. En 202 avant Jésus-Christ, le soldat romain n'avait déjà plus d'arme offensive en bronze, et on peut admettre que, dans la seconde guerre punique, cette arme contribua pour beaucoup à la victoire des Romains sur les Carthaginois. Les quelques armes en fer trouvées dans des tombeaux gaulois, où elles étaient mêlées aux armes de bronze, telles que les exemplaires conservés au musée de Saint-Germain, et qui ont été recueillis au cimetière gaulois de Catalaunum (département de la Marne), paraissent plutôt d'origine germanique, puisqu'elles ressemblent grandement aux épées trouvées à Tiefenau et à Neufchâtel en Suisse, armes dont on trouvera plus loin le dessin, et que j'attribue aux Burgondes, si renommés pour le travail du fer. L'Hélvétie, presque rendue déserte, en 450, par les massacres systématiques des Romains, fut repeuplée, vers 550, par les Burgondes, dont les bandes s'étaient emparées de l'Ouest, par les Alemans qui occupaient toutes les parties où l'on parle encore aujourd'hui allemand, et par les Ostrogoths,

établis dans le Sud, où règnent les langues italienne, française et romane.

Les Burgondes étaient une race forte, de haute taille; la longue soie de ces épées indique une main large et puissante. La hache et les deux lames de lance en fer trouvées près du village Onsvala (Bara-Schonen, etc.), en Suisse (voir le dessin plus loin), démontrent aussi par leur différence de forme qu'elles ont appartenu à un peuple autre que les Francs et probablement aussi aux Burgondes.

Les épées des Bretons étaient plus tard d'une longueur excessive, et même plus longues encore que celles des Cimbres et des Marcomans.

La forme et le caractère de la plupart des armes danoises (scandinaves), rangées au musée de Copenhague comme appartenant à la période dite de l'âge du fer, indiquent déjà le moyen âge, et rien n'autorise à les faire remonter à l'âge du fer qui doit s'arrêter à la fin du cinquième siècle, après la chute de l'Empire d'Occident (475). Comme en Angleterre, le règne du fer, en Danemark, a commencé tard, et n'a précédé que de fort peu de temps le moyen âge dont le caractère éminemment germanique a de suite laissé son empreinte sur les armes et sur les monuments.

L'armement des guerriers a peu varié dans les nombreuses branches de la grande famille germanique. C'est partout le saxe (*Sacks*) ou *Scramasax*[1], sorte de *gladius* romain à lame évidée et d'un seul tranchant, avec la longue épée, la *spata* ou l'*ensis*, si formidable, selon Guglielmus Pugliese et Hicetas Choniates, dans la main teutonique[2], qui étaient les armes offensives favorites. La grande épée souvent marquée, dans les premiers temps, du nom

1. Voir l'étymologie de ce mot, pages 44 et 169.

2. Les épées trouvées en Allemagne mesurent ordinairement 90 à 95 cent., et ont la lame arrondie, tandis que l'épée franque trouvée sur le sol gaulois mesure ordinairement 70 à 75 cent.; sa lame est plus aiguë.

de son propriétaire, gravé en lettres runiques, a joué un rôle important dans la vie de ces peuples chez lesquels cette arme, réputée pour sa bonne trempe, était connue par des noms propres : tels étaient le *Mimung* de Wieland; le *Balmung* de Sigfried; la *Durandart* ou *Durandal* de Roland; le *Hrunting* empoisonné (Beowulf); le *Dainleif* de Hagen, le père de Gudrun; le *Tryfing*, l'arme de Svafrlamis; le *Mistelstein*, qui extermina deux mille quatre cents hommes; les *Skeop Liusingi* et *Hwitlin-gi* de l'histoire danoise de Saro Grammaticus; la *Joyeuse* de Charlemagne; l'*Almace* de Turpin; l'*Altecler* d'Olivier; le *Chlaritel* d'Englir; la *Preciosa* du roi Poligan; la *Schoyeuse* d'Orange; le *Mal* de Rother; le *Calibarn* du roi Artus et le *Quersteinbeis* anglais de Hakon, qui, comme l'indique son nom, d'un seul coup sépara en deux l'énorme pierre meulière.

Chose curieuse à constater, chez l'homme du Nord l'épée était mâle, et chez le Méridional, femelle. C'est à cette arme, bien plus courte sous les Mérovingiens qu'au temps de la chevalerie, que l'histoire rapporte le forfait de Clotaire II qu'elle accuse d'avoir fait massacrer tous les Saxons vaincus, hommes, femmes et enfants, qui dépassaient la hauteur de son épée. Le *scramasax*, dont le nom est pourtant bien saxon, ne se rencontre presque pas dans les tombeaux saxons ni dans ceux de l'Allemagne du Nord en général. Ce sont les branches burgondes, alemanes et franques auxquelles il paraît avoir été bien plus familier.

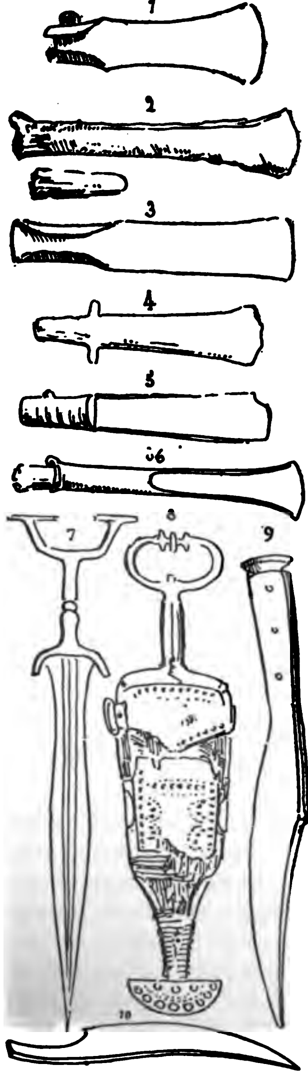
Les haches si variées de formes, selon les races, et parmi lesquelles la *francisque* des derniers conquérants de la Gaule est une des plus réputées, étaient cependant l'arme la plus caractéristique du peuple germain; ces haches se retrouvent aussi bien en Scandinavie que dans la Grande-Bretagne où les Saxons et les Danois en avaient introduit l'usage. Pour étudier l'armement de tous ces soi-disant barbares, on possède fort peu de documents, et encore ne

se rapportent-ils qu'aux Francs. Tout ce que l'on possède en fait d'armes de la fin des règnes mérovingiens, c'est la francisque et l'épée de Childéric Ier, conservées au Louvre. L'épée et les éperons attribués à Charlemagne constituent probablement les seules armes du commencement de l'époque carlovingienne. Pour les documents écrits et peints, il faut descendre jusqu'au règne de Charles II le Chauve (840-877), pour trouver quelques renseignements dans les miniatures de la Bible de ce roi, mais qui paraissent peu exactes et plutôt le produit de l'imagination de l'artiste, puisque l'on y voit le roi représenté sur son trône, entouré de gardes, dont le costume est pour ainsi dire romain; les lambrequins de cuir et le reste montrent presque l'équipement du prétorien. Le *Codex aureus* de Saint-Gall, le *couvercle de l'Antiphonaire* de Saint-Grégoire, les *Leges Longobardorum* de la bibliothèque de Stuttgard, le *Wessebrunn* de 810 de la bibliothèque de Munich, le bas-relief à l'église de Saint-Julien à Brioude (?) et autres documents et monuments contredisent du reste l'illustrateur de la Bible.

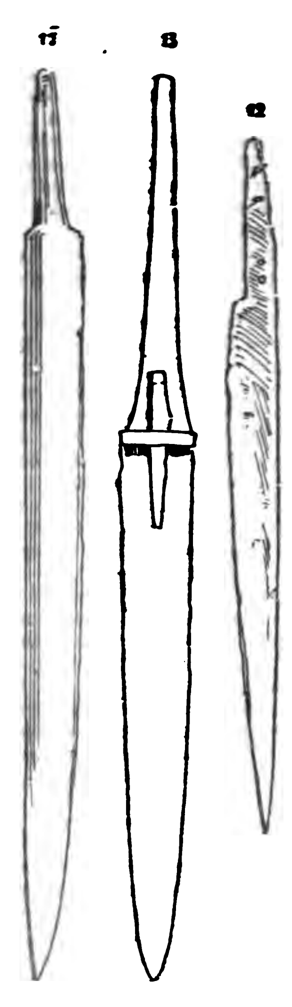
Après cela, il n'y a plus de trace historique ni archéologique que cent ans plus tard, dans le *Martyrologe* du dixième siècle, manuscrit conservé à la bibliothèque de Stuttgard, dans lequel on trouve déjà, ainsi que sur le bas-relief du reliquaire du neuvième siècle, au trésor de Saint-Moris, le guerrier, armé comme sur les tapisseries de Bayeux, de la fin du onzième siècle.

Grâce aux descriptions de quelques auteurs (Sidoine Apollinaire, vers 450 de notre ère; Procope Agathios; Grégoire de Tours et autres), et aux fouilles exécutées dans les cimetières mérovingiens, on peut presque reconstituer l'armement du dernier conquérant des Gaules. Comme chez la plupart des autres races germaniques, l'armure défensive du Franc n'était composée que du petit bouclier rond convexe, de cinquante cent. de diamètre, en bois recouvert de peau. On n'a encore trouvé ni casque ni cuirasse, mais on

sait par des textes que les chefs en étaient armés ; le simple guerrier avait une partie de la tête rasée comme le Chinois; le restant des cheveux teints en rouge éclatant, nattés et entassés sur la partie frontale, lui formait une sorte de défense qui remplaçait le casque et qui était ordinairement entouré d'un bandeau en cuir. Son armure offensive était : l'angon ou le pilum à pointe barbue; la lance (framée) à longue lame en fer; la hache à un seul tranchant et appelée francisque; l'épée et le scramasax, longue dague ou plutôt coutelas à un seul tranchant. L'arc et la flèche ne lui servaient qu'à la chasse, car l'angon et même la francisque étaient ses armes de jet. (V. pages 44 à 48.)



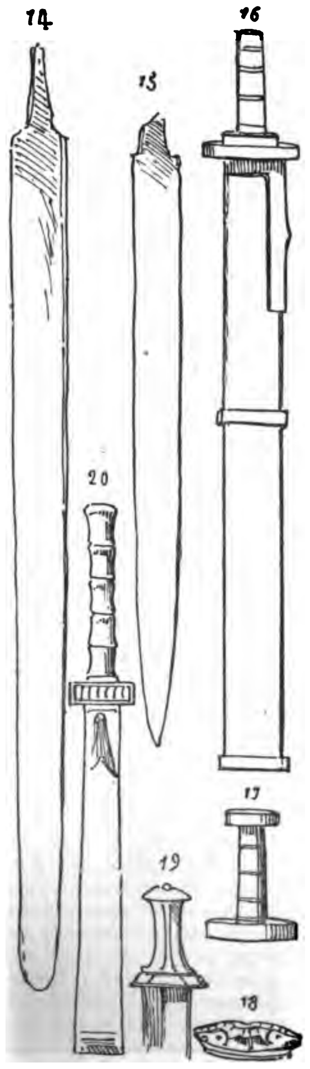
1. Lame de framée germanique en fer, dite *celt*, de 18 cent. — Musée national de Munich.
2. Lame de framée germanique à douille, en fer, de 28 cent., avec le débris de la pointe de la hampe, de 10 cent. de longueur, trouvée dans un des tombeaux du cimetière de Hallstatt, en Autriche. — Coll. Az, à Lintz.
3. Lame de framée germanique en fer, de 28 cent., id.
4. Lame de framée germanique en fer, de 28 cent., id. — Un autre exemplaire de la même provenance est au cabinet des antiques de Vienne, et un troisième, trouvé à Lunebourg, au musée de Hanovre.
5. Lame de framée germanique, à douille, en fer, de 28 cent., provenant du cimetière de Hallstatt. — Coll. Az, à Lintz.
6. Lame de framée germanique, à douille, en fer, et à anneau pareil à l'anneau des lames de lances dites *celts*. Elle mesure 36 cent., et provient du cimetière de Hallstatt. — Cabinet des antiques de Vienne.
7. Petite épée germanique, de 40 cent. de longueur, à lame de fer et manche de bronze, trouvée au cimetière de Hallstatt. — Cabinet des antiques de Vienne.
8. Poignard germanique en fer, de 36 cent., trouvé dans un tombeau de la Bavière. — Musée de Sigmaringen.
9. Couteau de guerre germanique, en fer, de 34 cent., trouvé à Ringenbach. — Musée de Sigmaringen.
10. Couteau d'armes germanique, en fer, de 28 cent. — Musée national de Munich.



11. Dague ou semispata franque, en fer, appelée *scramasax*. Elle a un seul tranchant et des évidements produits par des rainures (*Blutrinnen*, en allemand) du côté du dos. Elle mesure 62 cent., y compris la soie, et a été trouvée près de Châlons. — N. E. 19, musée d'artillerie de Paris.

La longueur énorme des soies (manches) des scramasax trouvés en Suisse et en Allemagne (15 à 25 cent. ?) a fait supposer au docteur Keller, de Zurich, que ce n'était pas là une arme, mais une hachette à deux mains pour travailler le bois. Je pense cependant que c'est bien le scramasax des Francs et autres peuplades germaniques, puisqu'on l'a souvent trouvé dans les tombeaux des guerriers à côté de la longue épée.

12. Scramasax en fer, de 46 c., trouvé en Suisse. — Coll. de l'auteur. Un de ces scramasax, provenant de Manheim, se trouve à la Tour de Londres $\left(\frac{1}{181}\right)$. Le musée de Genève possède également une de ces armes, qui a été trouvée dans un tombeau à Bellecau (canton de Vaud). Le musée de Lauzanne en possède d'autres dont les soies (poignées) mesurent 15 cent., et paraissent indiquer la race des Burgondes. Un scramasax, du musée d'Avenches, déterré dans cette ville, pourrait remonter au troisième siècle, car c'est en 264 que les Alemans pénétrèrent dans ce pays et détruisirent Aventicum de fond en comble.



On a aussi trouvé une de ces armes à Gruningen-Windisch. Elle est conservée au musée de Zurich; sa soie mesure 22 cent. Le musée de Sigmaringen en possède une qui a été trouvée à Hohenzollern; son manche, qui mesure 25 cent., est en cuivre garni de la fusée de bois, recouvert de toiles et de lanières en cuir; la lame mesure 40 c., ce qui donne un ensemble de 65 cent.

13. Scramasax en fer, dont la lame a 38 cent. et la soie 22, trouvé à Wulflingen et conservé au musée de Sigmaringen. Cette arme se distingue des autres de son genre en ce qu'elle est pourvue, au-dessus de son fourreau, d'un petit couteau.

14. Épée germanique en fer, de 94 cent., dont la pointe de la lame est arrondie, trouvée à Langeneslingen. — Musée de Sigmaringen. — On a trouvé de pareilles épées, dont quelques-unes dépassaient la longueur d'un mètre, au cimetière de Selzen, près Nierstein, où les fouilles ont mis à découvert vingt-huit tombeaux contenant tous des squelettes, dont plusieurs étaient accompagnés, à côté de ces longues épées, de haches de formes saxonne et franque.

Le *Codex aureus* de Saint-Gall, du huitième siècle, ainsi que beaucoup de manuscrits anglo-saxons du neuvième au onzième siècle, montrent la même forme d'épées non aiguës dans leurs miniatures.

15. Épée franque de l'époque mérovingienne, de 73 cent., à

pointe aiguë, trouvée dans la Moselle. — E. 14, musée d'artillerie de Paris. Des épées semblables ont été retirées des tombeaux de Fronstetten.

16. Épée avec son fourreau, provenant du tombeau de Childéric Ier (457-481), conservée au Louvre. Il y a eu erreur dans le montage de cette arme mérovingienne. L'armurier chargé de sa restauration a doublé la garde avec le pommeau, au lieu de le poser à sa place, au bout des fusées, tel que les manuscrits et que le dessin 17 l'indiquent.

La même erreur a été commise au musée d'artillerie dans la reproduction de la spata franque. On trouve au cabinet des médailles à Paris le moulage d'une épée semblable, et probablement de la même époque, qui a 90 centimètres de longueur totale et a été trouvée sur un champ de bataille, à Pouan, département de l'Aube. La garde de cette épée ne dépasse presque pas la lame, très-large et aiguë.

17. Poignée d'épée mérovingienne, selon les manuscrits.

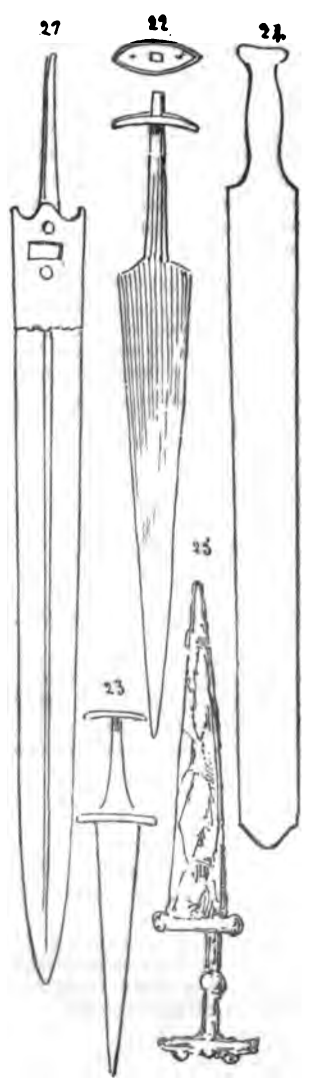
18. Pommeau d'une épée également attribuée à Childéric.

19. Poignée d'épée germanique trouvée à Peiting en Bavière.

20. Épée germanique ou slave, à bout carré, du sixième siècle, d'après le bas-relief d'un diptyque, qui se trouve dans le trésor de la cathédrale de Halberstadt. La longueur excessive du manche se rapproche de celle des épées burgondes trouvées en Suisse. (V. nº 21 ci-après.)

P. S. Il faut répéter ici ce qui a été déjà dit dans le chapitre historique sur l'étymologie de la singulière arme nommée *scramasax*.

Sax veut dire couteau; *scrama* peut dériver de *scamata*, la ligne de démarcation tracée sur le sable entre deux combattants grecs, ou de *scaran* (tondre), d'où est dérivé la *Schere* (ciseaux) allemande : *scramasax*, couteau de duel ou couteau rasant.



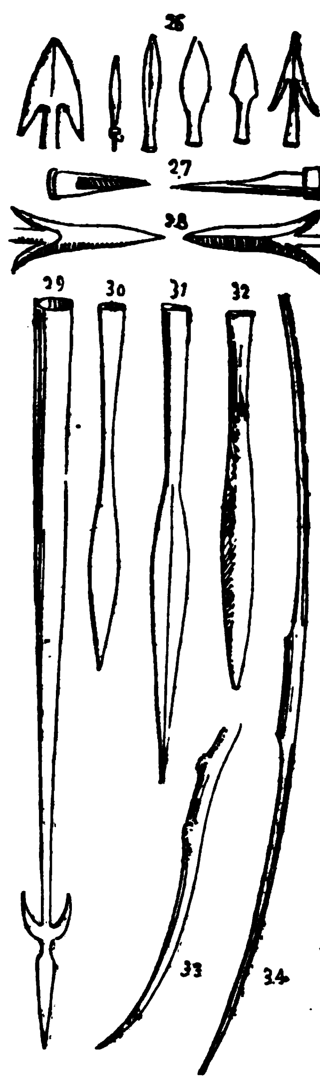
21. Épée burgonde en fer, de 98 cent. de longueur, y compris la soie qui est très-longue, et indique une race robuste et à larges mains. Le musée d'artillerie de Paris possède, sous le n° D. 42, les moulages de ces onze épées trouvées à la Tiefenau, en Suisse, sur un champ de bataille, et qui ont été reproduites dans l'ouvrage de Troyon, *où elles ne devraient pas figurer* parmi les armes lacustres. Le musée de Saint-Germain possède de pareilles épées, qui ont été trouvées dans le lac de Neufchâtel.

22. Dague germanique de l'époque mérovingienne, de 42 c., trouvée dans un tombeau à Hettingen et conservée au musée de Sigmaringen.

23. Poignard germanique de l'époque mérovingienne, de 21 c., trouvé à Rothenlachen et conservé à Sigmaringen. Cette forme s'est continuée plus de huit cents ans, puisqu'on la retrouve encore au quinzième siècle.

24. Épée germanique en fer, de 85 cent. de longueur, trouvée dans une tombe du cimetière de Hallstatt. — Cabinet des antiques de Vienne. (Voir, pour la forme de la pointe de la lame, les armes de bronze.)

25. Couteau-poignard germanique, de 33 cent., de l'époque mérovingienne, trouvé dans une tombe près de Sigmaringen, ville où il est conservé dans le musée. Exemplaire rare par sa forme, dont le semblable se trouve au musée national de Munich.



26. Six différentes pointes en fer de flèches germaniques de l'époque mérovingienne. — Musée de Sigmaringen.

27. Deux pointes de flèches empoisonnées, en grandeur naturelle. — Musée de Sigmaringen,

28. Deux pointes d'angon germaniques, trouvées dans la principauté de Hohenzollern, et conservées au musée de Sigmaringen.

29. Fer d'angon franc (mérovingien). — E. 23, musée d'artillerie de Paris.

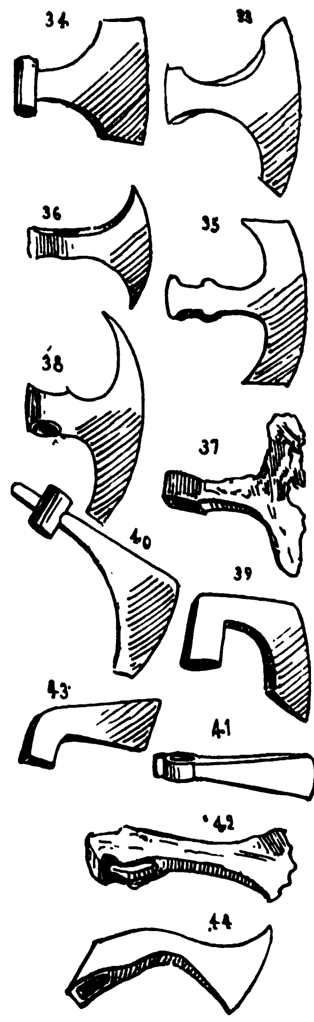
30. Fer de framée (espèce de lance, en allemand *Pfrime* et *Frime*), de 37 cent., trouvé dans le cimetière mérovingien de Londinières. — E. 7, musée d'artillerie de Paris.

31. Fer de framée, de 39 cent., trouvé à Selzen (Hesse), dans un tombeau.

32. Fer de framée burgonde, de 34 cent., trouvé dans le village Onswala (Bara Schonen), en Suisse, et conservé au musée de Lund en Suède. — Un fer semblable, un peu plus court, a été trouvé dans le tombeau de Childéric Ier (457-487), et conservé au Louvre.

33. Débris d'arc probablement germanique (aleman?) en bois, quoique trouvé dans un palaffite de la Suisse. Cette partie mesure 1m,05, ce qui donne à l'arc complet à peu près 2m,30.

34. Arc germanique de l'époque du règne mérovingien, trouvé dans un tombeau près Lupfen. Il est en chêne, et a six pieds de longueur.



33 *bis*. Hache de guerre germanique, forme saxonne, trouvée dans le cimetière franc de Selzen (Hesse), où M. Lindenschmidt a visité, en 1848, vingt-huit tombeaux, fouilles dont il a publié le résultat. — Musée de Mayence.

34 *bis*. Hache de guerre germanique, forme saxonne, de 16 cent., trouvée dans le département de la Moselle. — E. 5, musée d'artillerie de Paris.

35. Hache de guerre germanique, forme saxonne, de 24 cent. — Musées de Saint-Germain et de Sigmaringen.

36. Hache de guerre alemane, forme saxonne, trouvée en Suisse. — Cabinet des antiques à Zurich.

37. Hache de guerre anglo-saxonne, trouvée dans la Tamise. — $\frac{1}{187}$, Tour de Londres.

38 et **39**. Haches de guerre germaniques de la fin de l'époque mérovingienne. — Musée de Sigmaringen.

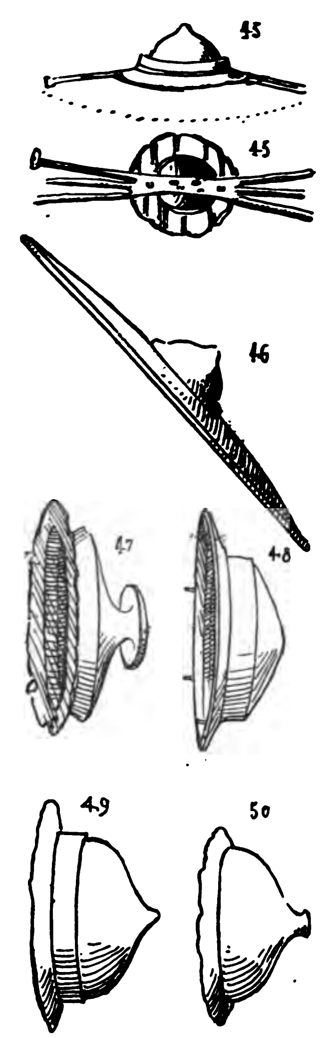
40. Hache de guerre germanique, de 16 cent. — Musée de Munich.

41. Hachette de guerre germanique trouvée à Schlieben en Saxe. — Coll. Klemm à Dresde.

42. Hache de guerre probablement britannique (*pol-axe*), trouvée dans la Tamise. — $\frac{1}{187}$, Tour de Londres.

43. Hache burgonde, de 22 cent., trouvée à Onswala (Bara Schonen) en Suisse. — Musée de Lund en Suède.

44. Hache franque appelée *francisque*, trouvée à Envermeu,



près d'Augsbourg. — Musée d'artillerie de Paris; une autre au musée d'Augsbourg; à Selzen en Hesse (musée de Mayence); dans le Hohenzollern (musée de Sigmaringen). Cette hache, dont un exemplaire se trouve au musée de la Tour de Londres, y est appelée *Taperaxe*. Le musée du Louvre possède la francisque de Childéric Ier.

45. Carcasse d'ombilic en fer d'un bouclier franc, trouvée à Tondinières et décrite par l'abbé Cochet. De pareilles carcasses de boucliers, provenant de fouilles faites dans la principauté de Hohenzollern, sont conservées au musée de Sigmaringen.

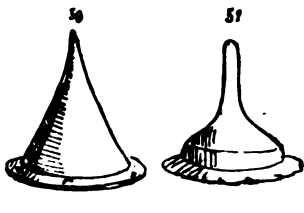
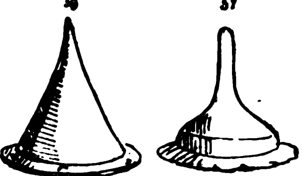
46. Bouclier franc, convexe, rond, de 50 cent. de diamètre, en bois recouvert de peau, et à ombilic en fer, de 17 cent. de diamètre. Dessiné d'après le bouclier reconstruit au musée d'artillerie à Paris.

47. Ombilic de bouclier anglo-saxon, en fer, trouvé à Lincolnshire et conservé dans la collection à Goodrich-Court. La forme des ombilics saxons s'est modifiée plus tard et a pris la forme sphérique qui se termine en pointe.

48. Ombilic germanique (franc) en fer, trouvé à Selzen (Hesse).

49. Ombilics germaniques en fer, trouvés en Bavière et conservés au musée Maximilien, à Augsbourg.

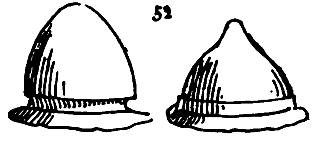
Plusieurs ombilics de cette même forme appartiennent au musée national bavarois à Munich. Ils ont été trouvés dans

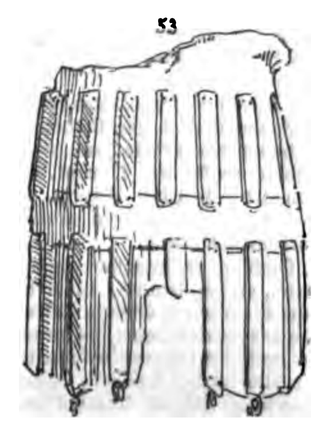
des tombeaux qui remontent au sixième siècle.

50. Ombilic en fer de bouclier anglo-saxon.

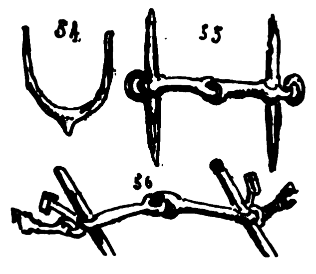
51. Ombilic en fer de bouclier germanique, trouvé à Groschnowitz (Oppeln) et conservé au musée de Berlin. Un semblable ombilic trouvé à Lunebourg fait partie du musée de Hanovre. — Nº 492, au musée de Copenhague, même genre d'ombilic.



52. Ombilics germaniques en fer conservés au musée de Sigmaringen.



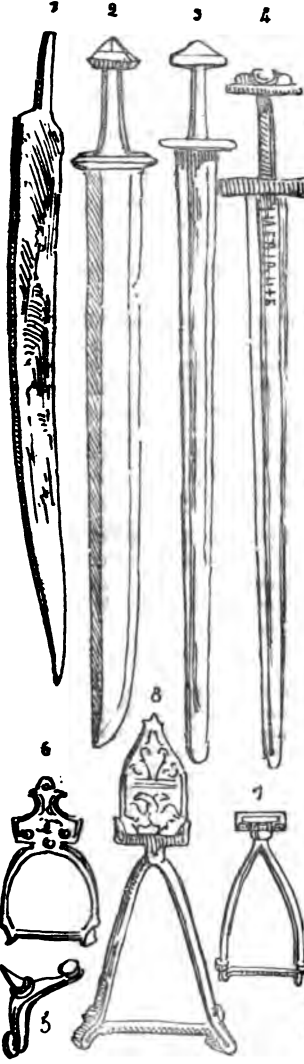
53. Fragment de cuirasse en fer, trouvé en Suisse et provenant probablement des Alemans qui ont envahi la Suisse au quatrième siècle. — Cabinet des antiques à Zurich. Cette précieuse pièce est composée de longues lames rivées entre elles.



54. Éperon germanique en fer de l'époque mérovingienne. — Musée de Sigmaringen.

55. Bridon germanique (*trense*, en allemand) en fer, de l'époque mérovingienne. — Musée de Sigmaringen.

56. Bridon germanique en fer, de l'époque mérovingienne. — Musée de Sigmaringen.



1. Épée danoise en fer d'un seul tranchant, de 90 cent. de longueur, et dont la forme est presque celle du scramasax. — 496, au musée de Copenhague.

2. Épée danoise en fer d'un seul tranchant, de 108 cent. de longueur; la poignée est semblable, par la forme de sa garde et de son pommeau, aux poignées des épées franques de l'époque mérovingienne. — N° 493, au musée de Copenhague.

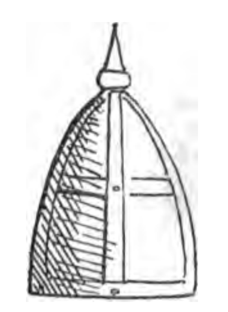
3. Épée danoise en fer, de 107 c. La lame, à deux tranchants, largement évidée, n'a pas de pointe aiguë, et est presque arrondie comme celle des épées germaniques. — 494, au musée de Copenhague.

4. Épée danoise en fer, de 107 c. Le pommeau est trilobé comme ceux des épées représentées dans le manuscrit anglo-saxon *Aelfric* du onzième siècle, de la bibliothèque britannique. — Pareille épée dans la collection de M. le comte de Nieuwerkerque. Dès que le pommeau est garni de cinq lobes à la place des trois, et que les deux extrémités de la garde sont un peu inclinées vers la pointe, l'épée appartient au treizième siècle. (Voir celle du musée de Munich, au chapitre des épées du moyen âge.) L'épée de la collection Nieuwerkerque a aussi cinq lobes, mais les extrémités de sa garde ne sont pas inclinées.

5. Éperon danois en bronze. — Musée de Copenhague.

6. Étrier danois en bronze, 21 c. — Musée de Copenhague.

7. Étrier danois en bronze, in-



crusté d'argent, 24 cent. — Musée de Copenhague.

8. Étrier danois en bronze, 38 c. — Musée de Copenhague.

P.-S. Presque tous ces objets appartiennent au moyen âge chrétien, et ont été classés à tort dans le musée, ainsi que dans le catalogue de M. Worsaae, parmi les produits de l'époque dite de l'âge du fer.



Casque et cotte d'armes probablement en cuir et en fer, reproduits d'après la colonne de Théodose à Constantinople [1]. Comme ces armes n'ont aucun caractère romain, on peut admettre qu'elles représentent des défenses de guerriers alliés ou de mercenaires barbares.

Cette cotte n'a en effet rien de ce qui signale les armes antiques classiques, et sa forme est si singulière que l'on doit hésiter pour le classement.

1. Constantinople déjà résidence de l'empereur Constantin (330), devint, lors du partage de l'empire romain, la capitale de l'empire d'Orient; elle subit un tremblement de terre en 557 et fut prise en 1203 parles Croisés et en 1453 par les Turcs. L'empereur romain Théodose I, dit le Grand, est né en 346 et mort en 398, l'année d'où date l'empire d'Orient.

VI

ARMES DU MOYEN AGE CHRÉTIEN

DE LA RENAISSANCE

ET DES XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

L'introduction historique a montré la marche progressive qui s'est opérée dans le perfectionnement de l'arme à partir des époques les plus reculées, et si la description de l'armement des peuples de l'antiquité aussi bien que de ceux des époques antéhistoriques et des peuples barbares a dû parfois être basée sur des hypothèses, l'histoire de l'armement des deux seconds tiers du moyen âge chrétien a pu être établie sur des pièces encore existantes. A partir du dixième siècle déjà, on peut suivre pas à pas la lente transformation des armes défensives où le changement a été toujours plus sensible que pour les armes offensives de hast, de taille et d'estoc. Le haubert a régné plus de cinq cents ans, et n'a été remplacé par l'armure complète à plaques de métal qu'après avoir été suivi par l'armure de transition en cotte de mailles *en partie* à plaques de fer ou de cuir. Ce chapitre, après avoir fait passer sous les yeux du lecteur les armements complets des différentes époques, lui donnera l'histoire spéciale de chaque arme, où la reproduction de la moindre pièce, même détachée, parlera autant que le texte. Quant aux développements historiques plus généraux, le lecteur est renvoyé aux pages 47 à 72 du chapitre de l'histoire abrégée des armes anciennes.



Combattants, d'après le couvercle en ivoire de l'*Antiphonaire de saint Grégoire*, manuscrit du huitième siècle, conservé à la bibliothèque de Saint-Gall en Suisse.

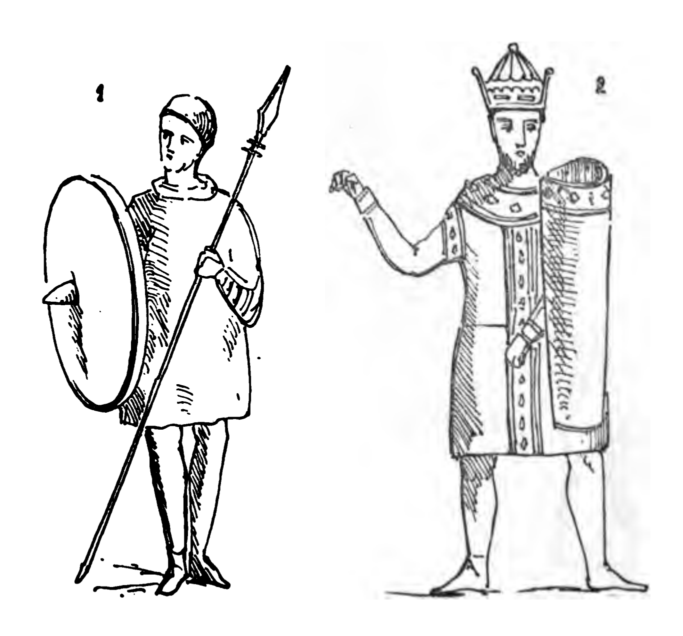
Cette sculpture a encore beaucoup du caractère romain et même byzantin; elle pourrait bien provenir d'un diptyque.

La forme des boucliers n'est cependant pas romaine, et les espèces de cornes de Moïse que l'on aperçoit sur les têtes des guerriers rappellent les armes défensives de tête des peuples du Nord.

Les deux combattants ne portent pas de barbe; leur seule arme défensive est le bouclier, et leur arme offensive la courte épée et la lance. Le bouclier ne montre qu'un seul énarme.



Cavalier mérovingien d'après un bas-relief de l'église de Sain'-Julien à Brioude (Haute-Loire), attribué au huitième siècle. Ce guerrier est recouvert du petit haubert ou de la jaque en écailles, dits *Juzerans* et *Korazins* (V. l'explication au chapitre des cottes d'armes et cuirasses), sans haut et bas de chausses d'armes, mais à manches qui recouvrent les bras jusqu'au poignet. Le casque est conique comme le casque du onzième siècle, appelé en France normand, cependant encore dépourvu du nasal. L'espèce de mentonnière paraît être formée par une partie du camail que l'on voit rentrer sous le casque. Le caractère général de cet armement indique plutôt le dixième ou le onzième siècle, de sorte que l'auteur ne le fait figurer ici qu'avec toute réserve.

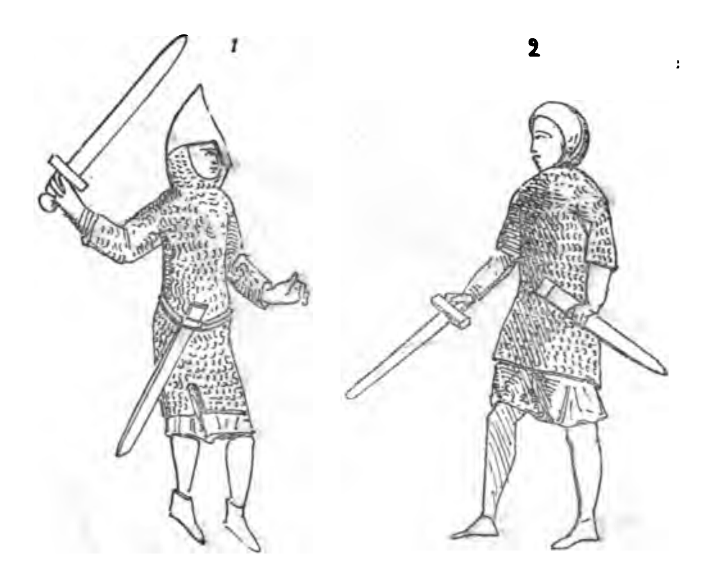


1. Homme d'armes allemand du commencement du neuvième siècle, d'après une miniature du manuscrit de *Wessobrunn* de 810, conservé à la bibliothèque de Munich. Il est à remarquer que ce guerrier ne porte point de barbe, qu'il a le bouclier rond à ombilic et le casque à timbre bombé.

2. Roi lombard d'après les *Leges Longobardorum* du neuvième siècle de la bibliothèque de Stuttgard. Cette miniature est intéressante pour la forme carrée-oblongue et convexe du bouclier, forme qui se retrouve dans la longue targe allemande du quatorzième siècle. Le roi porte sa barbe en collier.



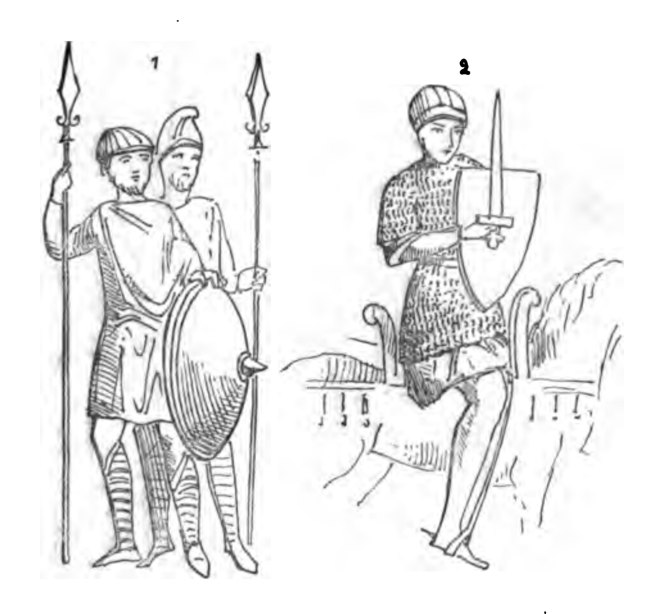
Cavalier et hommes de pied, d'après les miniatures du *Codex aureus* du huitième ou du neuvième siècle, conservées à Saint-Gall. Le cavalier et un des hommes de pied portent la barbe sous le menton et la moustache.



1. Chevalier allemand du dixième siècle, à casque conique à nasal et en grand haubert de mailles, qui se signale par ses longues manches. D'après le *Martyrologe*, manuscrit du dixième siècle à la bibliothèque de Stuttgard.

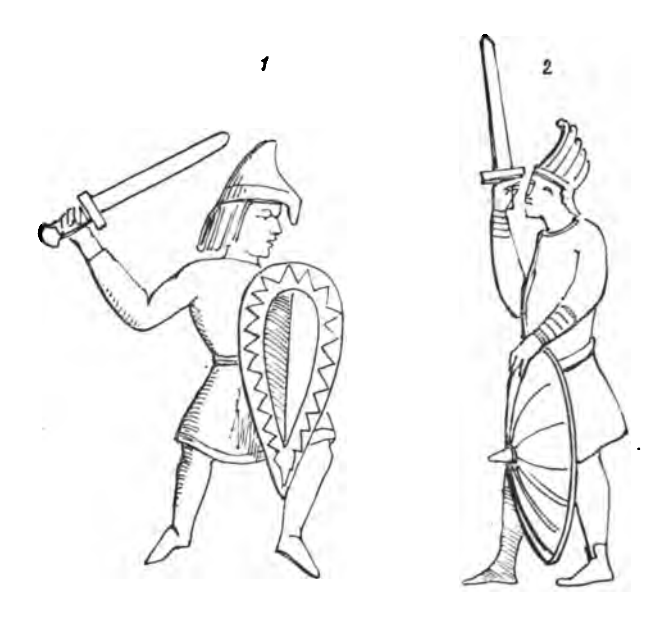
2. Chevalier en grand haubert de mailles à manches courtes et à camail, sans casque, d'après les bas-reliefs d'un reliquaire en argent repoussé, de la fin du neuvième siècle. — Trésors du couvent de Saint-Maurice dans le canton du Valais, en Suisse. Ces chevaliers ne portent point de barbe.

3. Homme d'armes du dixième siècle, d'après une statuette sur un couvercle en cuir jaune de cette époque, de la collection de M. le comte de Nieuwerkerke. Ce précieux exemplaire a 7 cent. de hauteur. Le casque conique se signale par la forme de son nasal très-large dans sa partie inférieure. L'épée est aiguë. La cotte de maille est longue, et n'a pas encore les hauts-de-chausses adhérents de l'armure normande du onzième siècle. Le bouclier long et pointu est à ombilic.



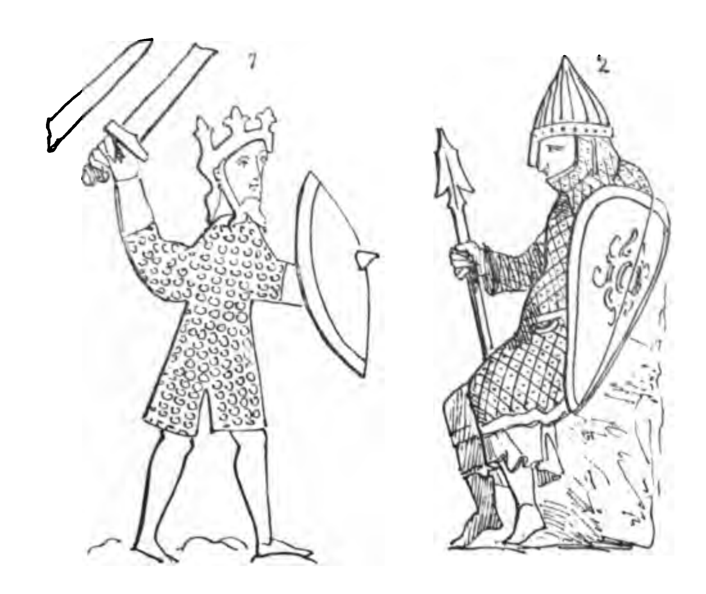
1. Hommes d'armes anglo-saxons, d'après le *Prudentius Psychomachia*, etc., manuscrit anglo-saxon du dixième siècle, de la bibliothèque du musée britannique. Tout l'armement défensif consiste dans le bouclier rond à ombilic, et le casque à timbre rond que l'on retrouve encore dans le sceau du roi Richard Cœur de Lion (1157-1173).

2. Chevalier du dixième siècle (?), d'après un manuscrit de ce temps, la *Biblia sacra*, à la bibliothèque impériale de Paris. Cette miniature est remarquable par la forme du pommeau de l'épée, qui est trilobé, comme dans l'*Aelfric*, manuscrit anglo-saxon de la bibliothèque du musée britannique, et par le bouclier, le petit écu aussi en usage sous le règne de saint Louis (1226-1270). La même forme de selle se retrouve sur les tapisseries de Bayeux de la fin du onzième siècle.



1. Le duc de Bourchhard de Souabe (965), bas-relief dans la basilique de Zurich, en Suisse, qui a été construite vers la fin du onzième siècle, à la place de l'église brûlée en 1078. Casque et épée rappelant ceux du dixième siècle du *Martyrologe* déjà mentionné de la bibliothèque de Stuttgard.

2. Homme d'armes anglo-saxon, d'après les miniatures d'un manuscrit anglo-saxon, l'*Aelfric*, de la fin du onzième siècle, de la bibliothèque du musée britannique. Le bouclier n'a rien du bouclier normand si long et si pointu en bas, et le casque diffère aussi entièrement de ce que l'on connaît ailleurs de ces sortes d'armes défensives. Le pommeau de l'épée est trilobé ou en forme de trèfle et le haubert à longues manches ne ressemble pas non plus aux hauberts normands. Ces hommes d'armes sont représentés tous les deux sans barbe.



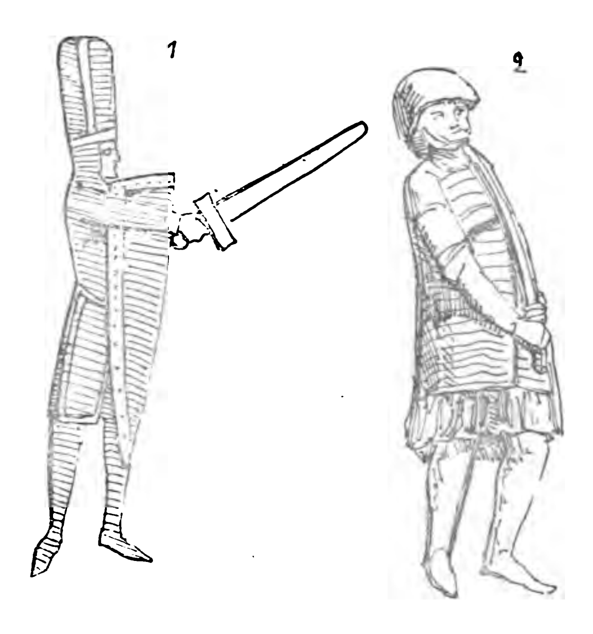
1. Chevalier anglo-saxon, d'après le manuscrit *l'Aelfric* du commencement du onzième siècle, mentionné à la page précédente. Même épée à pommeau trilobé, même bouclier rond ; mais le haubert est ici annelé, sans bas et à haut-de-chausses adhérent. Il est à remarquer que l'Anglo-Saxon est représenté avec de la barbe.

2. Chevalier français, d'après un bas-relief du cloître de Saint-Aubin à Angers. Il porte le casque conique à nasal, le bouclier en forme de cœur, la framée germanique et le grand haubert treillissé à longues manches et avec camail. Le bouclier est orné de peintures qui représentent probablement des *armoiries personnelles.*



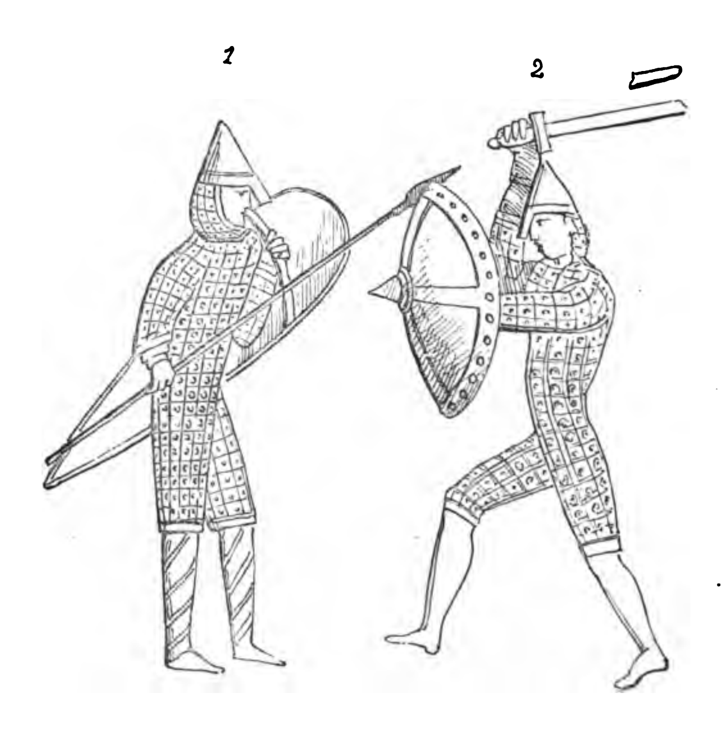
1. Armement allemand du onzième siècle, d'après la statue d'un des fondateurs du dôme de Naumbourg. Le casque est presque semblable à celui du *Codex aureus* de Saint-Gall. Chose singulière, la jambe gauche est sans armure. On remarque de la barbe autour du menton.

2. Chevalier allemand du onzième siècle, en haubert à longues manches, à camail et à haut et bas-de-chausses en mailles, d'après le *Jeremias apocalypsis* de la bibliothèque de Darmstadt.



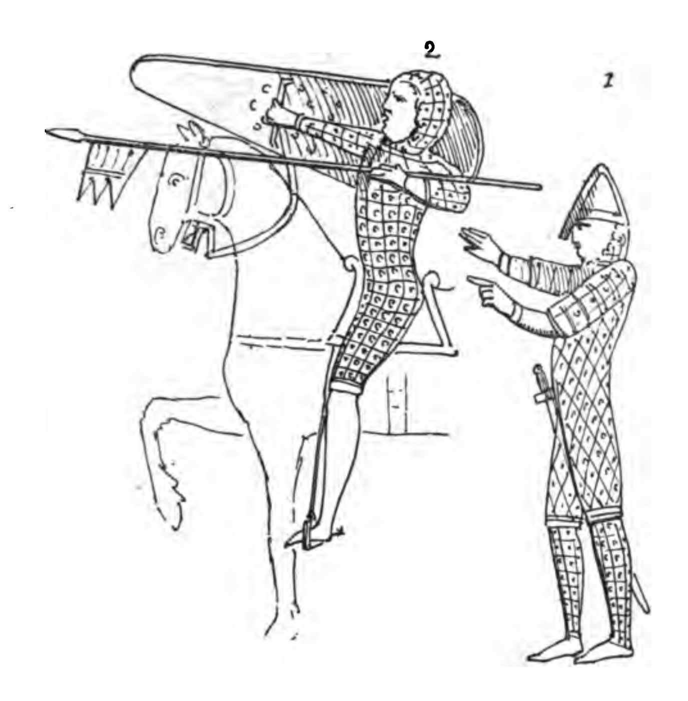
1. Homme d'armes allemand de la fin du douzième siècle, d'après les broderies de la mitre du couvent de Seligenthal, à Landshut en Bavière, sur laquelle sont représentés les martyres de saint Étienne (997) et de l'archevêque Thomas Becket de Canterbury (saint Thomas mort en 1170). — Musée national à Munich.

2. Chevalier allemand, d'après la sculpture en pierre du douzième siècle, à la porte de Heimburg en Autriche. Le haubert à longues manches collantes et à camail paraît être en lanières lamées de fer et d'une espèce inconnue. Le timbre tout à fait bombé du casque démontre bien ici la différence radicale qui existait alors entre cette arme défensive allemande et celle des Normands. Les brassards avec épaulières et cubitières qui protégent les arrière-bras, sont aussi très-caractéristiques pour l'époque. La lame de l'épée paraît être cassée dans les mains de la statue, de sorte que l'on ignore quelle en était la forme. Elle ressemble à celle du sabre-dague.



1. Chevalier normand du onzième siècle, en grand haubert treillissé ou annelé, à manches, haut-de-chausses et camail adhérents. Les jambes sont entourées de lanières. Le casque conique est à nasal et le bouclier à la hauteur de l'épaule. — Tapisserie de Bayeux.

2. Chevalier anglo-saxon reconnaissable par son bouclier rond à ombilic, et dont l'armement défensif ne diffère pas pour le reste de celui du Normand. L'épée est très-longue de lame et son pommeau simple. — Tapisserie de Bayeux.



1. Chevalier normand du onzième siècle en grand haubert treillissé ou annelé, à manches, haut et bas-de-chausses et camail adhérents. On croit que cette figure doit représenter Guillaume le Conquérant, parce qu'elle seule a les jambes armées comme le reste du corps. Le casque conique à nasal ne diffère pas de ceux des autres chevaliers. — Tapisserie de Bayeux.

2. Chevalier normand combattant sans casque et seulement coiffé du camail. — L'armement défensif est le même, mais ce cavalier est intéressant pour l'étude de la selle, du bridon et de la banderole qui garnit la lance. — Tapisserie de Bayeux.



1. Chevalier scandinave, de la fin du onzième siècle ou du commencement du douzième, d'après la sculpture sur bois d'une porte d'église en Islande, conservée au musée de Copenhague. L'armement est remarquable par le casque conique à nasal et à couvre-nuque, et par le glaive forme sabre que le chevalier porte avec le bouclier sur l'épaule droite.

2. Le comte de Barcelone don Ramon Bérenger IV (1140) d'après un sceau. Le casque conique est à nasal, et le reste de l'armure paraît consister dans un haubert avec haut et bas-de-chausses et camail adhérents, le tout en mailles. Le long bouclier est armorié sur l'un des sceaux et à cannelures sur l'autre. La lance est à banderole.



1. Louis VII le jeune (1137-1180) d'après son sceau. La cotte de mailles est à haut et bas-de-chausses, à camail, et à manches collantes. Le casque à timbre rond, sans nasal, a une croix pour cimier et le bouclier diffère grandement du bouclier normand.

2. Chevalier allemand, d'après les peintures murales au dôme de Brunswick, exécutées sous Henri le Lion, mort en 1195. L'armement est intéressant pour la cotte en écailles qui rappelle la *squamata* romaine, pour le bouclier d'une largeur extraordinaire, pour le pommeau bilobé de l'épée, et pour les anneaux de métal qui entourent les rotules.

(Voir à la page 196 l'armement de Richard Cœur de Lion (1157-1173) qui, selon l'ordre chronologique, devrait suivre ici.)



La gravure de la page précédente représente des chevaliers bohèmes ou allemands, d'après le manuscrit de *Voleslav* de Bohême, du treizième siècle, conservé à la bibliothèque du prince de Labkowitz, à Raudnitz en Bohême.

Le second groupe est précédé d'un chef dont l'armement ne diffère en rien de celui des chevaliers parmi lesquels beaucoup portent déjà le *grand bacinet*, ordinairement attribué au quatorzième siècle, et qui, garni du camail, descend sur les épaules.

Les hauberts à longues manches collantes et avec haut et bas-de-chausses sont visiblement de l'espèce appelée annelée. (V. l'explication au chapitre des cottes et cuirasses.)

Les bacinets ne paraissent pas confectionnés d'une seule pièce, à en juger par le rivet garni de têtes de clous qui partage le timbre pointu en deux moitiés.

Les épées ne sont pas encore aiguës, mais les selles déjà à dossiers élevés et les chaussures à la poulaine ou très-pointues; les chefs portent la barbe.

La pièce la plus précieuse pour l'histoire des armes défensives que l'on voit dans cette miniature, dont la finesse et la minutieuse exactitude sont remarquables, c'est le chapeau de fer à larges bords et à timbre pointu semblable à celui du bacinet. Il n'existe plus aucune de ces sortes de casques, car les chapeaux en fer du quatorzième et du quinzième siècle, que l'on rencontre dans quelques collections, n'ont pas de timbres aussi pointus.

On remarque que les deux chefs seuls portent la barbe au menton, et que les boucliers armoriés ressemblent pour leur forme au bouclier de Louis VII (1137-1180), reproduit à la page 191.


1
2

1. Armurier allemand forgeant un heaume, copié sur une miniature de l'*Énéide allemande* de Henri de Waldeck, du treizième siècle, manuscrit conservé à la bibliothèque de Berlin. La cotte que l'on voit au pied de l'enclume, inexactement copiée, paraît dans le dessin original en treillissé et garnie de têtes de clous, sinon annelée. Le heaume (*Topfhelm* en all.; *Helm* en angl.) que l'armurier forge, est à visière fixe et à timbre plat.

2. Chevalier allemand, d'après le même manuscrit. Le heaume est déjà à cimier et le bouclier en forme de cœur, le petit écu tel qu'il était universellement porté du temps de saint Louis. L'armure paraît déjà à plaques probablement en cuir, à en juger par les brassards, les cuissards, les jambières et les solerets à la poulaine, tous visiblement lamés. L'armure du cheval complète en treillissé, garnie de têtes de clous ou annelée, comme la cotte placée au pied de l'enclume du premier dessin, indique aussi un grand progrès dans l'armement. Le *Waffenrock* ou sarrau d'armes que le chevalier porte par-dessus son armure est assez grotesque avec ses longues basques, semblables à celles des redingotes dites de propriétaire de nos jours, et que l'on retrouve sur la statue hollandaise de la même époque, représentée à la page 197.



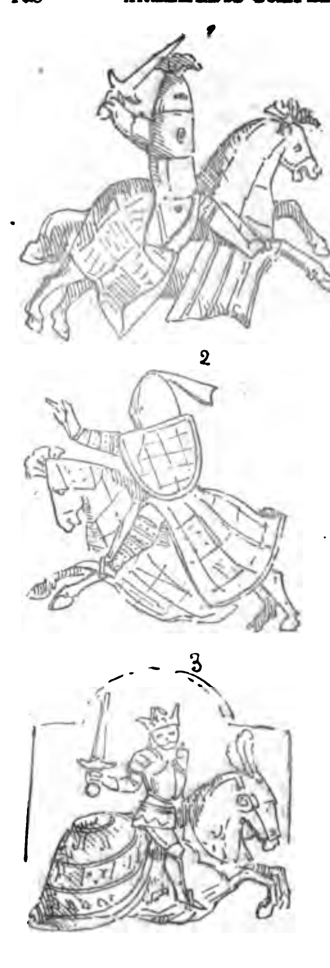
Richard I[er], Cœur de Lion (1157-1173[1]), d'après un sceau. La cotte de mailles est à manches collantes et à camail, mais sans haut-de-chausses. Les bas-de-chausses également en mailles, s'arrêtent au genou, et le bouclier fait déjà pressentir le petit écu du treizième siècle. Le casque à timbre bombé, d'origine germanique du Nord, a remplacé le casque conique franco-normand; mais sa forme est déjà plus élevée, et rappelle celle des casques de la broderie de Seligenthal, également de la seconde moitié du douzième siècle.

1. Ce bois qui, selon l'ordre chronologique adopté pour ce livre, devait être placé à la suite de la page 191, a dû être inséré ici pour des raisons typographiques.



1. Chevaliers allemands, ou armures à plates, à brassards et jambières à plaques et à solerets à la poulaine, lamés. Ils portent des heaumes de joute (*Stechhelm* en all.; *tilting-helm* en angl.) et le *Waffenrock* ou sarrau d'armes par-dessus l'armure. — Manuscrit allemand: *Tristan et Isolde*, écrit au treizième siècle par *Godfried de Strasbourg*, et conservé à la bibliothèque de Berlin.

2. Statuette équestre en bronze de la fin du treizième siècle, vue de face et de dos, de la collection de M. Six à Amsterdam. Le chevalier hollandais en cotte de mailles à manches collantes et à cuissards et jambières à plaques, probablement de cuir, est d'une tournure grotesque à cause des longues basques du sarrau d'armes et de la singulière forme de son heaume à cimier démesuré.



1. Chevalier français du treizième siècle, d'après un petit haut-relief de 10 cent. en cuivre émaillé champlevé, de la collection de M. le comte de Nieuwerkerke. Il est alternativement émaillé en bleu et doré en nuances citron et orange, et date du treizième siècle. L'épée est à garde relevée aux deux bouts vers la pointe, le heaume à cimier, l'armure couverte d'un sarrau (*Waffenrock*) à basques, et le cheval caparaçonné.

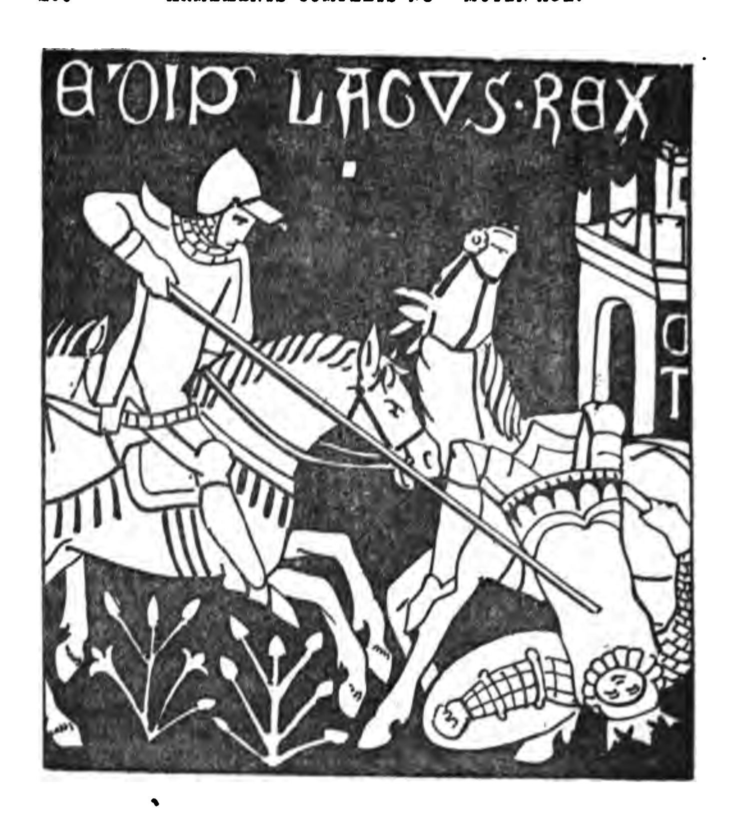
2. Chevalier français du treizième siècle, d'après un émail champlevé de l'époque (chandelier), de la collection de M. le comte de Nieuwerkerke.

3. Chevalier français du quatorzième siècle, d'après la gaufrure et la ciselure d'un coffre en cuir de l'époque, de la collection de M. le comte de Nieuwerkerke; où les inscriptions françaises en lettres gothiques indiquent une époque postérieure à 1360. La figure porte au-dessus : CHARLES. LE. GRAND. L'armure est entièrement à plates, les pédieux sont à la poulaine, et les gantelets à doigts séparés.



Chevaliers italiens du quatorzième siècle, d'après une toile imprimée à la main et au moyen de bois gravés[1], en couleurs à l'huile, rouge et noir, appartenant à M. Odet, à Sitten. Les chefs sont armés de heaumes, tandis que les autres cavaliers portent le bacinet *cannelé*, dont aucun exemplaire n'existe plus. Tous ont déjà des jambières en plaques, mais leur armure de corps est encore le haubert, déjà abandonné en Allemagne à cette époque.

1. M. le docteur Keller, qui en a publié le *fac-simile*, confond ce genre d'impression à la main, déjà pratiqué par les anciens Mexicains, avec la véritable xylographie, dont l'exécution nécessite l'emploi de la presse.



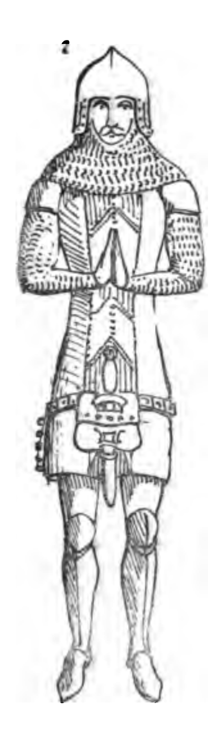
Chevaliers italiens du quatorzième siècle, d'après la même toile d'où est tiré le dessin de la page précédente. Le bacinet sans cannelure est remarquable par son *avance*, espèce de visière qui ressemble aux visières des casquettes modernes, et qui paraît être le précurseur de l'avance de la bourguignote du quinzième siècle. Les majuscules gothiques, en usage de 1200 à 1360, démontrent que la toile ne peut être postérieure au quatorzième siècle.



Chevalier danois du quatorzième siècle, dont l'armure est curieuse par la braconnière et le couvre-reins en *treillissé* qui recouvrent le haubert en mailles. Le heaume est encore de la forme des *Topfhelme* allemands du treizième siècle. — Aquamanile en bronze, de 30 cent., au musée de Copenhague.



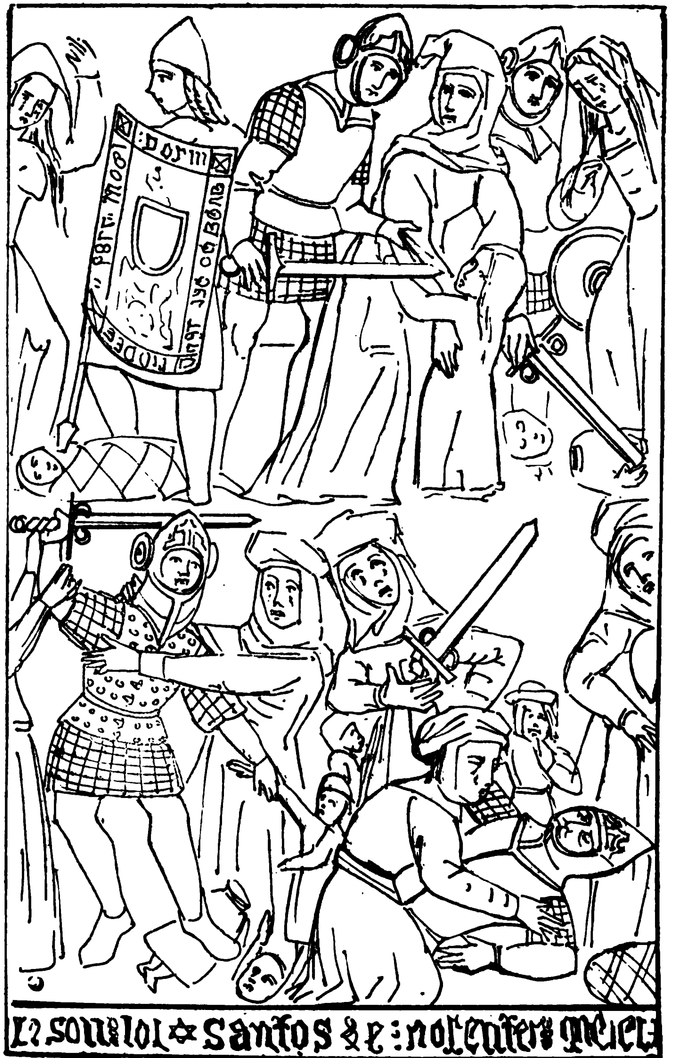
Chevalier allemand du commencement du quatorzième siècle; il est déjà armé de jambières à plaques et de solerets à la poulaine. Le heaume est à plumet, et le bouclier plus grand que l'écu du treizième siècle. — Manuscrit 2,576 de la bibliothèque impériale de Vienne : *Historia sacra et profana*, etc.





1. Chevalier neufchâtelois de l'année 1372, date de l'exécution du monument funéraire au Temple-en-Haut de Neufchâtel. Il représente Rodolphe II, mort en 1196.

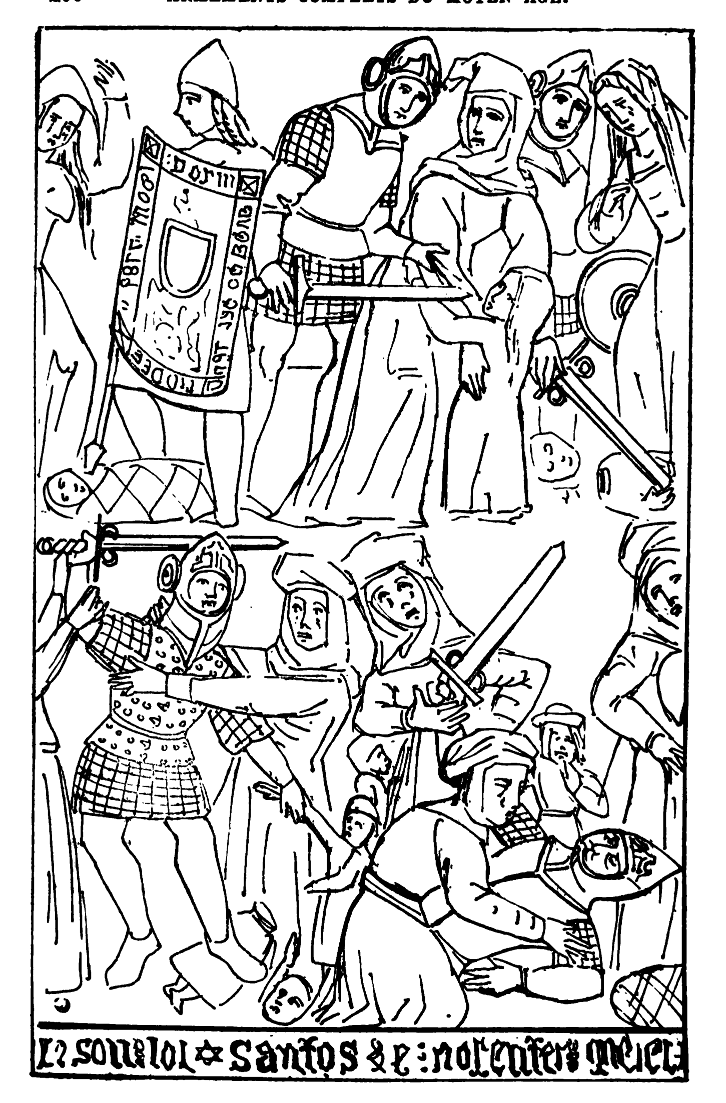
2. Armure d'un chevalier neufchâtelois. Elle est dessinée d'après la reproduction exacte du monument primitif du comte de Berthold, mort en 1258, époque où cette sculpture avait été exécutée. On remarque déjà des grèves ou jambières en tôle, mais le bouclier est encore le petit écu.





1. Chevalier bourguignon, d'après les miniatures d'un manuscrit à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, une *Histoire romaine* qui paraît avoir été écrite pour le duc de Bourgogne Jean sans Peur (1404-1419). On voit que l'armure consistait encore dans le haubert en mailles et dans une espèce de salade. Le petit écu, aussi du treizième siècle, se voit encore sur le dos du chevalier.

2. Homme d'armes tirant le petit canon à main, d'après un manuscrit du quinzième siècle.



Hommes d'armes espagnols, d'après une peinture murale exécutée, à la fin du quatorzième siècle, à la cathédrale de Mondonédo, et qui représente le massacre des Innocents.

Les épées sont déjà à pas d'âne[1]; les bacinets à mentonnières mobiles, et la cotte en treillissé recouverte par-dessus d'une espèce de brigantine.

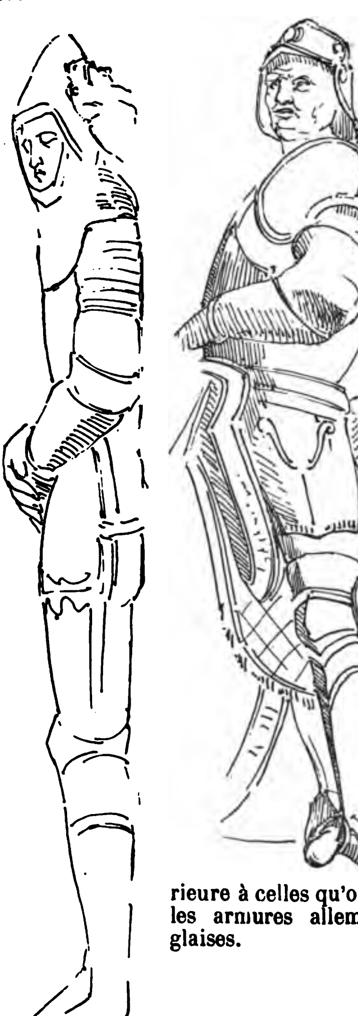
L'écriture sur le grand pavois d'un des soldats est encore en gothique majuscule, tandis que celle qui se trouve au-dessous du tableau est en minuscule dont l'usage ne remonte pas au delà de 1360.

Les jambes de tous ces hommes de guerre, aussi bien que les avant-bras, sont sans défenses.

Les cottes sont très-courtes et n'atteignent pas soulement le genou; les pieds aussi sont dépourvus de solerets ou chaussures d'armes.

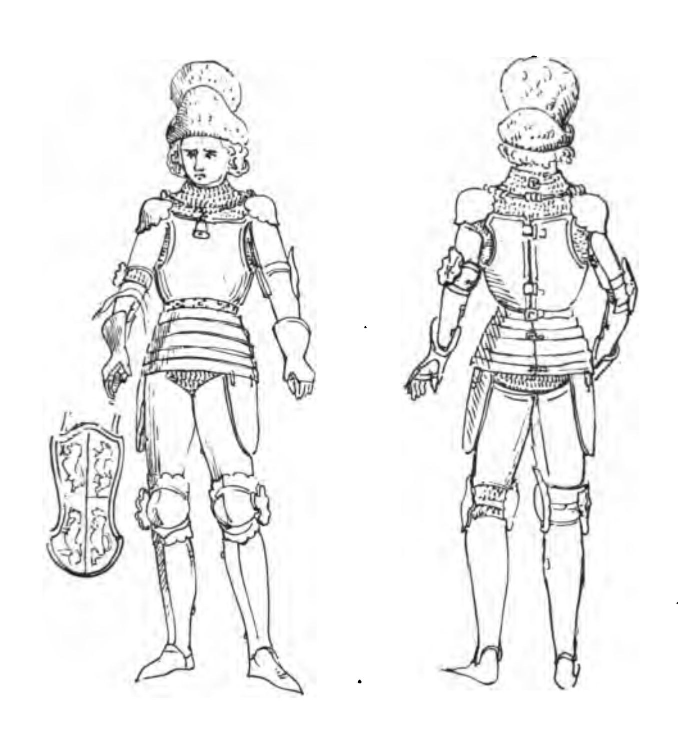
Tout cet armement est en définitive encore fort défectueux pour l'époque (seconde moitié ou fin du quatorzième siècle), et inférieur à l'armement anglais, français et allemand de la même période.

1. On désigne sous le nom de *pas d'âne* la seconde garde inférieure qui avance au devant du *talon* de la lame, du côté de la pointe. Le pas d'âne ne se rencontre ordinairement qu'à partir de la seconde moitié du seizième siècle.



1. Armure italienne de la fin du quatorzième siècle, d'après le tombeau, à Venise, de Jacopo Cavalli, mort en 1384, dont la sculpture fut exécutée par Paolo di Jacomello de Massègne.

2. Armure italienne de la fin du quinzième siècle, d'après la statue équestre de Bartolomeo Coleoni, à Venise, exécutée en 1496, par Andrea Verrocchio et Alessandro Leopardi. Ce harnais est intéressant pour les énormes épaulières, qui ne sont reliées ni aux brassards ni au plastron ni à la dossière, pièces entre lesquelles on aperçoit la cotte de mailles sur une surface assez large. L'armure du corps, aussi bien que la salade sans visière, forme ici une défense fort défectueuse et très-inférieure à celles qu'offraient, à la même époque, les armures allemandes, françaises et anglaises.



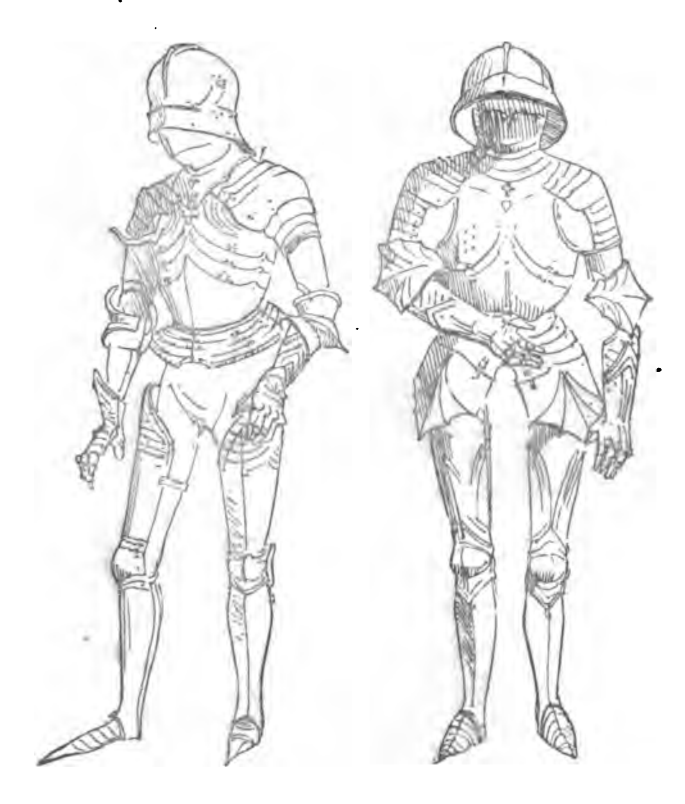
Armure hollan daise vue de dos et de face, du quinzième siècle, d'après la statuette en bronze de Guillaume VI (1404-1417), provenant des balustrades de la salle de l'ancien hôtel de ville d'Amsterdam, où siégeait le tribunal, et qui se trouve actuellement dans la collection des antiquités de cette ville. L'armure se signale par ses énormes genouillères et par la dossière composée de deux parties.



Armure gothique en acier poli, du quinzième siècle, à casque, espèce de heaume, à timbre rond et à vue à charnière; elle est attribuée à Frédéric I, palatin du Rhin, mort en 1476. — Collection d'Ambras, à Vienne.

Une semblable armure, conservée dans la même collection, est attribuée à Frédéric le Catholique.

Ce harnais accuse à première vue le milieu du quinzième siècle, par la forme particulière de ses tassettes, de ses gantelets et des bouts de ses solerets, dont l'un se trouve dessiné à côté du pied gauche. Le casque a déjà les caractères de l'armet et paraît plus moderne que le reste de l'armure.



1. Armure gothique allemande du quinzième siècle, attribuée à Sigismond de Tyrol. — Collection d'Ambras à Vienne. Cette armure, avec sa salade, est incomplète, les tassettes manquent.

2. Belle armure gothique de la première moitié du quinzième siècle, en acier poli. Elle fait partie du musée de Sigmaringen, où elle est faussement attribuée au comte de Hohenzollern, Eitel Frédéric Ier, du treizième siècle. L'armure de la collection d'Ambras ci-dessus, attribuée à Sigismond de Tyrol, est presque pareille à celle du musée de Sigmaringen.



Armures d'homme et de cheval attribuées à Maximilien Ier, né en 1459, mort en 1519. Les cuissards, grèves, solerets et brassards n'appartiennent pas à l'armure et sont du seizième siècle. La salade est à visière mobile et la mentonnière lamée. — Coll. d'Ambras. — M. le comte de Nieuwerkerque possède une armure pour homme et cheval semblable, acquise à Nuremberg.



Armure gothique allemande de joute, de la seconde moitié du quinzième siècle, en acier poli. Elle est remarquable par ses grandes rondelles, son manteau d'armes de joute (*targe*) et son heaume. — Collection d'Ambras à Vienne. L'empereur Napoléon III possède trois armures semblables, et M. le comte de Nieuwerkerke une autre. N° G. 115, au musée d'artillerie, est une armure du même genre, des premières années du seizième siècle.



[illegible]



Armure gothique allemande de joute, de la seconde moitié du quinzième siècle, en acier poli. Elle se signale par son heaume, son brassard-gantelet de la main gauche et son manteau-jambière, ce dernier, destiné à préserver le pied gauche d'être écrasé contre la barrière.

Cette armure, qui est attribuée à Maximilien I, mort en 1493, a été faite à Augsbourg, et se trouve à l'arsenal impérial de Vienne.

Les pièces des cubitières ont encore un caractère gothique très-prononcé, et les grandes tassettes sont surmontées d'une braconnière lamée et en partie cannelée.

C'est une belle et gracieuse armure de la bonne époque.



Belle armure gothique de la seconde moitié du quinzième siècle, vue ici de dos et représentée de face à la page suivante; elle montre le heaume de joute fixé à la dossière par une forte pièce à charnière. Le faucre et les épaulières sont énormes; le couvre reins est cependant défectueux, il rendait indispensable la cotte de mailles.



Armure allemande de la fin du quinzième ou du commencement du seizième siècle, avec haute-pièce, deux très-grandes tassettes et le plastron de la cuirasse à tabule.

L'épée est du milieu du seizième siècle. Le casque à crête et à visière mobile se rabattant au moyen d'un pivot au-dessus du timbre n'est pas encore l'*armet* proprement dit, mais un casque de transition entre la salade et celui-ci.

Les solerets en forme de *bec-de-cane*, les cubitières et les *boucles* ou genouillères de petites dimensions, et la forme des épaulières et des gantelets indiquent parfaitement l'époque de la fabrication de cette armure. — Arsenal impérial de Vienne.



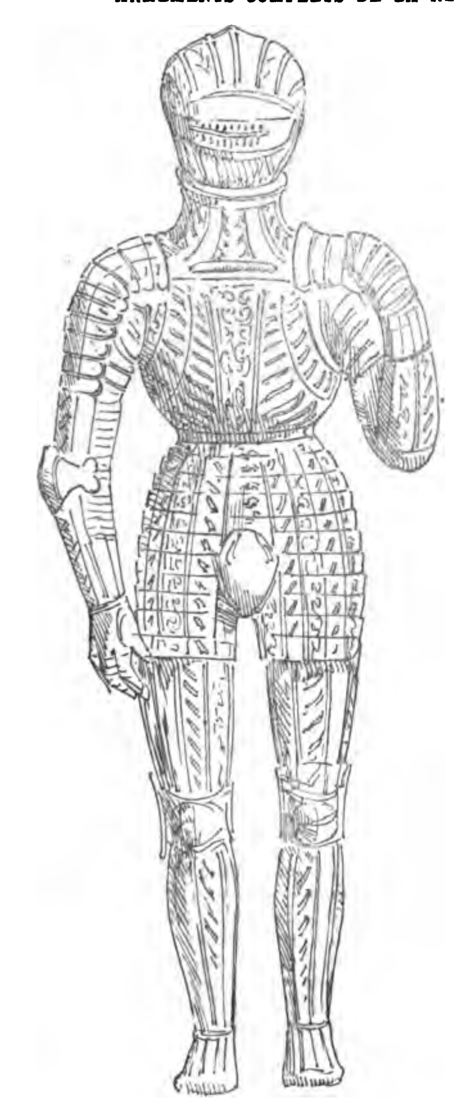
Armure cannelée allemande, dite maximilienne et milanaise, du commencement du seizième siècle (*Geripte Rüstung* en allem., *fluted armour* en angl.).

La cuirasse est bombée, le plastron sans tabule et les épaulières très-développées et à passe-gardes (*Raender* en all., *passegard* en angl.).

Les cuissards et les arrière-bras sont cannelés comme le reste de l'armure; mais les avant-bras et les grèves sont unis.

Les solerets en *sabots* ou *pieds d'ours*, indiquent que l'arme appartient bien déjà au seizième siècle.

Un tel harnais, de la collection de l'auteur, dont la forme des solerets indique la seconde moitié du quinzième siècle, montre un casque où la visière n'imite pas la face humaine et permet de voir et de respirer par douze petites fentes. Le gantelet est articulé seulement pour les premières divisions de la main. — Arsenal impérial de Vienne.



Armure allemande en acier poli et taillé à facettes, pour combattre à pied, de 1515, date de l'avénement au trône de François I, qui se trouve gravée sur le poignet droit.

Le catalogue (G. 117) désigne, comme provenant de la galerie de Sedan, cette armure qu'à Vienne on croit provenir de la collection d'Ambras. — Musée d'artillerie de Paris. — L'armure à bouillons (V. pag. suiv.) de la collection d'Ambras, ornée des mêmes taillés, provient visiblement du même atelier que celle-ci.

Ce harnais couvre le corps partout et ne laisse aucune prise; il est lamé dans toutes ses parties et ne nécessite pas l'emploi de la maille pour défendre des défauts qui n'existent pas. Il est aussi remarquable par la forme de sa brayette qui ressemble à celle dont le dessin figure sous le numéro 16, à la page 247.



Armure allemande à bouillons, en acier taillé à facettes, de la première moitié du seizième siècle. Elle a appartenu à Guillaume de Rogendorf, un des capitaines qui défendaient Vienne en 1529 contre les Turcs, et qui est mort en 1541. Ce beau harnais, à l'exception des cuissards et des grèves, indique l'armure destinée aux combats de pied; tout y indique aussi une même origine que l'armure du musée d'artillerie de Paris, dont le dessin se trouve à la page précédente. — Coll. d'Ambras. Une armure semblable à la Tour de Londres.



L'armure précédente, vue de dos. On remarquera que le couvre-reins lamé est tout à fait semblable à l'armure faussement désignée comme italienne du musée d'artillerie, dont le dessin a été donné à l'avant-dernière page. — Collection d'Ambras.



Armure allemande en acier poli et taillé à facettes, de 1526. La cuirasse est à demi bombée et porte au milieu les chiffres S. L. reunis en monogramme. Tassettes et braconnières forment pièces adhérentes, et les épaulières sont pourvues de passe-gardes. L'armet est très-remarquable par sa double visière mobile. Les solerets forme *sabot* ou *pied d'ours* et les grèves ne sont pas ornés et pourraient bien appartenir à une autre armure. Le défaut entre les tassettes et le bas de la braconnière est protégé par de la maille qui va jusqu'au couvre-reins. — Arsenal impérial de Vienne.



Armure italienne de la première moitié du seizième siècle, dans le genre des brigantines, en usage en Italie au quinzième siècle. Elle est attribuée au duc d'Urbino (1538). — Col. d'Ambras à Vienne.



Armure richement damasquinée ou incrustée (*tanchirt* en allem., *inlaid* en angl.), de la seconde moitié du seizième siècle; elle est de fabrication nurembergeoise et se trouve à l'arsenal impérial de Vienne. L'armet réuni à la cuirasse par le gorgeret et le hausse-col, le tout fermant hermétiquement, ne laisse aucune prise à l'épée.



Armure richement damasquinée de fabrication nurembergeoise, de la seconde moitié du seizième siècle. — Arsenal impérial de Vienne. Le bras gauche est pourvu d'un garde-bras ou grande garde de tournois; l'armet fermant partout hermétiquement, et réuni à la cuirasse par le gorgerin et le hausse-col, ne laisse aucune prise à la pointe de l'épée.



Armure allemande en acier, richement ornée de gravures et d'incrustations, de la seconde moitié du seizième siècle. La cuirasse est déjà allongée, et les tassettes, par contre, sont rapetissées. La haute-pièce (*Vorhelm* en allem., *volant piece* en angl.) est à passe-garde et vissée sur le plastron, qui montre le tabule. Les gantelets sont entièrement articulés et les cubitières peu développées.

Les tassettes et les cuissards très-courts et l'absence d'une braconnière lamée nécessitent l'addition d'une braconnière en mailles qui doit protéger le bas-ventre et une partie des cuisses. — Arsenal impérial de Vienne.



Armure allemande à tonne ou à jupon, de la seconde moitié du XVI[e] siècle, attribuée à l'archiduc Ferdinand, comte de Tyrol. Les petits ornements gravés représentent des aigles. Cette armure devait servir pour combattre à pied, mais sa jupe pouvant être divisée, la rendait également propre à être portée à cheval. L'*armet*, la cuirasse à tabule et très-longue de taille, les grandes rondelles de plastron et la forme sabot ou pied d'ours des solerets indiquent parfaitement l'époque de la fabrication. — Collection d'Ambras.

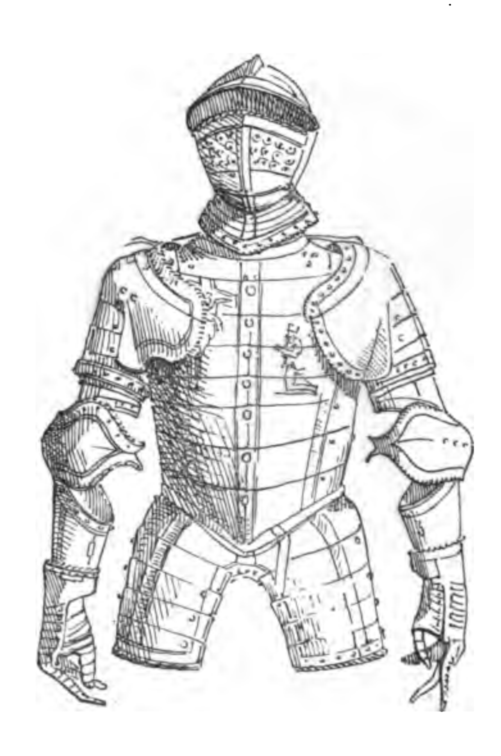


Armure de fabrication augsbourgeoise, de la seconde moitié du seizième siècle. Elle est entièrement recouverte de riches ornements repoussés qui rappellent les dessins d'ateliers des peintres Schwarz, Van Achen, Brockberger et Milich au cabinet des estampes de Munich. — Musée d'artillerie impérial de Vienne.



Armure allemande entièrement lamée, en acier poli, de la seconde moitié du seizième siècle. Elle porte gravé sur le plastron le nom du chevalier à qui elle a appartenu : ADAM GALL, qui est mort en 1574. — Arsenal impérial de Vienne.

Ce genre d'armure était plus en usage en Espagne et en Italie qu'en Allemagne. La profusion des boutons et l'absence du faucre la font ressembler aux harnais du dix-septième siècle où les tassettes étaient réunies aux cuissards et formaient ce qu'on appelait l'*écrevisse*.



Armure espagnole lamée, attribuée au duc d'Albe, le bourreau des Pays-Bas (1508-1582). L'armet, espèce de bourguignote, laisse à désirer, puisqu'il donnait trop de prise entre la mentonnière et l'avance. On voit sur le plastron une gravure qui représente un chevalier en prières devant le crucifix. — Col. d'Ambras, à Vienne.
Même observation que pour l'armure de la page précédente.



Armure italienne en acier, à incrustations d'argent, de la fin du seizième siècle, et que l'on croit avoir appartenu au duc Alexandre de Farnèse. Cette armure est d'un travail magnifique et d'une grande finesse. Le plastron est à tabule et à faucre. Le défaut entre les tassettes et l'absence de la braconnière lamée nécessitent l'emploi de la maille. — Arsenal impérial de Vienne.



Armure allemande de la fin du seizième siècle, richement repoussée (*Getrieben* en all., *embossed* en angl.), et dont le travail indique l'école de Munich ou d'Augsbourg. Elle est regardée comme ayant appartenu à l'empereur Rodolphe II (1572-1612). L'épée indique par la forme de sa garde et son pas d'âne le commencement du dix-septième siècle.

Le grand développement des épaulières et des cubitières, la forme de l'armet, les solerets *bec-de-cane* et l'absence d'une braconnière lamée, aussi bien que la forme de la cuirasse sans faucre, indiquent l'époque de la fabrication de cette belle armure. — Collection d'Ambras, à Vienne.



Armement persan complet de cavalier. L'homme est en cotte de mailles et le cheval couvert d'une armure en lames de fer réunies par des chaînettes. — D'après un manuscrit de la bibliothèque de Munich, orné de 215 magnifiques miniatures, exécutées vers 1580 à 1600. C'est la copie du *Schah-hameh* au Livre royal, poëme composé par Fisdeïsi sous le règne de Mahmoud le Gaznévide (999).



Cavalier hollandais de la guerre de l'Indépendance du temps du stathoudérat de Henri-Frédéric (1625-1647), d'après un tableau de l'époque peint sur faïence par Ter Himpelen, de Delft, et qui représente le célèbre combat devant Bois-le-Duc sur la bruyère de Lekkerbeetze, entre les Hollandais commandés par le capitaine normand Bréauté et les Espagnols commandés par le lieutenant Abrahami. L'armure est encore entière et à couvre-reins; chose remarquable, on y voit déjà des fusils et des pistolets à batterie à silex. — Col. de l'auteur. Voir pour de plus amples détails, p. 631 de la troisième édition de l'*Encyclopédie céramique monogrammique* de l'auteur.



Armure allemande du dix-septième siècle, attribuée à l'archiduc Léopold, empereur en 1658; mort en 1705. — Col. d'Ambras à Vienne. Une semblable armure, au Louvre, est attribuée à Louis XIII (1610-1643), et plusieurs autres de ces armures, au musée d'artillerie de Paris, proviennent du règne de Louis XIV (1643-1715). L'époque de la fabrication de ces harnais disgracieux se reconnaît aux énormes épaulières, au rapetissement du plastron et aux longues *écrevisses* qui ont remplacé la braconnière et les tassettes.



Armure hongroise de la fin du seizième ou du commencement du dix-septième siècle, en mailles et à plaques. La rondache est ornée d'une peinture qui représente une arbalète. Tout l'armement a quelque chose d'oriental, particulièrement les cuissards et les genouillères, composés de plaquettes réunies par des anneaux, telles qu'elles sont en usage en Perse. Le casque est composé d'un timbre très-bas et garni d'un camail dont une partie protége le front et les joues.

L'ensemble est gracieux et très-pittoresque. — Arsenal impérial de Vienne.



Harnais hongrois en acier richement damasquiné, de fabrication allemande du dix-septième siècle. Il est particulièrement caractéristique par la forme du casque et du bouclier. La masse d'armes que l'on a mise dans la main droite de l'homme est une arme du seizième siècle, et n'était plus en usage à l'époque à laquelle appartient l'armure. Il paraît que cette demi-armure était portée par-dessus le buffletin qui rappelle ceux des Suédois de la guerre de Trente ans. Le sabre est de forme orientale. — Arsenal impérial de Vienne.



Cuirasse à plastron à tabule, et casque à nasal, à oreillères et couvre-nuque, sorte de calotte bourguignote. Armes de la fin du dix-septième ou du commencement du dix-huitième siècle, richement damasquinées et gravées. — Arsenal impérial de Vienne.

L'ARMURE DANS SES DÉTAILS

HORS LE CASQUE.

On a vu, dans le chapitre historique et dans l'introduction de celui-ci, de quelle manière l'armement s'est continuellement transformé à partir du commencement du moyen âge. L'armure à plates tout à fait perfectionnée, telle qu'elle sera détaillée ici, appartient à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. Elle comprend, en dehors du casque, qui, à ces périodes, était toujours regardé comme une pièce part :

Le *colletin hausse-col* (*Halsberge* en allemand, *neck-collar* en anglais), qui supportait tout le harnais, et s'appelait en anglais au seizième siècle, dès qu'il ne formait qu'une seule pièce avec de longues épaulières, *allecret*.

Le colletin hausse-col, qu'il ne faut pas confondre avec le *gorgerin* (*Kehlstück* en allemand, *gorget* en anglais), était placé au-dessous de celui-ci, formé également de plusieurs lames.

La *cuirasse* (*Kürass* en allemand, *cuirass* en anglais). Elle était composée du *plastron* (*Brustplatte* en allemand, *breastplate* en anglais) qui couvrait la poitrine, souvent à arêtière médiate appelée *tabule* (*Graete* en allemand, *salient-ridge* en anglais), et de la *dossière* (*Rückenplatte* en allemand, *Backplate* en anglais).

L'*arrêt* de la lance ou le *faucre* (*Rüsthacken* en allemand, *lance-rest* en anglais) qui était placé au côté gauche du plastron, et qui servait à fixer la lance.

Les *petites plaques ou lames d'aisselles* (*Kleine Schienen* en allemand, *smal-plates* en anglais).

Les *épaulières* (*Achselstücke* en allemand, *shoulder-plates* en anglais), avec ou sans *passe-gardes* (*Raender* en allemand, *pasgards* en anglais).

Les *rondelles de plastron* (*Achselhoehlscheiben* en allemand, *arms-rondels* en anglais) qui protégeaient les aisselles, et dont l'usage ne remonte pas au delà du milieu du quinzième siècle et disparaît à la fin du seizième.

La *braconnière* (*Vorderschürz* en allemand, *great brayette* en anglais), la partie de l'armure qui couvre l'abdomen. Ordinairement composée de lames d'acier, elle était terminée par les tassettes.

La *brayette*, qui imite le phallus, et que la pudeur anglaise a proscrite des armures conservées à la Tour de Londres.

Les *tassettes* (*Krebse* en allemand, *tassettes* et aussi *large tiles* en anglais) destinées à protéger le haut des cuisses, attachées avec des courroies à la braconnière. Quelques auteurs allemands nomment cependant *Krebs,* écrevisse, toute l'armure composée de lames, et *halber Krebs*, demi-écrevisse, la partie inférieure de l'armure lamée et de longs cuissards de la fin du seizième et du commencement du dix-septième siècle.

Fouchet aussi, qui écrivait vers la fin du seizième siècle, dit que les armures *entières à lames articulées* étaient nommées *écrevisses* en France ; ces mêmes armures étaient nommées en Angleterre : *a suit of splints.*

Le *garde-reins* (*Hinterschürz* en allemand, *articulated culot* en anglais), composé de lames superposées comme la braconnière.

Les *brassards* complets (*Armzeug*, aussi *Armschienen* en allemand, *brassards* en anglais) formés d'avant et d'arrière-brassards (*vor* et *hinter Armzeug* en allemand) réunis

entre eux par les *cubitières* (*Meuseln* ou *Ellenbogen Kacheln* en allemand, *elbow-pieces* en anglais).

Les *cuissards* (*Dielinge, Dichlinge* ou *Schenkelschienen* en allemand, *cuissards* en anglais) qui, avant 1500, ne couvraient que le devant de la cuisse.

Les *genouillères* ou *boucles* (*Kniestücke* en allemand, *kneecops* en anglais).

Les *grèves* ou *jambières doubles* à charnières (*Beinschienen* en allemand, *greaves* en anglais), qui, avant 1500, ne couvraient ordinairement que le devant de la jambe.

Les *solerets* ou *pédieux* (*Rüst* ou *Eisenschuhe* en allemand, *sollerets* et *goad* en anglais) *à crochet* au onzième siècle, *à la poulaine* à partir du commencement du douzième jusqu'au milieu du quatorzième, *ogivale lancette* ou *demi-poulaine* de 1350 à 1470 et de nouveau à la poulaine dans le quinzième siècle, mais aussi à *arcs tiers-points* de 1440 à 1470, à *demi-sabots* ou *demi-pieds d'ours* vers 1485, à *sabots* ou *pieds d'ours* de 1490 à 1560, et à *bec-de-cane* vers 1585.

Les *gantelets* (*Kampfhandschuhe* en allemand, *gauntlets* en anglais) à doigts séparés au quatorzième siècle (*Fingerhandschuhe* ou *Gefingerte Tatze* en allemand, *articulated gauntlets* en anglais), *mouffle* ou *miton* (*Faust Handschuhe* en allemand, *inarticulated gauntlets* en anglais) au quinzième siècle, et de nouveau à doigts séparés au seizième siècle.

Les *gantelets* du dix-septième siècle, en daim et garnis d'*écailles*, s'appelaient en allemand : *Schuppenhandschuhe*, et en anglais : *Glowes armed whit scales*.

L'*épaulière-garde-bras* ou *grande garde* (*Kleiner Brustschild* en allemand, *shoulder-gard* en anglais) en usage à partir de la fin du quinzième siècle.

L'*épaulière garde-bras à passe-gardes* (*Schulter schild mit Rand* en allemand, *shoulder-gard with passe gard* en anglais).

Le *manteau d'armes* (*Grosser Brustschild*, et aussi

Scharfrenntartsche en allemand, *tilting-breast-shild* en anglais) qui était *simple*, *à mentonnière avec ou sans vue*, *à haute pièce*, et *à brassard*, tous en usage seulement dans les joutes.

Le *grand cuissard de joute* (*Tournier Lenden platte* en allemand, *great tilting-cuissard* en anglais).

La *rondelle de lance* (*Schweber Scheibe* en allemand, *Round lance-plate* en anglais.

Les pièces de renfort pour le casque, que l'on trouve toutes reproduites dans ce chapitre, étaient :

La *haute pièce* (*Vorhelm* en allemand, *volant-piece* en anglais).

La *demi-mentonnière mobile* (*Kinnhelm* en allemand, *half mentonniere* en anglais.

Et la *mentonnière mobile* (*Kinnhelm* en allemand, *great mentonnière* en anglais).

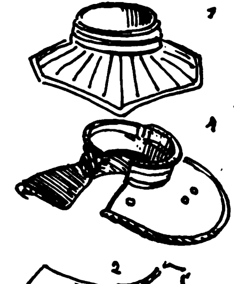
L'armure du commencement du seizième siècle se signale souvent par ses belles cannelures : c'est l'armure Maximilienne, aussi appelée Milanaise; celle de la seconde moitié de ce même siècle brille quelquefois par des gravures artistiques exécutées à la pointe et à l'eau forte. Lorsque, vers la fin du seizième siècle, l'armure avait atteint son dernier degré de perfection, mais ne pouvait plus offrir, malgré cela, des défenses suffisantes contre l'arme à feu, elle déclina, et finit par disparaître entièrement dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Après que les tassettes eurent été remplacées par les cuissards disgracieux [1], l'armure fut réduite à sa dernière transformation, où il n'y avait plus de jambières ni de cuissards, et bientôt plus de brassards; la cuirasse seule fut conservée a la fin, et encore seulement pour une arme spéciale, pour les cuirassiers. Le buffletin (*Koller* en allemand, *Buff-coat* ou *jerkir* en anglais

1. L'arsenal de Zurich possède des armures cannelées à plastrons bombés où les tassettes sont déjà remplacées par ces longs cuissards ou *écrevisses* (*Krebse*).

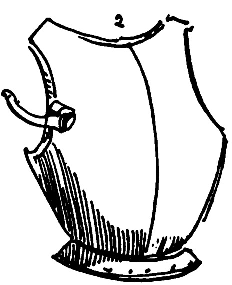
sur lequel on portait un léger hausse-col, avait depuis remplacé l'armure dont les grèves et les sollerets se trouvaient remplacés par des housseaux.

Avant d'arriver à la demi-armure, des plastrons disgracieux et reflétant les modes des pourpoints avaient été les avant-coureurs de la décadence complète de l'armure; les plastrons imitaient la bosse polichinelle du règne de Henri III, et se signalèrent bientôt après par les formes plates du règne de Louis XIII; ils furent enfin suivis des longues écrevisses au commencement du règne de Louis XIV.

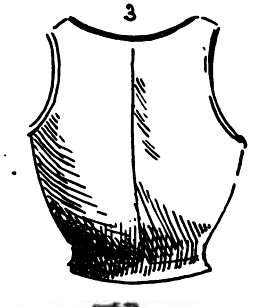
Quant aux armures ornées de gravures à l'eau forte, genre de gravure probablement inventé par Wohlgemuth (1434-1519), sinon par son élève Durer (1471-1528), elles sont très-rares sur des armures remontant au quinzième siècle; ce que l'on a voulu avancer sur des gravures à l'eau-forte exécutées par les Arabes à partir du onzième siècle, n'a pu être confirmé par aucune pièce en nature. Quant à la gravure à la pointe, on l'a utilisée pour l'ornementation des épées à partir du second tiers du moyen âge chrétien; mais tout ce qui remonte au delà du quinzième siècle est fort peu artistique.



1. Colletin hausse-col (*Halsberge* en allem., *neck-collar* en angl.). Cette pièce supportait tous le harnais.

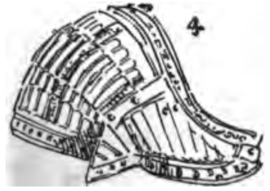


1 A. id. id.

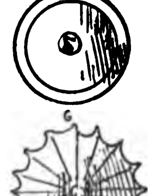


2. Plastron ou partie antérieure de la cuirasse (*Brustplatte* en allem., *breast-plate* en angl.). Le nom tabule désigne l'arêtière mediale (*Graete* en allem., *salient-ridge* ou *tapul* en angl.), et faucre l'arrêt de la lance (*Rusthacken* en allem., *lance-rest* en angl.).

3. Dossière ou partie postérieure de la cuirasse (*Rücken plate* en allem., *bak-plate* en angl.). — Col. d'Ambras.



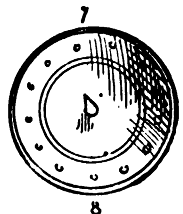
4. Epaulière (*Ackselstück* en allem., *shoulder-plate* en angl.) d'une armure cannelée de la seconde moitié du quinzième siècle.— Col. de l'auteur.



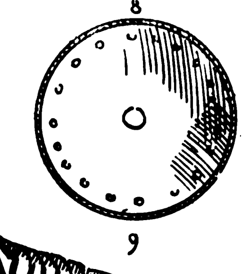
5. Rondelle de plastron (*Achsel-hœhlscheibe* en allem., *arm-rondel* en angl.) d'une armure cannelée de la fin du quinzième siècle.



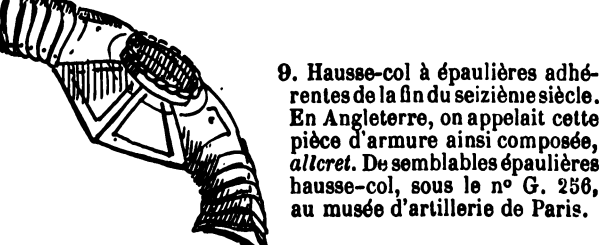
6. Rondelle de plastron d'une armure gothique du quinzième siècle.



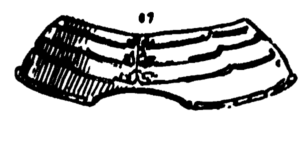
7. Rondelle de plastron plus grande que la précédente, d'une armure du milieu du seizième siècle.



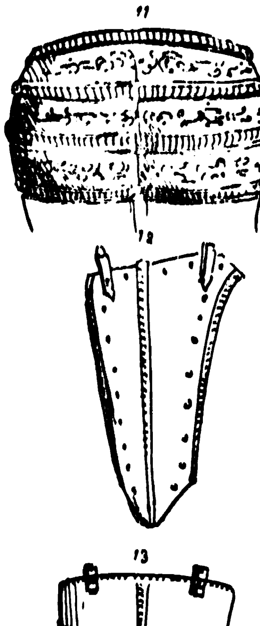
8. Rondelle de plastron de 26 cent. de diamètre, garnie de têtes de clous de cuivre d'une armure de la fin du seizième siècle, de la col. d'Ambras. Quelques armures de joute de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle ont cependant aussi des rondelles de cette dimension.



9. Hausse-col à épaulières adhérentes de la fin du seizième siècle. En Angleterre, on appelait cette pièce d'armure ainsi composée, *allcret*. De semblables épaulières hausse-col, sous le nº G. 256, au musée d'artillerie de Paris.



10. Braconnière (*Vorderschurz* en allem., *great-brayette* en angl.) d'une armure gothique du quinzième siècle, de l'arsenal impérial de Vienne. Cette braconnière était toujours complétée par deux grandes tassettes-tuiles qui couvraient les cuissards.

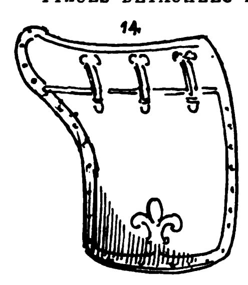


11. Braconnière d'une armure gravée et repousée de la fin du quinzième siècle ou du commencement du seizième, pour combattre à pied. Sa forme rend les tassettes superflues.

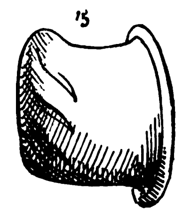
12. Tassette[1] (*Krebs* en allem., *tassette* en angl.), forme tuile, d'une armure du quinzième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.

13. Petite tassette lamée du seizième siècle et de la fin du quinzième.

1. Durant le quinzième siècle, les tassettes étaient ordinairement d'une seule pièce, telle que n° 12 ; elles prirent ensuite la forme arrondie, et elles étaient ordinairement plus petites et articulées au seizième siècle.



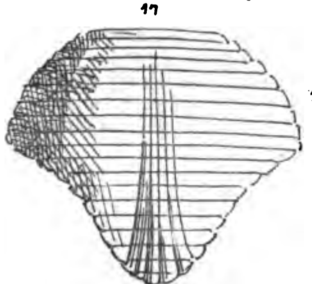
14. Tassette-braconnière d'une dimension inusitée et couvrant presque les deux cuissards comme un tablier de franc-maçon; elle fait partie d'une armure attribuée à François I (mort en 1547).



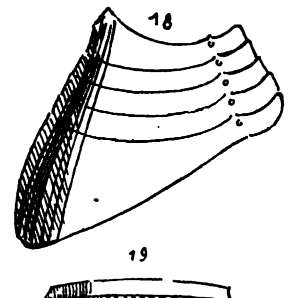
15. Brayette (*Gliedschirm* en allem., *smal-brayette à l'antique* en angl.) d'une armure du seizième siècle. Voy. p. 220.



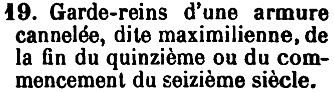
16. Brayette d'une armure du seizième siècle. — N° G. 119, au musée d'artillerie de Paris. Voy. p. 219.



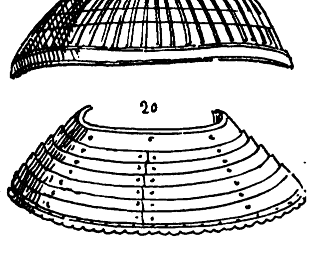
17. Garde-reins (*Hinterschurz* en allem., *articulated-culot* en angl.) d'une armure de la fin du quinzième siècle.



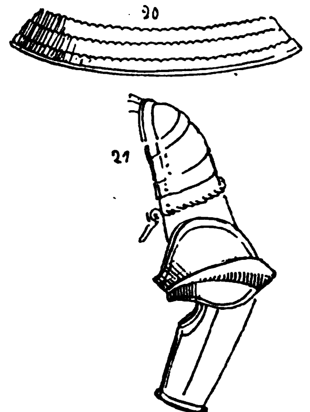
18. Garde-reins d'une armure gothique, les plus gracieuses des armures du quinzième siècle.



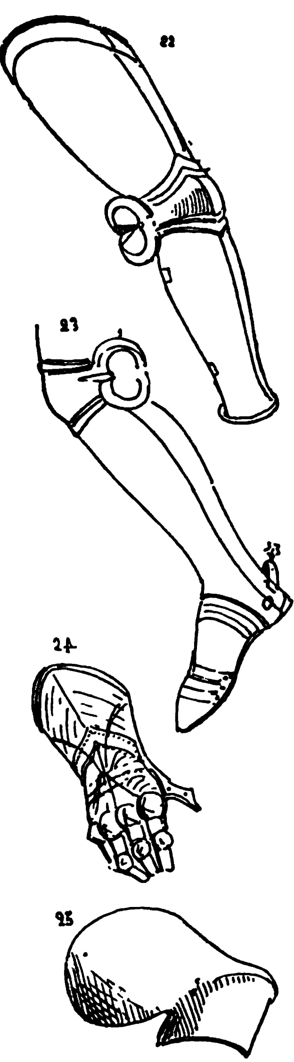
19. Garde-reins d'une armure cannelée, dite maximilienne, de la fin du quinzième ou du commencement du seizième siècle.



20. Deux garde-reins d'armure du dix-septième siècle. Le petit provient d'une armure du règne de Louis XIV, conservée au musée d'artillerie de Paris.



21. Brassard complet (*Ganzes Armzeug* en allem., *complete brassard* en angl.). Il est composé d'avant et d'arrière-bras (*Vor* et *Hinterarm* en allem.), et les deux parties sont réunies par la cubitière (*Meusel* ou *Ellenbogenkachel* en allem., *elbowpiece* en angl.). La forme de la cubitière a beaucoup varié. Elle est plus arrondie à la fin du quinzième siècle; quelquefois à ailerons et à lames; au seizième siècle elle est plus petite.

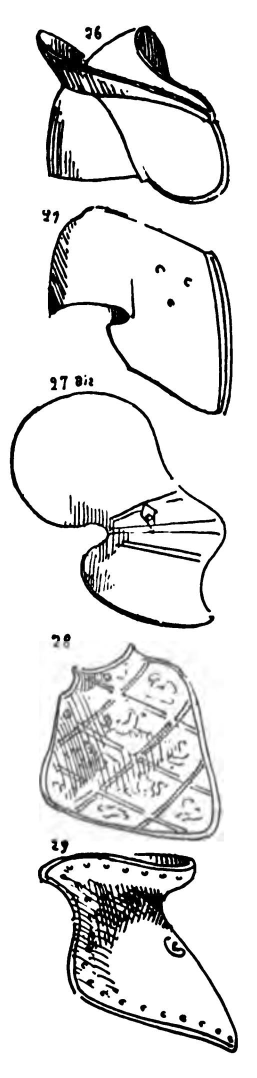


22. Cuissard (*Dieling* ou *Schenkelschiene* en allem., *cuissard* en angl.), avec genouillère dite aussi *boucle*(*Kniestück* en allem., *knee-cop* en angl.) et grève ou jambière (*Beinschiene* en allem., *greve* en angl.). Il est double ou à charnières, ce qui indique une période postérieure à l'année 1500.

23. Grève avec soleret ou pédieu (*Eisenschuhe* en allem., *solleret* en angl.). Le soleret a la forme dite *bec-de-cane*, de la fin du seizième siècle.

24. Gantelet (*Kampfhandschuh* ou *gefingerte Handtatze* en all., *articulated gauntelet* en angl.). Il est à doigts séparés et appartient à une armure gothique du milieu du quinzième siècle.

25. Épaulière, garde-bras ou grande garde (*Kleiner Schulterschild* en allem., *shoulder-gard* en angl.), en usage dans les tournois vers la fin du quinzième siècle.



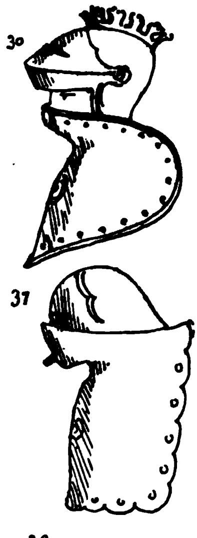
26. Épaulière, garde-bras à passe-garde (*Schulterschild mit Rand* en allem., *shoulder-gard with passe-gard* en angl.).

27. Grande épaulière, garde-bras ou grande garde (*Tournier-Schulterschild* en allem., *great-tilting shoulder-gard* en angl.).

27 *bis.* Garde-bras-cubitière pour le bras gauche d'une armure allemande du commencement du seizième siècle. — G. 10, musée d'artillerie de Paris.

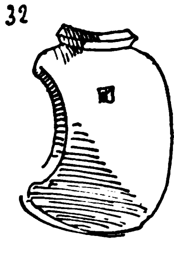
28. Manteau d'armes simple, en fer richement gravé, travail allemand d'une armure de joute, du commencement du seizième siècle. Cette pièce est appelée en allem. *Grosser Brustschild* et aussi *Scharfrenntartsche* et en angl. *tilting-breast-shild.*

29. Manteau d'armes à mentonnière (*Grasser Brustschild mit Schembart* en all.; *tiltingbreast shild with mentonniere* en angl.), d'après le *livre de tournois* du duc Guillaume IV de Bavière (1510-1545).

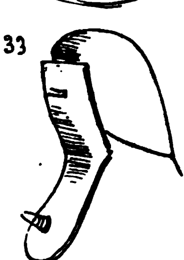


30. Manteau d'armes à mentonnière avec son casque. — Même provenance que le nº 29.

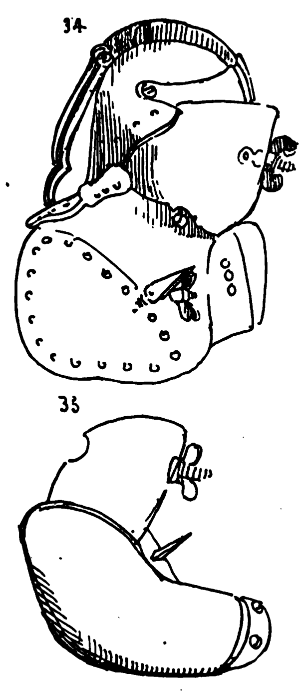
31. Id. Id.



32. Manteau d'armes à mentonnière d'une armure de joute, du commencement du seizième siècle. Il est en bois épais, recouvert de toile et peint en noir. — Col. d'Ambras.

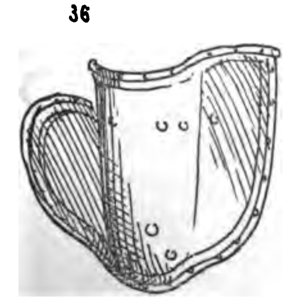


33. Manteau d'armes à mentonnière à vue. Ce renfort d'armure de joute qui couvre presque entièrement le mézail du casque et qui forme visière est plus ancien que les manteaux d'armes précédents; il a été dessiné d'après le *Triomphe de Maximilien*, gravure exécutée vers 1517.

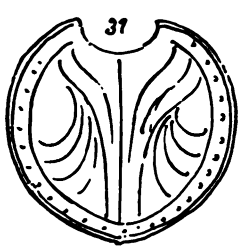


34. Grand manteau d'armes allemand avec haute pièce adhérente à vis porte-lance. Le casque déjà garanti par la haute pièce à laquelle il est vissé, est encore attaché à la dossière de la cuirasse par la *crête-échelle* appelée en allemand *Renhuthschraube*. La vis porte-lance servait à fixer et à supporter le manteau d'armes et à suspendre les prix obtenus aux tournois et à reposer la lance. On croit aussi que le chevalier y piquait quelquefois une pomme qui devait servir de point de hast à l'adversaire. — Musée de Dresde. (G. 124, imitation, au musée d'artillerie de Paris.)

35. Id. id. sans le casque et la crête-échelle.



36. Grand cuissard de joute (*Tournier Lenden platte* en allem., *great tilting cuissard* en angl.), du commencement du seizième siècle, d'une armure dite maximilienne. — G. 114, musée d'artillerie de Paris.



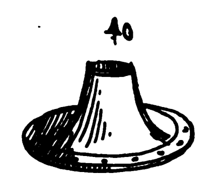
37. Grand cuissard de joute d'une armure maximilienne du commencement du seizième siècle. — G. 115, musée d'artillerie de Paris.



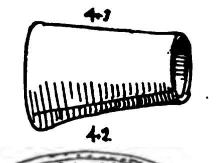
38. Jambière allemande pour tournois de la fin du quinzième siècle. On la portait par-dessus la grève de l'armure pour garantir la jambe contre les chocs de la barrière. — Arsenal impérial de Vienne.



39. Grand cuissard de joute du commencement du seizième siècle. — Col. de M. le comte de Nieuwerkerke.



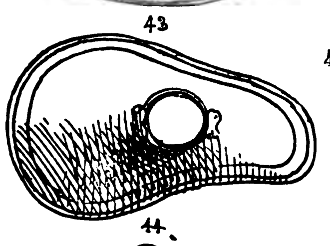
40. Rondelle de lance (*Schwebescheibe* en allem., *round-lance-plate* en angl.) de la fin du quinzième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.



41. Rondelle de lance du seizième siècle. — Musée de Dresde.



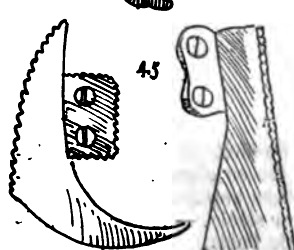
42. Rondelle de lance du seizième siècle. — Col. Llewelyn-Meyrick.



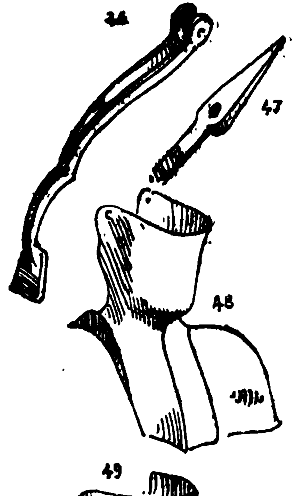
43. Rondelle de lance du seizième siéle. — Col. Llewelyn-Meyrick.



44. Faucre ou arrêt de lance (*Rüsthacken* en allem., *lance-rest* en angl.) du milieu du seizième siècle. — Musée de Dresde.

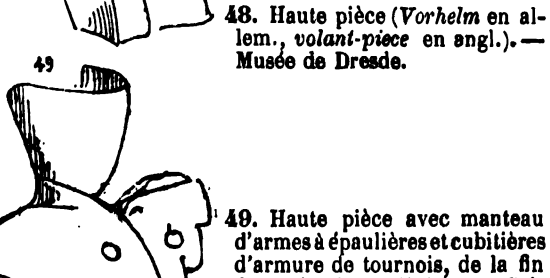


45. Deux genres de faucres de la fin du seizième siècle. — Musée de Dresde.

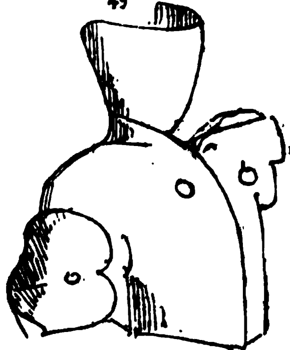


46. Crête-échelle (*Rennhuthschraube* en allem.). — Musée de Dresde. — Voir nº 34.

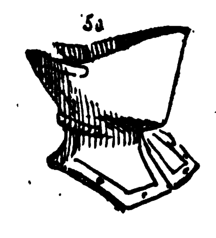
47. Vis porte-lance et porte-manteau d'armes. — Musée de Dresde. — Voir nº 34.



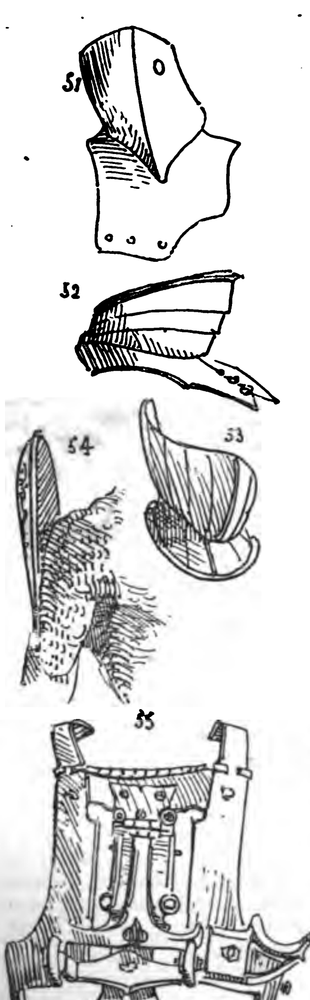
48. Haute pièce (*Vorhelm* en allem., *volant-piece* en angl.). — Musée de Dresde.



49. Haute pièce avec manteau d'armes à épaulières et cubitières d'armure de tournois, de la fin du quinzième siècle. — Col. Renné à Constance.



50. Haute mentonnière (*Grosse Barthaube* en allem., *great mentonniere* en angl.). — Col. Nieuwerkerke.



51. Haute pièce. — Col. Llewelyn-Meyrick.

52. Mentonnière lamée à gorgerin (*Geschobene Barthaube* en allem., *lamed mentonniere* en angl.), de travail allemand, en usage vers la fin du quinzième siècle où on la portait avec la salade. — Col. de M. le comte de Nieuwerkerke.

53. Demi-mentonnière (*Halbe Barthaube* en allem., *half mentonniere* en angl.) de la fin du quinzième siècle.

54. Ailette ou plaque armoriée qui était connue à l'époque transitoire entre la cotte d'armes et l'armure à plaques de cuir, et dont l'usage a duré une trentaine d'années. On en voit sur la statue de Rodolphe de Hierstein (mort en 1318), à la cathédrale de Bâle.

55. Plastron d'une armure de joute, allemande, de la première moitié du seizième siècle. Cette mécanique, dont il n'existe que deux exemplaires (à la col. Ambras et au musée d'artillerie de Paris), faisait sauter en l'air les pièces de l'armure dès que l'adversaire atteignait avec la pointe de sa lance le milieu, désigné par un cœur percé à jour.

LE CASQUE

Le mot casque (*Helm* en allemand, *kask* et *helmed* en anglais) vient du celtique *cas*, caisse, étui, et *ked* de *cead*, tête.

On a vu quelles étaient les formes des casques antiques et des casques portés par les peuples dits barbares durant les âges du bronze et du fer, dont il n'existe plus que deux espèces : le casque à cornes, attribué au musée britannique, aux Bretons, mais qui paraît plutôt scandinave, et les casques coniques semblables aux casques assyriens de la plus haute antiquité; ils sont attribués, aux musées de Rouen et de Saint-Germain, aux Gaulois, et au musée de Munich, aux Avares. Les casques des chefs des races germaniques, dont aucun exemplaire n'a encore été trouvé, mais dont l'existence est démontrée par des textes, avaient probablement aussi la forme conique chez les peuplades méridionales de la Germanie, puisque le casque franco-normand du onzième siècle l'avait encore.

Ce dernier montre un nasal fixe (*Nasenberge* ou *Schemenbart* en allemand, *nazal* en anglais) de la largeur de plusieurs doigts, partie adhérente qui descend plus bas que le nez, dont il forme la défense. Ce casque était déjà porté par-dessus le camail (*Ringhaube* en allemand, *mail-capuchin* en anglais) dont le tissu métallique, ordinairement en chaînettes ou en mailles, était souvent une prolongation (sorte de capuchon), du haubert ou cotte d'armes.

Le casque des races de la Germanie du Nord, également à nasal fixe, était alors, selon les manuscrits, à timbre bombé, et, peu de temps après, à oreillères et à couvre-

nuque mobiles tel qu'il est représenté à la page 267, sous le n° 20, d'après l'exemplaire conservé au musée d'artillerie de Paris; la forme de ce casque prenait quelquefois une hauteur démesurée, comme le démontre la broderie de Seligenthal reproduite à la page 187.

Vers la fin du douzième siècle apparaissent déjà les premiers heaumes (*Topfformhelm* en allemand, *first pothelm* en anglais) dont le musée d'artillerie à Paris possède également un exemplaire sous le n° H. I., et qui figure plus loin parmi les dessins (page 269, n° 28). C'est le casque de transition qui a encore conservé le nasal.

Le véritable heaume (*Topfhelm* en allemand, *helm* en anglais) ne remonte pas au delà de la fin du treizième siècle ou au commencement du quatorzième, et le heaume à cimier, vers la même époque, peu d'années après, car plusieurs chevaliers de l'*Enéide allemande*, de Henri de Waldeck, manuscrit du treizième siècle conservé à la bibliothèque de Berlin, sont déjà représentés avec des heaumes à cimiers de formes fantastiques. Ce heaume (mot dérivé de l'allemand *Helm*, casque) était ce gros casque, ordinairement à timbre aplati, qui, suspendu à la selle, n'était guère porté que dans les joutes et durant la bataille, car la toile imprimée, non pas au moyen d'un procédé xylographique, mais à la main, vers le milieu du quatorzième siècle, et appartenant à M. Odet, à Sitten, démontre que, même en Italie, le heaume servait aussi bien à la guerre qu'aux tournois. Il recouvrait la coiffe de mailles (camail) doublée du *bonnet* matelassé, coiffe sur laquelle le chevalier mettait encore le petit casque léger de cette époque appelé *petit bacinet*[1] ou *cervelière* (*Kleine Kesselhaube* en allemand, *smal bassinet* en anglais).

Quelquefois il avait seulement ou le camail ou le petit bacinet, mais plus souvent il portait les deux défenses

1. Du celtique *bac*, bateau; latin barbara, *bacinatum*.

réunies sous l'énorme heaume. Le petit bacinet était un casque pointu, de forme orientale et presque collant à la tête comme une calotte, qu'il ne faut pas confondre avec le grand bacinet du quatorzième siècle, arme défensive, d'une forme semblable, mais qui couvrait aussi les joues et la nuque, et était souvent à visière mobile qui s'ouvrait ordinairement au moyen d'une charnière du côté gauche et se rabattait quelquefois vers la pointe du timbre; on a vu qu'un manuscrit bohémien du treizième siècle représente déjà des chevaliers coiffés de ce grand bacinet. Au quatorzième siècle, le *grand heaume* de joute (*Stechtopfhelm* en allemand, *tilting pothelm* en anglais), qui pesait 9 à 10 kilog., était bien plus en usage dans les joutes qu'à la guerre, où il était remplacé par le heaume de guerre qui ne pesait que 3 à 5 kilog., et particulièrement par le *grand bacinet* de forme ovoïde et pointue déjà mentionné (*Grosse Kesselhauhe* en allemand, *great bassinet* en anglais), sous lequel le chevalier conservait encore quelque temps la coiffe de mailles. L'usage du grand bacinet cessa complétement au commencement du quinzième siècle, où apparaît la *salade*, casque d'origine allemande, comme l'indique son nom primitif *Schale*, coupe, et que les anciens auteurs allemands appelaient *Schallern*. Cette coupe à queue ou couvre-nuque, dont quelques auteurs veulent faire dériver le nom de l'espagnol *celada*, caché, était d'abord à vue fixe, et bientôt après à visières mobiles si courtes, qu'elles ne descendaient pas au delà du bout du nez, et rendaient nécessaire la *bavière* qui devait être vissée sur la partie supérieure du plastron pour défendre le cou, le menton et la bouche.

Le *chapeau d'armes* (*Eisenhuth* en allemand, *iron-hat* en anglais), casque sans visière ni couvre-nuque, mais à bords, et le *pot-en-tête* (*Eisenkappe* en allemand, *scull cap* en anglais), qui remontent au douzième ou au treizième siècle, et se retrouvent encore au dix-septième.

Les *casques orientaux* et *russes*, etc., de ces époques, comme ceux des temps plus modernes, ont peu varié et conservé en grande partie la forme ovoïde et le nasal mobile.

La *bourguignote* (*Burgunder Helm* en allemand, *burgonet* en anglais) est un casque qui date de la fin du quinzième siècle; son timbre (*Glocke* en allemand, *bell* en anglais) est bombé et à *crête* (*Kamm* en allemand, *crest* en anglais); il se signale par son *avance* (*Augenschirm* en allemand, *helmet-shade* en anglais), ses *oreillères* (*Wangenklappen* en allemand, *cheek-pieces* en anglais) et son *couvre-nuque* (*Nackenschutz* en allemand, *neck-guard* en anglais). Le président Faucher, qui écrivait vers la fin du seizième siècle, confond la bourguignote avec l'armet, quand il dit: « Ces heaumes ont mieux représenté la teste d'un homme; ils furent nommés bourguignotes, possible à cause des Bourguignons inventeurs. »

L'*armet* (*Visierhelm* en allemand, *helmet* en anglais), que le président prend ainsi pour la bourguignote, est le casque le plus perfectionné; il remonte seulement, comme l'autre, à la seconde moitié du quinzième siècle, et est encore en usage, comme la bourguignote, au milieu du dix-septième siècle. Toute sa partie antérieure était appelée *mézail;* son *timbre*, ou la partie supérieure, était bombé; la *vue*, c'est-à-dire la visière (*Visier* en allemand, *visor* en anglais), avec le nasal et le *ventail*, était mobile et se relevait vers la crête au moyen d'un pivot.

La *mentonnière* ou *bavière* (*Kinnstück* en allemand, *beaver* en anglais), destinée à défendre la partie inférieure de la figure, ainsi que le *gorgerin* ou *gorgery* (*Halsberge* en allemand, *georget* en anglais), lamés tous deux, étaient adhérents.

En outre de ces casques répandus presque partout, et qui forment, pour ainsi dire, les types des différentes époques de la chevalerie, il en existait encore une grande variété

d'autres, qui étaient des armes défensives d'archers et d'hommes de pied. Ce sont, entre autres :

Le *morion* (*Morian* en allemand, *morion* en anglais), casque d'origine espagnole, dont le nom dérive de *morro*, corps rond ; il est sans visière, sans nasal, sans gorgerin et sans couvre-nuque, mais à haute crête, dont l'élévation atteint quelquefois la moitié de la hauteur du casque, et à bords relevés en pointes au-dessus du visage et au-dessus de la nuque, de manière que, vus de profil, ils forment un croissant.

Le *cabasset* (*Birnenhelm* en allemand, *pear-kask* en anglais) tire probablement son nom de sa forme, qui affecte celle du fruit à gourde, la calebasse ; sans visière, sans gorgerin, sans couvre-nuque et sans crête, mais pointu comme une poire dont la tige forme le petit bout du cimier, ce casque, comme le morion, était porté par les reîtres et par des hommes de pied, particulièrement en France et en Italie, jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Le morion, orné d'une énorme fleur de lis repoussée, se trouve aussi dans beaucoup d'arsenaux en Allemagne, particulièrement en Autriche et en Bavière, où il provient de l'armement municipal de la fin du moyen âge. Cette fleur de lis n'a aucun rapport, là, avec les armoiries des rois de France, mais est le symbole de la Vierge dont beaucoup de corps d'arquebusiers et de hallebardiers avaient adopté l'image pour leurs drapeaux civiques.

La *bourguignote commune* (*Pickelhauhe* en allemand, *soldier-burgonet* en anglais), très-répandue en Allemagne, était le casque des *Knappen*, ou hommes d'armes au service des châtelains féodaux, et quelquefois celui des lansquenets et de la cavalerie légère.

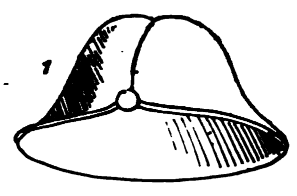
Le *chapeau de fer* (*Eisenhuth* en allemand, *iron-hat* en anglais), qui remonte jusqu'au treizième siècle, comme le prouve le manuscrit bohême de *Voleslav*, de la bibliothèque du prince de Lobkowitz, à Raudnitz, n'avait également

ni visière ni crête. Il y en a eu, au dix-septième siècle, qui affectaient la forme d'une casquette à visière, et où la visière était quelquefois traversée par un nasal mobile; le chapeau de fer du poids de 20 livres (n° 101), que portait à la guerre Auguste le Fort (1670-1733), et qui se trouve au musée de Dresde, appartient à cette espèce, tandis que le chapeau de fer du poids de 25 livres (n° 100), que le grand électeur portait à la bataille de Fehrbellin en 1677, est à timbre rond et à large bord, comme un chapeau de berger. La coiffure des hommes de pied de la maison du roi Louis XIV (1643-1715) était le chapeau à timbre aplati et à nasal mobile (n° 114).

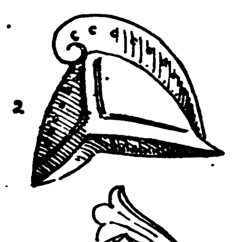
Le véritable *pot-en-tête* (*Eisenkappe* en allemand, *scull-cap* en anglais), espèce de calotte en fer très-épais et très-pesant, servait particulièrement, au seizième et au dix-septième siècle, dans les sièges (n° 97). Le nom de pot-en-tête est cependant aussi donné aux chapeaux de fer plus légers, et dont, entre autres, étaient armés les hommes de pied de Cromwell.

Les *calottes* et les *carcasses* en fer du dix-septième et du dix-huitième siècle servaient à garnir les fonds des chapeaux; le musée historique du palais Monbyon, à Berlin, possède même une carcasse triangulaire qui servait à doubler les tricornes (n° 111).

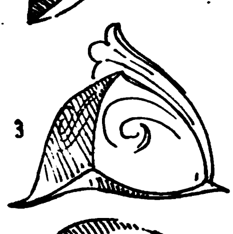
Quant aux casques de formes antiques du seizième siècle, le plus souvent de travail italien, allemand ou espagnol, qui font la richesse des panoplies d'amateurs, ce sont plutôt des casques de parade que des casques de guerre et de tournois; leur valeur archéologique est nulle, puisqu'ils datent tous de la Renaissance, et sont plutôt le produit de réminiscences antiques, où presque rien ne reflète les costumes et les mœurs de l'époque.



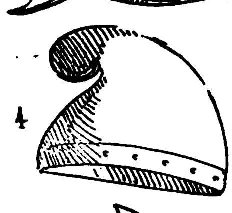
1. Casque germanique du huitième ou du neuvième siècle, en bronze ou en fer, d'après le *Codex aureus*, manuscrit de cette époque conservé à la bibliothèque de Saint-Gall.



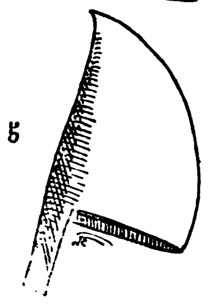
2. Casque carlovingien du neuvième siècle, en bronze ou en fer, d'après l'*Ademari-Cronicon* de la bibliothèque impériale de Paris.



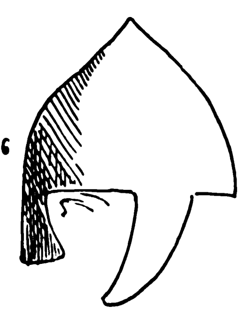
3. Casque carlovingien du neuvième siècle, en bronze ou en fer, d'après la Bible de Charles le Chauve, au Louvre.



4. Casque allemand en fer du dixième siècle, d'après le *Psalterium*, manuscrit à la bibliothèque de Stuttgard. Voir cette même forme parmi les casques grecs et japonais.



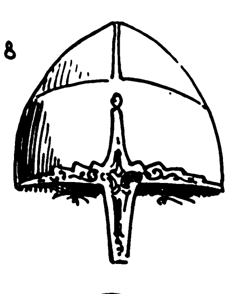
5. Casque allemand demi-conique à nasal, appelé en France casque normand, d'après le *Martyrologe*, manuscrit du dixième siècle, à la bibliothèque de Stuttgard.



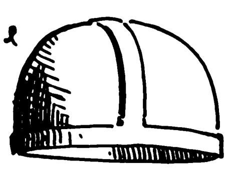
6. Casque conique à nasal élargi à sa partie inférieure, d'après une statuette du dixième siècle. — Col. de M. le comte de Nieuwerkerke.



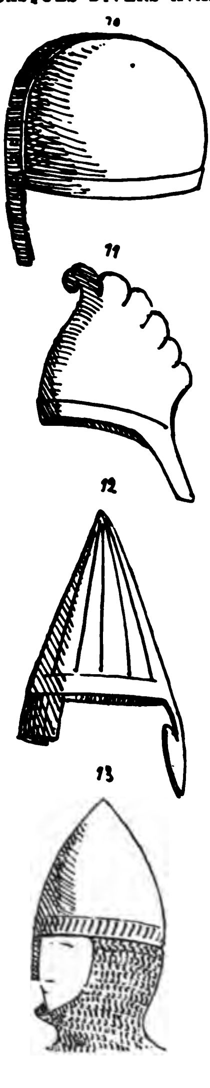
7. Casque forme antique à crête et à jugulaires, d'après un buste de grandeur naturelle en argent repoussé, du dixième siècle. — Trésor du couvent de Saint-Maurice, canton du Valais.



8. Casque à nasal fixe, en fer et incrusté d'argent, ayant appartenu à saint Venceslas, mort en 935. — Dôme de Prague.



9. Casque allemand à timbre rond, en fer, d'après une miniature de la *Biblia sacra* du dixième siècle, de la bibliothèque impériale de Paris, et d'après le *Prudentius* de la même époque, au musée britannique.

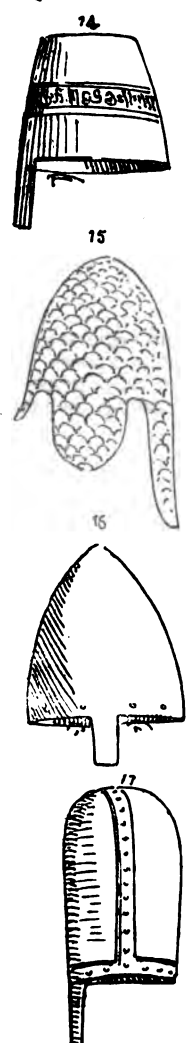


10. Casque allemand en fer à nasal fixe du onzième siècle, d'après un manuscrit de l'époque appartenant à M. de Hefner-Alteneck. Cette même forme de casque figure dans les miniatures du *Jeremias*, etc., du onzième siècle de la bibliothèque de Darmstadt.

11. Casque anglo-saxon à couvre-nuque, d'après l'*Aelfric*, manuscrit du onzième siècle à la bibliothèque du musée britannique.

12. Casque conique normand à nasal et à couvre-nuque dont Guillaume le Conquérant est coiffé sur la tapisserie de Bayeux. Cette même forme de casque se trouve aussi dans l'*Aelfric* déjà mentionné.

13. Casque conique allemand à nasal, d'après le bas-relief du baptistère en bronze, au dôme de Hildesheim, œuvre de saint Bernard, du onzième siècle. On retrouve cette même forme de casque dans les peintures murales du dôme de Brunswick, exécutées sous Henri le Lion, mort en 1195.



14. Casque anglo-saxon à nasal fixe, de la fin du douzième siècle, d'après une miniature du *Harlan Roll* de la bibliothèque du musée britannique.

15. Casque russe, à petit nasal et long couvre-nuque en écailles de fer imbriquées, attribué à Saint-Pétersbourg, au onzième siècle.

16. Casque conique en fer, à petit nasal fixe, du onzième siècle, trouvé en Moravie.—Col. d'Ambras.

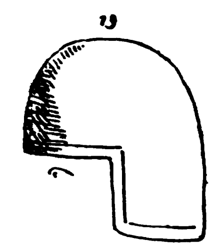
17. Casque allemand à couvre-nuque du douzième siècle, d'après les broderies de la mitre du couvent de Seligenthal. — Musée national de Munich. (Louis VII (1137-1180) et Richard Cœur de Lion (1157-1183) sont représentés sur leurs sceaux coiffés de ce même genre de casque.)

17 *bis*. Casque en fer du douzième siècle, attribué à Henri le Lion, duc de Brunswick, mort en 1195. Le timbre en fer est orné de six bandes et d'un cimier en cuivre doré et gravé, et d'un bandeau frontal repoussé, également en cuivre doré, dont l'ornement principal représente un lion, tel qu'il figurait dans les armes du duc. — Col. du baron de Zu-Rhein à Wurzbourg, et provenant de celle de la duchesse de Berry.

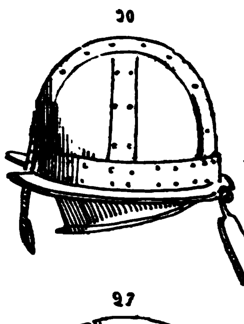




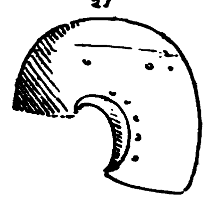
18. Casque en cuivre rouge avec croix grecque et trois trous percés à jour, de la fin du onzième siècle. Il a été trouvé dans la Saône et figure au musée d'artillerie de Paris.



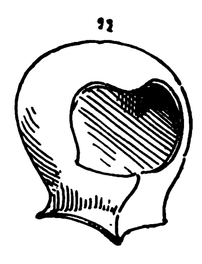
19. Casque allemand à couvre-nuque, du douzième siècle, d'après la peinture murale au dôme de Brunswick, exécutée sous Henri le Lion, mort en 1195.



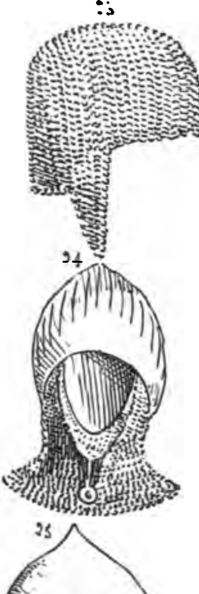
20. Casque allemand en fer, du douzième siècle, à nasal fixe, à oreillères et à couvre-nuque mobile. Il a été trouvé dans la Somme. — Musée d'artillerie de Paris.



21. Casque en bronze, à couvre-nuque, probablement du douzième siècle, sinon du dixième car il a été trouvé dans la rivière du Lech, près du champ de bataille où saint Ulrich contribua à la tête de ses ouailles à la défaite d'Attila. — Musée Maximilien à Augsbourg.

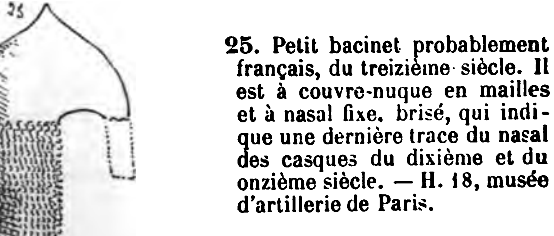


22. Casque allemand à bavière et gorgerin adhérents, et à mézail à vue ouverte, du treizième siècle, d'après le manuscrit allemand *Tristan* et *Isolde*, par Gotfried de Strasbourg. — Bibliothèque de Munich.

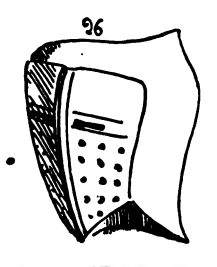


23. Coiffette française en mailles rivées à grains d'orge, du treizième siècle, trouvée dans un tombeau à Épernelle (Côte-d'Or). — H. 7, musée d'artillerie de Paris.

24. Petit bacinet ou cervelière allemand, du treizième siècle. Il se portait au-dessus du camail et au-dessous du heaume. — Tombeau de l'époque.



25. Petit bacinet probablement français, du treizième siècle. Il est à couvre-nuque en mailles et à nasal fixe, brisé, qui indique une dernière trace du nasal des casques du dixième et du onzième siècle. — H. 18, musée d'artillerie de Paris.

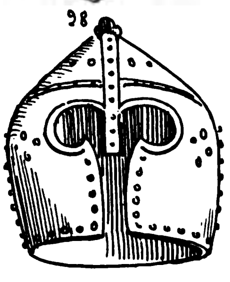


26. Heaume allemand (*Topfhelm* en allem., *helm* en angl.), du douzième siècle, d'après les peintures murales au dôme de Brunswick, exécutées sous Henri le Lion, mort en 1195.



27. Id. id.

Ce sont les plus anciens spécimens de heaumes, de ces casques d'origine allemande, destinés à être portés par-dessus le petit bacinet, que l'auteur connait.



28. Heaume anglais primitif, encore à nasal, de la fin du douzième siècle. Il est en fer noirci et a 42 cent. de hauteur. — H. 1. musée d'artillerie de Paris.



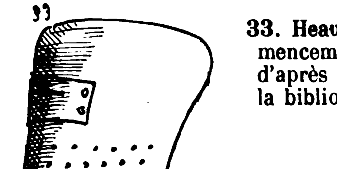
29. Heaume anglais primitif, également encore à nasal, de la fin du douzième siècle. — $\frac{4}{2}$, Tour de Londres.



30. Heaume d'archers à pied et à cheval, du treizième siècle, d'après le *Cronicon colmariense* de 1298.

31. Heaume anglais du treizième siècle, probablement le casque nouveau dont parlent les écrivains contemporains de la bataille de Bouvines (1214). Le heaume allemand du treizième siècle des peintures murales de Brunswick est cependant bien plus perfectionné déjà. — Musée d'artillerie de Paris.

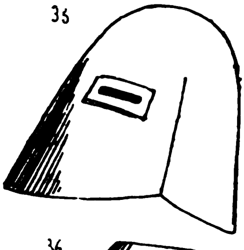
32. Heaume ou gros casque anglais, attribué dans la coll. Parham, où il est conservé, au douzième siècle, mais que l'auteur croit le produit de la contrefaçon, car la forme en est impossible et ne se trouve dans aucun manuscrit.



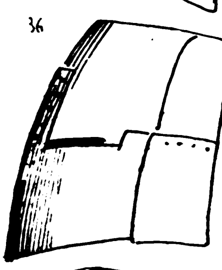
33. Heaume allemand du commencement du treizième siècle, d'après le *Tristan et Isolde* de la bibliothèque de Munich.



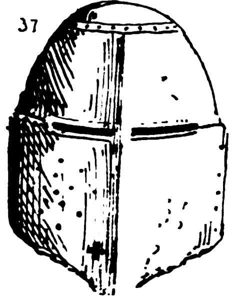

34. Heaume du treizième siècle, en fer, décoré de peintures polychromes. — Col. de M. le comte de Nieuwerkerke.



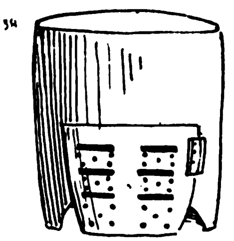
35. Heaume allemand de la fin du treizième siècle, d'après une miniature du manuscrit de *Manessis*, conservé à la bibliothèque impériale de Paris, et qui représente la mort, en 1298, d'Albrecht de Heigerloch le Minnesinger de la lignée des Hohenzollern.

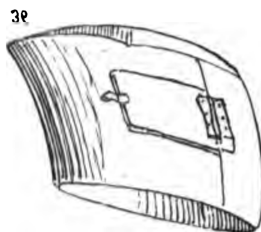


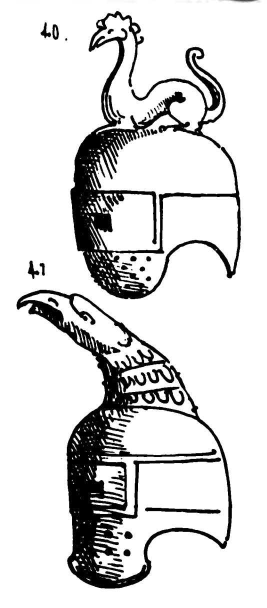
36. Heaume, conservé au musée de Prague, où il est attribué à la fin du treizième siècle. Il est en tôle excessivement mince et paraît plutôt un objet de contrefaçon.



37. Heaume allemand du quatorzième siècle. Il a été trouvé, à côté des bacinets représentés plus loin, sous les décombres du château de Tannenburg, détruit au quatorzième siècle. — Le n° 570, au musée de Copenhague, est presque semblable, et un autre casque, au muséum Francisco-Carolinum à Lintz, y ressemble également.







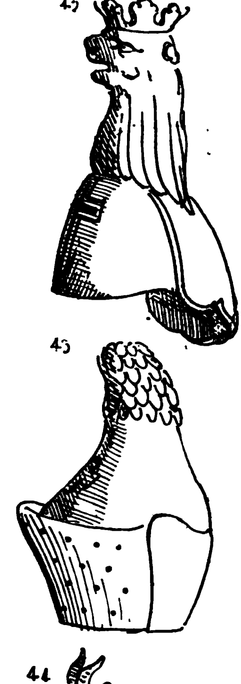
38. Heaume anglais à ventaux à charnière, du commencement du quatorzième siècle. — $\frac{4}{1}$, Tour de Londres.

39. Heaume allemand de la fin du quatorzième siècle. — H. 5, musée d'artillerie de Paris.

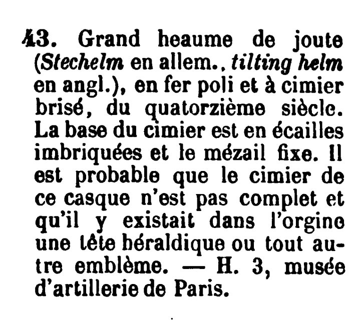
40. Heaume allemand à cimier du treizième siècle, d'après l'*Enéide allemande*, par Henri de Valdeck. — Bibliothèque de Berlin.

41. Id. id.

Ce sont les deux plus anciens heaumes à cimier que l'auteur a pu trouver. On a cru jusqu'ici que le cimier avait été adopté sur les heaumes probablement vers le milieu du quatorzième siècle et que les premières armes défensives de ce genre ne remontent qu'à la fin du treizième siècle, mais celles reproduites d'après les peintures murales du dôme de Brunswick du douzième siècle (nos 26 et 27), et les heaumes à cimier ci-dessus, infirment ces anciennes notions.



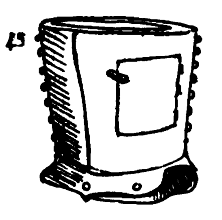
42. Grand heaume à cimier, d'après le monument funéraire du roi des Romains Gunther de Schwarzbourg, empoisonné à Francfort en 1349. — Cénotaphe, au dôme de Francfort, exécuté en pierre rouge en 1352.



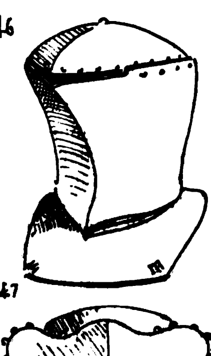
43. Grand heaume de joute (*Stechelm* en allem., *tilting helm* en angl.), en fer poli et à cimier brisé, du quatorzième siècle. La base du cimier est en écailles imbriquées et le mézail fixe. Il est probable que le cimier de ce casque n'est pas complet et qu'il y existait dans l'orgine une tête héraldique ou tout autre emblème. — H. 3, musée d'artillerie de Paris.



44. Grand heaume de joute anglais, en fer noirci et à cimier, du commencement du quinzième siècle. Le cimier en bois paraît moderne. — H. 4, musée d'artillerie de Paris.

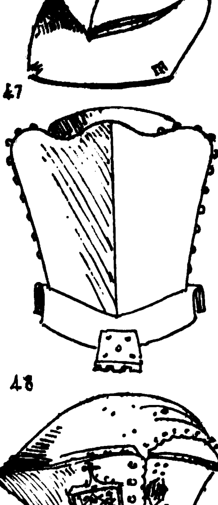


45. Grand heaume de joute allemand ou anglais, du quinzième siècle. Il est à ventail à charnière et pourvu d'un colletin destiné à être vissé sur la cuirasse. — Musée d'artillerie de Paris.

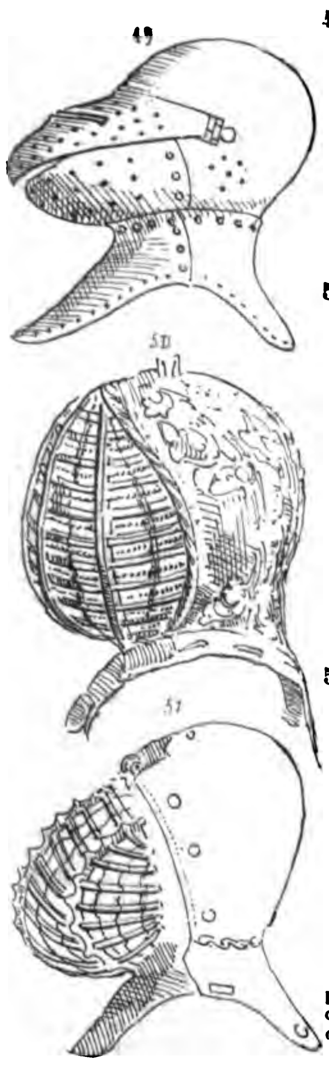


46. Grand heaume de joute anglais, de la fin du quinzième siècle. Il est en fer poli et à colletin. — Tour de Londres.

47. Grand heaume de joute allemand, de la fin du quinzième siècle. Il est en fer poli, à colletin et semblable à l'exemplaire conservé au musée de Munich. — H. 6, musée d'artillerie de Paris.



48. Grand heaume de joute, attribué à Maximilien I, mort en 1519. — Arsenal impérial de Vienne. Un semblable casque, trouvé à Klingenberg en Bohême, est conservé au musée de Prague et un autre à l'arsenal de Berlin. Cette forme s'est continuée, modifiée il est vrai, jusqu'au milieu du seizième siècle.

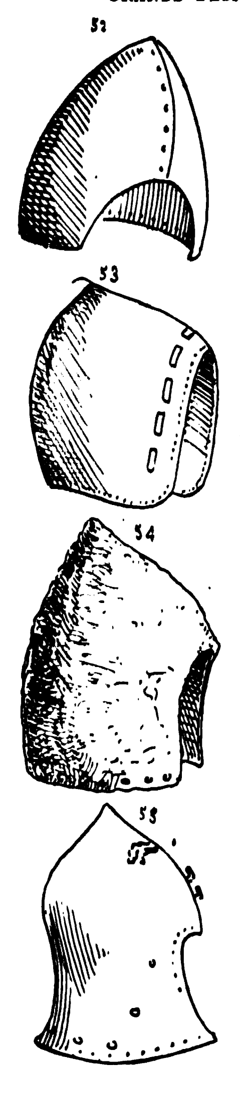


49. Heaume de guerre en fer poli, à timbre rond, vue à charnière, et dont le gorgerin-colletin est fixe, du quinzième siècle; il fait partie d'une armure complète de l'arsenal de Berne.

50. Heaume allemand de tournois à massettes[1] (*Kolbentournier* en allem.), de 50 cent. de hauteur, du quinzième siècle. La carcasse en fer forgé est recouverte dans sa partie postérieure d'un tissu de toile sur lequel on distingue encore les armoiries peintes des barons Spæth et quelques restants de dorure. — Musée de Sigmaringen.

51. Heaume allemand, de tournois à massettes, du quinzième siècle. Il a appartenu au comte d'Esendorf, tué à Biberach. — Col. Sœter, au musée Maximilien à Augsbourg.

1. La massette et l'épée étaient employés simultanément dans ces exercices qui étaient à la fois des passes d'armes et des tournois de cavaliers.



Le grand bacinet (*Grosse Kesselhaube* en allem., *great bassinet* en angl.) apparut dans la seconde moitié du treizième siècle. De forme ovoïde et pointu, il est d'abord sans visière ni nasal, mais garni de pitons pour recevoir de la maille qui remplace la visière et le couvre-nuque.

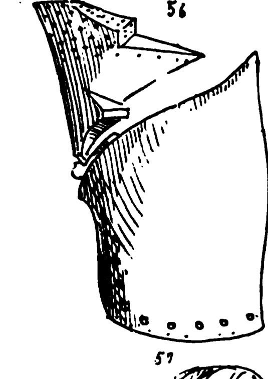
52. Bacinet bohémien, d'après le manuscrit de *Voleslav* de Bohême du treizième siècle, de la bibliothèque du prince de Lobkowitz, à Raudnitz en Bohême.

53. Bacinet allemand du treizième siècle. Il a 28 cent. sur 22 et se trouve au musée de Berlin.

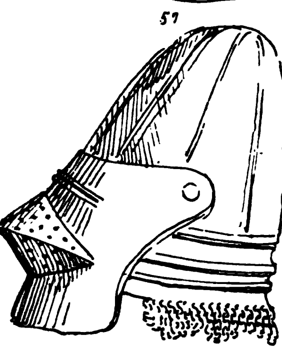
54. Bacinet allemand de la fin du treizième siècle, trouvé sous les décombres du château de Tannenburg, incendié au quatorzième siècle. Il a été reproduit et décrit par M. de Hefner-Alteneck.

55. Bacinet français ou italien[1] du quatorzième siècle, garni de 12 gros pitons à trous carrés pour supporter des tringles sur lesquelles étaient enfilées les mailles. Ce casque provient de la collection du comte de Thun, à Val di Non. M. Spengel, à Munich, l'a cédé depuis à M. le comte de Nieuwerkerke.

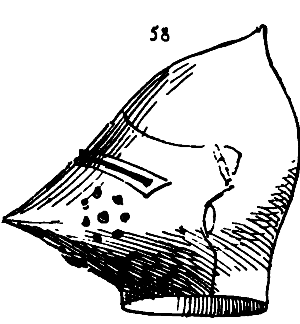
1. Plutôt italien. La forme de ce couvre-nuque rappelle celle de la *celata veneziana* du quinzième siècle.



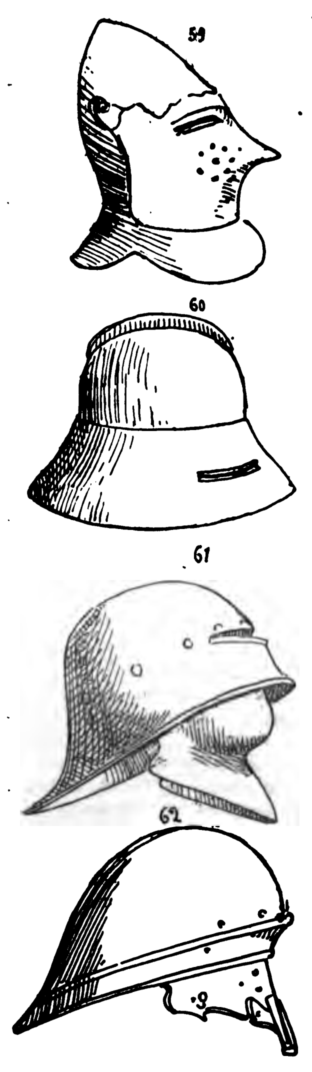
56. Grand bacinet allemand, en fer noirci, du quatorzième siècle, à mézail mobile; la vue à charnière se relève vers le timbre. Les vingt gros pitons à trous carrés servaient à supporter la tringle sur laquelle étaient enfilés les anneaux de la maille du gorgerin-couvre-nuque. — Col. de M. de Hefner-Alteneck.



57. Grand bacinet anglais du milieu du quatorzième siècle. La visière se relève au moyen d'un pivot, comme celle des armets du seizième siècle. On y voit encore un restant du gorgerin couvre-nuque en mailles. — Château de Warwick.



58. Grand bacinet à visière à charnière du quatorzième siècle. — Tour de Londres, musée d'artillerie de Paris et col. de M. le comte de Nieuwerkerke. Ces casques sont en acier poli; le timbre ovoïde d'une seule pièce est pointu, et la visière très-avancée laisse un grand espace pour faciliter la respiration.



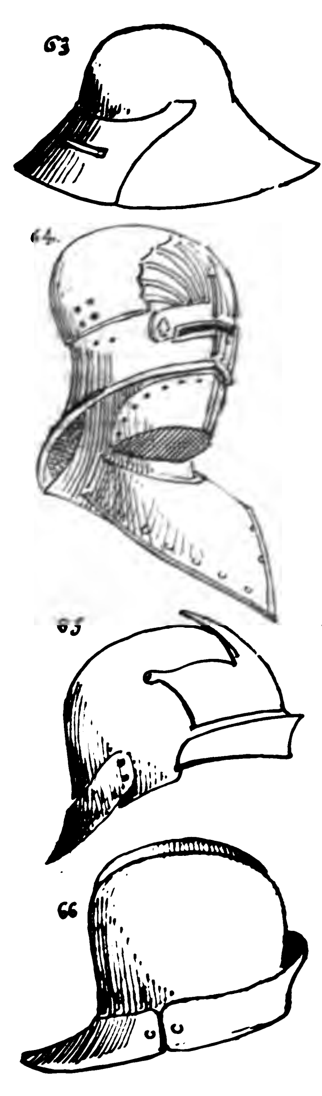
59. Grand bacinet anglais, à visière à charnière et à colletin fixe, du milieu du quatorzième siècle. — Tour de Londres et col. de M. de Renné, à Constance. Ce casque est semblable, sous certains rapports, au casque précédent.

Les salades (en allemand, *Schale*, *Schallern* et *Schelern*, d'où dérive le nom français; *salade* en anglais), qui remplaçaient, au quinzième siècle, les bacinets, se signalaient particulièrement par leur couvre-nuque et avaient des ressemblances avec les chapeaux de fer. La salade se portait ordinairement avec la mentonnière qui souvent faisait pièce avec le hausse-col; elle était posée en biais, de manière que la fente ménagée pour la vue se trouvait devant les yeux.

60. Salade-heaume allemande de tournois, du quatorzième siècle. Elle est à crête et à visière fixe et était portée droite. — Musée d'artillerie de Paris.

61. Salade allemande d'une seule pièce, avec sa mentonnière, du quinzième siècle. — Col. du roi de Suède, Charles XV.

62. Salade allemande à nasal, du quinzième siècle. — Col. de M. de Renné, à Constance.



63. Salade allemande, en fer noirci à vue mobile à pivot, du quinzième siècle. Elle provient du château d'Ort, en Bavière, et a dû être portée en biais et avec mentonnière. — Tour de Londres. — Semblable pièce dans la collection Spengel, à Munich; cette dernière provient de la collection du comte de Thun, à Val di Non.

64. Salade à vue à coquille, avec mentonnière de forme étrange, carrée, et hausse-col, du quinzième siècle.

65. Salade à visière et couvre-nuque mobile, du quinzième siècle. Elle a dû être portée en biais comme la précédente. Le couvre-nuque est formé d'une pièce rapportée et peu développé. — Musée de Prague.

66. Salade à crête du quinzième siècle, provenant de l'île de Rhodes. Ce casque à visière figurée, et dont le couvre-nuque est une pièce rapportée, ne protégeait pas le visage et ne formait qu'une défense défectueuse. Son travail indique une origine italienne.

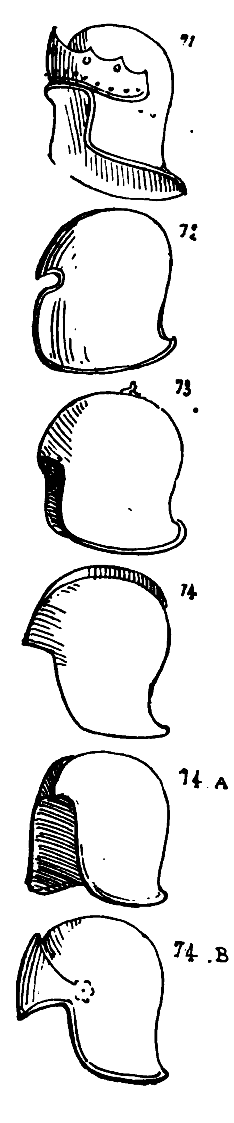


67. Salade allemande de guerre, dessinée d'après la statue du duc Guillaume le Jeune de Brunswick, sculpture exécutée en 1494. Elle est à visière fixe, à bavière mobile et à gorgerin. — Munden (Hanovre), près Cassel.

68. Salade allemande de guerre du quinzième siècle, à timbre pointu, forme très-rare et peut-être unique, visière à charnière, couvre-nuque lamé. Le petit dessin la représente de face. — Musée historique du palais Montbijou, à Berlin.

69. Id., avec sa mentonnière qui s'allonge en gorgerin hausse-col.

70. Salade cannelée avec avance, selon l'auteur, du seizième siècle, de l'île de Rhodes. — Musée d'artillerie de Paris, où elle est attribuée au quinzième siècle. La forme de l'avance et la cannelure doivent la faire ranger dans la première moitié du seizième siècle, où ces sortes de visières étaient très-répandues.—V. n° 125, Bourguignote.



71. Salade anglaise attribuée, à la Tour de Londres où elle est conservée, au quinzième siècle, mais dont la forme singulière me paraît indiquer une contrefaçon.

72. Salade vénitienne (*celata veneziana*) à nasal, de la première moitié du quinzième siècle. — Col. Llewelyn-Meyrick, à Goodrich-Court; Renné, à Constance; Nieuwerkerke, à Paris et à la Tour de Londres.

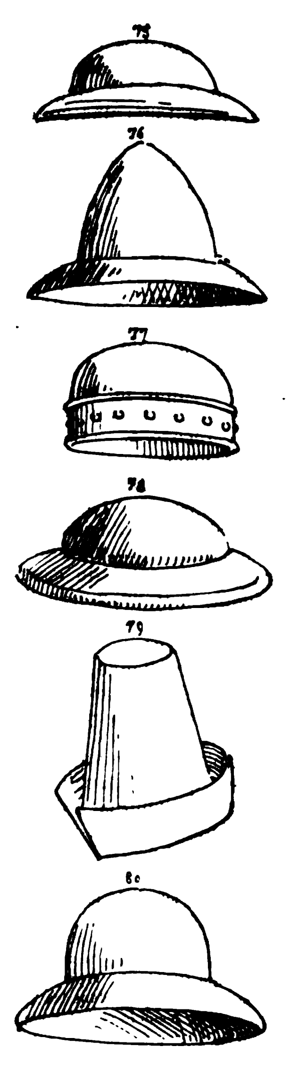
73. Salade vénitienne à cimier et sans nasal, de la seconde moitié du quinzième siècle[1]. Le couvre-nuque de ce casque est plus prononcé que celui du numéro précédent. — Col. Llewelyn-Meyrick.

74. Salade d'archer vénitien à crête et sans nasal, de la seconde moitié du quinzième siècle. Le couvre-nuque est moins prononcé que celui du casque précédent. — H. 22, musée d'artillerie de Paris et col. de la Tour de Londres.

74 A. Salade italienne, de la seconde moitié du quinzième siècle, d'après les bas-reliefs en marbre blanc de l'arc de triomphe d'Alphonse V, roi d'Aragon, à Naples, qui représentent son entrée triomphale, en 1443.

74 B. Salade italienne, à visière figurée, id, id.

1. Cette arme affecte la forme du casque grec d'hoplite (V. n° 9, page 126), dont elle paraît le dérivé, mais qui était sans couvre-nuque. La pointe sur la partie frontale qui forme une espèce de nasal, ne se retrouve plus dans les *celate veneziane* de la seconde moitié du quinzième siècle.



75. Chapeau d'armes en fer (*Eisenhuth* en allem., *iron hat* en angl.), du douzième siècle, d'après les peintures murales au dôme de Brunswick, exécutées sous Henri le Lion, mort en 1195.

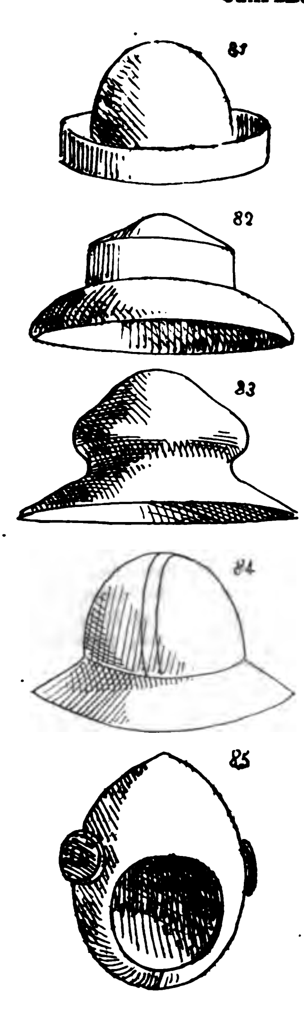
76. Chapeau d'armes en fer, d'après le manuscrit bohémien *Voleslav* du treizième siècle.

77. Calotte d'armes (*Eisenkappe* en allem., *scull-cap* en angl.), d'après l'*Enéide* allemande de Henri de Valdeck, manuscrit du treizième siècle, à la bibliothèque de Berlin.

78. Chapeau d'armes en fer, d'après une miniature du manuscrit de Manessis, de la fin du treizième siècle, qui représente la mort d'Albrecht de Heigerloch le Minnesinger de la lignée des Hohenzollern. — Bibliothèque impériale de Paris.

79. Chapeau d'armes en fer, de la fin du quatorzième siècle, d'après une peinture à Saint-Michel, à Schwæbisch-Hall, reproduit par M. de Hefner-Alteneck.

80. Id. id.



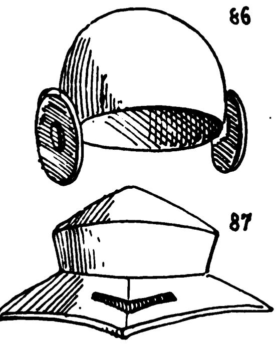
81. Chapeau d'armes en fer, de la fin du quatorzième siècle, d'après une peinture à Saint-Michel, à Schwæbisch-Hall.

82. Chapeau d'armes en fer, d'après un manuscrit de Constance, de 1435, conservé à la bibliothèque de Prague.

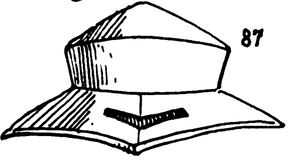
83. Chapeau d'armes en fer du quinzième siècle. — Musée de Copenhague et col. de M. de Hefner-Alteneck, à Munich.

84. Chapeau d'armes en fer du quinzième siècle. — Manuscrit de la collection de M. le chevalier de Hauslaub, à Vienne.

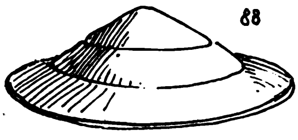
85. Pot-en-tête (*Eisenkappe* en allem., *scull-cap* en angl.) ovoïde, à mentonnière, du quatorzième et du quinzième siècle. — Manuscrit de la collection de M. le chevalier de Hauslaub, à Vienne, et peintures murales de la cathédrale de Mondonnedo, en Espagne. La forme donnée par les peintres à la partie inférieure de cette arme défensive fait supposer qu'elle devait avoir par derrière des pièces mobiles, à charnière ou à pivot, pour permettre l'entrée de la tête qu'elle entoure hermétiquement.



86. Calotte d'armes (*Eisenkappe* en allem., *scull-cap*, en angl.) à oreillères, d'après un manuscrit du quinzième siècle, de la collection de M. le chevalier de Hauslaub, à Vienne.



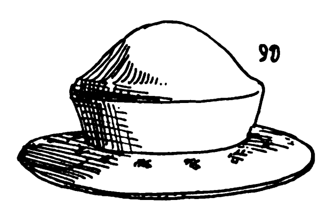
87. Chapeau d'armes-salade à visière, d'après les aquarelles de Glockenthon de 1505 qui représentent les armes des arsenaux de l'empereur Maximilien I. — Col. d'Ambras.



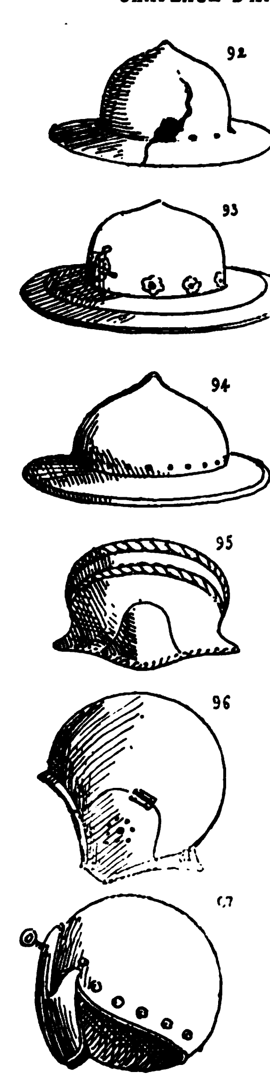
88. Chapeau d'armes, id.



89. Pot-en-tête carcasse, id. Cette arme a probablement servi aux siéges où elle fut portée, comme le heaume, par-dessus le casque ordinaire.



90. Chapeau d'armes allemand de la fin du quinzième siècle, d'après le moulage, au musée germanique, à Nuremberg. Sa forme est presque identique à celle du chapeau de fer n° 83, dont le dessin représente une arme de la collection de M. de Hefner-Alteneck, à Munich, et, comme celle-là, son timbre est martelé d'une seule pièce.



92. Chapeau d'armes du réformateur Zwingli, mort dans la bataille de Cappel, en 1531. — Arsenal de Zurich.

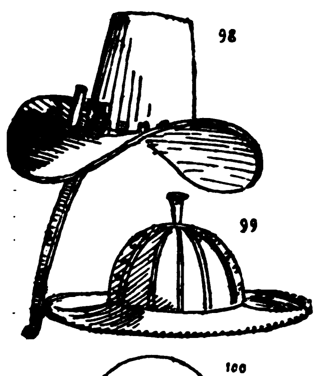
93. Chapeau d'armes de la fin du quinzième siècle. La rosette principale, en cuivre percé à jour, forme la croix de Bourgogne. — Coll. Renné à Constance. Semblable exemplaire, moins la croix, dans la coll. Spengel à Munich.

94. Chapeau d'armes, d'après le *Theuerdanck*, publié à Augsbourg au commencement du seizième siècle.

95. Chapeau d'armes allemand, du seizième siècle, surmonté de trois gros crêpes torses et pourvu d'oreillères mobiles. Ce casque est recouvert de velours rouge et servait particulièrement à la chasse. — Collections Spengel et de Hefner-Alteneck à Munich, ville dont l'arsenal possède un pareil casque encore recouvert de drap noir et jaune, qui sont les couleurs de Munich. D'autres exemplaires dans la col. d'Ambras et au château de Laxenbourg. Un semblable casque, de la coll. des Mazis, au musée d'artillerie de Paris, est attribué au roi Henri IV (1559-1610), dont il porte le chiffre et le portrait gravés. Les crêpes y sont richement ornés de trophées et autres sujets en gravé et en repoussé.

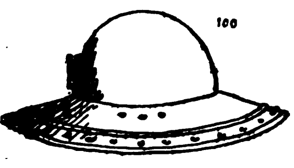
96. Pot-en-tête à oreillères, du seizième siècle. — Arsenal de Munich.

97. Pot-en-tête de siége, du dix-septième siècle. — H. 154, musée d'artillerie de Paris.

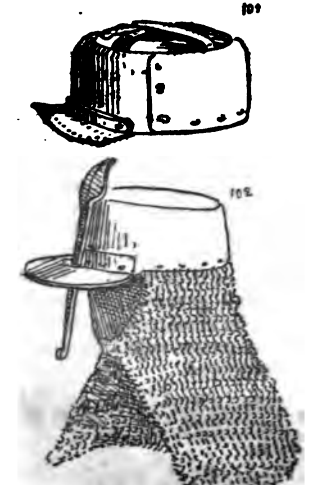


98. Chapeau d'armes en fer, de Charles Ier, roi d'Angleterre (1625-1650). Il porte la marque d'armurier: | A. B. O. | — Château de Warwick.

99. Chapeau d'armes en fer, du dix-septième siècle. — Col. Az à Lintz.



100. Chapeau d'armes en fer, à porte-plumet, pesant 25 livres; il mesure 30 cent. sur 40 et a appartenu au grand Électeur de Brandebourg, qui le portait à la bataille de Fehrbellin (1677). — Musée de Berlin.



101. Calotte d'armes à visière, en fer, le dessus à jour et pesant 20 livres. Elle a appartenu à Auguste II le Fort (1670-1733). — Musée de Dresde.

102. Calotte d'armes allemande en fer, à visière et à nasal, du dix-septième siècle. A couvre-nuque long en mailles; elle est extérieurement recouverte de toile grise. — Musée de Dresde.



103. Calotte d'armes du dix-septième siècle, en fer épais, et dont la partie supérieure est à jour. — Arsenal de Berlin.

104. Calotte d'armes en écailles imbriquées, d'après un dessin de Holbein, du seizième siècle. — Musée industriel à Vienne.

105. Calotte d'armes en écailles imbriquées, en acier poli, à nasal mobile, à oreillères et à couvre-nuque; le porte-plumet et plusieurs autres pièces sont en cuivre doré. Elle a été portée par Jean Sobieski, roi de Pologne, devant Vienne, en 1683. — Musée de Dresde.

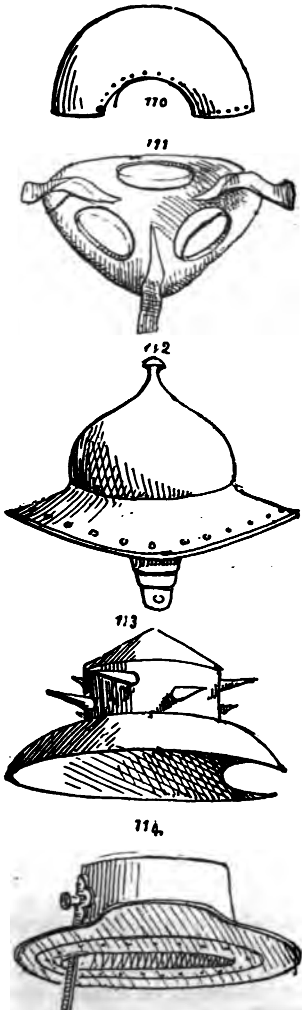
106. Calotte-carcasse en fer, du dix-septième siècle. — Musée de Prague.

107. Id. Id. Id.

108. Calotte-carcasse en fer, qui garnissait intérieurement les chapeaux des carabiniers français vers 1680. — Musée d'artillerie de Paris.

109. Calotte-carcasse en fer, du dix-septième siècle, pour doublure de chapeau d'armes. — Musée de Sigmaringen.

Toutes ces calottes, percées à jour, appartiennent déjà à l'époque où le casque avait été remplacé par le chapeau, dont elles formaient, comme il est dit ci-dessus, la défense intérieure.



110. Calotte en fer, allemande, pour doublure de chapeaux d'armes, du dix-septième siècle. — Arsenal impérial de Vienne.

111. Carcasse pour doublure de tricorne militaire allemand, du commencement du dix-huitième siècle. — Musée historique du palais de Montbijou, à Berlin.

112. Chapeau d'armes, probablement italien, du dix-septième siècle. Il est en fer, à jugulaires, et orné de têtes de clous en cuivre. — Arsenal impérial de Vienne.

113. Chapeau d'armes allemand qui, selon l'attribution donnée à l'arsenal de la ville de Vienne, où il est conservé, servait dans les assauts des châteaux forts et des villes, où les larges bords étaient destinés à préserver la tête et les épaules des liquides bouillants dont les assiégés se servaient pour leur défense. L'auteur croit cependant que ce casque n'était porté que dans les cérémonies publiques, entrées des princes, etc.

114. Chapeau de fer, à nasal, porté par les hommes de pied de la maison du roi Louis XIV (1643-1715). — H. 152, musée d'artillerie de Paris.



115. Bourguignote (*Burgunder Helm* en allem., *burgonet* en angl.) du seizième siècle. Cette espèce de casque se distingue par sa crête (*Kamm* en allem., *crest* en angl.), son avance (*Schirm* en allem, *schade* en angl.), ses oreillères (*Wangenklappen* en allem., *cheekpieces* en angl.), et son couvre-nuque (*Nackenschutz* en allem., *neck-guard* en angl.).

116. Bourguignote du seizième siècle, avec gorgerin et mentonnière qui la font ressembler à l'armet. (Voir plus loin.) — H. 53, musée d'artillerie de Paris.

117. Bourguignote de la fin du seizième siècle. Même observation que pour le numéro précédent. — Arsenal de Soleure.

118. Bourguignote du seizième siècle, provenant de la collection du château de Laxembourg. — Arsenal impérial à Vienne.

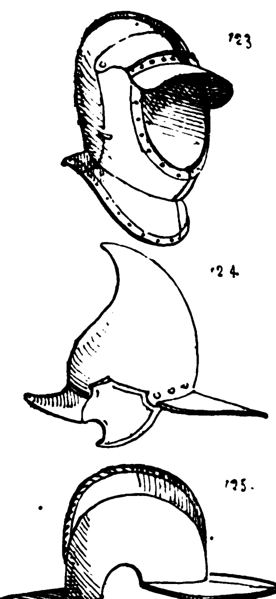
119. Bourguignote à gorgerin et mentonnière, à visière mobile, qui la font ressembler à l'armet. Beau travail allemand en fer gravé, du seizième siècle. — Collection d'Ambras.

121. Bourguignote allemande, d'après les *Descriptions des noces princières*, etc, de Wirzig, ouvrage imprimé à Vienne en 1571. — Musée industriel à Vienne.

122. Bourguignote-bacinet allemande, du seizième siècle, qui se distingue par le timbre pointu et sans crête. — Collection Az, à Lintz.

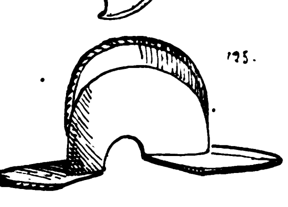


Bourguignote d'un magnifique travail italien en fer repoussé du seizième siècle, conservée à l'arsenal impérial de Vienne et provenant du château impérial de Laxembourg, près de Vienne. C'est le plus beau morceau de ce genre qui existe; il a été reproduit par la photographie d'une manière très-satisfaisante au musée industriel de Vienne.

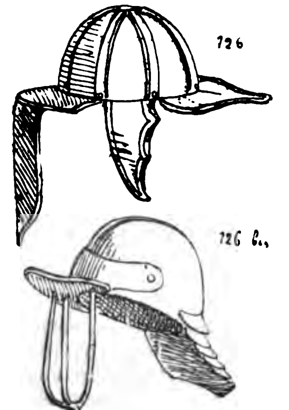


123. Bourguignote du dix-septième siècle. — Tour de Londres.

124. Bourguignote-cabasset en fer noirci, du commencement du dix-septième siècle. Elle est à avance, à oreillères et à couvre-nuque, mais sans crête; le timbre pointu a la forme du cabasset. — Arsenal de Genève.

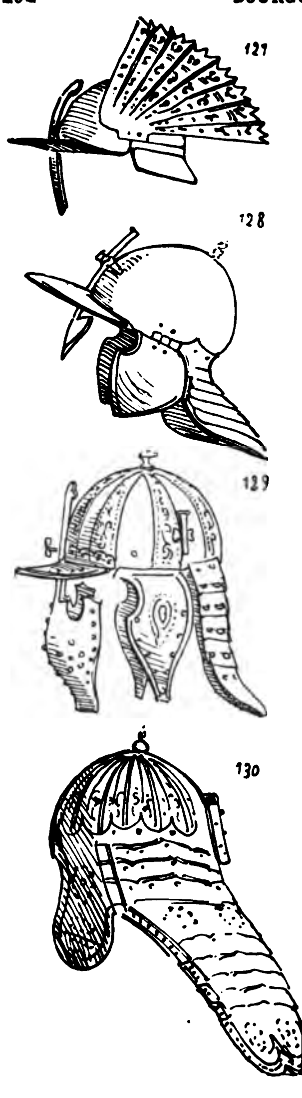


125. Bourguignote de siége, en fer très-lourd, de la fin du dix-septième siècle. L'avance et le couvre-nuque sont de forme plate. — H. 76, musée d'artillerie de Paris.



126. Bourguignote-calotte allemande, du commencement du dix-septième siècle. Elle est recouverte de velours rouge. — Musée Welf (Guelfe) à Hanovre.

126 *bis*. Bourguignote-calotte de la fin du dix-septième siècle. Son avance est garnie d'une visière en forme de trident et le couvre-nuque est lamé. — Tour de Londres.

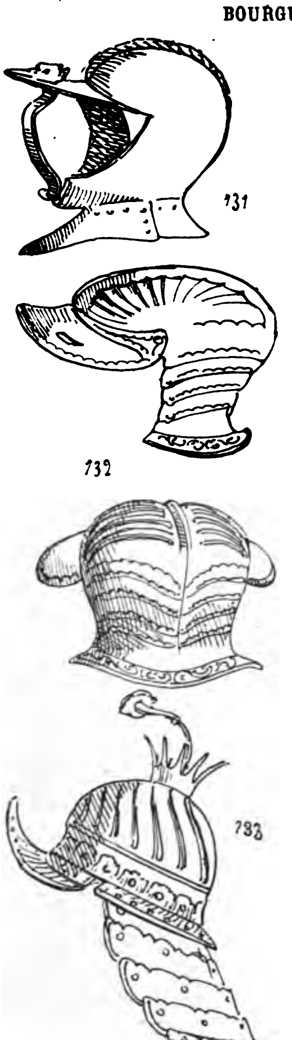


127. Bourguignote-calotte polonaise à nasal, du dix-septième siècle. Ces casques ressemblent, par l'espèce d'éventail qui orne chaque côté du timbre, aux casques des cavaliers ailés (*Jazda Skrzydlata*) de Sobieski. — Musée de Dresde.

128. Bourguignote-calotte en fer, à nasal mobile, à couvre-nuque lamé, et appelé *zucchetto*, genre de casque d'origine hongroise connu en Hongrie sous le nom de *dschyckse*. — N° 366, arsenal royal de Turin.

129. Bourguignote-calotte à oreillères, couvre-nuque lamé et nasal-visière, du milieu du dix-septième siècle. Ce casque, conservé à l'arsenal de Soleure, y est désigné faussement comme ayant appartenu à Vengi (1540); il est en fer gravé et orné de clous de cuivre.

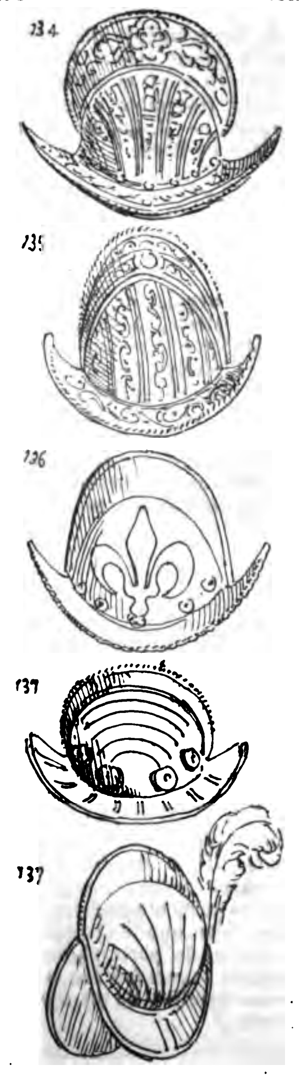
130. Bourguignote-calotte, à oreillères et long couvre-nuque lamé; elle est attribuée au comte Charles de Tyrol, mort en 1662. — Col. d'Ambras.



131. Bourguignote allemande du dix-septième siècle. Elle est à nasal fixe, et sa partie antérieure ressemble à celle des armets. — H. 56, musée d'artillerie de Paris.

132. Bourguignote du dix-septième siècle, à couvre-nuque lamé, conservée dans la collection Llewelyn-Meyrick, où elle est attribuée au quinzième siècle. Ce casque, qui a été représenté ici vu de profil et de derrière, est remarquable par ses deux rangs d'ornements rappelant les cannelures.

133. Bourguignote anglaise du dix-septième siècle, conservée au musée de Dresde, où elle est faussement attribuée à Édouard VI (1461-1483). Selon la tradition, elle aurait jadis fait partie de la collection d'armes de la Tour de Londres et aurait été donnée par Guillaume III à Jean-Georges Ier. L'avance, le couvre-nuque lamé et les ornements en clous dorés, aussi bien que le clinquant du cimier et du porte-plumet, indiquent à première vue la décadence du milieu du dix-septième siècle.



134. Morion (*Morian* en allem., *morion* en angl.). Ce casque italien d'homme de pied du seizième siècle, qui provient de l'arsenal de Genève, a appartenu au capitaine savoisien Chaffardin Branaulieu, tué sous les murs de Genève, ville qu'il avait voulu surprendre. L'arme est richement ornée de gravures à la pointe et d'une grande netteté. — Coll. de l'auteur.

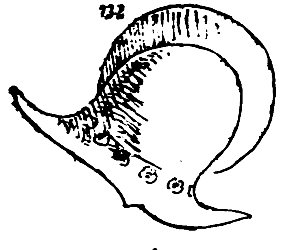
135. Morion français d'homme de pied, de la fin du seizième siècle. Il est également couvert d'ornements gravés à la pointe. — Tour de Londres.

136. Morion allemand, de la fin du seizième siècle. La fleur de lis repoussée, qui orne ce casque porté par la compagnie civique de la ville de Munich, est le symbole de la Vierge et n'a point de rapport avec les armoiries des rois de France. — Arsenal de la ville de Munich et arsenal impérial à Vienne.

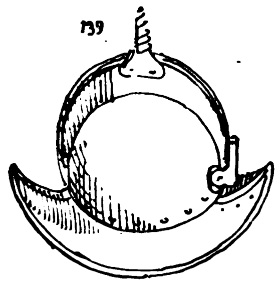
137. Morion allemand, d'après les *Descriptions des noces princières*, de Wirzig, ouvrage imprimé à Vienne en 1571. — Musée industriel à Vienne.

Le morion de l'armure attribuée, au Louvre, au roi de France Henri IV (1559-1610), est un peu plus haut, et ses bords moins larges sont à pans coupés. (V. p. 285, n° 95.)

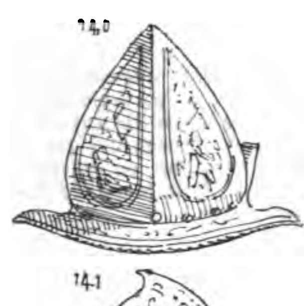
137 *bis*. Id. Id.



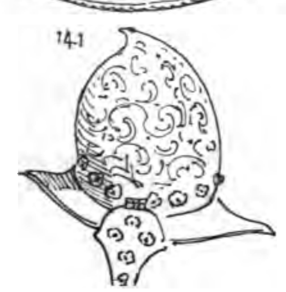
138. Morion allemand du seizième siècle. C'est une forme peu commune. — Arsenal de la ville de Munich.



139. Morion allemand de la fin du seizième siècle, conservé au musée national à Brunswick, où il est désigné comme appartenant au douzième siècle ! La grosse vis sur la crête le fait tout à fait différer des morions ordinaires.



140. Cabasset (*Birnenhelm* en allem., *pear-kask* en angl.) du seizième siècle, en fer richement gravé et à porte-plumet. — Coll. de M. le comte de Nieuwerkerque.



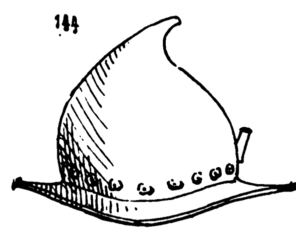
141. Cabasset allemand à oreillères, en fer gravé, du seizième siècle. Cette même forme, mais à bords différents, était très-répandue en France et en Italie. — Arsenal de la ville de Munich.



142. Cabasset italien d'homme de pied, du seizième siècle, en fer repoussé, ciselé et damasquiné d'or. Le sujet représente *Persée délivrant Andromède*, pièce magnifique. — H. 100, musée d'artillerie de Paris.



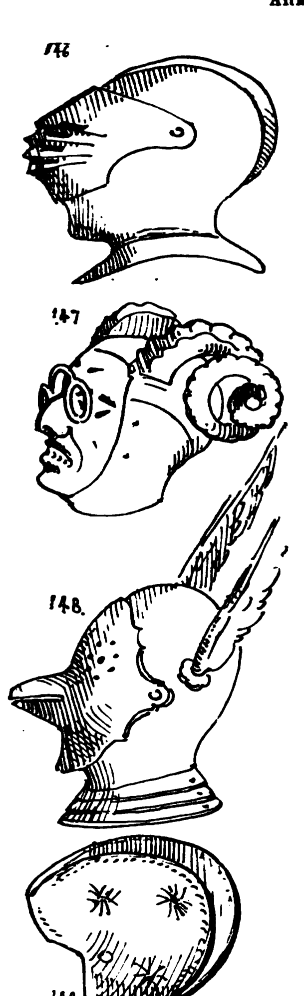
143. Cabasset italien d'homme de pied, du seizième siècle; il est richement gravé à la pointe. — Tour de Londres.



144. Cabasset allemand en fer noirci et à porte-plumet, du seizième siècle. Ce casque n'a d'autres ornements que les clous-rosettes en cuivre. — Coll. de M. le comte de Nieuwerkerque.



145. Cabasset italien en fer repoussé, d'un très-beau travail, du seizième siècle.

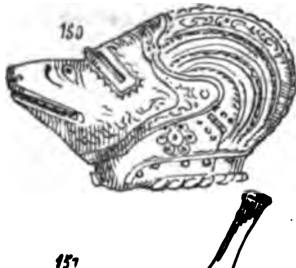


146. Armet (*Visierhelm* en allem., *helmet* en angl.) de la seconde moitié du quinzième siècle. L'armet est le casque le plus perfectionné; il est composé du timbre surmonté de la crête, de la vue, du nasal et du ventail, dont l'ensemble se nommait mézail, et du gorgerin. — H. 28, musée d'artillerie de Paris.

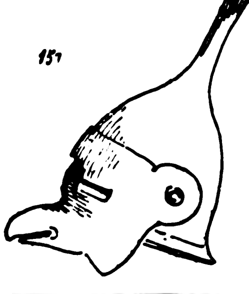
147. Armet du seizième siècle, en fer, et avec cornes naturelles de bélier; il a fait partie de l'armure du bouffon de Henri VIII (1509-1547). — Tour de Londres.

148. Armet à plumets, du seizième siècle, d'après le *Weisskunig*.

149. Armet du seizième siècle, en cuir recouvert d'ornements produits par le fer du relieur. La partie inférieure du mézail manque, ainsi que la visière. — Arsenal de Genève. C'est la seule arme de ce genre que l'auteur connaisse.



150. Armet, à timbre cannelé et à visière pivotante, d'une armure maximilienne. travail allemand de la première moitié du seizième siècle. — Arsenal impérial de Vienne. Une semblable pièce dans la collection de l'auteur.



151. Armet allemand du seizième siècle, d'après le *Triomphe de Maximilien*, par Burckmayer, de 1517. La visière à pivot représente dans sa partie inférieure un bec d'aigle.



152. Armet à visière pivotante et à haute mentonnière (*Barthaube*), travail allemand de la seconde moitié du seizième siècle. Il est richement damasquiné et gravé. — Arsenal impérial de Vienne.

153. Armet à visière pivotante et à haute mentonnière. Travail allemand de la seconde moitié du seizième siècle. Ce casque est richement gravé à la pointe. — Arsenal impérial de Vienne.

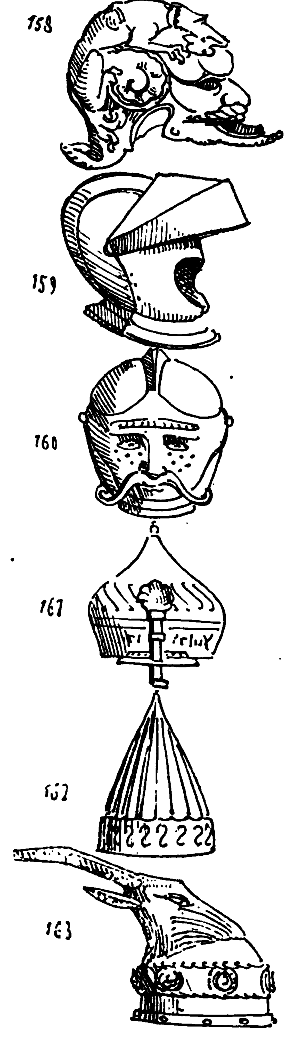


154. Armet de la fin du seizième siècle. Le timbre repoussé représente une composition maritime et la visière est grillée. — Armeria real à Madrid.

155. Armet italien de la fin du seizième siècle. Pièce richement travaillée dans toutes ses parties. — Musée d'artillerie de Paris.

156. Casque italien à l'antique, dit *caschetto*, du seizième siècle, en fer repoussé, ciselé et damasquiné. Pièce magnifique. — H. 131, musée d'artillerie de Paris.

157. Casque italien dit à l'antique, mais qui a plutôt la forme de la bourguignote, du milieu du seizième siècle. D'abord conservé à la bibliothèque impériale, il fait maintenant partie du musée d'artillerie de Paris, sous le nº H., 129.



158. Casque russe (?) dit à l'antique, et dont le travail a toutes les apparences d'une œuvre italienne. — Musée de Tsarskoe-Selo à St-Pétersbourg.

159. Armet suisse du commencement du dix-septième siècle, en fer poli, de la compagnie de cavalerie de la ville de Genève. — Arsenal de Genève.

160. Armet allemand en fer poli, de la première moitié du seizième siècle. La visière représente le visage d'un homme à moustaches. — Coll. Llewelyn-Meyrick.

161. Casque turc à nasal mobile, en fer damasquiné d'or, du quinzième siècle; il a appartenu à Bajazet II. — H. 173, musée d'artillerie de Paris.

162. Casque turc du quinzième siècle, trouvé à Rhodes. — H. 180, musée d'artillerie de Paris.

163. Casque albanais attribué au prince Georges Castriota Scanderberg, mort en 1467. La tête de chèvre et les ornements sont en cuivre.



164. Casque turc du seizième siècle, ayant appartenu au serasquier Soliman. Cette arme est à nasal, à oreillères et à couvre-nuque. — Coll. Llewelyn-Meyrick.

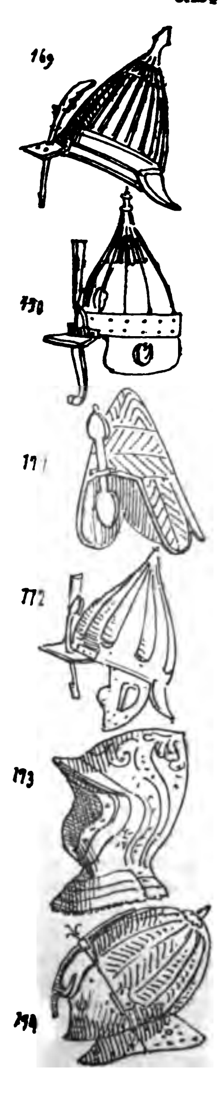
165. Casque en fer, à clous de cuivre, dont est coiffé Jean Ziska (1420), sur un tableau de la bibliothèque de Genève. On ignore si le peintre a copié ce casque d'après un dessin de l'époque ou s'il est le produit de sa fantaisie[1].

166. Casque persan, d'après un manuscrit exécuté vers 1600 : la copie du *Schah-Nameh*, ou Livre royal, poëme composé par Fisdüsi sous le règne de Mahmoud (999-1030).

167. Casque mongol, probablement du quinzième siècle. — N° G. 138, musée d'artillerie.

168. Casque indien de Délhy. Le nasal est mobile et le couvre-nuque composé de petites plaques.

1. Ziska (borgne), le chef des Hussites ou Taboiites, né en 1360, mort en 1424, perdit son dernier œil en 1421. La charnière que l'on voit était destinée à cacher la cavité de son œil gauche perdu déjà avant la mort de Hus.



169. Casque mongol en fer damasquiné d'or, à nasal mobile et à couvre-nuque, trouvé sur le champ de bataille de Koulikowo (1380). — Musée Tsarskoe-Selo à Saint-Pétersbourg.

170. Casque russe à nasal mobile et à oreillères, du quinzième siècle; les riches ornements sont en cuivre doré. — H. 176, musée d'artillerie de Paris.

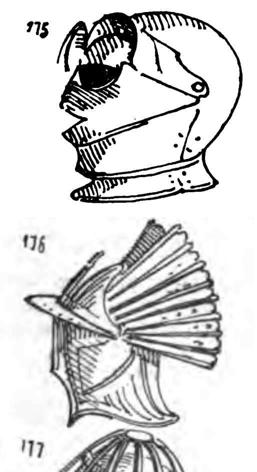
171. Casque russe à nasal mobile, à oreillères et à couvre-nuque très-développés. — Musée Tsarskoe-Selo à Saint-Pétersbourg.

172. Casque hongrois à nasal, à oreillères et à couvre-nuque, du seizième siècle. Cette arme a appartenu à Nicolao Zrinyi, le héros qui s'est fait ensevelir sous les décombres de Sigeth [1], en 1566. — Coll. d'Ambras.

173. Casque italien, sorte de bourguignote provenant d'Ascanier Sforza Pallavicino, qui prit une part importante à la bataille navale de Lépante (1571). — Musée Tsarskoe-Selo à Saint Pétersbourg.

174. Casque pot-en-tête à nasal mobile, à oreillères et à couvre-nuque-gorgerin, en fer très-épais gravé, doré et orné de coquillages et têtes de clous dorés, du commencement du dix-septième siècle. La vis du nasal forme une fleur de lis. — Arsenal de Soleure.

1. Chanté par le poëte allemand Kerner dans une tragédie célèbre.



175. Armet savoisien en fer noirci, du commencement du dix-septième siècle; il a été pris sur la troupe de Branaulieu-Chaffardin, tué en 1602 sous les murs de Genève, qu'il voulait surprendre. — Arsenal de Genève et collection de l'auteur.

176. Casque polonais à ailettes, du dix-septième siècle, dont les troupes, sous Sobieski, appelées les cavaliers ailés (*Jazda Skrzydlata*), étaient armées. (Voir aussi nº 127, aux pages précédentes.) — Musée Tsarskoe-Selo à Saint-Pétersbourg.

177. Casque de soldat français sous Henri IV. Il est pourvu d'une avance ou visière plate et garni tout autour de lames de fer. — Tour de Londres.

178. Casque allemand de tournois, du commencement du dix-septième siècle. Cette arme, qui est surmontée d'une crête et pourvue d'un couvre-nuque et d'une vis destinée à visser le manteau d'armes à mentonnière, a la forme de la salade du quinzième siècle. — H. 135, musée d'artillerie de Paris.

179. Armet du commencement du dix-septième siècle. Ce casque ressemble à l'armet savoisien ci-dessus (nº 175). — Tour de Londres.

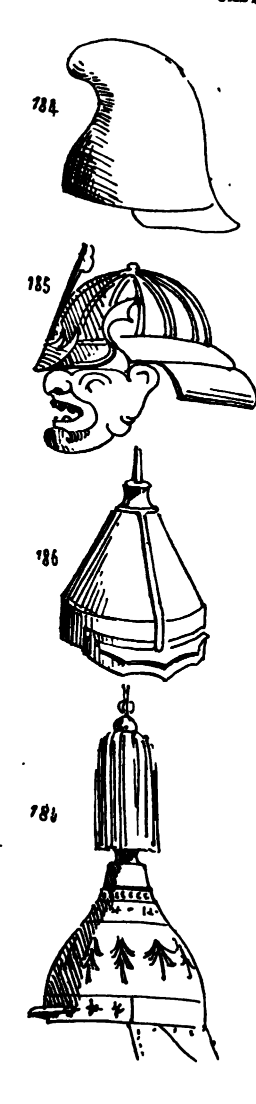


180. Casque indien à nasal mobile, à oreillères et à couvre-nuque, le tout orné de pierreries et très-richement travaillé. — Musée Tsarskoe-Selo à Saint-Pétersbourg.

181. Casque polygare (Hindoustan méridional) à nasal fixe, à oreillères et couvre-nuque-camail très-développés. — Coll. Llewelyn-Meyrick.

182. Casque mahratte (Hindoustan). Cette arme, dotée d'un long nasal mobile de forme singulière, est aussi à camail dont les parties très-développées protégent et enveloppent toute la tête; le couvre-nuque descend en forme de queue jusque sur les reins.

183. Casque mongol à avance et cimier porte-plumet. C'est une très-belle arme défensive, dont le travail consiste en riches ornements damasquinés. — Musée Tsarskoe-Selo à Saint-Pétersbourg.



184. Casque japonais à couvre-vre-nuque, provenant de la bibliothèque impériale. — 183, musée d'artillerie de Paris. Un casque samnite en bronze, au musée d'Erbach, ressemble beaucoup dans sa forme à cette arme. (V. p. 138.)

185. Casque japonais en fer laqué, encore actuellement en usage. Il est à nasal fixe, à couvre-nuque, et pourvu d'un masque qui protége entièrement la figure. — G. 140, musée d'artillerie de Paris.

186. Casque chinois conique, à avance. — Tour de Londres.

187. Casque en or et pierres précieuses, ayant appartenu à l'empereur de Chine; cette arme a été prise à Pékin en 1860. — G. 142, musée d'artillerie de Paris.

On remarque que la forme des casques japonais et chinois est restée la même durant des siècles et que ces armes n'offrent pas l'intérêt qui s'attache aux armes européennes pour l'étude du costume militaire aux différentes époques historiques.

LE BOUCLIER

Cette arme défensive (dont le nom dérive du vieux allemand *Buckel*, bosse, et non pas du celtique *bwa*, couvrir, réuni au germain *leder*, cuir, étymologie de dictionnaire tirée aux cheveux) s'appelait d'abord en allemand *Scilt*, aujourd'hui *Schild*, et en anglais *shield* et *buckler*.

On a vu ce qu'étaient les différents boucliers antiques, dont les formes ont peu varié.

Les boucliers les plus anciens des peuples de race germanique (Francs, Saxons, Alemans, Burgondes, etc., etc.) étaient grands, de forme carrée, fabriqués en bois, ordinairement de branches d'osier, et plaqués de bronze. Durant l'âge dit du fer ces boucliers étaient ronds, et avaient ordinairement une *bosse* en ceintre, appelée en français ombilic d'*umbo* (*Schildnahel* ou *Schildbuckel* en allemand, *shildnavel* en anglais).

Le couvercle de l'*Antiphonaire* de saint Grégoire, de la fin du huitième siècle, conservé à Saint-Gall, représente aussi des combattants armés de petits boucliers carrés et à ombilics pointus; mais le caractère de cette sculpture montre trop de réminiscences antiques; il pourrait bien provenir d'un dyptique.

Les *Leges Longobardorum*, manuscrit du neuvième siècle, représentent le roi avec la longue targe allemande, que l'on retrouve encore au quatorzième siècle, tandis que le *Codex aureus evangelicus* du neuvième siècle, aussi bien que le manuscrit de Wessobrunn, de la même époque, montrent de nouveau la rondache à ombilic qui se retrouve encore dans le *Prudentius* et dans le *Psalterium* du dixième siècle, des bibliothèques de Londres et de Stuttgard, ainsi que sur la tapisserie de Bayeux du onzième siècle, où le

bouclier en forme de cœur allongé, et quelquefois de la hauteur d'un homme, paraît l'arme du Normand, et la rondache celle de l'Anglo-Saxon.

On voit encore dans le *Prudentius Psychomachia*, etc., du dixième siècle, de la bibliothèque du musée britannique, des guerriers anglo-saxons armés de rondaches à ombilic; mais un chevalier de la *Biblia sacra*, manuscrit attribué, à la Bibliothèque impériale de Paris, au dixième siècle, porte déjà le *petit écu*, forme de bouclier qui ne régna universellement qu'au temps de saint Louis (1226-1270).

Le duc de Bourchard, de Souabe (965), est représenté à la basilique de Zurich avec un bouclier qui rappelle ceux des Normands de la tapisserie de Bayeux, déjà mentionnée, et ce même genre de bouclier se retrouve dans les mains d'un chevalier sur le bas-relief du cloître de Saint-Aubin, à Angers, et dans celles de la statue d'un des fondateurs du dôme de Naumbourg, du onzième siècle. Le comte de Barcelone, don Ramon Bérenger IV (1140), porte sur son sceau ce même genre de bouclier, qui se retrouve aussi dans les peintures murales du dôme de Brunswick, exécutées sous Henri le Lion, mort en 1195. Ces grands boucliers étaient toujours à deux *énarmes* (*Handgriffe* en allemand), tandis que les boucliers antiques et particulièrement les grecs, n'en avaient ordinairement qu'un seul. Les longs boucliers étaient en outre pourvus de la *guige* ou *guiche* (*Hangband* en allemand), qui servait à les suspendre sur l'épaule gauche, la pointe en arrière.

Les plus anciens de ces boucliers germaniques, les grands boucliers carrés, dont aucun n'est parvenu intact jusqu'à nous, paraissent avoir été matelassés à l'intérieur, et confectionnés en bois, revêtu de cuir, le tout renforcé par une monture en fer, peinte et ornée de figures bizarres; il a créé l'usage des *armoiries personnelles*, comme on l'a vu pages 58 à 60 au Chapitre historique. Plusieurs débris de ces boucliers se trouvent représentés au Chapitre des armes

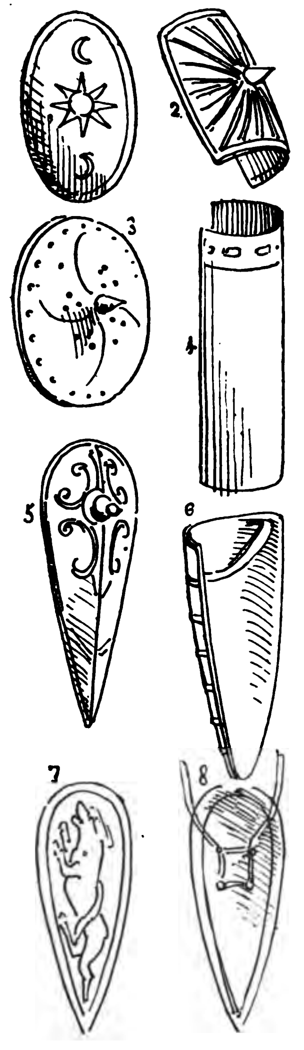
de l'âge du fer, ainsi que le petit bouclier rond des Francs.

Le *petit écu* ou le bouclier triangulaire ne paraît guère en France qu'au treizième siècle, sous le règne de saint Louis; il était alors aussi large que haut. Le bouclier dont on se servait à cette époque en Allemagne était déjà plus grand, tel qu'on peut le voir à la statue de Henri II, au monument funéraire élevé à Breslau à l'église de Saint-Vincent. Le bouclier anglais du milieu du quatorzième siècle ressemble encore au petit écu, et ne mesure que deux pieds. C'est à sa suite qu'arrive la première *rondelle* à poing, dont la grandeur ne dépasse pas 1 pied $^1/_4$ et qui s'est conservée jusqu'au seizième siècle.

Les *boucliers bourguignons* du commencement du quinzième siècle (Voir page 310, n° 13) sont ordinairement triangulaires et à hauteur d'appui. Le *pavois*, d'origine allemande, et dans lequel se retrouve la forme primitive du bouclier germanique de la plus haute antiquité, un peu ovale en haut et carré en bas, apparaît vers le quatorzième siècle. La *longue targe* en bois et en *peau* de ce même siècle se distingue facilement de la petite targe du quinzième siècle[1], qui est échancrée.

Au seizième siècle, où en Allemagne comme ailleurs le bouclier n'était presque plus en usage, on en rencontre cependant quelques-uns dont la forme imite de nouveau celle d'un cœur, mais à trois pointes en haut. C'est à cette même époque, ainsi qu'à la fin du quinzième siècle, qu'appartiennent les *manteaux d'armes*, les *rondaches*, les *rondelles* et les *targettes* à crochet, dont beaucoup montrent l'empreinte de mains d'artistes. La plupart des rondaches italiennes, ciselées et repoussées, n'étaient cependant point destinées à la guerre : c'étaient des armes de parure et de panoplies.

1. Targe ou targue, de l'arabe *dardy* et *tarcha*. On appelle encore aujourd'hui targe, à Toulon et à Marseille, le bouclier dont le matelot est armé dans les joutes navales.



1. Bouclier (oriental?)[1], d'après la colonne Théodose (l'empereur Théodose I, dit le Grand, né en 346, est mort en 396, l'année où commençait l'empire d'Orient).

2. Bouclier carré et convexe à ombilic, d'après l'*Antiphonaire* de Saint-Gall, du huitième siècle.

3. Bouclier-rondache à ombilic (*Rundschild* en allem., *rundshield* en angl.), en usage du huitième siècle au onzième siècle, d'après le manuscrit de *Wessobrunn* de 810, de l'*Aureus evangelicus* de saint Emeran de 870, du *Codex aureus* du neuvième siècle, du *Prudentius Psychomachia* du dixième siècle, de l'*Aelfric* et de la tapisserie de Bayeux, etc.

4. Bouclier-targe lombardo-allemand du neuvième siècle, d'après les *Leges Longobardorum*.

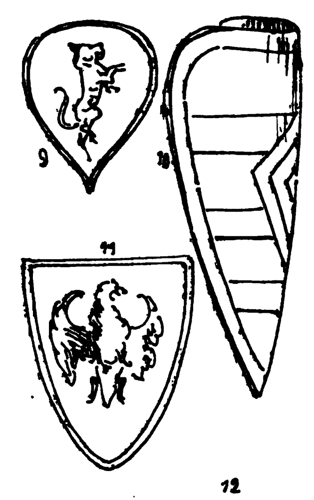
5. Bouclier appelé en France *normand*, du dixième siècle, d'après une statuette de la collection de M. le comte de Nieuwerkerke.

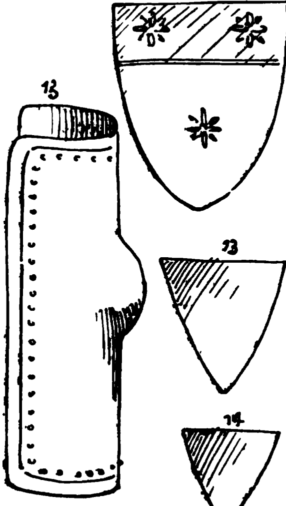
6. Bouclier allemand du onzième siècle, d'après le *Jeremias Apocalypsis*.

7. Bouclier normand, d'après la tapisserie de Bayeux.

8. Le bouclier normand vu à l'envers, où sont figurés les énarmes-poignées et la guige ou guiche qui servaient à suspendre le bouclier sur l'épaule gauche.

1. Les croissants ne peuvent pas indiquer l'origine musulmane, puisque Mahomet est né seulement l'an 570 de notre ère.





9. Petit écu allemand de 45 cent. de hauteur, du douzième siècle, d'après une monnaie à l'effigie de Henri le Lion, mort en 1195.

10. Bouclier allemand convexe, de 80 cent. à peu près, d'après les peintures murales au dôme de Brunswick, exécutées sous Henri le Lion, mort en 1195.

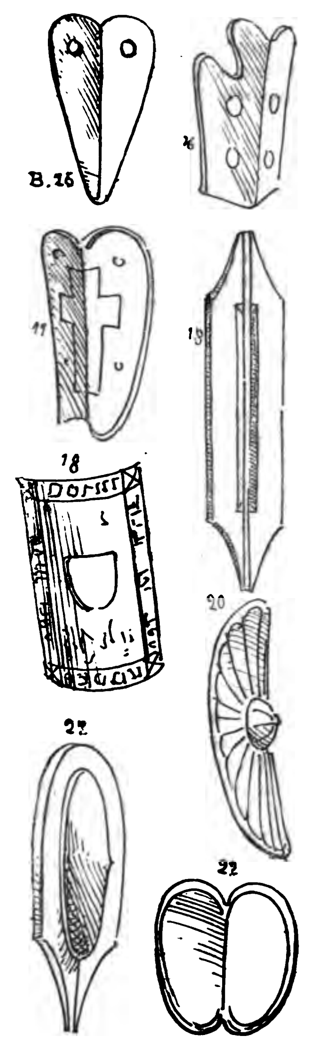
11. Bouclier allemand de 60 cent., d'après les peintures murales au dôme de Brunswick, exécutées sous Henri le Lion, mort en 1195.

12. Bouclier du douzième siècle, de 52 cent. sur 74, d'après une pierre tombale au couvent de Steinbach, actuellement dans la chapelle du château d'Erbach, à Erbach.

13. Bouclier triangulaire allemand, d'après le manuscrit *Tristan et Isolde* du treizième siècle. On le retrouve encore dans l'armement bourguignon du quinzième siècle, si on se rapporte au manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

14. Petit écu en usage sous le règne de saint Louis (1226-1270).

15. Targe semi-cylindrique à ombilic rond, du treizième siècle, d'après une miniature de l'époque, au musée britannique. Cette targe sans l'ombilic se retrouve dans l'armement du quinzième siècle, comme le démontre l'exemplaire conservé au même musée. V. aussi, n° 4, targe lombarde du neuvième siècle, de la page précédente.



15 *bis*. Targe allemande à visières, de la fin du quatorzième siècle, d'après un tableau à l'église de Saint-Michel, à Schwaebisch-Hall.

16. Targe allemande à visières, de la fin du quatorzième siècle. — Cathédrale de Bamberg.

17. Id. id.

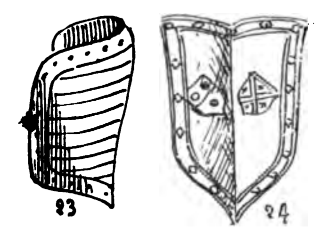
18. Targe espagnole de la fin du quatorzième siècle, d'après une peinture murale à la cathédrale de Mondonédo, qui représente le massacre des Innocents.

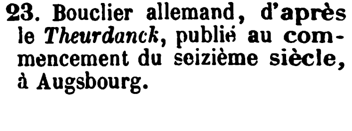
19. Bouclier allemand de la hauteur de l'homme, d'après un combat singulier dit jugement de Dieu, du *Codex* du maître d'armes de Tolhofer, du quinzième siècle.

20. Bouclier espagnol, d'après une miniature de 1480.

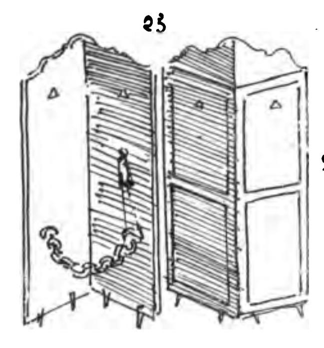
21. Bouclier, d'après une gravure sur bois du quinzième siècle. — Cabinet d'Estampes de Munich.

22. Bouclier hispano-musulman du quinzième siècle. — Le musée d'artillerie de Paris possède une targe semblable en cuir. (V. page 315, n° 45.)

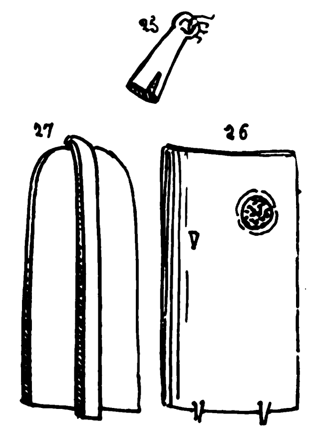



23. Bouclier allemand, d'après le *Theurdanck*, publié au commencement du seizième siècle, à Augsbourg.

24. Bouclier en acier du seizième siècle, de 58 cent. de hauteur, orné de deux écussons gravés, et tout au tour de grosses têtes de vis carrés. — Musée historique du palais Montbijou, à Berlin.

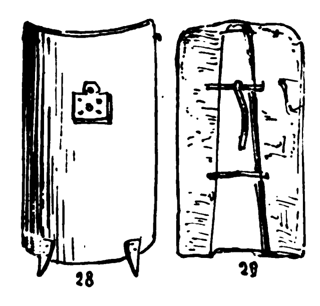


25. Pavois d'assaut allemand (*Setzschild* ou *Sturmwand* en allem.), de 126 cent. sur 188, du quinzième siècle. Il est en bois couvert de peau et peint en rouge et en jaune. Les pointes et la garniture intérieure sont en fer. — Musée de Sigmaringen.



26. Pavois d'assaut allemand, de 110 cent. sur 180, du quinzième siècle. Bois recouvert de peau. La peinture représente les armoiries de la ville de Ravensbourg en noir sur fond blanc. — Arsenal de Berlin.

27. Pavois d'assaut allemand du quinzième siècle. — I 1, musée d'artillerie de Paris.

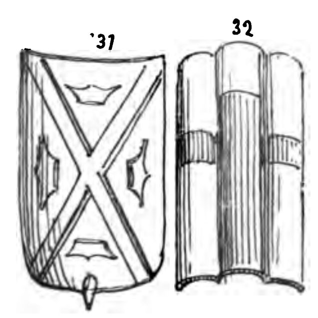


28. Pavois d'assaut suisse, de 180 cent. de hauteur, de la fin du quinzième siècle. — Arsenal de Berne.

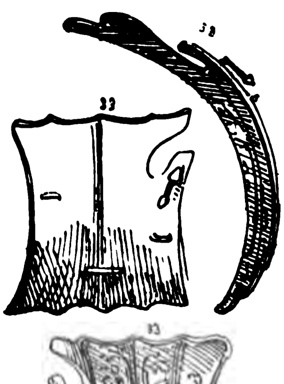
29 et **30.** Pavois d'assaut allemand, de 65 cent. sur 112, du quinzième siècle, provenant de l'ancien arsenal d'Ens (Autriche). Le sujet peint représente saint George. — Col. Az, à Lintz. C'est une pièce précieuse pour sa belle conservation et sa bonne peinture.

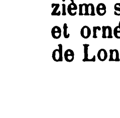


31. Targe suisse ou allemande (*Tartsche* en allem.), de 48 cent. sur 100, en bois recouvert de peau. Elle est plus petite que le pavois d'assaut, arrondie en bas, et n'a qu'une seule pointe en fer. C'était probablement le bouclier d'un archer. — Arsenal de Berne.



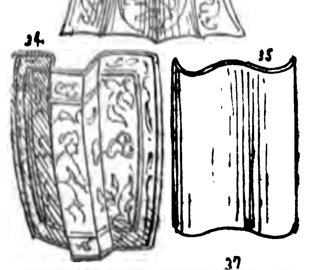
32. Targe allemande, trilobée, en bois recouvert de peau, du quinzième siècle. — Musée de Sigmaringen.





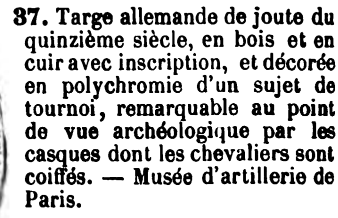
33. Targe allemande, de joute, de la fin du quinzième siècle, représentée de profil, à l'envers et de face. Elle est en bois et en peau, ornée de peintures, et a appartenu au landgrave de Thuringe. — Cathédrale de Marbourg.

34. Targe allemande du quinzième siècle, en bois et en cuir, et ornée de peintures. — Tour de Londres.



35. Targe allemande ondulée du quinzième siècle, en bois et en cuir, de 65 cent. de grandeur. — Musée d'artillerie de Paris.

36. Targe allemande de joute du quinzième siècle, en bois et cuir, de 35 cent. sur 45. — Musée d'artillerie de Paris.



37. Targe allemande de joute du quinzième siècle, en bois et en cuir avec inscription, et décorée en polychromie d'un sujet de tournoi, remarquable au point de vue archéologique par les casques dont les chevaliers sont coiffés. — Musée d'artillerie de Paris.



38. Targe allemande, en bois et peau, peinte et argentée, reproduite d'après les aquarelles que Glackenthon a exécutées au commencement du seizième siècle, d'après les armes et armures des arsenaux de Maximilien I. — Col. d'Ambras, à Vienne.

39. Targe toute argentée, id.

40. Targe peinte et argentée, id.

41. Targe peinte et dorée, id.

42. Petite targe convexe probablement espagnole, du seizième siècle. — Armerial de Madrid.

43. Targe allemande, de 80 cent. sur 90, du seizième siècle. Elle est en bois et tissu, recouvert de peintures. — Musée de Cluny.

44. Targe mauresque. — Armerial de Madrid.

45. Targe hispano-mauresque (*adarga*), de la fin du seizième siècle, entièrement en cuir souple; elle mesure 75 cent. sur 95. — Musée d'artillerie de Paris. Voir aussi aux pages précédentes, n° 22.

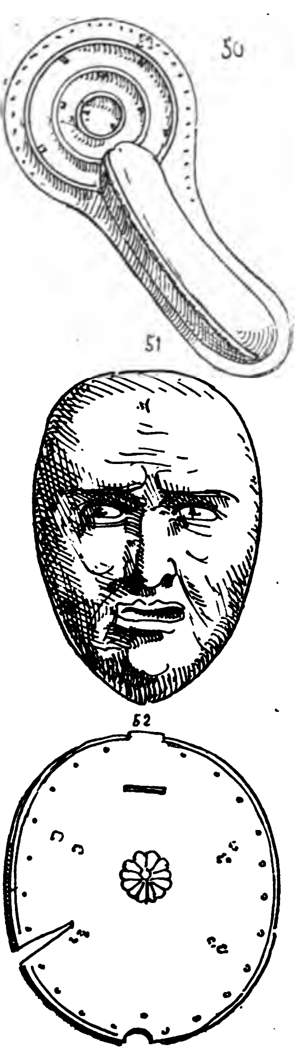


46. Rondache allemande à gantelet et à lanterne, du quinzième siècle; elle servait dans les combats nocturnes. — I. 35, musée d'artillerie de Paris. L'arsenal de Hambourg possède également une semblable rondache à lanterne, mais sans gantelet. Voir aussi, à la page 320, la rondelle nº 61.

47. Rondache italienne du quinzième siècle, en bois et en cuir, recouverte de peintures polychromes. L'arsenal de Luzerne possède 21 de ces boucliers conquis par Frischhans Theilig de Luzerne à la bataille de Jornico (Gornis) en 1478. Le décor du bouclier reproduit ici représente les armoiries du premier duc de Milan, Jean Galeazzo Visconti, dont il montre aussi les initiales couronnées.

48. Rondache allemande de la fin du quinzième siècle, d'après les aquarelles de Glockenthon mentionnées plus haut. — Col. d'Ambras.

49. Rondache anglaise du commencement du seizième siècle. Ce bouclier, dont le diamètre a 45 cent., est en fer et armé d'un petit canon à main, à mèche, et se chargeant au moyen d'une boîte mobile, espèce de veuglaire. La Tour de Londres possède 25 de ces boucliers dont il est fait déjà mention dans l'inventaire dressé sous Édouard VI (1547).

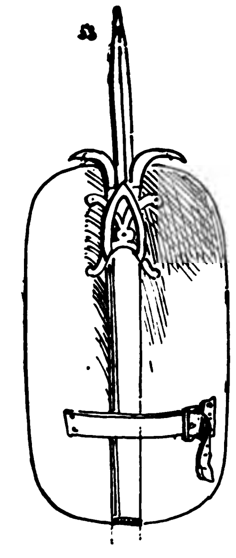


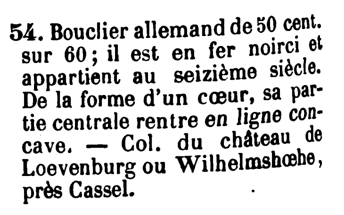
50. Rondelle, brise-épée à brassard, en fer d'une seule pièce. — Musée d'artillerie de Paris et arsenal impérial de Vienne.

51. Rondache italienne du seizième siècle, qui paraît avoir servi uniquement de parure. Elle est d'une seule pièce et en haut-relief repoussé. — Musée de Turin.

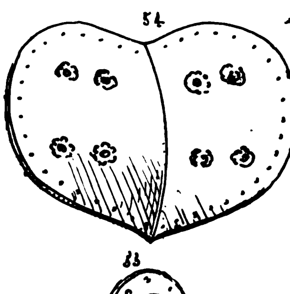
52. Rondache d'homme de pied en acier noirci, de 2 pieds sur 1 1/2 de grandeur, du dix-septième siècle. Ce bouclier, qui pèse douze livres, est à visière et fente destinée à passer l'épée. — Col. Llewelyn-Meyrick, à Goodrich-Court.

53. Bouclier italien, de 70 cent., avec épée de 50 cent. de longueur, du seizième siècle. Le dessin ci-contre le représente à l'envers. — **Musée de Dresde.**





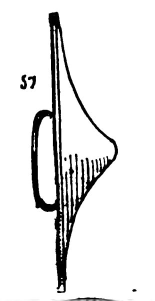
54. Bouclier allemand de 50 cent. sur 60; il est en fer noirci et appartient au seizième siècle. De la forme d'un cœur, sa partie centrale rentre *en ligne* concave. — Col. du château de Loevenburg ou Wilhelmshœhe, près Cassel.



55. Rondelle à poing (*Faustschild* en allem., *fist-shild en angl.*), allemande, du quinzième siècle, d'après des gravures contemporaines, au cabinet des *estampes* à Munich.



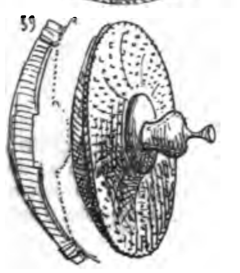
56. Rondelle à poing (*Faustschild* en allem., *fist-shild* en angl.), anglaise, du milieu du quatorzième siècle, dite *pavoisienne*, de 1 pied 1/4 de diamètre. D'après la sculpture d'un peigne de l'époque.



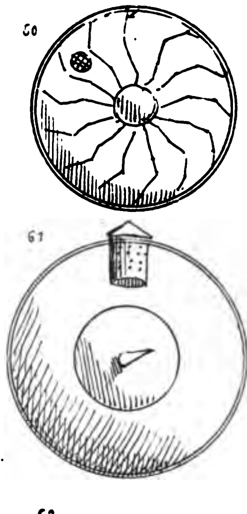
57. Rondelle à poing, allemande, de 30 cent. de diamètre, de la fin du quinzième siècle. — Arsenal de la ville de Munich.



58. Rondelle à poing, à crochet brise-épée; elle mesure 27 cent. en diamètre, et appartient à la fin du quinzième siècle. — Col. Llewelyn-Meyrick.

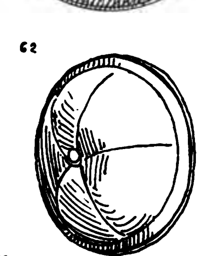


59. Rondelle à poing de 25 cent. de diamètre, en acier, du quinzième siècle. Elle est attribuée au comte de Richmond (Henri VII, roi d'Angleterre en 1485). — I. 5, musée d'artillerie de Paris.



60. Rondelle à poing, turque, en fer, du seizième siècle, de 30 cent. de diamètre. Elle est marquée d'un monogramme qui représente le nom d'*Allah* (Dieu). estampille que l'on retrouve sur beaucoup d'armes provenant de l'arsenal de Mahmoud II. — Musée historique du palais de Montbijou, à Berlin. Une semblable pièce au musée Erbach, à Erbach.

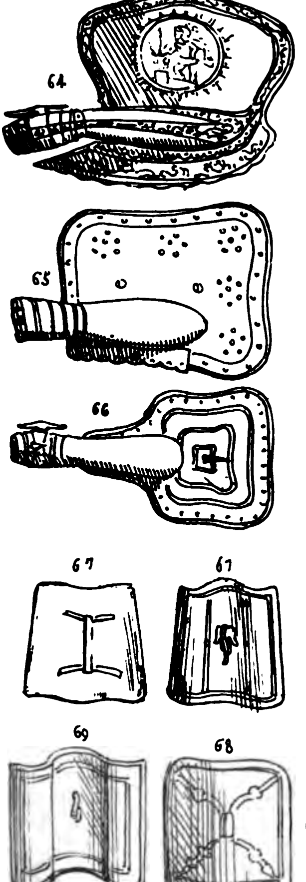
61. Rondelle à poing, allemande, en fer, de 35 cent. de diamètre. Elle est à dard et à lanterne pour les combats nocturnes. — Musée des Welfen (Guelfes) à Hanovre. (Voir, page 316, les rondaches à lanterne, nº 46, etc.



62. Rondelle à poing, allemande, du seizième siècle, d'après le *Triomphe de Maximilien*, par Burckmayer (1517).



63. Rondelle à poing en corne d'élan, avec écusson en fer, seconde moitié du quinzième siècle. — I. 4, musée d'artillerie de Paris.



64. Targette allemande, à gantelet, de la première moitié du seizième siècle. Elle a appartenu au comte de Henneberg, et se trouve à Meiningen, en Allemagne.

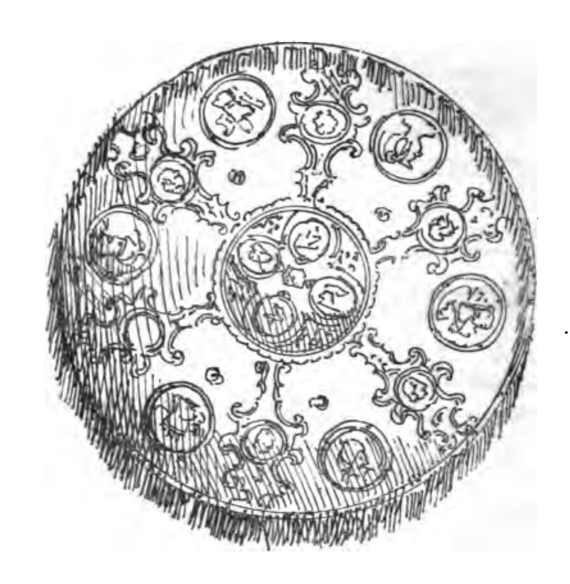
65. Targette allemande, à gantelet, du seizième siècle.—Musée de Turin.

66. Targette allemande à brise-épée et à gantelet, du seizième siècle. — Musée historique du palais de Montbijou, à Berlin.

67. Targette à poing, allemande, à crochet brise-épée, de 20 c. —Col. Llewelyn-Meyrick. Cette targette a été représentée des deux côtés. Un exemplaire semblable dans la collection de M. le comte de Nieuwerkerke.

68. Targette à poing, allemande, vue à l'envers. De la fin du quinzième siècle. — Musée historique du palais de Montbijou, à Berlin.

69. Targette à poing, allemande, à crochet brise-épée, de la fin du quinzième siècle. — Musée Erbach, à Erbach.



Bouclier allemand de parure du seizième siècle, de la fabrique d'Augsbourg. Il est orné de repoussés d'une grande finesse, dont les médaillons sont alternativement relevés par des trophées et des bustes admirablement dessinés. La garniture de franges qui court tout autour de ce bouclier est fixée avec des écrous, et son revers matelassé. — Col. d'Ambras, à Vienne.



Bouclier allemand de parure du seizième siècle, probablement fabriqué à Augsbourg. Les ornements de cette rondache, d'un beau travail, indiquent, par leur caractère, les dernières années du seizième siècle, sinon le commencement du dix-septième. Les trophées rappellent les ornements des artistes français du règne de Henri IV. — Col. d'Ambras, à Vienne.



Bouclier allemand de parure en fer repoussé, du seizième siècle, ayant appartenu à l'empereur Charles-Quint. Cette arme défensive, qui représente un des plus beaux morceaux de l'art allemand de ce genre, a été plusieurs fois contrefaite et vendue fort cher à des personnes qui n'avaient pas vu l'original. Une de ces imitations avait passé en France, où elle a été achetée comme une œuvre d'art italien de premier ordre par feu le baron de Mazis. L'original, qui fait partie de la collection d'Ambras, est cependant d'une finesse et d'un dessin qui font le désespoir des plus habiles contrefacteurs. Ce croquis ne peut rendre que fort imparfaitement les beautés artistiques du chef-d'œuvre.

Il a été déjà dit ailleurs que ces sortes d'armes n'étaient pas destinées à la guerre, mais seulement aux solennités où les grands rivalisaient alors pour l'éclat et la richesse artistique des harnais.

L'Italie fut particulièrement réputée pour ce travail durant toute l'époque de la Renaissance, dont les artistes les plus aimés et les plus célèbres fournissaient les compositions et exécutaient souvent eux-mêmes ces armes magnifiques qui brillent dans les collections par la beauté et le fini du dessin, mais qui ne répondent guère au but pour lequel on fabrique ordinairement des armes.

COTTES ET CUIRASSES

Hauberts ou cottes annelées, rustrées, maclées, treillissées. — Cottes d'écailles et de mailles. — Jaques-brigantines. — Gamboisons. — Manteaux d'évêque ou pèlerines en mailles. — Cuirasses. — Buffletins, etc.

L'histoire de la transformation de l'armure définitive durant le moyen âge, la renaissance, le dix-septième et le dix-huitième siècle, a été déjà traitée dans le second chapitre de ce livre, mais il reste à déterminer ici les divers genres de ces armures.

L'*armure-cotte* (de l'allemand *Kutte*, froc), qui a précédé l'armure en plaques de cuir et d'acier, était appelée en France *haubert* (de l'allemand *Halsberge*, défense du cou, aussi nommé dans cette langue *Brünne* — *Brunica*, — et *Panzerhemd*; — *hauberk* en anglais). Le *petit haubert*, qui plus tard devint l'armure de l'écuyer et du gentilhomme peu riche, était porté, au huitième siècle, par tous les chevaliers, comme le démontre le *Codex aureus* de Saint-Gall. Ce haubert était une sorte de *jaque* en écailles qui ne descendait pas au-dessous des hanches, et dont les manches, peu collantes, s'arrêtaient un peu au-dessous du coude. Le *grand* ou *blanc haubert* en forme de sarrau et avec capuchon, appelé *camail*, descendait d'abord seulement jusqu'au-dessous du genou, et les manches ou brassards, peu collants, un peu au-dessous du coude, tel que ce haubert

est représenté dans le *Martyrologe*, manuscrit du dixième siècle, à la bibliothèque de Stuttgard, et dans l'*Aelfric*, manuscrit anglo-saxon du onzième siècle, à la bibliothèque du musée britannique. Quant à l'armement du chevalier allemand du *Jeremias Apocalypsis* du onzième siècle, de la bibliothèque de Darmstadt, sa perfection est de cent cinquante ans en avance sur ce que l'on connaît de cette époque; car, selon la broderie de la mitre de Seligenthal et la tapisserie de Bayeux, toutes les deux du onzième siècle, le grand haubert, que le *Jeremias* représente déjà avec longues manches et haut et bas-de-chausses séparés, était encore, dans tous les autres pays, collant comme un tricot, avec haut-de-chausses adhérent et à manches courtes. L'armement défensif de ce chevalier allemand du *Jeremias* du onzième siècle n'apparaît en Angleterre, en France et en Espagne, qu'au douzième siècle, tel qu'il est représenté sur les sceaux de Richard Ier Cœur de Lion (1157-1173), de Louis VII le Jeune (1137-1180), et du comte de Barcelone don Ramon Bérenger IV (1140).

Le haubert ou la cotte d'armes était, avant l'emploi universel de la maille, fabriqué de bien des manières, en étoffe matelassée ou en gros cuir. L'espèce la plus ancienne était probablement le *haubert annelé* (*Beringt* en allemand, *ringed* en anglais), où la défense consistait en anneaux de métal cousus à plat l'un à côté de l'autre. La cotte ou le haubert *rustré* (*Bekettet* en allemand, *rustred* en anglais) avait, à la place des anneaux simples et ronds, des anneaux ovales et plats qui se couvraient à moitié les uns les autres.

La cotte maclée (*Beschildet* en allemand, *macled* en anglais) était recouverte de petites plaques de métal en forme de losange.

La cotte treillissée (*Benagelt* en allemand, *trelliced* en anglais) était formée de lanières en cuir disposées en treillis sur l'étoffe ou la peau; chaque losange ou chaque carré y était garni d'une tête de clou rivée.

Le *jazeron* ou *korazin* [1] était le grand haubert *imbriqué*, c'est-à-dire armé d'écailles (*Geschuppt* en allemand, *scaled* en anglais), tel que l'était déjà, au huitième siècle, le petit haubert, et dont il a été question plus haut.

La cotte de mailles, haubert appelé en allemand *Ketten* ou *Maschenpanzerhemd*, en anglais *chain-mail hauberk*, était entièrement à mailles, ordinairement en fer, sans doublure d'étoffe ni de cuir, sans envers, formant un ensemble de tissu de métal, qui se passait comme une chemise, et dont les anneaux étaient rivés pièce par pièce, rivets qui étaient nommés *grains d'orge*.

Il existe deux espèces de ce travail : la maille simple et la maille double, pour la fabrication de laquelle *Chambly* (Oise) était renommée. La double maille, comme la simple, montre toujours chaque anneau engagé dans quatre autres.

Cette cotte de mailles remonte bien plus haut chez nous qu'au temps des Croisades, comme la routine des compilateurs continue à l'enseigner. Ce ne sont pas les croisés, qui, à leur retour de Jérusalem, l'ont introduite seulement dans leurs pays ; la cotte de mailles y était répandue bien avant le onzième siècle. La princesse byzantine Anna Comnena ne la connaissait que pour l'avoir vue sur les chevaliers venus du Nord. (Voy. ses Mémoires.)

La cotte de mailles est toujours encore portée par les Indiens, les Persans, les Chinois, les Japonais, les Mongols, les Mahrates, les Palikares, les Tcherkesses et autres peuples de civilisation arriérée. Ces cottes sont le plus souvent sans rivets, comme les cottes de la contrefaçon parisienne, mais il y a aussi des cottes persanes et tcherkesses rivées ; tout cela n'a cependant aucune valeur archéologique.

La *jaque*, espèce de haubert court qui ne descendait pas au-dessous des hanches, était fabriquée de différentes manières, comme le blanc ou grand haubert.

1. Nom qui dérive probablement de *Khoraçan*, pays situé au centre de la Perse.

La *brigantine* est une jaque confectionnée de petites lames de métal dans le genre des cottes maclées, et imbriquées comme les écailles; ces lames étaient rivées *en-dessous* de l'étoffe de manière que le côté extérieur, le plus souvent en velours doublé de toile, ne montre qu'une infinité de petits rivets formant de petites têtes de clous en cuivre, et que l'armature se trouve du côté du corps. La *brigantine* (*Italiænische Pauzerjacke* en allemand, *prigandine-jacket* en anglais) était particulièrement en usage en Italie durant le quinzième siècle. C'était le corselage favori de Charles le Téméraire.

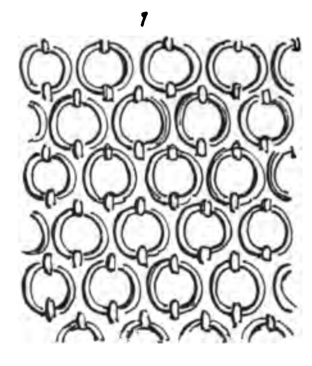
Par *gamboison* ou *gambeson* on entendait l'espèce de pourpoint sans manches en peau ou en toile, piquées de manière que le tout était couvert d'œillets. Quant au *gamboison à haut et bas-de-chausses adhérents*, qui, au quatorzième siècle, se portait sous les premières armures à plates, et dont le seul exemplaire conservé se trouve au musée de Munich, il était également en peau ou en toile légèrement matelassée, et avait le plastron, la braconnière et les côtés des rotules garnis de mailles pour garantir le corps aux défauts de l'armure. Le *manteau d'évêque* ou *pèlerine de mailles*, se portait souvent par dessus une cuirasse, et était particulièrement en usage en Italie au quinzième siècle.

La *cuirasse* (de l'italien *corazza*, dérivé du latin *corium*, cuir, parce que les premières cuirasses romaines étaient probablement en cuir, — *Kürass* en allemand, *cuirass* en anglais) se compose de deux parties : du *plastron* (*pectoral-mammelière*, — en allemand, *Brustplatte*, en anglais *breast-plate*), qui sert à la défense de la poitrine; et de la *dossière* (*huméral musquin*, — en allemand, *Rückenplatte*, en anglais *back-plate*), qui protége le dos. On appelle *tabule* (*Græte* en allemand, *centre-ridge* ou *tapul*, et aussi *salient-ridge* en anglais) l'arêtière qui descend au milieu du plastron.

La dossière et le plastron sont ordinairement reliés par des courroies qui passent par-dessus les épaules et le colle-

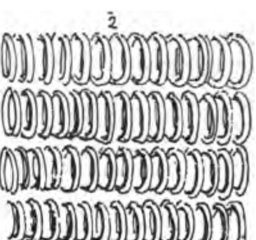
tin. La coupe de la cuirasse fournit, comme celle des autres pièces de l'armure, une indication pour le classement. Les plastrons gothiques, aussi bien que ceux du commencement du seizième siècle, sont quelquefois pointus, bombés et demi-bombés, ils imitent généralement les costumes des époques.

On trouvera de plus amples développements sur la transformation de cette arme dans le Chapitre historique ainsi que dans celui où est traitée l'*armure complète* dans tous ses détails, et les dessins, dans celui-ci, représentent, par ordre chronologique, toutes les cuirasses qui se sont succédé jusqu'à leur suppression (1620-1660), époque où elles furent remplacées par les *buffletins* (*Koller* en allemand, *buff-coat* ou *jerkir* en anglais) ordinairement en peau d'élan, et pourvus du grand hausse-col ou colletin en fer bronzé.



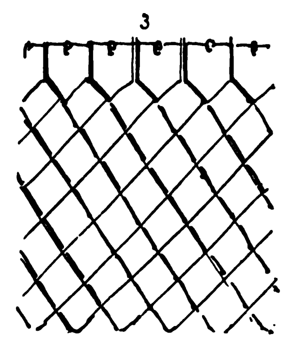
1. Spécimen de la cotte annelée (*Beringt* en allem., *ringet* en angl.), qui était composée d'anneaux plats cousus l'un à côté de l'autre sur de la toile matelassée ou sur du cuir.

Ce genre est souvent très-difficile, sinon impossible, à distinguer, sur les miniatures des manuscrits de l'espèce nommée maclée. (V. le dessin nº 4 ci-après.)

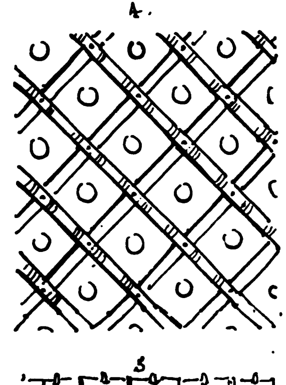


2. Spécimen de la cotte rustrée (*Beketted* en allem., *rustred* en angl.). Ici les anneaux plats sont ovales, et se couvrent à moitié les uns les autres.

Ce genre, où les anneaux ne forment pas des chaînes entrelacées, parait dans les dessins des miniatures consister en véritables chaînes.

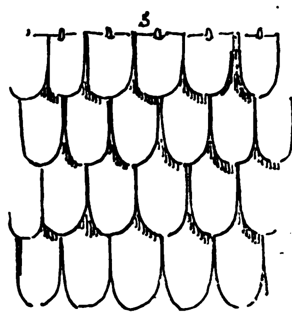


3. Spécimen de la cotte maclée (*Beschildet* en allem., *macled* en angl.). L'armure est composée de petites plaques de métal, en forme de losange, également cousues sur un fond d'étoffe ou de peau et se couvrant quelquefois à moitié.

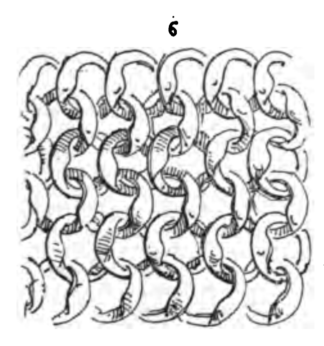


4. Spécimen de cotte treillissée (*Gegittert* et aussi *Benagelt* en allem., *trelliced* en angl.). Cette cotte, également faite de toile matelassée et de peau, est armée de lanières en cuir épais disposées en treillis; chaque losange ou chaque carré y était garni d'une tête de clou rivée.

Il est difficile de les distinguer, dans les miniatures des manuscrits, du genre annelé.



5. Spécimen de cotte écaillée ou imbriquée (*Geschuppt* en allem., *scaled* en angl.). Elle est aussi appelée jazeran et korazin. Son armure consiste en écailles de métal cousues par rangées imbriquées sur de la toile matelassée ou sur du cuir.



6. Spécimen de mailles à anneaux rivés, dites à grains d'orge (*Genitetes Ketten* ou *Maschengewebe* en allem., *rivet chain-mail* en angl.). La cotte de mailles étant entièrement confectionnée de mailles en métal et sans envers, n'a point de doublure.

7



7. Petit haubert ou jaque[1], du huitième siècle (*Kleines Panzerhemd* en allem., *smal hauberk* en angl.), en écailles avec imbrication, espèce d'armure aussi connue sous le nom de cotte en jazeran ou korazin (nom qui dérive probablement de Khoraçan, pays au centre de la Perse). — *Codex aureus* du huitième siècle, de Saint-Gall.

8



8. Grand ou blanc haubert (*Brunne* ou *Ganzes Panzerhemd* en allem., *great hauberk* en ang.) annelé. D'après le *Martyrologe*, manuscrit du dixième siècle à la bibliothèque de Stuttgard. Il est à camail et à manches courtes adhérents.

9



9. Grand ou blanc haubert treillissé, normand, du onzième siècle. Il est à camail non adhérent et à manches courtes. — Tapisseries de Bayeux.

1. Des deniers de Magdebourg, de 1150 et 1160, ainsi que quelques deniers allemands plus anciens, montrent des cottes sur lesquelles on distingue parfaitement l'imbrication qui, formée d'écailles bien plus grandes, se trouve aussi sur les hauberts des chevaliers de la peinture murale du dôme de Brunswick, exécutée au onzième siècle. Le haubert imbriqué le plus ancien est celui du *Codex aureus* de Saint-Gall, du huitième au neuvième siècle, ci-dessus reproduit.



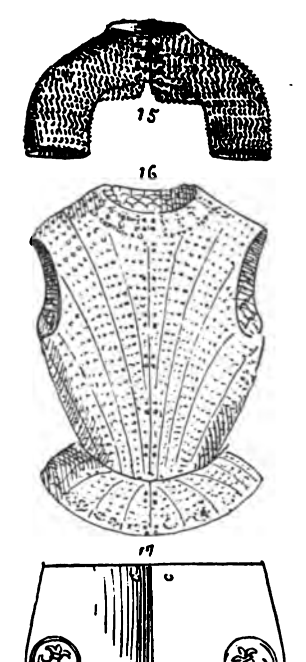
11. Haubert allemand du onzième siècle, avec camail adhérent et haut et bas-de-chausses, d'après le *Jeremias Apocalypsis*, manuscrit conservé à la bibliothèque de Darmstadt.

12. Gamboison ou gambeson (*Geœhrter leinener Unterpanser* en allem.), espèce de cotte ou de jaque d'armes du seizième siècle, faite de toile piquée et brodée à œillets. Le gamboison se portait ordinairement sous la cuirasse. — Musée de Cluny et col. Renné, à Constance.



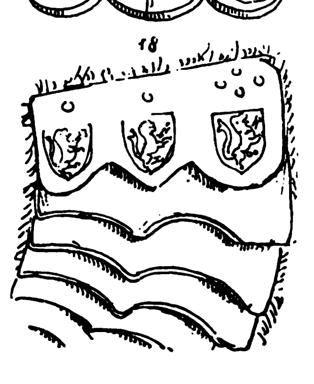
13. Gamboison du quatorzième siècle, avec haut et bas-de-chausses adhérents. Il est en toile matelassée, et garni de mailles à l'emplacement du plastron, de la braconnière et des côtés des rotules. L'unique exemplaire connu d'après lequel ce dessin est fait, se trouve au musée de Munich.

14. Pèlerine vénitienne en mailles, appelée manteau d'évêque (*Bischofs Mantel* en allem.) dont étaient armés les Doges, et qui était aussi portée en Allemagne au quinzième et au seizième siècle. — Col. Renné à Constance, exemplaire provenant du musée de Dresde.



15. Manches à gorgerin en mailles, du quinzième siècle. — Musée de Dresde.

16. Brigantine (*Italienische Panzerjacke* en allem., *brigandin-jacket* en angl.) du quinzième siècle. Les écailles trilobées (nº 17) marquées de fleurs de lis sont posées en imbrication et rivées sur le pourpoint en velours dont elles composent la doublure armée. — Musée de Darmstadt.

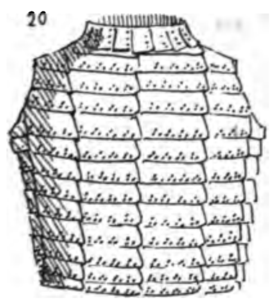


17. Ecaille trilobée, presque en grandeur naturelle, de la brigantine prcéédente.

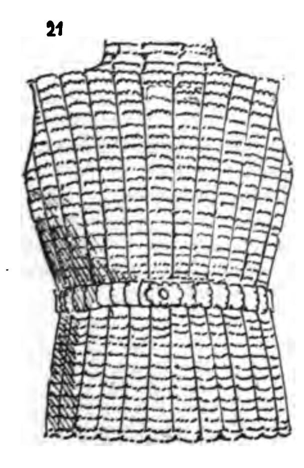
18. Ecailles de brigantine avec des lions estampillés (probablement marque d'armurier), de la collection de l'auteur. Beaucoup de musées et de collections ont exposé cette arme défensive à l'envers. L'erreur provient de ce que les conservateurs ont cru que l'étoffe, le velours ou la toile, devaient être tournés du côté du corps. La courbe des écailles démontre cependant de quelle manière la brigantine était portée. L'erreur s'est glissée aux musées de Dresde, de Cluny, à la collection d'Ambras, au musée d'artillerie à Paris, etc.



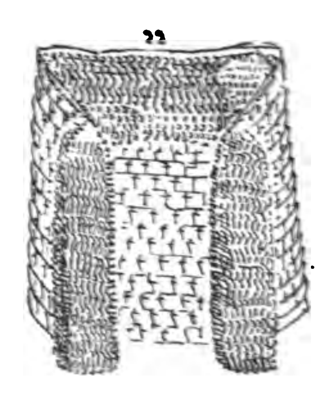
19. Plastron de brigantine du quinzième siècle, composé de petites plaques d'acier. Il est exposé au musée de Cluny à l'envers, tel qu'il est dessiné ici.



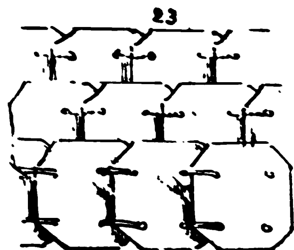
20. Brigantine du quinzième siècle, composée de petites plaques d'acier, exposée à l'envers au musée d'artillerie de Paris, sous le n° 127. — Aux musées de Sigmaringen et de Munich de semblables exemplaires.



21. Brigantine du quinzième siècle, composée d'écailles trilobées et se couvrant à moitié. Cet exemplaire est remarquable par sa braconnière, qui entoure une partie des cuisses à partir des hanches. — Musée de Dresde. La collection d'Ambras possède une semblable brigantine. Les deux musées l'ont aussi exposée à l'envers.



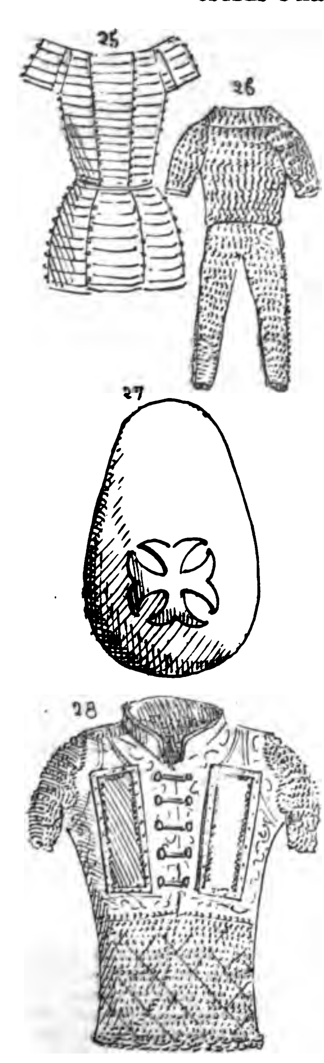
22. Jaque en plaques d'acier imbriquées avec colletin et brassards en mailles, du quinzième siècle. Les écailles de cette arme ne sont pas rivées sur étoffe, comme celles des brigantines, mais rivées entre elles; la jaque est sans doublure d'étoffe ni de peau, comme une cotte de mailles. — Col. d'Erbach à Erbach.



23. Ecailles de la jacque précédente, dessinées en demi-grandeur.



24. Cotte de mailles de Jean Ziska (mort en 1424), représentée sur un tableau ancien peint probablement d'après un dessin de l'époque et conservé à la bibliothèque de Genève. La cotte et le plastron sont en fer, mais les mailles du gorgerin et les bourrelets sont en cuivre.



25. Cotte d'armes à plaques d'acier, d'après un manuscrit persan, exécuté vers 1600. Cette copie du *Schah-Nameh* ou livre royal, poëme composé par Fisdusi, sous le règne de Mahmoud le Gaznévide (999), est ornée de 215 magnifiques miniatures, et se trouve à la bibliothèque de Munich.

26. Haubert persan en mailles à manches et haut et bas-de-chausses, reproduit d'après ce même manuscrit.

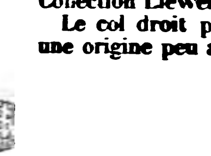
27. Ecaille d'acier poli, grandeur presque naturelle, du Jazeran, ou armure imbriquée de Sobieski (1648 ou 1696), conservée au musée de Dresde. Grand nombre de ces écailles sont ornées de croix en cuivre doré fixées au moyen de rivets. Voy. au chapitre des casques, le pot-en-tête de cette même armure.

28. Cotte d'armes mongole à miroirs d'acier du commencement du dix-huitième siècle. Les mailles sont sans rivets. — G. 138, musée d'artillerie de Paris.



29. Cotte de mailles polygare. — Collection Llewelyn-Meyrick à Goodrich-Court.

Cette armure se signale par les pointes qui descendent du collier.



30. Cotte d'armes indienne. — Collection Llewelyn-Meyrick.

Le col droit paraît indiquer une origine peu ancienne.

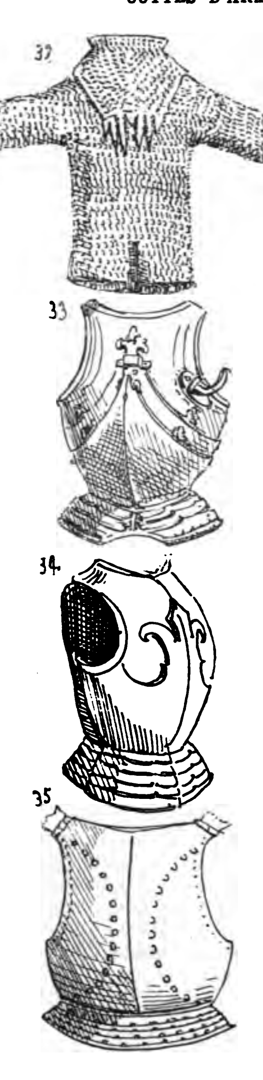


31. Cotte d'armes indienne en peau de rhinocéros[1]. Cette armure, qui est garnie de plaques damasquinées, a un caractère éminemment moderne et peu heureux. Le musée d'artillerie de Paris possède quelques cottes orientales semblables. — Collection Llewelyn-Meyrick.



1. C'est à Mundavien, dans le golfe de Cutch, selon le catalogue Meyrick, que l'on fabrique ce genre d'armures. Les cottes, comme les boucliers ronds, sont confectionnées là avec les peaux de rhinocéros et de buffle cuites dans de l'huile.





32. Cotte de mailles sarrasine, vue de dos, du seizième siècle. Elle est doublée à sa partie postérieure d'une sorte de capuchon simple et dentelé en bas, qui sert à la fois de défense d'épaules et de camail. Cette cotte, qui se trouve au musée d'artillerie de Paris, est courte et ne dépasse que de peu les hanches.

33. Cuirasse gothique à tabule (*Græte* en allem., *tapul* en angl.), et avec faucre, du quinzième siècle. — Collection d'Ambras.

C'est la plus belle forme de cuirasse.

34. Cuirasse gothique du quinzième siècle, sans faucre, à dossière et à braconnière lamée. — Arsenal de Zurich.

35. Cuirasse à tabule, du quinzième siècle; elle est en fer, très lourde et recouverte de velours rouge garni de têtes de clous de fer. — Musée national bavarois à Munich.

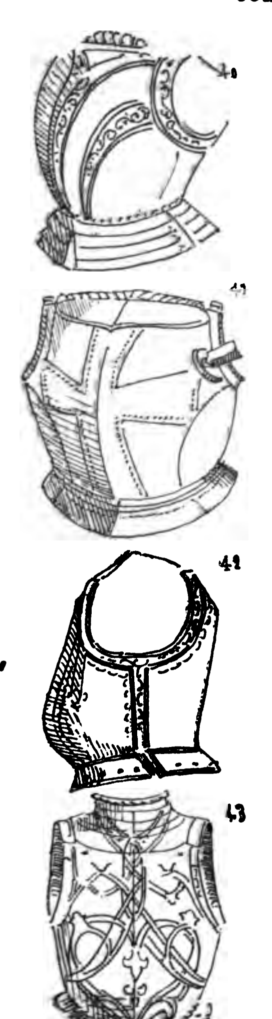


36. Cuirasse gothique sans tabule, entièrement bombée et provenant d'une armure allemande de la fin du quinzième siècle. — Arsenaux de Maximilien Ier, d'après les dessins de Glockenthon, exécutés en 1505. Collection d'Ambras.

37. Cuirasse demi-bombée, sans tabule, d'une armure allemande de la fin du quinzième siècle, en fer repoussé. — Collection Llewelyn-Meyrick.

38. Cuirasse sans tabule, à faucre, demi-bombée, d'une armure cannelée allemande de la fin du quinzième siècle, dite armure maximilienne, et aussi milanaise. De forme gracieuse, sa braconnière très-grande n'est pas terminée par des tassettes comme cela se voit souvent dans ces armures. Les tassettes font pièce avec la braconnière — Arsenal de Vienne.

39. Cuirasse sans tabule, demi-bombée, d'une armure allemande de la fin du quinzième siècle et du commencement du seizième. — G. 5, musée d'artillerie de Paris, et collection de M. le comte de Nieuwerkerque.

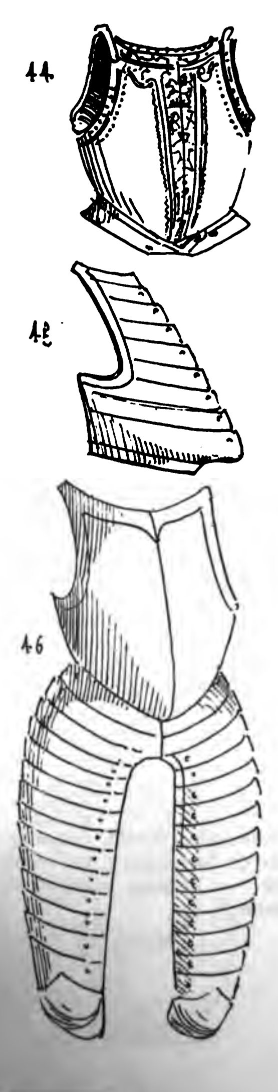


40. Cuirasse demi-bombée, à tabule et à braconnière, de la première moitié du seizième siècle, d'une armure allemande ayant appartenu au landgrave Philippe le Magnanime, mort en 1567.

41. Cuirasse demi-bombée, à tabule et à faucre, de la première moitié du seizième siècle, d'une armure ayant appartenu à un chevalier de l'ordre de Saint-Georges. — Collection Llewelyn-Meyrick.

42. Cuirasse à faucre et sans tabule, d'une armure allemande du milieu du seizième siècle. — Coll. de M. le comte de Nieuwerkerque, et à l'arsenal de la ville de Vienne, où grand nombre de ces armures, provenant de la troupe civique, sont marquées du millésime de 1546.

43. Cuirasse à tabule, d'une armure de Nuremberg, de l'année 1570. — Arsenal impérial de Vienne.

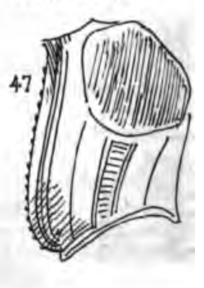


44. Cuirasse italienne à tabule et gravée, de la fin du seizième siècle[1]. — Coll. d'Ambras.

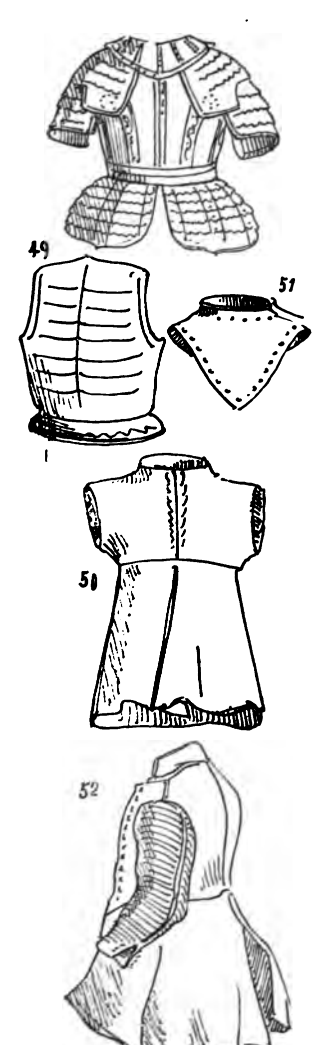
45. Cuirasse lamée et à tabule, de la forme dite cosse de pois et bosse de polichinelle (*Gaense-bauch* en allem., *peascod* en angl.), de la fin du règne de Henri III (1589).

46. Cuirasse à tabule, cosse de pois, avec longs cuissards écrevisses à la place des tassettes.— Règne de Louis XIII (1610-1643).

47. Cuirasse italienne à boutons, de la fin du seizième siècle, à tabule forme cosse de pois. — Coll. de M. le comte de Nieuwerkerque, et de M. Sœter à Augsbourg.



1. La cuirasse de l'armure attribuée, au Louvre, au roi de France Henri IV est d'une coupe semblable; sa braconnière est formée de trois larges lames.



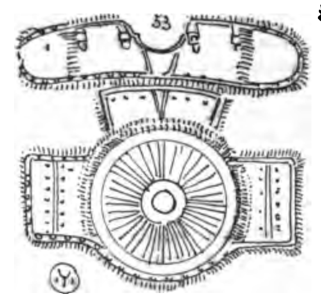
48. Demi-armure en fer gravé, et ornée de clous dorés, de la dernière moitié du dix-septième siècle, conservée à l'arsenal de Soleure, où elle est faussement attribuée à Vengli (1550).

49. Cuirasse lamée d'un reître allemand, du milieu du dix-septième siècle. Quelques auteurs allemands appellent ces armures, entièrement composées de lames, *Krebse* (écrevisses).

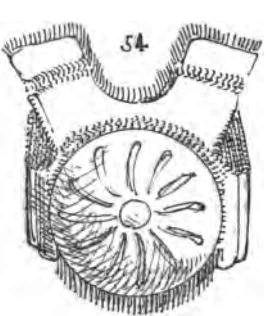
50. Buffletin en cuir d'élan (*Coller* en allem., *buff-coat* ou *jerkir* en angl.), du temps de la guerre de Trente ans et du règne de Louis XIII (1618-1640). — G. 162, musée d'artillerie de Paris. L'arsenal impérial de Vienne possède le buffletin que Gustave-Adolphe a porté à la bataille de Lutzen, où il fut tué.

51. Colletin ou hausse-col, en acier bronzé, appartenant au buffletin nº 50.

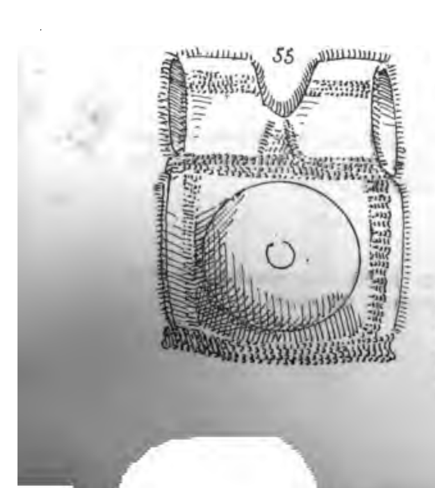
52. Buffletin à manches, de cuirassier, de 1650.



53. Cuirasse persane en cuir, probablement du seizième siècle ou du dix-septième. Cette arme, qui est damasquinée et matelassée, ressemble beaucoup aux cuirasses des janissaires ci-après mentionnées. — Coll. Llewelyn-Meyrick.



54. Cuirasse de janissaire[1], du seizième siècle. — G. 134, musée d'artillerie de Paris. Cette arme est marquée du monogramme dessiné à côté du numéro 53; c'est le chiffre par lequel les Turcs représentent le nom d'*Allah* (Dieu). (Voir l'observation faite, concernant ce signe, page 320, nº 60.)

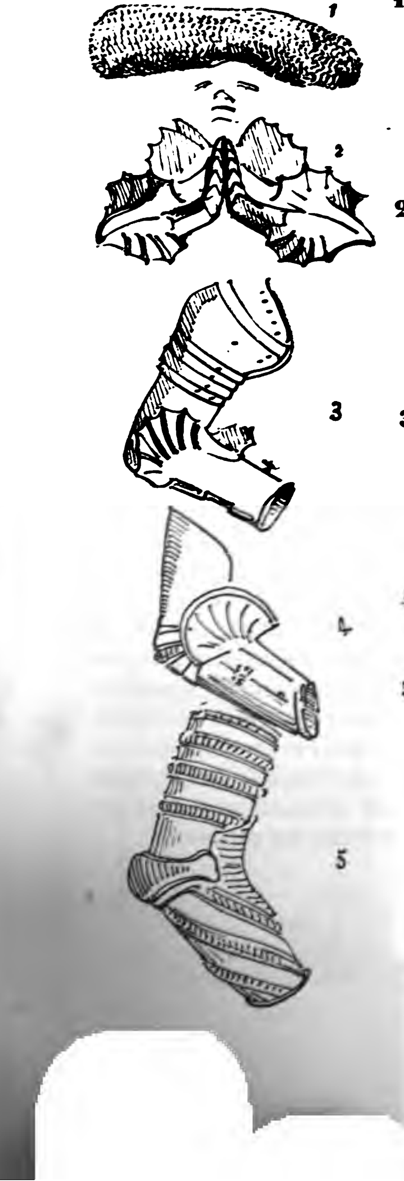


55. Cuirasse de janissaire, du dix-septième siècle. — G. 133, musée d'artillerie de Paris. Mêmes observations que pour le numéro précédent.

1. Les janissaires (nom qui dérive des mots turcs *ieni tcheri*, qui veulent dire nouveaux soldats), composaient la milice turque d'infanterie, créée, en 1362, par Amurat I, et dissoute et presque entièrement massacrée en 1826.

LE BRASSARD

Le brassard proprement dit (*Armschiene* en allemand, *brassard* en anglais) ne faisait pas partie de l'armement des anciens, mais on rencontre chez eux, ainsi que chez les peuples dits barbares de l'âge du bronze, le brassard tire-bouchon dont le dessin a été donné. Durant les époques de la partie du moyen âge où l'armure à plates n'était pas encore inventée, les cottes d'armes étaient souvent à manches qui formaient la défense des bras (*brassards à moufles en mailles*), et qui furent d'abord remplacées par des plaques en cuir bouilli, et, plus tard, par des plaques en acier. Il y avait des brassards simples, des brassards doubles et des brassards complets où l'armure de l'avant-bras et du haut du bras était réunie par la cubitière. Les grands brassards de tournois, de la fin du quinzième et du seizième siècle, n'existaient que pour le bras gauche, et étaient souvent à gantelet adhérent, et non articulé; on s'en servait ordinairement à la place du manteau d'armes. La forme et la grandeur des cubitières et des épaulières peuvent aider à reconnaître l'époque d'un brassard complet, qui était ordinairement à charnières et protégeait le bras dans toutes ses parties.



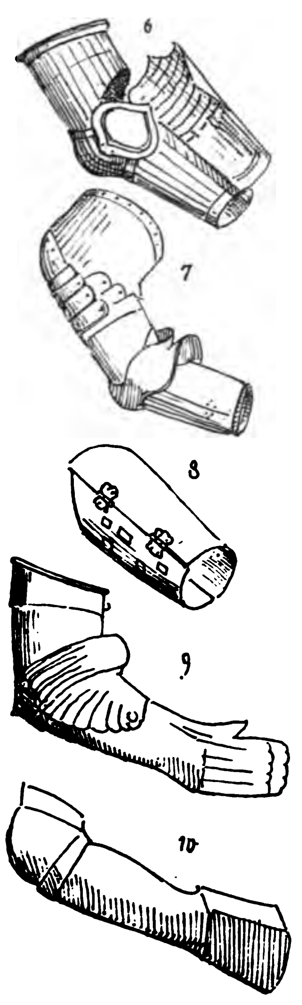
1. **Brassard à moufle, en mailles** (*Maschen Armschutz mit Fausthandschuh* en allem.; *brassard with mitten* ou *inarticulated gauntlet of mail* en angl.), d'une cotte d'armes.

2. Brassard gothique complet, avec cubitière, haut-de-bras et gantelet, d'après un monument funéraire dans l'Oxfordshire, de 1460. Les cubitières sont d'une taille extraordinaire.

3. Brassard gothique avec cubitière et haut-de-bras, défendant l'avant et l'arrière-bras, du commencement de la seconde moitié du quinzième siècle.

4. Id. Id.

5. Brassard complet, défendant, comme les précédents, l'avant et l'arrière-bras. Il est orné de bourrelets repoussés qui indiquent, aussi bien que la forme de la cubitière, la fin du quinzième siècle ou le commencement du seizième, car ces sortes d'armures étaient contemporaines des armures cannelées dites maximiliennes et milanaises.



6. Brassard, avec cubitière et haut-de-bras, d'une armure cannelée dite maximilienne, de la fin du quinzième siècle ou du commencement du seizième.

7. Brassard, avec cubitière et haut-de-bras, de la fin du seizième siècle.

8. Brassard d'avant-bras, où la plaque de l'arrière-bras est percée de huit ouvertures carrées. — Coll. Spengel à Munich.

9. Brassard gothique allemand, de tournois, à gantelet inarticulé pour bras gauche, de la fin du quinzième siècle.

10. Brassard allemand, de tournois, à gantelet inarticulé pour bras gauche, du commencement du seizième siècle.

Tous ces brassards défendent l'avant et l'arrière-bras.

LE GANTELET

La forme du gantelet ou gant d'armes (*Kampfhandschuh* ou *Gefingerte Handtatze* en allemand, *articulated gauntlet* en anglais), qui recouvrait, outre la main, une partie de l'avant-bras, aide grandement, aussi bien que la forme du soleret ou pédieux, au classement d'une armure, car l'une et l'autre ont éprouvé de nombreux changements. Il paraît établi que l'usage du gantelet proprement dit ne remonte qu'à la fin du treizième siècle. Le *Martyrologe*, le *Prudentius Psychomachia*, la *Biblia sacra*, l'*Aelfric*, le *Jeremias Apocalypsis*, la broderie de la mitre de Seligenthal, la tapisserie de Bayeux, documents déjà mentionnés qui datent du neuvième à la fin du onzième siècle, représentent l'homme d'armes la main nue; mais le sceau de Richard Cœur de Lion (1157-1173) montre déjà la main du roi recouverte de mailles par un allongement de la manche, espèce de sac qui forme une *moufle*, où le pouce paraît quelquefois seul détaché. Un chevalier, représenté dans les illustrations de l'*Enéide allemande* de Henri de Waldeck, du treizième siècle, en heaume à cimier, et monté sur un coursier couvert d'une armure annelée ou treillissée, — a la main également encore couvert de la *moufle de mailles* ou de l'allongement des manches de sa cotte qui paraît treillissée, sinon même déjà lamée.

Le premier véritable gantelet était à *doigts séparés* et recouverts d'écailles, de lames ou d'autres imbrications en fer; le dessus de la main était protégé d'une plaque de métal

ou de cuir, tel qu'elle est représentée sur la pierre tombale du roi des Romains Gunther de Schwarzbourg, exécutée en 1352 au dôme de Francfort, ville où ce prince fut empoisonné en 1349. On croit également reconnaître ce gantelet dans l'impression de la toile italienne du quatorzième siècle, de la collection de M. Odet, à Sitten. Les miniatures du manuscrit d'une histoire romaine conservées à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, et exécutées probablement au commencement du quinzième siècle pour le duc de Bourgogne, représentent encore tous les hommes d'armes les mains uniquement protégées par la *moufle*, sac produit par le prolongement des manches de mailles, et démontrent à quel point l'armement bourguignon était en retard.

Le *miton* ou la *moufle* (*Fausthandschuh* en allemand, *mitten* ou *inarticulated guantlet* en anglais), gantelet où les doigts ne sont plus séparés, et qui est formé de lames d'acier disposées seulement dans le sens des grandes divisions de la main, apparaît au quinzième siècle. L'armure de Jeanne d'Arc, du catalogue de Dezest, la statuette en bronze de Guillaume VI (1404-1417), à Amsterdam, et l'armure de Frédéric Ier, palatin du Rhin, conservées à la collection d'Ambras, à Vienne, démontrent que partout le miton était en usage dans la première moitié du quinzième siècle ; mais c'est au gantelet articulé qu'il faut rapporter le dicton favori de Bayard : « Ce que gantelet gagne, gorgerin le mange, » aussi bien que les dictons ordinaires de : « Prêter le gantelet et Relever le gantelet, » qui apparaissent dans la langue française au quinzième siècle.

Il existe cependant des armures gothiques de cette première partie du quinzième siècle où les gantelets sont déjà à doigts séparés, tels qu'on les voit au musée de Sigmaringen, et un grand nombre d'armures de la seconde moitié du quinzième et du commencement du seizième siècle pourvues de mitons, particulièrement les armures de joute. — Voyez les harnais de Maximilien Ier (1459-1519) à la

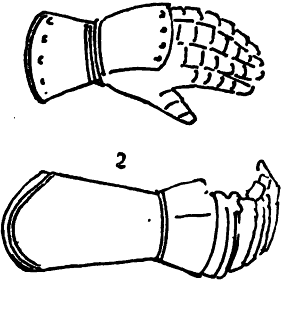
collection d'Ambras et à l'arsenal impérial de Vienne.

C'est vers la fin du quinzième siècle, et non pas au milieu du seizième siècle, à l'époque de l'apparition du pistolet, comme la compilation le prétend, que le gantelet articulé devient déjà *général;* presque toutes les armures cannelées sont cependant encore à gantelets inarticulés. Les gantelets à doigts séparés, où l'index a quinze, le doigt annulaire seize, et celui du milieu vingt-deux lames ou écailles, tandis que le *canon* ou le *revers*, qui protégeait le dessus de la main, est composé de trois ou quatre lames seulement, se trouvèrent alors en usage pendant quelques temps à côté du gantelet-moufle ou mitaine — qui finit peu après par disparaître. Plusieurs de ces gantelets étaient aussi pourvus d'un piton à pivot au moyen duquel la main fermée pouvait être fixée sur la poignée de l'épée ou sur celle du marteau d'armes, comme l'arsenal impérial à Vienne en possède un curieux échantillon qui fait partie de l'armure attribuée à Charles V.

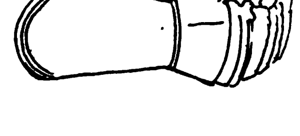
Quelques-uns de ces gantelets en fer montrent aussi des saillies, sortes de têtes de clous placées à la partie supérieure et en sens opposés; on ignore la raison d'être de ces exubérances.

Le *gantelet-brassard* de gauche pour armures de joute est une pièce de renfort qui appartient à la seconde moitié du quinzième siècle. On connaît, en outre, le *gantelet-manteau d'armes*, le *gantelet-épée* et le *gantelet pour la chasse d'ours*, tous appartenant à la seconde moitié du seizième siècle. Le dernier gantelet articulé fut bientôt remplacé par le *gant à manchettes en peau de daim*, tel qu'on le voit dans la guerre de Trente ans.

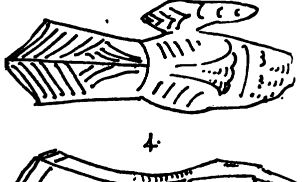
On avait cependant conservé en Angleterre, durant une partie du dix-septième siècle, des gantelets en peau garnis d'écailles (*Gloves armed with scales*), dont un exemplaire se trouve dans la collection Llewelyn-Meyrick.



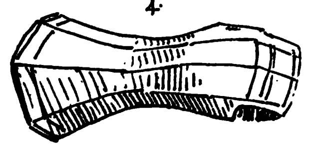
1. Gantelet articulé ou à doigts séparés (*Gefingerter Kampfhandschuh* ou *Gefingerte Tatze* en allem., *articulated gauntlet* en angl.), d'après le monument du roi romain Gunther de Schwarzbourg érigé en 1352 au dôme de Francfort-sur-le-Mein.



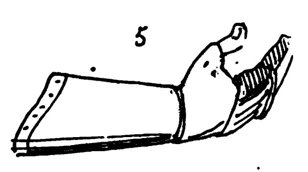
2. Gantelet dit miton et moufle (*Fausthandschuh* en allem., *inarticulated gauntlet* en angl.), du quinzième siècle. Le pouce seul est détaché.



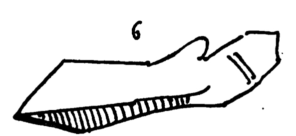
3. Gantelet dit miton, où les doigts sont figurés, de la seconde moitié du quinzième siècle.



4. Gantelet-miton du seizième siècle.



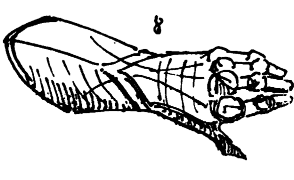
5. Id. Id. — Coll. du baron des Mazis, au musée d'artillerie à Paris.



6. Gantelet gothique de la première moitié du quinzième siècle.

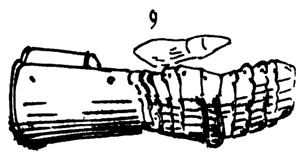


7. Gantelet articulé, du seizième siècle, qui se ferme au moyen d'un piton à pivot. Il fait partie d'une armure de l'arsenal impérial de Vienne.

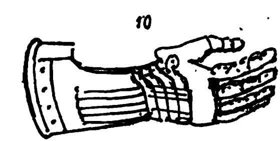


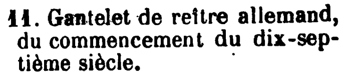
8. Gantelet articulé gothique, du milieu du quinzième siècle.

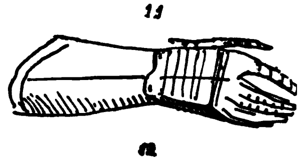
9. Gantelet-miton cannelé d'une armure maximilienne, de la seconde moitié du quinzième siècle [1]. — Coll. de l'auteur.



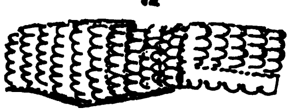
10. Gantelet articulé cannelé d'une armure maximilienne, du commencement du seizième siècle.



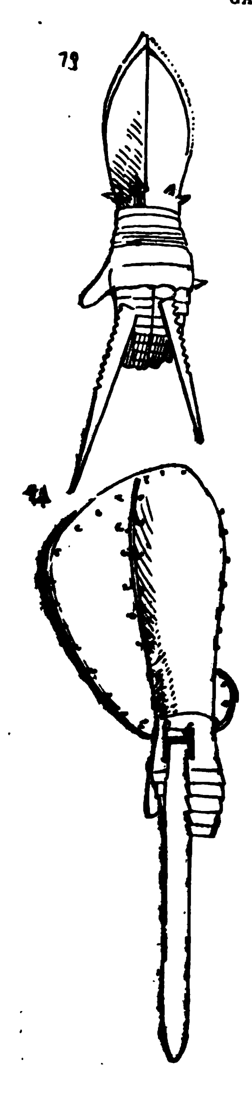

11. Gantelet de reître allemand, du commencement du dix-septième siècle.



12. Gantelet anglais, du dix-septième siècle, en daim garni de lames écaillées.



1. Les armures cannelées du commencement du seizième siècle sont ordinairement à gantelets *articulés* et à *solerets-sabots* ou *pieds d'ours*. (Voy. nos 11 et 13, au chapitre des Solerets.)



13. Gantelet du seizième siècle, en fer, de main gauche, pour la chasse à l'ours. Il est armé de dards et de deux dagues dentelées en scie. — Col. d'Ambras.

C'est une arme de fantaisie et probablement toute locale que l'on rencontre fort rarement.

14. Gantelet allemand pour main gauche, en fer, à targette ou grande garde, et à longue épée. Ce gantelet, du seizième siècle, paraît également avoir été destiné pour la chasse à l'ours. — Col. d'Ambras. Ces pièces sont fort rares, elles doivent avoir été très-peu répandues, et probablement dans le Nord seulement.

JAMBIÈRES ET CHAUSSURES

Grèves ou jambières. — Bas-de-chausses laniérés et maillés. — Chaussures en fer dites solerets et pédieux. — Bottes de guerre et housseaux.

Tous les manuscrits du huitième au dixième siècle montrent l'homme de guerre sans jambières ni grèves (*Beincshienen* et *Kettenstrümpfe* en allemand, *greves* en anglais), et, s'il n'est pas toujours représenté les jambes dépourvues d'aucune défense, il les a seulement enveloppées de lanières de cuir. Même dans les tapisseries de Bayeux, qui pourtant ne remontent pas au delà de la fin du onzième siècle, Guillaume le Conquérant seul a le bas des jambes armé, tandis qu'aucun de ses chevaliers ne porte de jambières maillées ou autrement armées. A partir du onzième siècle, haut et bas-de-chausses et chaussures qui paraissent adhérentes, ou ne formant qu'un seul vêtement, sont presque toujours en mailles de fer.

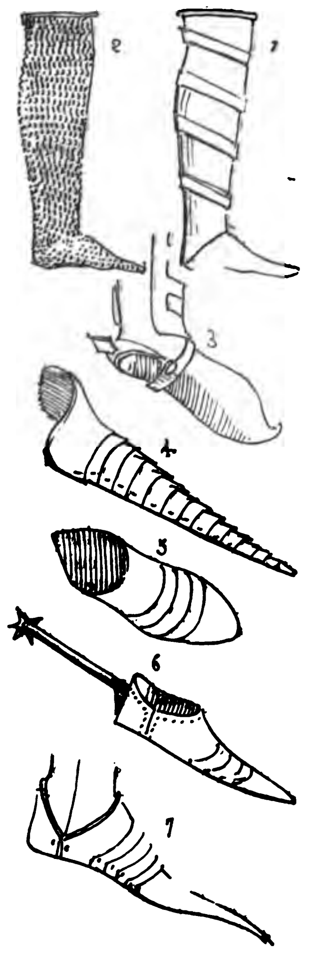
Vers la fin du treizième siècle apparaissent en France les premières jambières à plaques (*tumelières*, *grèves*, en allem. *Bienschienen*), les genouillères ou *boucles* (*Kniestücke* en allemand, *knee-caps* en anglais) et les cuissards (*Dieling* ou *Schenkelschienen* en allemand, *cuissards* en anglais), fabriqués d'abord en cuir bouilli et ensuite en fer et en acier. En Allemagne, les tumelières et les solerets ont déjà apparu à la fin du onzième, comme l'indique encore le monument de Mersebourg.

Ce n'est d'abord que le devant de la jambe qui est protégé par la plaque attachée au moyen de courroies sur le bas-de-chausses en mailles. Le tombeau de sir Hugh Hastings, érigé en 1347, paraît démontrer qu'à cette époque le chevalier anglais portait encore des chausses et grèves en mailles, tandis que le monument de Mersebourg, du onzième siècle, les miniatures du manuscrit du treizième siècle à la bibliothèque de Berlin, et le *Lancelot du Lac*, de 1360, représentent déjà l'armure à plates que l'Allemagne et la Suisse paraissent avoir adopté les premières, puisque, après le monument de Mersebourg et le manuscrit du treizième siècle, à Berlin, c'est le tombeau de Berthold, mort en 1258, renfermant les plus anciens documents où l'on voit représentée cette nouvelle armure.

Les solerets ou pédieux (du latin *pes*, *pedis*, pied ; *Eisenschuh* en allemand, *soleret* et *goad* en anglais), chaussures articulées en fer ou lamées, ne paraissent remonter qu'au commencement du quatorzième siècle. La chaussure don est armé Rodolphe de Souabe dans le monument de 1080, à la cathédrale de Mersebourg, ne montre pas de lames. Le premier soleret connu est *pointu*, et s'approche du soleret *à la poulaine* (de *poulaine*, bec de galère), que l'on croit à tort appartenir seulement au quinzième siècle.

Une preuve incontestable que cette mode existait déjà au douzième siècle, se trouve dans les mémoires de la princesse byzantine Anna Comnena (1080-1148), où l'auteur dit que : « Le Franc est terrible quand il est à cheval, mais dès que sa monture s'abat, le cavalier ne paraît plus du tout le même, alourdi qu'il est par son bouclier et *les longues chaussures à becs* qui l'empêchent de marcher et le rendent facilement prisonnier. » Le manuscrit allemand du treizième siècle, *Tristan et Isolde*, montre aussi déjà les chevaliers en chaussures *à la poulaine*, mode qui paraît être venue de la Hongrie, où elle régnait universellement au douzième siècle. On l'attribue cependant aussi à Falco IV,

comte d'Anjou (1087) et à Henri II roi d'Angleterre (1154-1189), qui l'adopta pour cacher une difformité, ce qui lui a valu le sobriquet de *Cornadu* ou *Cornatus*. A la bataille de Sempach (1386), les chevaliers autrichiens, après être descendus de cheval, coupèrent les longs bouts de leurs solerets. La chaussure à la poulaine, qui avait disparu vers le milieu du quatorzième siècle, pour faire place à la forme *demi-poulaine* ou *ogivale de lancette*, reparaît vers la fin de ce siècle, et se maintient de nouveau dans le courant du quatorzième, où, de 1440 à 1470, on adopta cependant aussi la forme *arc tiers point*, et, vers 1485, le *demi-sabot* ou *demi-pied d'ours*. Le *sabot* ou le *pied d'ours*, la chaussure, propre aux armures cannelées, a régné de 1490 à 1560; il fut suivi du *bec de cane*. Ce dernier solerét fut remplacé par le housseau et la botte. La connaissance des formes de chaussures adoptées par les peuples chrétiens de l'Europe aux différentes époques du moyen âge et de la renaissance, est très-importante pour le classement des sculptures, des miniatures et des armes, car le vêtement militaire a toujours subi l'influence de la mode à laquelle était soumis le costume civil.



1. Bas-de-chausse lanièré en usage avant le onzième siècle.

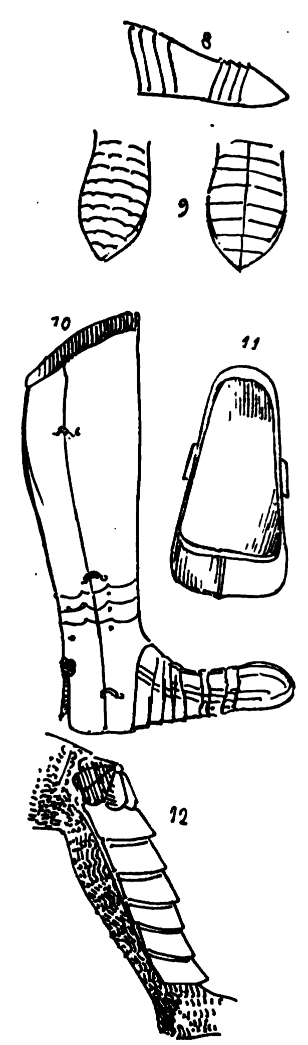
2. Bas de chausse maillé de fer, qui apparaît au commencement du onzième siècle et disparaît en partie au commencement du treizième, où il est remplacé par les tumelières.

3. Premier soleret et première tumelière connus, d'après le tombeau de Rodolphe de Souabe, de 1080, à la cathédrale de Mersebourg.

4. Pédieux ou soleret à la poulaine du douzième, du treizième et de la première moitié du quatorzième siècle.

5. Pédieux ou soleret demi-poulaine ou ogivale-lancette, de la fin du quatorzième siècle.

6 et 7. Pédieux ou solerets à la poulaine, du quinzième siècle.



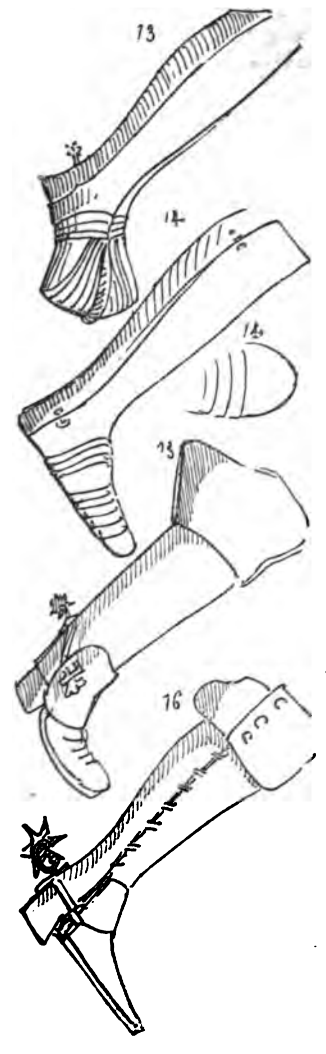
8. Soleret ou pédieux en arc tiers point, en usage de 1450 à 1485.

9. Soleret ou pédieux du milieu du quinzième siècle, d'après les bas-reliefs en marbre ayant fait partie de l'arc d'Alphonse V, roi d'Aragon, à Naples, à son entrée triomphale en 1443. Cette même forme de chaussures de fer se voit aussi sur une terre cuite de Nuremberg du quinzième siècle, qui fait partie de la collection de l'auteur, et dont le sujet représente Charlemagne.

10. Grève avec soleret — demi-sabot, en usage vers 1480 et 1485; elle fait partie d'une armure allemande cannelée dite maximilienne, de la collection de l'auteur; les gantelets mitons ou moufles de cette armure, aussi bien que la forme du soleret, indiquent la fin du quinzième et un peu le commencement du seizième siècle.

11. Soleret-sabot du seizième siècle (1490-1560). — Musée d'artillerie de Paris.

12. Grève persane, d'après un manuscrit du seizième siècle; copie du Schah-Nameh. — Bibliothèque de Munich.



13. Grève à soleret pied-d'ours, d'une armure allemande cannelée dite maximilienne et milanaise, en usage de 1490 à 1560.

14. Grève à soleret bec-de-cane, d'une armure en usage vers 1560. Il ne faut pas confondre cette forme de solerets avec celle dite ogivale-tiers-point du quinzième siècle.

15. Bottes ou plutôt bottes-housseaux de carabinier, de 1680.

16. Housseaux français en cuir, du règne de Louis XV (1715-1774). Ils sont en forme de guêtre, les revers ont trois boutons, les jambières sont lacées, les bouts carrés et les talons de haute forme. Les éperons datent de la fin du règne de Louis XIV, et ressemblent grandement aux éperons mexicains. — A. 325. Musée d'artillerie de Paris.

L'ÉPERON.

L'éperon (de l'italien *sperone*) qui s'appelait, au moyen âge, *carcaire*, du *calcar* latin (en allemand *Sporn*, et en anglais *spur*), est composé de la branche (*Bügel* en allemand, *branch* ou *shank* en anglais), de la tige (*Hals* en allemand, *spurneck* en anglais) et de la pointe (*Stachel* en allemand, *prick* en anglais) ou de la molette (*Rad* en allemand, *rowel* en anglais).

L'éperon paraît avoir été employé d'abord par les Romains, qui en comuniquèrent probablement l'usage aux peuples du Nord. Les cavaliers des bas-reliefs assyriens n'ont point d'éperon, ni ceux des monuments persiques et égyptiens, et les Grecs des temps héroïques, qui n'avaient pas de cavalerie et manquaient même de verbe pour désigner l'action de monter à cheval, n'ont pas connu non plus cet instrument.

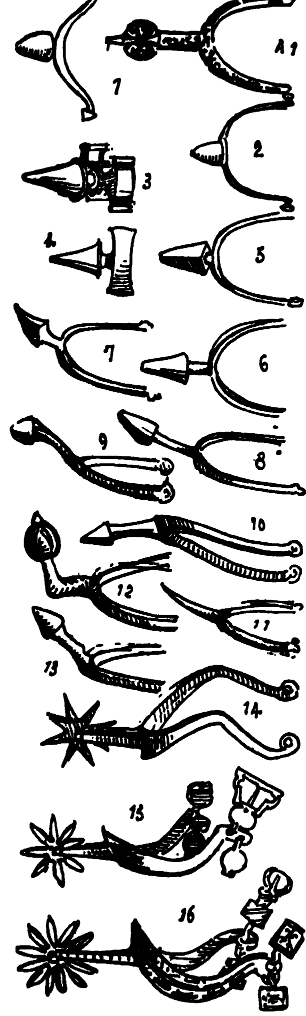
Les plus anciens éperons étaient à *un seul dard*, dont la forme ressemble à la pointe d'un pain de sucre, et qui était fort gros, sans tige et rivé directement sur la branche. Vers le dixième siècle, l'éperon montre déjà un *petit bout de tige* qui s'allonge vers le onzième, et se relève en biais au douzième siècle. La molette paraît vers la fin du treizième. Cette petite roue tournante indique par le nombre et la longueur de ses pointes aussi bien l'époque à laquelle appartient l'éperon, que la forme de la branche et de la tige. L'art héraldique en Angleterre fait dériver le *mullet* ou l'étoile héraldique de la molette de l'éperon à *cinq pointes*, quoique ces molettes appartiennent pour le plus grand nombre au dix-septième siècle, et qu'en Angleterre la molette à six pointes même

fût inconnue avant le règne de Henri VI (1422), mais on en voit déjà dans les miniatures de l'histoire romaine, manuscrit bourguignon du commencement du quinzième siècle, conservé à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris.

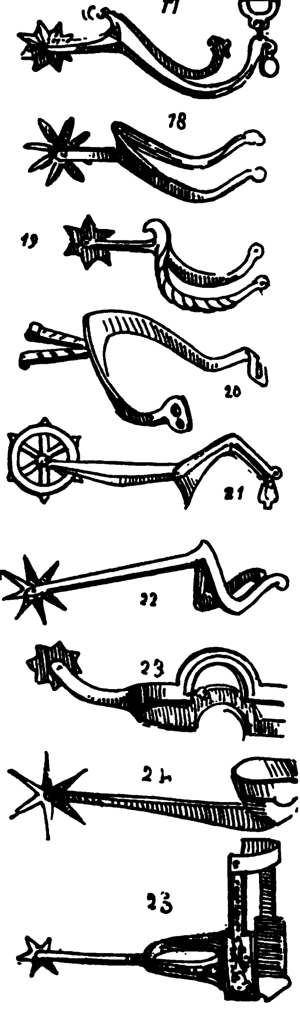
En Allemagne, on avait déjà des molettes à huit pointes au quatorzième siècle, comme le démontrent, au musée national de Munich, les éperons qui ont appartenu aux chevaliers de Heideck et au duc Albrecht II de Bavière. Ces éperons, où tout montre un fini de travail très-remarquable pour l'époque, se signalent encore plus par la forme et la disposition de leurs branches, qui indiquent que l'éperon était porté sur une grève en fer qui protégeait tout le pied, et dont la partie qui couvrait le tendon forme toujours un angle aigu. Avant l'adoption des grèves et plaques comme à l'époque où, vers la fin du dix-septième siècle, la botte avait remplacé la grève, les branches sont *arrondies*.

La tige qui, au temps du plus haut développement des armes de tournois, au quinzième siècle, s'était allongée outre mesure, se raccourcit de nouveau vers la fin du seizième siècle, où l'éperon a souvent des molettes à douze, quinze et dix-huit pointes.

L'éperon, du temps de Louis XIII, est petit et souvent enjolivé par des entailles, tandis que sous le règne de Louis XIV il affecte la forme mexicaine à larges tiges, découpées à jour, et à énormes molettes, souvent à neuf pointes. A partir du quinzième siècle, le nombre de pointes seul ne peut cependant plus servir de guide, puisqu'il y a continuellement confusion, et les pointes varient de six à vingt, selon les pays et les époques. De tout le harnais, l'éperon est la pièce qui offre le plus d'incertitude pour son classement chronologique.



1 et **2**. Eperons allemands en fer, du huitième siècle, trouvés à Groschnowitz, près Oppeln. — Musée de Berlin.
A 1. Éperon en or de Charlemagne. — Musée du Louvre.
3. Eperon danois en bronze, à pointe de fer, du huitième siècle. — Musée de Copenhague.
4. Eperon allemand en fer, du huitième siècle, trouvé à Gnevikon, à Ruppin. — Musée de Berlin.
5. Eperon allemand en fer, du dixième siècle, trouvé près Brandebourg.—Col. de l'auteur.
6. Eperon anglo-saxon ou normand, du dixième ou du onzième siècle. — Tour de Londres.
7. Eperon allemand, du dixième siècle, trouvé à Constance. — Musée de Sigmaringen.
8. Eperon allemand en fer, du onzième siècle. — Musée de Sigmaringen.
9. Eperon allemand en fer, du douzième siècle, d'après les peintures murales au dôme de Brunswick, exécutées sous Henri le Lion, mort en 1195.
10. Eperon anglais en fer, de la fin du douzième siècle, trouvé à Chesterford. — Musée Neville à Audley-End.
11. Eperon d'après un reliquaire du douzième siècle, de la collection du dernier roi de Hanovre.
12. Eperon en fer, du treizième siècle. — Musée de Hanovre.
13. Eperon suisse en fer, du treizième siècle, trouvé dans le lac de Morat. — Collection du gymnase, à Morat.
14. Eperon allemand en fer, du commencement du quatorzième



siècle, trouvé dans un tombeau près Brandebourg. — Col. de l'auteur.

15. Eperon allemand, de la fin du quatorzième siècle; il est à molettes à huit pointes, et a été trouvé dans le tombeau du chevalier de Heideck. — Musée de Munich.

16. Eperon allemand, de la fin du quatorzième siècle, dont la molette est à douze pointes. Il a appartenu au duc Albrecht II de Bavière. — Musée de Munich.

17. Eperon italien en fer, du quatorzième siècle. — Musée de Sigmaringen.

18. Eperon allemand en fer, du quatorzième siècle, trouvé à Constance. — Musée de Sigmaringen.

19. Eperon en cuivre, du quatorzième siècle. — Col. Llewelyn-Meyrink.

20. Eperon en fer à double tige, du quatorzième siècle, trouvé à Mayence. — Musée de Sigmaringen.

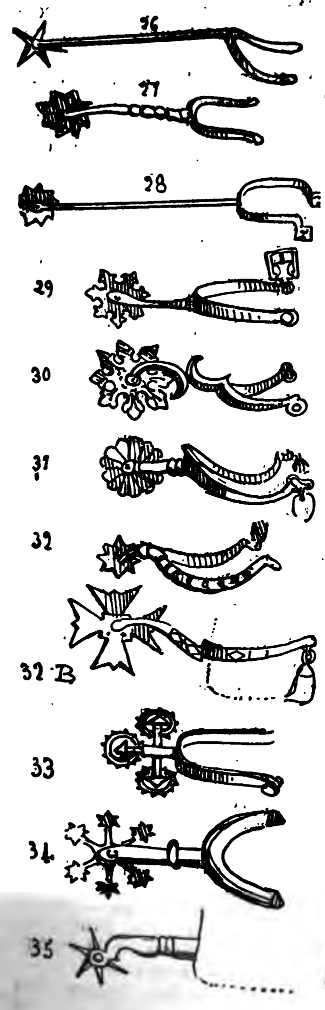
21. Eperon en fer à molette à six pointes, du quinzième siècle. — Col. Widter, à Vienne.

22. Eperon allemand en fer, du quinzième siècle, à molette à huit pointes, trouvé à l'île de Rügen. — Musée de Berlin.

23. Eperon en fer, de la fin du quinzième siècle. — Musée de Sigmaringen.

24. Eperon mauresque, du quinzième siècle. — Musée d'artillerie de Paris. De semblables éperons sont attribués, dans la collection d'Ambras, à la Pologne et au seizième siècle.

25. Eperon-étrier, cuivre doré,



du quinzième siècle. Il a appartenu au duc Christophe de Bavière, et se trouve au musée de Munich.

26. Eperon allemand en cuivre, de 25 cent., de la fin du quinzième siècle. — Col. Soeter et col. d'Ambras.

27. Eperon anglais, en cuivre, 12 c., de la fin du quinzième siècle. — Col. Llewelyn-Meyrick.

28. Eperon en fer doré, du seizième siècle.—Musée d'artillerie de Paris.

29. Eperon en fer, du dix-septième siècle.—Musée de Sigmaringen. (Les branches sont déjà *arrondies.*)

30. Eperon anglais en acier, du seizième siècle. — Col. Llewelyn-Meyrick.

31. Eperon allemand en fer, du seizième siècle.—Musée de Sigmaringen.

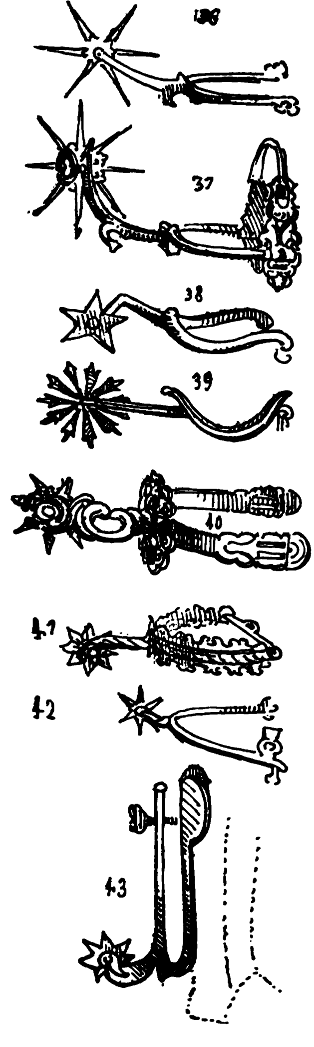
32 A. Eperon anglais en fer doré. Il a appartenu à Ralph Sadler du règne d'Edouard VI (1547-1553).—Col. Llewelyn-Meyrick.

32 B. Eperon allemand, qui fait partie d'une armure pour homme et pour cheval.

33. Eperon allemand attribué au seizième siècle. Il est à trois molettes. Genre fort rare et qui me paraît du dix-septième siècle à cause de sa branche *arrondie.*

34. Grand éperon en fer noirci, dont les branches sont creuses. Il servait de gourde ou pour cacher des dépêches. Le talon de la tige dévissé forme le goulot. — Col. Ambras à Vienne, et col. Francisco-Carolinum à Lintz.

35. Eperon allemand du seizième siècle. — Musée de Dresde.



36. Eperon anglais de la fin du seizième ou du dix-septième siècle, de la collection Llewelyn-Meyrick, où il est attribué au quinzième siècle, ce à quoi s'oppose la courbure des branches.

37. Eperon espagnol de la fin ou du milieu du dix-septième siècle, reproduit d'après un ouvrage espagnol qui l'attribue à Alphonse Perez de Guzman, né en 1278, mort en 1320, époque où la molette, bien plus petite, avait été à peine adoptée. On remarquera que les branches sont arrondies.

38. Eperon anglais, du seizième siècle. — Col. Llewelyn-Meyrick.

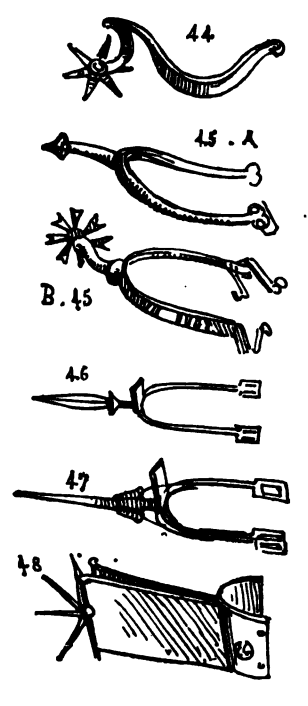
39. Eperon du seizième siècle, en cuivre doré, attribué à tort à Louis XIV (1643-1715). — Louvre.

40. Eperon en fer du règne de Louis XIV (1643-1715). Il ressemble aux éperons mexicains. — Col. de l'auteur.

41. Eperon allemand en fer, du dix-septième siècle.— Musée de Sigmaringen.

42. Eperon anglais dit de guêtre. Fin du dix-septième siècle. — Col. Llewelyn-Meyrick.

43. Eperon polonais du dix-septième siècle.—Musées de Prague et de Sigmaringen.



44. Eperon allemand du seizième siècle. — Musée de Berlin.

45 A. Eperon persan, du quinzième siècle.—Col. de l'auteur.

45 B. Eperon allemand, du dix-septième siècle. L'écartement des branches et leur courbure semi-circulaire ou ovale indiquent que cet éperon appartient à une époque où la grève n'existait plus. Les branches de l'éperon porté sur les grèves qui affectaient derrière le tibia la forme anguleuse du tendon, ne peuvent pas former de courbe.

46. Eperon africain ancien, en fer; cette même forme est encore en usage aujourd'hui.

47. Eperon arabe; Id. Id.

48. Eperon brésilien; Id. Id.

L'ARMURE DU CHEVAL

L'armure du cheval de bataille et de tournois (*Panzerdecke* en allemand, *horse-armour* en anglais), est souvent nommée faussement *caparaçon* (de l'espagnol augmentatif de *cape*), mot qui désigne uniquement la riche couverture d'étoffe étendue par-dessus les bardes du destrier[1]. L'armure du cheval, au moyen âge chrétien, n'était arrivée à sa perfection, comme celle de l'homme, que vers le milieu du quinzième siècle, où elle se composait, dès lors, du *chanfrein* (de *camus*, le cou, et *framum*, frein, ou, plus simplement, de champ et de frein; en allemand *Rosstirne*, *chanfrin* en anglais), la partie qui couvrait le devant de la tête du cheval, et qui était *à vue* ou *aveugle*[2], de la *têtière* (*Kopfstück* en allemand, *head stall* en anglais), nom qui désigne la pièce de jointure du chanfrein et de la barde de crinière et les deux plaques de mâchoires, et aussi l'ensemble de l'armure de la tête du cheval; de la *barde de crinière* (*Mæhnenpanzer* ou *Kammkappe* en allemand, *crinet* en anglais); de la *barde du poitrail* (*Brustpanzer* ou *Vordergebüge* en allemand, *peytrel* en anglais), à charnière ou *à jupe* ou *tonnelle;* de la *croupière avec ses cuissards* (*Krupp und Lendenpanzer* ou *Hintergebüge* en allemand, *croupière* en anglais), soit complets et réunis en *jupe* ou *tonnelle*, soit en *armure coupée*, c'est-à-dire séparée sous la queue; du *garde-queue* (*Schwanzriempanzer* en allemand, *steel-*

1. Le destrier (du latin *dextra*, main droite) désignait le cheval de rechange que l'écuyer menait à *dextra*, ou en laisse, de la main droite.

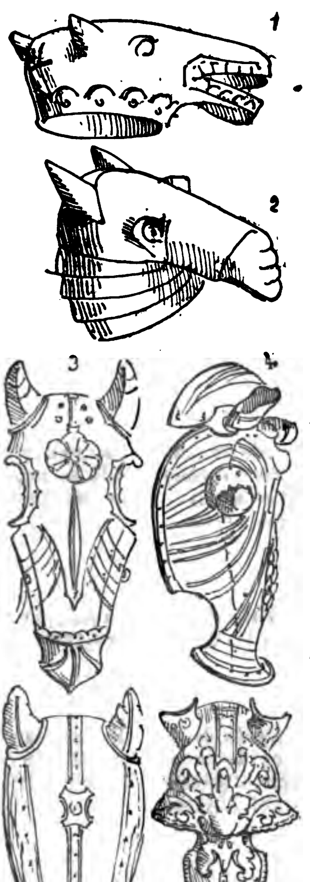
2. Le chanfrein aveugle avait les oreillères fermées pour empêcher le cheval de se dérober.

reins en anglais; des *flançois* (*Flanckenpanzer* ou *Seitenblætter* en allemand, *flanchards* en anglais), qui reliaient la barde du poitrail à la croupière et aux cuissards; de la *selle avec ses étriers*, de la *bride* avec son *mors* ou son *bridon* avec *bossettes*[1], pièces auxquelles il faut ajouter la *muserolle* (*Maulkorb* ou *Nasenband* en allemand, *noseband of a bridle* ou *horse-muzzle* en anglais), particulièrement en usage en Allemagne au seizième siècle, et dont, selon le *Diversarum gentium armatura equestris* de 1617, toute la cavalerie allemande était pourvue.

Ceci paraît contestable. La muserolle, qui se plaçait par dessus les naseaux du cheval, formait plutôt un ornement et ne pouvait être utile à la guerre; on s'en servait problablement dans les fêtes pour ajouter à l'éclat du caparaçonnement, comme l'a démontré Jobst Ammon dans la série de gravures de son traité d'équitation civile. L'armurier allemand avait poussé le perfectionnement de l'armure du cheval si loin, qu'un tableau de 1480, conservé à l'arsenal de Vienne, montre maître Albrecht, armurier de l'archiduc Maximilien, sur un cheval armé de *jambières articulées*.

Au commencement du quatorzième siècle, cette armure, comme dans bien des pays celle de l'homme, était encore en mailles, mais recouverte d'un caparaçon ou couverture d'étoffes. Le chanfrein proprement dit était déjà connu des Grecs, mais ne paraît avoir été adopté en Europe qu'à la fin du quatorzième siècle ou au commencement du quinzième, car avant cette époque la *têtière* du cheval est toujours représentée en mailles et à plaques en cuir bouilli.

1. L'ornement attaché aux côtés du mors. On appelle aussi bossette la pièce de cuir qui sert à couvrir l'œil du mulet.



1. Têtière (*Kopfstück* en allem., *head stall* en angl.), d'après un manuscrit du quatorzième siècle.

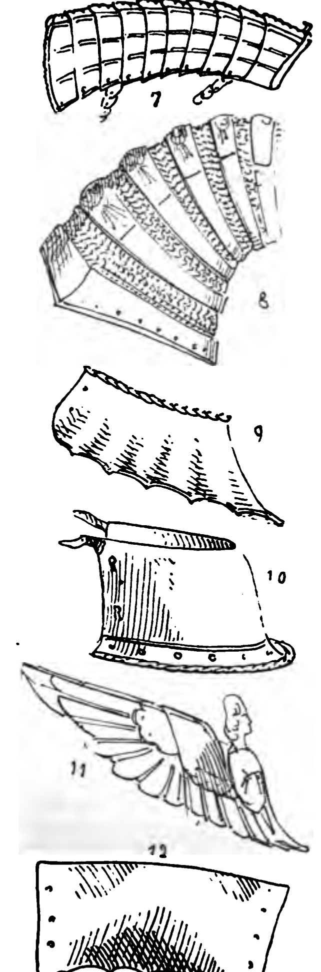
2. Id. Id. du quinzième siècle.

3. Chanfrein (*Rosstirne* en allem., *chanfrin* en angl.) à vue, du milieu du quinzième siècle.

4. Têtière complète, dont le chanfrein est à vue.

5. Chanfrein aveugle, du seizième siècle.

6. Chanfrein allemand à vue, du seizième siècle, richement repoussé; il fait partie d'une armure de l'arsenal impérial de Vienne. La collection Llewelyn-Meyrick, la col. d'Ambras, l'arsenal impérial de Vienne, l'armorial de Madrid, la col. de la Tour de Londres, la col. de M. le comte de Nieuwerkerke, le musée d'artillerie de Paris, etc., possèdent tous de bons exemplaires de ces pièces d'armures de cheval, sur lesquelles les armuriers de l'époque ont aimé à montrer leur savoir-faire.



7. Barde de crinière (***Mæhnenpanzer*** ou ***Kammkappe*** en allem., *crinet* en angl.), de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle.

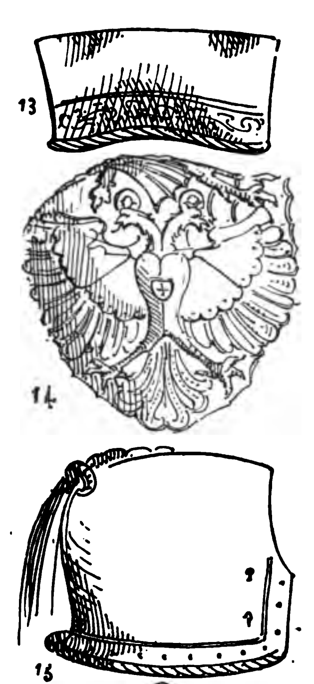
8. Barde de crinière à gorgeret en plaques et en mailles, d'une armure de la fin du quinzième siècle, attribuée à Maximilien Ier. — Col. d'Ambras. Une semblable armure dans la col. Nieuwerkerke.

9. Barde de poitrail (***Brustpanzer*** ou *Vordergebüge* en allem., *peytrel* en angl.) du milieu du quinzième siècle.

10. Barde de poitrail à jupe ou à tonnelle, du seizième siècle.

11. Barde de poitrail d'une armure de la fin du quinzième siècle, attribuée à Maximilien Ier. — Col. d'Ambras.

12. Flançois (***Flanckenpanzer*** ou *Seitenblatt* en allem., ***flanchard*** en angl.), du milieu du quinzième siècle.

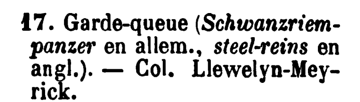


13. Flançois d'une armure de cheval dite à jupe ou à tonnelle.

14. Croupière à cuissards (*Krupp* et *Lendenpanzer*, aussi appelée *Hintergebüge* en allem., *croupiere* en angl.), d'une armure de la fin du quinzième siècle, attribuée à Maximilien Ier. — Col. d'Ambras.

15. Croupière à jupe ou à tonnelle, du seizième siècle.

16. Croupière à jupe treillissée, de la seconde moitié du quinzième siècle, sinon du commencement du seizième. — Col. d'Ambras.



17. Garde-queue (*Schwanzriempanzer* en allem., *steel-reins* en angl.). — Col. Llewelyn-Meyrick.



18. Jambière de cheval d'armure allemande, d'après une peinture de 1480 à l'arsenal de Vienne, qui représente à cheval maître Albrecht, l'armurier de l'archiduc Maximilien.

19. Muserolle (*Maulkorb* ou *Nasenband* en allem., *noseband of a bridle* ou *horse-muzzle* en angl.). — Musées de Sigmaringen, de la Tour de Londres, arsenal de Turin, musée d'artillerie de Paris, col. d'Ambras et Llewelyn-Meyrick, etc., etc.

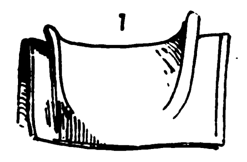
20. Armure de cheval du devant (têtière, bardes de poitrail et crinière) avec la selle de tournois qui couvrait une partie de la poitrine et les jambes du cavalier. D'après la gravure d'un *Tournierbuch* (livre de tournois) du commencement du seizième siècle.

LA SELLE

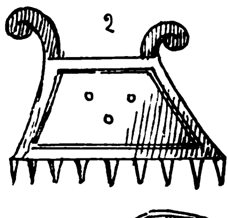
La selle (du latin *sella,* siége; *Sattel* en allemand, *saddle* en anglais) paraît avoir été inconnue dans l'antiquité avant notre ère. Les bas-reliefs assyriens ne montrent ni selles ni étriers, et sur les monuments égyptiens, le cheval est uniquement attelé au char. Les Grecs, privés d'abord de cavalerie, et manquant même de terme pour exprimer l'action de monter à cheval, ne devaient pas non plus avoir connu un ustensile que les Romains même ne paraissent avoir introduit chez eux que vers le quatrième siècle après J.-C.; c'est Zonaras, auteur de cette époque, qui le premier a fait mention d'une selle proprement dite, en décrivant un combat livré en 340, par Constance à son frère Constantin.

L'usage de la selle paraît remonter, en Scandinavie, à l'âge du fer, à une période peut-être antérieure au sixième siècle, si on se rapporte aux pommeaux et aux étriers en bronze conservés au musée de Copenhague, et le *Codex aureus,* du huitième ou neuvième siècle, de Saint-Gall, représente déjà le coursier allemand avec selle et étriers. En France, on connaît un bas-relief attribué à cette même époque (?) à Saint-Julien de Brioude (Haute-Loire), et la tapisserie de Bayeux du onzième siècle, où selles et étriers figurent également. — La selle de guerre avait, presque déjà à son début, la même forme qu'à la fin du moyen âge, à l'exception de la dossière, qui était bien moins élevée. La selle de tournoi ou de joute était souvent, au treizième et au quatorzième siècle, en bois, et pourvue de deux *espèces de fourreaux* qui couvraient entièrement les jambes, les cuisses, et protégeaient même les hanches et une partie de la poitrine du cavalier, fourreaux qui furent remplacés plus tard par les cuissards en fer.

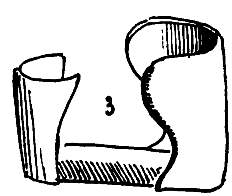
Les cinq exemplaires connus de ces curieuses selles, parvenues jusqu'à nous, se trouvent à Regensbourg, à Constance, à Schaffhouse, à la Tour de Londres et au musée germanique de Nuremberg.



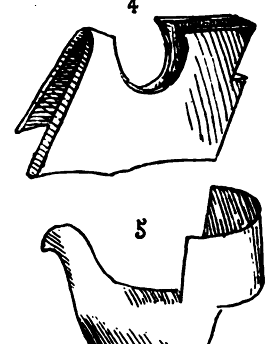
1. Selle d'armes allemande du huitième ou du neuvième siècle. — *Codex aureus* de Saint-Gall.



2. Selle d'armes normande du onzième siècle. — Tapisserie de Bayeux.

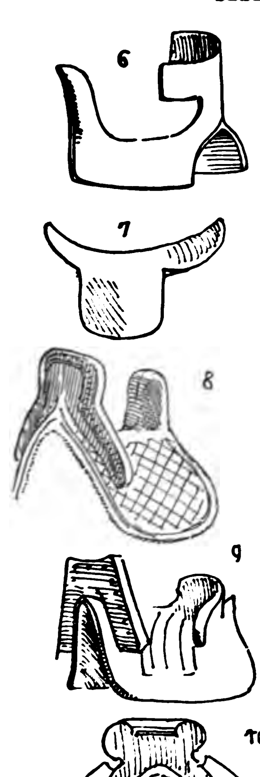


3. Selle d'armes bohémienne du treizième siècle. — Manuscrit de Boleslav, à la bibliothèque de Raudnitz.



4. Selle d'armes allemande du treizième siecle. — Manuscrit *Tristan et Isolde*, à la bibliothèque de Munich.

5. Selle d'armes allemande du treizième siècle. — Manuscrit de l'*Enéide allemande*. — Bibliothèque de Berlin.

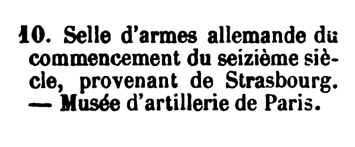


6. Selle d'armes, d'après un ivoire du quatorzième siècle.

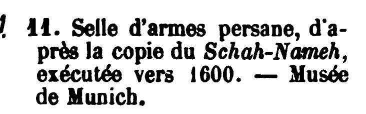
7. Selle d'armes italienne, d'après un drap imprimé du quatorzième siècle. — Col. Odet, à Sitten.

8. Selle d'armes italienne de la seconde moitié du quinzième siècle. Statue équestre de Bartolomeo Coleoni, à Venise.

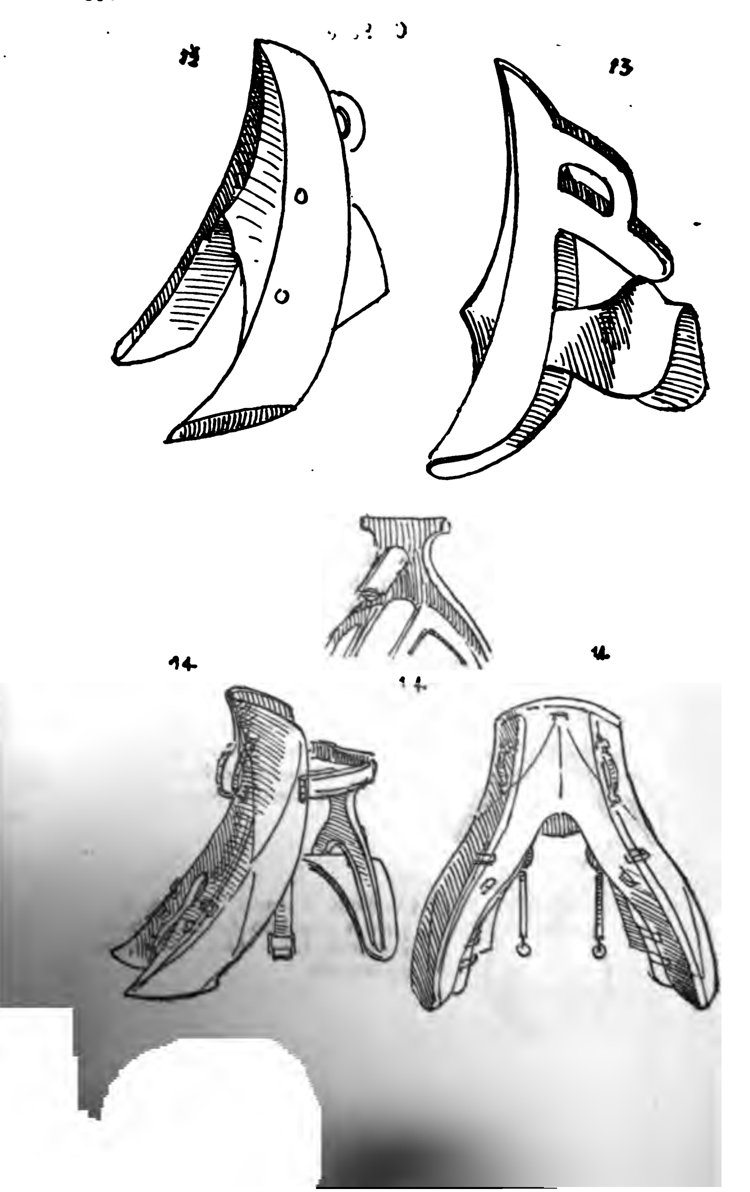
9. Selle d'armes allemande de la moitié du quinzième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.



10. Selle d'armes allemande du commencement du seizième siècle, provenant de Strasbourg. — Musée d'artillerie de Paris.



11. Selle d'armes persane, d'après la copie du *Schah-Nameh*, exécutée vers 1600. — Musée de Munich.

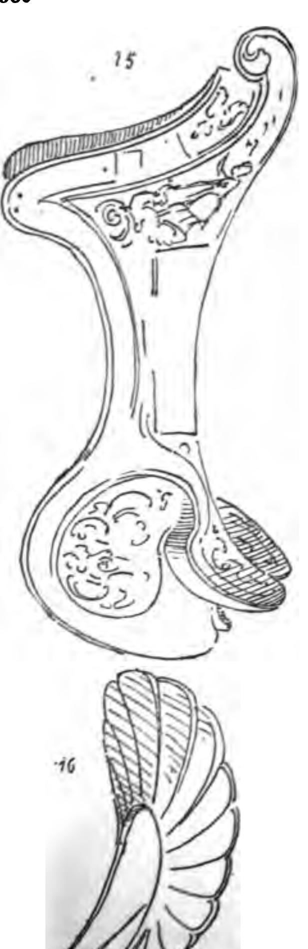

12
13
14
14

12. Selle de joute allemande ou suisse du quatorzième siècle, provenant de l'arsenal de Schaffhouze, où elle date du tournoi tenu dans cette ville en 1392. Elle est en bois recouvert de cuir de porc et ressemble aux selles conservées à la Tour de Londres et au musée de Ratisbonne, à l'exception de ce qu'elle servait à courir assis, tandis que le chevalier devait se tenir debout dans les selles susmentionnées. Elle a 1m,07 de hauteur totale, mais la partie supérieure destinée à protéger le ventre et la poitrine ne mesure que 56 cent., tandis que cette même partie des deux autres selles a 75 cent. — Musée de la société historique de Schaffhouse et col. Renné de Constance.

13. Selle de joute allemande de la fin du quatorzième ou du commencement du quinzième siècle, provenant de la collection Peuker à Berlin. Elle a 1m,70 de hauteur et 1m,14 de longueur et protégeait entièrement les jambes et la poitrine du cavalier qui était obligé de courir debout dans ses étriers. — Tour de Londres.

14. Selle semblable à la précédente provenant de la famille *Paulstorfer*, éteinte en 1622, et dont elle porte les couleurs, rouge et blanc. Cet exemplaire n'a qu'un mètre de hauteur et ne paraît remonter qu'à la seconde moitié du quinzième siècle; suspendu jadis dans la chapelle des Minorités à Ratisbonne où se trouvent les caveaux de la famille Paulstorfer, il fait actuellement partie du musée de Ratisbonne, ville où M. Hans Weiningen a bien voulu le dessiner pour moi. Le musée germanique possède une autre semblable selle provenant de la même famille.

Ces cinq exemplaires (Schaffhouse, Constance, Nuremberg et Londres) sont les seuls que l'auteur a trouvés dans les musées et les collections de l'Europe.



15. Selle allemande en ivoire de la fin du quinzième siècle. — Col. Nieuwerkerke, Meyrick, d'Ambras et musées de Montbijou à Berlin et de Brunswick; celle de ce dernier musée a appartenu au duc Magnus, mort à la bataille de Liefenhausen. La selle à la Tour de Londres porte l'inscription suivante :

« *Jch hoff des pesten*
« *Hilf Got wal auf Sand Jorgen Nam.* »

(J'espère le mieux, si Dieu m'aide, au nom de saint George.)

16. Selle allemande de joute du seizième siècle, d'après le *Tournierbuch*. Elle *ressemble* aux nos 12, 13 et 14, mais elle diffère de ces selles du quatorzième siècle, *en ce qu'elle est* bien moins haute et ne couvre entièrement ni les jambes *ni la* poitrine.

L'ÉTRIER

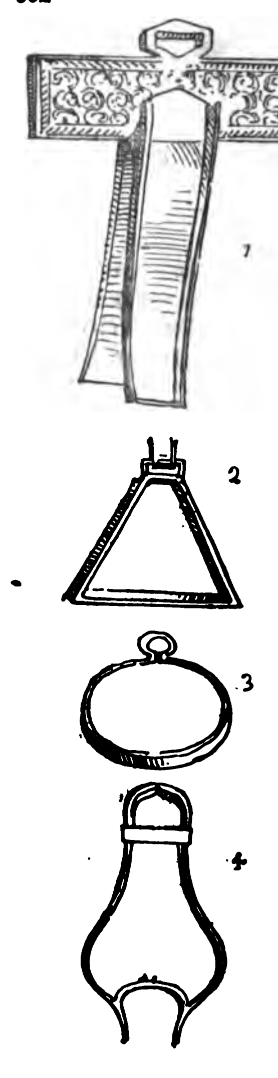
L'étrier (du bas latin *strivarium* ou *straparium; Steigbügel* en allemand, *stirrup* en anglais) se compose de la *planche*, la partie où pose le pied, et de l'*œil*, l'ouverture où passe l'*étrière* ou l'*étrivière*, la courroie par laquelle l'étrier est suspendu à la selle.

Comme la selle était inconnue aux anciens avant l'ère chrétienne, l'usage de l'étrier aussi ne remonte probablement qu'au quatrième siècle, où Zonaras, auteur de l'époque, a fait le premier mention d'une selle proprement dite, en décrivant un combat livré en 340 par Constance à son frère Constantin.

La forme des étriers a grandement varié selon les temps et les peuples. Ils n'étaient d'abord qu'une simple courroie[1], à qui, plus tard, fut ajoutée la planche, soit en bois soit en métal, et enfin l'ensemble triangulaire tel qu'on le voit dans la peinture murale de Brunswich.

L'étrier *pyrophore* était un étrier à lanterne qui éclairait et chauffait en même temps les pieds du cavalier; mais aucun exemplaire ne se trouve conservé dans les musées. Les étriers de femme, aussi bien que les quelques étriers d'armes du quinzième siècle qui remplaçaient le soleret, sont fermés par devant pour empêcher le pied de passer.

1. Voir le cavalier du bas-relief de Brioude.



1. Étrier musulmano-espagnol du douzième siècle. L'exemplaire dont ci-contre le dessin a 45 cent. de hauteur et 30 cent. de largeur; il provient de la succession de l'empereur Maximilien qui l'avait envoyé, peu de temps avant sa mort, en Autriche, où il fait partie de la collection d'Ambras. Cette précieuse œuvre en fer, dont l'ornementation indique l'époque romane, a été probablement apportée en Amérique par des Espagnols dont les ancêtres l'avaient pris aux Maures.' De semblables étriers se trouvent dans la collection de M. Culemann à Hanovre, au musée de Lyon et dans la possession d'un antiquaire de Genève.

2. Étrier allemand du douzième siècle, d'après les peintures murales du dôme de Brunswick, exécutées sous Henri le Lion, mort en 1195.

3. Étrier allemand en fer, du treizième siècle. — Musée de Sigmaringen.

4. Étrier espagnol en fer, probablement de la fin du quatorzième siècle, mais attribué, à l'armeria de Madrid où il est conservé, au roi don Jacques I le Conquérant, mort en 1276.



5. Étriers arabes en fer, du commencement du quinzième siècle. Ils sont richement niellés en or et argent. — Col. de l'auteur.

6. Étrier-soleret anglais en fer, du quinzième siècle. — Château de Warwick.

7. Étrier-soleret anglais en fer, du milieu du quinzième siècle, pour le pied droit (ou pour femme?). — Col. Llewelyn-Meyrick.

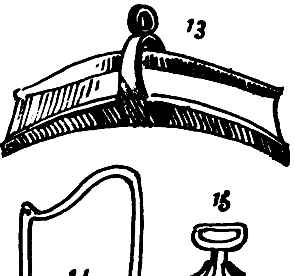
8. Étrier en fer de la fin du quinzième siècle qui fait partie d'une selle en ivoire sculpté, au musée historique de Montbijou de Berlin.

9. Étrier en fer de la fin du quinzième siècle. — Musée de Sigmaringen.

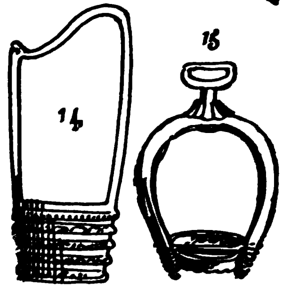
10. Étrier de tournois (ou pour femme?) du seizième siècle ; il est découpé à jour et porte des armoiries. — G. 361, musée d'artillerie de Paris.

11. Étrier monstre, en fer, de 20 cent. de largeur et de 16 de hauteur, du seizième siècle. — Musée national de Prague.

12. Étrier d'une armure d'homme et de cheval du seizième siècle. — Arsenal de Berlin.

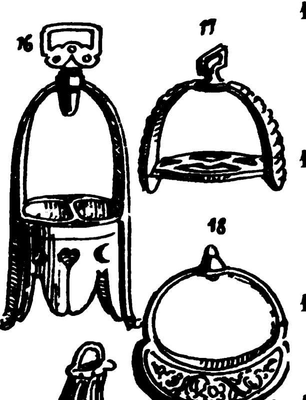


13. Grand étrier sarrasin en fer, du commencement du seizième siècle. — G. 130, musée d'artillerie de Paris.



14. Étrier polonais en fer, percé à jour, du commencement du seizième siècle. — Col. d'Ambras.

15. Étrier pour soleret en forme de bec-de-cane (1585).



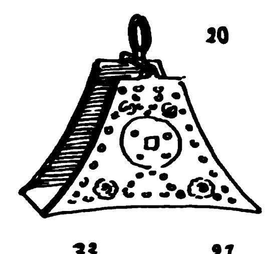
16. Étrier en fer ciselé, probablement pour mulet, du seizième siècle. — Col. de l'auteur.

17. Id. id.

18. Id. id.



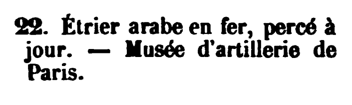
19. Étrier en fer repoussé et percé à jour, du seizième siècle. — Tour de Londres.



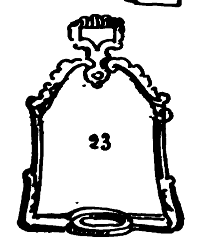
20. Étrier hongrois du seizième siècle, recouvert de filigranes d'argent, et orné de rosettes dorées et de pierres fines. — Col. d'Ambras.

21. Étrier persan, d'après un manuscrit du seizième siècle.

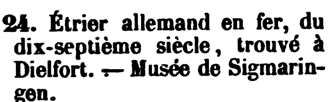




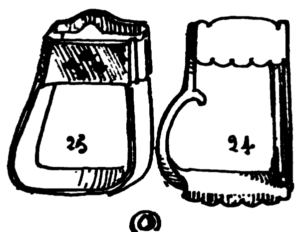
22. Étrier arabe en fer, percé à jour. — Musée d'artillerie de Paris.



23. Étrier en cuivre jaune, de la fin du dix-septième siècle.



24. Étrier allemand en fer, du dix-septième siècle, trouvé à Dielfort. — Musée de Sigmaringen.



25. Étrier allemand en fer, du dix-septième siècle. — Musée de Cassel.



26. Étrier en fer, en usage dans l'Afrique du Nord.

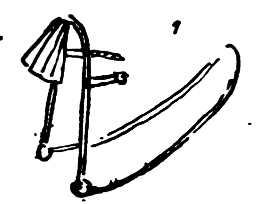
LA BRIDE

La bride (du celtique *brid;* en allemand *Zaum*, en anglais *bridle*) est composée de la têtière à *frontal*, des rênes et du mors (*Gebiss* en allemand, *horse-bit* en anglais).

Le mors est ordinairement *sans brisure* ou *avec branches.*

Les mots *bridon* et *filet* (*Trense* en allemand, *snaffle* en anglais) désignent et le mors brisé sans branches, seul, et aussi la bride légère avec ses rênes et ses mors ou filet. Il y a des brides à doubles rênes avec mors et filet ou bridon.

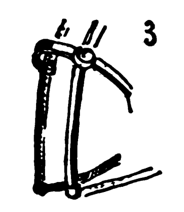
L'emploi de la bride remonte à la plus haute antiquité, et se perd dans la nuit des temps, mais le *mors à branches* ne paraît remonter que vers la première partie du moyen âge, puisque les manuscrits du neuvième et du dixième siècle ne représentent que des bridons *sans branches* ou *traverses.* Les bridons ou mors *brisés* et *avec traverses*, du musée de Copenhague, attribués à l'âge du fer, ont tous l'apparence d'appartenir au moyen âge, et le mors romain sans brisure, de la collection Llewelyn-Meyrick, n'a point de branches ou traverses.



1. Bride danoise, d'après une porte d'église du dixième ou du onzième siècle, au musée de Copenhague.



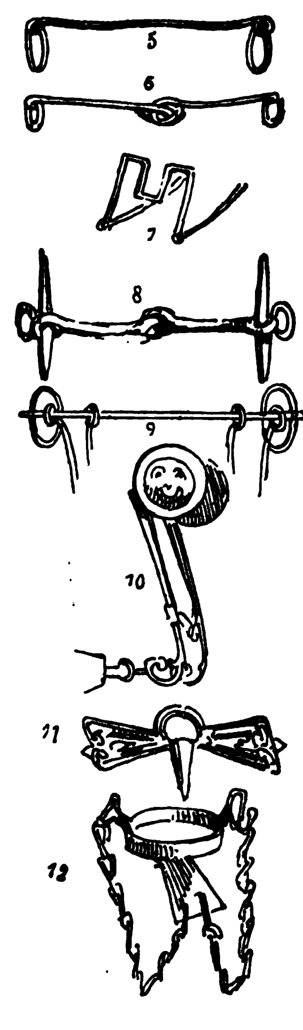
2. Bride danoise, d'après un aqua-manile du douzième siècle, au musée de Copenhague. Les têtières de ces deux brides n'ont point de frontal, et la seconde paraît être uniquement retenue par des oreillères à licornes. La première n'a pas même de nasal.



3. Bride, d'après un bas-relief de l'église de Brioude, du neuvième siècle (?).



4. Bride normande du onzième ou du douzième siècle, d'après les tapisseries de Bayeux.



5. Mors romain sans brisure. — Col. Llewelyn-Meyrick.

6. Bridon aussi appelé filet ou mors brisé, sans traverses ou branches, d'après des manuscrits du neuvième au dixième siècle.

7. Mors normand sans brisure, de la fin du onzième siècle. — Tapisserie de Bayeux.

8. Bridon, filet ou mors brisé, avec traverses ou branches, de l'âge du fer ou du commencement du moyen âge. — Musée de Copenhague.

9. Mors allemand sans brisure et sans branches ou traverses, du seizième siècle, d'après un harnais du musée de Dresde.

10. Mors allemand sans brisure et à longues branches ou traverses, de la première moitié du seizième siècle. — G. 62, musée d'artillerie de Paris.

11. Branche ou traverse en fer percée à jour d'un mors ou bridon du seizième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.

12. Mors à chaînettes d'une bride arabe. — Musée d'artillerie de Paris.

L'ÉPÉE[1].

L'épée (du latin *spatha*, de l'italien *spada* et l'espagnol *espada*, en allemand *Schwert* et *Degen*, en anglais *sword*) est une arme dont l'origine remonte à la plus haute antiquité et se retrouve chez toutes les nations. Les Grecs et les Romains ne la ceignaient qu'en temps de guerre, tandis que les Perses, les Germains, les Scandinaves et les Gaulois, la portaient en tout temps. Les Allemands ont conservé à l'épée le nom de glaive (*Schwert*) dès quelle appartient à l'époque de la chevalerie, ou dès qu'elle sert aux exécutions capitales.

L'épée est formée de deux parties principales : la *lame* (*Klinge* en allemand, *blade* en anglais), dont l'extrémité inférieure s'appelle *pointe* (*Spitze* et *Ort* en allemand, *point* en anglais), l'extrémité supérieure *soie* (*Angel* en allemand), c'est-à-dire la tringle qui entre dans la poignée, et *talon* (*Absatz* en allemand) partie saillante, où la soie commence ; — et de la poignée (*Griff* ou *Gefass* en allemand, *handle* en anglais). Celle-ci comprend le pommeau (*Knauf* en allemand, *knop* ou *pommel* en anglais), la *fusée* (*Hilse* en allemand, *spindle* en anglais), ordinairement en bois ou en corne, entortillée de fil de fer ou de cuivre, et qui recouvre la *soie*, les *gardes*, quelquefois doubles et triples (*Parierstangen* et *Stichblætter* en allemand, *hilts* en anglais), les *contre-gardes* (*Hinterparierstangen* en allemand, *arriere-hilts* en anglais), qui se trouvent placées du côté opposé des gardes et protégent le dessous de la main et du poignet, le *pas-d'âne*, garde inférieure qui avance au-dessous du talon, protége la main du côté de la lame, et dont l'usage s'est répandu seulement vers la seconde moitié du seizième siècle[2], les *quillons* (*Grosse*

1. Voir l'introduction du chapitre qui traite des armes de l'âge du fer pour les épées célèbres.

2. Voir cependant la gravure page 206, reproduction d'une peinture murale de la fin du quatorzième ou du commencement du quinzième siècle, où des hommes d'armes portent déjà des épées à *pas d'âne*.

Grade Quer Parierstangen en allemand, *right-hilts* en anglais), gardes qui traversent la lame horizontalement entre le talon et la soie, et font tous partie de la poignée. On appelle *écusson* (*Schild* en allemand) la plaque qui se trouve souvent sur la partie inférieure de la fusée, là où les quillons se joignent à la naissance de la soie; *corbeille* et *coquille* (*Korb* en allemand, *shell* ou *husk* en anglais), la garde de forme demi-sphérique des rapières et épées, la plupart espagnoles, qui couvre la main du côté de la lame, et *évidements*, les rainures pratiquées sur la lame (*Blutrinnen* en allemand, *sloping-cuts* en anglais) et destinées à en diminuer le poids.

L'*espadon* (de l'italien *spadone*) désignait d'abord plus particulièrement la longue épée à deux mains, mais, plus tard, toute grande et large épée à deux tranchants.

L'*estoc* (de l'allemand *Stock*, bâton, ou du celtique *stoc*, coup) était la longue et étroite épée plus propre à pointer qu'à tailler. L'expression *frapper d'estoc et de taille* n'est donc appliquable qu'à la large et longue épée, parce que la lame, mince, rigide, souvent triangulaire ou quadrangulaire, évidée et très-aiguë, de la rapière et de l'épée d'*estoc* en général, ne peut se prêter qu'aux *coups d'estoc*.

Les *rapières* qui appartiennent à cette espèce d'épée d'estoc, dont les lames fabriquées à Tolède, à Séville et à Solingue sont célèbres, ne remontent guère au delà du règne de Charles-Quint, sous lequel, en Espagne, l'*escrime* moderne (de l'allemand *Schirmen*) a pris naissance. La rapière a une garde en forme de coquille pleine ou percée à jour, et des quillons longs et droits. La rapière dite *colichemarde* ou épée à la *Koenigsmark* se reconnaît à son talon, très-large, et à sa lame taillée en carrelets. Elle ne fut en usage que sous Louis XIV, où on s'en servait dans les duels. Le mot colichemarde n'est qu'une corruption du nom de Koenigsmark.

Le *cimeterre* (du persan *Chimchir* ou *Chimichir*, le *Scymiter* en allemand, et le *scimitar* en anglais), l'*acinace* des

Romains, et qui a donné naissance au sabre, n'était guère en usage dans l'antiquité que chez les peuples orientaux dits barbares, et plus tard particulièrement chez les Maures d'Espagne, chez les Sarrasins en général et particulièrement chez les Turcs. La poignée de cette arme est sans garde, la lame d'un seul tranchant courbée, courte, convexe et à contre-pointe; elle s'élargit vers le bout.

Le *sabre* (de l'allemand *Sabel* ou *Saebel*, ou du slavon *sabla; sabre* en anglais) est l'arme qui descend en ligne directe du cimeterre. Il était inconnu aux Grecs et même pendant longtemps aux Romains, mais non pas aux Perses et aux habitants de l'Ibérie, probablement même avant la conquête de ce pays par les Visigoths et les Arabes. Le sabre était aussi l'arme principale des Daces du temps de Trajan (101 à 106 ap. J.-C.), comme le démontrent les bas-reliefs de la colonne qui représentait les épisodes des campagnes de cet empereur. La Dacie, qui avait pour bornes au sud le Danube, au nord-est les Alpes Bastarnes ou Karpathes, et au nord le Dniester, répondait à la Moldavie, à la Valachie, à la Transylvanie et à une partie de la Hongrie de nos jours. On voit le sabre apparaître en Allemagne vers la fin du quatrième siècle, et devenir d'un usage universel en Europe à partir de la première croisade. Cette arme, que Meyer, dans son livre d'escrime publié en 1570 appelle à tort *Dusæck*[1], et qui est souvent reproduite dans les gravures de Hans Burgmeier, était l'arme favorite des Musulmans, qui leur donnaient de petits noms comme à des animaux domestiques. Mohamed, le fondateur de l'islamisme, en avait neuf appelées : *Mabur*, *Al-Adhb*, *Daulfakar*, *Ali-Kola* (d'après la ville de Kola, où il existait alors beaucoup de fabriques d'armes), *Al-Ballar*, *Al-Hatif*, *Al-Medham*, *Al-Rosub* et *Al-Kadhib*.

La *véritable claymore* écossaise est à simples quillons et

1. Le dusæck est une espèce de sabre bohème d'une forme particulière et sans manche ni garde. On le maniait avec un gantelet de fer.

sans la garde grillée, qui recouvre toute la main; l'épée, aussi bien que le sabre, pourvus de ces gardes, et faussement appelés claymores, servaient aux Vénitiens, et étaient nommés *schiavona*, parce qu'ils étaient l'arme de la garde esclavone des doges durant les seizième et dix-septième siècles, comme le démontrent les tableaux de l'époque. En Écosse, ils apparaissent seulement au dix-huitième siècle.

Le *yatagan*, le *khandjar*, le *flissa*, le *koukri*, le *kampak*, etc., etc., sont presque tous des espèces de sabres-hachettes, ordinairement sans gardes ni quillons. Ces armes orientales se ressemblent tellement, et leurs formes ont si peu varié durant des siècles, qu'elles n'offrent absolument rien pour l'étude qui concerne le classement chronologique si intéressant pour l'épée de guerre du moyen âge chrétien dont l'étude nous occupe ici. Cette arme était, dans les huitième, neuvième, dixième et onzième siècles large, assez longue, à deux tranchants, à pointe arrondie et propre seulement à frapper de taille, à simples quillons droits, qui formaient avec la lame et la poignée une croix latine. Le pommeau était ordinairement rond ou aplati, et quelquefois *bilobé* et *tribobé* au onzième siècle et au douzième. Les quillons, toujours droits et simples, ont souvent, pendant le treizième siècle, les bouts légèrement recourbés vers la lame; cette épée est aiguë et a ordinairement 90 à 95 centimètres de longueur.

En Allemagne l'épée du treizième siècle était formidable. Celle du chevalier Konrad Schenk de Winstetten (1209-1240), conservée au musée de Dresde, est à quillons droits sans aucune inclinaison, et mesure 1m,40. Le pommeau a 10 centimètres de diamètre, la poignée 15, et les quillons 25. Ces dimensions sont cependant exceptionnelles.

L'épée du quatorzième siècle est plus longue encore que celle des époques précédentes, ordinairement de 1m,10 à 1m,20. Les quillons sont toujours en simple croix.

L'épée du quinzième siècle a souvent la fusée plus

longue que les épées des époques précédentes; celle du seizième devient compliquée dans la forme de la garde et des quillons qui cessent de former une simple croix. A partir de cette époque l'épée a le *pas-d'âne*, des contre-gardes, etc.

Braquemart, *malchus*, *coustil à croix*, *épée de passot*, sont tous des noms qui désignent l'épée courte d'origine italienne, à lame très-large d'en haut et très-pointue, espèce de langue de bœuf dont la forme paraît dériver du *parazonium* antique. Cette épée appartient au quinzième siècle.

La *flamberge* ou l'épée flamboyante suisse, qu'il ne faut pas confondre avec l'épée flamboyante à deux mains, était une arme en usage durant le seizième siècle.

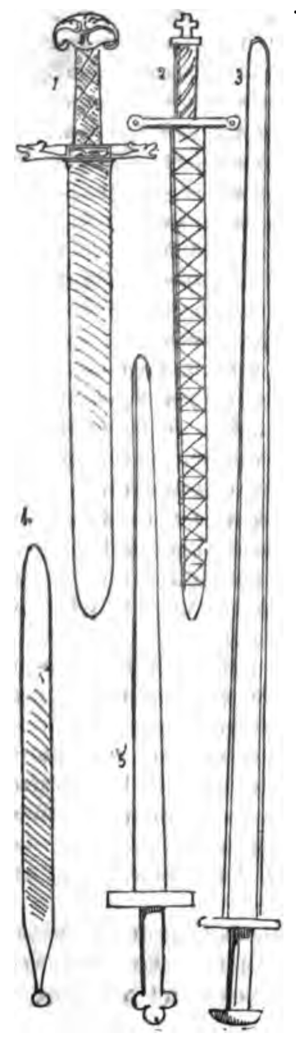
L'*épée à deux mains* (*Zweihaender* en allemand, *two-nand-sword* en anglais) ou le véritable *espadon*, ne remonte pas au delà du quinzième siècle. Elle était, en Suisse, l'arme de l'homme de pied, et servait en Allemagne plus particulièrement à la défense des villes assiégées.

L'épée des lansquenets ou *lansquenette* du XVI[e] siècle était courte, large, à deux tranchants et aiguë. Sa fusée tronçonique a le gros bout coupé à plat qui forme le pommeau.

Le *verdun* était une arme longue, étroite, dont le nom lui venait de la ville où elle était fabriquée.

La poignée de l'épée du dix-septième siècle est encore plus compliquée que celle du seizième. Il y a souvent profusion de gardes, contre-gardes et pas-d'âne. Les formes accusent le déclin par le manque de simplicité et de pureté de lignes. Quelques épées du seizième et du dix-septième siècle sont aussi pourvues, à la partie inférieure, de petites gardes, espèces d'anneaux pour y passer le pouce. Les Allemands les appellent *Degen mit Daumringe,* et les Anglais *swords vith thumb-rings.*

Voir, pour l'épée de l'époque dite de l'âge du fer, le chapitre où les armes de ces périodes sont décrites. On y trouvera les noms des épées célèbres des temps héroïques et des sagas et poëmes.



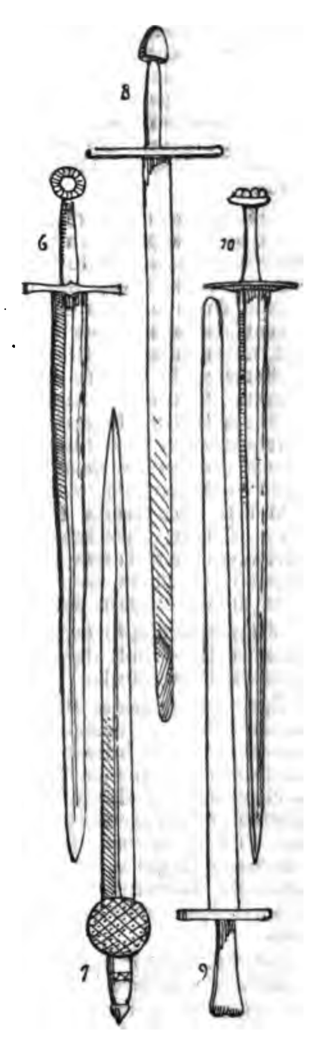
1. Épée de Charlemagne (771-814), de 90 cent. de longueur, conservée au Louvre. La poignée est en or repoussé, la lame très-large et non aiguë.

2. Épée dans son fourreau, du neuvième siècle, d'après la Bible de Charles II le Chauve (840 à 877), conservée au Louvre. On remarquera que le pommeau forme une croix.

3. Épée dans son fourreau, du huitième ou du neuvième siècle, d'après le *Codex aureus* de Saint-Gall. Elle mesure à peu près 1m,20 à 1m,25, et son bout est presque arrondi.

4. Épée anglo-saxonne du dixième siècle, de 60 cent. de longueur, trouvée dans le comté de Fairford et conservée au musée britannique.

5. Épée anglo-saxonne du onzième siècle, d'après un manuscrit du musée britannique. Elle mesure à peu près 85 cent. et son pommeau est trilobé. On remarquera que les épées anglo-saxonnes sont plus courtes que les épées germaniques.



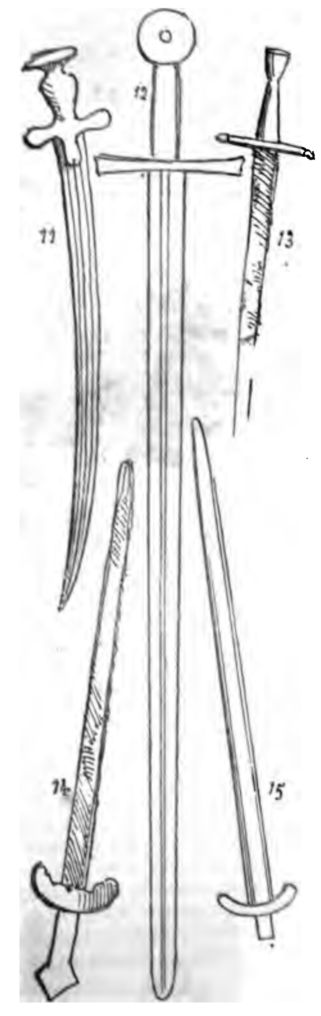
6. Épée de la fin du onzième siècle, de 95 cent. de longueur, en fer trempé, à l'exception du pommeau qui est en cuivre. — I. 1, musée d'artillerie de Paris. Cette épée à pointe aiguë est la même dont les chevaliers de la tapisserie de Bayeux sont armés.

7. Épée musulmane du onzième siècle. Elle mesure environ 85 cent.

8. Épée allemande ou française du onzième ou du douzième siècle, trouvée à Saint-Agatho di Gothi, dans le Napolitain. Elle mesure 90 cent. — Musée d'Erbach.

9. Épée allemande du douzième siècle, d'après les peintures murales du dôme de Brunswick, exécutées sous Henri le Lion, mort en 1195. Cette épée peu aiguë a le pommeau bilobé.

10. Épée allemande du onzième ou du douzième siècle, de 95 cent. de longueur et à pommeau avec cinq lobes. — Musée de Munich. M. le comte de Nieuwerkerke possède une épée pareille, mais à garde droite plus longue. Une autre épée semblable, mais à pommeau trilobé, est conservée au musée de Copenhague.



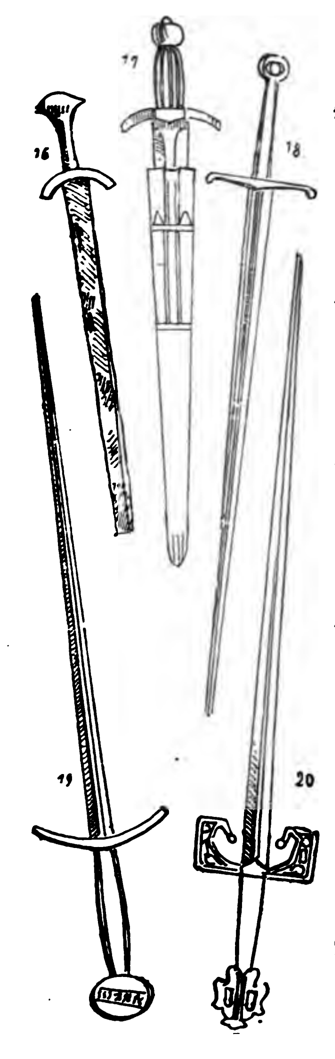
11. Sabre indien, probablement du douzième siècle. Cette arme, dont la poignée est richement incrustée d'argent, a été déterrée à Neumark en Bavière, et paraît provenir des croisades. — Musée national bavarois à Munich.

12. Épée allemande du treizième siècle, ayant appartenu au chevalier Konrad Schenk de Winterstetten (1209-1240). Elle est énorme, d'une longueur de 1 m. 40 cent., sur une largeur de 10 cent. Le pommeau a 10 cent. de diamètre, la poignée 15 et la garde 25 cent. de largeur. On lit sur la lame l'inscription suivante : « *Konrad viel werther Schenke Hierbei du mein gedenk Von Winterstetten hochgemuth lass ganz keinen Eisenhut.* » (Conrad, cher Schenck, souviens-toi de moi; que Winterstetten le Brave ne laisse intact aucun chapeau de fer.)

13. Fragment d'épée du treizième siècle. — Col. de M. le comte de Nieuwerkerke.

14. Épée du treizième siècle, trouvée dans un tombeau en Livonie. — Musée britannique. Elle date de l'époque où l'ordre des chevaliers du Glaive (*Schwertritter*) réduit par les Lithuaniens s'est fondu dans l'ordre Teutonique. La garde, aux deux extrémités inclinées vers la pointe, indique bien le treizième siècle.

15. Épée britannique en fer, de 72 cent., du treizième siècle, comme l'indiquent les deux extrémités recourbées vers la pointe. Cette arme est appelée



anglo-saxonne, à la Tour de Londres, où elle est conservée sous le nº $\frac{1}{176}$.

16. Épée britannique du treizième siècle; sa poignée ne mesure que 7 cent. Cette arme est attribuée à tort, comme la précédente, à l'époque anglo-saxonne. — Nº $\frac{1}{174}$, Tour de Londres.

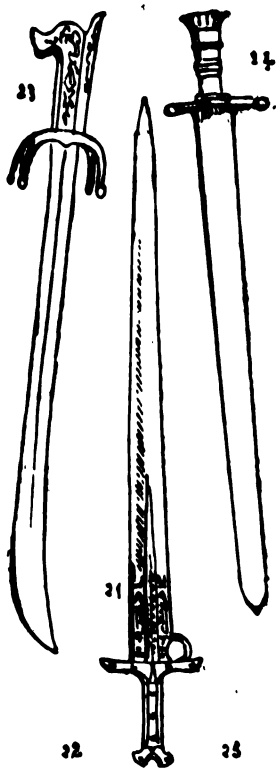
17. Épée dans son fourreau, probablement du treizième siècle, sinon d'une époque plus rapprochée encore. Cette arme, conservée à Jérusalem, y est attribuée à Godefroi de Bouillon (onzième siècle).

18. Épée du treizième siècle, de 95 cent. de longueur. La lame est à biseau au milieu et non évidée. L'inclinaison des extrémités des quillons vers la pointe indique l'époque. — J. 2, musée d'artillerie de Paris.

19. Épée de la fin du treizième siècle ou du commencement du quatorzième. Elle a 1 m. 10 cent. de longueur. L'inscription que porte le pommeau aplati, « MARIA, » en lettres gothiques majuscules, démontre qu'elle est antérieure à 1350 et non pas du quinzième siècle, comme le Catalogue du musée d'artillerie, où elle est conservée sous le nº I, 10, l'indique. Cette belle épée a été trouvée dans le bois de Satory.

20. Épée gothique en fer, de 90 cent., à pommeau de cuivre, de la fin du quatorzième siècle, trouvée près Brunnen dans le lac des Quatre-Cantons. — Col.

de M. Buchholzer, conservateur à l'arsenal de Luzerne.



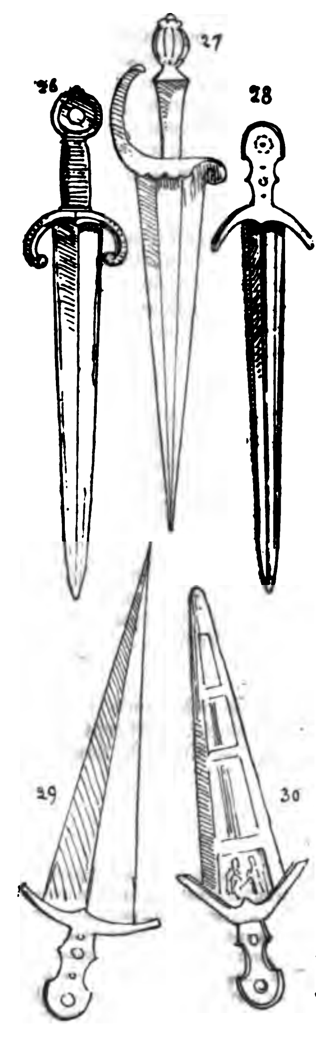


21. Épée allemande du quatorzième siècle. Elle a 83 cent. de longueur et un trou pour y placer le pouce. Si les ornements et les armoiries de la gravure n'indiquaient pas son origine, on pourrait croire cette arme de provenance orientale. — Musée national de Munich.

22 et **25**. Gravures de la lame de l'épée précédente.

23. Sabre arabe du quatorzième siècle, à poignée en argent doré et richement gravée. Elle est à doubles quillons recourbés vers la pointe. Cette arme montre le millésime de 1323 gravé en chiffres arabes, et elle ressemble par sa forme aux épées marocaines. — Col. Spengel, à Munich. Actuellement dans la collection Nieuwerkerke.

24. Épée d'exécution du quinzième siècle, de 68 cent. de longueur, et dont la poignée et le pommeau ressemblent à ceux des épées de lansquenets du seizième siècle. La lame montre une potence et le millésime de 1409.



26. Épée du quinzième siècle, lame large[1] et courte de 65 cent., à deux tranchants, sans évidement et à biseau au milieu. Les quillons sont fortement recourbés vers la pointe de la lame. — J. 13, musée d'artillerie.

27. Épée italienne du quinzième siècle, lame large et courte, de 65 cent, à deux tranchants.

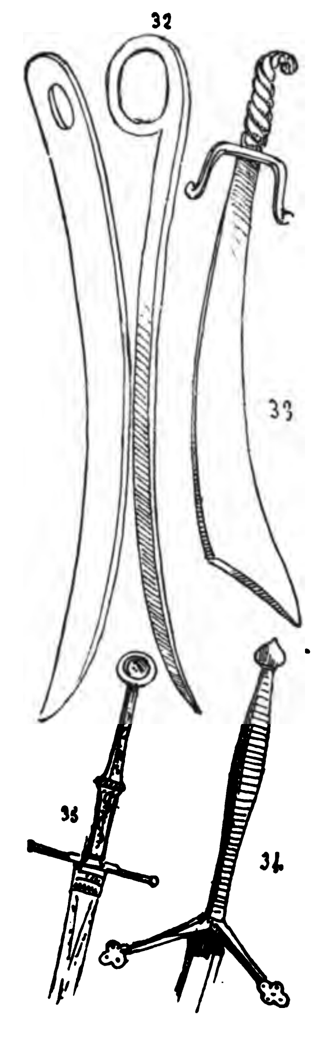
28. Épée italienne du quinzième siècle, à lame large de 11 cent. et longue de 65 cent., à deux tranchants, à rainures. Le manche est en ivoire. La garde porte le mot *Solla.* — Col. d'Ambras. Semblables épées à la collection de M. le comte de Nieuwerkerke, de M. Sœter, à Augsbourg et au musée de Munich.

29. Épée semblable à la précédente, de 60 cent. de longueur et plus large, appelée langue de bœuf[2]. — Arsenal du prince de Lobkowitz, à Raudnitz.

30. Épée semblable au numéro précédent, de 55 cent. de longueur. — J. 476, musée d'artillerie de Paris.

1. Ces sortes d'épées, nommées *pistos* et *anelaces* en Angleterre, représentent l'arme connue sous le nom de *braquemart*, *malchus*, *coustils à croc* et épées de *passot*.

2. C'est le *parazonium* ou la petite épée des anciens, qu'ils portaient au côté gauche.



31. Sabre bohémien du quinzième siècle, nommé *Düsack* ou *Tesack*, de 95 cent. de longueur, entièrement en fer; on s'en servait la main couverte d'un gantelet en fer ou en daim qui remontait jusqu'au coude.

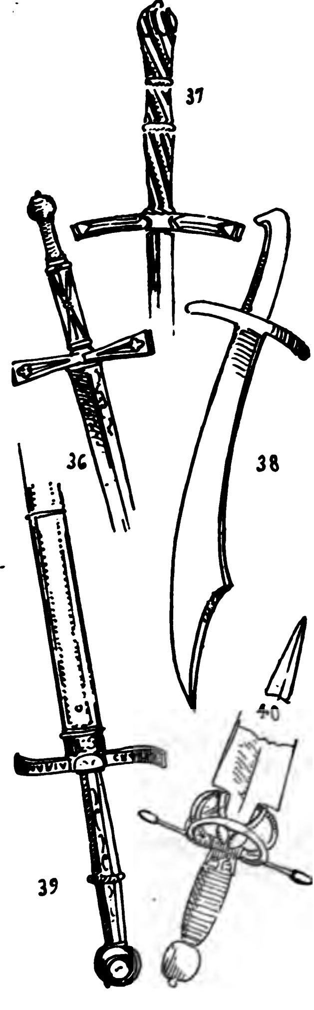
32. Sabre en fer d'une seule pièce du quinzième siècle. Cette arme, de 90, 95 cent. de longueur, usitée en Allemagne, ressemble au *Düsack* bohème. — Musée de Dresde.

33. Cimeterre d'une longueur de 85 à 80 cent., d'après un sujet peint, à Augsbourg, au quinzième siècle, sur une table. — Musée industriel, à Vienne.

34. La vraie *claymore*[1] ou épée écossaise du quinzième siècle, de 90 cent. de longueur. — Château de Warwick.

35. Épée allemande du quinzième siècle, de 98 cent. de longueur. — Musée de Munich.

1. Les épées du seizième siècle où la garde entoure toute la main d'un réseau de fer, et appelées faussement *claymores*, sont des épées vénitiennes dont le nom est *schiavona* (V. n° 69). Les épées et sabres à longues lames, pourvues de ces mêmes gardes, appartiennent à la fin du dix-septième siècle ou au commencement du dix-huitième, — armes de cavalerie de tous les pays.



36. Épée allemande du quinzième siècle, de 96 cent. de longueur. Le pommeau est en cristal. — Musée de Munich.

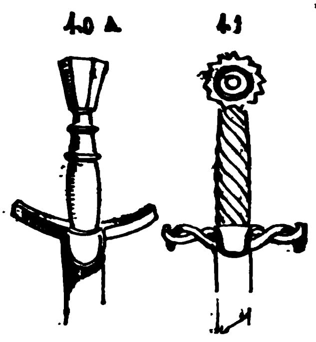
37. Épée allemande du quinzième siècle, de 1m,20 de longueur. La fusée et le pommeau sont en cuivre. — Musée de Munich.

38. Coutelas-sabre du quinzième siècle, de très-grande dimension, 1m,10 à 1m,20 à peu près, d'après une gravure. — Cabinet d'estampes, à Munich.

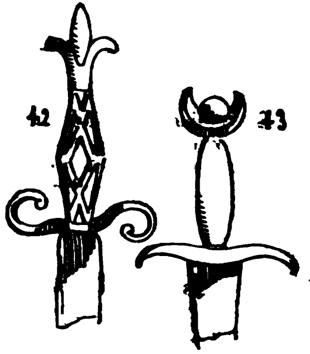
39. Épée allemande d'un chevalier de Saint-George, de 1m,15 de longueur, du quinzième siècle. — Arsenal impérial de Vienne.

40. Épée suisse de la fin du quinzième siècle, à large lame et à poignée à quillons, à pas-d'âne[1] et à contre-garde. Longueur totale, 90 cent.—Col. de l'auteur.

1. C'est la plus ancienne épée à *pas-d'âne* que l'auteur a rencontrée. Des peintures murales de la fin du quatorzième siècle ou du commencement du quinzième, exécutées dans l'église de Mondonédo, montrent aussi des chevaliers armés d'épées déjà à *pas-d'âne*.



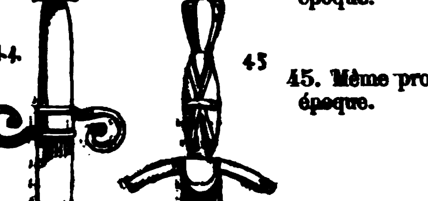
40 A. Épée du commencement du seizième siècle ou de la fin du quinzième, reproduite d'après les manuscrits : *Les Arsenaux de l'empereur Maximilien*, trois volumes d'aquarelles en polychromie exécutées, en 1505, sur les ordres de l'empereur d'Autriche par le peintre Nicolas Glockentohn, et qui contiennent toutes les armes remarquables conservées alors dans les trois arsenaux impériaux. — Col. d'Ambras.



41. Même provenance et même époque.

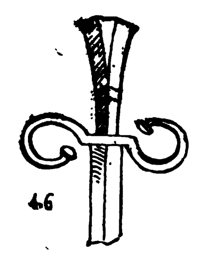
42. Même provenance et même époque.

43. Même provenance et même époque.

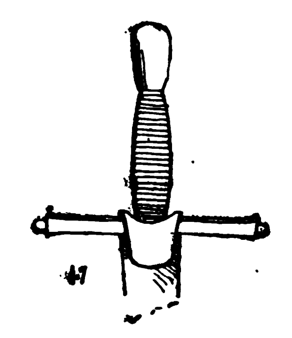


44. Même provenance et même époque.

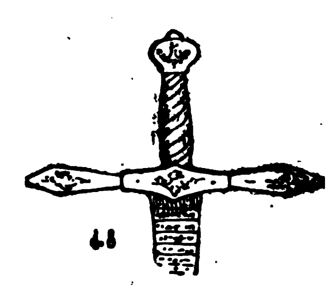
45. Même provenance et même époque.



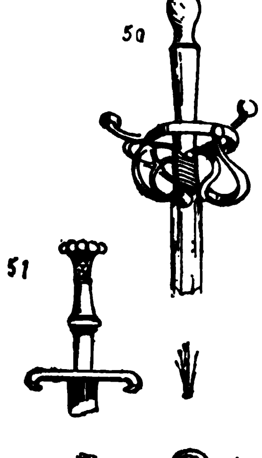
46. Épée du commencement du seizième ou de la fin du quinzième siècle, même provenance que les nos 41 à 45.



47. Épée de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle, même provenance que les nos 40 à 46.

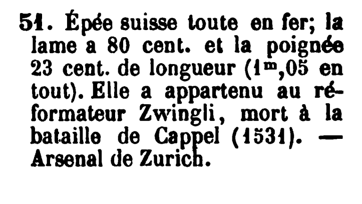


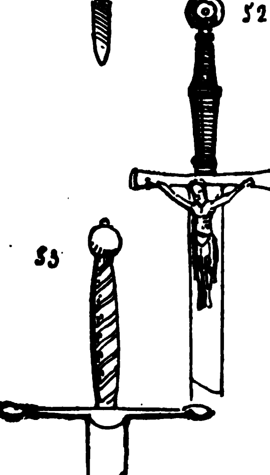
48. Épée à poignée et à garde ornées de figures en cuivre doré. La lame sur laquelle se trouve reproduit, finement gravé, le calendrier de l'année 1506 est un morceau fort curieux. — Arsenal de Berlin.



50. Épée allemande du seizième siècle, à quillons, à pas-d'âne et à garde à cinq branches. Elle a 1m,15 de longueur. — J. 52, musée d'artillerie de Paris.

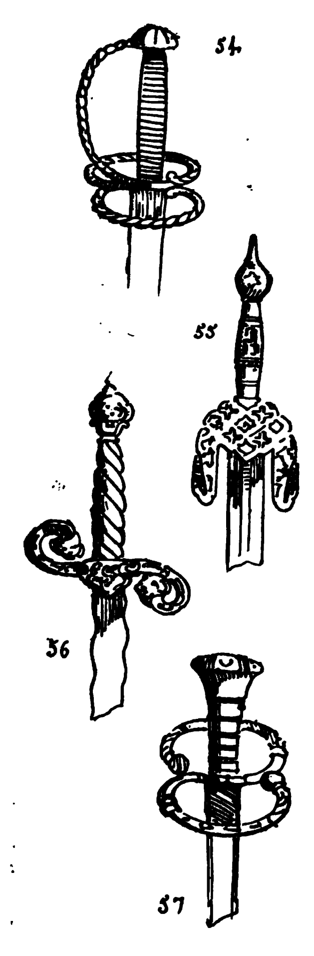
51. Épée suisse toute en fer; la lame a 80 cent. et la poignée 23 cent. de longueur (1m,05 en tout). Elle a appartenu au réformateur Zwingli, mort à la bataille de Cappel (1531). — Arsenal de Zurich.





52. Épée allemande du commencement du seizième siècle, de 1m,25 de longueur. La lame est ornée d'un crucifix en ronde-bosse, ce qui la rend impropre à entrer dans un fourreau. — Musée de Sigmaringen.

53. Épée hollandaise à lame longue et large, ayant appartenu à Guillaume le Taciturne, assassiné en 1584. — Arsenal de Berlin.

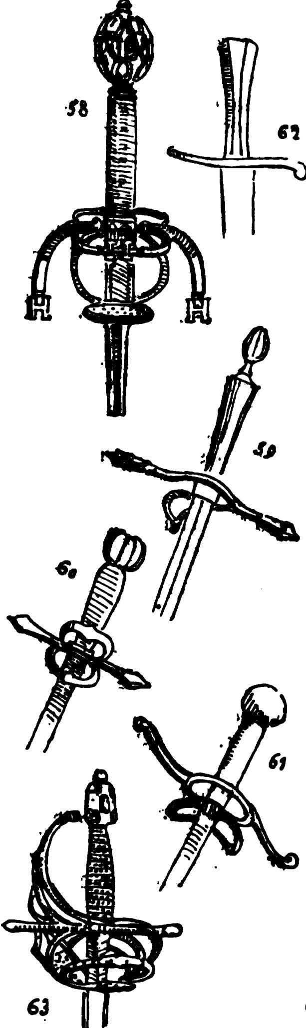


54. Épée allemande de lansquenet, du seizième siècle, modèle simple à contre-garde. Sa longueur totale est de 88 cent.; la lame mesure 73 cent. sur 5 cent. de largeur. — Musée de Sigmaringen.

55. Épée espagnole à ornement hispano-mauresque, du seizième siècle, appartenant à la collection de M. le marquis di Villaseca, où elle est attribuée à Boabdil, le dernier roi maure de Grenade, détrôné en 1492. Cette épée ressemble beaucoup à celle conservée à l'Armeria real à Madrid, et attribuée à don Juan d'Autriche, mort en 1578. Deux semblables épées se trouvent au cabinet de médailles à Paris et dans la possession de don Fernand Nuñez. L'épée du cabinet de médailles (nº 876) porte l'inscription : « Il n'y a de vainqueur que Dieu. »

56. Épée allemande du seizième siècle, fabriquée à Augsbourg. Elle a 1m,10 de longueur et le pommeau et les quillons ciselés. — Musée de Sigmaringen.

57. Épée allemande de lansquenet du seizième siècle, de 2 1/2 pieds de longueur. La double garde, la fusée et le pommeau sont en fer garni de cuivre. — Musée de Carlsruhe.



58. Épée française d'estoc, de 1m,22 de longueur, à lame effilée dans le genre des lames de fleurets ou rapières espagnoles. Les quillons recourbés et la garde portent les chiffres H; elle est à pas-d'âne et à pommeau à jour. Cette épée a appartenu au roi Henri II lui-même ou à un de ses gentilshommes. Les ornements du pommeau montrent également des H entrelacés et les ornements de l'écusson sont formés par un H entrelacé dans un cœur. — Col. de l'auteur.

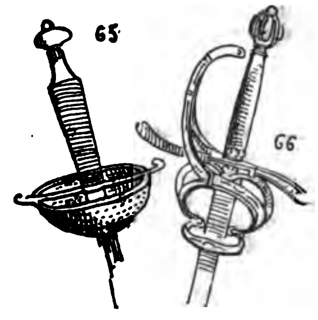
59. Épée allemande du seizième siècle. La lame est à double tranchant, étroite et à arête; la poignée en fer noirci. Les quillons sont courbés vers la pointe. Garde et pas-d'âne. — N° J. 27, au musée d'artillerie de Paris.

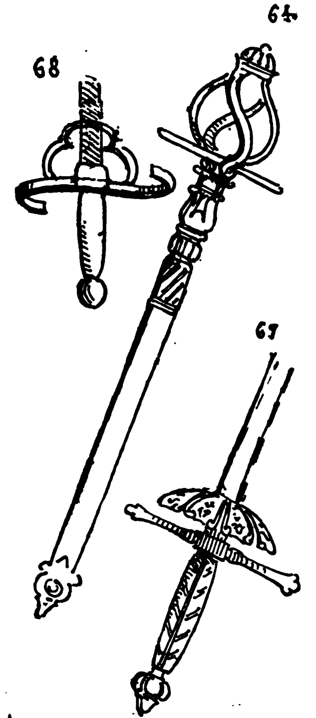
60. Épée allemande, estoc de guerre saxon, du commencement du seizième siècle. Lame à trois arêtes. Deux gardes et une contre-garde. Quillons droits. Fusée en peau de chagrin. Pas-d'âne. — N° J. 47, au musée d'artillerie de Paris.

61. Épée du milieu du seizième siècle à lame espagnole portant la marque de l'armurier Alenzo de Sahagon de Tolède. — N° J. 50, au musée d'artillerie de Paris.

62. Épée de tournois du seizième siècle, d'après un tableau de l'époque de la collection de M. le comte d'Engenberg.

63. Epée allemande du seizième siècle. Elle a 1m,15 de longueur,





et la poignée à pas-d'âne[1] richement incrustée d'argent représente les figures allégoriques du Danube, du Rhin, etc. La lame est signée : PETER. MUNSTER. ME. FECIT. SOLINGEN. — Musée de Sigmaringen.

64. Épée allemande du seizième siècle, d'après les descriptions de noces princières, etc., par Wirzig. — Musée industriel de Vienne.

65. Épée dite rapière espagnole, de la fin du seizième siècle. Garde corbeille, quillons droits. — J. 85, musée d'artillerie de Paris.

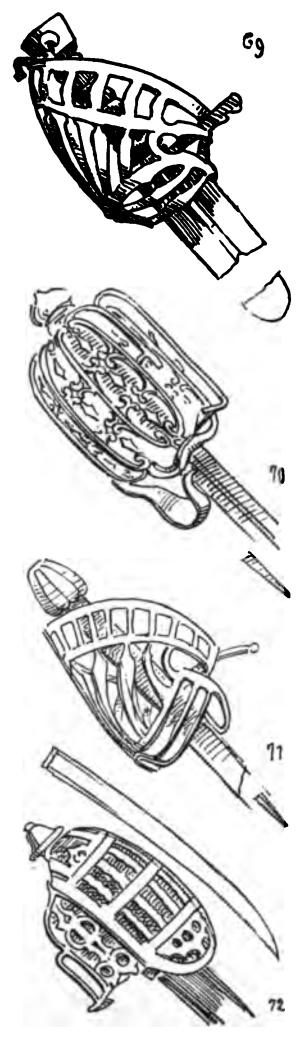
66. Épée allemande, incrustée d'or et émaillée, du commencement du dix-septième siècle. Quillons et pas-d'âne. — Musée de Sigmaringen.

67. Épée dite rapière. — J. 102, musée de Paris.

68. Contours d'épée allemande du commencement du dix-septième siècle, à pas d'âne, et avec l'inscription allemande : « *Jch halte Jesus und Maria*, » qui est conservée à l'Armeria de Madrid, où on l'attribue à Saint-Ferdinand (1200-1252) ! De sorte qu'il n'y a que 400 ans de différence entre la date de la fa-

1. Rappelons de nouveau ici que l'on appelle ainsi la petite garde qui avance sur la lame. Ce n'est que vers la seconde moitié du seizième siècle que le pas-d'âne apparaît ordinairement, mais on a vu p. 401, n° 40, et par la note de cette page, que le pas-d'âne remonte jusqu'au quinzième siècle.

Voir aussi l'explication du mot *pas-d'âne* dans l'introduction de ce chapitre et au n° 63.



brication de cette épée et celle de l'époque à laquelle on l'attribue.

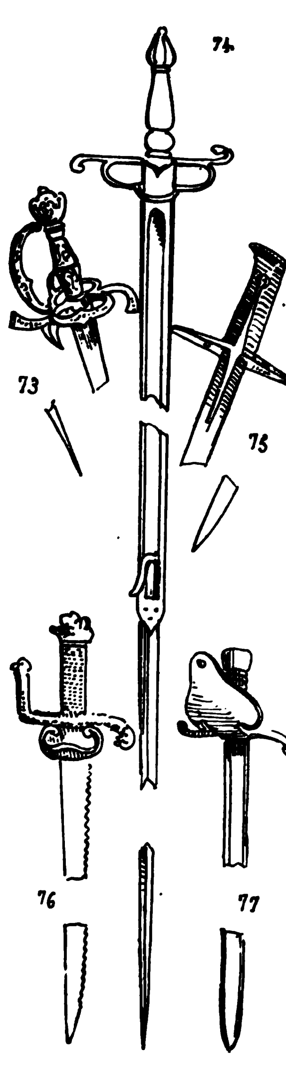
69. Épée vénitienne, de 84 cent. de longueur, du commencement du dix-septième siècle, appelée *schiavona*[1]. Cette épée et le fauchard étaient les armes offensives des Esclavons ou gardes des Doges. On la désigne presque dans toutes les collections sous la fausse désignation de claymore, arme écossaise à simple croix. — Musée de Sigmaringen et col. Failly. Dans cette dernière, une *schiavona* est estampillée du *Lion ailé* de Venise.

70. Id. id. — J. 119, musée d'artillerie de Paris, où elle figure sous la fausse désignation de claymore.

71. Épée de cavalerie de la fin du dix-septième siècle. — J. 96, musée d'artillerie de Paris.

72. Sabre de cavalerie écossaise du dix-huitième siècle, faussement appelé claymore. — J. 118, musée d'artillerie de Paris.

1. Les tableaux de Pietro della Vechia montrent souvent des personnages armés de cette épée.



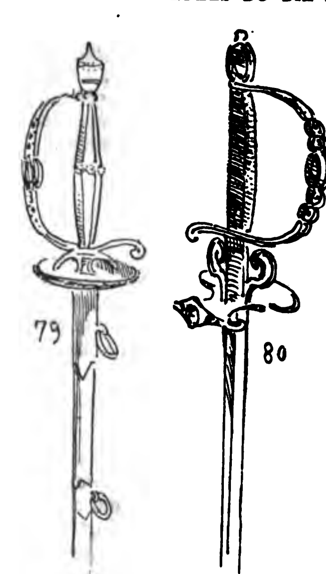
73. Épée savoisienne du commencement du dix-septième siècle. Elle a appartenu au capitaine Branaulieu-Chaffardin tué sous les murs de Genève, en 1602. — Arsenal de Genève.

74. Épée allemande du commencement du dix-septième siècle. Elle est à coulisse et mesure 2m,18. Quillons et pas-d'âne. — Musée de Munich.

75. Épée des dernières années du dix-septième ou du commencement du dix-huitième siècle. Elle a 1m,60 de longueur. — J. 135, musée d'artillerie de Paris et à l'arsenal impérial de Vienne.

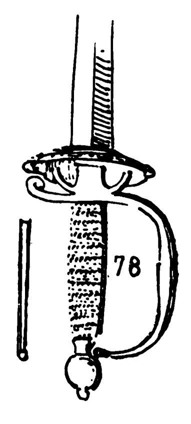
76. Sabre de marin du dix-septième siècle, à quillons et contre-garde. — Musée d'Erbach.

77. Épée du dix-septième siècle, à garde pleine couvrant le dessus de la main et quillons dont les bouts sont courbés en sens inverse.

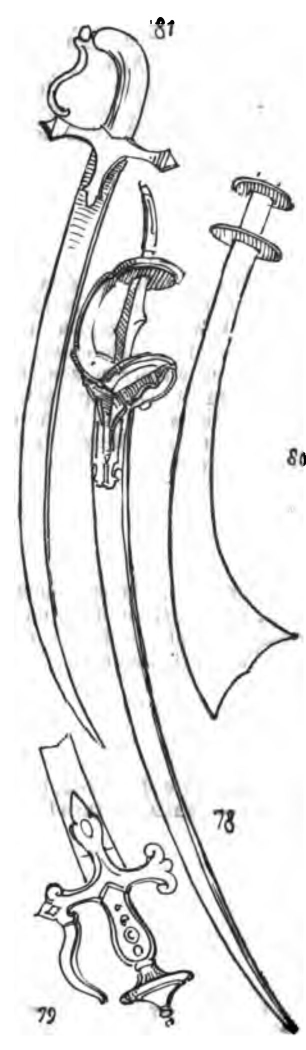


78. Épée de cour de l'époque de Louis XV (1715-1774), en fer ou acier poli, et taillé à facettes. — Col. Merville.

79. Épée de cour de l'époque de Louis XV (1715-1774), en acier doré ; elle est à pas-d'âne, d'une forme rare. — Col. Merville.



80. Épée de cour de l'époque de Louis XVI (1778-1793), en acier. — Col. Merville. On a fait une infinité de ces sortes d'épées dont les formes varient fort peu. Quelques-unes offrent à l'amateur un intérêt fort artistique, et où le cachet représente bien l'époque de la fabrication.



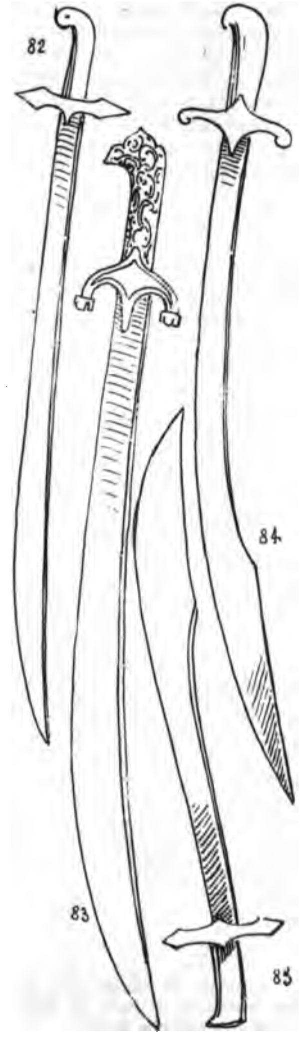
78 *bis.* Sabre indien dit *Kunda de rajah*[1], du seizième siècle, de 98 cent. de longueur et entièrement en fer. La lame est en damas; la poignée, la garde et le pommeau montrent de beaux ornements ciselés et repoussés. — Col. de l'auteur.

79 *bis.* Sabre indien dit *Johur de rajah* du commencement du dix-septième siècle. — Musée de Tsarskoe-Selo.

80 *bis.* Sabre de Népal ou Neypal (Népaul), appelé *Koukri kora.* — J. 453, musée d'artillerie de Paris.

81. Sabre indo-musulman en damas du Khoraçan. On remarque dans la forme de la poignée le goût indien qui fait distinguer cette épée des armes purement turques. La lame est jaunâtre dans le damas dit bileux, qui est le plus estimé. — J. 407, musée d'artillerie de Paris.

1. Au musée de Tsarskoe-Selo et au musée d'artillerie de Paris (J. 402) se trouvent de semblables épées.



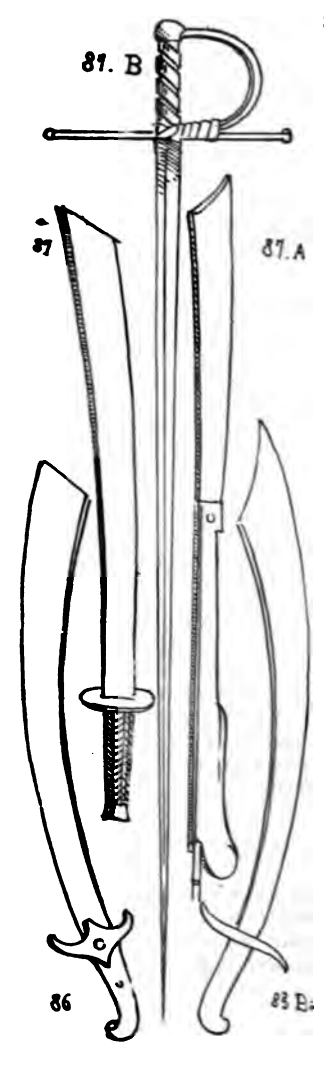
82. Sabre persan, d'après un manuscrit de 1600, copie illustrée du *Schah-Nameh*, poëme de Fidüsi, composé sous le règne de Mahmoud, vers 999, de notre ère. — Bibliothèque de Munich.

83. Sabre albanais ou arnaute[1] que l'on reconnaît à la forme particulière de la poignée, souvent garnie de chaînettes. Le manche et le fourreau sont plaqués d'argent blanc repoussé, et la lame en damas est de formo presque droite. — Musée d'artillerie de Paris.

84. Sabre turc, à lame de damas noir, de l'ancienne fabrique de Constantinople. — J. 390, musée d'artillerie de Paris.

85. Sabre turc du dix-septième siècle. — Musée de Dresde.

1. Les Turcs appellent les Albanais Arnautes.



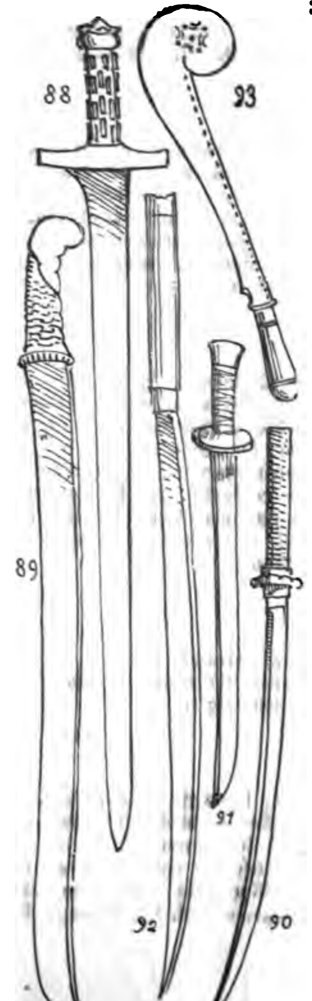
85 B. Cimeterre, d'après un manuscrit allemand du commencement du quinzième siècle.

86. Cimeterre turc qui diffère particulièrement du cimeterre occidental par sa garde dont les bouts sont inclinés vers la pointe. Cette garde forme écusson comme celles de presque tous les sabres orientaux.

87. Cimeterre chinois, arme facilement reconnaissable comme presque tous les sabres chinois par l'absence de quillons, de contre-gardes, de pas-d'âne et de corbeille; par le ficelage de la poignée et par le pommeau qui rappellent la coiffure du Chinois.

87 A. Grand couteau marin. Lame, 60 cent. — Musée de Sigmaringen.

87 B. Épée de Matador avec laquelle le toréador combat à pied le taureau et le tue. La poignée de cette arme est entortillée d'un ruban de laine rouge. — Col. G. Arosa, à Paris.



88. Yatagan japonais, à lame en damas et à poignée de corne de rhinocéros, à ornements posés en damier. — J. 439, musée d'artillerie de Paris.

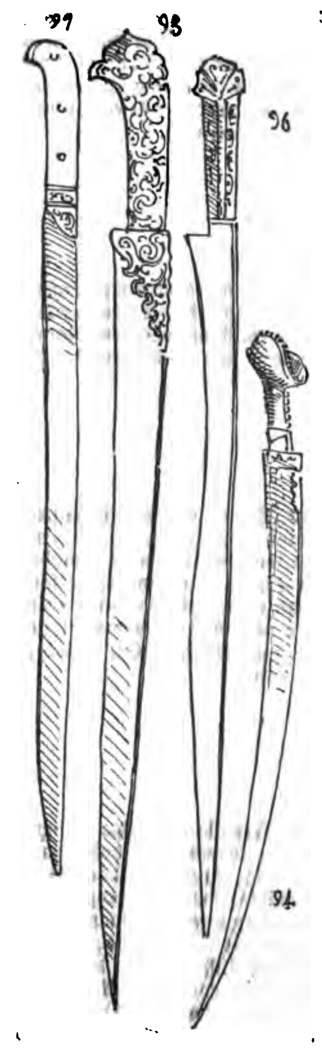
89. Sabre japonais, à pointe taillée à contre-sens; la poignée est en bois sculpté et garnie d'argent. — J. 414, musée d'artillerie de Paris.

90. Sabre japonais appelé *Siobookatana*.

91. Sabre chinois. — Tour de Londres.

92. Sabre chinois moderne; manche en bois blanc. Il provient de la prise de Pékin et se trouve au musée d'artillerie de Paris.

93. Sabre-couteau chinois qui sert en Chine aux condamnés pour s'ouvrir eux-mêmes le ventre. — Musée de Berlin.



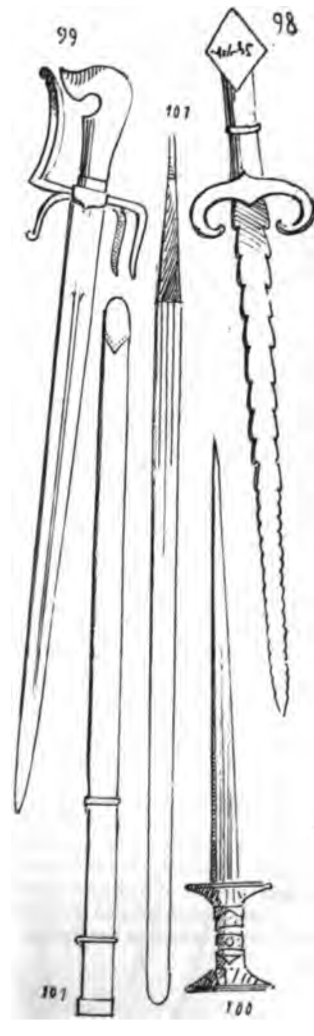
94. Yatagan turc à lame damasquinée en or, pris aux Turcs devant Vienne en 1683.

95. Yatagan albanais. La poignée comme le fourreau sont plaqués en argent blanc repoussé et ciselé. La lame est en damas. — Musée d'artillerie de Paris.

96. Flissa-Kabyle à poignée garnie de cuivre. On remarquera que le flissa et le le yatagan se ressemblent.

97. Kandjar turc. Poignée en corne, ornée de pointillés de cuivre; lame en damas. — J. 427, musée d'artillerie de Paris. On remarquera que yatagans, flissas et kandjars se ressemblent.

Toutes ces armes se ressemblent et rendent le classement difficile. Le yatagan aussi bien que le flissa et le kandjar sont sans gardes et ordinairement à un seul tranchant; ce sont plutôt des sabres que des épées.

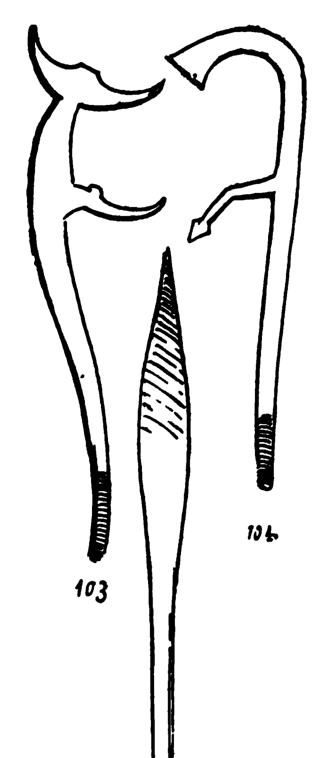


98. Épée arabe, conservée sous le n° G. 413, au musée d'artillerie de Paris où elle est désignée comme arme indienne. Les quillons sont recourbés vers la lame qui est dentelée.

99. Épée marocaine à poignée de rhinocéros. Elle a une garde de trois quillons recourbés vers la lame et une contre-garde.

100. Épée des Zanguebars (Africains orientaux), de 55 cent. La lame est d'un seul tranchant et a trois évidements. Le fourreau et la poignée sont en cuivre repoussé ou gravé et orné de pierreries. — Col. Cristy, à Londres.

101. Grande épée des Zanguebars à fourreau en cuir gaufré. La soie, fuyant au bout et entortillée, forme la poignée qui est sans garde ni quillons. Comme l'épée est très-longue, on s'explique difficilement le maniement de cette singulière arme. — Musée d'artillerie de Paris.



102. Épée des Zanguebars[1]. — Musée d'artillerie de Paris.

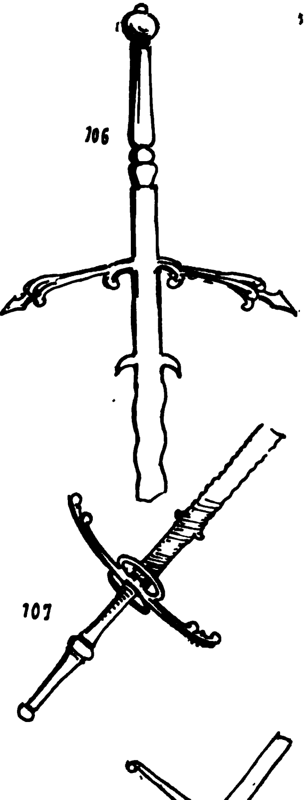
103. Yatagan faucheur touarik[2]. — Musée d'artillerie de Paris.

104. Yatagan-hachette touarik. — Musée d'artillerie de Paris.

1. La côte de Zanguebar est une vaste contrée de l'Afrique orientale qui s'étend sur la mer des Indes et se compose d'un grand nombre d'États parmi lesquels on peut nommer ceux de Magodocho, Meliade, Zanzibar et Quiloa.

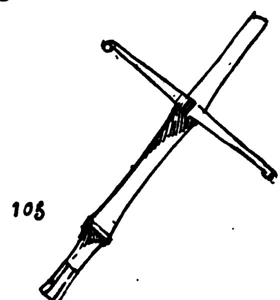
Les habitants parlent cafre, et beaucoup d'entre eux sont Arabes.

2. Les Touariks, Touarehs ou Sourgous, habitent toute la partie moyenne du Sahara.

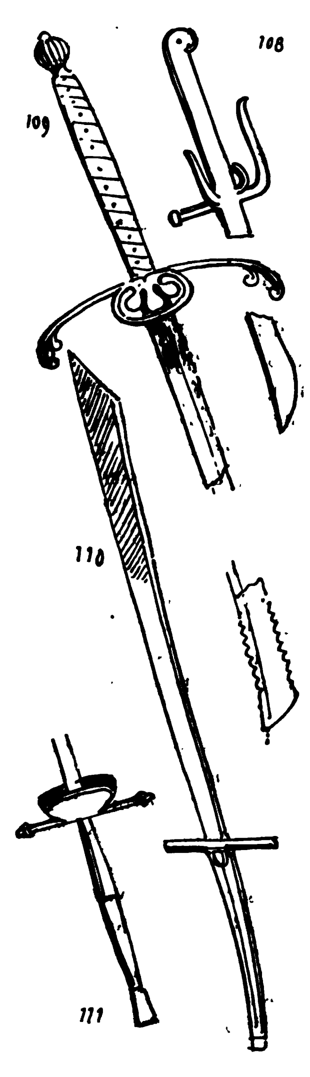


105. Épée allemande à deux mains (*Zweihænder* en allem., *two hand sword* en angl.), du quinzième siècle. — J. 148, musée de Paris. Le musée britannique possède une arme semblable, qui mesure 1m,70. C'était l'épée de parade (*State-sword*) d'Edouard V (1475-1483). Le fourreau et le pommeau sont ornés d'émaux polychromes.

106. Épée allemande ou suisse à deux mains, du seizième siècle; elle est à lame flamboyante et à crochets. — J. 151, musée d'artillerie de Paris. Une semblable épée à la collection Az, à Lintz, porte le millésime de 1590, et l'inscription en allemand : *Weich nit von mir o treuer Got* (ne m'abandonne pas, ô Dieu fidèle).



107. Épée suisse à deux mains, du commencement du seizième siècle.



108. Sabre à deux mains de la fin du seizième ou du commencement du dix-septième siècle, comme paraissent l'indiquer la forme des quillons relevés vers le pommeau et l'anneau pour le pouce. — J. 169, musée d'artillerie de Paris.

109. Sabre suisse à deux mains et à lame courbe dentelée, de 1^m,20 de longueur et à poignée de 45 cent. de longueur; les quillons sont recourbés vers la pointe; du quinzième siècle. Arsenal de Berne.

110. Sabre allemand à deux mains (*Zweihandiges-Hiebmesser*) de la fin du quinzième siècle. Cette singulière arme, qui a la forme d'un coutelas, n'est pas droite; lame et poignée sont en biais en sens opposés. — Arsenal de Vienne.

111. Épée allemande à deux mains avec ses coussins (*Faustkappen* en allem.), du seizième siècle. — Musée de Dresde.

LA DAGUE

LE POIGNARD, LE STYLET, LE KHOUTTAR, LE CRISS, ETC.

Cette espèce d'armes, le diminutif de l'épée, le couteau de guerre, était en usage chez tous les peuples et à toutes les époques. Les nuances qui indiquent la différence entre le poignard (du latin *pungere*, piquer, ou *pugnus*, point ; *Dolch* en allemand, *poniard* en anglais) et la dague[1] (du celtique *dag*, pointe, *Grosser Dolch* ou *Dolchmesser* en allemand, *dagger* en anglais) sont souvent insaisissables, et ces deux armes sont continuellement confondues. Le poignard proprement dit est plus petit et plus court de lame que la dague, l'ancienne épée courte et large des peuples primitifs.

On a vu que le poignard a joué son rôle durant l'âge de la pierre brute ou taillée par éclat et de la pierre polie, époque à laquelle les armes danoises étaient les mieux finies et les plus artistiques.

Durant l'âge du bronze, le poignard régna également partout; — c'est le *parazonium* des Anciens porté du côté gauche, tandis que l'épée pendait du côté droit chez les Grecs et les Romains, mais du côté gauche chez les Égyptiens et les Assyriens.

La dague des Germains était le *scramasax* (v. ce nom), espèce de coutelas à un seul tranchant et à très-longue soie.

1. En terme de vénerie, on nomme *dague* le premier bois qui pousse à la tête du cerf vers la seconde année ; d'où le nom de *daguet* donné au jeune cerf qui n'a pas trois ans.

Les gardes du poignard et de la dague, aussi bien que celles de l'épée, aident grandement à fixer les époques de leur fabrication, et on remarque particulièrement que, durant le treizième siècle, les bouts des quillons étaient légèrement inclinés vers la pointe de la lame.

La *miséricorde* est un poignard dont le nom provient de ce qu'elle servait à donner le coup de grâce à l'adversaire renversé ; ordinairement à lame triangulaire, elle était propre à être passée à travers les défauts de l'armure, ce qui la fit appeler en Allemagne *Panzerbrecher* (briseur de cuirasse). La miséricorde française du quatorzième et du quinzième siècle était cependant bien plus grande que le *Panzerbrecher* allemand, et elle servait aussi en Angleterre, sous le règne de Jacques Ier (1603), à être fichée dans le sol, pour y attacher le cheval.

La *dague simple à rouelle* (*Dolch mit Daumring* en allemand, *dagger with thumb-ring* en anglais), en usage à partir de 1410, est le long poignard espagnol dont la garde, au-dessous des quillons, offre un gros anneau pour pouvoir y placer le pouce. On la portait, vers la fin du quinzième siècle, au côté droit et aussi sur les reins. Elle était à *double rouelle* au seizième siècle, où on s'en servait pour la placer au bas des piques pour repousser la cavalerie.

La *langue-de-bœuf*, appelée en Angleterre *enelace*, probablement parce qu'on la portait jadis suspendue à un anneau, se distingue par la largeur considérable de sa lame, dont la forme, très-développée en haut et très-aiguë, ressemble à celle d'une langue pointue. Le petit couteau qui se trouve souvent sur le fourreau de cette arme, fabriquée en majeure partie à Vérone, s'appelait *bâtardeau*.

La *dague de lansquenet*, de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle, était assez longue, et se portait sur les reins, comme le montrent les gravures du temps. La dague du lansquenet suisse était plus courte, sorte de poignard à fourreau d'acier.

Les archers à pied, les francs archers, et en général presque tous les gens de pied du moyen âge étaient armés de dagues.

La *main-gauche* de la fin du quinzième et du seizième siècle, que l'on croit d'origine espagnole, et dont l'usage avait passé en Italie et en France, était surtout une arme de duel. On s'en servait pour parer avec la main gauche, tandis que la main droite était armée de la longue épée d'estoc. La main-gauche italienne, conservée au musée d'artillerie de Paris sous le n° J. 485, reproduite plus loin (v. n° 28), représente une de ces armes dont la lame se sépare en trois branches dès que l'on appuie sur un bouton placé au talon, et forme une avant-garde d'une très-grande étendue dans laquelle on tâchait de surprendre l'épée de l'adversaire.

Cette dague n'est cependant pas d'origine espagnole ni italienne; comme la compilation l'a toujours répété; elle était déjà connue en Allemagne au quinzième siècle, où elle servait aussi dans les séances occultes des Francs-Juges à la prononciation du serment qui était prêté au nom de la sainte Trinité, figurée par les trois branches de l'arme dont tous les *Schœffen* étaient pourvues.

Le *stylet* (*Spitzdolch* en allemand) est un petit poignard qui était en usage à partir du moyen âge, et dont on se sert encore aujourd'hui.

Le *criss*, que le Dictionnaire de l'Académie française écrit à tort *crid*, est une dague javanaise, le plus souvent à lame flamboyante, que les peuplades de la Malaisie rendent encore plus meurtrière en enduisant le fer d'une substance toxique.

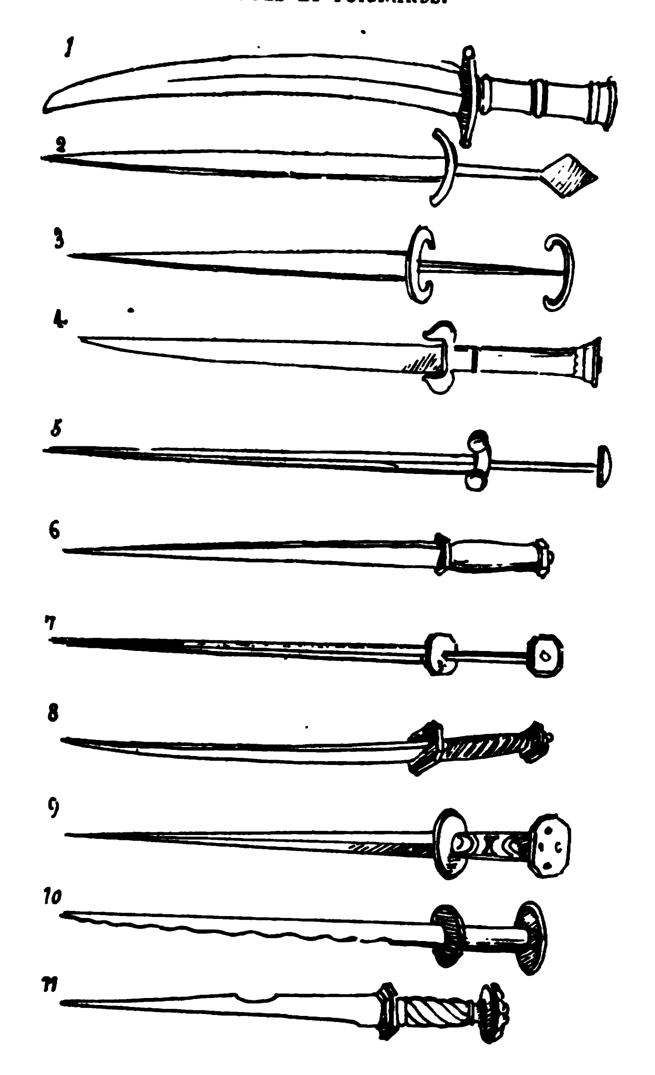
Le *khouttar*, arme indoue, est formé d'une large lame de dague semblable à celle de la *langue-de-bœuf* italienne, montée sur un manche carré dans lequel la main entre tout à fait, et qui lui sert en quelque sorte de gantelet ou de garde jusqu'à la hauteur du poignet. Il y a des khouttars

où la lame est divisée en deux pointes, mais ils sont plus rares et s'appellent lames *à langues-de-serpent*.

Le *wag-nuk* n'est pas un poignard proprement dit, mais une arme de hast avec laquelle on frappait comme le tigre frappe avec ses griffes. Il a été inventé, vers 1659, par Sevaja, le chef d'une société secrète, et servait aux assassinats de ces bandits ; les blessures que l'arme faisait ressemblaient à celles des griffes du tigre et déroutaient les soupçons.

Les dagues italiennes sont réputées par leur beau travail en fer forgé, souvent incrusté ou damasquiné d'argent et à lames percées à jour. Il y a des dagues et poignards italiens et allemands anciens qui, dans les ventes publiques, à Paris, montent jusqu'à mille francs.

Dans les temps plus modernes, on appelle *couteaux-poignards*, *sabres-poignards*, *baïonnettes-poignards*, des couteaux, des sabres et des baïonnettes en forme de poignard, dont la lame est aiguë et tranchante des deux côtés.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11

1. Coutelas britannique du dixième siècle. Il porte sur la lame les noms *Edwardus* et *prins agile*. On l'attribue à Edouard II. — Manuscrit de Machel.

2. Dague en fer, de 30 cent., du treizième siècle. — Musée cantonal de Lausanne.

3. Dague en fer du treizième siècle, dont la lame mesure 30 et la soie 12 cent. — Musée cantonal de Lausanne.

4. Poignard en fer probablement écossais, de 3m,36, du quatorzième siècle. — Col. du prince Charles de Prusse. (V. nº 13, à la page suivante.)

5. Id. id. id.

6. Poignard du commencement du quatorzième siècle.

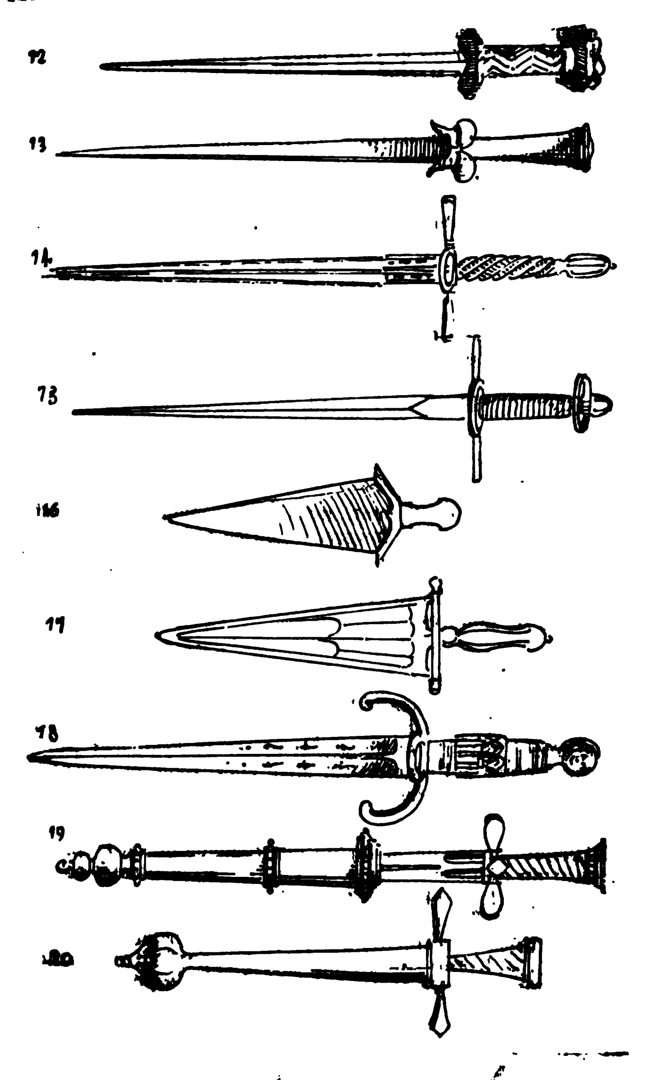
7. Dague en fer, de 33 cent., du commencement du quatorzième siècle. La soie est très-longue. — Musée cantonal de Lausanne.

8. Dague en fer, de 48 cent., de la fin du quatorzième siècle. — Tour de Londres.

9. Dague en fer, de 36 cent., de la fin du quatorzième siècle. Elle a été trouvée dans le lac de Morat, son manche est en os sculpté. — Arsenal de Genève. Cette forme de poignard s'est continuée jusqu'au seizième siècle, car le *Feldbuch*, publié à cette époque à Francfort-sur-Mein chez Egge et conservé au cabinet d'estampes de Munich, en représente encore.

10. Dague en fer de la fin du quatorzième ou de la première moitié du quinzième siècle. — Col. de M. le comte de Nieuwerkerke. De semblables armes au musée britannique (trouvées dans la Tamise) et au musée de Sigmaringen (trouvées dans le Hohenzollern). Le manuscrit du quinzième siècle, que Zeilblom a illustré de dessins et qui appartient au prince de Waldbourg, montre également cette forme de poignards.

11. Poignard de la fin du quatorzième siècle.


72
73
74
75
76
77
78
79
80

12. Dague du quinzième siècle, dont la forme se trouve déjà au quatorzième siècle. — Arsenal de Vienne.

13. Dague écossaise, de 36 cent. de longueur, manche en bois de bruyère, du quinzième siècle. Voir les observations aux épées dites claymores et la dague n° 4.—Col. de M. le comte de Nieuwerkerke.

14. Dague à simple rouelle, de 37 cent. de longueur, du quinzième siècle. — Col. de l'auteur.

15. Dague à double rouelle du seizième siècle. Les deux anneaux servaient aussi à fixer la dague sur des hampes et sur des lances pour repousser la cavalerie.

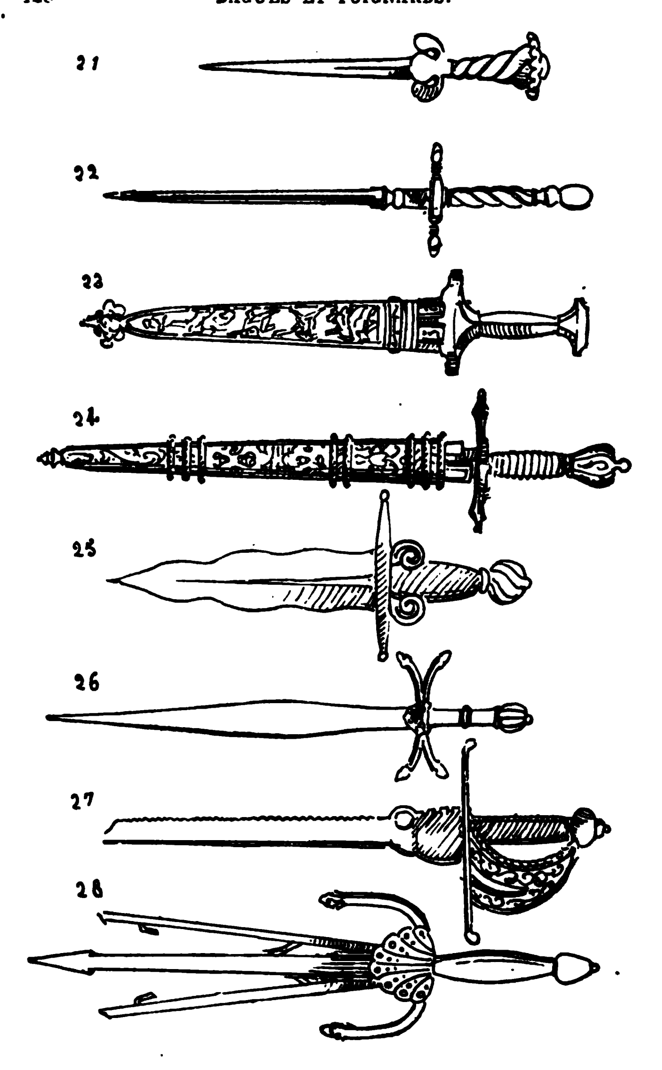
16. Dague dite langue-de-bœuf et dague de Vérone, du quinzième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.

17. Dague dite langue-de-bœuf, nommée en anglais *enelace*, du quinzième siècle.

18. Dague du quinzième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.

19. Dague de lansquenet allemand du seizième siècle. Elle a 35 cent. de longueur. Fourreau en acier poli. — Musée d'artillerie de Paris.

20. Dague allemande, du commencement du seizième siècle. — Col. Sœter, au musée Maximilien, à Augsbourg.


21
22
23
24
25
26
27
28

21. Poignard allemand du seizième siècle.

22. Stylet (*Spitzdolch*, en allem.), de 28 cent. de longueur, de la fin du seizième siècle. En Allemagne, on appelait aussi ces armes des *Panzerbrecher*, brise-cuirasse.

23. Dague suisse du seizième siècle, provenant de la collection Soltikoff. De semblables armes, appartenant à M. Buchholzer, à Luzerne et à M. le comte de Nieuwerkerke, à Paris, ont des fourreaux où à la place du sujet de chasse le repoussé représente la danse des morts. Ces dagues sont pourvues de leurs bâtardeaux ou petits couteaux qui servaient à couper les courroies des armures et aussi à percer des trous et à tout autre usage durant la campagne.

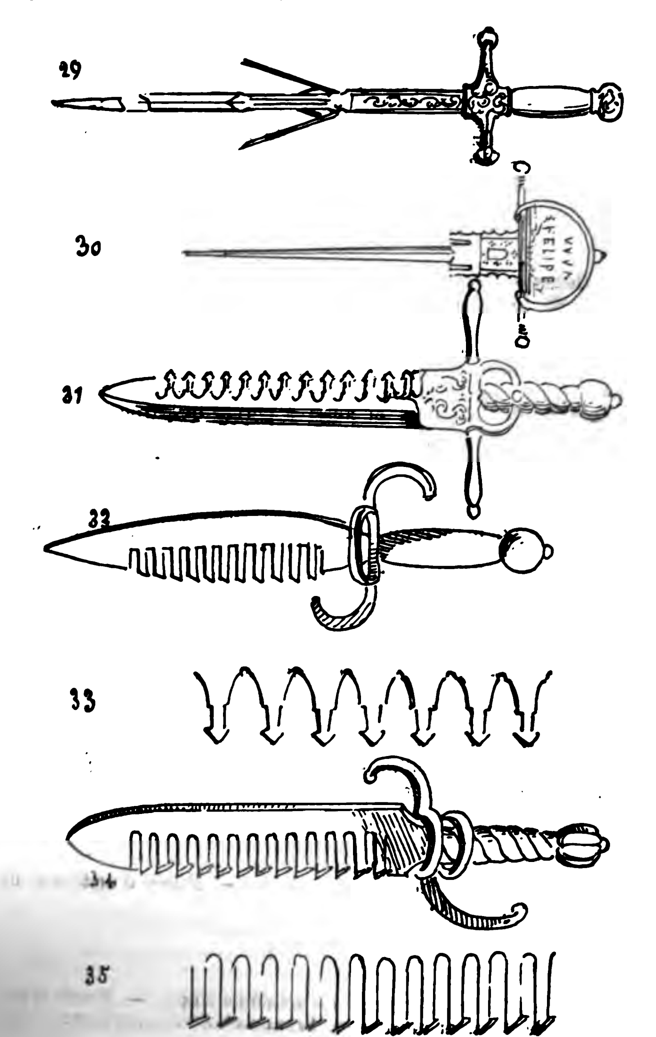
24. Dague allemande du seizième siècle. — Ancienne col. Soltikoff.

25. Poignard allemand à lame flamboyante, très-court et très-large. — Arsenal de la ville de Vienne.

26. Poignard allemand du seizième siècle. La garde est à quatre quillons. — Col. du roi de Suède Charles XV.

27. Main-gauche du seizième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.

28. Main-gauche allemande du seizième siècle. — Musée d'artillerie de Paris et musées de Prague et de Sigmaringen. Voir aussi les armes des Francs-Juges.


29
30
VIVA
FELIPE
31
32
33
34
35

29. Dague allemande dite main-gauche, de 50 cent. de longueur, du seizième siècle. La poignée est richement ciselée. — Musée de Sigmaringen.

30. Dague espagnole, main-gauche avec inscription : VIVA. FELIPP. V. qui indique que cette arme était encore en usage en 1701. — Col. Llewelyn-Meyrick.

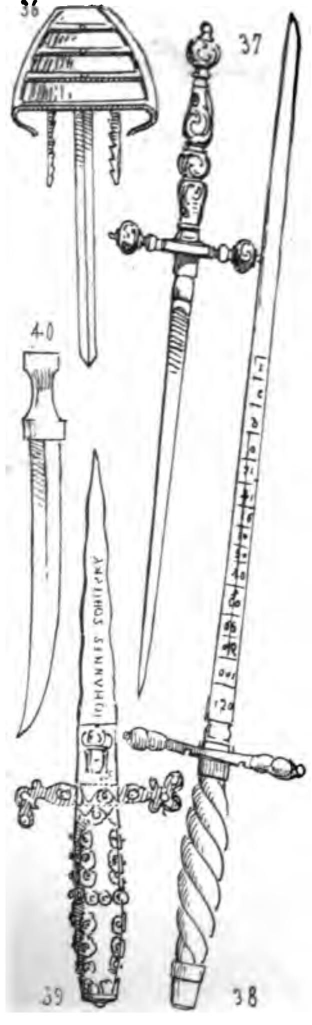
31. Dague allemande, main-gauche, lame brise-épée à dentelure, du seizième siècle. — Col. de M. le comte de Nieuwerkerke.

32. Dague allemande, main-gauche à lame brise-épée à dentelure ; à rouelle et à quillons courbés, du seizième siècle — Col. Musée de Dresde.

33. La dentelure du n° 31.

34. Grand brise-épée allemand du seizième siècle. — Col. Llewelyn-Meyrick.

35. La dentelure du numéro précédent.



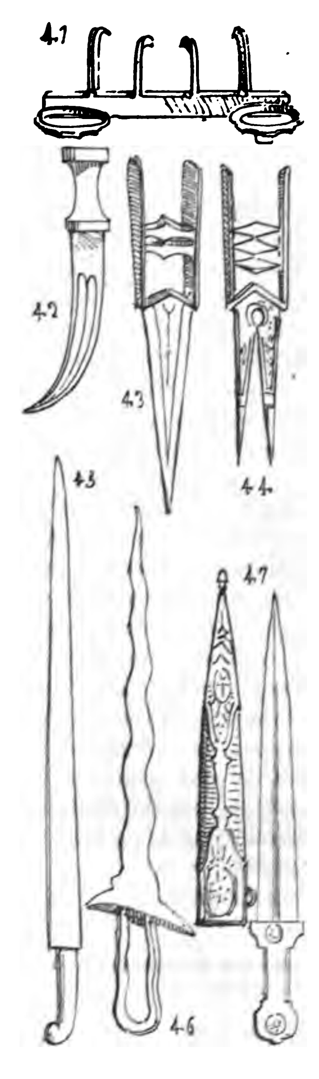
36. Dague allemande, grande main-gauche à quillons dentelés et grille brise-épée, du dix-septième siècle. Elle mesure 60 cent. sur 25. — Musée national de Munich.

37. Stylet allemand dit *Panzerbrecher*, brise-cuirasse, de 30 cent. de longueur, du seizième siècle. — Musée de Sigmaringen.

38. Poignard allemand dit *Panzerbrecher*, dont la lame numérotée servait probablement pour mesurer les calibres des canons. — Musée de Sigmaringen.

39. Poignard, de 23 cent. de longueur, richement orné de pierres fines. Cette arme a appartenu à Sobieski. — Musée de Sigmaringen.

40. Poignard persan. — J. 533, musée d'artillerie de Paris.



41. Wag-nuk ou griffe de tigre, de 2 pieds 1/2 de grandeur, arme indienne de société secrète, inventée vers 1659 par l'Hindou Sewaja. Elle servait aux assassinats, et en imitant les blessures faites par la griffe de la bête, déroutait les soupçons. — Col. Llewelyn-Meyrick.

42. Poignard persan. La lame est en damas et la poignée en ivoire.

43. Khouttar hindou à lame dite langue-de-bœuf. — Musée d'artillerie de Paris.

44. Khouttar hindou à lame dite langue-de-serpent. — Musée Tsarskoe-Selo.

45. Kandjar-dague, arme turque.

46. Criss javanais.

47. Dague javanaise de travail indien ou persan, de 43 cent. de longueur. La lame est à rainures, la poignée en ivoire massif et garnie de têtes de clous en fer damasquiné. Le fourreau, en chagrin, est orné de plaques niellées. — Col. de l'auteur.

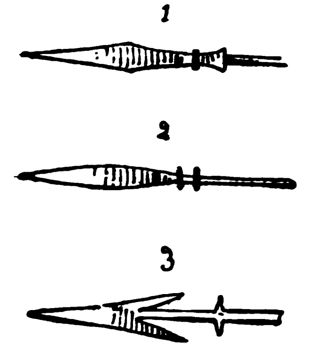
LA LANCE, LA PIQUE ET L'ÉPIEU

La lance (du latin barbare *lancea*, *Speer* et aussi *Spies* en allemand, *lance* en anglais) existait déjà dans la plus haute antiquité; elle se trouve chez les Assyriens comme chez les Égyptiens. Du huitième au treizième siècle après J.-C., la lance avait conservé à peu près la même forme; c'était une simple hampe en bois lisse et cylindrique, de 12 pieds de longueur, et armée d'un fer à douille[1].

La lance de tournois, dont la première apparition ne remonte qu'au treizième siècle, et qui fut bientôt aussi utilisée à la guerre, était à poignée; elle était grosse à l'endroit où cette poignée était ménagée et pointue en haut et en bas. En France, la lance fut abolie sous le règne de Henri IV, en 1605. Les lances du dixième et du onzième siècle se signalent par la banderole attachée au-dessous de la douille de la pointe. Les lances des mercenaires, connus sous le nom de *lansquenets,* avaient ordinairement de petites lames dont les douilles étaient quelquefois à longues branches qui descendaient sur la hampe, où elles étaient fixées au moyen de vis; ces lances avaient de 7 à 8 mètres de longueur. Les lances des hommes de pied suisses n'étaient ordinairement que de 5 mètres, car la tactique suisse consistait ordinairement à former quatre rangs entièrement confondus et serrés étroitement.

L'épieu est une arme de chasse au sanglier.

1. Les tapisseries de Bayeux du onzième siècle, ainsi que plusieurs miniatures de la même époque, représentent des lances avec banderoles.



1. Lance germanique, d'après le *Codex aureus* de Saint-Gall du huitième ou du neuvième siècle.

2. Lance germanique du commencement du neuvième siècle, appelée plus tard *Knebelspies*, reproduite d'après les miniatures du manuscrit *Wessobrunn* de 810, de la bibliothèque de Munich.

3. Lance normande[1] du onzième siècle, d'après les tapisseries de Bayeux.

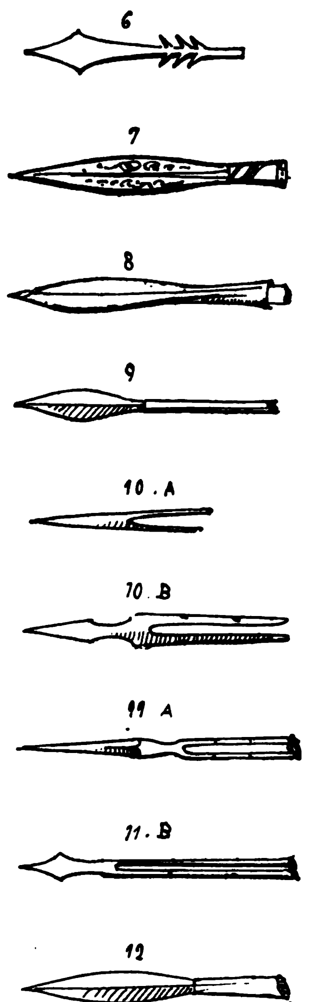


4. Id. avec banderole, id.

5. Id. avec enseigne, id.



1. La lance aussi bien que l'épée étaient chez les Normands les armes des *hommes libres*, puisqu'il est dit dans les lois de Guillaume le Conquérant au sujet de l'affranchissement d'un serf: *Tradidit illi arma libera, scilicet lanceam et gladium.*



6. Lance anglo-saxonne, d'après la miniature de l'*Aelfric*, manuscrit du onzième siècle, à la bibliothèque britannique.

7. Grand fer d'épieu de guerre (*Stecke* en angl.) du quinzième siècle, de 37 cent.; la lame mesure 26 et la douille 11 cent.; il est damasquiné d'or. — Col. Renné de Constance.

8. Grand fer d'épieu de guerre du quinzième siècle, sur longue hampe. — Arsenal de Zurich.

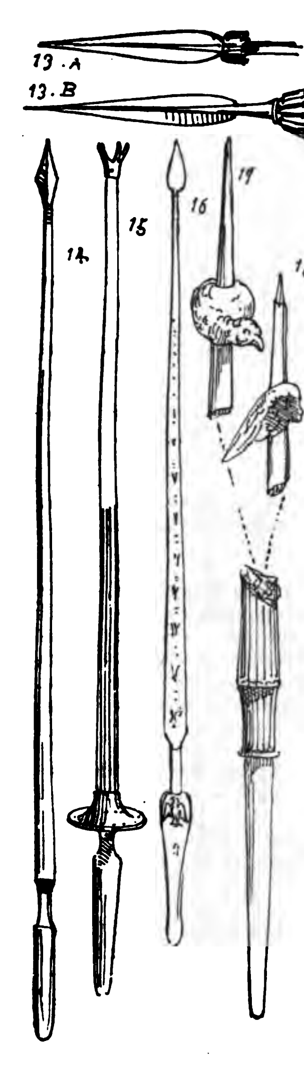
9. Lance de lansquenet (*Langspies* en allem.) de la fin du quinzième siècle. La hampe a 7 à 8 cent. de longueur et 4 c. de diamètre. Le musée de Salzbourg, possédant un certain nombre de ces lances, en a cédé à l'empereur Napoléon III qui les a données au musée d'artillerie de Paris. M. Az à Lintz en a également quelques exemplaires dans sa collection.

10 A et 10 B. Lances d'hommes de pied autrichiens de la fin du quinzième siècle. — Col. d'Ambras. On retrouve cette arme dans les dessins exécutés en 1505 par Nicolas Glockenthon, d'après les *Arsenaux de l'empereur Maximilien*.

11 A. Lances d'hommes de pied suisses du quinzième et du seizième siècle. — Arsenaux de Soleure et de Lucerne.

11 B. Id. id.

12. Lance légère nommée *Assagai*, provenant de l'arsenal de Rhodes et des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem (1522). — F. 43, musée d'artillerie de Paris.



13 A. Longue lance légère du commencement du seizième siècle. Le fer a presque 1 pied 1/2 de longueur. — Dessins déjà mentionnés, qui furent exécutés vers 1505 par Glockenthon et se trouvent dans la collection d'Ambras.

13 B. Id. id.

14. Lance de guerre du quinzième siècle, d'après une tapisserie provenant de la tente de Charles le Téméraire.

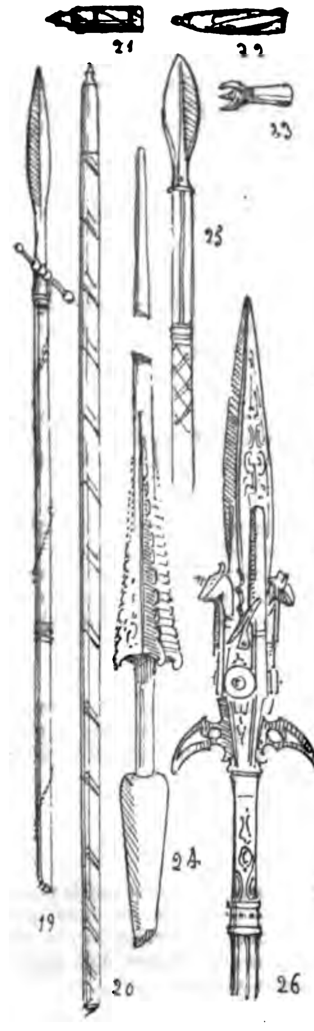
15. Lance de tournois avec sa rondelle en fer, du seizième siècle. — Col. Llewelyn-Meyrick.

16. Lance de guerre du seizième siècle; elle est partout ornée d'aigles rouges sur champ blanc, ce qui représente les armes d'Inspruck. — Col. Llewelyn-Meyrick.

17. Lance de guerre et de tournois, reproduite d'après le manuscrit déjà mentionné de Glockenthon, de 1505.

18. Id. id.

Toutes ces lances ont *la place de la poignée* qui ne date que de la fin du treizième siècle, où les tournois étaient déjà réguliers et réglés.



19. Lance allemande appelée *Knebel-pics*, d'après le manuscrit de Glockenthon, de 1505, de la collection d'Ambras.

20. Javelot allemand de chasse du seizième siècle. — Musée de Dresde.

21. Pointe de lance allemande de guerre et de tournois du seizième siècle; elle a 18 cent. de longueur. — Musée de Dresde.

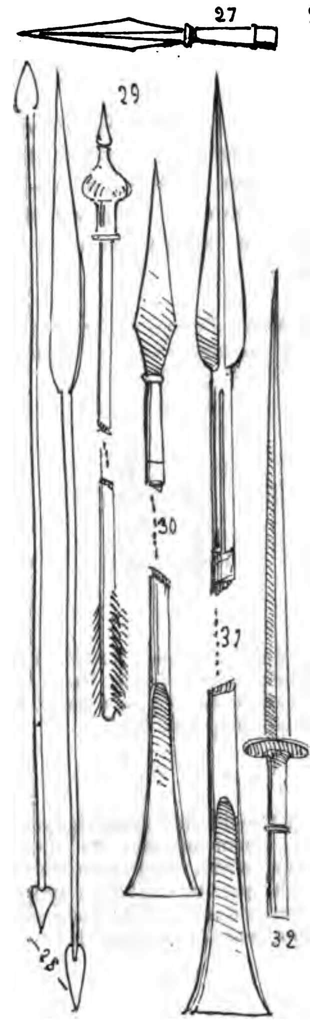
22. Id. de 20 cent. de longueur. — Arsenal de Berlin.

23. Id. de 14 cent. de longueur. — Arsenal de Berlin.

24. Lance de carrousel pour courir la bague. Règne de Louis XIII (1610-1643). — K. 262, musée d'artillerie de Paris. On trouve ce même modèle dans le traité d'équitation de Pluvinel.

25. Épieu allemand de chasse, du seizième siècle (*Sau* ou *Bærenfanger*, aussi *Schweinsfeder*, en all.). Il servait particulièrement pour la chasse du sanglier.

26. Épieu de chasse à trois pistolets à rouet et à deux crochets de hallebarde; cette arme du seizième siècle a fait partie de la collection Saltikoff.



27. Lance du dix-septième siècle.

28. Lances persanes à double fer, d'après un manuscrit des dernières années du seizième siècle, copie du *Schah-Nameh* de Fisdusi de 999.

29. Lance-flèche à jet (*Wurffeil* en allem.) pour la chasse de l'ours. — Arsenal de Berlin.

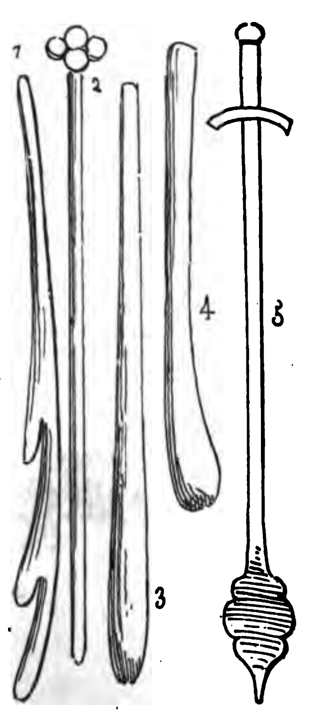
30. Lance abyssinienne qui est facilement reconnaissable à son sabot en fer qui garnit la partie inférieure. Cette pointe large rappelle tout à fait les pointes en bronze et en fer des framées des âges du bronze et du fer, et dont une espèce, pourvue d'un anneau, est connue sous le nom de *celt*. — Musée d'artillerie de Paris.

31. Id. id.

32. Lance chinoise.

LA MASSE D'ARMES

La *masse d'armes* (du latin *massa*, massue, *Streitkolben* en allemand, *mace* en anglais), arme fort pesante d'un bout, impropre à percer et à trancher, et faite pour assommer, était fort répandue dans la cavalerie; on la voit déjà reproduite dans les tapisseries de Bayeux de la fin du onzième siècle.



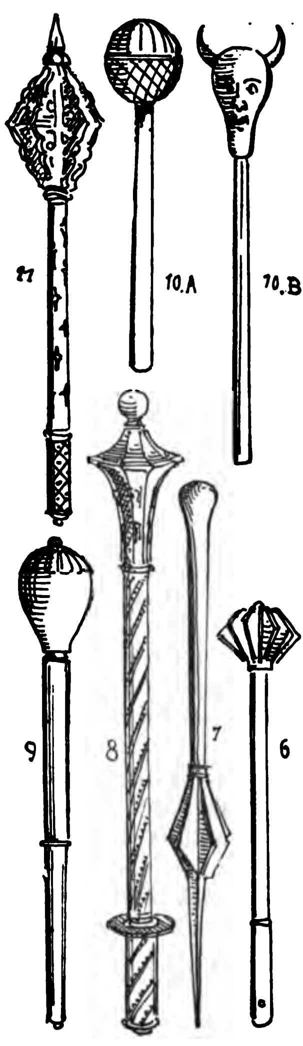
1. Masse d'armes en fer de la fin du onzième siècle. — Tapisseseries de Bayeux.

2. Id. id.

3. Id. id.

4. Masse d'armes, d'après l'*Énéide allemande* de Henri de Valdeck, du treizième siècle. — Bibliothèque de Berlin.

5. Masse d'armes bourguignonne du commencement du quinzième siècle, d'après un manuscrit, que l'on croit avoir appartenu au duc de Bourgogne. — Bibliothèque de l'arsenal de Paris.



6. Masse d'armes anglaise en fer et en bois du règne de Henri V (1413-1422). — Col. Llewelyn-Meyrick.

7. Masse d'armes anglaise tout en fer du milieu du quinzième siècle.

8. Masse d'armes allemande du quinzième siècle. Elle est en fer ciselé, mesure 56 cent. et a la poignée ficelée. — Arsenal de Lucerne.

9. Masse d'armes turque en fer du quinzième siècle; le sommet forme une rosace damasquinée. — Musée d'artillerie de Paris.

10 A. Masse d'armes, d'après un manuscrit de la fin du seizième siècle, une copie illustrée de nombreuses miniatures, du *Schah-Nameh*, ou Livre royal composé par le poëte Fisdusi, sous le règne de Mahmoud (999).—Bibliothèque de Munich.

10 B. Id. id.

11. Masse d'armes française du seizième siècle.

LE MORGENSTERN

Cette masse d'armes, le plus souvent à longue hampe, hérissée de pointes en fer ou en bois, et dont les noms allemand *Morgenstern*, et anglais *morning-star* veulent dire *étoile du matin*, était déjà connue des anciens, puisque les musées en possèdent plusieurs fragments en métal de la période dite l'âge du bronze.

Le *Morgenstern* était très-répandu en Allemagne et en Suisse, où on lui avait appliqué son nom par un sinistre jeu de mots : c'est avec ses pointes que l'on souhaitait le bonjour à l'ennemi surpris dans son camp et dans sa ville.

Cette arme était devenue très-populaire à cause de la facilité et de la rapidité avec lesquelles elle pouvait être fabriquée. Le campagnard la créait aisément au moyen d'une poignée de gros clous et d'un tronc d'arbrisseau; aussi, se retrouve-t-elle toujours grandement représentée dans les guerres des paysans qui ont désolé l'Allemagne à plusieurs reprises, et les arsenaux suisses en possèdent encore un grand nombre.

Il existe aussi des *Morgensterne* de cavaliers, qui sont courts de manche comme les marteaux, et ordinairement mieux fabriqués que les armes à longues hampes pour hommes de pied. Quelques-unes de ces petites masses d'armes, hérissées de pointes de fer, ont été même pourvues d'un canon à main. Ainsi construites, elles s'appellent en allemand *Schiesprügel*. (Voy. le n° 8.)



1 et **2**. Masses d'armes qui devraient être classées parmi les armes de l'âge du fer, puisqu'elles ont été reproduites d'après la colonne de Théodose à Constantinople, qui date du quatrième siècle.

3. Morgenstern suisse du quinzième siècle, sur longue hampe. La longueur du fer, qui est garni de quatre lames et d'un dard, est de 45 cent. — Gymnase de Morat.

4. Morgenstern suisse du quinzième siècle, à boule de bois hérissée de pointes en fer, sur longue hampe.—Musée de Berne.

5. Morgenstern à main, probablement de cavalier. Il est tout en fer ciselé, a 65 cent. de longueur et un dard qui rentre dans le manche au moyen d'un ressort. — Musée de Sigmaringen.

6. Morgenstern-pertuisane sur longue hampe garnie de fer. — Col. Az, à Lintz.

7. Morgenstern de 3^{m} 1/2 de longueur, à corbeille à lames, de la fin du quinzième siècle. — Arsenal de la ville de Vienne.

8. Morgenstern à canon à main, aussi appelé *Schiesprügel* en allem., de la fin du quatorzième ou du commencement du quinzième siècle. — Col. du prince Charles, à Berlin, col. d'Ambras et Meyrick et musée de Sigmaringen.

LE FLÉAU

Cette arme, dont le nom indique la forme (*fléau*, du latin *flagellum*, fouet, *Flegel* en allemand, et en anglais *military-flails* et aussi *holy water-sprinkler*[1], c'est à dire goupillon, par allusion à la forme et au sang qu'il peut faire jaillir, est composée de la hampe et de la *verge* ou du *battant*, avec ou sans pointes de fer, ou de la hampe et de la chaine terminées par une boule en fer ou en bois hérissée de dards.

L'origine du fléau d'armes ne paraît pas remonter à l'antiquité.

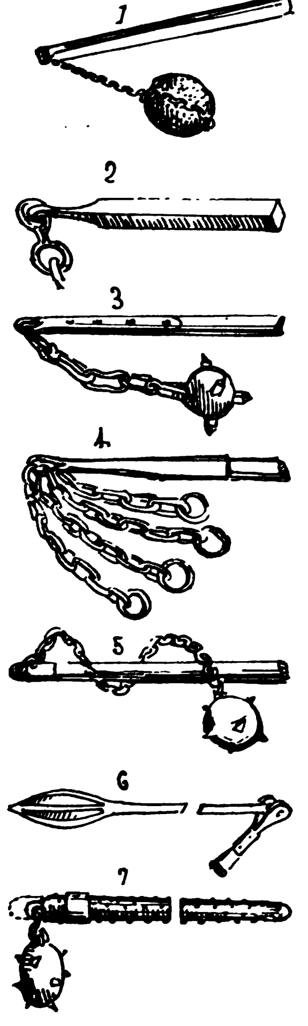
La première mention de cette arme se trouve dans des manuscrits du commencement du onzième siècle.

Une statue de la même époque, et qui représente, au dôme de Naumbourg, en Allemagne, un des fondateurs de l'édifice, en est armée, ainsi que la statue du palatin Olivier au dôme de Vérone.

Le fléau, qui était très-répandu en Suisse et en Allemagne durant le quinzième siècle, était connu en Angleterre depuis la conquête normande (onzième siècle), et on le retrouve encore sous le règne de Henri VIII (1509-1547), mais il n'y servait guère, à cette époque, que dans les tranchées et sur les vaisseaux. Les fléaux d'armes à manches courts ont été particulièrement en usage en Russie et au Japon.

Le *fouet d'armes* ou le *scorpion* (*Scorpion* en allemand et en anglais) est une espèce de fléau à main, ou knout, à trois, quatre ou six chaînes.

1. Quelques auteurs donnent à tort ce nom au *morning-star*.



1. Fléau d'armes allemand (*Flegel* en allem., *holywater-sprinkler* en angl.) du onzième siècle, à chaîne et boule sans pointes, d'après la statue d'un des fondateurs du dôme de Naumbourg.

2. Battant ou verge de fléau d'armes en fer sans pointes, sur longue hampe, probablement du quatorzième siècle. — K. 83, musée d'artillerie de Paris.

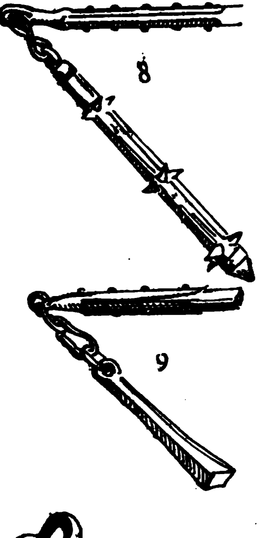
3. Fléau d'armes à chaîne et boule à pointes, sur longue hampe, probablement du quatorzième siècle. — K. 81, musée d'artillerie de Paris.

4. Fléau d'armes à quatre chaînes sans boules, appelé aussi fouet d'armes et scorpion (*Scorpion* en allem. et en angl.), armes hussites du quinzième siècle. — Musée national de Prague.

5. Fléau d'armes anglais à chaîne et boule à pointes, sur longue hampe, du règne de Henri VII (1485-1509). — Col. Llewelyn-Meyrick.

6. Fléau d'armes suisse à verge en fer, sur longue hampe. — Arsenal de Genève.

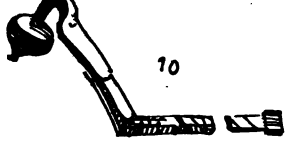
7. Fléau d'armes à manche court, de 78 cent. de longueur. — Musée national de Munich.



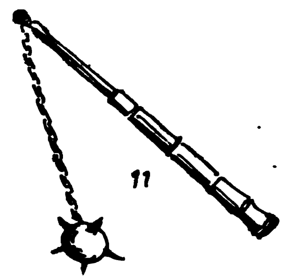
8. Fléau d'armes allemand du quinzième siècle, monté sur une très-longue hampe. Il est à verge hérissée de douze pointes.

9. Fléau d'armes suisse du quinzième siècle, à verge en fer carrée et sans pointes. Il est sur longue hampe.

10. Ancien knout[1] russe, manche court. — Musée de Dresde.



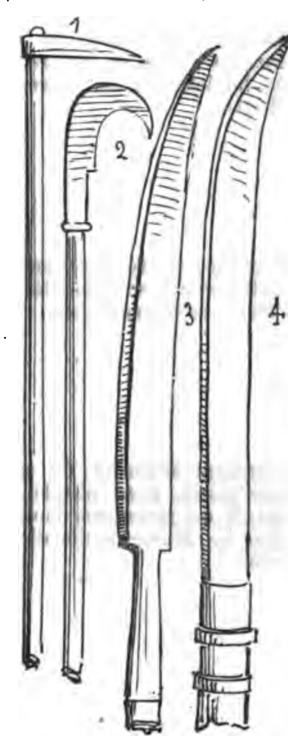
11. Fléau d'armes japonais. Le manche n'a que 65 cent. de longueur et la boule qui se trouve au bout de la chaîne est hérissée de pointes très-aiguës.



1. Le knout dont on se sert actuellement en Russie pour les punitions diffère peu de l'ancien, et il répugne de croire à l'emploi d'un pareil instrument dans l'état actuel de la civilisation.

LA FAUX DE GUERRE

La *faux de guerre* (du latin *falx*, *Kriegssense* en allemand, *scythe of war* ou *bill* en anglais) est la faux aratoire redressée; sa lame forme une ligne droite avec sa hampe[1]. *Elle n'a qu'un seul tranchant; sa pointe est légèrement courbée vers le côté de ce tranchant*, tandis que le fauchard, qui est aussi à un seul tranchant, a la pointe fuyant vers le dos de la lame, et que le fer de la guisarme ou glaive-guisarme, est, comme le nom de glaive l'indique, à deux tranchants, comme l'épée d'estoc et de taille.

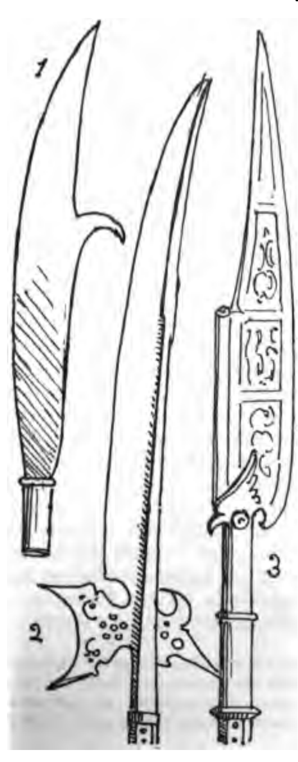


1. Faux de guerre non redressée du commencement du neuvième siècle. — Manuscrit de Wissobrunn de 810, à la bibliothèque de Munich.
2. Faux de guerre-croissant bohémien du treizième siècle. — Manuscrit de Valeslav, à la bibliothèque du prince de Lobkowitz, à Raudnitz.
3. Faux de guerre du quatorzième siècle. — K. 145, musée d'artillerie de Paris.
4. Faux de guerre suisse du quatorzième et du quinzième siècle. — Arsenaux de Soleure et de Zurich. Des faux de guerre d'une dimension colossale (1m,30 à 1m,40 de longueur de lame) servaient aux *Tschaïkists* autrichiens à faucher sur le Danube les équipages des bateaux ennemis. Les troupes autrichiennes ainsi nommées tiraient leur nom de la rivière *Tschaïke*. — Arsenal impérial de Vienne.

1. En Autriche, durant la Jacquerie ou guerre des paysans, les forgerons qui se prêtaient à transformer les instruments aratoires en armes étaient punis de mort.

LE FAUCHARD

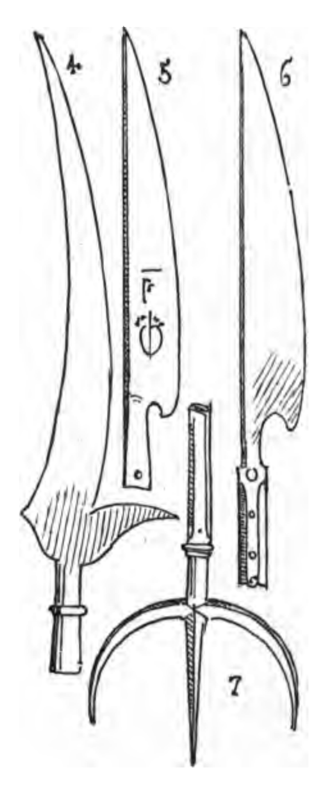
Le *fauchard*, dont une espèce est aussi nommée *couteau de brèche*, et que l'on confond avec la guisarme, n'a qu'un seul tranchant, comme la faux de guerre dont il dérive; mais sa pointe fuit vers le dos de la lame, tandis que la pointe de la faux de guerre se courbe vers le tranchant. La partie supérieure du fer ou son piquant est quelquefois à double tranchant, et son talon à crochet. Le fauchard était surtout en usage en France au quatorzième siècle, comme le démontre la mention spéciale du poëme des *Trente*.



1. Fauchard bourguignon du quinzième siècle. — Manuscrit à la bibliothèque de l'arsenal de Paris.

2. Fauchard suisse avec hache de hallebarde du seizième siècle. — Musée de Sigmaringen.

3. Fauchard allemand du seizième siècle, avec pistolet à rouet. Il est richement damasquiné. — Musée national de Munich.



4. Fauchard appelé *Cracouse*, du dix-septième siècle. — Col. Klemm, à Dresde.

5. Fauchard[1] allemand, orné des armoiries du roi Ferdinand, de l'ordre de la Toison d'or et d'un *F*. — Col. Llewelyn-Meyrick.

6. Fauchard allemand, grand modèle, du seizième siècle. Il porte la date 1580 et les armes bavaroises. — K. 156, musée d'artillerie de Paris.

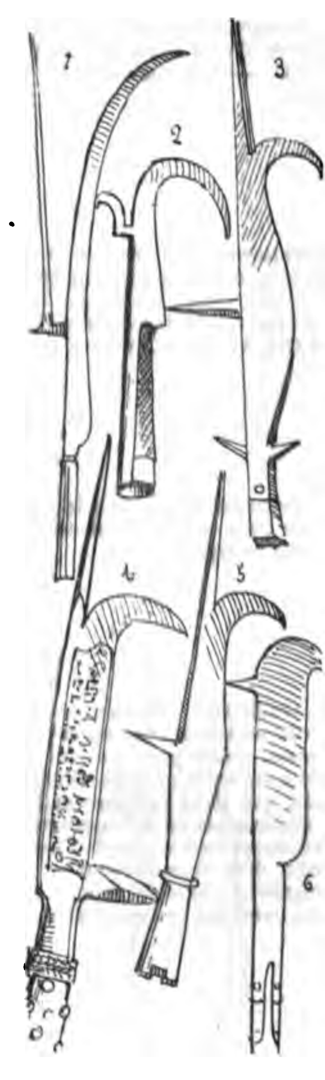
7. Fauchard trident pour la charge (*Sturmsense* en allem.), du dix-septième siècle. Arme allemande dont le fer, d'une dimension énorme, mesure 1m,60 sur 1m,30. — Arsenal impérial de Vienne.

1. Ce genre de fauchard est aussi appelé couteau de brèche (*Brechmesser* en allem.). Il fut particulièrement en usage en Autriche et dans d'autres parties de l'Allemagne, où il s'est continué jusqu'au dix-huitième siècle; mais ce n'est en définitive qu'un fauchard.

LA GUISARME

La *guisarme* ou glaive-guisarme (*Glæfe*, et aussi *Rosschinder*[1] en allemand, *gisarme* en anglais), que les auteurs de la Grande-Bretagne confondent presque tous avec la hallebarde, est un *glaive monté sur une hampe*. La guisarme se distingue particulièrement de la faux de guerre et du fauchard en ce qu'elle est à double tranchant et à crochets. L'origine du glaive-guisarme remonte à l'époque celtique et germanique de l'âge du bronze, où plusieurs peuples avaient la coutume de porter des glaives ou épées de la forme des scramasax montés sur de longues hampes. Les habitants de Wales, en Angleterre, les appelaient *llawnawr*, nom qui dérive du *cleddyr* ou *gleddyr*. En quelques parties de l'Allemagne, le nom de *Glæfe* a fait place aujourd'hui à celui de *Sensener mit Spitzen*. Le nom français de guisarme paraît dériver de *guisard* ou partisan des Guise, qui en étaient armés. Cependant Olivier de la Marche, chroniqueur, né en 1426, attribue une haute antiquité au nom de guisarme, et croit que cette arme dérive de l'habitude que l'on avait jadis d'attacher une dague au bout d'une hache.

1. *Rosschinder*, — équarrisseur de cheval, — est une dénomination qui se rapporte aux coutumes des hommes de pied de couper avec cette arme les jarrets aux chevaux des chevaliers.



1. Guisarme anglaise (*Glæfe* et *Rosschinder* en allem., *gisarme* en angl.), dont les statuts de Westminster du douzième siècle font déjà mention. Les Chinois se servent encore aujourd'hui de cette arme comme on peut le voir au musée d'artillerie de Paris.

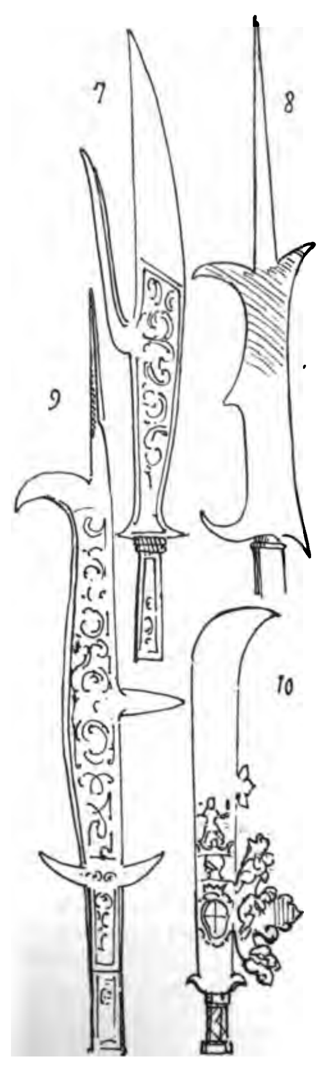
2. Guisarme suisse du treizième siècle. — Col. Troyon, au musée cantonal de Lausanne.

3. Guisarme suisse du quinzième siècle. — Arsenal de Soleure.

4. Guisarme suisse de la fin du quinzième siècle. — Musée de Sigmaringen.

5. Guisarme anglaise de la fin du quinzième siècle.

6. Guisarme suisse de la fin du quinzième siècle. — Arsenal de Zurich et col. Wittmann, à Geisenheim.



7. Guisarme italienne richement gravée de la fin du quinzième siècle. — Col. Llewelyn-Meyrick.

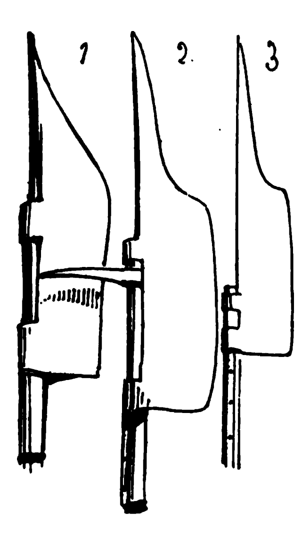
8. Guisarme dont le fer a 75 c. de longueur et qui est montée sur une hampe garnie du fer. La lame porte l'inscription X. IVANI. X. — Col. Az, à Lintz.

9. Guisarme suisse du seizième siècle; elle est damasquinée. — Musée de Sigmaringen.

10. Guisarme italienne de la garde esclavone des doges de Venise, qu'elle portait avec l'épée à corbeille nommée *Schiavona* que dans presque toutes les collections on a faussement cataloguée sous le nom de *Claymore*, épée écossaise qui est à poignée à simples quillons et sans pas-d'âne ni corbeille.

LA VOUGE

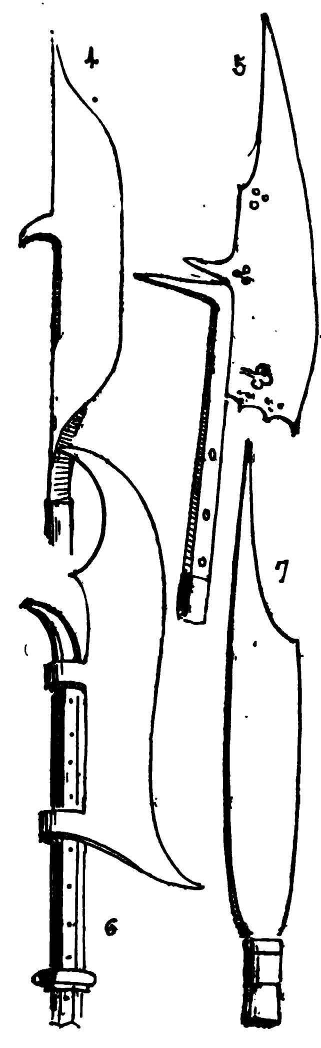
Cette arme, appelée *voulje* en anglais, assez rare aujourd'hui, et dont le fer est monté sur une longue hampe, a été une des plus anciennes armes suisses, et fort en usage en France au quinzième siècle, où y existait tout un corps d'infanterie nommé *voulgiers*. Beaucoup d'archers en étaient également dotés. Quelques auteurs donnent aussi à tort le nom de vouge à l'épieu de chasse des veneurs dont la forme n'a absolument rien de commun avec celle de l'arme de guerre ancienne.



1. Vouge suisse, de 35 cent. de longueur, trouvée sur le champ de bataille de Morgarten (1319). — Arsenal de Lucerne.

2. Vouge suisse à crochet du quatorzième siècle.

3. Vouge suisse du quatorzième siècle. — Arsenal de Zurich. On retrouve cette même vouge dans les dessins d'un manuscrit du quinzième siècle de la collection Hauslaub.



4. Vouge suisse de la fin du quatorzième siècle. — Col. Meyer-Biermann, à Lucerne.

5. Vouge allemande de la fin du quinzième siècle. — Col. Az, à Lintz.

6. Vouge saxonne prise à la bataille de Mühlberg (1547). — Arsenal impérial de Vienne.

7. Vouge autrichienne de 60 c. de longueur. Elle provient de la Jacquerie ou guerre des paysans (1620-1625), époque où elle a été fabriquée avec un fer de charrue. — Col. Az, à Lintz.

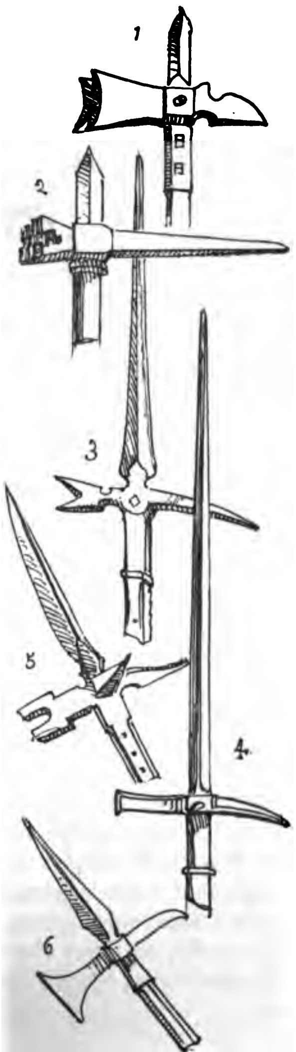
LE MARTEAU D'ARMES.

Monté sur une longue hampe, il est connu, en Allemagne et en Suisse sous la désignation du *Luzerner-Hammer*, marteau de Lucerne, puisqu'il était l'arme favorite des Lucernois. En anglais on peut le nommer *pole-hammer*, de *pole* perche. L'origine de ce marteau d'armes d'homme de pied remonte à la plus haute antiquité, comme le démontrent les marteaux des âges dits de la pierre et du bronze, et Charles Martel (715-741) doit son nom de guerre à cette arme, dont l'usage était devenu général au quatorzième siècle. Le poëme du *Combat des Trente* le mentionne :

> Cil combattait d'un mail qui pesoit bien le quart
> De cent livres d'acier, si Dieu en moi part.

Ce marteau de *vingt-cinq livres* était celui de Tommelin Belefort. On se servait aussi de cette arme dans les pas d'armes, comme le remarque Olivier de la Marche, né en 1426, dans ses Mémoires, là où il parle des pas d'armes du sire Hautbourdin et de Delalain.

Le marteau d'armes à manche court de cavalier (*Reiterhammer* en allemand, *horsemans hammer* en anglais), que les chevaliers portaient, comme la masse d'armes, suspendu à la selle, est d'une origine presque aussi ancienne que le marteau à hampe. Des bas-reliefs antiques au Louvre montrent des amazones attaquant leurs ennemis avec des maillets à manches courts et à double tranchant, dont l'un est formé par ce que l'on appelle, en terme d'armurier, le *bec-de-perroquet* et *bec-de-faucon*, quand le marteau était sur longue hampe.



1. Marteau d'armes en acier du quatorzième siècle, monté sur longue hampe. (*Luzerner-Hammer* en allem., *pole-hammer* en angl.). — K. 84, musée d'artillerie.

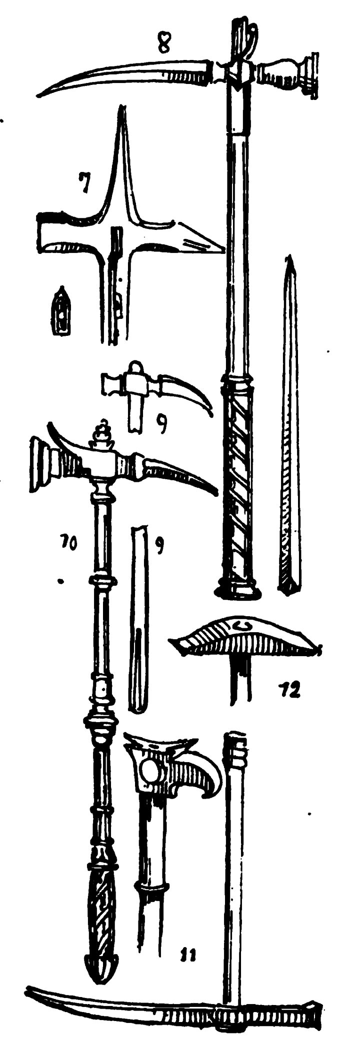
2. Marteau d'armes en acier du quinzième siècle, monté sur longue hampe.

3. Marteau d'armes suisse en acier du quinzième siècle, monté sur longue hampe. Cette arme, dont l'arsenal de Lucerne possède un grand nombre, représente bien le type du *Luzerner-Hammer* ou marteau de Lucerne. — Col. Meyer-Biermann, à Lucerne, et musée de Sigmaringen.

4. Marteau d'armes en acier, monté sur longue hampe, de la fin du quinzième ou du commencement du seizième siècle. L'épée, qui le surmonte, a plus de 90 cent. de longueur. — K. 88, musée d'artillerie.

5. Marteau d'armes suisse en acier sur longue hampe, d'après un dessin de Jean Holbein (1445-1554) qui représente le *Combat de Thiebaud l'Arx*. — Musée industriel de Vienne.

6. Marteau d'armes-pique. Cette arme sur longue hampe était portée par des sous-officiers gardes-drapeau sous le premier Empire (1804-1814). — K. 275, musée d'artillerie de Paris.



7. Marteau d'armes de cavalier (*Reiterhammer* en allem., *horsemans hammer* en angl.), de 60 cent. de longueur; il est en fer, à manche de bois incrusté d'ornements gothiques en cuivre, dont les ogives à dos-d'âne indiquent la fin du quinzième siècle. — Col. Renné de Constance.

8. Marteau d'armes, de 1 mètre de longueur, d'un chef hussite du quinzième siècle, qui servait à la fois d'arme et de bâton de commandement. La poignée, d'une longeur de 40 cent., est recouverte de velours rouge. Un dard, de 75 cent. de longueur, sort du marteau dès qu'on appuie sur le bouton de la douille. — Musée de Sigmaringen.

9. Marteau d'armes de cavalier dit perroquet, de la fin du quinzième siècle. — Col. Llewelyn-Meyrick.

10. Marteau d'armes de cavalier dit perroquet, du seizième siècle, tout en fer ciselé; il a 55 c. de longueur et des ornements fleurs de lis. — Arsenal de Berne.

11. Marteau d'armes de cavalier du seizième siècle, dit perroquet. — K. 69, musée d'artillerie de Paris.

12. Marteau d'armes d'escalade, pris aux Savoisiens commandés par Brenaulieu-Chaffardin, en 1602, sous les murs de Genève, ville qu'ils voulaient surpendre. — Arsenal de Genève.

13. Marteau d'armes de cavalier à verge très-longue, en fer et en cuivre et à manche de bois à poignée d'ivoire, du seizième siècle. — Musée de Dresde.

LA HACHE D'ARMES

La *hache d'armes* (hache, de l'allemand *Hacken*, et non pas du latin *ascia*) s'appelait en allemand *Streitaxt*, et en anglais *battle-axe*, en général, mais *Fuss-Streitaxt* en allemand, et *pole-axe* (de *pole*, perche) dès qu'elle était à longue hampe, et destinée aux hommes de pied. Cette arme cunéiforme, comme l'instrument domestique dont elle dérive, est une des plus anciennes; elle était aussi une des plus répandues durant les âges dits de la pierre et du bronze, et l'arme favorite des races germaniques.

La hache des Francs, la célèbre *francisque*, était à manche court, tandis que celle des Saxons était montée sur une hampe tellement longue chez les Anglo-Saxons, qu'elle fut appelée *pole-axe* ou hache à perche, car le mot pole signifie aussi bien perche que crochet.

A la bataille de Hastings, en 1066, où Harold II fut défait par Guillaume le Conquérant, les Saxons repoussèrent d'abord avec succès les assauts répétés des Normands, qu'ils abattirent en grand nombre avec leurs *longues haches de guerre*, etc., arme qui était alors ordinairement chez eux d'un mètre et demi de longueur. On la trouve représentée dans les tapisseries de Bayeux, où elle ne montre *ni pointe ni croc*, et paraît aussi simple que la hache domestique et la francisque.

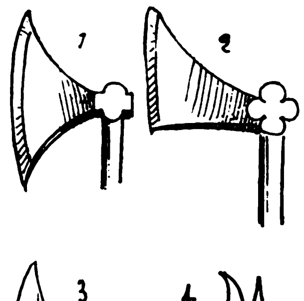
La hache d'armes d'homme de pied du quatorzième siècle n'est plus du tout la même que celle des siècles précédents. Hache d'un côté, elle offre du côté opposé ou le marteau à

pointes de diamant ou la pointe aiguë du marteau d'armes, mais ordinairement plus recourbée et plus volumineuse, que l'on nommait *bec de-faucon*, tandis qu'elle s'appelait *bec-de-perroquet* dès qu'elle faisait partie d'un marteau ou d'une hache à manche court à l'usage du cavalier.

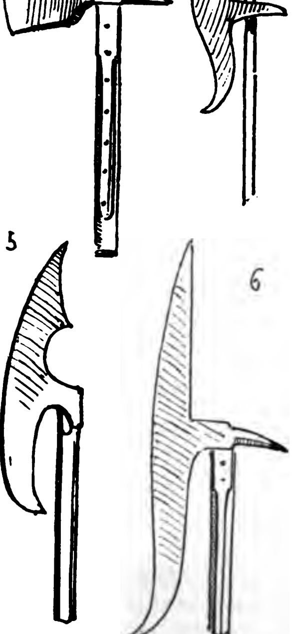
Cette arme était aussi quelquefois pourvue d'un dard long, sorte d'épée plantée au bout supérieur.

La hache à manche court, qui était l'arme de la cheva-lerie (*Reiteraxt*, et aussi *Barthe* en allemand, *horsemans axe* en anglais), montre quelquefois, à partir de la fin du moyen âge, un canon encastré dans le manche, soit le canon à main primitif, soit le pistolet à rouet.

La hache d'armes à manche court était, comme le marteau, connue des anciens. C'était une de ces armes que l'on voit quelquefois sur les chars de guerre des Assyriens et dans les sculptures qui représentent des Amazones.



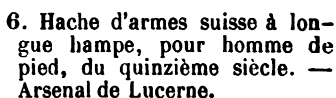
1 et 2. Haches d'armes à longue hampe, pour homme de pied (*Fuss-Streïtaxt* en allem., *pole-axe* en angl.), de la fin du onzième siècle.—Tapisseries de Bayeux.



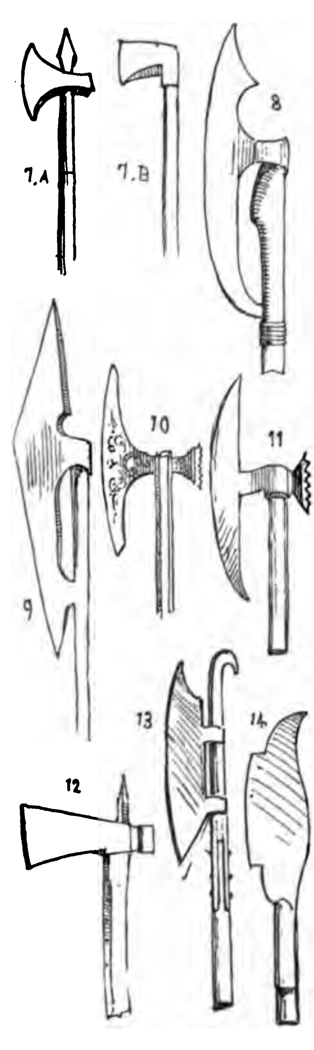
3. Hache d'armes allemande à longue hampe, pour homme de pied, de la fin du quatorzième siècle. — K. 93, musée d'artillerie de Paris.

4. Hache d'armes allemande à longue hampe, pour homme de pied, du quinzième siècle. — Gravure sur bois, au cabinet d'estampes de Munich.

5. Hache d'armes allemande à longue hampe, pour homme de pied, du quinzième siècle. — Musée de Munich; collection du roi de Suède Charles XV et collection Llewelyn-Meyrick.



6. Hache d'armes suisse à longue hampe, pour homme de pied, du quinzième siècle. — Arsenal de Lucerne.



7 A. Hache d'armes allemande à longue hampe pour homme de pied, du quinzième siècle. — Incunable du cabinet d'estampes de Munich.

7 B. Id. id.

8. Hache d'armes russe à longue hampe pour homme de pied, appelée *Bardiche*. — K. 95, musée d'artillerie de Paris.

9. Hache d'armes russe[1] à longue hampe pour homme de pied, dont étaient armés les *Strélites* ou *Strelitzen*. — Musée de Tsarskoe-Selo.

10. Hache d'armes vénitienne à longue hampe et à marteau à pointes de diamant, du seizième siècle. — Col. Meyrick.

11. Hache d'armes suisse à longue hampe et à marteau à pointes de diamant, du seizième siècle. — Arsenal de Berne.

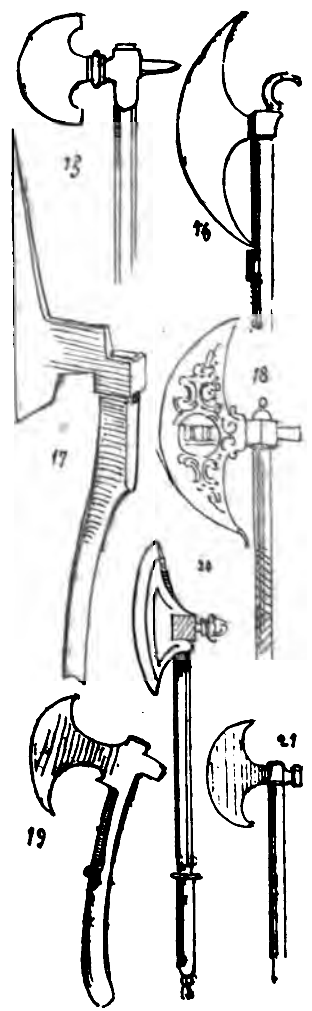
12. Hache d'armes suisse à longue hampe, à marteau et à dard. — Arsenal de Berne.

13. Hache d'armes à longue hampe, des *Lochaber*, arme nationale d'Ecosse. — Col. du prince Charles, à Berlin.

14. Id. allemande du quinzième siècle[2]. — Musée historique de Montbijou, à Berlin.

1. Les haches d'armes modernes des peuples qui habitent le Caucase ont encore aujourd'hui cette même forme, comme le démontre l'arme de Schamyl, conservée également au musée de Tsarkoe-Selo, et on les voit aussi sur des gravures allemandes du quinzième siècle au cabinet d'estampes à Munich.

2. Ces deux espèces de haches pourraient être rangées parmi les vouges.



15. Hache d'armes anglaise de partisan à longue hampe pour homme de pied, appelée *Jedburg-axe*, du seizième siècle. — Col. Meyrick.

16. Hache d'armes probablement anglaise ou écossaise, à longue hampe, pour homme de pied. — K. 96, musée d'artillerie de Paris.

17. Hache d'armes allemande, à manche court, pour cavalier (*Reiteraxt* et aussi *Barthe* en allem., *horsemans axe* en angl.), de la fin du quinzième siècle. — Musée de Dresde.

18. Hache d'armes turque, à manche court, de cavalier, de la fin du quinzième siècle, ayant appartenu au sultan des Mamelucks Mahomed Ben Kaitbai, qui a régné de 1495 à 1499. Une inscription en lettres à jour dit : « *Le sultan, le roi victorieux, le père de la fortune, Mahomed Ben Kaitbai; que l'aide de Dieu soit glorifiée en lui!* » On y lit, en outre, en lettres kufiques, cinq fois le nom de Dieu. — Col. d'Ambras.

19. Hache d'armes sclave, à manche court, pour cavalier.— Dessin d'Albrecht Durer.

20. Hache d'armes à manche court pour cavalier, entièrement en fer, du commencement du seizième siècle.

21. Hache d'armes anglaise à manche court pour cavalier, du commencement du règne d'Elisabeth (1558).

22. Hache autrichienne, dont le manche mesure un mètre et qui porte la date de 1623 et la roue, signe de ralliement adopté par



les paysans insurgés dans la Jacquerie, qui furent vaincus avec l'aide de la chevalerie bavaroise. — Col. Az, à Lintz.

23. Hache d'armes polonaise, à manche court entortillé de bandes de cuir, du commencement du dix-septième. — Col. Llewelyn-Meyrick.

24. Hache anglaise d'exécution, de la fin du seizième siècle, avec laquelle fut décapité le comte d'Essex sous le règne d'Élisabeth (1588-1608). — Tour de Londres.

25. Hache de parade de mineur saxon, appelée *Bergbarte*, datée de 1685; le manche est incrusté d'ivoire et la lame percée à jour. Ces armes, qui sont uniquement destinées aux cortéges de la corporation des mineurs, aux jours de fête, ne sont guère propres à un autre usage.

26. Hache d'armes de cavalier, à petit canon pour manche, du quinzième siècle.

27. Hache d'armes, à petit canon pour manche, du seizième siècle, de 85 cent. de longueur, ayant appartenu au réformateur Zwingli, mort à la bataille de Cappel, en 1531. — Arsenal de Zurich.

28. Hache d'armes allemande, à pistolet à rouet, de la fin du seizième siècle, incrustée d'ivoire et d'argent. — Musée Szokau (Hongrie) et musée de Sigmaringen.

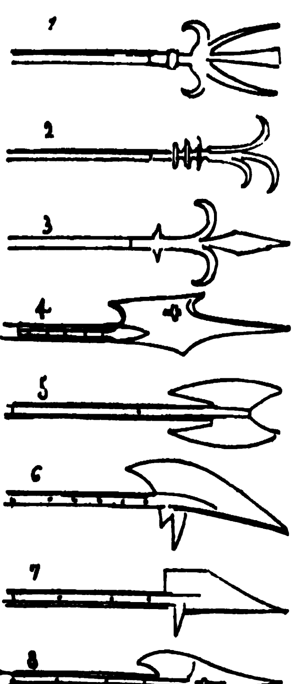
29. — Hache d'armes, à pistolet à batterie à silex, de la fin du dix-septième siècle.

30. Hache d'armes chinoise. — Musée d'artillerie de Paris.

31. Id. id.

LA HALLEBARDE

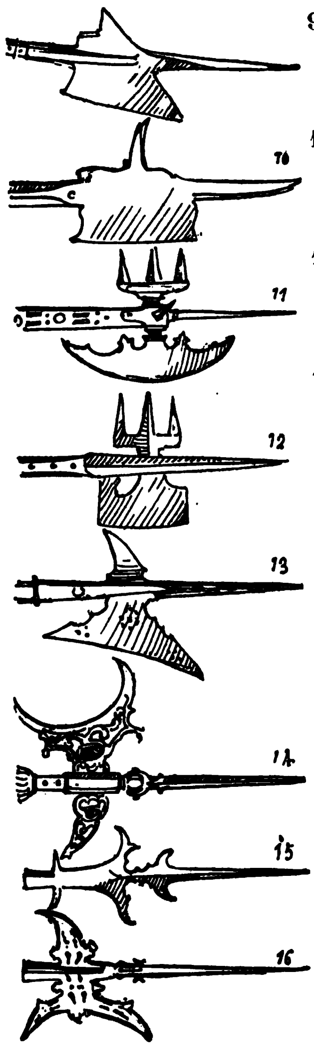
La *hallebarde* (de l'allemand ***Halbe-Barthe***, **demi-hache** d'armes, ou de *Helm*, casque, et *Barthe*, hache d'armes, ou de *alte Barthe*, ancienne hache d'armes, et nommée en anglais *halberd*) remonte, en Scandinavie et en Allemagne, aux premiers siècles de notre ère; elle fut introduite en France par les Suisses, vers 1420. Le président Fouchet, qui écrivait vers la fin du seizième siècle, en attribue l'introduction à Louis XI (1461-1483). « Ce prince, dit-il, fit faire à Angiers et autres bonnes villes de *nouvaulx ferremens de guerre appelés hallebardes.* » Ce dire est confirmé par des miniatures du commencement du quinzième siècle, où on voit déjà figurer la hallebarde dont la forme a grandement varié selon les temps et les pays.



1, 2, et 3. Trois espèces de hallebarde, du genre des corsèques, — du onzième siècle. — Psalterum, manuscrit de la bibliothèque de Stuttgard.

4. Hallebarde suisse du quatorzième siècle.

5, 6, 7 et 8. Quatre hallebardes allemandes du quatorzième siècle. — Musée national de Munich.



9. Hallebarde suisse du commencement du quinzième siècle. — Col. de l'auteur.

10. Hallebarde suisse de la fin du quinzième siècle. — Arsenal de Berne.

11. Hallebarde suisse à marteau-fourche de la fin du quinzième siècle. — Arsenal de Berne.

12. Hallebarde allemande à marteau-fourche du commencement du seizième siècle. — Arsenal impérial de Vienne.

13. Hallebarde suisse du milieu du seizième siècle. — Col. de l'auteur.

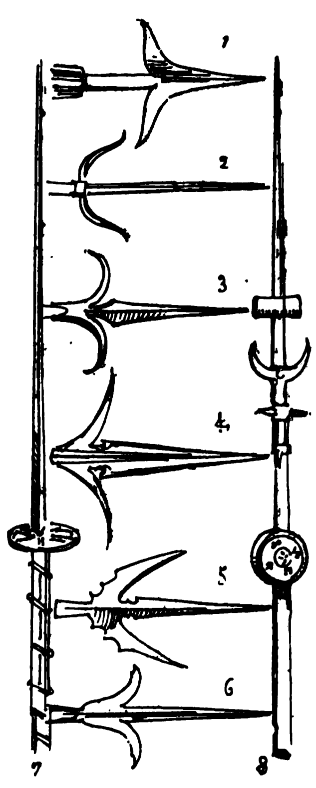
14. Hallebarde allemande du seizième siècle, dorée et ciselée, arme très-riche. — Musée de Sigmaringen.

15. Hallebarde allemande du seizième siècle. — Col. Sœter, au musée Maximilien, à Augsbourg.

16. Hallebarde vénitienne de la fin du seizième siècle. — Col. Llewelyn-Meyrick.

LA CORSÈQUE

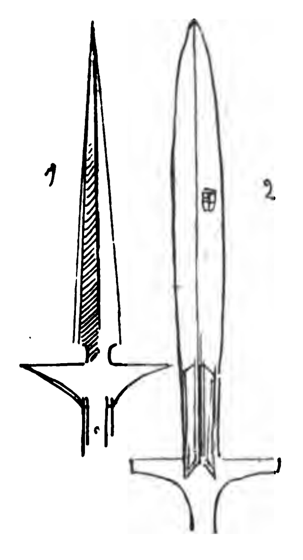
La *corsèque*, espèce de pertuisane, originaire de la Corse, et qui paraît être la même arme que quelques auteurs appellent *roncone*, arme des *ronseurs* (*Ranseurs* en allemand et en anglais), était très-répandue en Allemagne vers la fin du quinzième siècle. L'ancien *Cérémonial français* dit que c'était *une javeline ayant le fer long et large, à deux oreillons*.



1. Corsèque ou roncone bourguignonne, d'après les miniatures d'un manuscrit du quinzième siècle. — Bibliothèque de l'arsenal de Paris.
2. Corsèque de la fin du quinzième siècle. — K. 28, musée d'artillerie de Paris.
3. Corsèque allemande du commencement du seizième siècle. — Manuscrit de Glockenthon, à la collection d'Ambras.
4. Corsèque allemande du seizième siècle. — Col. Nieuwerkerke.
5. Corsèque italienne du seizième siècle.
6. Corsèque du dix-septième siècle. — Arsenal de Berlin.
7. Corsèque carrée à rouet du seizième siècle. La pointe a presque un mètre de longueur. — Arsenal de la ville de Vienne. Cette même corsèque se trouve aussi dans les dessins de 1505 de Glockenthon qui reproduisent les armes des arsenaux de Maximilien Ier.
8. Corsèque à rouet du commencement du dix-septième siècle. — Musée de Sigmaringen.

LA PERTUISANE

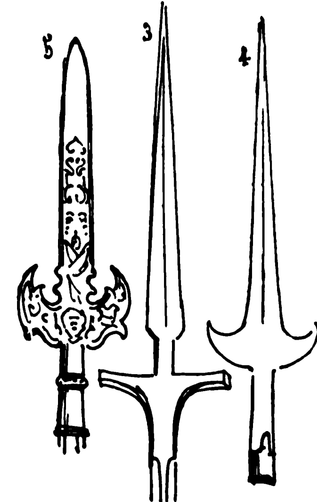
La *pertuisane* (de l'espagnol *partesana*, ou de *pertuis*, ouverture, parce qu'elle fait de larges blessures, ou peut-être simplement du français *partisan*; en allemand *Partisane*, et aussi *Bœhmischer Ohrloeffel*, et en anglais *partizan*) est une variété de la hallebarde. Son fer est long, large et tranchant; elle n'a point de hache, mais des ailerons dans le genre de ceux de la corsèque et de la roncone. Connue en France depuis Louis XI (1461) jusqu'à la fin du dix-septième siècle, son origine ne remonte pourtant pas au delà de 1400. Pietro Monti, dans son *Exercitiorum atque artis militaris collectanea,* Milan, 1509, qui a particulièrement voulu décrire cette arme, dont les gardes de François Ier et de ses successeurs étaient pourvus, l'a confondue avec les corsèques et les hallebardes, erreur qui a été encore commise de nos jours dans le catalogue de la célèbre collection Llewelyn-Meyrick à Goedrich-Court, où on a même classé des espontons et des baïonnettes langue-de-bœuf dans la catégorie des pertuisanes.



1. Pertuisane allemande (*Partisane* ou *Bœhmischer Ohrlœffel* en allem., *partizan* en angl.), dont le fer mesure 36 cent. Elle remonte probablement aux premières années du quinzième siècle. — Musée national de Munich.

2. Pertuisane suisse du quinzième siècle, avec marque d'armuriers. — Col. Meyer-Biermann, à Lucerne.

3. Pertuisane suisse du quinzième siècle, avec marque d'armurier. — Col. Meyer-Biermann, à Zurich.



4. Pertuisane française du seizième siècle, du règne de François I. Elle est gravée. — K. 166, musée d'artillerie de Paris.

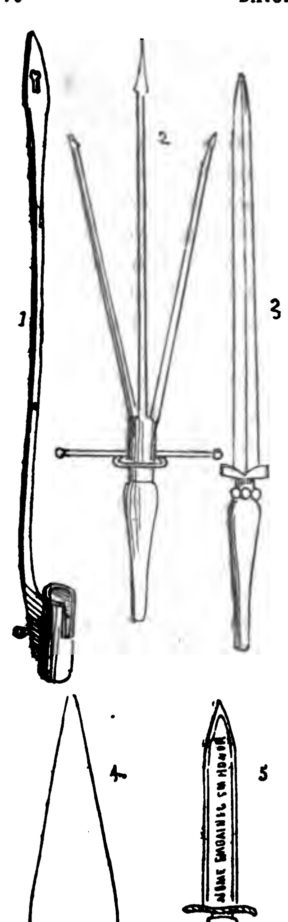
5. Pertuisane allemande, richement gravée et datée de 1615. Elle porte les insignes de la Toison d'or et provient des gardes du palatin du Rhin. — Col. Llewelyn-Meyrick.

LA BAIONNETTE

Presque tous les auteurs de dictionnaires et d'encyclopédies, en se copiant, comme d'habitude, les uns les autres, ont répété que la baïonnette (*Bajonnet* en allemand, *bajonet* en anglais) a été inventée et fabriquée à Bayonne par Puységur, mort en 1682. Cependant, cette sorte de dague ou d'épée n'a pas seulement été portée au bout du fusil proprement dit; elle avait été adaptée déjà à l'arquebuse, et peut-être même aux premières armes à feu portatives. On la trouve déjà mentionnée en France vers 1570, mais elle n'y fut universellement adoptée que vers 1640, où elle remplaça la pique dans une partie des troupes. La baïonnette, qui est composée aujourd'hui de la *lame* et de la *douille* à virole, dont l'invention est attribuée à tort en Angleterre à Mackay, en 1691, et en France à Vauban, était d'abord à *manche* en bois, fer ou corne, destiné à entrer dans le canon. Plus tard, la baïonnette fut fixée au bout du fusil au moyen de la douille dont l'échancrure pouvait tourner sur le tenon. C'était l'arme blanche réunie à l'arme à feu, appelée *fusil mousquet* ou *mousquet fusil*, attribuée à Vauban, que Couhorn, le rival de celui-ci, introduisit aussi dans l'infanterie hollandaise vers 1680.

Un mousquet à rouet de la fin du seizième siècle, conservé dans la collection Coulmann, à Hanovre, infirme cependant l'attribution qui a été faite à Vauban du premier emploi de la baïonnette à douille, car cette arme est pourvue d'une longue baïonnette à douille à virole, dont la lame sert en même temps de tire-bourre.

Il y a des baïonnettes *langue-de-bœuf*, des baïonnettes *espagnoles en forme de couteau*, des *baïonnettes triangulaires*, des *baïonnettes-fauchards* bohêmes, des *baïonnettes-sabres*, etc., etc.



1. Baïonnette allemande, à douille à virole, du seizième siècle. — Coll. Coulmann, à Hanovre.

2. Baïonnette-poignard brise-épée à manche, de la fin du seizième siècle. Elle a 37 cent. de longueur. — Col. Sœter, à Augsbourg.

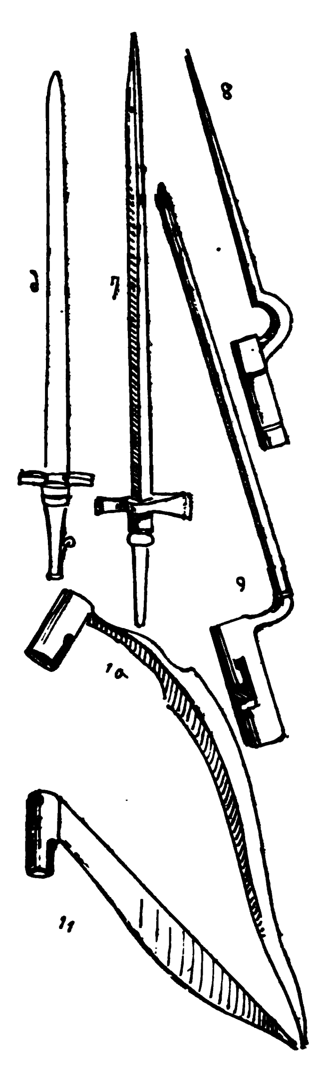
3. Baïonnette-poignard triangulaire à manche en bois, de 35 cent. de longueur totale, du dix-septième siècle. — Col. Sœter, à Augsbourg et arsenaux suisses.

4. Baïonnette anglaise, langue-de-bœuf (*Pflug-Bayonnet* en allem., *plug-bayonet* en angl.), de la fin du dix-septième siècle. — Tour de Londres. Une semblable, au même musée, porte l'inscription : « *God save king James the* 2 *d.* 1686. »

5. Baïonnette-couteau espagnole du dix-septième siècle, à manche en bois. Elle porte l'inscription :

« *No me saches sin rason*
« *Ne me embainez sin honor.* »

(Ne me dégaine sans raison et ne m'engaine sans honneur.)



6. Baïonnette française, à manche avec ressort, du dix-septième siècle.

7. Baïonnette suisse, à manche, du dix-septième siècle.

8. Baïonnette française, à douille ordinaire, en usage en 1717.

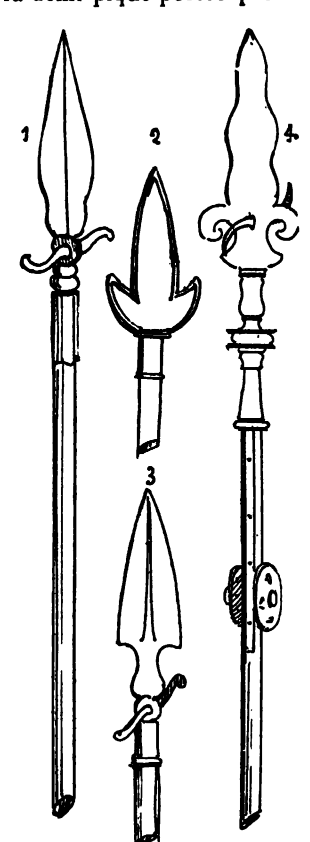
9. Baïonnette française, à douille à entaille, en usage en 1768.

10. Baïonnette-fauchard bohème, à douille, du commencement du dix-huitième siècle. — Coll. du prince de Lobkowitz, à Raudnitz.

11. Id. id.

L'ESPONTON

L'esponton ou sponton (de l'italien *spuntone*, pointu, *Sponton* en allemand, *spontoon* et *half-pike* en anglais) était la demi-pique portée par les officiers d'infanterie à partir de la fin du dix-septième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième. La forme disgracieuse et grotesque de cette arme indique parfaitement le temps de la perruque et des tricornes. Le dernier esponton en France est celui que portaient les gardes françaises en 1789, et dont on peut voir le modèle au musée d'artillerie de Paris.



1. Esponton d'officier autrichien de la fin du dix-septième siècle.

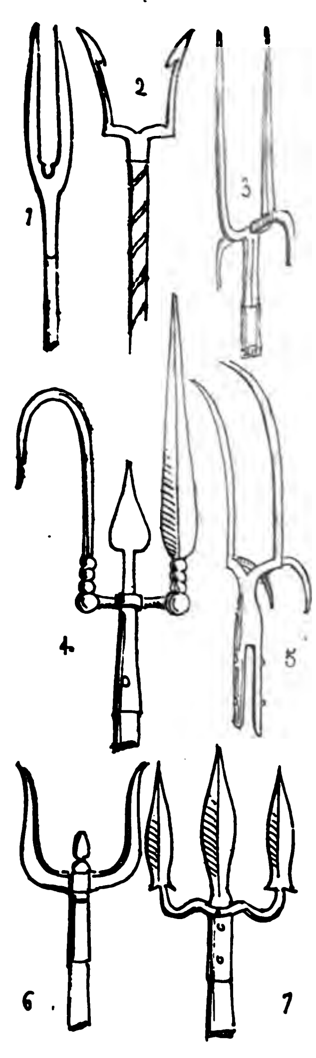
2. Esponton d'officier d'une des petites principautés de l'Allemagne de la fin du dix-septième siècle.

3. Esponton prussien du règne de Frédéric II (1740-1786).

4. Esponton à rouet du dix-septième siècle. — Musée de Sigmaringen.

LA FOURCHE DE GUERRE

Cette arme (*military fork* en anglais, *Sturmgabel* en allemand) commence à apparaître vers la fin du quinzième siècle. On trouve à l'arsenal de Genève des *fourches d'échelles d'escalade* italiennes prises aux Savoisiens en 1602. La fourche de guerre est aussi mentionnée dans les récits du siége de Mons de 1691, où les grenadiers de l'ancien régiment Dauphin, commandés par Vauban, emportèrent d'assaut un ouvrage et saisirent les *fourches des Autrichiens*, etc. C'est pour récompenser cette action que Louis XIV accorda aux sergents de ces grenadiers le droit de porter une fourche à la place de la hallebarde.



1. Fourche de guerre du quinzième siècle. — Incunable au cabinet d'estampes de Munich.

2. Fourche d'échelle allemande du commencement du seizième siècle. — Aquarelle de Glockenthon, exécutée en 1505, d'après les arsenaux de Maximilien I.

3. Fourche d'échelle italienne, prise aux troupes savoisiennes, sous les murs de Genève en 1602. — Arsenal de Genève.

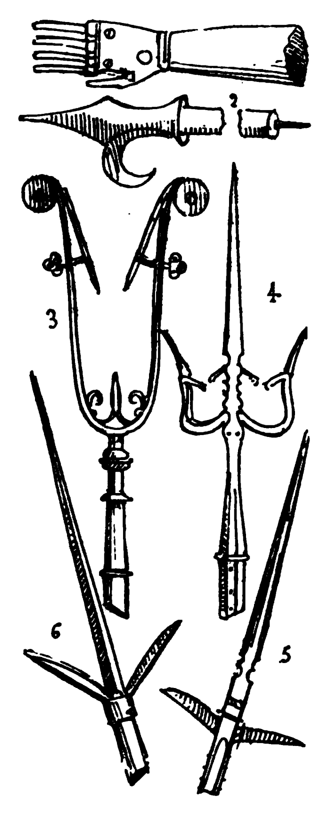
4. Fourche d'échelle provenant du second siége de Vienne en 1683.

5. Fourche de guerre double du dix-septième siècle.

6. Fourche de guerre simple du dix-septième siècle. — Arsenal de Genève.

7. Fourche de guerre trident du dix-septième siècle. — Col. Az, à Lintz.

ARMES ET USTENSILES DIVERS DE GUERRE ET DE CHASSE.



1. Main articulée en fer, du seizième siècle, attribuée à Gœtz de Berlichingen. — Musée de Sigmaringen. Une main pareille se trouve aussi au musée national de Munich.

2. Crochet de siége sur longue hampe pour arracher les phalariques ou flèches incendiaires; d'après le *Walturius* de 1472 et un manuscrit du commencement du quinzième siècle de la bibliothèque Hauslaub, à Vienne. (Voir le chapitre où sont traitées les machines de guerre.)

3. Désarçonneur allemand (*Fangeisen* en allem., *catchpole* en angl.) du quinzième et du seizième siècle; il est monté sur une longue hampe et mesure 35 cent. Ce terrible engin, qui est à double ressort, servait à attraper le cou du chevalier et à le renverser de cheval. — Musées de Sigmaringen et de la Tour de Londres. Arsenal impérial de Vienne.

4. Désarçonneur allemand double du seizième siècle. — Musée de Dresde.

5. Arme de chasse à double couteau et ressort, damasquinée, du seizième siècle. Elle a 60 cent. de hauteur. — Musée de Dresde.



6. Arme de chasse à double couteau et ressort, du seizième siècle, signé ***Bartolam Biella***. — Musée de Dresde.

7. Crochet d'armes du seizième siècle, trouvé sous les décombres du château fort d'Erperath, près Neus et de Dusseldorf, détruit par les Suédois. — Musée de Sigmaringen.

8. Épée de chasse, avec traverse au bout de la lame, du seizième siècle. — J. 171, musée d'artillerie de Paris.

9. Petits tambours turcs recouverts de peau humaine et pris par le général Rauchhaupt qui commandait, sous le règne du grand-électeur, la brigade brandebourgeoise à la bataille de Saint-Gothard, en Hongrie (1664). — Arsenal de Berlin et col. de l'auteur.

LES MACHINES DE GUERRE

ET LES ARMES DE SIÉGE

Les machines de guerre (*Antwerc* en vieil allemand) dont on s'est servi durant le moyen âge et avant qu'elles n'eussent été remplacées par les armes à feu de gros calibre, ont été imitées d'après les machines des anciens. (Voy. p. 38, 39, 40, 67 et 68.) On retrouve la *baliste,* destinée à lancer de grosses flèches; la *catapulte* ou le *tormentum* des Latins, et l'*onagre,* en vieux français, qui lançaient des pierres et des blocs de rochers; le *bélier*, pour battre en brèche; le *trébuchet*, servant également à briser les murs; la *bascule*, l'ancien *tolleno* à deux paniers, qui versait les combattants dans les places assiégées. On se servait en Allemagne de *Manges*, de *Blindes*, de *Tribocs*, de *Patrarias*, de *Tanten*, de *Igel* (hérissons), de *Katzen* (chats) et d'une foule d'autres noms encore pour désigner tous ces genres de machines, modifiées et dénommées autrement dans les différents centres. Les miniatures du *Codex aurœus* de Saint-Gall, du neuvième siècle, représentent des machines incendiaires en forme de poisson portées au bout des lances. Le musée d'artillerie de Paris possède deux arcs de baliste du château de Damas, et probablement de l'époque des croisades, et le cabinet des antiques de Zurich quantité de fers de flèches de baliste trouvés avec d'autres débris de ces machines sous les décombres du château de Russikon, détruit vers la fin du treizième siècle.

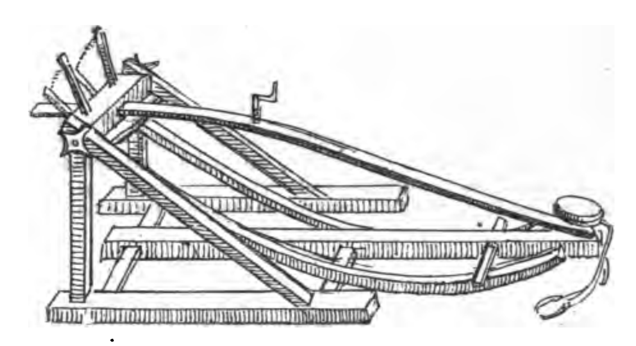
Les archives de Mons, de l'année 1406, parlent des machines de guerre dont on trouve toutes sortes de dessins dans les manuscrits de l'époque, particulièrement dans les dessins de Zeitblom du quinzième siècle, de la bibliothèque du prince de Waldburg-Wolfegg.

Ce qui préoccupait alors particulièrement les faiseurs de

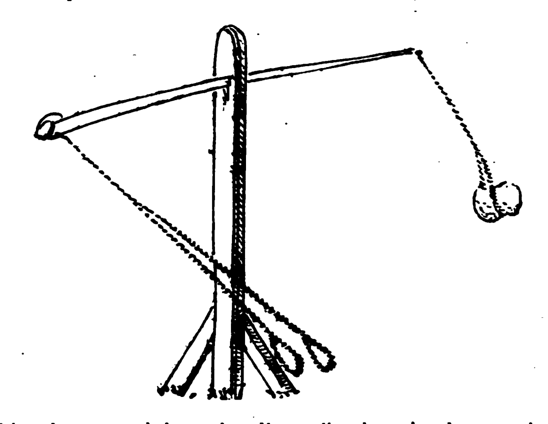
projets pour machines de guerre, était de trouver des moyens nouveaux pour incendier les places assiégées, et ils allaient jusqu'à imaginer des appareils pour chiens et chats, et même pour volailles, destinés à mettre le feu. Le pauvre coq même, cette horloge chérie et vivante des lansquenets, qui ne les quittait jamais dans leurs campagnes, était transformé en phalariques par ces terribles chercheurs.



Deux phalariques ou plutôt torches incendiaires à main. — *Codex aureus* de Saint-Gall du neuvième siècle. La machine que le cavalier porte au bout de sa lance, a la forme d'un poisson. Le manuscrit le représente vomissant déjà du feu pendant que la troupe n'est pas encore arrivée devant la place qu'elle veut incendier; ce n'est donc pas de la poudre ni une autre matière explosive. Ces torches paraissent simplement résineuses.

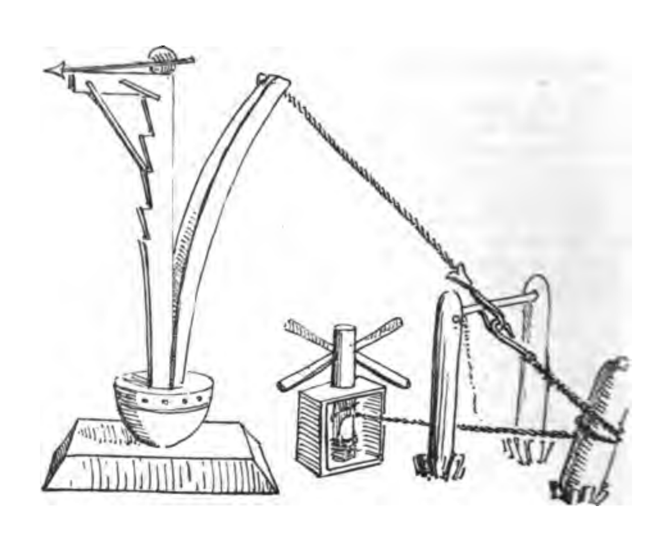


Machine de guerre à lancer de gros projectiles, tels que pierres, boules et blocs de rochers (la *catapulte* ou le *tormentum* des anciens, l'*onagre* français, le *Bleydenn* allemand), reproduit d'après les dessins de Zeitblom, du quinzième siècle. — Bibliothèque du prince de Waldburg-Wolfegg. Quelques auteurs du quinzième et du seizième siècle ont donné un grand nombre de ces machines, variant dans leur construction, et dont la plupart sont plutôt des productions de fantaisie que des copies d'après nature.

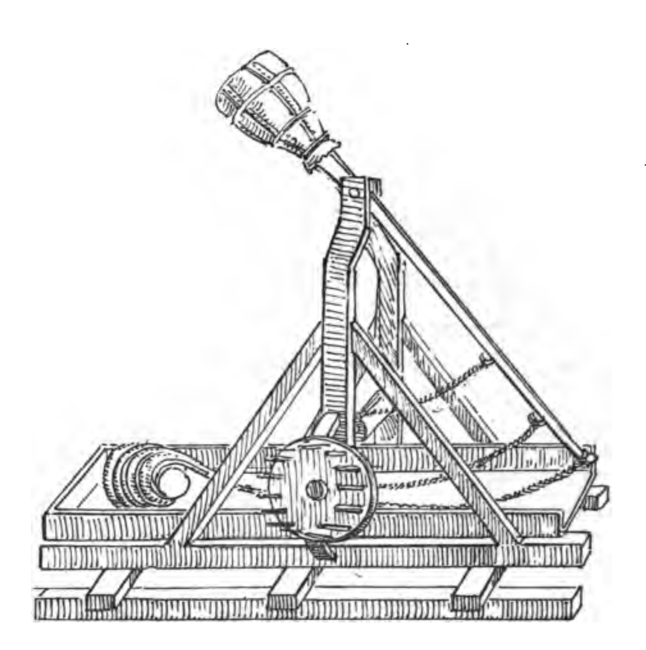


Machine de guerre à bascule, dite trébuchet simple, pour lancer des pierres et battre en brèche, d'après les dessins de Zeitblom, du quinzième siècle. — Bibliothèque du prince de Waldburg-Wolfegg. Il existait aussi des trébuchets doubles qui lançaient

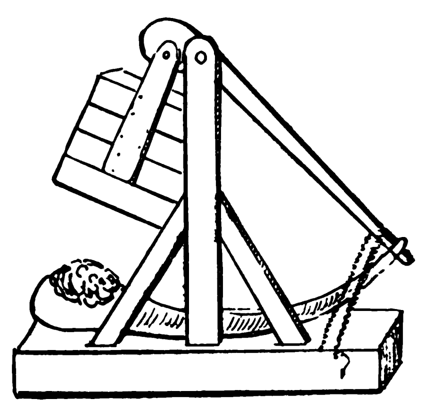
des projectiles sans interruption par le va-et-vient de l'arbrier appelé verge ou flèche, dont une extrémité était toujours chargée pendant que l'autre montait. Les trébuchets simples étaient mis en mouvement au moyen de cordes tirées par quatre hommes. Le trébuchet à fronde était à peu près construit de la même manière que le trébuchet simple ci-dessus; seulement, à un moment calculé, un crochet, attaché à l'extrémité de la pente longue de la verge, laissait échapper une des cordes de la fronde et la pierre s'élançait par la tangente du cercle décrit.



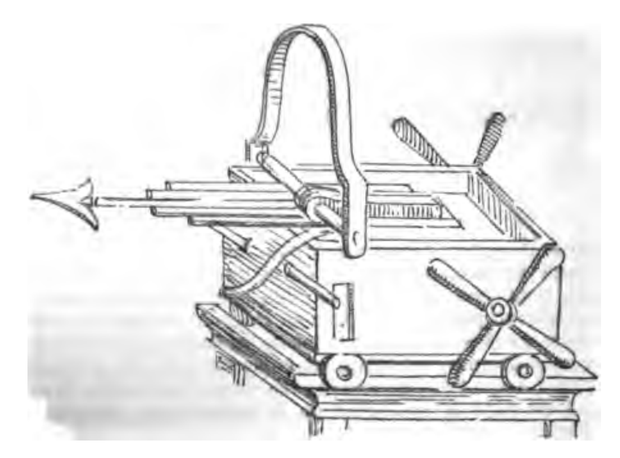
Machine de guerre à lancer des flèches (la *baliste* des anciens, le *Belagerungsbalester* allemand), reproduite d'après le *Walturius*, imprimé à Vérone, en 1472. — Bibliothèque Hauslaub à Vienne. Cette machine tire son impulsion de l'arc colossal qui, plié au moyen de cordes fixées sur des pilotis, rebondit vers l'arbrier, dès que les cordes sont lâchées, et lance la flèche.



Machine de guerre à engrenage pour battre en brèche (de l'allemand *Brechen*, rompre, ou du celtique *brech*, *breca*, ouverture), dont l'emploi a dû être d'un effet bien plus grand que celui obtenu par le bélier dont les coups ne pouvaient produire que des trouées, tandis que la masse du battant devait renverser des pans de mur. Ce dessin est copié sur ceux de la *Pyrotechnie de l'Ancelot lorrain*; on trouve encore reproduite la même machine dans le *Walturius* de la bibliothèque Hauslaub, à Vienne.

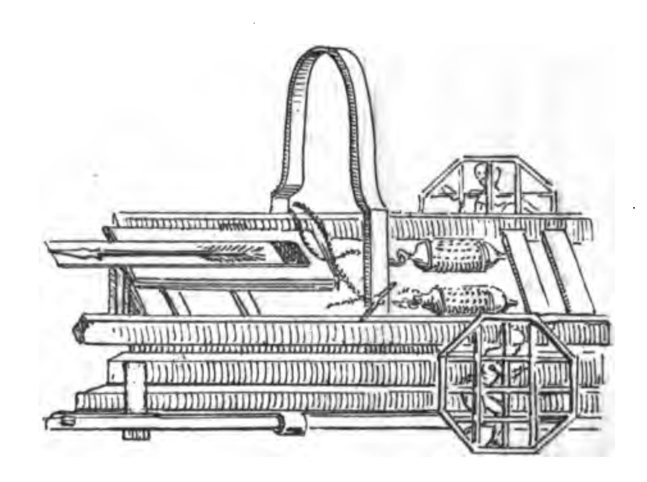


Machine de guerre à bascule et à fronde, d'après un manuscrit. *Recueil d'anciens poëtes*, de la bibliothèque impériale de Paris. C'est un des systèmes les plus simples; l'extrémité de la verge affranchie de son attache remonte avec rapidité entraînée par la lourde charge qui fait faire bascule et enlève la fronde avec son projectile.

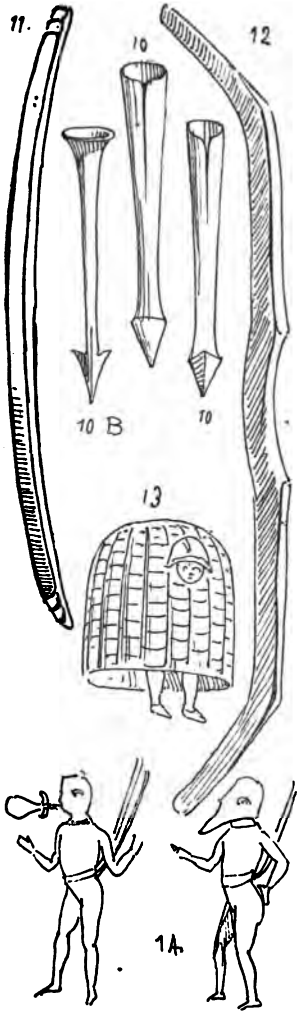


Baliste à quatre roues (*Balista quadrirota*), d'après la *Notitia Utraque cum Orientis tum Occidentis*, etc. Bâle, 1552. L'auteur

de cette *Notitia*, qui reproduit des notes administratives des armées romaines de l'Orient et de l'Occident, du quinzième siècle, y a ajouté des dessins de balistes qu'il a copiés sur des machines ou des dessins de son époque.



Machine de guerre, d'après la *Notitia Utraque cum Orientis tum Occidentis*, etc. Bâle, 1552, où elle est appelée *balista fulminatrix*. Cette machine est curieuse par son moteur qui consiste en hommes-écureuils. On trouve dans ce même ouvrage un bateau à roue appelé par l'auteur *Libourna;* les roues y sont mues par des bœufs.



10. Fer de flèche de baliste, de 14 cent. de longueur, trouvé sous les décombres du château de Russikon, canton de Zurich, détruit vers la fin du treizième siècle.

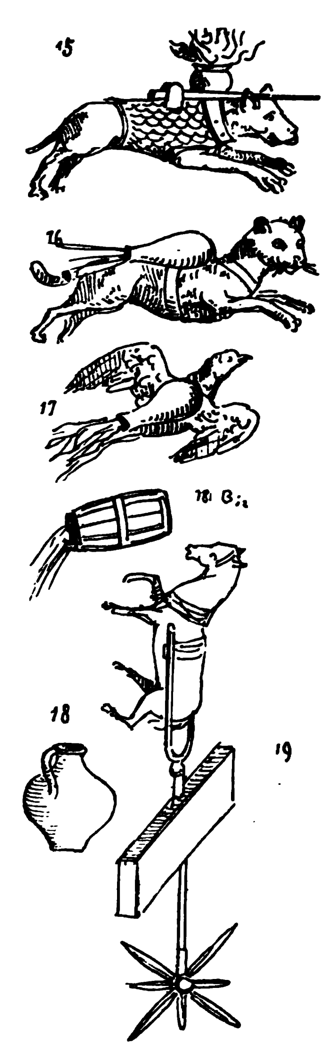
10 *bis*. Fer de flèche de baliste, d'après le *Kriegsbuch* de 1573, par Fronsperger.

11. Arc de baliste provenant du château de Damas. Il est en bois de palmier et recouvert de tiges de corne. — Musée d'artillerie de Paris.

12. Id. id.

13. Corbeille de siége et de mineur, en osier, d'après un manuscrit du quinzième siècle, de la collection Hauslaub à Vienne.

14. Appareil de plongeur, d'après un manuscrit de la collection d'Ambras du quinzième siècle. Le dessin du manuscrit représente ces mannequins entièrement en noir, ce qui doit probablement imiter le cuir ou le caoutchouc.



15. Chien cuirassé et armé avec phalarique pour incendier les camps. — Bibliothèque Hauslaub à Vienne.

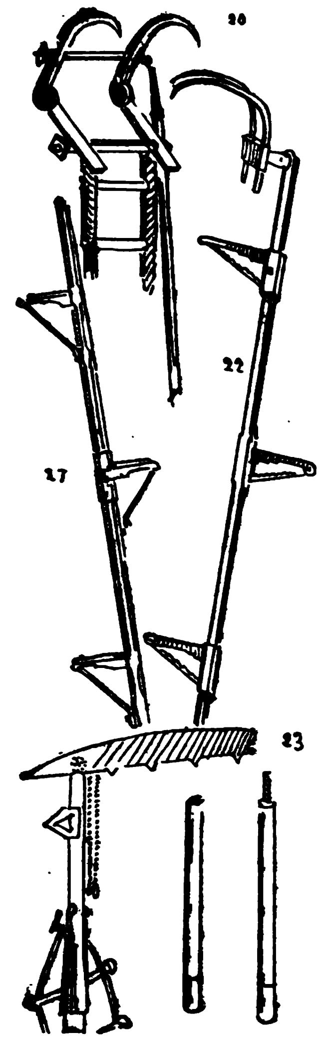
16. Chat avec phalarique pour incendier les places assiégées, id.

17. Volatile, id.

18. Vase en terre cuite sans couverte, rempli de chaux vive, dont les assiégés se servaient contre les assiégeants. Il a été trouvé au Ketzerthurm. — Cabinet des antiques à Zurich. Voici comment Léonard Fronsperg explique l'emploi de ce projectile puéril dans son *Kriegsbuch* (livre de guerre), publié à Francfort, en 1573 : « Soll man fullen ein Theil mit Aschen und ungelæschten Kalch der Klein ist wie Mehl, derven unter die Feind geworfen mit Krafften dass die Hafen zerbrechen und unter sie streuen gleich wie man das Weihwasser giebt-kommt dann in den Mundt, etc., etc. » (Il faut remplir ces pots avec des cendres et de la chaux vive pulvérisée, et les lancer avec force sur les assaillants où, brisés, ils répandent leur contenu et aspergent l'ennemi comme avec de l'eau bénite et lui entrent dans la bouche, etc., etc.)

18 *bis*. Baril incendiaire, dont se servaient les assiégeants, au moyen âge; reproduit d'après un manuscrit du commencement du quinzième siècle. — Bibliothèque Hauslaub à Vienne.

19. Chariot pour retranchement, encore en usage au dix-septième siècle dans la guerre contre les Turcs.

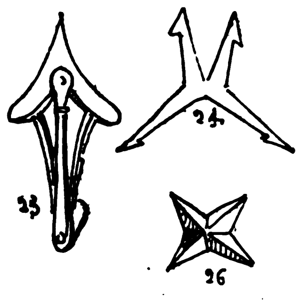


20. Échelle d'escalade allemande, en fer (*Sturmleiter* en allem., *storming* ou *scaling ladder* en angl.), d'après un manuscrit allemand du commencement du quinzième siècle. — Bibliothèque Hauslaub à Vienne.

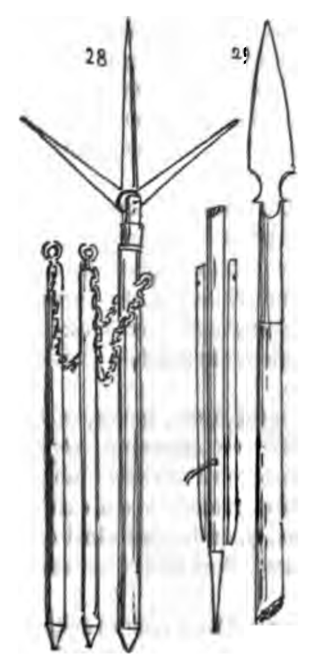
21. Échelle d'escalade danoise, en fer, à articulations et pliante (*Stormstige* en danois.) — Musée de Copenhague.

22. Échelle d'escalade allemande, en fer, à articulations et pliante. Elle date du dix-septième siècle, de la guerre contre les Turcs. — Musée de Dresde.

23. Couteau d'escalade allemand, à bascule et à échelle (*Steugzeig* ou *Sturmleitersense* en allem., *storming-ladder with fauchard* en angl.), du commencement du dix-septième siècle. Cette ingénieuse arme, conservée au musée de Munich', est montée sur une longue hampe garnie à l'extrémité inférieure d'un pas de vis qui se visse sur d'autres hampes semblables, et l'allonge à volonté pour pouvoir atteindre les murs des places assiégées sur lesquels il s'accroche au moyen des dents du couteau à bascule. La longueur du fauchard à bascule est de 60 cent.







24. Chausse-trape (*Fussangel* en allem., *caltrop* en angl.), trouvée à Rosna. — Musée de Sigmaringen.

25. Chausse-trape, d'après les aquarelles que Glockenthon a faites, en 1505, d'après les armes accumulées dans les trois arsenaux de l'empereur Maximilien I. — Col. d'Ambras.

26. Chausse-trape, d'après un manuscrit du seizième siècle, de la bibliothèque Hauslaub à Vienne.

27. Couteau-chausse-trape (*Fussangel-Messer* en allem.), de 22 cent. de longueur, employé en Saxe durant la guerre de Sept ans (dix-huitième siècle). On le vissait sur des poutres avec lesquelles on garnissait le fond des fossés et qui étaient cachées sous l'eau. Le trou était destiné à l'introduction d'une traverse pour pouvoir plus facilement visser le couteau. — Col. Klemm à Dresde.

28. Cheval de frise (*Spanischer Reiter* en allem.) du dix-septième siècle, provenant de l'arsenal de Prague. Cet engin servait à se garantir contre les surprises de la cavalerie. — Arsenal de Berlin.

29. Cheval de frise du dix-huitième siècle, provenant des guerres de la République française. — Arsenal de Berlin.

LA FRONDE ET LA FUSTIBALE

La fronde (du latin *funda*, *Schlaeuder* en allemand, *schlinger* en anglais), qui s'écrivait autrefois fonde, et qui a donné son nom en France au parti qui prit les armes contre la cour sous la minorité de Louis XIV (1648-1652), est une arme de jet dont l'origine, comme celle de l'arc, remonte à la plus haute antiquité. Faite de corde ou de cuir, la fronde sert à lancer des pierres et même des balles. Après avoir placé le projectile dans le *creux* de la fronde, le frondeur fait tourner son arme en augmentant peu à peu la vitesse, et lorsque cette vitesse a atteint son dernier degré possible, il lâche une des deux *brides* en retenant l'autre.

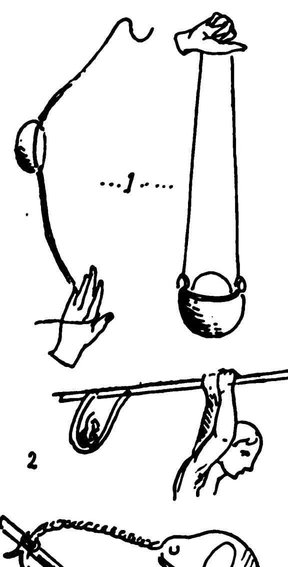
La fronde, dont la portée dépassait ordinairement 500 pas, était l'arme de jet la plus connue dans l'antiquité et au moyen âge, où elle formait, avec l'arc, l'armement de la plus grande partie des gens de pied. Les habitants des îles Baléares étaient même réputés pour leur habileté dans le maniement de cette arme.

Les Grecs, les Romains et les Carthaginois, aussi bien que les Germains, avaient leurs corps de frondeurs.

L'usage de la fronde s'est même continué dans les armées européennes jusqu'au seizième siècle, où elle servait à lancer les grenades. Les peuplades sauvages l'ont toujours conservée, et il y en a qui réussissaient quelquefois à résister avec elle au feu de la carabine.

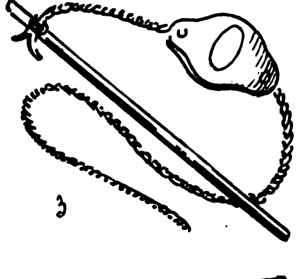
La *fustibale* ou le *fustibalus* (du latin *fustis*, bâton, et du grec *ballo*, lancer, *Stock-Schlæuder* en allemand, *staff-sling* en anglais) était composée d'un bâton d'environ 1 mètre de longueur et d'une fronde en cuir attachée à son extrémité. On la prenait à deux mains, et on lançait ainsi des pierres avec une très-grande violence. Plus tard, elle servit à lancer des grenades.

On nommait aussi fustibales des machines plus grandes, sorte de catapultes, destinées à lancer de gros projectiles.

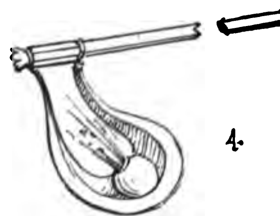


1. Frondes représentées, l'une la bride lâchée, l'autre les deux brides retenues, d'après un manuscrit du dixième siècle.

2. Homme maniant sa fustibale, d'après le manuscrit de Mathieu Paris, chroniqueur anglais, né à la fin du douzième siècle, mort en 1259, et de qui on a une *Historia major Angliæ* de 1066 à 1259.



3. Fustibale-fronde, d'après un manuscrit du commencement du quinzième siècle. — Col. d'Ambras.



4. Fustibale à longue hampe, destinée à lancer des grenades. D'après un manuscrit du seizième siècle. — Bibliothèque du chevalier de Hauslaub à Vienne.

LA SARBACANE

De l'italien *cerbotana*, mot fait de *Carpi*, lieu où l'instrument était fabriqué, et du latin *canna*, roseau; *Blasrohr* en allemand, *shovting-tube* ou le *lowpipe* en anglais. On s'en sert encore aujourd'hui pour chasser les petits oiseaux. Elle est faite d'un long tube par lequel on lance de petites balles en terre en soufflant par un des bouts. Comme arme de guerre, elle a servi à lancer des flèches empoisonnées, le feu grégeois qui s'en échappait en traits de fusées et de petites balles appelées dragées. Comme la sarbacane n'est qu'un simple tube qui varie seulement par la longueur et par l'épaisseur, il aurait été inutile d'en donner le dessin. Les sarbacanes modernes dont on se sert pour tuer les intéressants chanteurs emplumés sont souvent, comme les cannes à pêche, divisées en plusieurs pièces qui se vissent les unes sur les autres.

ARCS ET FLÈCHES

L'arc, du latin *arcus*, *Bogen* en allemand, *bow* en angl., désigne l'arme de trait formée par une *verge* élastique en bois ou en métal, renfoncée dans le milieu, et qui, pliée sous la *corde* fixée aux deux extrémités, lance le projectile, la *flèche* (*Pfeil* en allemand, *arrow* en anglais) dès que l'archer lâche la corde qu'il avait ramenée vers lui.

Les Scythes, les Crétois, les Parthes et les Thraces étaient aussi renommés dans l'antiquité pour le maniement de cette arme, que les Anglais durant le moyen âge chrétien. Plusieurs miniatures et les tapisseries de Bayeux démontrent que l'arc était, chez les Bretons et les Normands, comme chez les Celtes et les Gaulois, une arme de guerre, tandis que les Germains ne s'en servaient qu'à la chasse. Les Huns employaient cette arme, qui chez eux était entièrement en corne, aussi bien à la guerre qu'à la chasse.

Au douzième siècle, l'archer portait ordinairement deux étuis : l'un, le carquois ou *couir*, d'où dérive le *quiver* anglais, contenait les flèches (du vieil allemand *Flitz*) appelées alors, si l'on s'en rapporte aux chroniques de Saint-Denis, *pilles* et *sayettes;* l'autre, l'*archet*, destiné à l'arc.

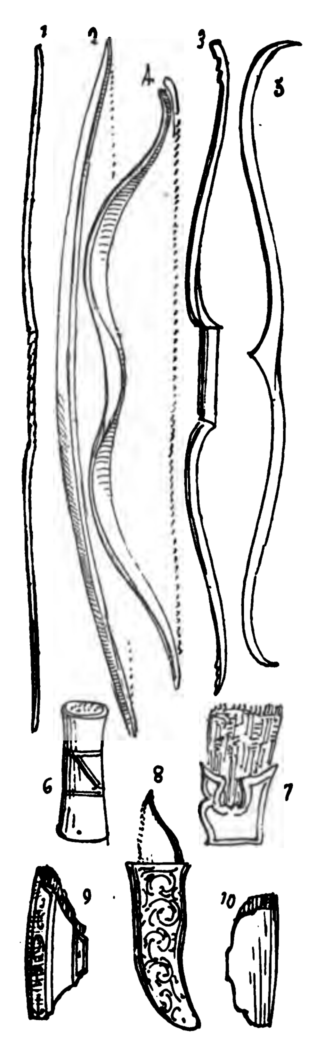
Les fers des flèches ressemblaient ordinairement aux pointes des *carrels* ou *carreaux* de l'arbalète, qui a plus tard remplacé l'arc; ils étaient carrés, à deux, à trois et même à quatre pointes, et bien rarement barbelés comme celles de l'antiquité. La longueur de l'arc et des flèches variait selon les pays et la grandeur de l'homme. En Angleterre, où l'archer tirait au moins douze flèches dans une minute et manquait rarement son but à 220 mètres, le bois de l'arc était d'une longueur pareille à la distance qui se trouve entre les deux extrémités des doigts du milieu de l'archer quand il étend ses bras, mesure qui, chez un homme bien proportionné, équivaut à sa grandeur. Le bois une fois courbé, l'arc anglais mesurait à peu près la demi-longueur de l'homme. La flèche anglaise mesurait 90 cent. Le bois le plus employé en France pour la confection de l'arc était l'if, qui servait aussi à la fabrication des arbalètes.

Une ordonnance de Charles VII (1422-1463) enjoignit même de planter des ifs dans tous les cimetières de la Normandie, afin de ne pas manquer de bois pour les arbriers de la nouvelle arme, qui était alors en très-grande faveur

en France, quoiqu'on n'y cessât cependant pas de garder aussi des corps d'archers à pied et à cheval, dont les compagnies d'ordonnance, sous Louis XII (1514), étaient les dernières.

La raison que l'arc s'est conservé jusqu'à l'apparition de l'arme à feu portative ou à main, et même au delà, à côté de l'arbalète, arme pourtant bien plus perfectionnée, réside dans sa simplicité et son usage facile et sûr. L'arbalète, plus difficile à bander, faisait perdre plus de temps. L'arbalétrier ne pouvait fournir que trois traits, pendant qu'un archer habile lançait dix à douze flèches. En outre, la pluie détendait la corde de l'arbalète et lui ôtait sa force, tandis que la corde de l'arc pouvait être facilement mise à l'abri de l'humidité. La perte de la bataille de Crécy (1346) fut en partie le résultat de cet inconvénient, puisque, aux traits des archers anglais, les arbalétriers français pouvaient à peine riposter, et lorsque, en 1356, après la défaite de Poitiers, l'infériorité de l'arbalète se fut de nouveau montrée sous ce rapport, on créa des archers français qui acquirent bientôt une telle habileté, que la jalousie de la noblesse en prit ombrage, et les fit dissoudre. L'Angleterre conserva plus longtemps l'usage de l'arc que les peuples du continent; habiles comme ils l'étaient, les archers anglais, devaient mépriser longtemps encore la lourde et grossière arme à feu portative des premières inventions. Sous le règne d'Élisabeth (1558-1603), l'organisation des corps d'archers avait même atteint son plus grand développement, et ils étaient tous pourvus de brigandines et de casques.

En 1627, au siége de La Rochelle, on trouve même encore des archers anglais mercenaires à la solde de Richelieu, ils y figuraient à l'attaque de l'île de Ré. (Voy., pour les arcs plus anciens, les chapitres où il est traité de toutes les armes de l'âge de la pierre, de l'âge du bronze et de l'âge du fer).



1. Arc allemand de la première partie du moyen âge. Il mesurait 1m,50 et était le plus souvent en orme ou en chêne.

2. Arc allemand de la fin du moyen âge, d'après les dessins de Glockenthon, de la collection d'Ambras.

3. Arc italien du moyen âge; il était ordinairement en acier et mesurait 1m,50.

4. Arc italien du quinzième siècle, d'après le *Walturius* illustré, imprimé, à Vérone, en 1472. — Bibliothèque Hauslaub à Vienne.

5. Arc oriental en acier, probablement de l'époque du moyen âge chrétien. — L. 89, musée d'artillerie de Paris.

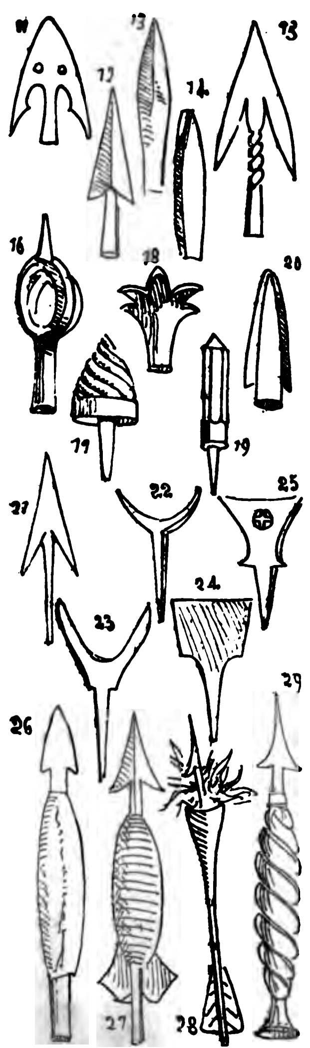
6. Carquois allemand, d'après l'*Énéide* allemande de Henri de Valdeck, manuscrit du treizième siècle. — Bibliothèque de Berlin.

7. Carquois persan, d'après la copie du *Schah-Nameh*, manuscrit de la fin du seizième siècle. — Bibliothèque de Munich.

8. Archet persan, id.

9. Brassard d'archer en ivoire (*Spannarmband* en allem., *brace* en angl.), qui servait à garantir le bras contre les chocs de la corde de l'arc.

10. Brassard, id. — L. 97, musée d'artillerie de Paris.



11. Pointe à barbe de flèche gothique, de 8 cent., du quatorzième siècle. — Col. Klemm à Dresde.
12. Pointe à barbe de flèche gothique, du quatorzième siecle. — Col. Sœter à Augsbourg.
13. Pointe de flèche hussite, du quinzième siècle. —Col. de l'auteur.
14. Id. id.
15. Pointe de flèche italienne, du quinzième siècle. — Musée de Sigmaringen.
16. Pointe carcasse de flèche, id.
17. Pointe tire-bouchon pour flèche, fer et cuivre, id.
18. Pointe de flèche, forme pétale, du quinzième siècle, id.
19. Pointe de flèche octogone, en fer et cuivre, id.
20. Id., à barbette, id.
21. Id. id.
22. Id., nommée *petite lune*, id.
23. Id., grande, id. Elle servait à couper les jarrets des hommes et des chevaux.
24. Pointe de flèche forme hache, du quinzième siècle. — Musée de Sigmaringen.
25. Id. id.
Cette pointe porte l'aigle de l'empire germanique, en gravure et dorure.
26. Flèche incendiaire, allemande, trouvée à Vrach. — Musée de Sigmaringen.
27. Id. id., du quinzième siècle. Manuscrit de la bibliothèque Hauslaub.
28. Id. id.
de Glockenthon. — Col. d'Ambras.
29. Id. id., du seizième siècle. — *Kriegsbuch*, par Fronsperger, de 1573.

L'ARBALÈTE

Du latin *arcus*, arc, et *balista*, baliste, arbaliste, arbalète; *Armbrust* en allemand, *cross-bow*, arc à crosse, et *arbaliste* en anglais[1], que M. Rodios croit, à tort selon moi, avoir existé déjà chez les Grecs, et qu'il appelle *gastrafète*, parce que l'arbalétrier ancien devait l'appuyer contre le creux de l'estomac (V. les armes grecques, et aussi p. 39 et 70 à 72), n'était connue de la princesse Anne Comnène (1083-1148) que pour l'avoir vue chez les hommes d'armes de la première croisade venus du Nord. Il ne peut y avoir de doute, puisqu'elle dit dans ses mémoires : « Cette *tzagra*, *arc que nous ne connaissons pas*, etc. »

L'arbalète, composée de l'*arc*, de l'*arbrier* (*Rüstung* en allemand) *à noix*, *à fronton de mire* et *à clef* ou *gâchette*, et de la *corde*, est, selon toute probabilité, une invention des soi-disant barbares.

Un manuscrit anglo-saxon du onzième siècle, de la bibliothèque britannique, et la peinture murale du dôme de Brunswick, exécutée sous Henri le Lion, mort en 1195, montrent déjà des arbalétriers, tandis que la tapisserie de Bayeux, de la fin du onzième et du commencement du douzième siècle, ne reproduit que des archers. Anne Comnène n'est pas le seul auteur de son époque qui ait parlé de l'arbalète ; Guillaume de Tyr l'a également mentionnée.

Cette arme, qui apparaît seulement en Chine sous le

1. Dès que l'arbalète était au-dessus de la grandeur ordinaire, les Allemands l'appelaient *bellestre*, et les Anglais *latch* quand elle était à moufle. Le bellestre allemand était le plus souvent une arbalète à galet.

règne de l'empereur Kien-Long (1736), était déjà très-répandue en France sous Louis le Gros (1108-1137). Un canon du second concile de Latran, tenu en 1139, en défend l'usage — entre chrétiens bien entendu, — mais permet d'en occire les infidèles et les mécréants.

En Angleterre, Richard Cœur de Lion (1157-1173) donna des arbalètes à un grand nombre de ses hommes de pied, ne tenant aucun compte du bref d'Innocent III, dans lequel fut renouvelée la défense du canon du second concile de Latran. Peu de temps après, Philippe-Auguste (1180-1223) aussi créa en France les premières compagnies régulières d'arbalétriers à pied et à cheval, qui prirent une très-grande importance. (Voy. aussi p. 491 et 492.)

Il est inutile de répéter ici ce qui a déjà été traité dans le chapitre historique, il suffit de bien désigner les différentes espèces d'arbalètes.

A. L'*arbalète à pied-de-biche,* dont le mécanisme destiné à bander la corde, appelé *pied-de-biche*, est détaché de l'arbrier ou y est adhérent, qui se reconnaît par l'emplacement des *deux goujons* (servant de point d'appui au pied-de-biche) *posés presque à côté de la noix.*

Cette arme a été fabriquée *avec* ou *sans étrier*.

B. L'*arbalète à cric à manivelle,* dont le cric, appelé *cranequin*, forme pièce à part. On distingue cette arbalète de l'arbalète à pied-de-biche, *en ce que les deux goujons* se trouvent ordinairement *placés à une distance de 15 cent. au-dessous de la noix*, parce que le cranequin a une prise bien plus longue que celle du pied-de-biche.

C. L'*arbalète à moufle*, aussi nommée arbalète *à tours, de passe* et de *passot*.

On l'appelle à tours, parce que la partie de la moufle destinée à être adaptée à l'arbrier, dès qu'on veut bander la corde, affecte souvent la forme d'une tour crénelée. L'arbrier de l'arbalète à moufle, où la mécanique détachée qui

sert à bander est pourvue de deux manivelles et de deux roues à poulie dans laquelle passe une corde, n'a point de goujons ; il est *toujours à étrier*. C'est de cette arbalète que les arbalétriers génois étaient armés à la bataille d'Azincourt (1420) ; elle était universellement répandue en Belgique, où elle servait particulièrement à la défense des remparts et au tir à la cible. En Allemagne, elle atteignait quelquefois une grandeur de 20 à 30 pieds.

D. *Arbalète à rouet d'engrenage*, espèce excessivement rare, que l'auteur n'a rencontrée dans aucune collection, et qu'il ne connaît que par des manuscrits du quinzième siècle. Le rouet d'engrenage, qui remplace le cranequin et le pied-e-biche, est fixé à l'arbrier dans une entaille, et se tourne au moyen d'une clef également fixe. Un *encliquetage*, tel qu'il en existe dans les crics, empêche le rouet de reculer dès qu'on lâche la clef. Les dessins représentent ces arbalètes avec l'*étrier*.

E. L'*arbalète à galet*, du seizième siècle, qui tire son nom des cailloux (galets) qu'il lançait aussi bien que des balles en plomb à la place des *carreaux* (flèches). L'arbrier, ordinairement courbé entre la noix et l'arc, est très-souvent en fer. Cette arbalète, d'une force médiocre, se bandait au moyen d'un levier adhérent à l'arbrier, ou simplement avec la main.

F. L'*arbalète à baguette*, qui serait mieux nommée *arbalète à demi-canon*, puisque son arbrier est surmonté d'un canon en bois ou en métal qui couvre la rainure où glisse le carreau, et dans laquelle passe la corde. Ce demi-canon donne quelquefois à l'arbrier l'aspect d'un fusil à canon. L'arbalète à baguette, qui était en usage au dix-septième siècle, a peu de force, se bande au moyen d'une *baguette* à poignée avec laquelle on refoule la corde, ou simplement avec la main, et a servi de modèle pour la fabrication des arbalètes modernes.

G. L'*arbalète chinoise* à tiroir à coulisse, qui fournit successivement vingt flèches, et que l'on pourrait nommer l'*arbalète à répétition* ou l'*arbalète revolver*.

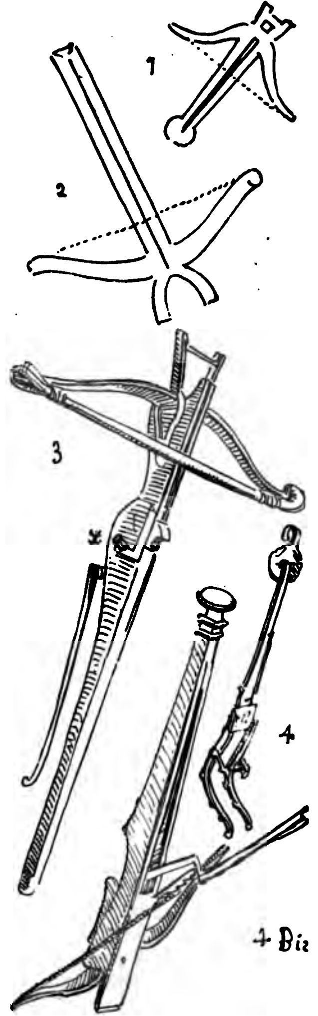
Il y a des arbalètes gothiques où les extrémités de l'arc en bois et en corne, dès que l'arme n'est pas bandée, se redressent au lieu d'être inclinées vers la crosse, comme le sont les arcs en acier. Ces arbalètes démontrent que la construction de l'arc était calculée pour produire cette courbe en sens contraire, pour donner plus de force quand il était bandé. Les arcs de ces arbalètes, qui étaient ordinairement confectionnés en couches de bois et de corne combinées de différentes manières, passèrent longtemps pour être des phallus d'éléphants.

Les projectiles dont on se servait pour le tir de l'arbalète, à l'exception de l'arbalète à galets, s'appelaient *carrels* ou *carreaux* (*Bolzen* en allemand, *quarrel* ou *bolts* en anglais).

Le *vireton* était un carreau empenné de plumes ou de lames de bois ou de cuir inclinées vers l'arc pour imprimer au trait un mouvement de rotation. Le *carreau assommeur* ou le *matras* (*Fogelbolzen* en allemand), était terminé par un disque rond; il tuait en *assommant* sans répandre le sang. Il servait à la chasse du gibier et particulièrement de l'oiseau, dont on désirait conserver la dépouille intacte.



Arbalètes allemandes, d'après un manuscrit du commencement du quinzième siècle. On y remarque l'arbalète à cranequin et des flèches incendiaires. L'un des hommes d'armes porte déjà un canon à main. — Bibliothèque Hauslaub à Vienne.



A. ***Arbalètes à pied-de-biche*** (***Armbrust mit Geisfuss*** ou ***Hebelarmbrust*** en allem., ***crossbow with goats-foot lever*** en angl.)

1. Arbalète à pied-de-biche, d'après une miniature anglo-saxonne du onzième siècle. — Bibliothèque du musée britannique.

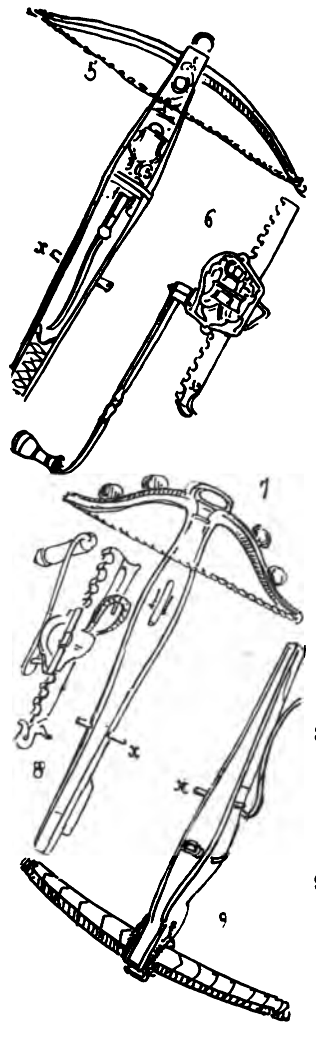
2. Arbalète à pied-de-biche, d'après les peintures murales du dôme de Brunswick, exécutées sous Henri le Lion, mort en 1195.

3. Arbalète à pied-de-biche. On observera que les goujons (x) se trouvent presque aux côtés de la noix. Le catalogue du musée de Copenhague où cette arbalète est conservée, la reproduit avec un cranequin qui n'en peut faire partie, puisque l'arbalète à cranequin a les goujons (x) placés au moins 15 c. au-dessous de la noix, à cause de la prise du cranequin qui est bien plus longue que celle du pied-de-biche.

4. Pied-de-biche (*Geisfuss* en allem., *goatsfoot-lever* en angl.), destiné à bander l'arbalète précédente.

4 *bis*. Arbalète avec son pied-de-biche, adhérente à l'arbrier[1].

1. Une arme semblable en bois de fer du seizième siècle, qui a appartenu à Ferdinand I, comme le prouve l'inscription gravée sur l'arc : *Dom Fernando rei de Romano*, àcôté de quatre toisons d'or estampillées, montre le nom de l'armurier espagnol *Juan Deneinas*. Cette précieuse arbalète, qui a appartenu à M. Spengel de Munich, se trouve actuellement dans la collection de M. le comte de Nieuwerkerke.



B. Arbalètes à cric à manivelle, appelées aussi à cranequin (***Windenarmbrust*** en allem., ***cross-bow with windlass*** en angl.)

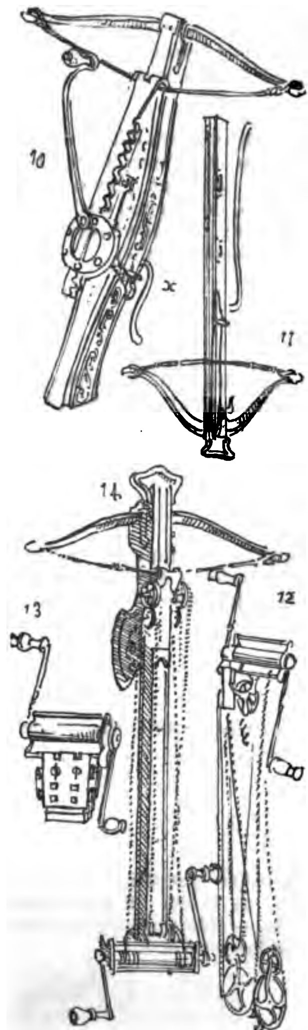
5. Arbalète allemande, à cranequin, du quinzième siècle. Les goujons (*x*) sont placés à une distance, de 15 cent. au-dessous de la noix. — Gewehrkammer impériale de Vienne.

6. Cranequin pour l'arbalète précédente. — Gewehrkammer impériale de Vienne.

7. Arbalète à cranequin, suisse, du quinzième siècle. — Même observation que pour le nº 5.

8. Cranequin pour l'arbalète précédente.

9. Arbalète tyrolienne, à cranequin, de la fin du quinzième siècle. — Même observation que pour les nºs 5 et 7.



10. Arbalète avec son cranequin, posé sur l'arbrier. On remarque que les goujons (*x*) se trouvent de 10 à 15 cent. de distance de la noix, puisque la prise du cranequin demande un plus grand espace que celle du pied de biche.

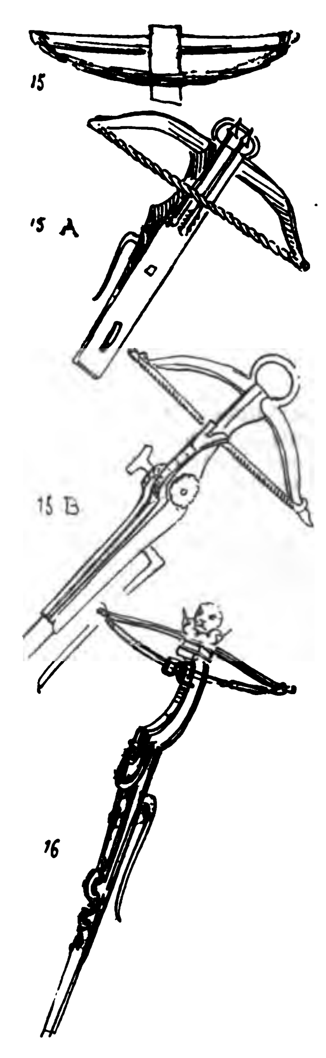
C. Arbalètes à moufle, aussi nommées arbalètes à tours, de passe et de passot (*Flaschenzug-Armbrust* en allem., *cross-bow with moulinet*, *catch* en angl.), quand elle est très-grande.

11. Arbalète à moufle. Elle n'a point de goujons, puisque la moufle s'adapte au pied de l'arbrier.

12. Moufle (*Flaschenzug* en allem., *windlass* en angl.), pour l'arbalète précédente.

13. Partie de moufle, la pièce qui sert à l'emboîture, en forme de tour crènelée.—Musée d'artillerie de Paris.

14. Arbalète avec sa moufle appliquée.



15. Arc d'une arbalète allemande, à moufle, de 1m,47, du commencement du quinzième siècle. Cette arme monstre dont l'arbrier mesure 1m,64 se trouve à l'arsenal de la ville de Munich. (Voir à l'introduction de ce chapitre.)

15 A. Arbalète pour tirer deux flèches à la fois, d'après le *Walturius* de 1472. — Bibliothèque Hauslaub à Vienne.

D. Arbalètes à rouet d'engrenage, à encliquetage (*Zahnrad-Armbrust* en allem., *wheel cross bow* en angl.)

15 b. Arbalète à rouet d'engrenage du commencement du quinzième siècle, d'après un manuscrit. — Col. d'Ambras.

E. Arbalètes à galet, du seizième siècle (*Stein* ou *Kugelarmbrust* aussi *Bellestre* en allem., *prodd* en angl.)

16. Arbalète à galet.



17. Chaîne en acier d'une arbalète à galet, espèce fort rare. — Col. Az, à Lintz.

18. Arbalète à galet, en fer, de la fin du dix-septième siècle.

F. Arbalètes à baguètte, mieux nommées à demi-canon (*Laut* ou *Rinnen-Armbrust* en allem., *growe cross-bow* en angl.)

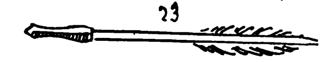
19. Arbalète à coulisse, du dix-septième siècle. — L. 72, musée d'artillerie de Paris.

G. Arbalètes chinoises à répétition (*Chinesische Repititions-Armbrust* en allem., *chyna-repeating cross-bow* en angl.)

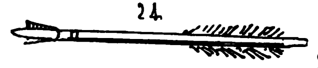
20. Arbalète chinoise, à répétition. Elle est en ivoire et fournit successivement vingt flèches. — Musée d'artillerie de Paris.



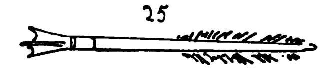
21. Arbalète à pistolet (*Pistolen-Armbrust* en allem., *gun-cross-bow* en angl.), du seizième siècle, ayant appartenu à Ferdinand I (1503-1564), comme le démontre le nom de *Ferdinandus*, ainsi que ses armoiries gravées sur le canon et sur l'arc qui est en acier. Cette arbalète, à double usage, mesure 76 c. sur 54. — Musée national de Munich.



22. Carreau d'arbalète de guerre (*Bolzen* en allem., *quarrel* ou *bolt* en angl.), provenant de la bataille de Sempach (1386). — Arsenal de Genève.



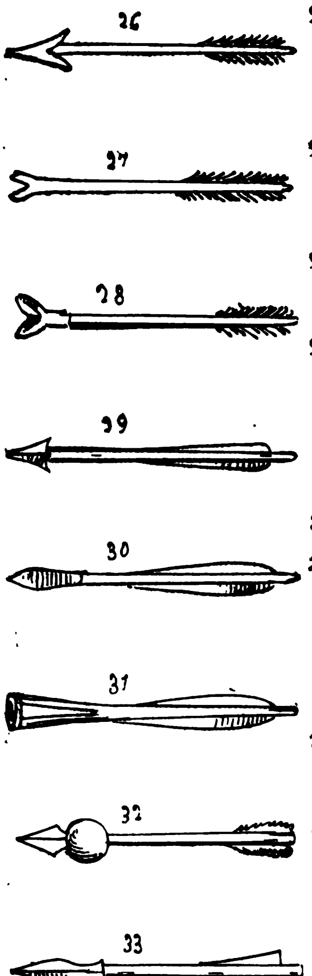
23. Carreau d'arbalète de guerre avec fer à une seule pointe et à ailettes en plumes.



24. Carreau d'arbalète de guerre avec fer à trois pointes et à ailettes en plumes.

25

25. Carreau d'arbalète de guerre avec fer à quatre pointes et à ailettes en plumes.



26. Carreau d'arbalète de chasse et de guerre à pointe barbelée (*Gewiderhackt*, en allem., *barbed* en angl.), et à ailettes en plumes.

27. Carreau d'arbalète pour la chasse du chamois, à ailettes en plumes. Il était en usage dans le Tyrol.

28. Carreau d'arbalète pour la chasse du chamois, à ailettes en plumes. Tyrol.

29. Carreau d'arbalète dit vireton de guerre. La pointe en acier est taillée à trois pans et les ailettes sont en cuir, légèrement tordues en hélice pour imprimer au trait un mouvement de rotation.

30. Id., à une seule pointe.

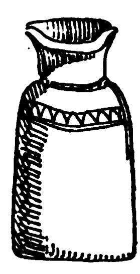
31. Carreau d'arbalète assommeur nommé matras de chasse (*Fogelbolzen* en allem., *bird-bolt* en angl.); la tête ronde est plate et pourvue, au milieu, d'un filet d'acier carré légèrement saillant.

32. Carreau d'arbalète phalarique ou incendiaire. — Arsenal de Zurich.

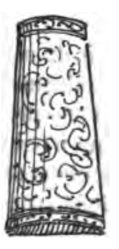
33. Carreau, de 80 cent., d'une arbalète gothique de guerre à pointe barbelée (*Gewiderhackt* en allem., *barbed* en angl.), et à ailettes en plumes, qui mesure 1^{m},64 sur 1^{m},47, à l'arsenal de la ville de Munich.



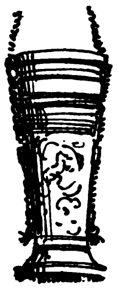
34. Carquois pour carreaux d'arbalète (*Boltzen-Kæcher* en allem., *boltsguiver* en angl.), du douzième siècle, d'après les peintures murales du dôme de Brunswick, exécutées sous Henri le Lion, mort en 1195.



35. Carqnois pour carreaux d'arbalète en bois et en cuir. — Col. du prince Charles, à Berlin.



36. Carquois pour carreaux d'arbalète en bois et en cuir. — Musée historique au palais de Montbijou, à Berlin.



37. Carquois pour petits carreaux à chasser les oiseaux, en acier, de la fin du seizième ou du commencement du dix-septième siècle. — Col. Llewelyn-Meyrick.

VII

L'ARME A FEU

L'ARME A FEU DE GROS CALIBRE. — L'ARME A FEU PORTATIVE OU A MAIN.

L'histoire de l'arme à feu, à partir de son apparition en Europe au commencement du quatorzième siècle, se trouve développée p. 72 à 92, et chaque dessin des différentes armes a été accompagné de détails qui n'ont pu figurer dans le chapitre historique. Rappelons seulement que la poudre à canon remonte à une antiquité indéterminée, et que la première arme à feu était de gros calibre, — le *mortier*, — le mortier domestique. En écrasant des mixtions de salpêtre, de soufre et de charbon, l'homme s'est vu rejeter, lui et son pilon, par l'explosion amenée par le pilage. Profitant de la leçon, il a pratiqué un petit trou à l'extrémité inférieure de ce mortier de cuisine pour pouvoir y mettre le feu sans danger pour lui-même, et la première arme à feu fut inventée. Le mortier doit donc être regardé comme la forme la plus ancienne de l'arme à feu de gros calibre; il fut suivi successivement du *canon* (de *quennon*, nom qui dérive de l'allemand *Kanne* ou *Canne*, pot, etc.) *se chargeant par la culasse*; du canon où la charge s'effectuait au *moyen d'une*

boîte mobile (les veuglaires[1]); et du canon se *chargeant par la volée* (bouche).

D'abord en fer forgé, ces armes à feu furent fondues en bronze à partir du quinzième siècle, où apparaissent aussi les *tourillons* qui supportent le poids du canon, le tiennent en équilibre, empêchent le recul sur son affût, rendent le *heurtoir* superflu, et permettent de donner un pointage facile dans le sens vertical. Les affûts à roues avaient aussi remplacé les affûts immobiles, et bientôt après furent ajoutés les avant-trains.

Le petit canon à main ou la première arme à feu portative est contemporaine du canon se chargeant par la culasse, et remonte, comme celui-ci, à la première moitié du quatorzième siècle.

On a vu que les armes à feu de gros calibre ont pu être réduites à quatre espèces principales, malgré les nombreuses dénominations qui existaient chez les auteurs du seizième siècle, où souvent la même arme est désignée de dix manières différentes. Le classement de l'arme à feu portative aussi peut être simplifié dès qu'on réduit ses variétés uniquement à celles des mécanismes de la platine ou de la *batterie* (*Gewehrschloss* en allemand, *gun-lock* en anglais), et non pas aux variations de formes et de noms fantaisistes. On peut réduire toutes ces espèces d'armes à feu au nombre de douze, sans compter ni le fusil à vent, qui doit être placé à part, puisque sa force projective est créée par la pompe pneumatique et non pas par l'explosion d'une poudre, ni le *Stecher*, appelé improprement double détente en France, pouvant s'adapter à toute arme à feu destinée au tir de précision.

Ces espèces distinctes par le mécanisme de leurs platines sont :

1. Le système de la charge au moyen d'une chambre à feu mobile est encore actuellement en usage en Chine, puisque les pièces de rempart de trois mètres de longueur provenant de la campagne de 1860, et conservées au musée d'artillerie de Paris, sont presque toutes des veuglaires.

Le *premier canon à main* du milieu du quatorzième siècle. En fer grossièrement forgé, attaché sur une pièce de bois presque brut, il ne pouvait être épaulé, et son trou de lumière (*Zündloch* en allemand, *touch-hole* en anglais), qui était *au-dessus* du tonnerre, avait quelquefois un petit couvre-platine à pivot destiné à préserver l'amorce de l'humidité. Plus court, il s'appelait *pétrinal* et servait à la cavalerie.

Le *canon à main à épauler*, de la fin du quatorzième siècle. Il se distingue du précédent en ce que son bois est plus façonné et souvent pourvu d'une crosse (*Kolbe* en allemand, *stock* en anglais) destinée à l'épaulement, et que le trou de lumière se trouve du côté droit du canon.

Le feu était mis à ces armes au moyen d'une *mèche détachée*.

Le *canon à main à serpentin, sans détente ni gâchette* (*mit Schlangenhahn-Lantentræger ohne Fehder noch Drücker* en allemand, *Guncock without trigger and spring* en anglais) inventé vers 1424. La mèche était dès lors portée par le serpentin.

Le *canon à main à serpentin à gâchette*, mais sans détente encore (*mit Schlangenhahn-Lantentræger and Drücker ohne Fêhder* en allemand, *Guncock for match with trigger but without spring* en anglais), qui permettait déjà de mieux viser [1].

La *haquebuse* (du vieil allemand *Hack-Busse*, *hackbus* en anglais), petit canon à main, à *serpentin*, à *détente* et à *gâchette*, (*Schlangenhahn-Lantentræger mit Drücker und Fehder* en allemand, *guncock for match with trigger and spring* en anglais), créé dans la seconde moitié du quinzième siècle. C'est la première arme qui permit de bien viser. Le canon avait ordinairement un mètre de longueur.

1. Aux Indes, chez les Mahrates, cette arme, introduite par des Européens du côté de l'Est vers la fin du seizième siècle, est toujours en usage. Le serpentin représente ordinairement la tête d'un dragon.

La *haquebuse double* (*Doppelhacken* en allemand, *double hakbus* en anglais). Elle se distingue de la haquebuse simple en ce qu'elle a deux serpentins qui s'abattent en sens opposé au moyen de deux détentes et de deux gâchettes. les canons de ces armes mesurent un mètre et demi à deux mètres; ils étaient ou supportés par un pied souvent à pointes de fer ou garnis de roues, ou posés sur le mur d'enceinte. Elles avaient à cet effet des *crochets* (*Hacken*) d'où peut aussi bien venir le nom de *Hack-Busse* que du *serpentin*. Toutes ces armes, qui n'avaient ni visière (*Visir* en allemand, *visoer* en anglais) ni point de mire (*Kern* en allemand, *point de visoer* en anglais) tiraient des balles de fer, de plomb ou de fer recouvert de plomb.

L'*arquebuse à mèche* qui ne diffère presque en rien, dans sa construction, de la haquebuse.

L'*arquebuse à rouet* ou l'*arquebuse allemande* (*Deutsche Radschlosbüchse* en allemand, *arckbus with wheel-lock* en anglais), inventée à Nuremberg en 1515. Elle se signale par sa platine à rouet qui est déjà composée de dix pièces et n'a plus rien de commun avec les armes à mèche, remplacée par la *pyrite sulfureuse* ou *pyrite jaune*, dite aussi *martiale* et *marcassite* (*Schwefelkies* en allemand, *sulphurous pyrite* en anglais).

Le *Stecher*, piqueur, inventé à Munich en 1543, et improprement nommé en français *double détente* (*trigger* en anglais), mécanisme ingénieux destiné à rendre presque insensible le mouvement produit en lâchant la détente ordinaire, ne peut pas donner lieu à la formation d'une catégorie d'armes, puisqu'il peut être adapté à toutes les platines d'arquebuses.

L'*arquebuse à canon rayé* (*Büchse* en allemand, *arckbus with rifflet barrel* en anglais). La rayure du canon a été inventée en Allemagne, selon les uns à Leipzig en 1498, selon d'autres à Vienne ou à Nuremberg, par Gaspard Zollner ou Kullner.

Quant au *mousquet* à rouet (*Muskete* en allemand, *mousket* en anglais), il ne diffère de l'arquebuse que par son plus gros calibre.

L'*arquebuse ou le fusil à chenapan* (*snaphance* en anglais), dont le nom corrompu de l'allemand *Schnapphahn*, coq qui happe, indique l'origine de son invention. Elle remonte au seizième siècle. (V. p. 86).

La batterie à chenapan, qui fonctionnait encore au moyen de la pyrite sulfureuse, était le précurseur de la batterie à silex.

Le *fusil à batterie à silex*, *dite française*[1] (de l'italien *focile*, dérivé du latin *focus*, feu, *Flinte* en allemand, *fusil* ou *mousquet with french lock with silex* en anglais), probablement inventé en France entre 1630-1640. (V. p. 86 et 87.)

La *carabine* (de l'arabe *karab*, arme), qui est une arme à canon rayé, et dont le nom est donné aussi bien à la petite arme de la cavalerie qu'en Allemagne à l'arme de chasse, ne peut former une catégorie à part. C'est l'arquebuse et le fusil à canon rayé.

Le *fusil à percussion* ou *à piston* inventé par l'armurier écossais Forsilh en 1807. (V. p. 88 et 89.)

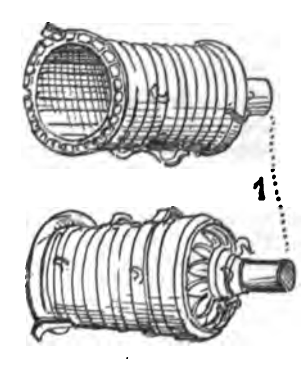
Le *fusil à aiguille* inventé en 1827 par l'Allemand Nicolas Dreyse. (V. p. 91.)

1. Cette arme, qui était arrivée à une grande perfection, se composait du *canon* (*Lauf* en allem., *barrel* en angl.), dont la partie postérieure s'appelle *tonnerre*, la partie antérieure *volée*, le vide intérieur *âme* et son diamètre *calibre*; de la *platine* (*Schloss* en allem., *lock* en angl.) et du *bois* (*Schafst* en allem., *stock* en angl.). On appelle *queue* le morceau de fer du canon qui dépasse la culasse du tonnerre, *lumière* l'ouverture où passe le feu pour enflammer l'amorce (*Zündloch* en allem., *touche hol* en angl.), *gâchette* (*Drücker* en allem., *trigger* en angl.) la clef par laquelle on fait jouer la *détente* (*Feder* en allem., *spring* en angl.) pour faire tomber le *chien* (*Hahn* en allem., *cock* en angl.)

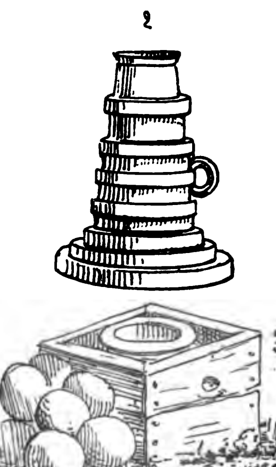
LE MORTIER

Le *mortier* (du latin *mortarium*, *Moerser* ou *Boehler* en allemand, *mortar* en anglais), la plus ancienne arme à feu européenne, dont le nom et même l'existence dérivent du vase hémisphérique qui sert à piler des substances solides, était d'abord, à son apparition, vers la fin de la première moitié du quatorzième siècle, en fer forgé et sans *tourillons* (*Zapfen* en allemand, *trunnions* en anglais), c'est-à-dire sans la paire de pivots ou l'axe, placée au milieu du corps des bouches à feu, destinée à empêcher leur recul sur l'affût et à faciliter le pointage.

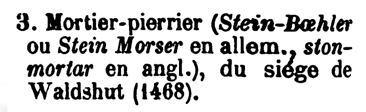
Cette amélioration fort importante remonte au quinzième siècle; elle fut accompagnée de la *fonte* des pièces qui étaient confectionnées jusque-là avec des barres de fer réunies entre elles par des cercles, comme les douves d'un tonneau par ses cerceaux. (V. p. 72 à 82.)



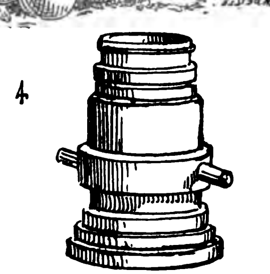
1. Mortier allemand monstre, fabriqué de barres de fer forgées, qui, placées en long dans l'âme, sont réunies extérieurement au moyen de cercles. Cette pièce, qui a $1^{m},10$ de calibre et $2^{m},50$ de longueur, et où la forme de l'écusson, placé entre les anses, indique la première moitié du quatorzième siècle, a été forgée à Stier, en Autriche, et prise par les Turcs à qui les Autrichiens l'ont reprise en 1529. — Arsenal impérial de Vienne.



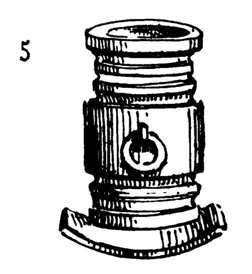
2. Mortier en fer forgé, à anneaux et sans tourillons, du milieu du quatorzième siècle. — Musée d'Épinal.



3. Mortier-pierrier (*Stein-Bœhler* ou *Stein Morser* en allem., *stonmortar* en angl.), du siége de Waldshut (1468).



4. Mortier en fer forgé, de 80 c. de longueur, calibre 29 cent. Cette arme est déjà à tourillons (*Zapfen* en allem., *trunnions* en angl.), et ne peut remonter au delà du commencement du quinzième siècle. — Arsenal de Berlin.



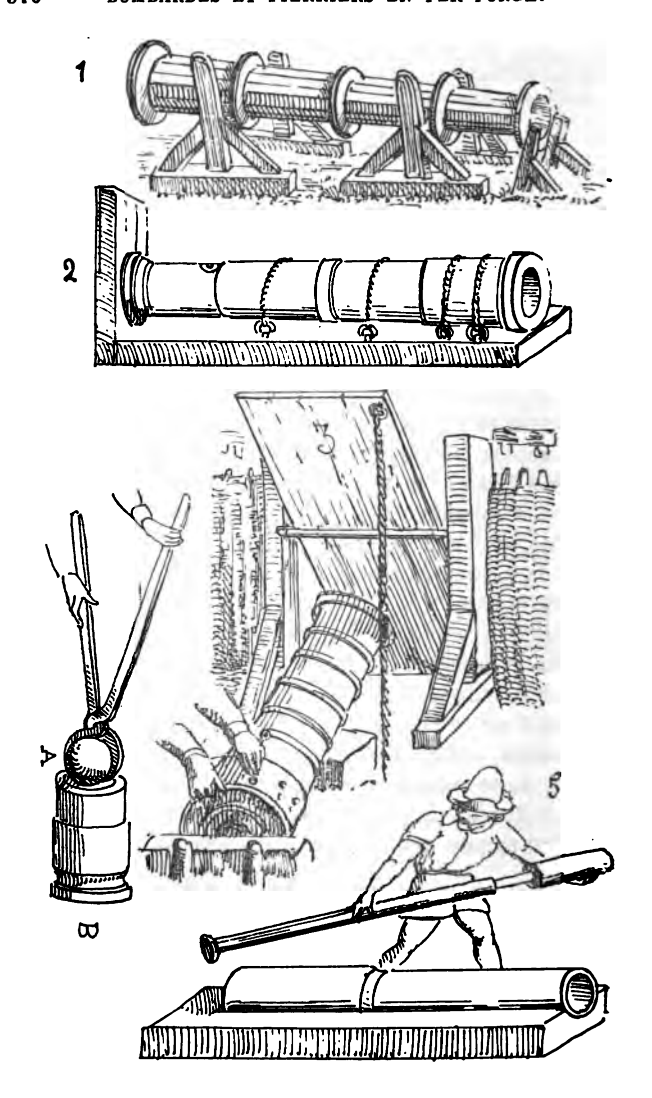
5. Mortier en bronze, sans tourillons et à anneau, de la fin du quinzième siècle. Il se trouve dans les dessins que Glockenthon a exécutés vers 1505, d'après les pièces contenues dans les arsenaux de l'empereur Maximilien I. — Col. d'Ambras.

LE CANON

La partie antérieure de cette bouche à feu, ordinairement conique, dont le nom dérive de l'allemand *Kanne*, mais non pas du grec Χαννα, roseau (*Kanone* en allemand, *cannon* et *great gun* en anglais), et qui a été précédée par le mortier, se nomme *volée; bourrelet*, la moulure annulaire extérieure de la volée; *tourillons*, l'axe ou la paire de gros pivots placée au milieu et destinée à empêcher le recul sur l'affût, et à faciliter le pointage. Les pièces à jour souvent en forme de dauphins qui surmontent le canon s'appellent *anses*; *âme*, sa cavité intérieure, dont le diamètre est le *calibre*, et la partie postérieure, la *culasse*, souvent terminée par le *bouton*.

Les premiers canons se chargeant par la culasse et appelés *bombardes* et *pierriers* furent bientôt suivis du canon se chargeant au moyen de la boîte mobile et appelé *veuglaire*, et du canon qui se chargeait *par la volée*. (V. p. 72 à 82.)

Serpentines, *coulevrines*, *demi-coulevrines*, *faucons*, *fauconneaux*, *passe-volants*, *basilics*, *spirales*, *bombardes*, son des noms plus ou moins vagues par lesquels on désigne souvent les mêmes espèces de canons selon les différentes localités.


1
2
3
A
B
5

1. Canon ou bombarde en fer forgé, ouvert aux deux extrémités et se chargeant par la culasse, arme anglaise de la bataille de Crécy (1346).

2. Canon ou bombarde ouvert aux deux extrémités et se chargeant par la culasse, le heurtoir s'abaisse pendant la charge. — Manuscrit du quatorzième siècle.

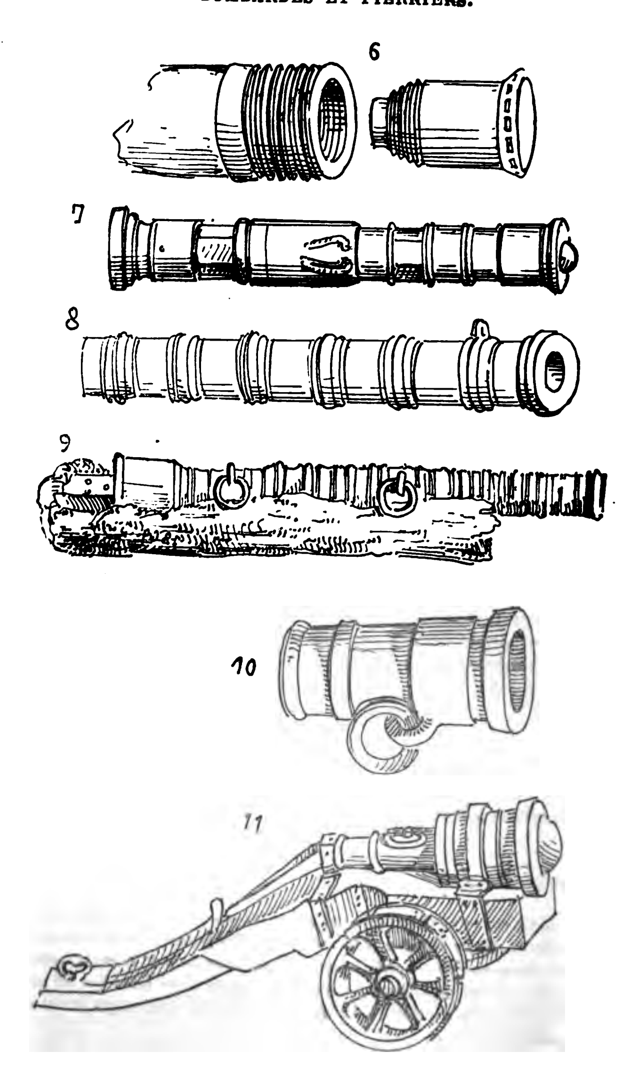
3. Canon ou bombarde se chargeant par la culasse avec son mantelet ou sa blinde (*Schirmdach* en allem.), de la seconde moitié du quatorzième siècle.

4. Canon ou bombarde qu'un artilleur charge par la culasse de boulets rougis au feu. — Manuscrit[1] du commencement du quinzième siècle, de la collection d'Ambras.

5. Canon ou bombarde se chargeant par la culasse, manuscrit du quinzième siècle. — Col. d'Ambras.

1. Le dessin de ce manuscrit prouve que ni Franz de Sickingen, en 1525, ni Étienne Bathory, roi de Pologne, ne se sont servis les premiers de boulets rouges. On sait, du reste, que des boulets rouges ou des morceaux de fer enveloppés de linges mouillés furent déjà lancés au quinzième siècle pour incendier les places assiégées. C'est au dix-septième siècle que l'usage des boulets rouges devint seulement général.

La partie A représente la culasse, et celle marquée d'un B la volée (bouche).


6
7
8
9
10
11

6. Bombarde flamande se chargeant par la culasse. Cette curieuse pièce, représentée avec sa chambre à feu à vis, est en fer forgé et a été fabriquée à Gand entre 1404 et 1419.

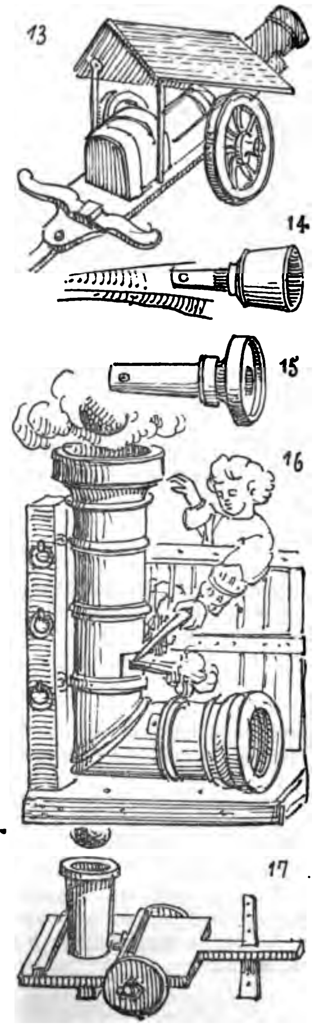
7. Bombarde allemande en bronze fondu, au commencement du quinzième siècle. Elle a 4 mètres de longueur et 60 cent. de diamètre. On y lit l'inscription (en allemand) : *Je me nomme Catherine, méfie-toi de mon contenu. Je punis l'injustice. George Endorfer me fondit.* Et : *Sigismond, archiduc d'Autriche, anno* 1404. Cette pièce, qui a déjà des anses, et montre des traces d'un couvre-platine, provient de Rhodes; elle fait partie du musée d'artillerie de Paris (n° 18).

8. Canon en fer forgé, provenant de la bataille de Grandson (1476). Il a 1m,50 de longueur, 5 cent. de diamètre, et point de tourillons. — Musée de Lausanne.

9. Bombarde en fer forgé, du quinzième siècle; elle se charge par la culasse et provient d'un vaisseau coulé au commencement du seizième siècle. — Tour de Londres.

10. Bombarde en fer forgé provenant de la bataille de Grand son (1476). Elle a 1m,50 de longueur et 56 cent. de diamètre. — Musée de Lausanne.

11. Canon ou bombarde en fer forgé, sur affût à roues, provenant de la bataille de Morat (1476). Il a 75 cent. de longueur et 18 cent. de diamètre; l'affût est long de 2 mètres; le boulet en granit a 24 cent. de diamètre. Ce canon bourguignon n'a point de tourillons. — Gymnase de Morat.



13. Canon ou bombarde se chargeant par la culasse avec toiture et affût à roues, de la fin du quinzième siècle. Il est toujours encore sans tourillons.

14. Canon ou bombarde en fer forgé, sans tourillons, se chargeant par la culasse, provenant du château de Sainte-Ursane en Suisse, où il fut placé après la bataille de Morat (1476). — Musée d'artillerie de Paris. Martinus Jacobus (*De machinis libri decem.* 1449 [1]) donne le dessin d'une bombarde semblable.

15. Id. id.

16. Bombarde ou canon coudé allemand, du quinzième siecle, à chambre à feu et se chargeant par la culasse, d'après les gravures de l'*Institutionum republicæ militaris*, etc., par Nicolai Marescalei, imprimées à Rostock, en 1515. — Bibliothèque Hauslaub, à Vienne.

17. Bombarde ou canon coudé italien, du quinzième siècle, à chambre à feu et se chargeant par la culasse, d'après Martinus Jacobus (*De machinis libri decem.* 1449).

1. Manuscrits de la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise.



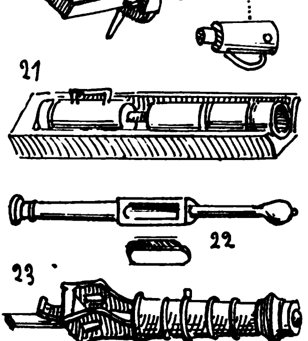
18. Bombarde ou canon du quinzième siècle, se chargeant par la culasse. — Manuscrit de la bibliothèque Hauslaub, à Vienne.

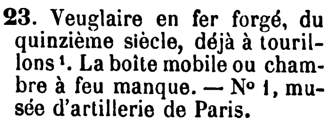
19. Veuglaire (de l'allemand *Vogler* et *Vogebfanger* et du flamand *vogheler*), canon en fer forgé, du quinzième siècle, se chargeant au moyen d'une boîte mobile qui s'appelle chambre à feu. La volée est à point de mire. — Musée de Bruxelles et manuscrit de la bibliothèque Hauslaub, à Vienne.

20. Veuglaire en fer forgé, du quinzième siècle. Il est à chambre à feu ou boîte mobile. — Tour de Londres.

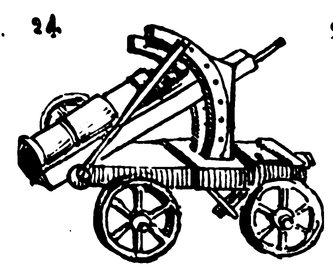
21. Veuglaire allemand du quinzième siècle, d'après un manuscrit de la collection d'Ambras, à Vienne.

22. Veuglaire anglais du quinzième siècle. A. Chambre à feu ou boîte mobile.

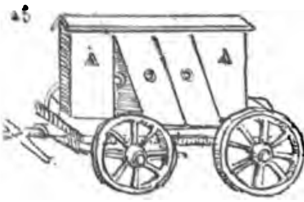



23. Veuglaire en fer forgé, du quinzième siècle, déjà à tourillons[1]. La boîte mobile ou chambre à feu manque. — N° 1, musée d'artillerie de Paris.

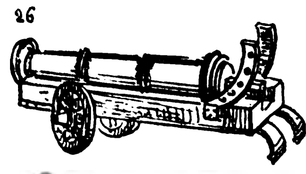
1. Voir l'explication de cette dénomination au commencement de ce chapitre. Voir aussi plus loin le veuglaire n° 34.



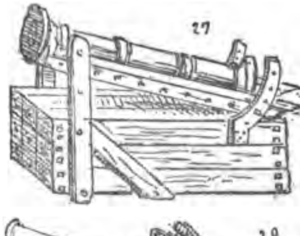
24. Canon allemand nommé coulevrine (en allemand *Feldschlange*), se chargeant par la volée, sans tourillons, mais sur affût mobile à crémaillères, d'après un manuscrit du quinzième siècle, de Zeitblom. — Bibliothèque du prince de Waldburg-Wolfegg.



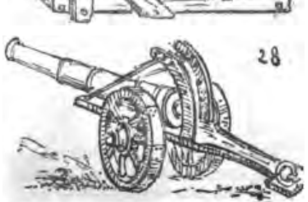
25. Chariot de guerre allemand, garni de petits canons.
Id. id. id.



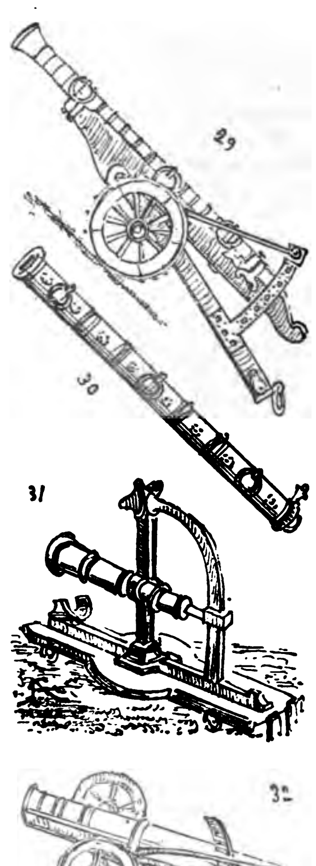
26. Canon allemand, se chargeant par la volée. Il est encore sans tourillons, mais à affût mobile à crémaillères.



27. Id. id.



28. Canon allemand nommé coulevrine (en allemand *Feldschlange*), se chargeant par la volée, de la seconde moitié du quinzième siècle. Il est toujours sans tourillons, mais sur affût mobile à crémaillères.



29. Canon bourguignon, se chargeant par la volée, sans tourillons, mais sur affût à crémaillères; cette arme provient de la bataille de Nancy (1477) et se trouve à Neuveville.

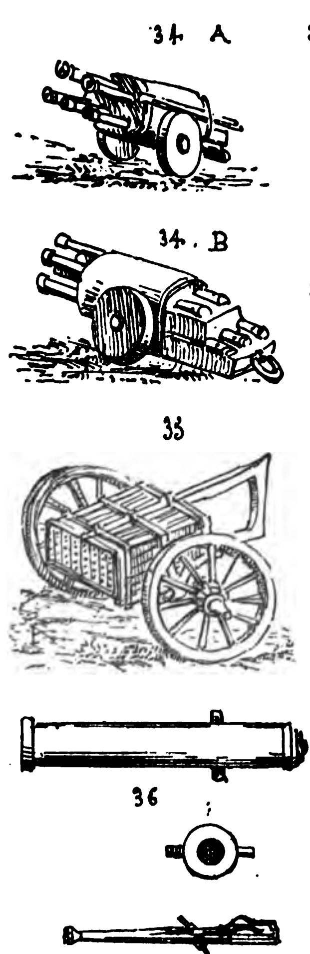
30. Canon anglais, sans tourillons et se chargeant par la volée, de la fin du quinzième siècle. — Tour de Londres.

31. Canon anglais, se chargeant par la volée, sans tourillons et sur affût à coulisse.

32. Canon allemand, se chargeant par la volée et sans tourillons, du quinzième siècle. — Bibliothèque Hauslaub, à Vienne.

33. Chargette de canon suisse, aussi appelée lanterne, du quinzième siècle. Elle est en cuivre et montée sur une longue hampe dont l'extrémité inférieure est armée d'un tire-bourre. — Arsenal de Soleure. Voir aussi plus loin ce même genre de chargette, d'après le livre de Fronsperger, du seizième siècle.

33



34 A et B. Orgue à serpentins, allemand (*Orgelgeschutz* en allem.; voir aussi, page 80, le *Todtenorgel* ou orgue de mort !), en fer forgé, à cinq canons se chargeant par la volée, du milieu du quinzième siècle. — Musée de Sigmaringen.

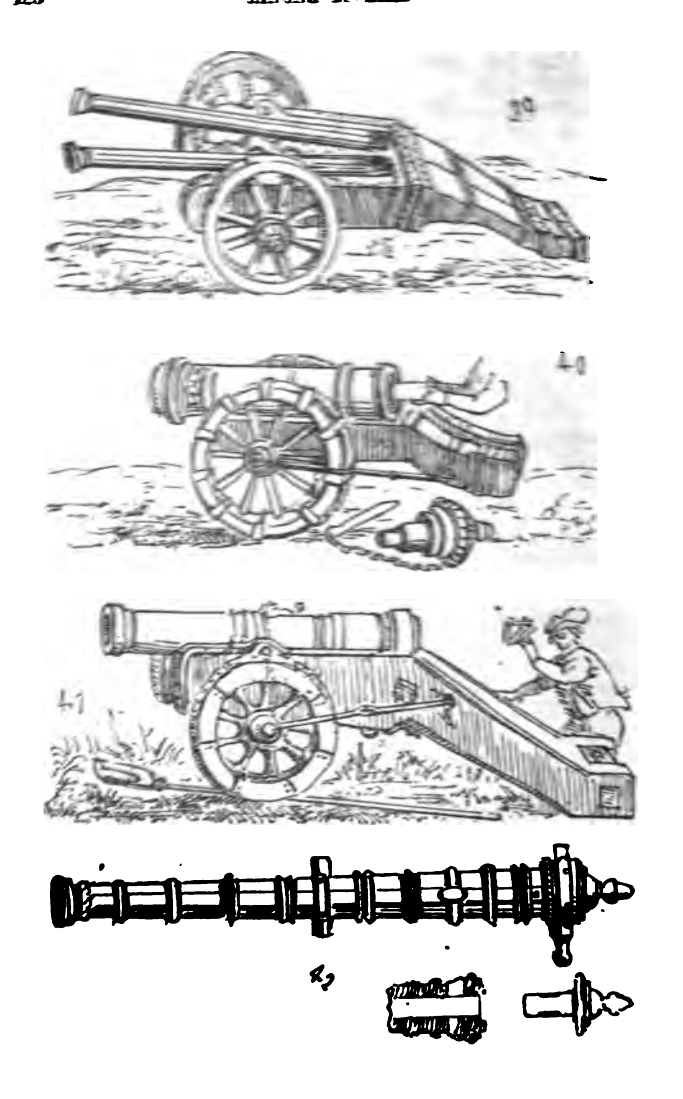
35. Orgue à serpentins, allemand, de quarante canons, d'après les *Reproductions des armes de l'empereur Maximilien I*, exécutées en 1505 par Nicolas Glockenthon. — Col. d'Ambras. Voir, plus loin, les orgues du dix-septième siècle.

36. Canons à tourillons qui ont fait leur première apparition vers le milieu du quinzième siècle; on appelle tourillons la paire de goujons placée au milieu du corps du canon et destinée à empêcher le recul de la pièce. Ils rendent le heurtoir inutile et permettent de diriger la volée dans le sens vertical; ils supportent le poids du canon et le tiennent en équilibre.

37. Veuglaire allemand, à tourillons, d'après les dessins déjà mentionnés de Glockenthon, de 1505. Voir aussi le veuglaire nº 23. — Col. d'Ambras.



Char de guerre allemand appelé en français *Ribaudequin*, armé de flèches et de quatre falconets en bronze. Dessins d'après les arsenaux de l'empereur Maximilien I, exécutés en 1505 par Glockenthon. — Col. d'Ambras.


39
40
41
42

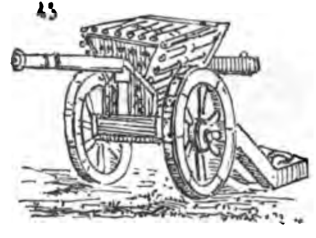
39. Falconets jumeaux en fer et à tourillons, d'après les dessins que Glockenthon a exécutés en 1505 d'après les arsenaux de l'empereur Maximilien I. — Col. d'Ambras.

40. Canon à tourillons et se chargeant par la culasse, d'après un manuscrit de *Senftenberg* qui commandait l'artillerie de Dantzig, au seizième siècle.

41. Canon à tourillons et se chargeant par la volée, appelé par Fronsperger *Basilium* (dans le *Kriegsbuch*, que cet auteur a publié en 1573 à Francfort), et pesant 75 quintaux; il portait 70 livres de fer et était traîné par 25 chevaux. On remarquera à côté du canon la chargette en cuivre, appelée lanterne, déjà mentionnée sous le nº 33. L'artilleur vise au moyen d'une équerre. L'armée autrichienne se servait encore de cette chargette à la bataille de Mollwitz, en 1741, tandis que l'armée prussienne avait déjà adopté depuis longtemps les charges préparées d'avance. Le refouloir et son écouvillon (brosse) sont toujours en usage.

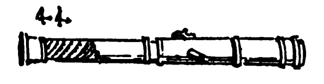
42. Canon rayé à tourillons et se chargeant par la culasse, de la fin du seizième siècle. Il a $2^m,10$ de longueur, 18 cent. de diamètre et 8 cent. de calibre. La boîte de la culasse est à coulisse et sert à fermer le canon; la coupe du tonnerre se trouve représentée à côté. — Arsenal de Zurich.

43



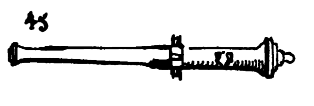
43. Orgue à serpentins, à quarante-deux canons se tirant par sept décharges. Du dix-septième siècle. — Arsenal de Soleure.

44



44. Petits canons suédois, à tourillons et se chargeant par la volée, — du dix-septième siècle. Ils sont de 1m,20 de longueur, sur 8 cent. de diamètre. Le tuyau intérieur en cuivre mince est extérieurement ficelé et le tout recouvert de cuir. — Arsenaux de Berlin et de Hambourg, musée d'artillerie de Paris et col. du roi de Suède. On trouve aussi à l'arsenal impérial de Vienne un canon en cuir garni d'un tuyau de bronze, que la ville d'Augsbourg fit offrir à l'empereur Joseph I (1705-1711).

45



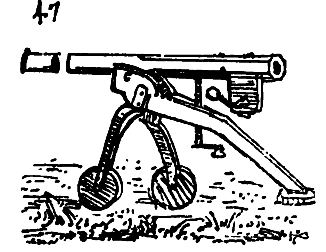
45. Canon à tourillons et se chargeant par la volée, fait d'un tube de cuivre matelassé tout-autour d'une épaisse couche de chaux et le tout recouvert de cuir; arme fort légère et facile à transporter dans les montagnes. Elle mesure 2m,30 et appartient au dix-septième siècle. — Arsenal de Zurich.

46

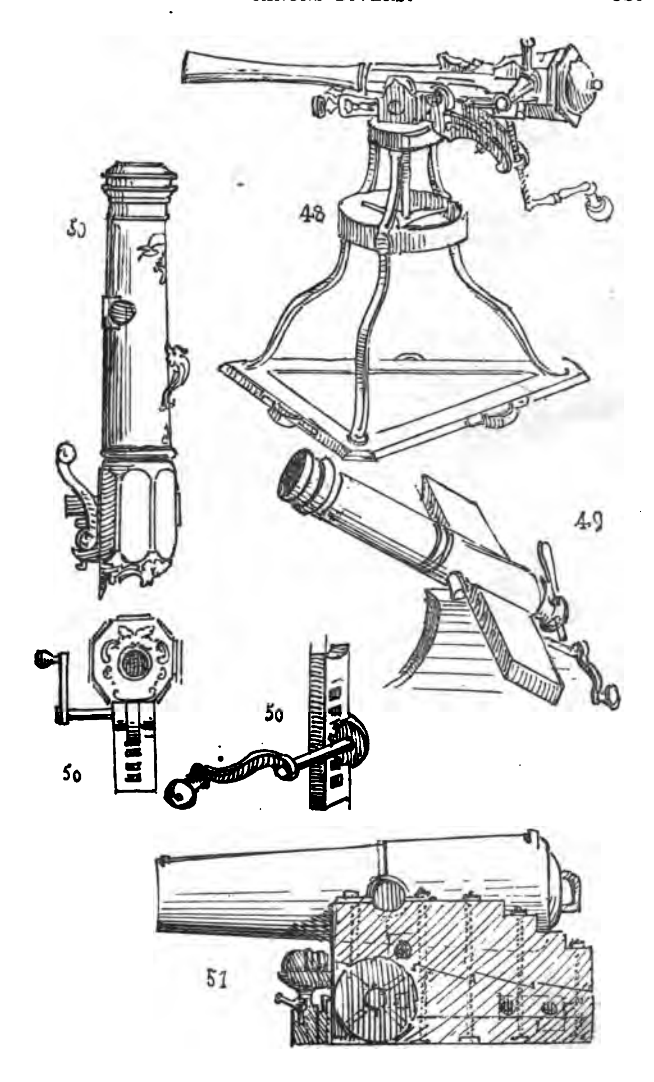


46. Serpentin suisse (*Doppelhacken*) se chargeant par la culasse, du dix-septième siècle. — Arsenal de Soleure.

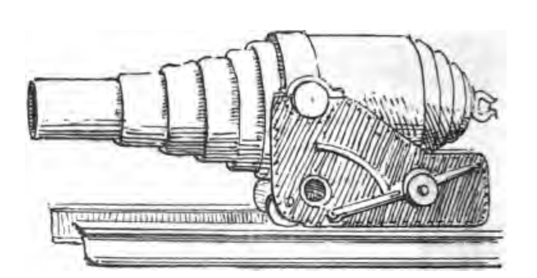
47



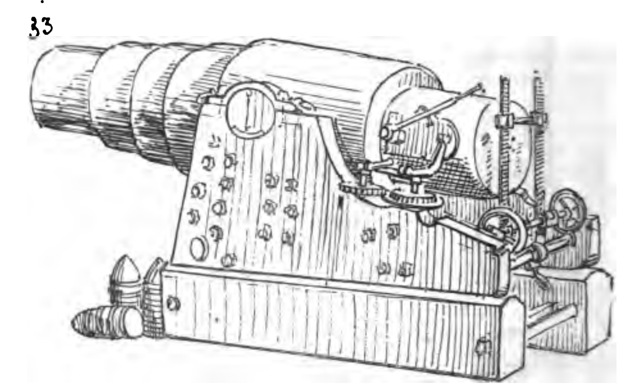
47. Serpentin suisse se chargeant par la culasse, signé : *Zell Blasi*, 1614. — Arsenal de Bâle.


48
50
49
50
50
51

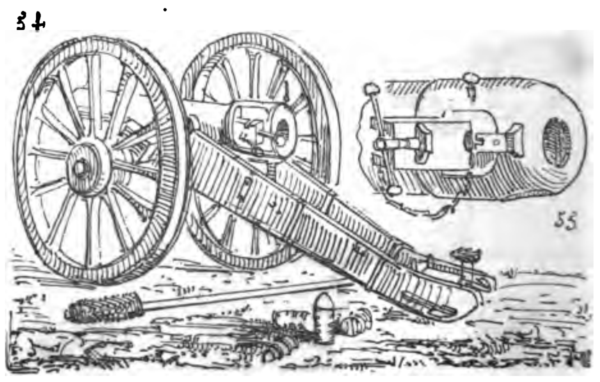
52



53



54



48. Petit canon en fer se chargeant par la culasse et sur affût tournant appelé en allemand *Drehbasse*. Cette pièce a été abandonnée à Munich, par Gustave-Adolphe, en 1632.

49. Petit canon suisse, à répétition, en cuivre, se chargeant par la culasse et tirant successivement dix coups. Il a 67/56 c. et porte la signature de *Welten. Inventor*. 1742. — Arsenal de Zurich.

50. Canon du dix-huitième siècle, se chargeant par la culasse, d'après les mémoires du colonel Wurstemberger.

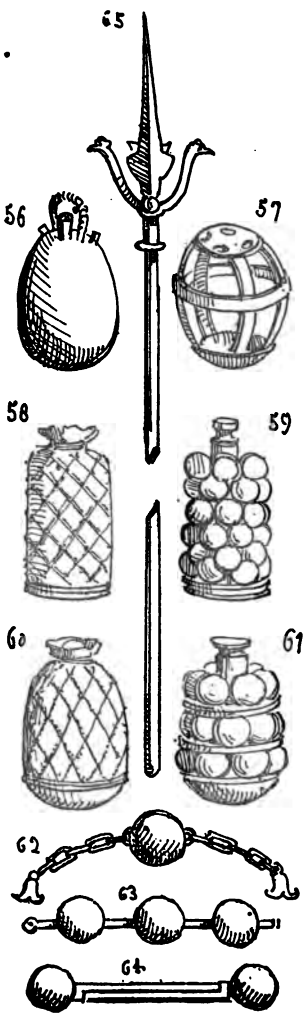
51. Canon-obusier à la Paixhans, inventé en 1822 par le chef de bataillon du corps royal de l'artillerie anglaise H. C. Paixhans.

52. Canon Armstrong, calibre de 600, imaginé par Sir William Armstrong.

53. Canon monstre, prussien, se chargeant par la culasse, en acier, fondu dans l'usine de M. Krupp et exposé à Paris en 1867. Il pèse 50,000 kilogr. et ses projectiles, également en acier fondu, 550 kilogr. chaque.

54. Canon de campagne rayé, prussien, se chargeant par la culasse, en acier fondu, inventé par M. Krupp. Ce canon, qui est du même calibre que le canon français pièce de douze, est chargé avec des projectiles pleins recouverts d'une enveloppe de plomb pour être forcée dans les rayures de la pièce.

55. Fermeture Krupp des canons précédents. Cette fermeture est adaptée au moyen d'une targette latérale. Un tour de clef pousse la targette et ferme la culasse au moment du tir.



56. Grenade-carcasse en sac de toile, du seizième siècle; elle était lancée par des mortiers.

57. Carcasse intérieure de la grenade précédente.

58. Grappe de raisin (***Trauben-hagel*** en allem.), du seizième siècle. Elle consistait en seize balles réunies autour d'une carcasse en bois et renfermées dans un sac.

59. Vue intérieure de la grappe précédente.

60. Grappe de raisin de dix-huit balles.

61. Vue intérieure de la grappe précédente.

62. Boulet armé dit chaîne ramée.

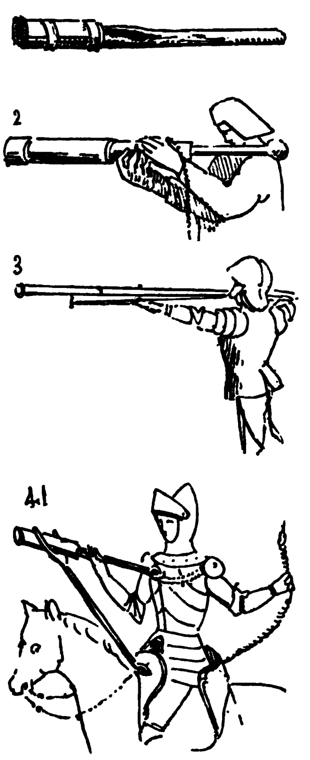
63. Boulets conjugués.

64. Boulets à essieux.

65. Porte-mèche pour canon (*Luntenstock* en allem., *linkstok* en angl.) — Arsenal de Woolwich.

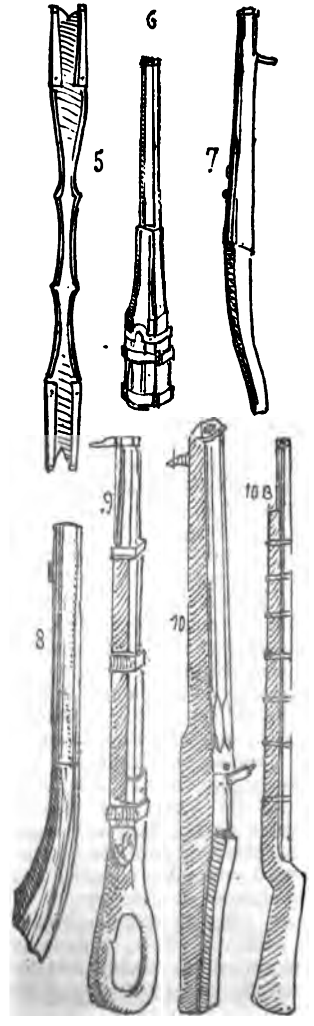
L'ARME A FEU PORTATIVE OU A MAIN

L'histoire de l'arme à feu portative a été présenté p. 82 à 92, et résumée de nouveau au commencement de ce chapitre.



1. Canon à main d'homme de pied, en fer forgé, de la première moitié du quatorzième siècle. Le trou de lumière (*Zundloch* en allem., *touch-hole* en angl.) se trouve au-dessus du canon. — Arsenal de Berne et musée national de Prague.
2. Canon à main d'homme de pied, d'après un manuscrit de la fin du quatorzième siècle. Le trou se trouve au-dessus du canon.
3. Canon à main d'homme de pied, d'après un manuscrit de 1472, de la bibliothèque Hauslaub, à Vienne.
4. Canon à main de cavalier, du quinzième siècle, appelé *pétrinal* (V. chap. historique), d'après un manuscrit de l'ancienne bibliothèque de Bourgogne. L'armure déjà à plates et articulée, malgré l'espèce de bacinet à visière mobile, indique la seconde moitié du quinzième siècle. L'usage de ces canons à main s'est conservé à côté des haquebuses à serpentins et même des arquebuses et mousquets à rouet, jusqu'au commencement du seizième siècle, comme le démontrent les dessins de Glockenthon qui reproduisent les armes de l'empereur Maximilien I (1505).

45.



5. Canons à mains allemands sur planchette, du commencement du seizième siècle. Les trous de lumière se trouvent encore au-dessus du canon. Dessins de Glockenthon de 1505. — Col. d'Ambras.

6. Canon à main allemand, en fer cannelé, de la fin du quinzième ou du commencement du seizième siècle. Il n'a que 23 c. de longueur sur 5 de diamètre et est attaché sur un bois de chêne de 1m,44 de longueur. — Musée germanique où il est attribué à tort au quatorzième siècle.

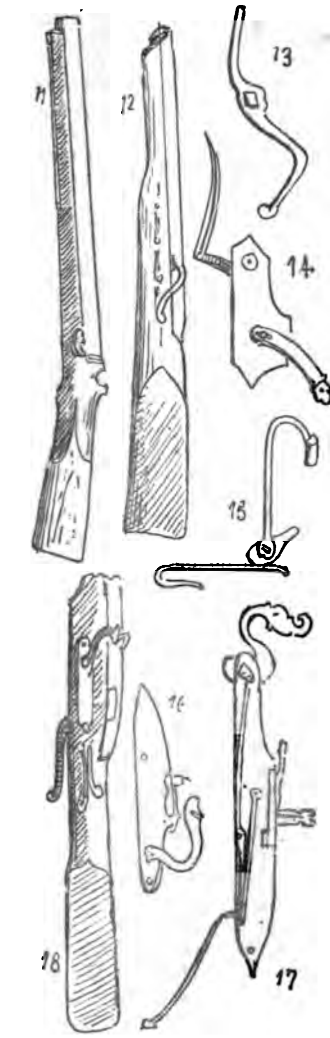
7. Canon à main de cavalier, en fer forgé, dit pétrinal, de la fin du quinzième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.

8. Canon à main à crosse (*Kolbe* en allem., *butt-end* en angl.), de la fin du quatorzième siècle. Le trou de lumière se trouve au-dessus du canon.

9. Canon à main en fer anguleux et à crosse, pour la défense des remparts. Il a 1m,80 de longueur et le trou de la lumière est placé au-dessus du canon. Cette pièce a servi à défendre Morat contre le Téméraire (1479). — Gymnase de Morat.

10. Canon à main en fer, à huit pans et à crosse. Le trou de lumière placé au-dessus du canon est pourvu d'un couvre-lumière pivotant. Cette pièce, d'une longueur totale de 1m,35, et qui tirait des balles de 3 c. de diamètre, appartient au commencement du quinzième siècle. — Musée de Dresde.

10 *bis*. Canon à mèche persan, de la fin du seizième siècle,



d'après le *Schah-Nameh*, de la bibliothèque de Munich.

11. Canon à main à crosse, de la fin du quatorzième ou du commencement du quinzième siècle. Ici le trou de lumière est déjà placé au côté droit du canon.

12. Canon à main à serpentin, sans détente ni gâchette (*Schlangenhahn-Luntentrœger ohne Fehder und Drücker* en allem.; *guncock without trigger and spring* en angl.), inventé vers 1424.

13. Serpentin (*Schlangenhahn-Lantentrœger* en allem.; *guncock fer match* en angl.), sans détente ni gâchette.

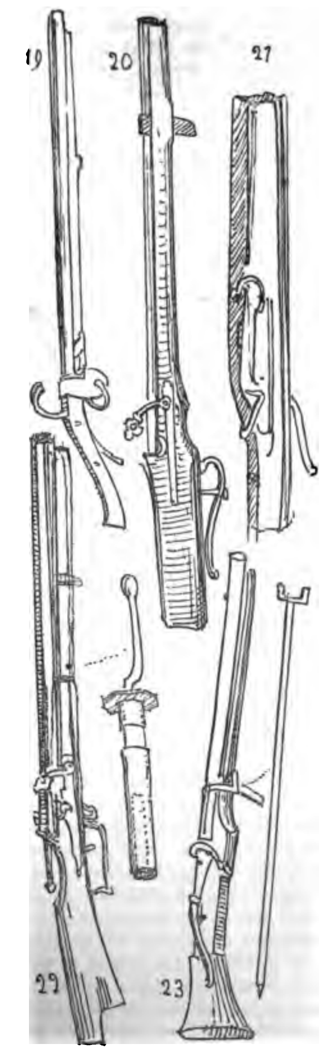
14. Serpentin sans détente, mais à gâchette.

15. Serpentin à détente (ressort), mais sans gâchette.

16. Platine à serpentin, sans détente et sans ressort.

17. Platine ou mécanisme d'haquebuse à mèche, qui est à détente et à gâchette (*Hackbüchsen Schloss mit Fehder und Drücker; Hack-buss-cock with spring and trigger.*)

18. Haquebuse (de l'allemand *Hackenbüchse*, du vieil allemand *Hack-buss*, en anglais *hack-buss*) ou canon à main, à crosse perfectionnée et à platine à serpentin, de la seconde moitié du quinzième siècle. La mèche n'est plus détachée mais portée par le serpentin qui est à détente et s'abat au moyen de la gâchette. Le canon a ordinairement un mètre de longueur et un crochet (*hacken*) qui empêche son recul, posé sur le mur ou sur le support; c'est de



là que dérive peut-être son nom. La haquebuse sans crochet et mieux confectionnée prit bientôt le nom d'arquebuse à mèche. Elle avait alors déjà une visière (*Visir* en allem., *visoer* en angl.) et un point de mire (*Kern* en allem., *point de visoer* en angl.)

19. Haquebuse chinoise. — Tour de Londres.

20. Haquebuse suisse, de la seconde moitié du quinzième siècle. — Arsenal de Schaffhouse.

21. Haquebuse double ou à deux serpentins (*Doppelhacken* en allem., *double hack-buss* en angl.) qui s'abattent en sens opposé. Cette arme servait ordinairement à la défense des remparts et son canon mesurait 1m1/2 à 2 mètres.

22. Haquebuse se chargeant par la culasse au moyen d'une boîte mobile dite chambre à feu, arme appartenant au commencement du seizième siècle. — Arsenal de Berne. Une arquebuse double de rempart, de 3 mètres de longueur et se chargeant également par la culasse, mais pourvue d'un rouet et d'un serpentin, arme de la fin du seizième siècle, se trouve au musée de Zurich.

23. Haquebuse avec sa fourche (*Gabel* en allem., *gun-forck* en angl.), d'après les dessins que Glockenthon a exécutés en 1505 dans les arsenaux de l'empereur Maximilien I, et qui se trouve aussi sur la gravure, *le Triomphe de l'empereur Maximilien I.* On voit par cela que la haquebuse ou l'arquebuse à mèche s'est conservée fort longtemps à côté de l'arquebuse à rouet.



24. Haquebuse à serpentin à mèche, appelée aussi mousquet [1], avec sa fourche nommée *fourquine*.

25. Haquebuse à mèche, appelée mousquet [1]. — Tour de Londres.

26. Haquebuse à serpentin à mèche, aussi appelée arquebuse, se chargeant par la culasse au moyen d'une boîte mobile, nommée chambre à feu. Elle date de 1537 et porte la marque W. H. à côté d'une fleur de lis. — $\frac{12}{1}$, Tour de Londres.

26 *bis*. Cache-l'œil d'un mousquet, à l'arsenal de Genève.

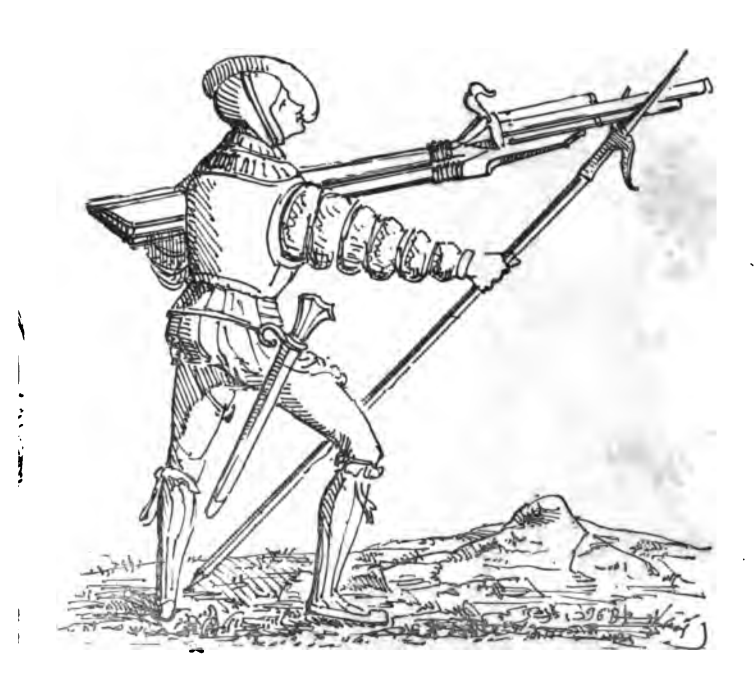
27. Canon à main avec râpe, du commencement du seizième siècle; il est tout en fer et nommé *Monchsbüchse* (arquebuse de moine). Pendant longtemps, l'ignorance y a voulu voir la première arme à feu due à un moine, Berthold Schwarz (1290-1320), à qui on avait aussi attribué l'invention de la poudre à canon. Cette petite arme, de 28 cent. de longueur et d'un calibre de 12 cent., paraît avoir précédé l'invention du rouet et en avoir donné la première idée. Une râpe fait jaillir des étincelles par son frottement contre de la pyrite sulfureuse dès qu'on la retire. — Musée de Dresde.

1. On aura remarqué que l'auteur a rangé toutes les armes à feu *à serpentin*, *à mèche*, sous le nom de *haquebuses*, quoiqu'on les appelle encore *arquebuses* et *mousquets* à mèche. Le mousquet se distingue de l'arquebuse par son plus gros calibre.



Canon à main sur affût et haquebusiers allemands, d'après les *Reproductions des trois arsenaux de l'empereur Maximilien I*, exécutées en 1505, par Glockenthon. — Col. d'Ambras.

Ce dessin est intéressant pour l'étude des costumes, et prouve que le simple canon à mains de gros calibre était encore en usage à côté des haquebuses à mèches et des arquebuses à rouet même.



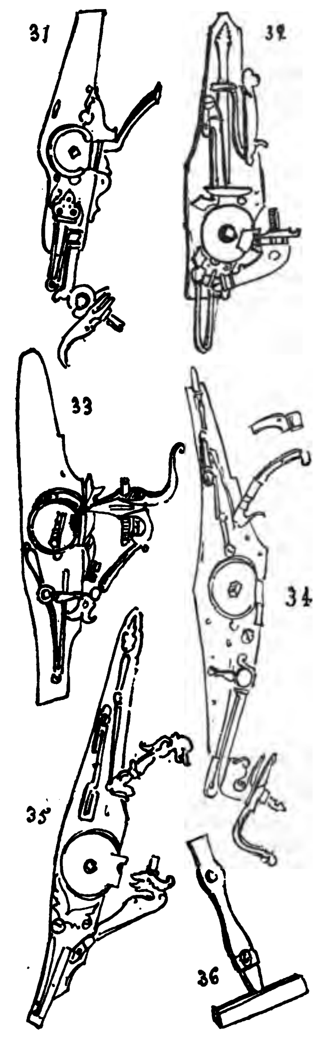
Canon à main à serpentin et haquebusier allemands, d'après les dessins de Glockenthon, mentionnés à la page précédente.

L'arme paraît être à trois canons. Comme on ne voit qu'un seul serpentin, deux canons étaient probablement déchargés au moyen de la mêche détachée.



Haquebusier allemand, d'après les dessins de Glockenthon, de 1505, mentionnés aux pages précédentes.

Le sac à munitions se trouve suspendu au côté gauche et au-dessus de la lansquenette. La haquebuse est à serpentin.



31. Platine à rouet (*Deutsches Schloss* ou *Radschloss* en allem., *wheel-lock* en angl.), inventée en 1515[1], à Nuremberg. Elle est composée de dix pièces et n'a plus rien de commun avec les platines à serpentin, puisque la mèche est remplacée par la pyrite sulfureuse (*Schwefelkies* en allem., *sulphurus pyrite* en angl.)

32. Id. id., vue à l'intérieur.

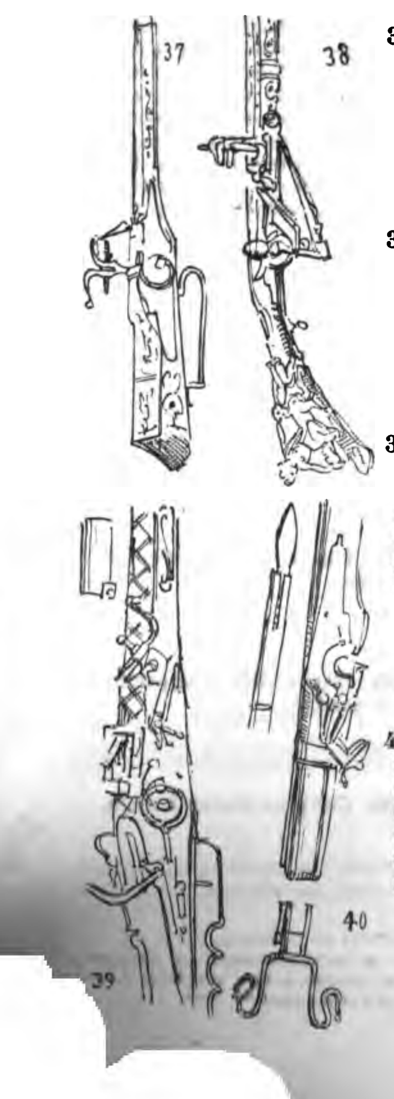
33. Id. id., vue à l'extérieur.

34. Platine à serpentin et à rouet.

35. Platine riche à serpentin et à rouet.

36. Clef pour platine à rouet.

1. Un collectionneur en Angleterre, M. Pritchett, possède une platine à rouet qu'il croit remonter à 1509.

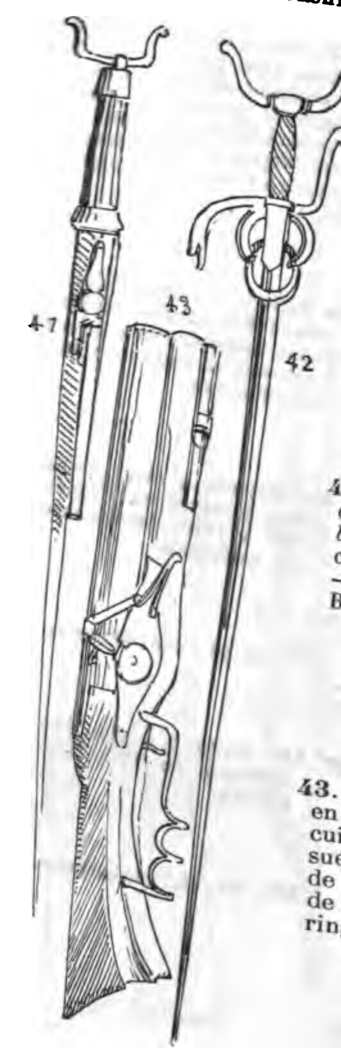


37. Arquebuse à rouet, du seizième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.

38. Mousquet à rouet, du seizième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.

39. Mousquet à rouet, du seizième siècle, se chargeant par la culasse au moyen d'une boîte mobile dite chambre à feu. — Musée de Sigmaringen. Le musée de Dresde possède une semblable arme.

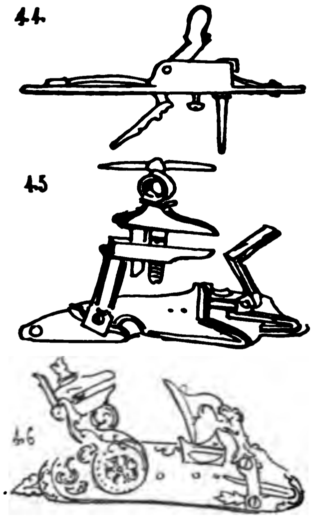
40. Fourche ou *fourquine* de mousquet à mousqueton à rouet (*Mousketen Gabel* en allem., *forck of rest for mousket* en angl.), du commencement du dix-septième siècle. Elle a 1^{m},70 de longueur. — Musée de Sigmaringen.



41. Fourche ou *fourquine* de mousquet, de $1^m,50$ de longueur. Elle consiste en un dard triangulaire en acier, damasquiné d'or et garni d'un pistolet à rouet. Cette arme, qui date de la fin du seizième siècle, ressemble à l'arme précédente. — Musée historique du palais de Montbijou, à Berlin.

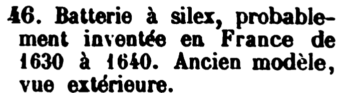
42. Fourche ou *fourquine*-épée de mousquet (*Mousketen Gabeldegen* en allem.), du commencement du dix-septième siècle. — Col. du prince Charles, à Berlin.

43. Tromblon à rouet et à canon en cuivre, recouvert de gros cuir, dans le genre des canons suédois; le tromblon a 65 cent. de longueur et le canon 4 c. 1/2 de diamètre.—Musée de Sigmaringen.

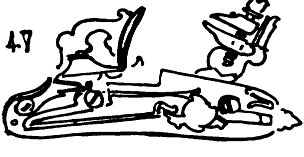


44. Double ou seconde détente, appelée avec plus de logique en allemand *Stecher*, pointeur (*trigger of precision* en angl.), inventée à Munich en 1543. Elle a été adaptée à toutes sortes de platines à rouet d'armes de précision.

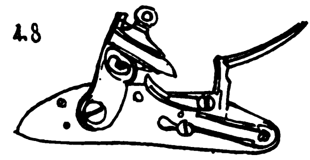
45. Batterie à chenapan (de l'allemand *Schnaphahn*, chien qui happe, *snaphance* en angl.) Elle fonctionne au moyen de la pyrite sulfureuse.



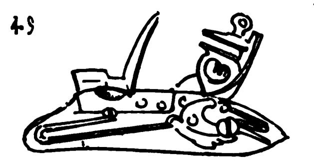
46. Batterie à silex, probablement inventée en France de 1630 à 1640. Ancien modèle, vue extérieure.



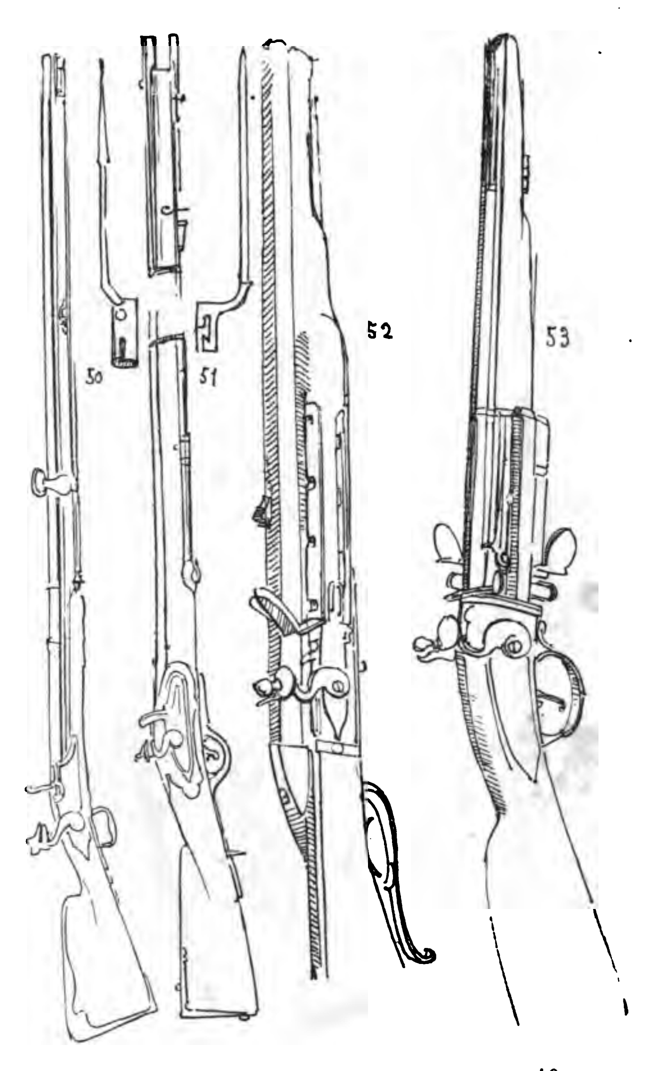
47. Id. id., vue intérieure.

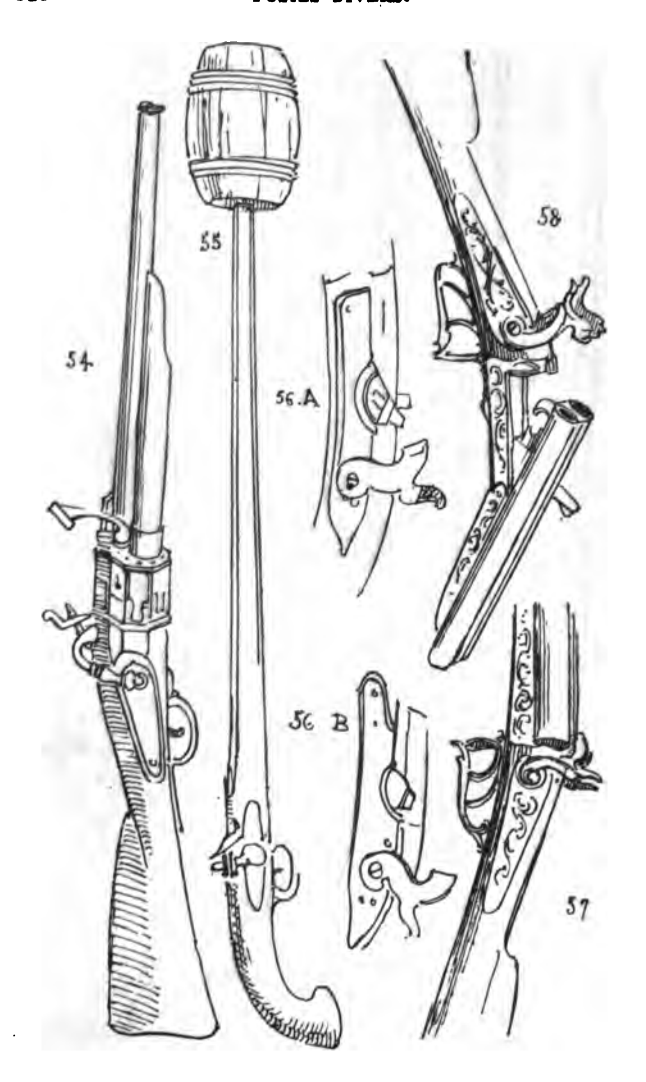


48. Batterie à silex d'un fusil français de 1670. Vue extérieure.



49. Id. id., vue intérieure.


50
51
52
53


54
55
56.A
56 B
57
58

50. Fusil français, à silex et à baïonnette, de la fin du dix-septième siècle.

51. Fusil prussien, à silex et à baïonnette, du temps de Frédéric le Grand. Cette arme fut pourvue, en 1730, de la baguette en fer, innovation qui contribua au gain de la bataille de Mollwitz. Le prince Léopold I d'Anhalt-Dessau, l'organisateur de l'infanterie prussienne, l'avait déjà introduite dans sa garde en 1698.

52. Fusil allemand, à répétition, à coulisse, à six coups successifs, du dix-septième siècle. — Musée de Sigmaringen.

53. Fusil allemand, à revolver, à cylindre tournant, à quatre coups. Fin du dix-huitième siècle. — Musée de Sigmaringen.

54. Carabine revolver de huit coups, à cylindre tournant, pour cavalerie.

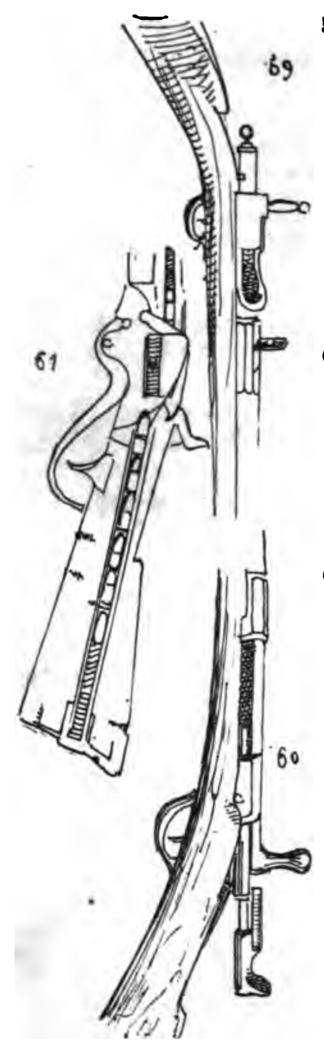
55. Fusil à raquette, du dix-huitième siècle. — Arsenal de Berlin.

56 A et B. Batteries à percussion et à piston, inventées en 1807 par l'Ecossais Forsith.

57. Fusil double à percussion et se chargeant par la culasse (*Breach loading* en angl.), système Lefaucheux.

58. Id. id. id.

Ce dernier dessin montre le tonnerre ouvert pour recevoir la charge.



59. Fusil à aiguille prussien (*Zündnadelgewehr* en allem., *needle-gun* en angl.), inventé en 1827, par l'Allemand Nicolas Dreyse, né en 1787, mort en 1868.

L'arme est représentée ouverte et prête à recevoir la charge.

60. Fusil à aiguille français, inventé par M. Chassepot, en 1866, d'après le modèle Dreyse. Le fusil est représenté ouvert, prêt à recevoir la charge.

61. Fusil à répétition Spencer, du milieu du dix-neuvième siècle, imaginé par MM. Spencer et Winchester. Ce fusil à répétition est une ancienne invention allemande, comme le démontre l'arme conservée au musée de Sigmaringen. (V. p. 545, nº 52.) Feu Dreyse avait aussi fait plusieurs essais déjà, en 1828, avec un fusil à répétition de son invention, mais le trouvant inférieur à son fusil à aiguille, il l'abandonna. Son fils a cependant repris actuellement ce projet et continue à faire faire des essais.

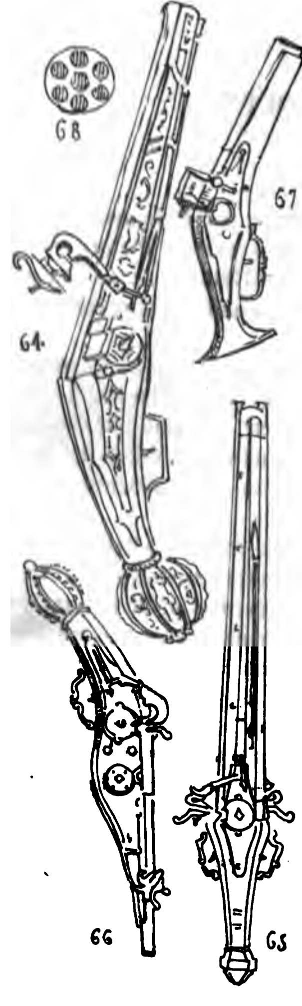
LE PISTOLET

Cette arme, dont le nom dérive probablement de *pistallo*, pommeau, garniture, et non pas de *Pistoja*, ville, paraît originaire de Perouge, où, en 1364 déjà, on a fabriqué des *petits canons à main* qui avaient la longueur d'un palme [1].

Aucun musée ne possède, que je sache, un pistolet à mèche, et la *Moenchsbüchse* au musée de Dresde, le petit canon à main, à *rape*, dont il a été question dans le chapitre historique et dans l'introduction de celui-ci, paraît avoir précédé les fusils à rouet, les plus anciennes armes de ce genre encore existantes.

Le *coup de poing*, petit pistolet, que les Allemands appellent *Tercerol*, n'est pas d'invention moderne, car l'auteur possède une telle arme du seizième siècle à rouet, entièrement en fer, et dont le canon ne mesure pas 15 cent. Les pistolets à revolver aussi, comme les fusils à revolver, ont déjà existé au dix-septième et au dix-huitième, et ceux fabriqués de nos jours, parmi lesquels le revolver Colt est le plus réputé, ne peuvent pas être regardés comme le résultat d'une invention, mais comme le produit d'une reprise.

1. Le palme romain équivaut à peu près à 17 cent. 1/2.



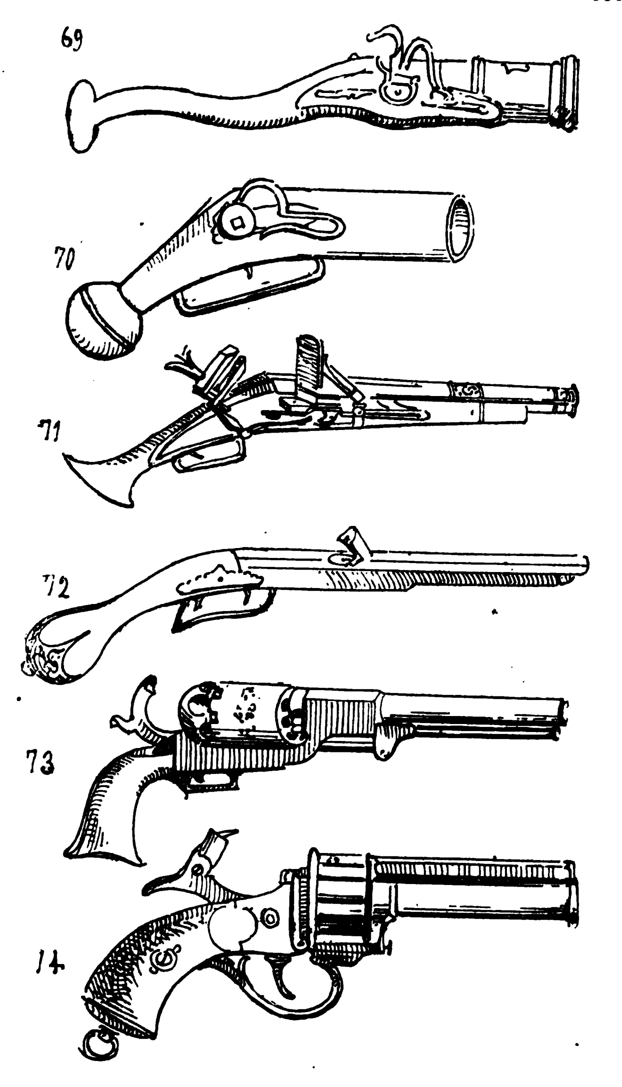
64. Pistolet à rouet du seizième siècle. C'est ce genre de pistolet dont était armée la cavalerie allemande et qui était l'arme des *Reîtres*.

65. Pistolet double à rouet, de la fin du seizième siècle. — Arsenal de Zurich. Le musée de Dresde possède de tels pistolets à rouet-double et à triple canon.

66. Pistolet à rouet et à double canon, du commencement du dix-septième siècle. — Tour de Londres.

67. Pistolet à rouet à sept coups, du seizième siècle. — Musée de Sigmaringen.

68. Volée du canon du pistolet précédent.


69
70
71
72
73
74

69. Pistolet-mortier à rouet, nommé en allemand *Katzenkopf*, (tête de chat), du dix-septième siècle. — Arsenaux de Woolwich et de Berlin.

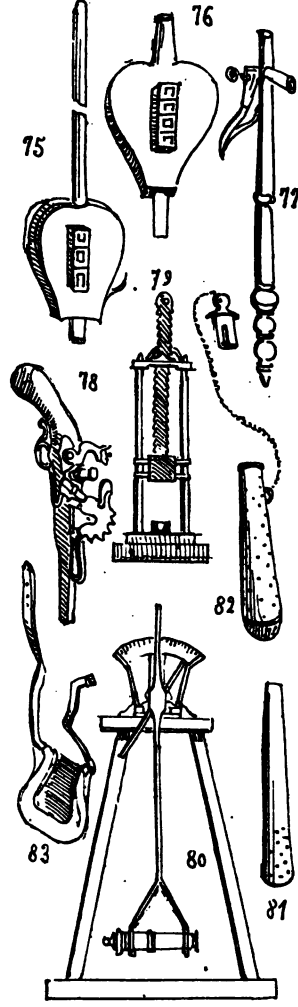
70. Pistolet-mortier à rouet entièrement en fer, du dix-septième siècle. — Château de Lœwenburg sur le Wilhelmshöhe près Cassel.

71. Pistolet à batterie à silex, de la fin du dix-septième siècle. — Tour de Londres.

72. Pistolet à repoussoir, à silex, du commencement du dix-huitième siècle. — Musée de Prague et Gewehrkammer de Dresde.

73. Pistolet revolver Colt, imaginé par Samuel Colt des États-Unis, en 1835.

74. Pistolet revolver Mat, imaginé par M. Le Mat, il y a peu d'années.



75. Tournevis-amorçoir pour fusils à rouet. — Arsenal de Berlin.

76. Id. id. — Col. Ternow, à Berlin.

77. Tournevis-amorçoir pour fusils à rouet. — Musée de Prague et col. Spengel, à Munich.

78. Éprouvette de poudre à silex et à rouet.

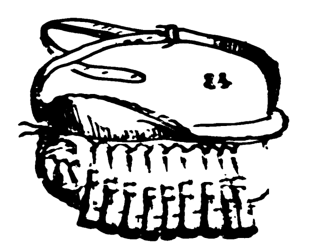
79. Éprouvette de poudre, à engrenage.

80. Éprouvette de poudre, à pendule.

81. Couvre-mèche de mousquetaire, inventé par les Hollandais.

82. Couvre-mèche de grenadier bohémien. — Col. de l'auteur. On voit de pareilles pièces au musée historique du palais de Montbijou à Berlin, et à la collection d'armes du prince de Lobkowitz, à Raudnitz, en Bohême.

83. Sac de munition pour arquebusier, de la fin du quinzième siècle, d'après les dessins de Glockenthon. — Col. d'Ambras.



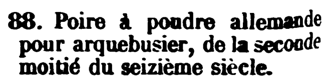
84. **Bandrier de buffleterie de mousquetaire[1], garni de capsules en bois** ***Patronen Gürtel*** **en allem., angl.,**

85. Id. id.

Cette buffleterie est garnie en plus du pulvérin, du sac à balles et de mèches.



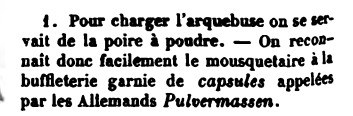
86. Amorçoir allemand de la fin du seizième siècle, en chêne incrusté d'ivoire et de cuivre doré. — Col. Llewelyn-Meyrick.



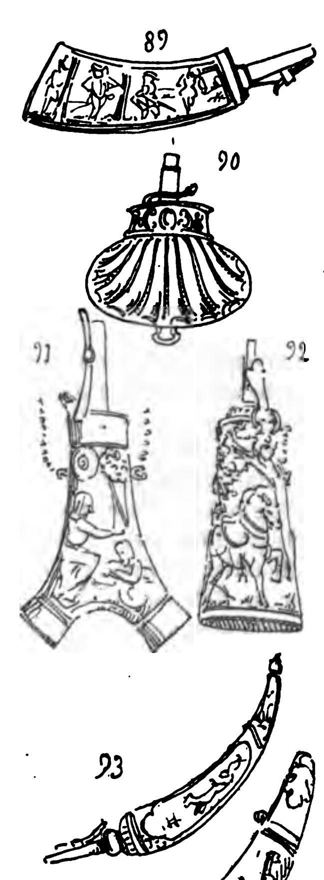
87. Amorçoir italien (*Zündpulverflasche* en allem., *primer* ou *tousch-boxe* en angl., de la fin du seizième siècle. Il est en or. — Col. Llewelyn-Meyrick.

88. Poire à poudre allemande pour arquebusier, de la seconde moitié du seizième siècle.

88



1. Pour charger l'arquebuse on se servait de la poire à poudre. — On reconnait donc facilement le mousquetaire à la buffleterie garnie de *capsules* appelées par les Allemands *Pulvermassen*.



89. Corbin à poudre (*Pulferhorn* en allem., *powder-horn* en angl.) allemand, dit saxon, de 30 cent. de longueur, de la fin du seizième siècle. La corne blonde est ornée de belles gravures. La garniture est en fer. — Col. de l'auteur.

90. Poire à poudre (*Pulferflasche* en allem., *powder-flasks* en angl.), cuir bouilli et garni de fer.

91. Corbin à poudre, allemand, du seizième siècle, en corne de cerf, de 22 cent. de longueur. — Musée de Sigmaringen.

92. Poire à poudre, allemande, en ivoire, du dix-septième siècle; elle mesure 17 cent. — Musée de Sigmaringen.

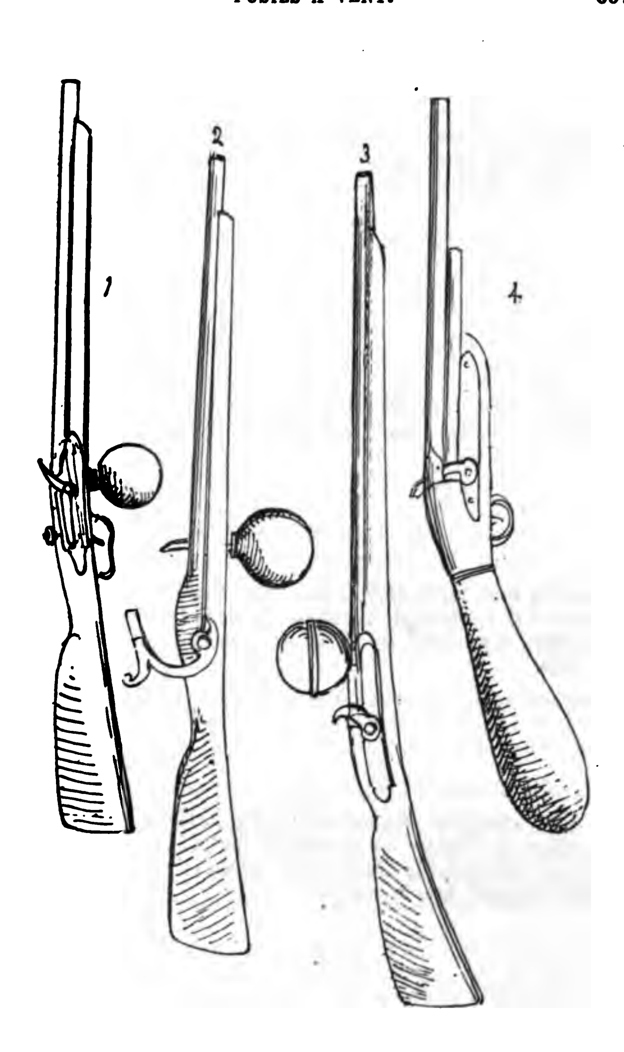
93. Corbin à poudre, allemand, en ivoire, du seizième siècle, de 28 cent. de longueur. — Musée de Sigmaringen.

94. Corbin à poudre, allemand, du commencement du dix-septième siècle; il a 40 cent. de longueur. — Musée de Sigmaringen.

VIII

LE FUSIL A VENT

Le *fusil à vent* (*Vindbüchse* en allemand, *air-gun* en anglais) inventé par Guter de Nuremberg en 1560, et perfectionné successivement par Gerlach et par Sars à Berlin, Contriner à Vienne, Fachter à Liége, Martin Fischer à Suhl, Futter à Dresde, Schreiber à Halle (1760-1769), C. G. Werner à Leipzig (1750-1780), Gottsche à Mersebourg, Muller à Varsovie, Valentin Siegling à Francfort-sur-Mein, Vrel à Coblentz, Jean et Nicolas Bouillet à Saint-Étienne, Bate en Angleterre, Facka Speyer en Hollande, et autres, est une arme où l'explosion est produite par la dilatation subite de l'air comprimé au moyen d'une pompe pneumatique. On connaît deux espèces de fusils à vent : l'une, où le récipient se trouve dans la crosse; l'autre, où l'air est enfermé dans une boule de cuivre placée soit au-dessus, soit au-dessous du tonnerre. Ce fusil, dont l'usage est prohibé en France, doit être classé parmi les armes à répétition, puisque son canon peut recevoir jusqu'à vingt balles qui permettent de tirer autant de coups sans recharger. Il a servi à la guerre en Autriche, à la fin du dix-huitième siècle où il était l'arme spéciale de quelques compagnies.



47.

1. Fusil à vent, canon et récipient en cuivre. Ce dernier est placé au-dessous du canon. — Arsenal du prince de Lebkowitz, à Raudnitz en Bohême.

2. Id. id. id.

Un fusil à vent de la même construction, nº 1348, au musée d'artillerie de Paris, porte la signature : *T. C. Sars, à Berlin.*

3. Fusil à vent, où le récipient est placé au-dessus du canon œuvre de *G. Gerlach*, de Berlin. — Arsenal de Berlin. Nº 1349, au musée d'artillerie de Paris, est construit dans ce même système.

4. Fusil à vent avec récipient ménagé dans la crosse; œuvre de *Contriner*, de Vienne. — Arsenal de Berlin. Le musée d'artillerie de Paris possède des fusils à vent où le récipient est également ménagé dans la crosse.

IX

L'ART DE L'ARMURIER

ET DE L'ARQUEBUSIER[1]

MONOGRAMMES, INITIALES, ET NOMS D'ARMURIERS

En Orient, la fabrication des armes de luxe avait déjà atteint une très-grande perfection pour la *niellure* (2) et l'*incrustation* (*Tauschierarbeit* en allemand, *inlaid work* en anglais), aussi nommées *damasquinage*, et pour la *fabrication du damas* (3), particulièrement dans l'Hindoustan, en Perse

1. Aujourd'hui armurier désigne aussi bien le fabricant de l'armure défensive que celui des armes blanches et à feu. Primitivement le fabricant d'armures, seul, s'appelait *armurier*, et *arquebusier* celui qui fabriquait l'arme à feu portative et de gros calibre.

2. La *niellure* (*Email* ou *Schmelz tauschierarbeit* en allemand, *inlaid enamel work* en anglais), est l'incrustation de petits filets et d'ornements en émail noir (*galène*) dans des métaux précieux et autres; la galène est un minerai composé de plomb, de soufre et de matières terreuses. Il y a de la galène antimoniale, dite galène argentifère, de la galène de bismuth, de fer, et de la galène fausse.

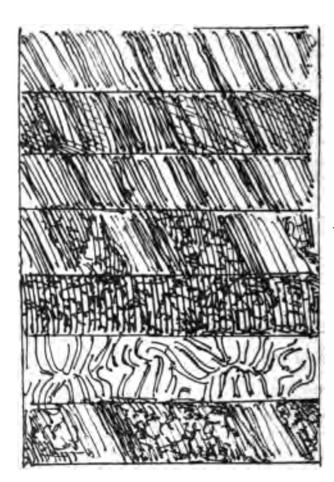
Le *damasquinage* est l'incrustation de petits filets d'or ou d'argent dans le fer et dans l'acier.

3. Le *damas* dit aussi *acier de l'Inde* et *acier Wootz*, dont la fabrication ne doit pas être désignée par le verbe damasquiner, mais par celui de *damasser*, désigne l'*acier moiré* de différentes nuances. On confond continuellement les mots nieller, damasquiner et incruster, qui signifient tous, en définitive, *incruster en métal*, car l'incrustatation en bois et autres matières végétales s'appelle *marqueter*.

Le *damas* est de l'acier fondu dans lequel beaucoup de dessins moirés sont

au *Khoraçan*, et même à Java, lorsque la majeure partie de l'Europe se servait encore d'armes grossièrement forgées;

uniquement dus à la présence d'un carbure de fer cristallisé et mis à découvert par l'emploi des acides. D'autres de ces dessins proviennent de petites quantités de métaux tels que le platine, l'argent, le palladium. Il y a des damas noirs, gris, bruns, etc., qui, alliés à l'acier, le *damassent*.



Clouet, en 1804, est le premier en France qui imita le damas, dont la fabrication a été grandement améliorée depuis par Degrand, Gurgey, Couleaux, et particulièrement par Stodart et Faraday en 1822. Les manufactures des Bouches-du-Rhône envoyèrent même leurs lames en damas platiné en Orient. Liége emploie depuis longtemps le damas rubanné et autres à la fabrication de ses canons de fusils et carabines de chasse, même pour les plus communs, qu'elle fournit à des prix d'un bon marché incroyable.

Le *damasquinage*, qui est donc un travail tout à fait différent de celui de la production du *damas*, et n'est autre chose que l'*incrustation*, s'opère de la manière suivante : après que le damasquineur a fait bleuir sur le feu la lame ou la plaque, il grave au burin le sujet qu'il veut figurer ; dans les creux il incruste un fil de métal qu'il achève de refouler à l'aide d'un *matoir* (outil qui sert à *mater* ou rendre mat, petit ciseau en acier non aigu). Quand le dessin a fait corps, il égalise le tout au moyen d'une lime fine et polit après. Le damasquinage était connu et pratiqué vers la fin du moyen âge et durant l'époque de la renaissance en Italie, en Espagne et en Allemagne. Il n'a été introduit en France que sous le règne de Henri IV.

mais l'art de repousser (4) le fer (*Treiben des Eisens* en allemand, *enbossment* en anglais) et celui de combiner des armures articulées complètes appartient bien plus au moyen âge chrétien et aux peuples du Nord de la plus récente civilisation, qu'à l'antiquité et aux Orientaux.

A la fin du quinzième siècle, le repousseur de l'Europe centrale, qui avait grandement dépassé pour son dessin l'armurier persan et grec, était arrivé au dernier degré artistique en même temps qu'à la plus grande solidité.

La renaissance, dont l'influence se fait sentir dans l'armurerie par ses ornements de détails et ses admirables ciselures (*Ausgestochene Arbeiten* en allemand, *chasings* en anglais) ne pouvait, dès lors, être qu'une cause de décadence; elle apportait des réminiscences d'une antiquité enjolivée, et dont les tendances et le goût de tradition n'étaient guère en harmonie avec la conception nouvelle et originale qui, après avoir créé le style gothique dans l'art et l'individualisme dans l'homme, avait produit la réforme et le droit nouveau.

L'armurier qui était arrivé à marteler le timbre du casque d'une seule pièce sans aide mécanique, avait cependant imaginé des armures dont l'ingénieuse conception et l'admirable travail feront toujours le désespoir du contrefacteur.

Peu de documents concernant l'armurerie du moyen âge sont parvenus jusqu'à nous. On a vu au chapitre qui traite des armures complètes de cette période la reproduction d'une miniature du treizième siècle, (p. 194), qui montre un armurier forgeant un heaume; outre cela, le *Weiss Kunig*, rédigé entièrement par l'empereur Maximilien Ier lui-même, vers la fin du quinzième siècle, montre l'atelier complet d'un de ces célèbres artisans.

4. On confond souvent le *repoussage* (*Treiben* en allemand, *enbossment* en anglais), la *ciselure* (*das Ausstechen* en allemand, *the chasing* en anglais), et la *gravure* (*das Stechen* en allemand, *the ingraving* en anglais), dont la différence est pourtant grande.

Ce sont particulièrement l'Italie et l'Allemagne qui ont joui d'une grande renommée pour la fabrication des armes défensives, tandis que l'Espagne était connue pour ses armes blanches, parmi lesquelles les lames de Tolède sont restées réputées.

En Italie, cette fabrication se faisait même souvent sur une si grande échelle, que les armuriers de la seule ville de Milan purent fournir en peu de jours, après la bataille de Macalo (1427), des armes et des armures pour 4,000 cavaliers et 2,000 hommes de pied. *Pilippo, Nigroli et ses frères*, qui travaillaient pour Charles-Quint et pour François Ier, *Jean Ambrogio l'aîné*, *Bernardo Civo* et le Milanais *Hieronimo Spacini*, l'auteur du célèbre bouclier de Charles-Quint, de cette époque, sont les armuriers italiens les plus connus auxquels il faut joindre les *Figino*, les *Ghinello*, les *Pellizoni* et les *Piatti*. On voit que c'est particulièrement durant l'époque de la renaissance que l'armurerie italienne a brillé de son plus grand éclat; ses produits du moyen âge ne peuvent pas soutenir autant la concurrence des produits allemands, hispano-musulmans, français et anglais.

Quant à l'arme à feu portative, l'Italie, où le pistolet peut aussi avoir été inventé, occupe une des premières places. *Antonio Picinino*, *Andrea de Ferrare*, du dix-septième siècle, pour les armes blanches; *Ventura Cani*, *Lazarino Cominazzi*, *Colombo* et *Badile*, ainsi que *Francino*, *Mutto*, *Berselli*, *Bonisolo*, *Giocatane* et *Cotel*, du dix-huitième siècle, pour les armes à feu, sont des noms qui n'ont pas passé dans l'oubli, car ce sont des signatures qui ont été recueillies sur des armes d'un travail supérieur.

En Espagne, c'est Madrid, Cordoue, Cuença, Catugel, Saint-Clément, Cuella, Badajoz, Valence, Séville, Valladolid, Saragosse, Orgoz, Bilbao et particulièrement Tolède qui sont les villes réputées pour leurs armureries d'armes blanches dont on trouvera plus loin près de deux cents mono-

grammes qui ne remontent cependant pas au delà de la seconde moitié du seizième siècle ; mais on peut admettre que la fabrication date, dans plusieurs de ces localités, du treizième siècle, et qu'elle est due, comme toute l'industrie espagnole, aux Arabes. L'acier dont se servaient ces fabriques était tiré des mines de Biscaye et de Guipuscoa.

L'Allemagne, où le moine Schwartz, de Fribourg, en Brisgau, avait, au commencement du quatorzième siècle, fait faire les premiers pas à l'artillerie européenne, brille déjà durant toute la seconde partie du moyen âge et autant à l'époque de la renaissance par ses magnifiques armes défensives, dont beaucoup passent dans les musées et collections privées pour des produits italiens et espagnols.

Après que Rodolphe de Nuremberg eut trouvé, en 1306, l'art de tréfiler le fer (*Drahtziehn*), qui mettait dorénavant la cotte de mailles rivée ou à points d'orge à la portée de presque tous les hommes d'armes, l'armure articulée dite à plates, dont toutes les améliorations concernant la défense et peut-être même l'invention sont dues aux armuriers d'outre-Rhin, sortait vers la fin du moyen âge et à l'époque de la renaissance, en objets d'art, des mains d'un ***Desiderius Kollmann*** d'Augsbourg, d'un ***Lorenz Plattner*** (l'armoirie de l'empereur Maximilien Ier), d'un ***Wilhelm Seussenhofer*** d'Inspruck (l'armoirie de Charles-Quint et de Ferdinand Ier), et d'autres qui ont laissé ces magnifiques armures, dont le goût se ressent malheureusement déjà de l'influence étrangère. Seussenhofer est mort en 1547, et Kollmann vivait vers 1532, époque où il a fourni, entre autres à Philippe d'Espagne, les belles armures qui existent encore.

L'admirable harnais complet pour homme et pour cheval, au musée de Dresde, est sorti probablement du même atelier; l'artiste y a représenté les *Travaux d'Hercule*. Kollmann, à qui il fut payé 14000 écus, somme énorme relativement à l'époque, pour une seule armure, occupait alors



une des premières places parmi les armuriers allemands.

M. de Hefner-Alteneck a publié chez l'éditeur Brukmann à Munich [1] les photographies de 86 des 170 dessins originaux à l'encre de Chine, projets destinés à plus de 25 armures complètes pour hommes et pour chevaux, qui furent



composés et exécutés en demi-grandeur par les peintres *Schwarz* (mort en 1597), *Van Achen*, *Brockberger* et *Jean Milich* (né à Munich en 1517, mort en 1572), pour les ateliers des armuriers de Munich et d'Augsbourg. Ces dessins qui portent les traces de leur emploi, et où tout indique la composition des peintres susnommés d'après des réminis-

1. *Dessins originaux de maîtres allemands pour armures de luxe destinées à des rois de France*, publiés par J. H. de Hefner-Alteneck, photographiés à l'institut photographique de Frédéric Brukmann, à Munich, in-folio.

Quelques autres de ces dessins sont la propriété du général chevalier de Hauslaub, à Vienne, et de M. Destailleur, architecte du gouvernement, à Paris, tous acquis en 1840 à la vente de la collection du conseiller d'État Kirschbaum.

cences de graveurs allemands (V. les reproductions aux pages précédentes de deux de ces dessins, pris au hasard), sont les projets de toutes les pièces des armures de François Ier, de Henri II et de l'empereur Rodolphe II, attribuées faussement jusque-là aux armureries italiennes et espagnoles.

L'Espagne aussi a tiré d'Augsbourg et de Munich les plus riches armures qui figurent encore à l'Armeria real de Madrid sous le nom d'armes italiennes et espagnoles. Grâce aux recherches que l'ambassadeur prussien, M. le baron G. de Werthern, a bien voulu faire faire dans les archives, le doute n'est plus permis.

Voici la copie textuelle de la lettre de M. le baron de Werthern :

« Nous avons eu ici l'hiver passé deux compatriotes, M. Bergenroth et M. Friedmann, qui étaient venus faire des recherches dans les archives de Madrid et de Simancas pour le compte du gouvernement anglais.

« Une observation jetée dans la conversation par M. Bergenroth, concernant l'influence de l'art allemand en Espagne, m'a donné l'idée d'engager M. Friedmann à rechercher dans les comptes rendus des règnes de Charles V et de Philippe II, s'il ne s'y trouvait pas des noms d'armuriers allemands auteurs de la plupart de ces belles armures conservées à l'arsenal de Madrid, et où le caractère de l'exécution paraît indiquer la main de l'artiste allemand.

« Je vous envoie le résultat de ces recherches qui ont pleinement confirmé mes prévisions. » Et plus loin : « M. Bergenroth aussi se souvient parfaitement d'avoir vu aux archives plusieurs comptes rendus du règne de Charles V, qui montrent encore d'autres noms de nos célèbres armuriers allemands.

« Il m'a promis d'en prendre copie à son retour, qui aura lieu l'hiver prochain, etc., etc.

« Madrid, 13 avril 1866.

« *Signé* : Baron G. DE WERTHERN,

« *ambassadeur prussien.* »

Extrait textuel et légalisé des archives :

Simancas Estado. Leg. 1565. Fol. 33.

Anuentas de la capa de don Philipe de Austria principe de España.

Augsburg. — 755 1/4 escudos de oro por diez copas de plata donado warpradoc aqui a razon de 17 1/2 y 16 flonucel marco. — *Aug.* 25 hebr. 1549.

Augsbourg. — Por pagas compradas an Aqueta, 1720, due. — *Bruss.* 30 may 1549.

Munich. — Por 8 arcabuzes à *Peter Pah von Minichen*, 100 escudos de oro. — *Antwerp*, 19 sept. 1549.

Augsbourg. — Por ciertas armur que ha de hacer maestre *Bulff*, veino de Lanuete (*mousquet à rouet*), 100 escudos de 22 baçor. — *Aug.*, 18 julio 1550.

Augsbourg. — A Camargo por 5 sacabuches (Passauer Schwerter?) por il 80 escudos. — *Augusta*, 20 ag. 1550.

Augsbourg. — A *Colman* (Kollmann), *armero de Augusta*, 2,000 escudos de oro en cuenta de 3,000 que ha de aver por unas armur que haze pasa mi sevoais. — *Augusta*, 22 oct. 1550.

Munich. — A *Peter Pah de Munich*, 52 escudos por ciertos ascabuzer. — *Aug.* 10 oct. 1550.

Augsbourg. — A *Desiderio Colman* armero de Augusta, 400 duc. en cuenta de loque a de aver por unas armas negras que haze para mi. — *Augusta*, 27 febr. 1551.

Munich. — A *Peter Pah* por quatro carabuzes 41 escudo. — 19 marco 1551.

Munich. — A maestro *Bolfe* (Bulff) 250 escudos por unas armas que hace por mi persona 24 mace y 150 mas por ciertas armas que hace por don Antonio de Toledo.

Augsbourg. — A maestro *Haur* (*Staur*?) de Augusta, 50 ducados por ciertas armas que muado hacer y quedavon con il. — *Augusta*, 10 de abril 1551.

Munich. — A M. *Pedro Mallero*, de Minich, 114 escudos por ciertas pieças de malla. — *Aug.*, 7 abr. 1551.

Munich. — A *Pedro*, arquebuzes de Munich, 40 escudos por ciertos arquebuzes. — 28 abr. 1551.

Munich. — A maestro *Vulff* (Bolfe? Bulf?), 225 escudos, 200 por unas armas doradas que ha de hacer y 25 por unas pillar que hiro por un harneo blanco que havia hecho para mi personio. — *Aug.*, 2 mayo 1551.

Augsbourg. — A *Colman*, 650 escudos por una armas. — 12 mayo 1551.

Munich. — A *Pedro* de Minich, 30 escudos por un arcabuz y 20 escudos por los moços de Colman de merced.

Une autre importante découverte pour l'histoire des origines d'œuvres d'art et pour la gloire des armuriers allemands de cette époque, est celle de l'archiviste d'Inspruck.

M. Schoenherr a trouvé dans les archives de la capitale du Tyrol la preuve que :

« *Joerg Seusenhofer*, d'Inspruck, maître *armurier* et *armoirier* (*sic*) de Ferdinand Ier, avait été chargé de l'exécution d'un harnais magnifique que son maître destinait à François Ier, roi de France. Le cadeau terminé ne fut cependant point expédié, et c'est ce même harnais que Napoléon Ier fit enlever à la collection d'Ambras, à Vienne, pour l'envoyer à Paris, où il fut reçu en séance solennelle comme *armure de François Ier*[1]. Deux autres harnais du même maître furent cependant expédiés aux fils de François Ier; le fond de ces harnais, qui devait être d'abord en or, ne put être terminé à temps, de sorte que les ornements furent exécutés sur un fond noir.

« Seusenhofer fabriqua aussi six autres harnais pour la cour de France, et un bon nombre d'armures pour les rois d'Angleterre et de Portugal. »

Passau et Solinge se sont signalés de bonne heure pour la fabrication des armes blanches, dont la qualité était aussi appréciée que celle des lames de Tolède.

Georg Springenklee, armurier célèbre de Passau, localité dont la renommée pour les armes remonte à la fin du treizième siècle, obtint au commencement du quatorzième de l'empereur Charles IV des armoiries (*deux épées croisées*) pour sa corporation. Une autre marque très-ré-

1. C'est cette armure qui se trouve au Louvre, où elle passe pour une œuvre italienne.

pandue, le *loup*[1], que l'on croit avoir été accordée à la corporation des armuriers de Passau par l'archiduc Albert, en 1349, se trouve aussi sur d'anciennes armes de Solinge, où *Clément Horn* et *Johann Hopp* sont des armuriers qui florissaient au commencement du seizième siècle. La fabrication d'armes de cette dernière ville remonte également vers la fin du douzième siècle, où elle y fut introduite par des armuriers styriens. Pendant lontemps Solinge avait son *contrôle de fabrique* établi sur la grande place du marché, où tout armurier était obligé de faire vérifier et estampiller ses produits, contrôle qui fut supprimé sous la domination française.

Le damasquinage ou l'incrustation, dont il a été déjà question au commencement de ce chapitre, a été pratiqué en Allemagne dès la fin du moyen âge avec une solidité qui dépasse celle des armuriers espagnols, comme le démontrent les magnifiques armures de l'arsenal impérial de Vienne.

Pour l'arme à feu portative, l'Allemagne n'a presque pas eu de rivale.

Les belles armes de précision du seizième et du dix-septième siècle conservées dans les musées et collections, sont toutes allemandes, — à l'exception de quelques pièces italiennes et françaises de parade, remarquables par leur ciselure et leur sculpture.

Dès le seizième siècle, la fabrication des armes à feu s'était tellement répandue dans ce pays, qu'il n'y avait pas de petite ville privée d'un armurier capable de confectionner une arquebuse sans aide mécanique. *Valentin*, *Stephan Klett* et *Clauss Reitz* à Suhla (Suhl), dans le comté de Henneberg, avait déjà, en 1586, deux fabriques si importantes, qu'ils ont pu fournir à la Suisse 2,000 armes à feu diverses et 500 mousquets de précision. On a vu que la

1. Les épées ainsi estampillées sont très-recherchées par les habitants du Caucase.

rayure du canon avait été inventée en Allemagne à la fin du quinzième siècle, et la platine à rouet et la batterie du chenapan au seizième siècle, ainsi que le fusil à vent et le fusil à aiguille.

La France, qui doit avoir eu certainement des armuriers habiles, a laissé tomber les noms des artistes dans l'oubli, car, nonobstant de longues recherches, je n'ai pu trouver ni de noms ni de monogrammes d'armuriers français remontant au delà du commencement du dix-septième siècle.

Chamblay (Oise) était pourtant réputé au moyen âge par sa fabrication de cottes de mailles que d'anciens auteurs désignent à tort sous le nom de *doubles mailles*, car il n'existe de cette provenance qu'une seule espèce de mailles *plus ou moins serrées*. On peut admettre que la *batterie à silex* qui remplaça la batterie chenapan à la pyrite sulfureuse été inventée en France dans la première moitié du dix-septième, siècle mais on ignore où et par qui.

Parmi les armuriers français modernes, il faut citer les Delvigne, les Minié, les Lepage, les Gastine-Renette, les Lefaucheux et les Chassepot.

L'armurerie anglaise ancienne a laissé de beaux casques de joute et de guerre dits *heaumes*, qui sont particulièrement remarquables par leur solidité et l'épaisseur de leur acier. Malheureusement, aucun nom de ces habiles artisans n'a été conservé, et les monogrammes aussi sont très-rares.

Mêmes observations pour la Suisse et les Flandres, quoique ce dernier pays ait joué un rôle important dans la fabrication des armes à feu de gros calibre dès l'apparition du canon, et qu'il est aujourd'hui si réputé pour ses armes de chasse et de guerre fabriquées à Liége. Quant à la Russie, c'est la ville de Toula qui s'est signalée par des fabriques d'armes fondées en 1712.

L'art de l'armurerie hindoue, célèbre déjà dans l'anti-

quité, particulièrement pour les boucliers forgés à froid à Delhi, où on les confectionna en deux pièces, celle du milieu et celle qui forme la bordure a conservé sa réputation jusqu'à ce jour. Chose remarquable! plus le bouclier hindou était couvert d'ornements, moins il avait de prix, car les fleurs damasquinées ou incrustées ne servaient qu'à cacher les défauts du travail.

Gwalior et *Lushkur* étaient renommés pour les armes blanches, *Nurwur* et *Lahor* pour les armes à feu, et *Nurwur* et *Shahjehanabad* célèbres par les armures damasquinées et les cottes de mailles, ont été aussi réputés par les beaux produits de leurs armes blanches.

La Perse, comme l'Hindoustan, continuent à fabriquer ces armures damasquinées (casques, brassards, petits boucliers ronds, plastrons et cottes de mailles, dont beaucoup sont rivés, dits à *grains d'orge*), où les formes sont aussi belles qu'elles étaient au quinzième et au seizième siècle.

Les fabriques d'armes à feu portatives les plus importantes de l'Europe vers la fin du dix-huitième siècle, étaient :

En Allemagne, celles de Saint-Blasien, dans la Forêt-Noire; Dantzig (établie en 1720), Chemnitz, Essen, Harzberg, dans le Hanovre, Klosterdorf, Linz, Olbernhau, Prague, Remscheid, Solinge, Spandau (établie en 1720), Suhl, Teschen et Wiener-Neustadt;

En Italie, celles de Brescia, Florence, Milan et Turin;

En Espagne, celles d'Esqualada, Oviedo, Plascencia, Sillos et Tolède;

En France, celles d'Abbeville, Charleville, Saint-Étienne, Maubeuge et Versailles;

En Angleterre, celles de Birmingham, Scheffield et Londres;

En Belgique, celle de Liége;

En Russie, celle de Toula.

MONOGRAMMES, INITIALES & NOMS D'ARMURIERS

MONOGRAMMES, INITIALES ET NOMS D'ARMURIERS ALLEMANDS.

Trébuchet est un nom d'armurier qui figure dans le poëme épique *le Percival.*

Schöyt, le fils du précédent (Willehalm, 356-16).

Kinn de Munleun, autre armurier, mentionné dans Willehalm (429-28).



Monogramme recueilli sur deux lames d'épée du quatorzième siècle, conservées à l'arsenal de Zurich. C'est probablement la marque du loup que Passau et Solinge ont employée simultanément à partir du treizième siècle.



Monogramme d'un armurier allemand recueilli sur une armure de la collection d'Ambras, le n° 37, attribuée à l'année 1476.



Marque des repousseurs (*Tauchirer*) d'Augsbourg.

M. Marque du commencement du seizième siècle.

Clément Horn, de Solingue, signature recueillie sur des épées du seizième siècle aux musées d'artillerie de Paris et de Dresde.

Clemens Horum est la marque en latin de ce même armurier recueillie sur une épée à deux mains au musée d'artillerie de Paris.

H. K. Initiales relevées sur une arquebuse à rouet, à canon rayé, du commencement du seizième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.

I. et W. Initiales relevées sur une arquebuse à canon rayé à rouet, du milieu du seizième siècle, au musée d'artillerie de Paris.

M. W. Id. Id.

F. L. F. H. V. ZZ. Id. Id.

Boest der Junge, nom recueilli sur un pistolet à rouet, daté de 1569, conservé à la Tour de Londres.

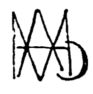
P. O. V. G. Initiales relevées sur une arquebuse à rouet, à canon rayé, et datées de 1590. — Musée d'artillerie de Paris.

Peter Munster, recueillie sur une lame d'épée qui porte en outre la marque du *loup*. Le nom de cet armurier, du seizième siècle, ainsi que celui de son frère **Andreas Munster**, se trouvent aussi sur des épées au musée de Dresde. Peter Munster a signé également une magnifique épée conservée au musée de Sigmaringen. (V. nº 63.)

H couronnée est la marque de l'armurier d'armures (Plattner) qui a confectionné l'armure de tournoi de l'empereur Maximilien Ier (1459-1519), ainsi que l'épée de ce monarque, conservées à la collection d'Ambras.



Ce monogramme n'est pas celui d'un armurier; il est composé de l'initiale de Maximilien II, et a été recueilli sur une hallebarde datée de 1566. — Musée d'artillerie de Paris.



Monogramme recueilli sur une hallebarde allemande de la fin du seizième siècle, qui montre les armes d'Autriche. — Musée d'artillerie de Paris.

Schönberg (J. A. V.) est le nom d'un célèbre armurier de Munich du seizième siècle, dont plusieurs ouvrages se trouvent à l'arsenal de cette ville.

Ambrosius Gemlich et **Wilhelm Seusenhofer**, tous les deux de Munich, étaient des armuriers de Charles-Quint (1516-1558) et de Ferdinand Ier.

Jörg Seusenhofer et **Kollmann Helmschmitd** [1], Plattner (armuriers d'armures) d'Augsbourg, travaillaient au seizième siècle, et expédiaient beaucoup d'armes en Espagne.

Franz Grosschedl, à Landshut, qui a travaillé vers 1568, et à qui le duc de Bavière a payé 1325 flor. pour une seule cuirasse.

1. « Forgeur de casques. »

Martin Hofer, de Munich, a travaillé vers 1578.
Anton Pfeffenhauser, d'Augsbourg, vers 1580.
Paul Schaller, vers 1606.
Antonin Miller, d'Augsbourg, vers 1592.
Paul Vischer, de Landshut, vers 1600.
Johann Allich.
Meves Berns, de Solingue.
Peter Brock.
Clemens Keller.
Johann Kirschbaum.
Clemens Meizen.
Johann Moum.
Heinrich et **Peter Pather.**
Hans Prum de Mesene.
C. Pols.
Peter Wersberg.

Ces quinze noms d'armuriers se trouvent sur des armes, la plupart du seizième siècle, au musée de Dresde.

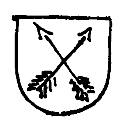
Bartholomes Hachner est la signature d'un armurier recueillie sur une arquebuse à rouet à canon rayé, et dont le bois est incrusté de plaques dessinées et gravées.

T. est une marque recueillie sur une arquebuse de chasse allemande à rouet, de la fin du seizième siècle.— Musée d'artillerie de Paris.

Johann Broch, signature recueillie sur une épée du seizième siècle au musée d'artillerie de Paris.




Monogramme et initiales recueillies sur une petite arquebuse allemande de la fin du seizième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.



Monogramme d'armurier allemand du seizième siècle recueilli sur un cranequin d'arbalète.



Id. Id.

Johannes Hopp, signature recueillie sur un glaive de justice du seizième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.

J. P. 1595. Arme à feu allemande, magnifique, de la collection Erbach.

H. C. R. Initiales relevées sur une arquebuse à rouet à canon rayé, et datées de 1600. — Musée d'artillerie de Paris.

H. V. K. Initiales dont est marquée une arquebuse à rouet et à canon rayé au musée d'artillerie de Paris.



Monogramme d'une arquebuse à rouet et à canon rayé. (Allemand. ?)



Id. Id.

Ces deux armures, au musée d'artillerie de Paris, pourraient bien ne pas être allemandes.

Johann Georg Hoffmann, signature recueillie sur une arquebuse à rouet et à canon rayé au musée d'artillerie de Paris.

Andreas M. Sigl.

Georg et **André Seidel**. Id. Id.

H. et S. Id. Id.

Johann Hauer, 1612. Signature d'armurier de Nuremberg, avec millésime, recueillie sur une armure patricienne gravée, qui se signale à l'arsenal impérial de Vienne par sa dossière, où l'armurier a repoussé la place des bosses dont le patricien était doté.

M. H. I. B. Initiales recueillies sur une hallebarde allemande, datées de 1613. — Musée d'artillerie de Paris.

J. K. 1623. Initiales et date recueillies sur un fusil à silex[1] de la collection Erbach.

1. La date me paraît douteuse, puisque le fusil à silex n'a été introduit en France que vers 1640.



Monogramme d'une pertuisane allemande qui montre en outre les armes du prince Palatin, duc des Deux-Ponts, et le millésime de 1613. — Musée d'artillerie de Paris.

Angustinus Kolter, signature recueillie sur une arquebuse à rouet à canon rayé, et datée de 1616. La même signature sur une semblable arquebuse, datée de 1621. — Musée d'artillerie de Paris.

H. F. 1638. Recueillies sur des armies à feu.

Johannes Keindt, de Solingue, signature recueillie sur une épée d'homme d'armes de la première moitié du dix-septième siècle, conservée au musée d'artillerie de Paris.

Mierovimus Léger, signature recueillie sur une arquebuse allemande à rouet à canon rayé, et datée de 1632. — (Musée d'artillerie de Paris.

T. A. M. 1650. Arme à feu de la collection Erbach.

H. V. Initiales recueillies sur une arquebuse allemande à rouet, et qui servait à la chasse. Elle est datée de 1656. — Musée d'artillerie de Paris.

Jottan Gsel Artzberg est la signature d'un armurier allemand[1] sur une arquebuse à rouet. — Musée d'artillerie de Paris.

Matheus matl, signature d'une arquebuse à canon rayé, et datée de 1661. — Musée d'artillerie de Paris.

Hans Heinrich Deiler, à Frankfurt, 1663. Arme à feu à canon rayé, de la collection Erbach.

Georg Hoch, 1654. Arme à feu, de la collection Erbach.

LI Initiale, probablement celle de l'empereur Léopold (1660-1705), recueillie sur un couteau de brèche allemand. — Musée d'artillerie de Paris.

Killian Zollner, de Salzbourg. Arquebüse de chasse à rouet, à l'arsenal de Berlin.

Ich. Sommer, à Barnberg, 1685, réputé pour ses arquebuses.

Hans Breiten, signature d'arquebuse à canon rayé, et datée de 1666. — Musée d'artillerie de Paris.

1. Ce *Gzel* pourrait bien être Suisse.

Breitenfelder, arme à feu de la collection Erbach.

Georg Alt. F. A., signature d'une arquebuse à canon rayé, et datée de 1666, au musée d'artillerie de Paris.

Dietrich Veban, signature d'une arquebuse à canon rayé, et datée de 1668. — Musée d'artillerie de Paris.

Ioh. Ulrich Tilemann, de Marpurg (Marburg), 1676, signature recueillie sur un fusil à silex, de la collection Erbach.

Marius Linck, à Prague, de la seconde moitié du dix-septième siècle. — Tour de Londres.

H. Nic. Markloff, à Hanau, 1680, fusil à silex de la collection Erbach.

Wilhelm Eich, du dix-septième siècle, au musée d'artillerie de Paris.

Ian Sander, de Hanovre, signature recueillie sur une arbalète (hanovrienne) datée de 1669. — Musée d'artillerie de Paris.

Johann Gutzinger, 1677, signature recueillie sur un gros fusil de rempart et sur un fusil de rempart, daté de 1677.

Clément Poëter, de Solinge, signature recueillie sur une épée du dix-septième siècle, au musée d'artillerie de Paris.

Hans Jacob Stumpf, de Mossbrunn, armurier et graveur à l'eau forte, en 1682.

Johann Martin, signature sur une arquebuse à canon rayé et datée de 1684. — Musée d'artillerie de Paris.

Leonhardies Bieslinger, de Vienne, signature sur une arquebuse à canon rayé, à mèche, à serpentin, qui est datée de 1687. — Musée d'artillerie de Paris.

Daniel Eck, de Nordlinger, signature sur une arquebuse à rouet et à canon rayé, datée de 1688. — Musée d'artillerie de Paris.

H. Martin Müler est la signature recueillie sur un mousquet à canon rayé de la fin du dix-septième siècle.

Andreas Prantner a signé une carabine qui est datée de 1675, et conservée à la Tour de Londres.

P. V. 1678, recueillis sur une haquebuse à la Tour de Londres.

Simon Ruef ou **Rvef, in** Filwang (?), est la signature que porte une arquebuse à rouet à canon rayé, et daté de 1689.

H. P. réunis en monogramme, est une autre marque qui se trouve sur cette même arquebuse.

A. Wasungen, 1690. Fusil à silex de la collection Erbach.

Heinrich Keimer, nom d'armurier qui a signé une arquebuse à rouet à canon rayé, et datée de 1691. — Musée d'artillerie de Paris.

Léon Georg Dax, nom qui a été recueilli sur une arquebuse à rouet et à canon rayé au musée d'artillerie de Paris; elle date de la fin du dix-septième siècle.

Baisselimans Schachner, à Inspruck, arquebuse à rouet et à canon rayé, au musée d'artillerie de Paris.

Johann Adam Alter, nom d'armurier recueilli sur une arquebuse à rouet à canon rayé.

Andreas Zaruba, de Salzbourg, est le nom d'un armurier recueilli sur une arquebuse à rouet et à canon rayé.

Johann Seitel, avec la date de 1704, se trouve sur une arquebuse à rouet à canon rayé, au musée d'artillerie de Paris.

Georg Dinckl, du Haut-Tyrol, signature gravée sur une arquebuse à rouet et à canon rayé. — Musée d'artillerie de Paris.

Joseph Hamerl, de Vienne, a signé une arquebuse à rouet et à canon rayé, conservé au musée d'artillerie de Paris.

T. P. C. D. G. E. B. 1702, initiales recueillies sur un fusil à silex de la collection Erbach.

Wilhelm Brabender est une signature d'armure allemande N° $\frac{10}{35}$, à la Tour de Londres.

Stanislaus Paczelt, nom d'armurier gravé sur un fusil de chasse, daté de 1738. — Tour de Londres.

W. est l'initiale qui se trouve sur un esponton allemand du règne de Charles VI (1711-1740) au musée d'artillerie de Paris.



Chiffre de Charles VI (1711-1740).



Ces deux monogrammes, recueillis sur un esponton allemand, sont formés des initiales de Marie-Thérèse et François de Lorraine, qui avait épousé l'impératrice en 1738. — Musée d'artillerie de Paris. Le dernier est cependant aussi pareil à celui du palatin Charles-Théodore.



Écusson recueilli sur un épieu allemand de chasse, du dix-septième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.

Wilfing, signature sur une arquebuse à rouet, du commencement du dix-huitième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.

Daniel Anthoine, de Berlin, signature recueillie sur un petit épieu allemand, d'officier prussien, du règne de Frédéric II (1740-1786).

Utter, établi à Varsovie, a signé une arquebuse à rouet à canon rayé, et datée de 1759. — Musée d'artillerie de Paris.

Joseph Graf et I. A. } sont la signature et les initiales d'un armurier allemand recueillies sur une carabine.

Turschen-Reith, inscription recueillie sur une carabine.

Ulrich Wagner, d'Eychstett, Id.

Hartmann est le nom d'un armurier allemand qui a travaillé à Amsterdam, et de qui le musée d'artillerie de Paris possède un mousqueton à batterie (silex).

Rewer, à Dresde, nom d'armurier dont est signée une carabine à rouet, datée de 1797. — Tour de Londres.

Daniel Heishaupe, à Ulm, est l'armurier du milieu du dix-huitième siècle qui a signé la carabine à batterie (silex) conservée au musée d'artillerie de Paris sous le n° M. 343.

Zwalter, signature d'une carabine à batterie (silex).

Eckart, de Prague, Id.

Pgerttel, de Dresde, Id.

Johann Hereiter, de Salzbourg, est la signature recueillie sur une carabine rayée, conservée au musée d'artillerie de Paris.

Riegel, à Zweibrücken, armurier du dix-huitième siècle, qui a signé un fusil à batterie (silex), conservé au musée d'artillerie de Paris.

Andréas Gans, à Augsbourg, a signé le fusil de chasse allemand, conservé sous le n° M. 1288, au musée d'artillerie de Paris.

Spazierer, à Prague,	Id.,	M. 1289.
Picart Ohringen,	Id.,	M. 1291.
T. W. Peter, in Ottingen,	Id.,	M. 1292.
Ertel, à Dresde, et dans la collection Erbach.	Id.,	M. 1294.
Christian, à Vienne,	Id.,	M. 1297.

F. L. L. I. G. sont les initiales d'un armurier de Bayreuth, qui a signé un fusil de chasse allemand, conservé au musée d'artillerie de Paris.

Georg Keiser, de Vienne, signature recueillie au musée d'artillerie de Paris.

Christoph Joseph Frey, à Munich.

Adam Kulnic, Id.

Heinrich Kapel, Id.

Valentin Siegling, à Francfort-sur-Mein, auteur d'un fusil à vent du dix-huitième siècle, au musée d'artillerie de Paris.

Fi. Bosier, à Darmstadt, Id.

Vrel, à Coblentz, Id.

S. Gerlach, à Berlin, Id.

S. Gerlach, à Meerholz. Fusil à vent. — Collection Erbach.

Müller, à Varsovie. — Musée d'artillerie de Paris.

Contriner, à Vienne. Id.

Stephan Stockmar, à Postdam, mort en 1782, réputé pour ses fusils.

J. C. Sars, à Berlin, réputé pour ses fusils à vent.

C. Z. *avec la moitié d'une roue de voiture*, est la marque de la fabrique de **Ziegler**, de Dresde, du dix-huitième siècle, réputé pour ses lames d'épées.

Valentin Makl, armurier allemand, établi à Copenhague, a signé un pistolet à batterie (silex), au musée d'artillerie de Paris.

J. A. Kuchenreiter, de Regensburg, signature d'un pistolet à batterie (silex), au musée d'artillerie de Paris. Cet armurier est très-réputé en Allemagne.

Joh. Andreas Kuchenreiter, signature du même armurier recueillie sur un fusil à silex, du commencement du dix-neuvième siècle, au musée de Sigmaringen.

I. I. **Behr**, signature recueillie sur un fusil de rempart du dix-huitième siècle. (Voir p. 582.)

May, à Manheim, Id.

Georg Koint, Id.

Nock a signé un fusil de rempart daté 1793.

Stirlets a signé un fusil de rempart.

C. Nuterisch, à Vienne, est un armurier de la seconde moitié du dix-huitième siècle, qui a signé une carabine conservée à la Tour de Londres.

C. E. F. sont des initiales d'armurier recueillies sur un fusil à silex de la collection Erbach.

H. T. à Heubach, Id. Id.

J. Belen, **Auguste Hortiz**, **F. G. Gurz**, **Isidore Soler**, **N. O.** et **F. R. Bis**, sont des armuriers allemands dont les marques et monogrammes ont été donnés d'après les armes conservées dans l'Armeria real de Madrid, par don José Maria Marchesi, dans la table de monogrammes des armuriers qui ont habité Madrid de 1684 à 1849.

Manuel Soler, **Martin Manuel**, **Samuel Til** et **Ferdinand Dez**, sont des noms d'armuriers allemands recueillis sur le tableau des monogrammes d'armuriers en passage à Madrid et recueillis par le même auteur dans la même Armeria real.

ARMURIERS ALLEMANDS DES DERNIÈRES ANNÉES DU XVIIIe SIÈCLE ET DU COMMENCEMENT DU XIXe, RÉPUTÉS POUR LES ARMES A FEU ET A VENT.

Heinrich Albrecht, à Darmstadt. — Collection Erbach.
Anschütz, à Suhl.
D'Argens, à Stuttgard.
David Arnth, à Mergentheim.
V. Bartholomae, à Potsdam.
Baumann, à Villingen.
Behr, à Wallenstein. — Collection Erbach.
Brenneck. Id.
Bergsträsser. Id.
Bergh. Id.
Calvis, à Spandau.
Claus, à Halberstadt. — Collection Erbach.
Cornelinus Coster. Id.
Dinkel, à Hall. Id.
S. Dison. Id.
Ebert, à Sondershausen.
Echl aîné, jeune et puîné, à Berlin.
Echl (von der), à Berlin.
Léopold Eckhard, à Prague.
J. M. Felber, à Ravensberg.
Martin Fischer, à Suhl.
Christoph Wilhelm Freund, à Furstenau. — Collection Erbach.
Carl Freund, à Furstenau. — Collection Erbach.
Fremmery, à Berlin.
Friedler, à Ulm.
J. Georg, à Stuttgard.
Jean Grenet, à Perleberg. — Collection Erbach.
Gottschalck, à Ballenstædt.
J. C. Gorgas, à Ballenstædt.

Stack, — Collection Erbach.
Starck, à Vienne. Id.
Tanner, à Coethen. — Collection Erbach et musée de Dresde.
Töll, à Sahl.
Ulrich, à Eberndorf. — Collection Erbach.
Christian Voigt, à Altbourg.
J. Jos. Vett. — Collection Erbach.
Waas, à Bamberg.
Walster, à Saarbruck. — Collection Erbach.
M. Wertschgen, à Willingen.
Jean Zergh. — Collection Erbach.
Zurich, à Vienne.
Pfaff, à Cassel.
Pfaff, à Posen.
Pistor, à Schmalkalden. — Collection Erbach.
A. Pötzi, à Carlsbad.
Polz, à Carlsbad.
Presselmeyer, à Vienne.
Quade, à Vienne.
Rasch, à Brunsvick.
David Reme. — Collection Erbach.
Ioh. Rischer, à Spandau.
C. Rener. — Collection Erbach.
J. Roscher, à Carlsbad.
Manfried Reichert. — Collection Erbach.
J. And. Rechold, à Dolp. Id.
Peter Saeter, à Lemgo, en Lippe-Detmold. — Coll. Erbach.
Georg Reck (1782-1769). — Collection Erbach.
Schackau, à Bamberg.
Schedel, à Stuttgard.
Schirrmann, à Basewalck.
Schramm, à Zelle.
Fr. Schulze, à Breslau.
Spaldeck, à Vienne.
Harz, à Cranach.
Hauser, à Wurzbourg.
Heber, à Carlsbad.

Christ. Hirsch. — Collection Erbach.

Jach, à Spier, fusil double, canon damassé, de la collection Erbach.

F. Jaiedtel, à Vienne. Id. Id.

Junker, à Grambach. — Collection Erbach.

Jung, armurier allemand, établi à Varsovie.

Kaufmann. — Collection Erbach.

George Kayser, à Vienne. — Musée d'artillerie de Paris.

Kemmerer, à Thorn.

G. Kalb. — Collection Erbach.

H. H. Kappe. Id.

J. C. Klett, à Potsdam.

Knopf, à Salzthal.

Krawinsky, à Posen.

Kruger, à Ratibor.

Kleinschmdt, à Wisterburg. — Collection Erbach.

J. Lammerer, à Cranach.

Lichtenfels, à Carlsruhe.

Lippe (Van der), à Stettin.

Lippert, à Coethen.

Marter, à Cologne.

Damien Marter, à Bonn.

Mathe, à Manheim. — Collection Erbach.

Muller, à Bernburg.

Muller, à Steinau.

Naumann, à Cassel.

Ioh. Neureuter, à Salzbourg. Très-réputé.

Nordmann, à Berlin.

Oertel, de Dresde, établi à Amsterdam.

M. Oït, a Wisbade.

Otto, à Brandebourg.

MONOGRAMMES, INITIALES ET NOMS D'ARMURIERS ITALIENS.

Danielo de Castelo Milano, de 1475, nom d'armurier recueilli au musée de Dresde, où, selon l'auteur de ce traité, on le croit à tort Espagnol.

A. B. en monogramme, vers 1480.

BΛB Id.

S. Id.

Antonio Romero, célèbre armurier du seizième siècle.

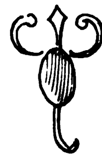
Philippi Nigroli, de Milan, vers 1522.

S. P. Q. R. Initiales recueillies sur une rondache italienne du milieu du seizième siècle, au musée d'artillerie de Paris. Ce sont les initiales des mots *Senatus Populus que Romanus*.

Bartolam Biella, signature recueillie sur une arme de chasse damasquinée, au musée de Dresde.

Johannes de la Orta, signature recueillie sur une épée du milieu du seizième siècle, et qui porte les armes des Montmorency. — Musée d'artillerie de Paris.

Johannes de l'Orta, est une variété de la signature précédente qui se trouve sur une arme du musée de Dresde, rangée à tort dans l'école espagnole.



Monogramme d'armurier italien du commencement du seizième siècle, dit *le Scorpion*, recueilli sur une guisarme italienne de la collection Soeter, à Augsbourg.

Antonio Piccinino, signature recueillie sur N° $\frac{9}{60}$, rapière du commencement du dix-septième siècle, conservée à la Tour de Londres.



Monogramme d'armurier, recueilli sur une épée vénitienne [1], genre claymore, conservée au musée de Sigmaringen.

Lazaro Lazaroni, à Venise, vers 1640, réputé pour ses armes à feu.

Andrea, de Ferrare, a marqué une soi-disant claymore du dix-septième siècle.—N° J. 118, au musée d'artillerie de Paris.

Ventura Cani, signature recueillie sur une arquebuse italienne, à rouet, du commencement du dix-septième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.

Lazarino Cominazzi (aussi **Commazzo**), signature d'un célèbre armurier, recueillie sur des pistolets, au musée de Sigmaringen.

Lazarino Cominaco, signature du même armurier recueillie sur une arquebuse à rouet, de la seconde moitié du dix-septième siècle, et sur un fusil du dix-huitième siècle, n° M. 113 et 1285, au musée d'artillerie de Paris, ainsi que sur un fusil à silex de la collection Erbach.

Colombo, nom recueilli sur un mousquet italien du dix-septième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.

Matteo Badile, signature recueillie sur un pistolet, un mousqueton et une arquebuse à rouet, de la seconde moitié du dix-septième siècle, au musée d'artillerie de Paris.

Geo. Bat. Francino, signature sur une arquebuse à rouet et sur un pistolet, de la seconde moitié du dix-septième siècle, au musée d'artillerie de Paris ; un pistolet avec la même signature se trouve à la Tour de Londres.

Geronimo Mutto ou **Motto**, du milieu du dix-huitième siècle.

Borselli, à Rome, a signé un fusil à rouet.

Laro Zarino ou **Lazaro Lazarino**, signature d'un pistolet à batterie, du commencement du dix-huitième siècle.

Antonio Bonisolo, Id.

1. Ces sortes d'épées étaient des armes à l'usage de la garde des doges et s'appelaient *chiavona*.

Giocatane, signature recueillie sur un pistolet à batterie, du dix-huitième siècle.

Bartolomeo Cotel, armurier qui travaillait vers 1740, selon la signature recueillie sur un fusil, à la Tour de Londres.

Johandy, à Brescia, et **Postindol**, à Specia, des dernières années du dix-huitième siècle, sont réputés pour leurs armes à feu.

Carlo Contino, nom d'armurier, recueilli sur un fusil à silex, de la collection Erbach.

MONOGRAMMES ET NOMS D'ARMURIERS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

C. A. Mora, vers 1586, recueillie au musée de Dresde.

Sébastien Hernandez, vers 1599, recueillie au musée de Dresde.

Johannes Rucoca,	Id.	Id.
Martinez Deivan,	Id.	Id.

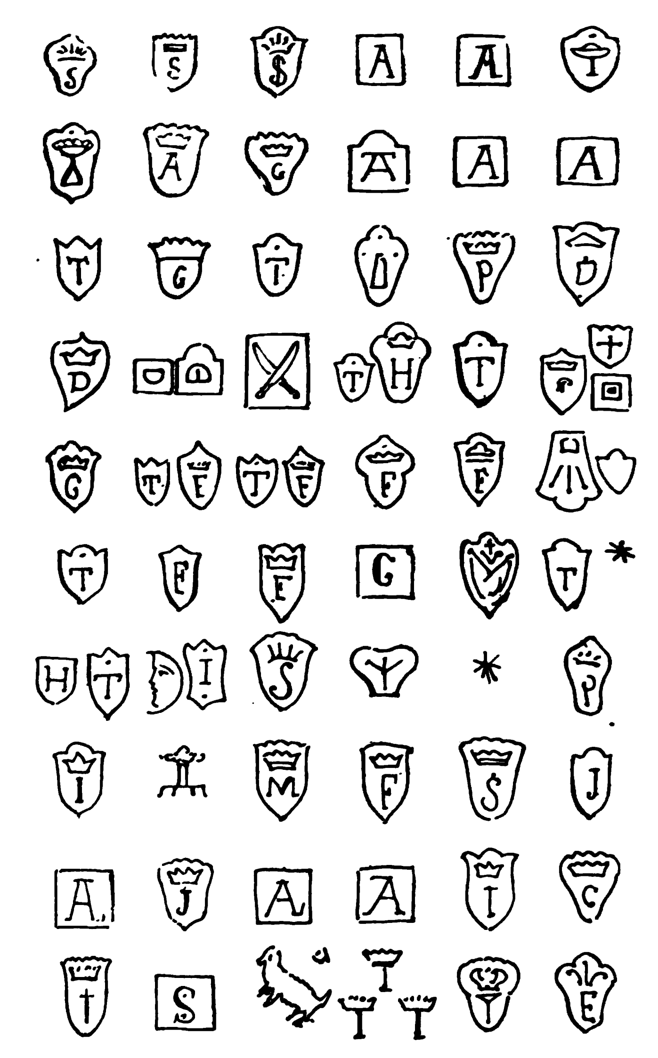
Juan Vencinas est le nom de l'armurier qui a signé l'arbalète de Ferdinand I[er], de la collection Spengel, à Munich, et qui l'a faite vers 1533.

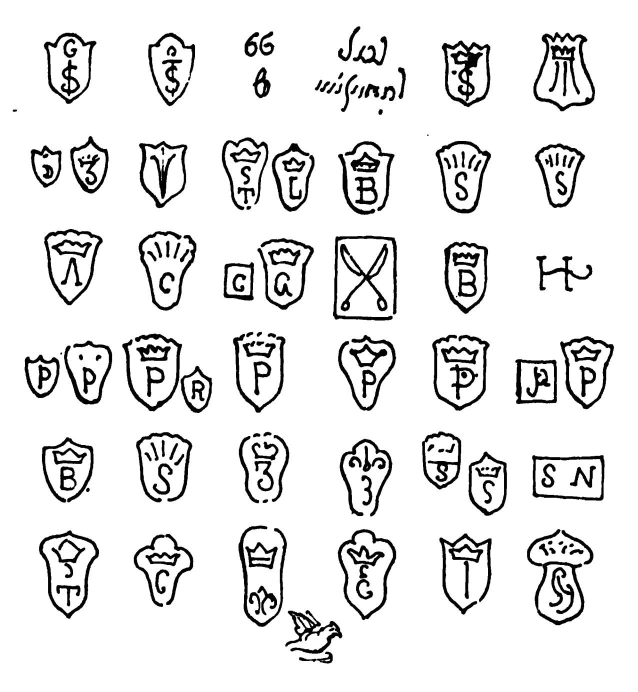
Thomas di Ajala est le nom d'un armurier du seizième siècle relevé sur des armes au musée de Dresde.

Quant aux armuriers de Tolède, on connaît les noms des plus renommés et leurs coins depuis la seconde moitié du seizième siècle jusqu'au dix-huitième, grâce à la publication de Don Manuel Rodriguez Palomino, qui en a fait un relevé exact dans les archives de l'Ayuntamiento. On y voit que plusieurs de ces maîtres ont aussi travaillé à Madrid, Cordova, Cuença, Catugel, Saint-Clément, Cuella, Badajoz, Séville, Valladolid, Saragosse, Lisbonne, Orgoz et Bilbao; mais les principaux centres renommés pour la fabrication des armes espagnoles étaient Tolède, Saragosse, Séville et Saint-Clément.

Des 99 monogrammes, les plus recherchés sont les *ciseaux* (nº 21), le *loup* ou la *chèvre* (nº 59), et celui du nº 76, dont se servit Lupus Aguado. Souvent, les armuriers espagnols ont fait accompagner le monogramme de leurs noms gravés soit sur la lame même, soit sur la soie (le bout de la lame qui entre dans la fusée du manche).

Voici la reproduction de ces monogrammes :



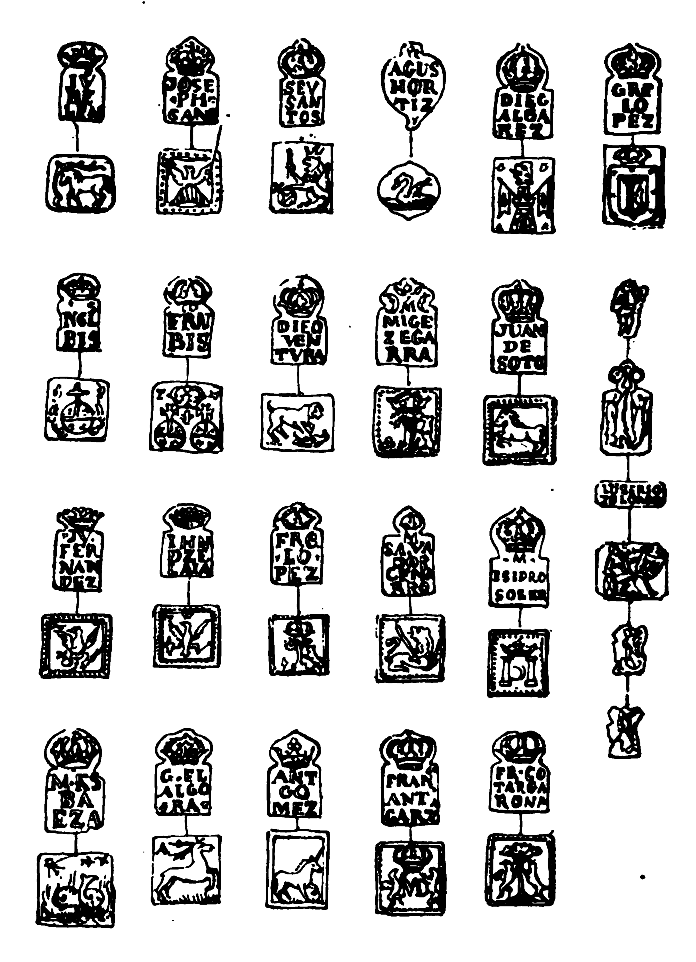


Tous ces monogrammes appartenant aux armuriers de Tolède, Madrid, Cordova, Cuença, Catugel, Saint-Clément, Cuella, Badajoz, Séville, Valladolid, Saragosse, Orgoz et Bilbao ont été placés dans l'ordre de la liste suivante :

1. Alonzo de Sahagun, le vieux, vers 1570.
2. Alonzo de Sahagun, le jeune, vers 1570.
3. Alonzo Perez.
4. Alonzo de los Rios, qui travailla à Tolède et à Cordova.
5. Alonzo de Caba.
6. Andres Martinez, fils de Zabala.
7. Andres Herraez, qui travailla à Tolède et à Cuença.
8. Andres Munesten, qui travailla à Tolède et à Catugel.
9. Andres Garcia.
10. Antonio de Buena.

11. Anton. Guttierrez.
12. Id. Id.
13. Anton. Ruy, qui travailla à Tolède et à Madrid.
14. Adrien de Lafra, qui travailla à Tolède et à Saint-Clément.
15. Bartholome, de Nieva.
16. C. Alcado, de Nieva, qui travailla à Cuella et à Badajoz.
17. Domingo de Orosco.
18. Domingo Maestre, le vieux.
19. Domingo Maestre, le jeune.
20. Domingo Rodriguez.
21. Domingo Sanchez Clamade.
22. Domingo de Aquirre, fils de Hortuno.
23. Domingo de Lama.
24. Domingo Corrientez, qui travailla à Tolède et à Madrid.
25. Favian de Zafia.
26. Francisco Ruiz, le vieux.
27. Francisco Ruiz, le jeune, frère d'Antonio.
28. Francisco Gomez.
29. Francisco de Zamora, qui travaillait à Tolède et à Séville.
30. Francisco de Alcoces, qui travaillait à Tolède et à Madrid.
31. Francisco Lourdi.
32. Francisco Cordoi.
33. Francisco Perrez.
34. Giraldo Reliz.
35. Gonzalo Simon.
36. Gil de Alman.
37. Id.
38. Hortuno de Aquirre, le vieux.
39. Juan Martin.
40. Juan de Leizade, qui travailla à Tolède et à Séville.
41. Juan Martinez, le vieux, Id.
42. Juan Martinez, le jeune, Id.
43. Juan de Alman.
44. Juan de Toro, fils de Pierre Toro.
45. Juan Ruiz.
46. Juan Martus de Garata Zabala, le vieux.
47. Juan Martinez Menchaca, qui travailla à Tolède et à Lisbonne.
48. Juan Ros, qui travailla à Tolède et à Lisbonne.
49. Juan de Salcedo, qui travailla à Tolède et à Valladolid.
50.
51. Juan de Maladocia.
52. Juan de Vergos.
53. Joannez de la Horta, qui vivait vers 1545.
54. Joannez de Toledo.
55. Joannez de Alquiviva.

56. Joannez Maleto.
57. Joannez le vieux.
58. Joannez Uriza.
59. Julian del Rey, qui travailla à Tolède et à Saragosse.
60. Julian Garcia, qui travailla à Tolède et à Cuença.
61. Julian Zamora.
62. Joseph Gomez.
63. Josepe de la Hera, le vieux.
64. Josepe de la Hera, le jeune.
65. Josepe de la Hera, le petit-fils.
66. Josepe de la Hera, fils du petit-fils.
67. Josepe de la Hera, fils de Sylvestre.
68. Ygnacio Fernandez, le vieux.
69. Ygnacio Fernandez, le jeune.
70. Louis de Rivez.
71. Louis de Ayala.
72. Louis de Velmonte.
73. Louis de Sahagun Ier.
74. Louis de Sahagun II.
75. Louis de Nieva.
76. Lupus Aguado, qui travaillait à Tolède et à Saint-Clément.
77. Miguel Cantero.
78. Miguel Suarez, qui travaillait à Tolède et à Lisbonne.
79.
80. Nicolas Hortuno de Aquirre.
81. Petro de Toro.
82. Petro de Arechiga.
83. Petro de Lopez, qui travailla à Tolède et à Urgos.
84. Petro de Lopez, qui travailla à Tolède et à Séville.
85. Petro de Lazaretta, qui travailla à Tolède et à Bilbao.
86. Petro de Orezco.
87. Petro de Vilmonte.
88. Rogue Hernandez.
89. Sebastian Hernandez le vieux, vers 1637.
90. Sebastian Hernandez le jeune, qui travailla à Tolède et à Séville.
91. Silvestre Nieto.
92. Silvestre Nieto fils.
93. Thomas Ayala, vers 1625. (Une belle épée de cet armurier se trouve à l'arsenal de Munich.)
94. Zamorano, surnommé el Toledano.
95 à 99. Cinq monogrammes appartiennent à des fabricants de Tolède dont on ignore les noms.



Marques et monogrammes d'armuriers qui ont *habité* Madrid de 1684 à 1849. Ils ont été publiés en 1849 par don José Maria Marchesi dans son *Catálogo de la Real Armeria*, et appartenaient aux armuriers espagnols et allemands suivants :

Albarez (Dieg.).
Algora.
Baeza (M. A.).
Cano (I. P.).
Dorcenarro (S. V.).
Fernandez (I. U.).
Gomez (A.).
Lopez (F. R. C.).
Lopez (G. R. E.).
Santos (S. E. V.).
Soto (Juan de).
Targarona.
Zegarra.
Zuloaga et quelques autres, ainsi qu'à **Auguste Hortez, Isidore Soler, J. Belen, N. O.** et **F. R. N. Bis**, armuriers allemands établis à Madrid.

Matheo (sur une épée).
Daniel de. Com. (sur une dague).
Léon id.
Joan de Oipe *me fecit* (sur une arbalète).
Johan id.
Salado (sur une arme à feu), sont les noms de six armuriers donnés par le même auteur et recueillis sur des armes de la même Armeria, sans indication d'époque ni de nationalité.

Aporicio (A.).
Barzina (J.).
Cantero (Manuel).
Dez (Ferdinand), Allemand.
Esculante (Basilio).
Fernandez (P.).
Lopez (Balens).
— **(Francisco).**
— **(Jose).**
— **(Juan).**
Martin, Allemand.
Martinez.
Mâtheo (Hilario).

Montokeis (Carlos).
Navarro (Antonio).
Ramirez (P.).
Rodrigue (Carl.).
Santos (Z).
— **(L).**
Soler (Mânuel), Allemand.
Til (M. S.), id. sont vingt et un noms d'armuriers qui se trouvent sur des tables de monogrammes du même ouvrage, où ils sont désignés comme noms d'armuriers *ayant travaillé passagèrement à Madrid*, — sans fixation d'époque, mais tous recueillis également sur des armes conservées au musée de Madrid.

Quant aux marques et monogrammes recueillis pêle-mêle sur des épées, dagues, lances, hallebardes, boucliers, etc., à l'Armerial real, et donnés par M. Marchesi sans aucune critique ni indication d'époque et de nationalité, je n'ai pas jugé utile de m'en occuper ici, puisque ces reproductions ne pouvaient servir à rien.

Bartolam Biella, est le nom d'un armurier recueilli sur une arme de chasse du seizième siècle, au musée de Dresde.

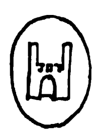
Bastian Armando.

De Pedro de Belmonte, armurier du roi.

Hispango.

C. A. Mora (1586).

Francisco et **Antonio** et **Frederico Picino** sont des armuriers de Tolède, du seizième siècle, recueillis au musée de Dresde, et qui ne se trouvent pas sur le relevé des archives de l'Ayuntamiento, publié par don Manuel Rodriguez Palamino, ni dans le catalogue de M. Marchesi.



Marque d'armurier recueillie sur une armure espagnole richement incrustée d'or, du seizième siècle, à l'arsenal impérial de Vienne.

Alonzo de Sohagon, de la fin du seizième siècle, était aussi, selon Jæger, un des plus célèbres armuriers de Tolède ; il a été omis sur la liste des archives.

Juan et **Clément Pedronsteva.**

Eudal Pons et **Martin Marchal** étaient réputés à Tolède vers les dernières années du dix-huitième siècle.

Camo, nom d'armurier recueilli sur une épée du dix-septième siècle, au musée d'artillerie de Paris.

Thomas Haïala, Id.

Sahagom, Id.



et V. Monogramme et initiale d'une pertuisane espagnole, du commencement du dix-septième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.

Lasinto Laumandreu, de Manresa, travaillait vers 1739, selon sa signature sur un revolver, conservé à la Tour de Londres.

G. Morino, armurier espagnol, qui a signé et daté de 1745 un fusil, à la Tour de Londres.

MONOGRAMMES ET NOMS D'ARMURIERS FRANÇAIS.



Monogramme recueilli sur une armure française (?) du règne de Louis XIII (1610-1643) au musée d'artillerie de Paris, sur laquelle il est répété trois fois.



Monogramme recueilli sur une hache à marteau d'armes, à longue hampe, et qui paraît bourguignonne. — Collection de M. le colonel Meyer-Biermann, à Lucerne.



Monogramme recueilli sur une épée du règne de Louis XIV (1643-1715), n° J. 133, au musée d'artillerie de Paris.

Claude Thomas, à Épinal, 1623. — Pistolets de la collection Erbach.

D. Jumeau, signature recueillie sur une arquebuse à rouet de la première moitié du dix-septième siècle. — Musée d'artillerie de Paris.

Arbois, probablement le nom de la ville d'*Arbois*, recueilli sur une cuirasse du seizième siècle.

Jean Simonin, de Lunéville, nom recueilli sur une arquebuse à rouet, datée de 1627.

Gabriel, nom d'armurier du dix-septième siècle, recueilli sur un pistolet, au musée d'artillerie de Paris.

Pierre Baroy, mort à Paris en 1780, est l'auteur d'un ingénieux fusil à quatre canons et à silex, conservé à l'arsenal de Berlin.

Pierre Bevier, horloger-ingénieur et armurier à Grenoble au commencement du dix-septième siècle, est auteur d'un système particulier de platine d'un pistolet à double feu, au musée d'artillerie de Paris.

Bouillet frères, de Saint-Étienne, étaient des armuriers du temps de Louis XV (1715-1774), réputés pour les fusils à vent.

De Thuraine, de Paris, a signé une carabine à batterie (silex) de l'époque de Louis XV (1715-1774).

Brezol-Laine, à Charleville, nom d'armurier recueilli sur un tromblon, au musée d'artillerie de Paris.

Marchan, à Grenoble, armurier du dix-huitième siècle, qui a signé un fusil à batterie (silex), au musée d'artillerie de Paris.

Philippe de Selier, armurier du dix-huitième siècle, qui a signé deux fusils à batterie (silex) conservés au musée d'artillerie de Paris, et un de la même espèce, de la collection Erbach.

H. Renier, de Paris, a signé des pistolets à batterie (silex) du dix-huitième siècle.

Liouville, à Paris, Id.

Lame, à Mézières, fusil à silex, de la collection Erbach.

Chateau, à Paris, Id.

Boutet, armurier à Marseille, vers la fin du dix-huitième siècle.

Frappier, à Paris, pistolet au musée d'artillerie de Paris.

Acquis-Grain.

Lamarre, nom d'armurier recueilli sur un pistolet à silex au musée d'artillerie de Paris.

Jean Dubois, à Sedan, signature (d'un armurier) sur un pistolet.

Hubert, à Bordeaux, est la signature d'un armurier recueillie sur un grand fusil de rempart, provenant de la citadelle de Blaye. — Musée d'artillerie de Paris.

Giverde, Hilpert et **Rubersburg**, à Strasbourg, étaient des armuriers réputés pour leurs armes à feu dans les dernières années du dix-huitième siècle.

Vincent, fusil à silex, de la collection Erbach.

Jean Griottier, fusil à double canon, de la collection Erbach.

Jean Renier, armurier du milieu du dix-huitième siècle, dont le nom se trouve gravé sur un pistolet conservé au musée d'artillerie de Paris.

Gustave Delvigne, qui depuis 1826 a constamment amélioré le tir à canon rayé dont la balle n'avait plus besoin d'être forcée à coups de maillet.

Julien Leroy, **Gastine Renette** et **Lefaucheux** sont d'autres armuriers français réputés pour leurs armes se chargeant par la culasse.

Depuis, ce sont MM. **Robert, Manceaux** et **Vieillard** ; et, en dernier lieu, M. **Chassepot**, dont les noms sont connus dans l'armée pour l'amélioration qu'ils ont apportée aux fusils.

MONOGRAMMES, INITIALES ET NOMS D'ARMURIERS ANGLAIS.

Radoc, armurier de la fin du seizième siècle, connu par la mention d'un payement à lui fait en 1588, de la part du chambellan de Norwich, en rétribution d'un changement de platine à rouet de pistolet, qu'il avait remplacée par une batterie de chenapan.

H. Martin Muler est le nom d'un armurier recueilli sur un mousquet à canon rayé, dont le bois est enrichi des armes d'Angleterre et d'autres incrustations, probablement du règne de Jacques II (1685-1689). — Musée d'artillerie de Paris.



couronné était la marque de la compagnie des armuriers de Londres sous le règne de Georges Ier (1714-1727).

A. R. sont des initiales recueillies sur deux fusils de rempart marqués **Tower**, 1739 et 1740, conservés au musée d'artillerie deParis.

Stephean, à Londres, armurier de la fin du dix-huitième siècle, a signé un fusil à rouet, ainsi qu'un fusil à vent conservé au musée d'artillerie de Paris.

N. Thomson, né en Angleterre et établi à Rotterdam, était réputé, vers la fin du dix-huitième siècle, pour ses armes à feu.

Bate, armurier anglais, dont le nom est gravé sur la fausse platine d'un fusil à vent, conservé au musée d'artillerie de Paris.

Forsith, armurier écossais, qui inventa, en 1807, le fusil à percussion ou piston.

Joseph Eggs, armurier anglais, inventeur de la capsule fulminante.

MONOGRAMMES ET NOMS D'ARMURIERS SUISSES.



Marque recueillie sur une hallebarde suisse, du quinzième siècle, de la collection de l'auteur.



Marque recueillie sur une hallebarde suisse, du seizième siècle, de la collection de l'auteur.



Marque recueillie sur une pertuisane (probablement du commencement du seizième siècle), de la collection de M. le colonel Meyer-Biermann, à Lucerne.



Id. Id.

Zell Blasi, 1614, signature recueillie sur un serpentin, à l'arsenal de Bâle.

Wys, à Zurich, mort en 1788, réputé pour ses armes à feu.

Stranglé et **Michel** père et fils, de Zurich, des dernières années du dix-huitième siècle, réputés pour leurs armes à feu.

Frorrer, à Winterthur, et **Husbaum**, à Berne, étaient réputés, aux dernières années du dix-huitième siècle, pour leurs armes à feu.

Vitt, à Schaffhauson, arme à feu à canon rayé, de la collection Erbach.

Pauly, de Genève, qui imagina, vers 1808, un fusil à percussion qui différait de celui de l'inventeur de cette arme, Forsith, et qui se chargeait par la culasse.

MONOGRAMMES ET NOMS D'ARMURIERS FLAMANDS ET HOLLANDAIS.

Jacobus van Oppy, à Anvers, signature recueillie sur un fusil de rempart du milieu du dix-septième siècle, conservé à la Tour de Londres.

Johannes Wyndd, recueillie sur une épée d'infanterie du dix-septième siècle, qui porte en outre la marque de la *levrette*, n° J. 103. — Musée d'artillerie de Paris.

Clœde Hiquet, de Liége, signature qui se trouve sur un fusil à batterie (silex) et sur un pistolet, de la fin du dix-septième siècle, conservé au musée d'artillerie de Paris.

Gathy, à Liége, signature recueillie sur un pistolet à batterie (silex) du dix-huitième siècle, au musée d'artillerie de Paris.

L. Gosuni, a Liége, a signé un fusil à magasin.

Le Clerk, à Maestricht. — Collection Erbach.

Van Walsen, à Maestricht. Id.

Micharius, à Bréda, fusil à silex. Id.

Tendermann, à Utrecht, fusil à silex. — Collection Erbach.

Mercier, à Liége, fusil à double canon damassé, de la collection Erbach.

Fachter, à Liége, réputé pour ses fusils à vent.

Facka Speger est le nom d'un armurier hollandais qui se lit sur un fusil à vent du dix-huitième siècle, dont le récipient est dans la crosse, et qui fait partie du musée d'artillerie de Paris.

MONOGRAMMES, INITIALES, MARQUES ET NOMS D'ARMURIERS ET DE LOCALITÉS RECUEILLIS SUR DES ARMES ORIENTALES.

Sur un grand nombre d'armes chrétiennes et turques, provenant de l'ancienne église de Saint-Irène, à Constantinople, où était l'arsenal de Mahomet II, armes qui pourraient remonter à la fin du quinzième ou au commencement du seizième siècle; on y trouve cette marque, qui n'est pas celle d'un armurier, mais probablement l'estampille de l'arsenal, et exprime en cufic : *Allah.* Ce monogramme se trouve aussi sur une cuirasse de janissaire, au musée d'artillerie de Paris, G. 134.

Hussein, vers 1094 de l'hégire (1680).

Cette marque est attribuée aux lames d'épée que les croisés avaient fait faire ou estampiller à Jérusalem. Je l'ai cependant recueillie sur une épée de l'arsenal de Berlin, où le manche indique le seizième siècle.

Nurwur est le nom d'une localité dans les Indes centrales anglaises, où existait une manufacture d'armes à feu au dix-huitième siècle. Ce nom a été recueilli avec les initiales

A. D.	de l'armurier, et le millésime	1649	de l'ère hindoue

(1780 de l'ère chrétienne), sur un fusil à mèche, de la Tour de Londres.

Shahjehanabad, nom de localité indienne où a existé une fabrique d'armes, inscrit sur des brassards damasquinés, conservés à la Tour de Londres.

Gwalior et **Lushkur** sont des noms de villes de fabriques d'armes que l'on trouve sur des armes blanches; et

Lahore, sur des armes à feu.

MONOGRAMMES ET SIGNATURES DONT L'ORIGINE EST INDÉTERMINÉE.

A. F. 1605	Initiales et date recueillies sur une hallebarde de la Tour de Londres.

Tayras, signature recueillie sur une cuirasse de la fin du dix-septième siècle, de la Tour de Londres.

H. K.	à côté d'un poinçon de fabrique, représentant un *cygne*, recueillies sur un pistolet avec belle sculpture, conservé au musée d'artillerie de Paris.

Jean-Paul Cleft, signature recueillie sur un pistolet à rouet, du dix-septième siècle, conservé au musée d'artillerie de Paris.

Rudolstadt (ville) Id. Id.

A. C.	Marque recueillie sur une baïonnette de l'époque de Louis XIII.

X

ARMES, CROIX ET SIGNES

DE TRIBUNAUX DE FRANCS-JUGES

Les tribunaux francs (*Fehmgerichte*), dont la création s'explique par le désordre et l'état de morcellement excessif dans lesquels les institutions féodales, poussées jusqu'aux dernières limites, avaient précipité l'empire, ne remontent pas jusqu'à Charlemagne, comme on l'a cru longtemps ; mais elles sont, certes, le développement de sa législation peu homogène.

Malgré l'application partielle du droit romain, le souvenir d'un droit tout national appliqué au grand jour et en plein air par tous les hommes libres (l'origine de nos jurys), et le sentiment de l'individualisme, inné à la race germanique, devaient donner naissance, dès que le droit manuel avait fini par rendre la justice régulière illusoire, à cette justice prompte et terrible, à la fois occulte et autorisée, que le romantisme a entouré de tant d'horreurs et de mystères.

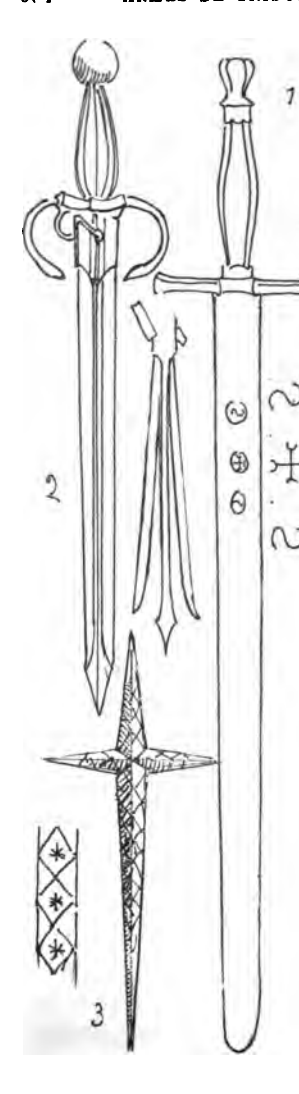
Si, comme il est prouvé aujourd'hui, beaucoup de lieux où des tribunaux francs siégeaient, étaient publiquement connus, les recherches historiques n'ont pu infirmer leur

procédure occulte et leurs exécutions sommaires et terribles. La *terre rouge*, par laquelle on désignait dans le langage symbolique des initiés, la Westphalie, où l'institution des tribunaux francs avait été créée, et où tout *Freischoeffe* (échevin indépendant, franc-juge) devait être *reçu* ou initié, était bien alors une terre rougie par le sang humain.

Il est aussi certain qu'un grand nombre de cours constituées en dehors des cours autorisées siégeaient dans des lieux connus seulement des *Wissenden* (initiés qui *connaissaient*), où la haine, l'envie et la vengeance se donnaient pleine carrière sous le masque de la justice.

Les armes attribuées aux tribunaux des francs-juges sont plus rares dans les collections que les instruments de tortures dont ils firent usage pour obtenir des aveux, et on ne doit admettre l'authenticité de ces armes, aussi bien que celle des alphabets et des signes, qu'avec grande réserve.

La dague à trois branches du musée de Sigmaringen, attribuée à ces *Fehmrichter* ou francs-juges, est, en tout point, pareille aux *mains-gauches* à ressorts, en usage du quinzième au dix-septième siècle.



1. Epée d'exécution de franc-juge. La lame montre trois cercles ciselés en croix, où celui du milieu contient la croix grecque à quatre croissants, signe symbolique dans ces tribunaux occultes, et les deux autres chacun un S (*Sacrificium Sanctum*). — Musée de Sigmaringen.

2. Dague de franc-juge avec inscription effacée. La lame se divise en trois parties, au moyen d'un ressort, et la poignée est pourvue, du côté opposé au ressort, d'une rouelle pour pouvoir y passer le pouce. On croit que cette arme servait à faire prêter le serment *au nom de la Trinité.* Longueur, 43 centimètres. — Musée de Sigmaringen.

3. Croix en fer de 21 cent. sur 38, de tribunal de francs-juges. Elle fut employée par les exécuteurs pour désigner la *justice du tribunal.* Ils l'enfonçaient dans l'arbre au-dessus du supplicié; elle servait aussi pour accompagner la *citation.* Dans ce dernier cas, la croix était enfoncée à la porte de la demeure ou du château fort, au-dessus de la citation (*Ladung*) affichée. — Musée de Sigmaringen.

S. + . S.

G. + . G.

S. + S.

Les S séparés par des croix représentaient, selon quelques archéologues, les mots *Sacrificium Sanctum.*

On attribue aussi les trois alphabets reproduits à la page suivante, à trois de ces tribunaux occultes (*Freistühle* en allem.), de la Westphalie.

A B C D E F

G H I K L M

N O P Q R S

T U W X Y Z

XI

CONSEILS ET RECETTES

POUR LES AMATEURS D'ARMES

Pour éviter le nettoyage répété d'une arme en fer ou en acier, on peut la couvrir d'une légère couche de vernis copal incolore et délayé dans de l'essence, sous laquelle toutes les finesses du travail restent visibles.

On dérouille le fer le plus facilement et le plus promptement en le frottant avec de l'émeri en poudre ou avec du papier ou de la toile émerisés et arrosés d'une composition de pétrole ou benzine, d'essence et d'esprit de vin. Les armes finement damasquinées, polies, ciselées ou niellées, sur lesquelles le frottement avec de l'émeri enlèverait la finesse, doivent être trempées huit à trente jours dans un bain de benzine et frottées après avec des chiffons de laine. Toute pièce nettoyée doit être séchée au feu et légèrement humectée d'huile.

Pour rouiller promptement les pièces refaites et pour produire sur ces parties les concavités de vétusté, on peut se servir de l'acide muriatique coupé avec de l'eau. Le fer, humecté par ce liquide corrosif, doit être exposé à l'air un ou plusieurs jours, et humecté à plusieurs reprises

jusqu'à ce qu'il ait atteint le degré d'oxydation voulu; lavé après avec de l'eau fraîche, il faut le graisser pour arrêter l'oxydation.

Pour obtenir des concavités, on asperge le fer avec de l'encre lithographique; tous les endroits qu'elle couvre restent préservés de la rouille, tandis que l'acide creuse et ronge à côté.

On distingue l'acier du fer en versant sur la surface polie du métal une goutte d'acide sulfurique coupée avec de l'eau : si ce liquide produit une tache noire due au charbon mis à nu, c'est de l'acier; si la tache est verdâtre et que l'eau l'enlève facilement, c'est du fer.

La *fonte*, que la contrefaçon a rendue très-difficile à distinguer du fer martelé, et qu'elle sait même rendre malléable, met souvent l'amateur dans l'embarras. Il faut avoir recours à la lime pour observer le *grain*, qui, sous la loupe, paraît *plus gros* et en même temps *plus luisant*.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

ERRATA

Page ligne

8 3 lisez : *patricien* à la place de : praticien.
10 3 » 1501 à la place de : 1551.
11 5 » *Lincy* à la place de Lancy.
11 11 » *et renfermant* à la place de : renferment.
38 34 » *de guerre ; outre le char...* à la place de : de guerre outre le char.
38 35 » *assyrienne et beaucoup d'autres machines.*
39 1 » *ils avaient les béliers*, à la place de : les béliers.
39 6 supprimez : *mentionnés.*
49 32 lisez : *Naumbourg*, à la place de : Haumbourg.
51 4 » *banderole*, à la place de : petits pavois.
70 35 » *dont l'usage*, à la place de : son usage.
72 10 supprimez la virgule après *lançait.*
82 22 lisez : *que dans la première moitié du XIVe siècle*, à la place de : vers le milieu, etc.
88 8 » *un palme*, à la place d'une palme.
88 31 » *muriate oxygéné ou chlorate de potasse.*
91 5 » *dont la construction*, à la place de : dans le système.
98 20 » *angon*, à la place : d'ajonc.
120 21 » *ombilic*, à la place de : rombelle.
132 12 » *cuivre*, à la place de : cuir.
134 9 » *un palme*, à la place : d'une palme.
142 2 » *barbares, de l'Occident.*
306 11 » *Schildnabel*, à la place de Schildnahel.
357 13 » *qui fournissent*, à la place de : qui renferment.
358 5 » *ogival-lancette*, à la place de : ogival de lancette.
380 8 » *une telle selle*, à la place de : la selle.
386 4 » *sans brisure et avec branches*, à la place de : sans brisure ou avec branches.
389 1 » (du latin *spatha*, en italien *spada*, en espagnol *espada*, en allemand *Schwert et Deger*, en anglais *sword*).
434 22 » *d'habitude*, à la place de : ordinairement.
436 17 » *mètres*, à la place de : centimètres
446 8 » est *tel que*, au lieu de : comme.
456 30 » *Thiebaud d'Arc*, à la place de : Thiébaud l'Arz.
463 20-20 » *canon à main*, à la place de : canon pour manche.
469 23 » *Culmann*, à la place de : Coulmann.
463 6 » Foucher, à la place de : Fouchet.
477 26 » *rencontre*, à la place de : trouve.
485 21 » *ungeloeschten Kalk*, à la place de : ungelaeschten Kalch.
490 3 » *blowpipe*, à la place de : lowpipe.
503 23 » *balestre*, à la place de : belestre.
501 7 » *Coulissen* ou *Rinnen*, au lieu de : Laut ou Rinnen.
504 18 » *à tiroir*, au lieu de : en ivoire.
566 22 et 30 lisez : *comptes* à la place de comptes rendus.

TABLE GÉNÉRALE

La liste générale de tous les amateurs et collectionneurs se trouve rangée par ordre alphabétique sous COLLECTIONS, et celle des musées publics et arsenaux, dans le même ordre, à la suite du mot MUSÉE.

A

B

D

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

Y

Z

P. S. Voir pour les armuriers espagnols du seizième au dix-huitième siècle, la liste alphabétique, pages 589 à 594 et 595.

Paris. — Imp. P.-A. BOURDIER, CAPIOMONT fils et Cie, rue des Poitevins, 6.

